


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDINAE IN NOV ANG
VE RI TAS



# LE MERCURE

DU

# DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

# LE MERCURE

DU

# DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

**VÉRITÉ, LIBERTÉ.**

TOME TRENTE-DEUXIÈME.

**AU BUREAU DU MERCURE,**
CHEZ A. BARBIER, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
RUE DES MARAIS S.-G. N° 17.
ET AU PALAIS-ROYAL, GALERIE NEUVE D'ORLÉANS, N. 20.

1831.

# 32e VOLUME DU MERCURE.



Le *Mercure* de la révolution, qui était populaire et influent, malgré la concurrence des *Lettres f..... patriotiques du père Duchesne*, ne pouvait se continuer de nos jours; de nombreux journaux quotidiens lui avaient enlevé toute espèce de position politique, et il dut se borner à rappeler le temps de Laharpe ou de Marmontel; redevenant purement littéraire, sans charades ni énigmes, mais selon les exigences mobiles de la littérature et de l'opinion publique; *Mercure du dix-neuvième siècle*, il dut, pour être fidèle à son titre et à l'esprit de ses régénérateurs, se montrer toujours progressif et jamais doctrinaire.

Grave et éloquent sous M. de Chateaubriand, fin et énergique sous M. Dumoulin, caustique et spirituel sous M. de Latouche, élégant sous M. Tissot, varié sous M. Année, âpre et positif sous M. Gentil, *le Mercure de France* accueillit toutes les gloires et sympathisa avec tous les sentimens généreux. Il paya aussi son tribut aux condamnations de la presse, si fréquentes sous le gouvernement soupçonneux de la restauration. Mais il n'est pas resté stationnaire quand tout marchait autour de lui; sans abjurer les principes invariables du goût, il a pris fait et cause pour la nouvelle école; il a demandé la liberté littéraire avec autant d'instances que la tolérance politique. Ainsi, après la représentation d'Hernani, il rendait un compte im-

partial du factum classique de l'ingénieux M. Jay. On n'a pas oublié que *le Mercure* publia le premier l'*Épître à Zelmire*, et mystifia M. Sosthènes de La Rochefoucauld, en le faisant souscrire malgré lui pour les Grecs. La veille des ordonnances, il criait anathème contre M. de Peyronnet.

Depuis un an que la rédaction de ce journal a passé en nos mains, nous nous sommes efforcés de perfectionner le système de nos devanciers : procédant moins avec des noms qu'avec de bons articles, nous avons cependant inséré des vers et des morceaux inédits de nos meilleurs écrivains. Chateaubriand, Charles Nodier, Victor Hugo, Casimir Delavigne, Millevoye, ont prouvé que *le Mercure* n'était pas abandonné à d'obscures médiocrités. Admirateurs de Byron, de Schiller et de Walter Scott, nous avons cherché des collaborateurs parmi les poètes et les prosateurs de l'Allemagne, de l'Angleterre et de l'Espagne ; car, en dépit d'une ridicule nationalité, le beau dans les arts et dans les lettres est de tous les pays. Sans préjugés ni préférences, nous avons donné accès à de jeunes talens qui nous récompenseront un jour en ouvrages remarquables, nés peut-être de nos encouragemens. Enfin *le Mercure*n' est ni vieux ni dégénéré depuis la révolution de juillet.

Voici que de nouveau nous prenons l'engagement de redoubler de soins et de peines pour arriver au mieux possible, qui ne saurait être que relatif en fait de journaux. Le chiffre de nos abonnés, thermomètre rigoureux des succès périodiques, nous apprendra jusqu'à quel point nous aurons réussi.

P. L.

# LE MERCURE

DU

# DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

## POÉSIE.

### CHARLES X.

Vieillard ! va-t-en donner mesure au fossoyeur !

VICTOR HUGO.

I.

La foule gronde, ô roi, crains d'irriter sa bile!
Tu n'étoufferais pas, toi chétif et débile,
Dans tes bras de vieillard un peuple jeune et fort;
Prends garde en remuant que ta couronne tombe,
Car on ne pousse pas un peuple dans la tombe
Comme le cadavre d'un mort.

Roi de France, deviens moine, si bon te semble,
Et les moines et toi vous serez bien ensemble.
Étale, si tu veux, tes membres sur la croix;
Déchire ta poitrine avec le scapulaire;
Mais ne courrouce pas le tigre populaire,
Il aime à dévorer les rois!

N'as-tu pas un beau trône au fond des Tuileries,
Une couronne d'or à lourdes pierreries,
Et des bassins de marbre en ton vaste jardin?
De grands bois réservés, Fontainebleau, Versailles,
Où tu n'as qu'à lâcher tes balles aux broussailles,
Sûr à tout coup d'abattre un daim?

Des hommes et des chiens sont dressés pour tes chasses,
Et quand tous ces valets te gênent, tu les chasses. —
Il est fou, ce vieillard! que voulait-il encor?
Il a dit: « Je suis roi de France et de Navarre,
» Je suis grand, je suis riche! » et comme un vieil avare
Il s'est mis à compter son or.

Il a compté sa garde et ses troupes serviles
Qu'il achète à la Suisse et lâche dans nos villes,
Car il avait au cœur d'effroyables projets.
Il a dit: « Je serai moins fou que Louis seize,
» Et je décimerai la nation française;
» J'ai trop d'un quart de mes sujets.

« Ils sont les maîtres! — moi, je ne suis qu'un fantôme,
» Et c'est par charité qu'on me laisse un royaume;
» Mais la couronne est ferme encore sur mon front.
» Parce que d'une Charte on leur a fait l'aumône,
» Ils demandent toujours; ils n'auront pas mon trône,
» C'est la mitraille qu'ils auront!

» Patience! depuis quinze ans je dissimule.
» Il a fallu jurer cette vaine formule
» Qu'ils appellent la Charte, et puis lever la main,
» Mais pour anéantir l'ouvrage de mon frère,
» Que faut-il? amuser le peuple, le distraire,
» Et brûler vite un parchemin.

» Il a fallu quinze ans leur cacher mon cilice!
» C'est qu'alors j'étais faible, et ma bonne milice
» Est plus forte à présent que la rébellion. —
» Un pirate a craché sur mon drapeau sans tache;
» Montrons que je suis fort, et d'un seul coup de hache
» Brisons la tête au vieux lion.

II.

Et l'armée est debout. — C'est elle qui s'avance,
Et, poudreuse, flamboie au soleil de Provence.
On voit la grande masse, hommes, chevaux, caissons,
Bondir sur le pavé qui tremble où nous passons;
Et canons et mortiers font remuer la terre,
Comme si nous allions bombarder l'Angleterre. —
Oh! quel bruit dans Toulon! prodigieux amas
De navires géans qui balancent leurs mâts,
Et, comme une forêt, poussent de longs murmures,
Sous le vent qui bourdonne à travers les armures:
C'est *le Breslaw* tout noir encor de Navarin;
*Le Sphinx* agile et vif comme un poisson marin,
Et qui souffle, en nageant, de longs flots de fumée;
*La belle Gabrielle*, éblouissante, armée. —
Bricks, corvettes portant la poudre à pleins tonneaux,
Et bombes et boulets, comme des arsenaux;
Et puis lourds bataillons, lourdes artilleries,
Et dans les entreponts les grandes batteries;
Frégates au flanc large, au foudroyant sabord,
Vaisseaux de tout pays, navires de tout bord,
Comme un vase trop plein, font déborder la rade,
Où roule autour des monts la sourde canonnade.
Et voilà qu'un matin, le colosse amiral
Ouvre sa voile immense au souffle du mistral,

Ainsi qu'un vautour blanc dont l'aile se déploie,
Et la flotte en passant couvre la mer qui ploie.
Elle partait encore au coucher du soleil :
On la vit bien long-temps à l'horizon vermeil,
Et peu de jours après, et par mer et par terre,
Alger battu, fumait rouge comme un cratère ;
Et son front dans les mains, le vieux dey tout tremblant,
S'en allait en exil sous le pavillon blanc.

III.

Alger, voilà tes murs solides
Mêlés aux pierres des chemins;
Le canon gronde aux Invalides,
Et puis la France bat des mains.
Cela fait bien dans notre histoire!
Et dût cette belle victoire
Coûter des larmes et du sang,
Honneur à toi, nouveau Duquesne,
Qui broyas la ville africaine
Avec ton navire puissant!

IV.

« Il est temps, ministres,
» Venez, il est temps!
» J'ai des plans sinistres,
» Et je vous attends. »
Voilà comme parle,
D'un air belliqueux,
Notre vieux roi Charle.
« Je suis plus fort qu'eux!
» Signez. Quelle joie!
» Nous les punirons.

« La France est ma proie,
» Nous partagerons.
» Détruisons la Charte,
» Et jusqu'à son nom ;
» Comme Bonaparte,
» J'aurai le canon.
» Si la foule crie
» Plus fort qu'il ne faut,
» Mon artillerie
» Grondera plus haut.
» Un peu de mitrailles
» Contre les murailles
» Épouvantera.
» Si ma bonne ville
» Préfère, indocile,
» La guerre civile,
» On bombardera. »

V.

Eh bien donc! guerre à mort, guerre à ta félonie!
C'est aux Napoléons que sied la tyrannie ;
Mais toi, faible, et n'ayant qu'un souffle, extravagant !
Penché sur tes valets dorés, tes majordomes,
Champion décrépit, à des millions d'hommes
C'est toi qui vins jeter le gant !

A quoi donc t'a servi dans la grande journée,
Que ta flotte ait couvert la Méditerranée ?
Quand sur toi l'ouragan populaire tomba,
Que servait-il au roi de France et de Navarre
D'avoir à pleines mains puisé dans l'or avare
Du brigand de la Casauba ?

Vainqueur d'Alger, dis-nous que t'a servi naguère,
Quand tout Paris armé se levait pour la guerre,
Et que cent mille bras dépavaient ses faubourgs,
Que t'a servi d'avoir, le jour des barricades,
Tes cuirassiers de fer aux lourdes cavalcades,
Et les canons et les tambours?

Ta belle infanterie, elle, que la mitraille
N'eût pas fait remuer sur un champ de bataille
En face des Prussiens, de momens en momens
Disparaissait parmi la noire populace,
Qui roulait par-dessus, et ne laissait en place
Que des lambeaux de régimens.

Aujourd'hui pour toujours qu'il s'en aille, qu'il parte,
Cet homme qui voulait faire le Bonaparte,
Et goûter un instant du pouvoir absolu!
Qu'il emporte avec lui sa couronne brisée,
Ses fleurs-de-lis, et puis son oriflamme usée
Dont personne ici n'a voulu!

Tourne la tête encore une fois vers la France,
Et ne te leurre pas d'une folle espérance;
Tu n'y rentreras plus. — Si tous les rois d'accord
Sur nous comme autrefois poussaient l'Europe entière,
Si jamais un Bourbon repassait la frontière,
Nos pavés remueraient encor!

VI.

Comme s'il revenait d'une guerre lointaine,
Sous la Colonne un jour Napoléon

Ira dormir, et le fier capitaine
Pour lui tout seul aura son Panthéon.
Mais tes enfans, débris de famille royale,
Toujours errans, toujours bannis,
N'accompagneront pas ton ombre déloyale
Dans les tombeaux de Saint-Denis.

JULES LACROIX.

Septembre 1830.

---

*Le Triomphe national*, par Népomucène Lemercier, de l'Académie française, avec musique et accompagnement de piano, par Rocas. Chez les marchands de musique. Cet hymne patriotique a dignement inspiré le musicien, qui s'est élevé à la hauteur du sujet. C'est un air à devenir populaire comme *la Marseillaise*.

M. Rocas a mis aussi en ballade *la Maîtresse infidèle*, ballade hongroise, traduite en prose, qui fut insérée dans le dernier volume du *Mercure*. Il a conservé toute l'originalité de cette jolie pièce, qu'il fera sans doute graver.

---

# DE LA DOCTRINE DE SAINT-SIMON.

PREMIER ARTICLE.

Si nous venons un peu tard pour parler d'une doctrine dont depuis long-temps tous les journaux ont dit un mot, au moins n'apportons-nous pour la juger aucun de ces préjugés en vogue, aucune de ces antipathies religieuses qui font perdre le sens à nos têtes fortes, et dégénèrent en quolibets chez nos beaux esprits. Si, après l'examen, nous rejetons en totalité ou en partie la révélation saint-simonienne, nous le déclarons d'avance, ce n'est point que nous soyons choqués de la couleur religieuse dont ses apôtres essayent de la revêtir; bien au contraire, il y a selon nous, dans cette tentative, une profonde intelligence de l'histoire et des besoins de l'humanité qui nous a frappés tous d'abord; car, avant d'entendre parler de la nouvelle religion qui se prêche aujourd'hui publiquement au sein de la capitale, nous étions fixés sur le peu de valeur réelle de toute philosophie qui ne prenait pas sa source au sein d'une croyance religieuse, et ne se déduisait pas en un système politique.

L'idée qu'une grande loi providentielle préside aux destinées de l'espèce humaine et du globe où elle s'agite depuis des siècles, est la conception primitive sur laquelle repose la doctrine de Saint-Simon. Cette loi, c'est la loi d'un progrès universel auquel prend part, mais dans une marche inégale, toute l'immense famille des hommes. Le but de ce progrès, c'est l'association générale de l'espèce. A travers les misères sans nombre, les épouvantables catastrophes dont l'histoire nous présente l'affligeant tableau, à travers les ruines, le sang, les décombres, restes des âges passés, l'humanité, soit qu'elle eût ou non conscience de sa destination, s'est sans cesse avancée vers un état meilleur, et, selon les besoins des temps, les grands hommes, ces représentans légitimes de leurs siècles, ont employé, pour les faire progresser, ou la force des armes ou l'autorité de la parole. Si, frappés des malheurs de leurs semblables, et ne pouvant comprendre que ces malheurs fussent les initiations nécessaires par lesquelles l'humanité dût passer pour arriver à un état plus complet, des hommes se sont rencontrés qui ont tourné de poétiques regards vers le berceau du monde, et placé l'âge d'or à l'origine des choses; aujourd'hui la science nous révèle que cet âge d'or, rêvé par les poëtes, n'a point existé au commencement, mais qu'il est en germe dans l'avenir. Malheur à nous si cette doctrine du progrès était encore une erreur, car alors la destinée de ce globe infortuné serait de rouler ainsi perpétuellement entre deux grandes images de bonheur, et le sort de l'humanité d'être à jamais balancé entre des regrets inutiles et de vaines espérances!

Mais cette hypothèse, imposante par son seul objet, a depuis long-temps appelé les investigations de la science, et l'école de Saint-Simon ne peut en revendiquer la priorité; Kent, Lessing, Vico, Herder, Condorcet, dans des vues sur l'histoire générale, ont été frappés de l'idée d'une marche progressive dans l'humanité; et lorsque le grand Leibnitz a prononcé cette maxime aujourd'hui vulgaire, que le présent était gros de l'avenir, il a résumé en deux mots cette théorie consolante, que l'école saint-simonienne a, selon nous, singulièrement exagérée, tout en prétendant lui avoir donné la lucidité d'une démonstration mathématique.

En effet, déterminer le caractère des progrès au point de préciser jusqu'aux moindres détails de la société de l'avenir, c'est tout simplement avoir mis de l'imagination là où la science s'arrêtait, car aucune science humaine ne fera jamais obtenir ce prodigieux résultat de transformer en prophète celui qui la cultive, et, soit dit sans blasphème, pas plus les saints-simoniens que les prêtres et les philosophes du *vieux monde*.

Qu'on y pense; à l'apparition du christianisme n'eût-il pas été permis de *prévoir* que cette religion qui avait sur ses devancières une supériorité à laquelle l'école de Saint-Simon rend la plus complète justice, ne deviendrait jamais persécutrice et sanguinaire, elle qui proclamait la fraternité parmi les hommes, et disait aussi que l'amour était le dernier mot de la doctrine? Cependant n'est-il pas évident que l'inquisition et ses bûchers ont été une de ses conséquences?

Sans donc nous arrêter davantage sur ce point, con-

cluons de cet exemple, que, prétendre caractériser le progrès aussi positivement que l'école de Saint-Simon, pour entrer ensuite dans des prévisions circonstanciées sur l'état futur de l'humanité, c'est pousser au-delà des bornes raisonnables les conséquences d'un principe, dont toute l'appréciation, toute la portée présentes peuvent bien nous montrer qu'un grand but moral est assigné à cette noble espèce dont les destinées ont été de progresser sans cesse avec le globe qui la porte, révolution d'une valeur infinie sans doute, mais qui pour cela ne nous donne point le secret des moyens mis à cet effet en réserve par cette Providence éternelle qui fait ramper l'insecte et rouler les mondes!

Pour nous donc, le passé est une *indication*, mais non une *révélation* directe de l'avenir; puis, tout dans le passé n'est point de nature à changer, à s'améliorer, vérité bien prouvée par l'état de la société présente qui s'appuie sur des institutions que l'on retrouve à toutes les époques historiques, et qui offre des vices qui se représentent à tous les âges de l'humanité.

Nous concevons bien que l'école de Saint-Simon qui s'annonce à nous comme une nécessité présente, qui dit apporter à la terre des trésors de vertu et de félicité, lesquels doivent la changer en paradis, porte des bases un peu différentes, voie le passé un peu selon les besoins de ses dogmes, et la nature humaine à travers le prisme d'un engouement semi-poétique, semi-religieux, nous concevons cela: c'est pourquoi, sans suspecter le moins du monde sa bonne foi scientifique et la pureté de ses intentions, nous lui reprochons toutefois d'avoir créé une philosophie de l'his toire, oùle principe du progrès est per-

pétuellement exagéré et faussé, où la nature humaine est visiblement méconnue dans ce quelle a de dépravé, ce qui la conduit à l'enfantement d'une doctrine sociale, très-susceptible de critique dans plusieurs de ses points fondamentaux : ce que nous prouverons dans les articles suivans.

ABUTTE.



# LITTÉRATURE DU XIXe SIÈCLE.

Il en est des lettres comme de toutes les choses de ce monde; elles ont leur période de grandeur et leur phase de décadence. Entre une époque qui finit et une époque qui commence, il est un intervalle d'inaction, il s'écoule un certain laps de temps où l'art semble avoir épuisé toutes ses ressources; c'est le solstice du génie; il s'arrête: le moment de sa déchéance semble être arrivé. Le goût des peuples s'use à force d'être froissé par les mêmes émotions; à mesure qu'il devient plus difficile à contenter, le génie se démène en vains efforts pour servir toutes les exigences. Les mines de l'antiquité, jadis si fécondes, se tarissent; la langue, docile à tous les genres et à toutes les inspirations, est circonscrite dans le domaine de la pensée publique portée à sa plus haute énergie d'expression. Cent fois les scènes homériques se sont reproduites sous le pinceau du poète avec le brillant cortége des illusions mythologiques, beautés toujours renaissantes et toujours les mêmes. Le genre descriptif, qui reposait sur un fond d'idées déterminé, passait de mode : d'ailleurs, où trouver de fraîches couleurs pour peindre un frais paysage? Les grands peintres avaient emporté leur magique pinceau. La philosophie, si riche en grandes inspirations, ne

se prêtait que difficilement aux efforts de la médiocrité. La scène dramatique créée par le génie de Corneille, n'en déplaise aux admirateurs passionnés d'Euripide et de Sophocle, tendait à sa décadence avec le 18ᵉ siècle, et personne n'osait ressaisir le poignard d'Orosmane, qui semblait être destiné à se rouiller dans son vieux fourreau comme l'épée de Godefroy au Saint-Sépulcre; le feu sacré défaillait entre les mains tremblantes des vestales; la société n'allait plus que par habitude applaudir les ridicules et les vices sur la scène du grand siècle de Molière, et la satire, métier si dangereux pour ses adeptes, avait arraché à l'infortuné Gilbert ces tristes paroles :

Au banquet de la vie infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs!
Je meurs, et sur ma tombe où lentement j'arrive
Nul ne viendra verser des pleurs.

Et le 18ᵉ siècle, brillant corollaire de toutes les gloires et les célébrités littéraires, s'était éteint avec tous ses enchantemens.

On sentit alors le besoin d'innover, tâche difficile qui ne pouvait être bien remplie que par ceux qui en avaient reçu des cieux la sublime mission. La révolution, en sapant toutes les vieilleries de l'ancien régime, imprima à la pensée cet esprit de nationalité, qui, donnant à l'intelligence un développement extraordinaire, généralise les idées et les féconde. C'est des tempêtes populaires que surgissent les grands talens; l'orage qui bouleverse les élémens épure aussi l'atmosphère, et le jour brille d'un éclat plus pur; du choc

des opinions naît la lumière, comme l'étincelle des veines d'un caillou, et sur les cendres d'une vieille génération on voit s'élever un nouveau Prométhée, qui donne une âme aux débris du siècle qui a disparu.

Il n'en est pas de la poésie et de tous les arts d'imagination comme des sciences exactes, qui roulent sur des lignes parallèles prolongées à l'infini, sans jamais rencontrer le terme où elles se joignent. La poésie marche avec les idées du siècle et se renouvelle avec elles; depuis l'origine des langues, on a vu la littérature en harmonie avec les mœurs et les institutions des peuples qu'elle représentait; elle se montre plus ou moins heureuse, plus ou moins énergique, selon qu'elle est plus ou moins libre dans ses développemens; la liberté est son premier besoin; marchant avec la civilisation, c'est à son creuset qu'elle s'épure.

Le gouvernement républicain, constitutionnel, est son véritable règne; on la vit au berceau, avec Rome, suivre les prodigieux accroissemens de la capitale du monde, se perfectionner à travers les révolutions, et habituée à parler le langage de la conquête, s'asseoir avec *Auguste* sur le trône de l'univers: elle semblait avoir fait ses plus grands efforts; mais le moment de la dégénération était arrivé : Sénèque en donne le signal. La soif des conquêtes une fois éteinte, le despotisme apprivoisa à son joug ce peuple guerrier; on sentit alors le besoin de sacrifier à un seul homme; l'amour de la patrie perdit en quelque sorte son brûlant et noble enthousiasme, et la littérature, déshéritée de son énergie native, s'habitua à parler le langage de la flatterie, et à exprimer des sentimens factices; elle eut son dictionnaire à part et ses tournures phraséologiques; le luxe fit éclore la

licence dans les mœurs, la poésie s'empreignit d'une teinte molle et lascive, le langage des nobles passions lui devint étranger; la philosophie, se traînant à la suite des courtisanes, ne s'exprima plus que dans un jargon de boudoir, et chaque dame romaine se fit honneur d'avoir son Aristippe. Ces causes, jointes aux invasions des barbares, préparèrent la longue stérilité du moyen âge, jusqu'à ce qu'enfin, à la voix de *Léon* et de *François Ier*, s'opérât la brillante résurrection des merveilles antiques.

> Et soudain les beaux-arts, enfans nés du tombeau,
> Une seconde fois trouvèrent leur berceau.

Ainsi la poésie grandit et se développe avec le caractère national; ses progrès ne sont que de l'exaltation, au lieu que les sciences sont susceptibles de perfectionnement plus ou moins dans leur marche uniforme et monotone; elles opèrent du connu à l'inconnu; elles puisent dans la solution d'un problème la solution d'un autre problème; il en est d'elles comme du grain de poussière que l'œil le plus subtil diviserait jusqu'à l'infini, sans jamais rencontrer le néant. Le savant trouve toujours à méditer, et à déduire, sans jamais rencontrer le terme qui serait l'optimisme réalisé; il n'invente, il ne créée rien, parce qu'il suit la marche qui lui a été tracée par la nature. Dans un siècle moins éclairé, Newton eût expié, comme Galilée, le tort d'avoir révélé les lois éternelles de l'attraction et le système planetaire. L'abus de la science en entrave quelquefois la marche progressive; de l'esprit de controverse naît la polémique qui ne sert qu'à jeter de l'obscurité sur les vérités les plus claires. Mais un siècle rectifie toujours les erreurs

du siècle qui le précède; le moindre élève de l'École-Polytechnique en sait beaucoup plus qu'Archimède. Dans deux mille ans, la science aura atteint un très-haut point de perfection, sans être arrivée à son apogée.

Aujourd'hui la poésie a dû reparaître avec une physionomie toute nouvelle : au premier essor de la muse des temps modernes, on a vu s'élever contre elle tout un monde de classiques, on a vu sortir du sein des universités et de la poussière des classes, ces champions cuirassés de grec et de latin, à cheval sur l'Iliade et l'Enéide, brandissant la lance homérique et frappant toujours à vide, parce qu'ils combattaient contre un mot, contre une abstraction qui ne présente en littérature que l'idée du beau, non le beau approprié à tel genre, mais celui que l'on trouve dans tout, qui est de tous les temps, de tous les lieux, de tous les climats. L'Apollon de Belvédère en serait-il moins une perfection académique, parce qu'il porterait le nom de Mayeux? les mots changent et la pensée est immuable. Le *Tien* ou *Changti* des Chinois, le *Jehovah* des Phéniciens, le *Zeus* des Grecs, le *Deus* des Latins, le *Goût* des anciens Allemands donnent également l'idée de la divinité.

Il est en littérature des beautés sur lesquelles le goût ne varie pas : ce sont celles qui résultent de la pensée plutôt que celles qui naissent de l'harmonie et du nombre du vers. Ce beau idéal, on le retrouve dans une pensée isolée comme dans une pensée composée, dans l'architecture entière d'un édifice comme dans l'idée élégante d'un chapiteau, dans la *Genèse* comme dans l'*Iliade*, dans l'élégie de Cornélius-Sévérius, sur la mort de Cicéron, comme dans le *Stupete gentes* de Santeuil. Les anciens ont plus sacrifié à l'expression; les modernes à la pensée, comme

étant la source naturelle du sublime : les arts ont été pensée avant de devenir expression. On a dit que le style était l'homme : c'est un aphorisme fondé en vérité. Le style est tout l'homme moral ; c'est l'expression de tout ce qui se passe au-dedans de lui, de toutes ses idées, de ses hallucinations, de ses rêveries, de ses écarts d'imagination, de ses vertus; il prête à toutes ses abstractions la forme et la couleur de la matière qu'il idéalise à son tour; enfin la poésie, qui était autrefois l'histoire vivante, le tableau animé des actes, soit de la société en général, soit de l'individu, est aujourd'hui l'histoire de la pensée humaine. Le siècle où Boileau s'était écrié : *Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage* était un siècle éminemment artiste ; mais celui où l'on a dit affranchissons-nous une fois pour toutes de la servitude des règles pour ne suivre que les lois de l'inspiration est éminemment poétique. C'est à ce noble élan que nous devons ces mélodieuses méditations heureusement empreintes de l'ame du poète et que toutes les époques littéraires eussent accueillies avec l'enthousiasme de la nôtre. Le sentiment qui les a dictées était pur, sans doute, de toute prétention à la gloire. La poésie semble n'être qu'un délassement pour M. de Lamartine, et la postérité retrouvera en lisant ses vers tout le charme qui a présidé à leur composition.

M. Casimir Delavigne, le plus correct et le mieux inspiré de nos poètes, était appelé par son génie à soutenir la scène française : il a heureusement comblé le vide qu'elle éprouvait par la perte de ses Racine et de ses Voltaire, en jetant entre deux époques *le Paria* et *l'École des vieillards*. Classique par le style et par ses doctrines littéraires, mais romantique par la pensée et dans l'idéalité de son esprit, il

marque à peine la nuance qui distingue ces deux genres. Avant d'entrer dans la carrière, il s'est dit : Je suis poète, et a suivi sa vocation en véritable artiste. Il y a du *métier* dans ses vers; mais sans que cela nuise chez lui à sa mission d'entretenir le feu sacré.

M. Victor Hugo seul s'est écrié : Je veux être romantique! Dans ses fougeuses inspirations, il rompt en visière à tous les critiques; appelé à entrer le premier de l'école nouvelle dans la lice du théâtre, il a fait *Hernani*. On sait quel a été son succès. Dans ses plus condamnables excès perce partout le talent de premier ordre; on admire dans ses défauts même, qui sont volontaires, les prodigieux efforts d'un génie qui assume sur lui toute la responsabitilé du genre avec lequel il s'est identifié. Lorsque sa muse sybilline se démène sur le trépied sacré, nous recueillons avec enthousiasme ses chants, presque toujours sublimes et solennels comme des révélations d'en-haut, quelquefois aussi mystérieux et obscurs comme les oracles des dieux quand ils annoncent l'avenir.

Depuis l'origine des siècles, on a toujours vu la littérature soumise à l'influence des mœurs, des institutions et du caractère du peuple dont elle devient l'expression; mais, depuis l'origine de la révolution, l'effet a remplacé la cause, et la force a passé des lettres dans nos mœurs. La langue française, cette heureuse cosmopolyte, a parcouru le monde précédée par la victoire, respirant avec nos armes l'esprit de conquête et d'envahissement. Si d'un côté elle a fait hommage aux étrangers de ses dons, de ses richesses, aussi est-il vrai de dire qu'elle a aggrandi son domaine par la conquête, en mettant à contribution toutes les littératures. Elle a su se composer une physionomie

d'un trait de chacune d'elles, et se créer un genre unique qu'elle a naturalisé en France ; elle a emprunté à l'orientalisme les couleurs magiques dont elle a diapré ses productions. Dans ce pélerinage poétique, elle s'est arrêtée un instant sur les débris sacrés de l'ancienne Grèce. Là s'est déroulé à ses yeux le tableau de la destruction, la succession des siècles qui dévorent en passant les générations et ne lèguent à l'avenir que des ruines et des tombeaux, tristes débris du cycle séculaire sur lesquels l'histoire aurait de la peine à vérifier un fait, à asseoir une opinion, mais qui parlent toujours au cœur passionné du poète et font vibrer les cordes de sa lyre.

Le tombeau vide de sa proie est encore rempli d'une grande renommée, le poète ne voit dans l'ombre sublime du passé qu'une de ces belles idéalités qui semblent n'avoir un nom que dans le langage de la lyre, une forme et une manière d'être qu'aux yeux de l'âme. Dès qu'il s'est fait entendre on assiste aux concerts du barde divin, on est comme lui transporté dans un monde idéal ; le lecteur connaît ce bonheur qu'il ne saurait définir et dont il a souvent éprouvé l'avant-goût dans ses vagues rêveries ; c'est une musique ravissante qui l'émeut ; ce n'est point l'harmonie de la mesure et du rhytme qui exerce sur lui ce charme magique ; mais c'est la pensée musicale du poète. La voix vient-elle à expirer, toujours solennelle d'écho en écho, il descend lentement des hautes régions où l'avait élevé l'enthousiasme, pour venir reprendre sa place au triste banquet de la vie. Après avoir assisté aux chants immortels des *Piccini*, des *Boëldieu*, j'ai toujours éprouvé ce fond de tristesse qui naissait du vide qu'avaient laissé dans mon âme les délicieuses sensations qui ve-

naient de l'agiter. Tel est l'effet de la poésie romantique.

Il n'est pas moins difficile de convertir les idées d'un peuple en littérature, que de changer le principe de sa croyance en matière de religion. Le fondateur d'une doctrine littéraire n'est pas moins un homme extraordinaire que le fondateur d'une secte; il s'élève au-dessus de son siècle à qui il vient de faire de sublimes révélations. Tel fut cet Homère que l'esprit confond volontiers avec les dieux qu'il a chantés, et dont l'existence paraît être une harmonieuse fiction; si tous les peuples de l'Orient se sont *disputé son berceau*, il est vrai de dire que son génie nomade a laissé partout les traces d'une céleste origine. Tels sont ces hommes qui semblent n'appartenir à aucune époque, à aucun lieu en particulier, mais à toutes les époques, à tous les climats, et qui ont été appelés à être les représentans de la grande pensée du monde, que l'Arabe a entendus sous la tente dans le désert, qui ont exhalé des lamentations prophétiques aux bords où s'est opéré le grand drame de la rédemption, et dont la Grèce déshéritée de sa gloire a naguère accepté les harmonieuses consolations. Tel est le patriarche de notre littérature romantique, l'auteur du *Génie du Christianisme*, placé entre deux époques, et formant à lui seul une ère littéraire. Telle fut notre *Corinne;* tel fut le jeune lord dont la muse aventureuse a chanté toutes les gloires du monde, et dont l'âme fatiguée de planer sur les désespérantes réalités de la vie s'éteignit en exhalant un cri de désespoir.

HONORÉ DÉO.

## LE COUVENT.

### FRAGMENT INÉDIT D'UN ROMAN HISTORIQUE DU 16e SIÈCLE.

Les bâtimens du couvent formaient un triangle parfait ; le genre bizarre de l'architecture sarrazine, prodigue d'ornemens, annonçait au premier coup d'œil l'antiquité de l'édifice bâti vers 1272, plus encore que ses dégradations et sa couleur noirâtre, ouvrage des années. Des fenêtres étroites, à découpures, garnies de vitreaux peints, étaient percées de loin en loin. La grande porte qui s'ouvrait vers l'orient, était entourée de niches où se trouvaient placées des statues grossièrement sculptées, foulant sous leurs pieds de petits diables à figure hideuse. C'étaient les saints personnages qui avaient illustré l'ordre des prêcheurs par leurs talens et leur piété, saint Thomas, Albert-le-Grand et d'autres dont les noms sont moins connus. La voûte du portail était ornée de têtes d'anges en relief et de sculptures singulières; les deux angles méridional et septentrional du couvent étaient flanqués de grosses tours rondes qui se terminaient en pointes et se perdaient dans la nue. A l'angle de l'ouest, on remarquait la chapelle dont les aiguilles légères ressemblaient de loin à une forêt de mâts.

Il est sept heures ; la nuit enveloppe la campagne silencieuse, les tourelles du sombre édifice sont colorées par la lueur que jette l'incendie ; tout à coup la porte du couvent retentit de coups redoublés : ce sont trois hommes d'armes qui sont descendus de cheval, et, furieux qu'on tarde à ouvrir, appellent, en jurant, le concierge.

« Quel vacarme effroyable ! dit dans l'intérieur une voix forte ; par saint Dominique, ils vont enfoncer la porte! une porte de chêne, brodée avec de bons clous de fer, qui pourrait garder en enfer Belzébut et Satan !

» — Onvre-moi dans l'instant! s'écria avec colère un grand homme caché dans son manteau; si tu oses nous faire attendre assez long-temps pour dire un *pater*, je t'envoie garder la porte de l'enfer que tu connais si bien. Ouvre au nom de la sainte inquisition !

» — La clef tourne dans la serrure, mon bon seigneur; mais songez que sept heures ont sonné à la grande horloge, et que leurs excellences ont commencé à souper; personne ne pourrait vous recevoir, attendez ici seulement une petite heure !

» — Que j'attende ! coquin, tu n'attendras pas long-temps la récompense que je te destine, si tu tardes à m'ouvrir..... Mais par le sang de Dieu ! c'est le compère Triboulet ! La plaisante rencontre ! »

La porte de chêne avait roulé en criant sur ses gonds. Une petite figure d'homme dont la taille ne dépassait pas trois pieds, s'était présentée sur le seuil. Le nain, remarquable par la blancheur éblouissante de sa peau, par la couleur blanchâtre de ses cheveux semblables à de la soie, et par ses yeux rouges, était vêtu de satin vert et richement brodé de grelots d'or; sa tête était surmontée d'un bonnet

pointu de couleur verte, autour duquel s'agitait une foule de grelots dont le son argentin accompagnait tous ses mouvemens. Une marotte pendait à sa ceinture en guise de poignard. Ce bizarre personnage, dont le nom est connu dans l'histoire du règne de François I[er], semblait de fort mauvaise humeur; frappant du pied, grondant à voix basse, tournant dans sa main la clef dont il s'était servi pour ouvrir la porte, il jetait sur les inconnus un regard malicieux et chagrin.

Celui des trois hommes qui avait déjà porté la parole, la reprit en ces termes :

« Par la mort des Albigeois! voilà un serviteur du roi de France transformé en dominicain! l'apôtre de la folie s'est fait portier d'un couvent! quel bon vent t'a amené à Meudon, l'ami? Comment, mordieu, tu débutes par débaucher le frère concierge..... Quand nous avons besoin de mille argus!..... Je vais parler au père supérieur pour qu'il choisisse un autre portier que Jean.

» — Marotte! vous voulez enlever à frère Jean la bonne pension de six sous six deniers qu'il reçoit par jour de la communauté? Savez-vous que Jean perdrait une place meilleure que celle de Sa Majesté très-chrétienne, quant à cejourd'hui; c'est un honnête frappart qui boit à tirelarigot, quine s'effraye pas d'une jolie fille, qui sait rire, chanter, le tout sans offenser Dieu! son axiôme est que l'hypocrisie est la graine de tous les vices.

» — Jean sera remplacé dans ses fonctions de portier. Sois-en sûr, comme je m'appelle François Sagon; le misérable! confier à un fou la garde de la porte; notre prisonnier pouvait s'échapper et alors adieu notre belle proie, adieu la récompense qui m'est promise! J'en jure par tous

les bienheureux, ce soir le couvent aura un autre cerbère. »

Triboulet, voyant que ses prières ne pouvaient obtenir le pardon de Jean, sortit dans la campagne, et, feignant de regarder quelque chose attentivement, il se prit à rire si démesurément, accompagnant ses grimaces plaisantes des gestes les plus grotesques, que les hommes d'armes, curieux de savoir ce qui pouvait exciter cette gaîté subite, passèrent le seuil de la porte et s'approchèrent de l'endroit où notre rieur se désopilait la rate; mais à peine commençaient-ils à chercher des yeux la cause de ces violens éclats de rire, que le fou, plus prompt que l'éclair, rentra dans le couvent et repoussa la porte avec force derrière lui, laissant nos gens stupéfaits et furieux d'avoir été joués, jurer, sacrer, frapper à grands coups la porte inexorable.

« — Oh! oh! par quelle fantaisie le seigneur inquisiteur ne veut-il pas entrer chez nous? Nous avons bon gîte, bonne chère et bon feu. Heim? que dites-vous? Je serai charmé d'arraisonner au travers de la porte. Vous avez donc toujours dessein de nuire au pauvre Jean qui ronfle si paisiblement?

» — Misérable avorton! criait une voix de stentor, infâme hérétique, oses-tu te jouer de la très-sainte inquisition? Suppôt de Mahomet, ouvre de par le roi, ou crains ma vengeance.

» — Ami Sagon, corsaires contre corsaires ne font pas leurs affaires. Ah! tu voulais me jouer d'un tour, et vexer mon protégé Jean! Quel plaisir de passer la nuit en plein air! C'est aujourd'hui vigile, jour de pénitence, jeûne hors du couvent. Répète l'oraison de saint Julien. » Et il riait aux éclats.

« Mon ami Triboulet, dit l'autre d'un ton plus radouci, composons et de la bonne foi dans le traité : conduis-moi sans délais auprès du père Boniface, et je te jure mes grands dieux que Jean n'aura pas à se plaindre de moi; mon ami, un instant de retard est irréparable.

» — Le pacte est conclu au dam de celui qui le violera, » dit Triboulet en faisant entrer les trois hommes d'armes tout blanchis par la neige qui descendait lentement dans les airs.

Triboulet entra dans un obscur réduit, où l'on voyait à la clarté sombre d'une lampe de fer appendue à la voûte, un gros moine, la tête penchée sur la table, dormant profondément à côté d'une énorme cruche à moitié pleine de vin. Quand le fou lui frappa sur l'épaule, ses ronflemens devinrent moins bruyans et cessèrent bientôt tout-à-fait. Il se leva en chancelant, les yeux demi-fermés, et, commençant à entendre la voix de Triboulet, qui lui ordonnait de mener à l'instant devant le supérieur maître Sagon, il se mit en devoir d'obéir, et partit en s'appuyant contre les murs, et proférant des phrases sans suite entremêlées de fréquens hoquets.

Sagon et son guide traversèrent une longue galerie ornée de tableaux grossièrement peints à fresque, représentant diverses scènes des massacres des Albigeois; ils arrivèrent à l'appartement de l'abbé qu'ils trouvèrent assis pieusement devant une table couverte de mets dont le parfum faisait naître l'appétit. Le moine, qu'un profane n'avait jamais importuné au milieu des saintes occupations de la table, pâlit de colère en entendant la porte s'ouvrir. Aussitôt que l'amphytrion porte-froc eut aperçu l'homme d'armes qui s'avançait vers lui avec fierté, le sourire reparut sur ses

lèvres ; ses joues reprirent leur vermillon, et, après avoir fait donner un couvert au nouveau convive, d'un geste impératif il ordonna qu'on les laissât seuls.

« *Bravissimo!* signor Francisco, s'écria le révérend père, déjà de retour de la vigne du Seigneur! eh bien! l'impie Achab est-il détruit? *Carissimo figlio.* Que le grand saint Dominique soit avec toi! allons, déguste ce bienheureux vin qui n'a pas vu le jour depuis vingt ans. A la santé de la sainte inquisition! *Bonum vinum lætificat cor hominis*, dit le psalmodiste.

— » Le ciel a béni mon expédition contre les infidèles, frère des Entommeures! L'excellent vin! le père Noé n'en but jamais de pareil. Encore une santé! à l'entière extinction des Luthériens anabaptistes et autres fils de Baal!

— » J'espère, mon fils, que vous avez fait justice de ce Simon maudit qui se permit de prêcher le peuple à la procession de la Fête-Dieu, où j'assistais en personne, accompagné de toute la pompe catholique. L'infâme avait pris pour texte de son discours ces paroles de l'Évangile : *Il est plus difficile à un riche d'entrer dans le ciel qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille.* Il osa blasphémer contre les couvens, abbayes et autres saints lieux, appelant les badauds ébahis à la révolte, c'est-à-dire les excitant à ne plus nous payer la dîme. Dis-moi, as-tu envoyé son âme noire d'iniquités brûler dans les chaudières éternelles? *parlar mi figliolo!*

— » *Piano, padre mio;* ce chevreau, accommodé aux cardons d'Espagne, est si succulent, qu'on resterait une heure en oraison devant lui. Hélas! Satanas aura caché son compaing Simon; il a échappé à toutes nos recherches; mais nous avons de quoi nous consoler, corbleu! que nos

verres remplis jusqu'au bord se choquent en harmonieux son. A la prospérité des fils du couvent de Meudon! François Rabelais est là sous de bons verroux.

— » Jour de Dieu! je l'oubliais, le drôle! je dormais d'un léger somme en attendant le dîner, il m'a réveillé en sursaut par ses bruyans éclats de rire et ses chansons à boire! C'est la première fois depuis quinze ans que mon sommeil est troublé.....

— » Le bon curé chantait l'Angelus sans doute! ohé! il chantera bientôt le *dies iræ* et le *de profundis*! Tenez, frère Jean, toutes les joies du Seigneur m'arrivent en ce jour; Clément Marot est à Meudon!

— » Quoi! Clément, ce chêne de l'hérésie, qui a composé de si jolis vers d'amour.....

— » Lui, de jolis vers! bon, quand il les pille dans Villon et dans le roman de la Rose! il amène la décadence de la poésie française; mais il ne s'agit pas de cela: je pourrai donc le perdre sans danger, puisque son protecteur, le compère François, roi de France et de Navarre, est prisonnier à Madrid, loin de son fou et de ses maîtresses; qu'il y reste long-temps!

— *Amen*, mon cher fils; le roi s'est toujours montré l'ami des protestans; il suit les conseils pervers de sa sœur Marguerite d'Alençon, qui voudrait qu'il ne restât pas pierre sur pierre de notre sainte Église? Depuis la captivité de François que d'heur nous est advenu! L'inquisition est établie en France! les fauteurs d'hérésie sont emprisonnés, brûlés et pendus pour la plus grande gloire de Dieu! leurs biens sont confisqués au profit des bons chrétiens! La régente Louise de Savoie a choisi un con-

fesseur dans notre ordre! Jamais on n'a autant vendu d'indulgences, d'*Agnus Dei* et de messes!....

— » Six, sept, huit heures! dit l'autre interlocuteur en comptant sur ses doigts les coups que frappait le marteau de l'horloge; il est trop tard pour me mettre en route! Je n'arriverais pas à Paris avant la fermeture des portes! d'ailleurs les chemins ne sont pas sûrs, et si l'on savait qu'un officier de l'inquisition doit voyager de nuit....

— » Que grondes-tu entre tes dents, mon petit saint: *piano*, *piano*, tu parles de partir! à l'heure de dormir, tu penserais à ceindre tes reins? Quel démon te tente?

— » Le démon de la fortune, mon bon père; mais ce soir je résiste à ses tentations et je remets mon départ à demain avant le jour. Il faut que j'arrive à la porte Bordet à sept heures; je dois voir pour affaires importantes la duchesse de Saint-Valier et le révérendissime docteur Bouchard..... Ah! Marot! tu as peut-être oublié jusqu'à mon nom; mais je te hais trop pour t'oublier. Vengeance! Fortune!

— » Que je comprenne mon bréviaire, si je comprends un mot de tout ce que tu dis! je sais bien que Marot et toi vous êtes ennemis, quoique l'Évangile commande d'aimer son prochain comme soi-même. La belle Diane de Poitiers te montre beaucoup de faveur... Mes connaissances ne s'étendent pas plus loin. Voilà bientôt trois ans que je te vis pour la première fois, lorsque tu entras dans ce couvent; je t'ai toujours témoigné de l'amitié; je t'ai distingué d'entre nos frères, je t'ai admis à ma table et à mon conseil privé. Eh bien, j'ignore encore l'histoire de ta vie et peut-être ton véritable nom. Tu m'as quitté depuis un an pour occuper auprès du grand inquisiteur un emploi important que tu

remplis d'une manière tout-à-fait digne. Qui t'a tiré du cloître pour te revêtir de ces hautes fonctions? Patience; avec du courage et de l'adresse, tu toucheras le but, jeune homme; prends conseil des vieillards, dit saint Augustin. Je te chéris comme mon fils, ne me cache pas tes secrets; que j'apprenne de ta bouche les différens événemens à travers lesquels tu as passé; donne-moi donc cette marque de confiance, et tu peux compter sur mon zèle, si tu as jamais besoin des services de frère Jean des Entommeures!

» — Je suis prêt à vous contenter, dit l'autre, en approchant de lui un flacon de vin muscat, puisque vous désirez connaître les destinées de moi, chétif, qui ai déjà goûté de toutes les amertumes de la vie. J'espère que vous ne dormirez pas à mon sermon. Je vais puiser à longs traits l'éloquence dans cette bouteille : *in vino veritas!* Vous saurez tous mes péchés, quitte à me donner après l'*absolvo te.* Oui, il est temps que vous me connaissiez mieux, car il est possible que vous remplissiez aussi votre rôle dans la tragédie que nous allons jouer. *Sancte pater, ora pro nobis;* attention, je commence. »

---

## LE CHOCOLAT.

A cette époque de l'année où la saison rigoureuse nous oblige à nous réconforter l'estomac le matin par quelque boisson agréable et chaude, où le jour de l'an revient avec toutes ces brillantes et douces friandises que les plus jolies bouches aiment tant à croquer autour d'un bon feu, dans le petit cercle du soir, et qui, savourées entre les rires et les saillies, suspendent et raniment tour à tour la conversation, on ne lira peut-être pas sans intérêt quelques détails sur cette substance aussi nourrissante et aussi saine que savoureuse, sur ce délicieux chocolat qui excite et satisfait à la fois l'appétit, durci en épaisses tablettes, arrondi en minces pastilles ou fondu en liqueur nourrissante.

Un volume dont nous avons déjà parlé avec éloge, la *Monographie du cacao*, par M. Gallais, associé de M. Debauve, nous fournira ces détails techniques sur un sujet qui, au moment des étrennes, est tout à l'ordre du jour.

Le cacaoyer, dont le fruit, appelé cabosse, renferme

les graines précieuses d'où l'on extrait le chocolat, a reçu du grand Linnée le nom de *theobroma*, ou mets des dieux, nom que lui confirmeront sans doute, jusqu'à la fin des siècles, toutes les générations gourmandes. Sa taille est à peu près celle de nos cerisiers, et sa feuille ressemble à celle du noyer. Le climat de la zône torride convient seul à cet arbre, dont les doux fruits ne parviennent à leur maturité que sous l'influence puissante d'une chaleur de 23 à 29 degrés; mais la sécheresse des déserts et la fougue des vents maritimes seraient également funestes à sa croissance délicate; il lui faut un ciel pluvieux, une vallée abritée contre les ouragans, le voisinage d'une rivière.

Ce bel arbre se trouve dans toute l'Amérique centrale, depuis la partie méridionale de la Floride et de la Louisiane, jusqu'aux plaines de Bahia et de Rio-Janeiro; mais c'est surtout entre le 10e et le 18e degré de latitude nord qu'il atteint son plus haut degré de perfection. Avant l'invasion espagnole, il était considéré comme l'une des principales richesses du Mexique. Sa graine avait semblée d'un si grand prix aux Mexicains, qu'ils l'avaient adoptée en guise de monnaie, de préférence à l'or même; c'était en cacao que se prélevaient les impôts sur les provinces de l'empire. Et, suivant M. de Humboldt, le cacao sert encore aujourd'hui de monnaie de billon à Mexico. La culture du cacaoyer dépérit entre les mains des barbares conquérans qui ne connaissaient d'autres trésors que ceux des mines. Les meilleurs cacaos de la terre sont ceux de Soconusco, sur les confins des provinces de Guatimala et de Chiapa, et ceux de Caracas. Négligé dans la Guyane

française, le cacaoyer pourrait devenir une source de prospérité pour cette colonie, si l'on parvient une fois à rendre accessibles les terres de l'intérieur en défrichant leurs vastes forêts. Peut-être cette contrée pourrait-elle soulager alors la métropole du tribut que les plantations trop peu productives des Antilles françaises ne l'empêchent pas de payer à l'étranger.

Rien de pittoresque comme l'aspect d'une cacaoyère, quand, placé au point de jonction des deux larges allées qui la traversent dans toute son étendue, on embrasse d'un coup d'œil la plantation entière. De toutes parts s'étend à perte de vue une forêt de beaux arbres aux troncs droits et dégagés de feuillages jusqu'à la hauteur de dix pieds, aux épais rameaux d'un vert foncé, à travers lequel les plus jeunes feuilles jettent des teintes purpurines, et que les boutons, les fleurs et les fruits, qui naissent en même temps, parsèment de taches blanchâtres, jaunâtres ou roses. Le manioc, le bananier aux larges feuilles, les concombres, les melons d'eau, les patates croissent le long des allées ou dans les intervalles des cacaoyers, et, au loin, sur les lisières de la plantation, on voit s'élever majestueusement les cîmes des grands arbres qui l'entourent et la protégent contre la fureur des vents, tandis que l'on découvre, par les percées des allées, la triple haie d'érysthrines, de bananiers et de citronniers qui en défend l'entrée aux cerfs, aux agoutis et aux cochons sauvages.

Un pareil tableau frapperait plus vivement encore l'imagination de l'économiste que celle de l'artiste, à la pensée que, dans ces terrains vierges et fertiles que le

gouvernement de la Colombie concède à qui les veut exploiter, un colon industrieux, aidé d'un seul nègre, peut former une plantation de dix à douze mille cacaoyers, qui, au bout de sept à huit ans, produisent un revenu annuel de 15 à 20,000 livres.

On cueille le cacao toute l'année; cependant il y a deux récoltes principales, l'une en juin et l'autre en décembre. Les cosses égrénées, on verse les graines dans des fosses qu'on recouvre de sable, et on les y laisse jusqu'à ce qu'il se manifeste une légère fermentation. Au bout de trois ou quatre jours, le cacao a perdu presque toute son humidité; il ne reste plus qu'à le faire sécher au soleil pour pouvoir le mettre en vente.

Après qu'il a passé des mains du planteur dans celles du fabricant, celui-ci le fait de nouveau sécher au feu, dans un poêle de fer, puis, après l'avoir brisé avec un moulin, sans l'écraser, et l'avoir débarrassé des coques et des substances qui peuvent s'y trouver mêlées, il le soumet à une seconde cuisson, et l'écrase avec un rouleau sur une pierre chauffée modérément; c'est alors que, transformé en pâte liquide, le cacao reçoit le mélange nécessaire du sucre et des aromates, et enfin passe dans les moules qui lui donnent sa forme dernière, et dont il sort chocolat.

Cette pâte précieuse a subi mille alliances diverses, plus ou moins heureuses ou bizarres, suivant le goût des peuples qui en ont fait leurs délices. Les Mexicains, qui lui ont donné le nom de chocolat, en assaisonnaient leur boisson favorite, l'atolle, sorte de bouillie de farine de maïs, et relevaient le tout d'une forte dose de chilé ou poivre du Mexique. Ce mélange hétérogène ne flatta nulle-

ment le palais des Espagnols, qui, suivant leur louable habitude, auraient foulé aux pieds le trésor dont leur paresse les empêchait de chercher le véritable usage, si quelques gourmets du pays ne leur eussent appris à sucrer le cacao avec du miel et le suc du maguey, que les européens remplacèrent bientôt par le jus de la canne à sucre. Puis des religieuses, nouvellement établies à Guaxaca, et dignes en tout point de la glorieuse réputation qu'ont acquise ces nonnes par tant d'inventions sucrées, eurent la pieuse idée de relever la saveur du chocolat par la vanille, les fleurs d'orjevala et autres arômes, et la douce boisson, régnant dans toute l'Amérique espagnole, fut bientôt dégustée par ses fervens adorateurs, jusqu'à trois et quatre fois par jour.

Les Français, dont le goût délicat aime le chocolat pour lui-même, ne profanent point sa saveur par des associations contre nature; ils le prennent pur, ou délayé dans du lait; d'autres peuples y associent des vins chauds, du rhum et de l'eau-de-vie. Les Chinois le saupoudrent de vanille, de canelle et d'ambre gris. Les Espagnols, toujours immodérés dans leurs goûts et dans leurs plaisirs, le renforcent d'arômes si échauffans, qu'ils font de cet aliment salutaire un irritant dangereux.

Ce fut Anne d'Autriche, fille de Philippe II, et femme de Louis XIII, qui l'introduisit en France. Que ce bienfait fasse pardonner à sa mémoire, et son aveugle attachement pour un indigne favori, et l'opiniâtre résistance qu'elle opposa aux premiers efforts de la liberté naissante!

La fabrication du chocolat eut à surmonter bien des obs-

tacles pour s'acclimater parmi nos ancêtres. Les droits énormes qui pesaient sur les cacaos espagnols arrêtaient son perfectionnement; car les cacaos de nos colonies étaient fort inférieurs en qualité, et les amateurs riches faisaient venir leur chocolat tout fait, d'Espagne et d'Italie. Enfin, quelques fabricans préférèrent subir toute la rigueur des droits, et se procurer des matières de première qualité. Depuis ce temps, la gloire du chocolat alla toujours en croissant, jusqu'à ce qu'elle fût enfin parvenue au point culminant où elle brille aujourd'hui.

Parcourez, en effet, toutes ces élégantes boutiques où les dons succulens du dieu Janus s'étayent en pyramides qui disputent d'éclairs avec les feux du gaz; que trouvez-vous partout, entre les oranges confites, les marrons glacés, la verte angélique et les bonbons étincelans de Candi, n'est-ce pas le chocolat, toujours le chocolat que sa robe noire et son parfum suave décèlent sous mille formes capricieuses où se joue ce nouveau protée? Quelle liqueur réchauffe le sein de cette belle dame qui sort toute frissonnante de son lit et cherche un asyle près du feu, à l'aspect des palmes et des bosquets fantastiques qu'ébauche la gelée sur les vitrages? Le chocolat. Quel tonique, à l'heure du sommeil, fortifie le gastronome contre l'invasion d'une faim nocturne? Que renferme la boîte élégante que ce galant cavalier présente à sa danseuse? Du chocolat! du chocolat!

Il a détrôné sans retour ces mille bonbons dont les couleurs plus vives étaient souvent une amorce trompeuse. Il ne se pare point de teintes roses, vertes ou bleues, lui; mais souvent ces nuances éblouissantes devaient leur éclat

à des poisons dangereux, et lui, sombre mais fidèle, promet au contraire moins qu'il ne tient, car il donne la santé à qui lui demande le plaisir.

Qui pourrait s'étonner de son triomphe en songeant aux qualités incomparables qui le lui ont assuré? Réunissant les vertus les plus opposées, à la fois nutritif et digestif, il soutient le malade pendant sa convalescence, l'homme de lettres pendant ses veilles; il est salutaire à tous les tempéramens et à tous les âges. Après un exercice violent, dans l'épuisement qui suit la fièvre, dans les noires vapeurs qui troublent le cerveau, vous le trouvez toujours, comme un ami, prêt à vous consoler et à vous fortifier.

Son influence bienfaisante sur la santé s'est surtout accrue depuis que nos fabricans français l'ont purifié des substances irritantes qu'on y mêlait trop souvent. M. Debauve, fabricant, rue des Saints-Pères, n. 26, est celui de nos grands chocolatiers à qui le monde gourmand doit le plus de reconnaissance : non content de purger le chocolat des mélanges échauffans, il l'a encore adouci par l'union du salep, de l'arrow-root, du tapioca et de la fleur d'orange, et lui a donné une nouvelle vertu stomachique par l'alliance du cachou. Aussi les amours du public ne se sont-ils jamais démentis à son égard. Ses chocolats au salep de Perse, à la vanille, au tapioca, préparés sous les formes les plus appétissantes, amusent les yeux avant de charmer le goût; le caprice des étrennes est servi à souhait et les brillans magasins de la rue des Saints-Pères font un appel à tous les âges.

Le café n'a point passé, malgré l'injuste anathème de

madame de Sévigné : le chocolat, auquel l'aimable épistolière a rendu plus de justice, passera sans doute encore moins, et sa vogue, assise sur des bases moins fragiles que les caprices de la mode, promet de fleurir parmi nous aussi long-temps que les préceptes mêmes de l'hygiène gastronomique.

---

On va mettre en vente le meilleur recueil de chansons qui ait été publié depuis long-temps. *Le Chansonnier du Gastronome*, édité par M. Charles Lemesle, auteur des *Proverbes dramatiques*, contient les noms de nos meilleurs poètes et leurs œuvres inédites. Il suffit de citer Casimir Delavigne, Victor Hugo, Henri IV, Louis XVIII, Odry, Romieu, Millevoye, P. L. Jacob, P. Lacroix, Charles Lemesle, Fontaney, Félix Davin, H. Martin, Justin Cabassol, Scribe, etc., etc., etc.

# LETTRES

## D'UN GRAND PERSONNAGE DIPLOMATIQUE.

### I.

Londres, 25 décembre 1830 *.

« Tout ce que j'apprends de Paris, depuis que je suis à Londres, ramène ma pensée à la France de 1804, époque de mon retour de l'émigration. Aujourd'hui, comme alors, serait-il nécessaire, pour obtenir le calme, d'expulser par une porte quelconque cette foule inquiète, que les habitudes de l'intrigue ou les passions politiques ont pour long-temps rendue incapable d'une industrie régulière? Alors, à peine revenu des États-Unis d'Amérique, je proposais d'envoyer tous nos trouble-fêtes dans ce pays vaste et nouveau, où des projets aventureux amorçaient les es-

* Nous doutons qu'il y ait à Londres deux hommes capables d'écrire comme l'auteur de la lettre suivante et de celle que contiendra notre prochain numéro. Quant au remède proposé à nos agitations, il est tout-à-fait diplomatique et nous n'en dirons rien : c'est à cause du style que nous insérons cette correspondance curieuse.

(*Note des Rédacteurs.*)

prits, où une immense quantité de terres incultes leur donnaient la faculté d'aller employer loin du théâtre de nos dissensions une activité nouvelle, de placer des espérances dans des spéculations lointaines, de se jeter à la fois au milieu d'une foule d'essais, de se fatiguer enfin par des déplacemens, et d'amortir ainsi chez eux les passions révolutionnaires. Aujourd'hui, pourquoi ne pas utiliser la conquête d'Alger par une de ces déportations volontaires que les anciens appelaient colonies ?

» C'est en nous emparant de ce qu'ont de plus pur les vues des anciens, et en nous défendant de l'application qu'en ont faite la plupart des peuples modernes, qu'il convient, je pense, de s'occuper le plus tôt possible de ce genre d'établissemens qui, bien connus et bien exécutés, peuvent être, après tant d'agitations, la source des plus précieux avantages.

» Et combien de Français doivent embrasser avec joie cette idée ! Combien en est-il chez qui, ne fût-ce que pour des instans, un ciel nouveau est devenu un besoin ! Et ceux qui restés seuls ont perdu, avec la cour de Charles X, tout ce qui embellissait pour eux la terre natale; et ceux pour qui elle est devenue inféconde; et ceux qui n'y retrouvent que des regrets; et ceux mêmes qui n'y trouvent que des remords; et les hommes qui ne peuvent se résoudre à placer l'espérance là où ils éprouvèrent le malheur; et cette multitude de malades politiques, ces caractères inflexibles qu'aucun revers ne peut plier, ces imaginations ardentes qu'aucun raisonnement ne ramène, ces esprits fascinés, qu'aucun événement ne désenchante ; et ceux qui se trouvent toujours resserrés dans leur propre pays; et les spéculateurs avides, et les spéculateurs aventureux, et les

hommes qui brûlent d'attacher leur nom à des découvertes, à des fondations de villes, à des civilisations ; tels pour qui la France constituée est encore trop agitée, tels pour qui elle est trop calme, ceux enfin qui ne peuvent se faire à des égaux, et ceux aussi qui ne peuvent se faire à aucune dépendance !

» Et qu'on ne croye pas que tant d'élémens divers et opposés ne peuvent se réunir ! N'avons-nous pas vu, après la première révolution, depuis qu'il y a des opinions politiques en France, des hommes de tous les partis s'embarquer ensemble pour aller courir les mêmes hasards sur les bords enchantés du Scioto, ou dans l'enceinte du Champ-d'Asile ? Ignore-t-on l'empire qu'exercent sur les âmes les plus irritables, le temps, l'espace, une force nouvelle, des habitudes à commencer, des obstacles communs à vaincre, la nécessité de s'entr'aider remplaçant le désir de se nuire, le travail qui adoucit l'âme, et l'espérance qui la console, et la douceur de s'entretenir du pays qu'on a quitté, celle même de s'en plaindre ?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Que ne pourrais-je pas vous dire de l'utilité commerciale qu'aurait pour la France un système de colonisation. Depuis que je suis ici parmi ce peuple de marchands aristocrates, je ne saurais m'empêcher de faire entrer l'élément commercial dans la politique des états : je ne rêve pas seulement une colonie française en utopien, mais en *utilitaire :* je voudrais la doter de lois applicables et fondées sur le grand pivot de ce bas-monde, l'intérêt de chacun. C'est sur la connaissance anticipée des avantages réciproques, fortifiés par le lien si puissant d'une origine commune que ma colonie serait formée. A une grande

distance, tout autre rapport devient avec le temps illusoire, ou est plus dispendieux que productif. Aussi, point de domination, point de monopole; toujours la force qui protége, jamais celle qui s'empare; justice, bienveillance; voilà les vrais calculs pour les états comme pour les individus; voilà la source d'une prospérité réciproque; l'expérience et le raisonnement s'unissent enfin pour repousser ces doctrines pusillanimes qui supposent une *perte* partout où il s'est fait un *gain;* les principes vrais du commerce sont l'opposé de ces préjugés; ils promettent à tous les peuples des avantages mutuels, et ils les invitent à s'enrichir tout à la fois par l'échange de leurs productions, par des communications amicales, et par les arts utiles de la paix.

» Vous qui connaissez ma politique, êtes-vous de ceux qui me supposent un égoïste? » . . . . . . . . .

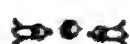
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Imprimerie de A. BARBIER, rue des Marais S.-G., n° 17.

# POÉSIE.



## LES TROIS JOURS DE DÉCEMBRE.



### AU GÉNÉRAL LAVENANT.

Quoi ! lorsque trois jours l'ont bannie
Du sein de la grande cité,
Une seconde tyrannie
Germerait sous la liberté !
Quand sa tige au sortir d'éclore
Cherche notre appui qu'elle implore,
Nous verrions, déchirant nos lois,
Le despotisme populaire
Éterniser dans sa colère
Le liberticide des rois !

Ce n'est plus la foule héroïque
Se multipliant aux dangers,
Que Juillet vit marcher stoïque
Contre le fer des étrangers :

C'est ce peuple, amant des supplices,
Qui demande pour ses délices
Des têtes qui tombent de haut,
Et vient de ses mains criminelles
Claquer aux fêtes solennelles
Qu'on célèbre sur l'échafaud.

Parmi les voix qui se confondent
Quel cri s'échappe menaçant?
Quel est donc ce souhait qu'ils grondent?
Du sang! la mort! la mort! du sang!
« Des meurtres que Paris déplore
» Sur les places, rouges encore,
» Plus d'un monument est dressé :
» Nous en voulons laver la trace! »
Croyez-vous qu'un sang vil efface
Le noble sang qu'ils ont versé?

Assez, assez de funérailles
Nous ont attristés de leur deuil!
Est-il au sein de nos murailles
Un grès qui ne cache un cercueil?
Tyranniques ou légitimes,
Assez de meurtres, de victimes!
Remettons le glaive au fourreau!
Français, l'héroïsme pardonne!
La France au repos s'abandonne :
Laissez reposer le bourreau!

Cité qu'ennoblit la victoire,
Ne profane pas son autel!
Que la vengeance expiatoire
Soit digne du peuple immortel!

Qu'au fond de leur tombe vivante,
Signal d'éternelle épouvante,
Ta joie aille au loin retentir!
Que leur vie entière en pâlisse!
Que ta gloire soit leur supplice,
Et ton bonheur leur repentir!

Mais si quelqu'affreuse espérance
Soulevait sourdement ces flots!
Si le voile de la vengeance
Couvrait de sinistres complots!...
Aux armes! citoyens! aux armes!
Ils reviennent ces jours de larmes
Où de son antre s'élançant,
Le tigre, acharné sur la proie,
Dévore, avec des cris de joie,
Votre substance et votre sang!

Rassure-toi, Paris, regarde!
Admirable ouvrage d'un jour,
La voilà cette jeune garde
Qui sur toi veille avec amour.
Dis-nous, Napoléon, fut-elle
Plus grande, la troupe immortelle
Des guerriers que tu commandas?
Des droits égaux sage équilibre!
Quand chaque citoyen est libre,
Tous les citoyens sont soldats!

Au bruit de la marche guerrière,
Ils viennent, ils se pressent tous
Autour de la sainte bannière,
Enfans, vieillards, amans, époux!

Le pays seul se fait entendre!
Même aux pleurs d'une mère tendre
Le fils semble s'être endurci!
La peine au cœur se cache amère;
Mais la patrie est une mère,
La France est une épouse aussi.

Voyez affronter la froidure,
Voyez dormir sous l'aquilon
Ces jeunes fous, riche parure
D'un boulevard ou d'un salon!
Leurs pieds à la danse timides
Gèlent sur les pavés humides!
Le fer froisse leur blanche main;
Eux que sur les divans commodes
Voyait le soir, héros des modes,
Créer les bals du lendemain!

C'était un sublime spectacle,
Lorsque les bataillons sacrés
Pas à pas repoussaient l'obstacle,
L'arme au bras et les rangs serrés!
Qu'ils étaient grands! qu'ils étaient braves!
Quand ils passaient sombres et graves,
L'œil triste, la douleur au front,
Et que pour comble de courage,
Français, on leur jetait l'outrage,
Guerriers, ils supportaient l'affront!

Ah! c'est que l'honneur militaire,
S'allumant au plus pur flambeau,
Est de garder la ligne austère,
Et de protéger son drapeau!

La gloire seule est solidaire!
La valeur que la loi modère
D'un vain mot ne peut se flétrir :
Au lâche l'opprobre s'attache :
L'insulte dans l'ombre se cache,
L'outragé reste pour mourir!

Quand devant vous, vierges et femmes,
Luira l'uniforme vainqueur,
Qu'un cri d'amour parte des âmes!
Battez des mains, battez du cœur!
De lauriers couronnons leurs têtes :
Par leurs pacifiques conquêtes
Nos droits flottans sont rétablis :
Vienne maintenant la bataille!
Héros bourgeois, ils ont la taille
Des vieux combattans d'Austerlitz.

Vous que des espérances folles
Osaient mêler dans nos douleurs,
Ornement de nos trois écoles,
Noble faisceau de trois couleurs!
Vous qu'en tous ses jours de souffrance,
N'invoquait pas en vain la France
Contre les projets des pervers,
Vous voulez fils de la patrie,
Montrer à la France attendrie
Que vous ne brisez que ses fers.

Une dernière fois encore
Venez, bataillons triomphans!
Plus de danger qui vous implore,
Le père veut voir ses enfans :

De votre amour, pieux cortége,
Entourez le roi qui protége :
Du pays auguste soutien,
Qu'un lien éternel retienne
Cette main qui serra la tienne,
Ce regard qui comprit le tien !

Toi qui fatigues les histoires
D'un éclat qui toujours a lui,
France, de tes belles victoires
La plus sublime est d'aujourd'hui :
Si tu domptas l'Europe entière,
Si tu marques dans ta frontière
L'Afrique soumise à ta loi,
Il te manquait l'honneur suprême
D'avoir triomphé de toi-même,
Nul ne peut te vaincre que toi !

J. Lesguillon.

26 décembre 1830.

## ÉPURATION UNIVERSITAIRE.

La glorieuse révolution de 1830 a apporté des améliorations dans toutes les branches du pouvoir; elle a semé ses bienfaits dans toutes les administrations. Cependant le zèle patriotique, qui a frappé de destitution un grand nombre de fonctionnaires de l'autre règne, laisse encore beaucoup à désirer. Plusieurs agens du pouvoir despotique sont restés debout au milieu de l'orage régénérateur: échappés à la fureur des flots populaires, ils sont surgis au port avec toutes leurs prétentions et toutes leurs espérances.

L'instruction publique est un corps dont on n'a changé que la tête; néanmoins il est susceptible de la plus grande épuration, puisqu'il est en possession de dispenser les lumières, puisque c'est dans son sein que les générations présentes puisent avec la science les idées et les doctrines qui doivent avoir une si grande influence sur les générations futures.

On peut dire que l'instruction publique était le théâtre où le jésuitisme exerçait ses plus grands excès, et que c'était dans ce corps sacré qu'il s'efforçait chaque jour d'inoculer le poison de ses pernicieuses doctrines; la plupart

de ses membres en sont encore tout imprégnés. On ne saurait trop se hâter de signaler aux bonnes intentions du nouveau ministre les nombreuses mutations qu'il doit opérer parmi des hommes qui, destinés à former des hommes, sont encore eux-mêmes emmaillotés dans les langes des préjugés et les supertitions de l'enfance, et portent encore empreintes les marques de la lisière jésuitique qui les guidait dans leurs importantes fonctions. On ne cessait de leur répéter : « Dispensez les lumières avec une sage et rigou- » reuse économie ; la raison et la religion imposent à la » science des bornes qu'elle ne doit pas franchir ; les de- » voirs du chrétien doivent passer avant les devoirs du » sujet et du citoyen... Dévouement à la religion (ce qui » signifiait à la congrégation) et après au trône, parce que » tout pouvoir vient de Dieu (ce qui voulait dire du pape); » conduisez vos élèves quatre fois par mois à confesse; » donnez leur en le salutaire exemple; attachez-vous prin- » cipalement à la pratique des exercices pieux, et que l'ins- » truction soit un objet très-secondaire ; c'est là le plan » d'éducation que vous devez suivre, c'est là le grand art de » former et d'élever des hommes, c'est la vraie *mégalanthro-* » *pogénésie !* » L'excès eût été porté à un tel point, que bientôt les élèves de l'École de droit auraient été obligés d'aller prendre leurs licences chez le curé de la paroisse.

On ne saurait trop tôt purger le corps enseignant de ces hommes qui, ne s'étant acheminés aux emplois universitaires qu'au moyen de certificats de confession, sont loin de comprendre le plan d'une éducation libérale, et ne voient la science morale que dans le bigotisme.

Sans doute il faut que la jeunesse de l'état soit élevée dans des sentimens religieux, mais cela a des bornes, et la

religion ne doit pas plus empiéter sur la science que l'autel sur le trône. Comment ne concevrait-t-on pas combien il serait dangereux de laisser plus long-temps entre certaines mains le sort de la portion éclairée de la société! surtout au moment où, grâce au triomphe de nos institutions, le mérite seul doit établir des distinctions réelles parmi les hommes, et les seules auxquelles nous aimons à faire hommage de notre infériorité. C'est dans cette portion éclairée que la magistrature doit choisir ses membres, la Chambre ses orateurs, et la diplomatie ses ministres et tous ces hauts fonctionnaires de l'état à qui le peuple, en leur confiant le dépôt sacré de ses droits et de ses institutions, ne dira plus : Soyez nos seigneurs, nous serons vos esclaves; mais : Soyez nos chefs, nous vous suivrons!

Il faut espérer que le corps sacré de l'université se renouvellera avec l'année classique et qu'il prendra part à la regénération du grand siècle qui a produit le 29 juillet.

HONORÉ DÉO.

---

# L'ARMÉNIEN.

—

Chacun sait ce qu'il était sous le ministère du 8 août : un homme à tout, un cumulard, *l'universel!* Depuis la révolution de juillet, ce n'est plus qu'un Arménien. Jean-Jacques Rousseau n'en avait pris que le costume. Celui-ci en parle la langue. Aussi tous nos savans sont en admiration devant lui, et lui se pavane plus fier que Jean-Jacques, voire même que le fameux dom Japhet de Scarron. Il a perdu une ou deux de ses petites places! le pauvre homme! Le ministre de l'intérieur est donc un Vandale! « Mais, dit le ministre, c'était un cumulard. — Qu'importe, il sait l'arménien! — Il était *l'Universel* personnifié. — Qu'importe, il sait l'arménien! — C'était un jésuite. — Il sait l'arménien, vous dis-je! — C'était un congréganiste. — Il sait l'arménien, encore une fois! » O vous, savans destitués sous Charles X, que ne saviez-vous l'arménien! ô vous, savans encore sans place et sans pension sous Louis-Philippe, apprenez l'arménien! Pour moi, je prépare une brochure intitulée : *De l'Utilité de l'arménien dans un gouvernement représentatif.*

Avec cette langue on trouve même des apologistes dans un journal libéral. Malheureusement il existe d'au-

tres journaux libéraux que *le Temps*, par exemple, *le Courrier*, le plus franc de tous, qui n'entend sans doute pas l'arménien..., car voici un petit article que nous lui empruntons :

« Il se passe une chose assez curieuse et qui, au milieu de nos grandes affaires, mérite néanmoins quelque attention. Il faut bien qu'il y ait un vice quelconque dans nos institutions scientifiques, puisqu'on veut forcer le gouvernement de Philippe Ier à nommer M. de Saint-Martin, l'ancien directeur de l'*Universel*, le commensal des salons de M. de Damas et de Polignac, à une chaire d'histoire au collége de France.

» Voici ce dont il s'agit : M. Daunou ayant été remplacé à la direction des archives, fidèle à ses doctrines contre le cumul, a donné sa démission de professeur au collége de France. La règle est que pour les remplacemens trois candidats doivent être présentés, l'un par le collége de France, l'autre par l'Institut, le troisième enfin par le ministre de l'instruction publique; c'est sur cette triple liste de candidats que le professeur est choisi. Depuis quinze années de restauration, toutes les institutions scientifiques se sont ressenties de la triste influence des *bons principes*. Le collége de France, dont M. Tissot avait été si impitoyablement expulsé, a été composé de savans de toute espèce qui fesaient le signe de la croix, ou comme M. de Saint-Martin, qui occupaient leurs loisirs à prouver par la chronologie que le monde a commencé ainsi que le dit la Genèse, et que Saint-Pierre est venu réellement à Rome l'an 34 de Jesus-Christ. C'est à cette coterie

religieuse sous l'influence de M. Frayssinous et Lourdoueix que l'on devait les excellentes nominations de MM. Récamier et de Portets.

» Il n'a pas été difficile à M. Saint-Martin d'obtenir sa candidature au collége de France ; la majorité de ce collége a été travaillée pendant quinze ans, elle n'a point manqué à qui l'a faite. Pouvait-elle ne pas saisir l'occasion de donner au collége de France une voix de plus pour se perpétuer dans la même opinion. Quant à l'Institut, on sait qu'il est dans l'usage de laisser à la classe spéciale, à laquelle appartient la chaire, le soin de choisir son candidat ; or, l'Académie des inscriptions n'est depuis longtemps qu'une coterie sous l'influence de quelques anciens rédacteurs de l'*Universel* qui exploitent un peu plus le cumul que les sciences. Elle n'a point oublié que M. de Saint-Martin avait prêché le coup d'état.

Dans l'intervalle de ces intrigues, M. le ministre de l'instruction publique, par un scrupule dont nous apprécions le motif, a renoncé à la présentation de son candidat, de sorte que l'intrigue dont il est question prétend imposer au gouvernement le choix de M. de Saint-Martin.

» Le gouvernement subira-t-il cette loi ? On a beaucoup parlé de la science de M. de Saint-Martin. Qu'a-t-il publié? M. de Saint-Martin sait l'arménien : nous concevons jusqu'à un certain point qu'on le désigne pour une chaire de langue arménienne, mais l'histoire, peut-on la lui confier ? Il faut qu'enfin nos études prennent quelque chose de large, de libéral, d'élevé. Un cours de chronologie adaptée à l'Ecriture sainte a fait la réputation de M. de Saint-Martin dans les salons congréganistes, est-ce là ce qu'on peut aujourd'hui demander à un professeur ? Faut-il livrer

notre génération studieuse et savante à des commentaires de scoliaste, et qui sait, peut-être à des réminiscences des doctrines de l'*Universel?* Voilà les dangers d'un mauvais choix.

» Le gouvernement a toujours le droit de choisir les professeurs des colléges. La présentation des candidats n'est qu'une forme; le gouvernement de Charles X a frappé des professeurs, a destitué M. Tissot; contestera-t-on à celui de Philippe I^er le droit ou plutôt le devoir d'empêcher M. de Saint-Martin, l'ancien directeur du journal de M. de Polignac, d'entrer dans un collége salarié par l'état. »

Nous n'ajouterons qu'un mot à cet article : si le ministre nomme M. de Saint-Martin professeur, et que les élèves aillent siffler à son cours, il faudra sans doute soutenir le professeur contre les élèves, parce qu'il ne faut pas que l'autorité cède; mais il faut aussi que l'autorité prévienne le désordre: c'est le plus sage; espérons que le savant arménien ne sera pas sifflé.

---

Céline, par Audouin de Géronval, gratifié de la médaille d'or du mérite civil de Prusse, de la Société académique de Mézières. In-12. Lecointe, quai des Augustins. Ce joli ouvrage est de la famille des *Ourika*, des *Édouard* et des *Adolphe*. L'auteur l'a dédié à M. Charles Nodier. C'était d'avance une *quasi*-garantie.

---

# RÉVÉLATIONS CONTEMPORAINES.

## LETTRE

ADRESSÉE A UNE DAME DU FAUBOURG SAINT-GERMAIN,

**PAR UN JÉSUITE EN MISSION A ROME,**

A L'OCCASION DES ORDONNANCES DE JUIN 1828.



Rome, 25 août 1828.

Mes courses de curiosités sont faites; je vais donner tous mes soins à l'accomplissement de ma mission..... Je congédie mon *cicerone*, qui me remercie, ou plutôt qui salue les deux écus que je lui mets dans la main d'un nouveau déluge d'illustrissimes et de révérendissimes, et je me dirige vers notre collége romain. En passant, je salue la superbe façade de la Propagande, je mesure de l'œil cet antique Capitole d'où il semble toujours qu'on voit tomber Manlius, son sauveur, et qui de son sommet offre un des plus beaux points de vue de l'univers. Puis, laissant à droite et à gauche les statues jadis épigrammatiques, mais muettes aujourd'hui, de Marforio et de Pasquin, je traverse la magnifique place Slavonne, embellie encore par son admirable fontaine, chef-d'œuvre du Ca-

valier-Bernin, et j'entre enfin dans notre maison profès : c'est là qu'est l'élite de nos révérens pères jésuites, c'est là qu'habitent notre général et ses assistans, et c'est là aussi, ma noble pénitente, que commencent les confidences pieuses que j'ai à vous faire.

Le premier personnage que je devais voir et que je vis en effet fut l'assistant de la province de France. Il me reçut avec cordialité, mais d'un air de tristesse qui me perça le cœur, et qu'à vrai dire ne justifiait que trop l'état de nos affaires dans la province qu'il représente. Ce pauvre père Genesseau! il voulut me répondre et ne le put; des sanglots étouffés lui coupèrent la voix; c'est à peine s'il eût la force de m'annoncer et de m'introduire auprès du général.

L'aspect du vénérable père Fortis * renouvela à mes yeux l'image de douleur que m'avait offerte son assistant français; sa révérence paraissait absorbée dans une grave et pénible méditation : cependant elle se remit bientôt à ma vue, et, d'un signe de main gracieux, elle m'indiqua pour siége un fauteuil qui était près du sien.

Pourquoi donc le cacherais-je, madame? J'étais vivement ému. Le chagrin de l'assistant, les peines du général avaient puissamment réagi sur moi, qui déjà étais loin d'avoir des dispositions à la gaîté. Ce ne fut donc qu'au milieu de pleurs abondans que je remis à l'illustre vieillard qui dirige notre société les lettres que m'avaient

* Le père Fortis est mort dans le courant du mois de mars 1829. C'est le père Rothaam, jésuite hollandais, qui lui a succédé dans le généralat de l'ordre de Saint-Ignace. Mais le véritable christianisme n'a rien gagné à ce changement. Le père Rothaam est un jésuite au moins aussi renforcé que son prédécesseur.

données pour lui messeigneurs de Paris, de Lyon, de Toulouse et quelques autres prélats.

« Calmez-vous, mon fils, calmez-vous, me dit aussitôt » le respectable père Fortis. Je comprends vos larmes, » puisque j'en verse moi-même ; toutefois faites trêve à » votre douleur. Que feraient les faibles, si au lieu d'agir » les forts se lamentaient comme la Magdelaine de l'Évan- » gile ?.... Mais qu'est-ce à dire, ajouta le vieillard d'un » ton plus animé et après une courte pause? Le libéralisme » triomphe en France, l'impiété y marche tête levée, nos » affaires y semblent ruinées sans retour, tout cela est vrai; » eh bien! raison de plus pour se raidir contre des destins » contraires. Notre ordre a survécu à d'autres tempêtes, et » c'est dans l'adversité que se retrempe la vertu. Ainsi mon » fils, je vous le répète, du courage! montrez-en lors même » que vous en manqueriez; car, qu'importe que votre fi- » gure ne réfléchisse pas le véritable état de votre âme ? » L'essentiel, quant à présent, c'est que le découragement » ne pénètre pas dans les rangs de ce bon, de cet excel- » lent clergé français qui nous veut tant de bien. Le *sauve- » qui-peut*, qui a détruit de grandes armées, ce serait aussi » la perte de la sainte armée de l'Église. Dans quelques » jours vous viendrez chercher des réponses aux dépêches » que vous m'avez apportées. En attendant, vous visiterez » quelques cardinaux dont voici la liste. Vous ne manquerez » pas non plus de solliciter une audience du saint-père ; » vous me rapporterez ses paroles.... Tenez, voilà une carte » au moyen de laquelle vous n'attendrez pas long-temps » cette faveur. Allez donc, ô mon fils, allez! encore un » coup, ayez espoir et courage. »

L'assistant de France que le discours du père Fortis avait

ainsi que moi un peu rassuré, eut la politesse de m'offrir de m'accompagner dans mes courses, et je n'eus garde de le refuser. Je ne connaissais pas Rome, et d'ailleurs l'assistant était un ancien élève de cette célèbre école de Saint-Acheul, d'où sont sortis tant de savans disciples de Loyola, et où moi-même j'ai puisé le peu de connaissances que je possède. Bientôt nous causâmes avec épanchement et presque avec intimité.

«Vous êtes venu dans un mauvais moment à Rome, me dit-il chemin faisant, et je ne dois pas vous cacher, ô mon frère, que la réussite de votre mission est sinon impossible, au moins bien difficile. Depuis la chute du ministère de Villèle, la plupart de nos prélats et notre cour même, sont tout autres que ce qu'ils étaient. Le vent funeste de l'indifférence et de la tiédeur a traversé les Alpes, et a soufflé sur eux. « Au fait ce n'est que des jésuites qu'il s'agit, di- »sent-ils; ce n'est que relativement à cette petite portion »du clergé qu'il y a procès. Pourquoi donc nous mettre »pour ces religieux seuls en hostilité déclarée avec l'auto- »rité temporelle ? Est-il prudent, pour soutenir la partie, »de compromettre l'existence du tout ? L'exemple d'Henri »VIII n'est-il pas toujours là ?.... »

»Tel est, mon frère, le langage de plusieurs membres du sacré collége, du cardinal secrétaire d'état à quiconque le croirait, du pape lui-même. Ils ne veulent pas comprendre ni les uns ni les autres que c'est justement parce que les Jésuites ne sont qu'une fraction du clergé, que leur proscription en France présage celle de ce même clergé tout entier par la raison toute simple que, lorsqu'on veut démolir un édifice, on commence par en abattre le faîte. A vrai dire, cette funeste opinion du haut-clergé de Rome,

lui est moins personnelle qu'elle n'est le résultat des influences de l'ambassade française. Et en effet, du temps de M. le duc de Laval-Montmorency, et surtout de M. le duc de Blacas-Daulps, les prélats romains avaient des sentimens religieux sans tiédeur ni restriction aucune; les jésuites étaient à leurs yeux l'arc-boutant de l'Église, la clé de la voûte sainte; qui eût touché à cette corporation, eût infailliblement fait crouler l'édifice antique de la religion... Mais hélas! ces dispositions ont bien changé avec l'arrivée à Rome d'un grand écrivain; vous devinez que je veux parler de M. de Châteaubriand.

» Nos cardinaux ne voient plus dans cet institut, naguère si précieux, si nécessaire, qu'une sorte de surperfétation religieuse qu'on peut abandonner sans conséquence et presque sans regret à toutes les rigueurs du bras séculier; c'est que le nouvel ambassadeur est le représentant d'un ministère qui professe à cet égard des doctrines absolument différentes des opinions du ministère précédent, et ne me demandez pas, ajouta le père Genesseau, si les doctrines sont précisément celles qu'adopta en son particulier M. de Châteaubriand, car je risquerais fort de me tromper si je repondais à cette question. Le noble pair a deux vies politiques bien distinctes : celle où il écrivait dans *le Conservateur*, stipulait au congrès de Véronne, et faisait partie intégrante du ministère, prétendu *déplorable*; et la vie où, selon son énergique expression, chassé de ce même ministère comme un garçon de bureau, il s'insurgea contre ses premiers amis, fit volte-face à ses anciennes opinions, et organisa contre les royalistes la foudroyante artillerie du *Journal des Débats*. Toutefois, quoique cette dernière situation soit aujourd'hui celle de l'illustre écrivain, j'aime pour-

tant à croire qu'elle ne durera pas. Il me répugne à penser que l'auteur du *Genie du Christianisme* soit devenu anti-catholique, comme il m'est impossible de croire que l'auteur *de Bonaparte et des Bourbons* n'est pas royaliste au fond du cœur. »

Le P. Genesseau achevait ces mots lorsque nous nous trouvâmes devant la porte du Vatican. « Permettez-moi, me dit-il tout à coup, de ne pas vous accompagner ni chez le cardinal secrétaire d'état, ni chez Sa Sainteté. Je viens de visiter avec vous ceux des prélats romains qui nous sont le plus dévoués, et vous avez pu voir combien ils sont froids et combien peu ma présence ajoute à vos chances de succès, si même elle ne les diminue. D'ailleurs, j'ai à faire; je vous reverrai tantôt chez notre général. Adieu, mon frère, adieu; que la sainte Vierge, notre patronne, vous soit en aide! réussissez!... »

Il me décourage et il me crie : *réussissez*! me disais-je en montant le magnifique escalier papal; tout cela ne s'allie guère. Cependant, comme j'ai une mission à remplir, remplissons-la en conscience; puis, que la volonté de Dieu soit faite!!!

J'en étais à cette réflexion consolante parce qu'elle est chrétienne, quand un domestique à brillante livrée m'ouvrit à deux battans la porte de Mgr Bernetti, secrétaire d'état de Sa Sainteté Je fus reçu au mieux de Son Excellence, et, après les premières civilités, il s'établit entre nous le dialogue suivant, que la fidélité de ma mémoire me permet, ma chère pénitente, de vous rapporter mot à mot :

*Son Excellence.* Vous venez de France, mon père : eh bien, qu'y a-t-il de nouveau dans ce beau pays?

*Moi.* Monseigneur ne le sait que trop, ce qu'il y a de nouveau : les jésuites sont abolis, proscrits....

*Son Excellence.* Est-ce pour les faire rétablir que vous êtes venu à Rome?

*Moi.* Non, monseigneur, mais seulement pour tâcher d'atténuer l'injuste coup qui les a frappés; en d'autres termes, pour neutraliser, de concert avec le père des fidèles, les ordonnances impies du mois de juin.

*Son Excellence.* Vous saurez, mon père, que tout ce qui a pu être fait dans ce sens a été fait. J'ai écrit tout récemment au gouvernement de S. M. T. C.

*Moi.* Me serait-il permis de dire à Son Excellence que sa lettre a fait un effet contraire à celui qu'elle en attendait sans doute?

*Son Excellence.* Comment donc?

*Moi.* La lettre de Votre Excellence à la main, on a persisté de plus fort dans l'expulsion des jésuites. Osant étayer cette œuvre d'iniquité de l'autorité de Rome, on a dit à nos prélats *qu'ils devaient s'en rapporter à la piété connue du roi:* comme si la piété d'un laïque, quelque grande qu'elle soit, pouvait suffire à l'éclairer sur les vœux de l'Eglise, sur les véritables besoins de la religion!

*Son Excellence.* Je sais, mon père, que les évêques de France sont en effet plus compétens que Charles X, tout pieux qu'est ce monarque, en point de culte et de foi. Mais que voulez-vous? Sa Sainteté a eu la main forcée; on la menaçait de certaines mesures qui auraient bien autrement déchiré le sein de l'Eglise que celles dont vous vous plaignez. C'est que votre ministère Martignac, à qui Dieu pardonne, suit de plus près qu'il ne voudrait lui-même l'esprit du siècle, et l'esprit du siècle est terrible. De là le

double sens et l'espèce d'amphibologie de la lettre en question. Sa Sainteté, contrainte d'approuver des rigueurs qui répugnaient évidemment à ses principes, a dû le faire de telle façon qu'on devait douter si elle agissait de son propre mouvement ou par une impulsion étrangère.

*Moi.* Par cet expédient, Sa Sainteté a pu sauver son opinion personnelle, mais qu'elle est loin d'avoir sauvé sa justice! L'arbitraire a interprêté sa lettre, et la force s'apprête à faire exécuter ce qu'a décidé l'arbitraire. Ainsi les jésuites vont être dépouillés de leurs colléges, et ignominieusement chassés d'un pays dont ils ont toujours été la lumière et l'ornement. Par surcroît, on menace de persécuter les dignes prêtres qui ne voudront pas souffrir que l'autorité laïque fouille dans leur conscience.

*Son Excellence.* C'est un mal, un très-grand mal, j'en conviens avec vous, mon père. Mais je vous ai dit que la cour de Rome n'avait pu agir autrement qu'elle n'a fait. Dieu vous garde, mon père! une affaire pressée...

*Moi.* Je voudrais avoir l'honneur de baiser les pieds de Sa Sainteté; monseigneur daignerait-il me faire conduire à son audience?

*Son Excellence.* Impossible! absolument impossible! Le Saint-Père, accablé de travaux, n'est visible pour personne.

*Moi.* Monseigneur voudra bien observer que je suis porteur d'une carte de notre général le R. P. Fortis....

*Son Excellence.* Une carte du R. P. Fortis! mon père, c'est différent : le pape a toujours un moment pour les personnes recommandées par le R. P. Fortis. *Drin! Drin! Drin!*... que l'on conduise le révérend père que voilà chez l'huissier de la chambre de Sa Sainteté.

(*La suite à un prochain numéro.*)

# MUSTAPHA BACHA,

## OU LA CONSPIRATIOM DE MALTE EN 1749.



La conjuration du bacha de Rhodes fut, en 1749, un sujet d'étonnement et de terreur pour la chrétienté. On vit un esclave près de s'asseoir sur le trône des grands-maîtres, et de s'emparer d'une île, contre laquelle toutes les forces de l'empire ottoman avoient échoué.

Mustapha, né dans l'île de Scio, vers l'an 1708, était fils de Soliman qui fut grand-amiral de Constantinople. Spirituel, beau de visage, et possédant assez bien les langues grecque, arabe, française et italienne, après avoir rempli quelques emplois, et commandé une galère dans plusieurs courses sur la mer Noire, il eût le gouvernement de Rhodes et des îles adjacentes. Durant les cinq années qu'il y jouit de l'autorité, il ne se fit point aimer. Sa noblesse, son opulence, et les mérites de ses ancêtres lui procurèrent cependant un riche parti. Il fit dans le pays plusieurs acquisitions considérables. Il avait un grand nombre d'esclaves chrétiens, tant pour son service particulier, que pour celui de sa galère, qui avait, dans l'escadre du grand-seigneur, le titre de commandante.

La déposition du grand visir Osman devint funeste à la fortune du bacha. Ce visir, relégué dans la Natolie, passa par Rhodes. Mustapha, qui avait hérité de l'amitié que son père avait eue pour Osman, le reçut avec tous les témoignages de l'attachement et du zèle. Il voulut l'accompagner avec sa galère jusqu'à l'endroit de son exil, éloigné de Rhodes d'environ vingt lieues. Il y avoit sur la galère du ba-

cha un Maure qui le servait, nommé Cara Mehemet. Le père de Mustapha l'avait eu pour esclave, et l'avait déclaré libre avant que de mourir, recommandant expressément à son fils de le faire jouir au plus tôt du don qu'il lui faisait. Loin de remplir ces dispositions, Mustapha avoit retenu le Maure dans l'esclavage, et les mauvais traitemens qu'il lui faisait endurer chaque jour le lui rendaient insupportable. Les derniers furent un soufflet et la bastonnade que Cara Mehemet reçut, le jour même que le visir Osman arriva à Rhodes. Outré de douleur, il s'embarqua avec le dessein de se venger. Les chrétiens qui se trouvaient sur la galère étaient au nombre de cinquante et un; ce fut sur eux qu'il tourna ses vues; il les pressentit adroitement, et, les voyant disposés à le seconder, il forma avec eux la résolution de faire esclave le bacha lui-même. Parmi ces chrétiens était un Maltais nommé Montalto, qui, deux ans auparavant, avait voulu avec les autres esclaves s'emparer de la galère; le complot ayant alors été découvert, le bacha s'était contenté de le faire châtier rigoureusement, lui avait laissé la vie par l'espoir d'une somme considérable pour sa rançon, et avait fait pendre à sa place un Turc complice.

Montalto pouvait compter sur dix-sept autres Maltais et quelques Albanais. Le Maure le jugea digne de sa confiance. Ils étaient d'abord convenus d'exécuter le projet, après le débarquement du visir; mais on trouva qu'il valait mieux attendre l'heure de la nuit, où le bacha avait coutume de se retirer pour se reposer. Ce temps étant venu, le Maure se glisse doucement le long de la coursie *, et va éveiller ceux qui étaient du complot. En un instant tous sont debout, et, criant à haute voix *vive saint Jean*! s'arment, ceux-ci de sabres, ceux-là de pistolets, quelques-uns de boulets de canon. La surprise et la consternation des Turc deviennent si grandes, qu'une partie se précipite dans la mer; l'autre, faisant une faible résistance, laisse, en moins d'une demi-heure, la galère au pouvoir des esclaves. Le *chiaioux* ** se laisse mettre les fers aux pieds; le capitaine et neuf autres gagnent la chaloupe, et se sau-

* On appelle ainsi le passage qui est entre les bancs des forçats.

** Major de la galère.

vent à terre; tous les *levantis* * et leurs commandans sont obligés de ramer : pour le bacha, il eut été mis en pièces, si Camellieri, son chirurgien, ne l'eût sauvé de la fureur du Maure.

Les chrétiens, ainsi maîtres de la galère, se choisissent pour capitaine un Albanais nommé Demétrius, distingué entre tous les autres par sa prudence et par sa valeur, et lui donnent pour lieutenant Montalto. Ils rendent ensuite grâces à Dieu de leur succès, lèvent l'ancre, et font voile en pleine mer. Ils errèrent long-temps avant que de prendre aucun parti; enfin le 1er février 1758, ils abordèrent à l'île de Malte, manquant généralement de tout, et à la veille de périr de faim et de soif. On se figure la joie que les habitans de l'île, le grand-maître et les chevaliers, ressentirent à la première nouvelle de cet événement. Le bailli d'Hennein, capitaine général de l'escadre de Malte, fut chargé d'envoyer à la galère tous les rafraîchissemens nécessaires, durant la quarantaine. Ce temps expiré, les chrétiens furent présentés au grand-maître, qui apprit de chacun d'eux la part qu'il avait eue à cet heureux succès. Il les congédia, après les avoir comblés d'éloges et de présens; les Maltais revirent avec transport leurs foyers et leur famille; les autres chrétiens se retirèrent dans les lieux qui leur avaient été destinés. Le Maure Cara Mehemet fut porté comme en triomphe par toute la ville, au milieu des acclamations du peuple; on pourvut à sa subsistance; on lui donna de l'argent et des habits; on l'instruisit dans la foi chrétienne, et il reçut le baptême sous le nom de Jean-Baptiste.

A l'égard du bacha, le grand-maître lui fit un accueil honorable, et chargea le commandant de Ximenez de l'accompagner en calèche dans le fort Saint-Elme, de le loger dans le palais du gouverneur, et de l'y laisser avec ceux qu'il s'était choisis lui-même pour le servir. Ses ordres furent donnés pour que chacun lui rendît ce qui est dû aux personnes de son rang. Il eut la liberté de se promener partout où il voudrait. Plusieurs chevaliers lui rendirent visite, et le prièrent à dîner; mais il répondit mal

* Nom qu'on donne aux soldats des galères turques.

à ces invitations; il n'en accepta aucune, et reçut avec dédain les visites, ne se levant jamais de dessus son sopha pour qui que ce fût. Il regardait les bons traitemens qu'on lui faisait, non comme des marques de générosité, mais comme une espèce de servitude par laquelle on voulait balancer la liberté dont on le laissait jouir. Aussi ne retourna-t-il pas chez le grand-maître; il se plaignait amèrement de ce que Son Altesse ne l'avait pas fait asseoir, et ne lui avait pas offert le café.

Cependant il demanda la permission d'envoyer dans la ville un homme de confiance, pour y traiter de son rachat. Sa demande lui fut accordée, et on donna à son agent un ample sauf-conduit. Il voulut aussi avoir la liberté de vivre avec les Turcs et non avec les chrétiens, afin d'adoucir par-là son esclavage; ce qui lui fut encore permis, quoiqu'à Malte il soit défendu aux Turcs d'entrer dans les forteresses, et même d'approcher de leur enceinte.

Sur ces entrefaites, le roi de France fit proposer au grand-maître, par le bailli du Bocage, son ministre à Malte, de remettre le bacha en liberté; Sa Majesté offrait de payer elle-même la somme à laquelle serait fixée sa rançon. Le grand-maître, informé du désir de ce monarque, en fit part à son conseil, et donna gratuitement la liberté à Mustapha. Le bailli du Bocage se hâta d'annoncer une si agréable nouvelle au bacha, qui, loin d'en marquer sa reconnaissance, répondit fièrement qu'il n'était ni esclave ni prisonnier de guerre à Malte, et refusa d'aller remercier le grand-maître. Le bailli du Bocage lui offrit deux fois un vaisseau, afin de retourner dans sa patrie; mais le bacha trouvait toujours des prétextes pour ne point partir, disant qu'il attendait de la cour ottomane des instructions nécessaires et des lettres importantes. Pendant ces délais, il continuait de jouir d'une liberté entière, et s'attachait de plus en plus les esclaves.

Quelque diminuée que fût la quantité des esclaves à Malte, elle était néanmoins plus que suffisante pour servir l'ambitieux ressentiment du bacha.

Le gouvernement, loin de tenir ces esclaves à la chaîne, s'appliquait à les gagner par la douceur. On avait en cela pour but de leur donner une idée avantageuse de la reli-

gion chrétienne, afin de les y attirer : toute leur servitude consistait à ne pouvoir sortir de Malte. Ils allaient de tous côtés dans la ville se procurer, par leur industrie et leur travail, de quoi vivre avec plus d'aisance, et souvent ils venaient à bout d'amasser assez d'argent pour se racheter. Les chevaliers en prenaient à leur service; les capitaines de vaisseaux, le grand-maître lui-même suivaient cet exemple.

Ainsi, ils étaient dispersés en divers quartiers de la ville; quelquefois même ils se rassemblaient par troupes, sans que l'on en prît le moindre ombrage. On voit, par toutes ces circonstances, qu'il y avait assez de moyens et de facilités pour former une entreprise contre l'état, et qu'il ne manquait qu'un chef qui se chargeât de la proposer et de la conduire. Ce chef fut Mustapha, bacha de Rhodes.

Il s'ouvrit d'abord à demi à quelques Turcs qui le voyaient familièrement, et sur lesquels il avait de l'ascendant. Ils étaient d'ailleurs les mieux instruits de la manière dont on vivait et dont on faisait la garde dans le pays. Il consulta ensuite six dervis les plus accrédités parmi ceux de sa nation, dont l'un avait été cadi. Après avoir disposé les uns et les autres avec beaucoup d'adresse, un jour qu'ils se trouvèrent presque tous dans son antichambre, il resta exprès dans son appartement plus qu'à son ordinaire. Pendant ce temps, son secrétaire Ibrahim toucha légèrement, d'après les instructions qu'il avait reçues, ce qui concernait le gouvernement de Malte, le nombre des musulmans qui s'y trouvaient, et la liberté dont ils jouissaient dans toute l'île. L'adroit secrétaire fit valoir, outre cela, les talens du bacha, les relations qu'il avait avec les puissances du dehors, et amena les Turcs à penser d'eux-mêmes que c'était une honte de ne pas travailler à se tirer d'esclavage et à s'emparer de Malte.

Cette idée les frappa tous singulièrement; ils voulaient qu'on la communiquât sur-le-champ au bacha; mais Ibrahim excusa son maître sur ce qu'il était très-occupé; il se chargea de lui en faire incessamment l'ouverture. Quelques jours après, ils se trouvèrent encore chez le bacha, qui le premier leur parla de leur dessein; il l'approuva, en fit voir l'exécution facile, leva toutes les difficultés qu'on

lui opposa, et remit à chacun d'eux le soin de gagner ceux de leurs amis qu'ils croyaient capables de garder le secret, et d'être employés utilement. Pour lui, il se réserva de faire concourir à son projet les puissances qui pouvaient s'intéresser à l'entreprise et en favoriser le succès.

L'éloquence du bacha produisit tout l'effet qu'il en attendait. Le dervis, le cadi et les autres conjurés se firent, avec toute l'intelligence possible, des complices, à chacun desquels ils assignèrent son emploi. Imseletti, valet de chambre du grand-maître, devait l'assassiner avec un couteau empoisonné que le bacha lui avait remis ; le Maure Jean-Baptiste, qui, comme chrétien, s'était acquis beaucoup de confiance dans le palais, devait prêter du secours, tandis que deux secrétaires du même grand-maître en garderaient les portes, pour en interdire l'entrée à qui que ce fût dans le moment de l'exécution. On avait choisi le temps le plus favorable : c'était celui où le grand-maître, après avoir pris, selon sa coutume, le repos de l'après-midi, passait, pour se promener, de son appartement d'hiver à celui d'été, plus vaste et plus solitaire. Le coup porté, on devait exposer sa tête sur un des balcons du palais, pour déconcerter le peuple, puis jeter un vase qui serait le signal, auquel les valets d'écurie, de cuisine, et tous ceux qui servaient les tables des chevaliers, au nombre de cent, se saisiraient des premières armes qu'ils trouveraient sous leurs mains pour massacrer tous les domestiques du grand-maître, le commandant et les soldats de sa garde, dont on devait ce jour-là gagner la sentinelle.

Dans le même temps, les autres esclaves, dispersés dans les maisons des chevaliers, tueraient aussi leurs maîtres, et courraient ensuite de toutes parts au magasin d'armes du palais, où un esclave nommé Alil les introduirait aisément. Après s'être armés, ils se partageraient en deux troupes, qui, l'une sous la conduite du Maure Jean-Baptiste, l'autre sous celle d'un dervis, iraient ouvrir les prisons et les fours, d'où ils feraient sortir les Turcs qu'on y tenait renfermés : ceux-ci formeraient un troisième corps, commandé par le cadi. On devait se répandre ensuite dans les différens quartiers de la ville, et faire main-basse sur tous les Maltais que l'on trouverait, ou dans les rues ou dans les maisons.

Après s'être emparée de la Citée-Valette, une des troupes irait surprendre le château Saint-Elme, où l'on était d'intelligence avec un Persan de la garnison. Le bacha, qui était dans ce château, en devait être tiré et amené au palais du grand-maître. Là il aurait donné ses ordres pour le reste de l'exécution. Les deux autres troupes s'emparant dans le même temps des forts les plus voisins, en devaient tourner le canon contre la ville, et donner le signal aux esclaves de la Vittoriosa et de la Senglea* A ce signal ceux-ci auraient été surprendre le fort Saint-Ange, dont la garnison était foible, et se seraient rendus maîtres de la poudre qu'on y gardait.

Le bacha avait fait écrire, par le cadi, aux beys d'Alger, de Tripoli, de Tunis et de Sus, et les lettres étaient scellées de son cachet. Il avait écrit lui-même au bacha de Tripolizo en Morée, et lui avait fait tenir sa lettre par un homme de confiance qu'il avait envoyé à Constantinople. Ce bacha avait communiqué la chose au visir de Salonique, et l'on présume que l'entreprise fut présentée au grand-seigneur sous un si bel aspect, qu'il en crut le succès facile, et qu'il donna ses ordres pour qu'on fît passer au plus tôt des troupes à Malte, tandis que les beys de Barbarie feraient sortir, chacun de leurs ports, des vaisseaux, qui, sous prétexte de pirater sur la mer Méditerranée, iraient investir Malte, feraient leur débarquement aux endroits que les signaux leur indiqueraient, et achèveraient de s'emparer du pays.

Le bacha de Rhodes avait aussi fait venir du Levant une grande quantité d'arsenic; il avait ordonné de le distribuer aux esclaves des galères de Malte, qui, dans le temps de l'entreprise devaient se trouver en mer, à la poursuite des corsaires. Ces esclaves, aux approches du jour marqué pour la trahison, devaient empoisonner les chevaliers et les chrétiens qui monteraient les galères, et faire ensuite voile vers Malte, pour y contribuer de leur part à l'exécution de cet affreux complot.

Tout étant ainsi concerté avec le plus grand secret, le bacha fit venir les chefs de la conjuration, et eut avec eux

* Deux quartiers de Malte.

une dernière entrevue. Quelques-uns commençaient à douter du succès, et voulaient même renoncer à l'entreprise ; mais le bacha dissipa leur crainte, et raffermit par ces mots leur courage ébranlé. « Voilà donc la foi que vous » m'avez donnée ; gardez-la moi : j'aurai soin de tenir tout » ce que je vous ai promis. Croyez-en Mustapha ; il ne » partira point de Malte, mais il en sera bacha ; et s'il a » perdu une galère, il fera voir au grand-seigneur qu'il a » eu le courage de se rendre maître d'une île, que ni la » puissance de ses prédécesseurs ni la sienne n'ont jamais » pu réduire. » Ces paroles persuadèrent les plus timides ; enfin chacun jura de garder le secret, et de tenir ses engagemens ; le serment fut fait sur l'Alcoran et par la tête du grand-seigneur.

Ils étaient si enivrés de l'espoir du succès, que plusieurs vidaient leurs bourses dans les mains de ceux de leurs compagnons qui étaient dans la peine, comptant sur les richesses dont les allait combler le sac de Malte ; leur confiance alla au point que, quand la conjuration vint à être découverte, un de ceux que l'on allait mettre aux fers, dit d'un ton d'assurance au chevalier Mélos qui le faisait enchaîner : « Faites maintenant tout ce que vous voudrez ; j'espère » que dans peu je mettrai cette même chaîne à vos pieds : » Le bacha, s'imaginant être déjà sur le trône de Malte, avait déclaré qu'il ferait égorger tous les chevaliers qui n'auraient point péri dans la surprise ; il devait faire brûler, en place publique, tous les ecclésiastiques, vêtus de chemises poissées, et faire éprouver à une grande partie du peuple les tourmens les plus cruels ; il avait de même dessein de convertir en sérail, pour son usage, le couvent des Ursulines ; il abandonnait à Imseletti celui des religieuses de sainte Catherine ; de toutes les filles de Malte, il en choisissait soixante pour le grand-seigneur, et livrait le reste à la soldatesque.

Si la cruauté de ce projet fait horreur, on voit avec plus d'étonnement encore la folle présomption du bacha. Rien de plus mal imaginé et de plus mal conduit que sa conjuration. Le grand nombre de personnes qu'il y fait entrer, le peu de fonds qu'il doit faire sur la fidélité de quelques-uns, tels que le Maure Jean-Baptiste qui s'était emparé de

sa galère et l'avait lui-même réduit à l'esclavage, les lieux où il les assemble, le retardement qu'il apporte à l'exécution, les discours indiscrets qu'il tient, l'éloignement des secours sur lesquels il compte, le petit nombre de ses troupes, la multitude des habitans, la structure des maisons de Malte toutes couvertes de plate formes, et à portée de se prêter un secours mutuel par leur contiguité; enfin le jour même qu'il choisit pour l'exécution *, tout devait le faire trembler, pour peu qu'il eût consulté la raison.

Il y avait deux ans qu'une famille juive était venue s'établir à Malte. Tous ceux qui la composaient avaient demandé et reçu le baptême ; le chef avait pris le nom de Joseph. Il avait renouvelé son union avec sa femme, selon les cérémonies sacrées du mariage établies dans l'Église catholique : quoiqu'il reçût l'aumône ordinaire que l'ordre de Malte donne à tous les juifs qui se convertissent, il était cependant moins connu des chrétiens que des Turcs, parce que ceux-ci fréquentaient sa tabagie, voisine de leur bain. Un jour, après le dîné, le hasard rassembla chez lui trois des complices, Ibrahim, secrétaire du bacha, le Maure Jean-Baptiste et Antoine de Vighier, dit le Persan, soldat de la garde du grand-maître. Tous trois sollicitaient Jacques Casar, dit l'Arménien, soldat de la même garde. Le Maure surtout et le Persan tâchaient par ruses, par promesses, par douceur et par menaces, de le séduire. Comme il persistait à rejeter leurs propositions, le Maure, outré de sa résistance, lui donna un soufflet. Cet outrage révolta le juif Joseph, qui cependant avait recueilli quelques paroles de leur dispute. Il fit sortir tout le monde, à la réserve de l'Arménien offensé.

Dès qu'ils furent seuls, il tira de sa bouche l'aveu de ce que les autres lui avaient confié. Il lui fit sentir l'obligation où il était de tout révéler au grand-maître, et combien, dans une affaire de cette conséquence, la perte d'un

* Le 29 juin, jour auquel, en 1531, on découvrit que les esclaves qui se trouvaient dans Malte avaient formé le complot de s'évader. Depuis ce temps-là, l'usage était tous les ans, au même jour, de les mettre dans les fers, de renforcer la garde des portes de la Valette et celle du palais, et de mettre les bourgeois sous les armes.

seul instant pouvait être préjudiciable à l'État et à la religion; il lui fit promettre qu'à l'entrée de la nuit il reviendrait à la tabagie, et qu'ils iraient ensemble chez le grand-maître : ne le voyant point arriver à l'heure marquée, il s'imagina qu'il avait changé de résolution, et, dans cette crainte, il prit le parti d'aller seul au palais, où il révéla tout ce qui s'était passé chez lui, et tout ce qu'il avait entendu. On lui dit que l'Arménien était déjà venu faire la même déposition. Des ordres furent donnés aussitôt pour saisir les coupables; et l'on s'empara le soir même du Maure Jean-Baptiste et du soldat persan.

Dès que le bacha eût appris cette nouvelle, il vit bien que tout était découvert; mais, loin de se désister de son entreprise, il tenta de se défaire du grand-maître par la main d'Imseletti : celui-ci, plein d'ardeur et de courage à la vue du bacha, et toujours faible et irrésolu en présence du grand-maître, n'osa jamais tenter le coup. Il rendit le couteau empoisonné au bacha, qui, désespéré, s'adressa à Abdilcader, l'un de ceux qui servaient dans la cuisine du grand-maître, pour l'engager à empoisonner sa soupe. Deux jours se passèrent sans qu'il pût le gagner; et, sur ces entrefaites, ce même Abdilcader fut cité devant les juges, et bientôt après Imseletti lui-même, le Maure les ayant déclarés tous deux coupables.

Pour lors le bacha, manquant absolument de bras pour l'exécution de son dessein, crut que sa dernière ressource était la dissimulation. Il fit courir le bruit qu'il avait donné un sequin à celui qui lui était venu annoncer la détention du Maure. Par ce détour, Mustapha pensait se mettre à l'abri de tout soupçon, et en désapprouvant en apparence la conduite de ses complices, accélérer leur châtiment, et fermer toute voie à de plus amples informations. Cette ruse était assez bien imaginée ; il était en effet difficile de se douter que le bacha eût part à une intrigue où trempait le Maure, auteur de sa captivité : aussi le public fut-il aisément porté à croire que celui qui avait eu l'adresse de s'emparer de la galère, avait aussi tramé la conjuration; mais bientôt après, des juges ayant été nommés pour procéder à l'instruction de cette affaire, on entendit tous les conjurés déposer contre le bacha, et le nommer seul auteur de ce complot.

Quelque troublé que fût intérieurement Mustapha, il eut assez de force pour affecter toujours la même assurance, surtout vis-à-vis du bailli du Bocage; il lui jura sur l'Alcoran, et par la tête du grand-seigneur, qu'il était innocent; que c'était une imposture du Maure, qui voulait mettre le sceau à sa scélératesse, en le faisant déchirer à ses côtés par un bourreau; qu'on faisait tort à sa naissance et à son rang, en prêtant l'oreille aux calomnies d'un homme de cette espèce. Enfin il sut si bien en imposer au ministre de France, que celui-ci, persuadé de son innocence, et voulant la persuader aux autres, donna au bacha sa calèche et sa livrée, pour aller se promener dans les rues de la Valette; mais le peuple se souleva à cette vue, chargea d'injures le bacha, et s'arma de pierres pour le lapider. C'en était fait de sa vie, si, pour réprimer la fureur de la multitude, on ne lui eût fait entendre qu'on le conduisait dans la châtellenie pour y être jugé. On profita de ce moment pour le faire évader; il se retira au plus vite, avec la même calèche, dans une maison qu'il avait aux Florianes. Il n'y fut pas plus en sûreté, et le peuple du village voisin lui ayant fait courir le même risque qu'à la Valette, le grand maître donna ordre qu'on doublât sa garde, et qu'on le ramenât au fort Saint-Elme dans le palais du gouverneur. Depuis il ne fut plus permis de le voir ni de lui parler.

Le peuple n'ayant pu assouvir sa rage dans le sang du bacha et celui des autres Turcs, la tourna contre leur mosquée qu'il abattit : les Maltais prirent en horreur jusqu'au nom du bacha; ils se mirent à courir les rues de la Valette, et tuèrent tous les chiens qui portaient le nom du Mustapha.

M. Acciard.



## LE TABLEAU.

Je ne connais point d'église moins majestueuse que l'église de Saint-Géry, de Cambrai, que cette ancienne chapelle de l'abbaye de Saint-Aubert.

Il y a dans son ensemble et jusque dans ses moindres détails du mesquin et de l'exagéré, du faux et du trivial : cela rapetisse les idées et fait mal à voir.

Quatre grandes colonnes de pierre bleue, grêles, maigres, qui supportent à elles seules le poids immense de toute l'église : un vrai tour de force ; une audacieuse extravagance qui atteste de l'incapacité de l'architecte. Car lorsqu'on est impuissant du sublime, on se rejette sur le difficile. Benserade, qui ne pouvait faire des comédies comme Molière, se rongeait les ongles à mettre en rondeaux les métamorphoses d'Ovide.

Un chœur sombre, triste, sans élégance, boisé de bas-reliefs en chêne, admirables, payés au poids de l'or et devant lequel s'extasient les artistes. Mais le travail précieux, exécuté sur une trop petite dimension, paraît au loin un revêtement de bois, disjoint et mal raboté. Il n'est guère possible de le voir qu'aux chantres qui viennent s'y adosser dans leurs stalles ; et ces braves gens usent les bas-reliefs, du frottement de leur surplis, sans songer à tourner la tête.

Et puis des vierges d'albâtre auxquelles un barbouilleur a fait des yeux bleus et une chevelure d'or, et puis un christ en bois, chef-d'œuvre d'un élève de Michel-Ange, empâté aujourd'hui de couleur de chair avec une grande plaie en vermillon sur le sein gauche. Vous diriez à présent d'un bon homme de plâtre à huit sous.

Le porche aussi est admirable. Il y a, au-dessus, des bas-reliefs enfantés par un génie brut et sublime; — du Shakespeare en sculpture! Deux statues étaient mutilées.... On a remis à l'une une main en plâtre avec un cœur enflammé, on a remis à l'autre une tête de plâtre qui fait la grimace. On en serre les poings de colère, on en bat du pied les dalles de l'église : des membres grotesques, niais, mais sur les contours vigoureux d'un marbre jaunâtre et qui reluit! — une tête de mort sur des épaules vivantes!

Et les tableaux!

Dans le meilleur, qui représente les Pharisiens interrogeant Jésus, un vieillard se pince le nez — d'une paire de lunettes! afin de mieux voir le fils de l'homme.

Il s'en trouve un dans la chapelle des trépassés, que l'on a recouvert d'une draperie, afin de mieux le conserver.

Malheureusement le cordon et les anneaux qui servent à lever et à baisser cette draperie frottent sur le tableau, et ils y ont fait une longue raie livide.

C'est un tableau de Rubens. Il vient de l'église des Capucins.

L'artiste a choisi le moment où Jésus, détaché de la croix, est embaumé par ses disciples. La tête du cadavre repose sur la poitrine du disciple bien-aimé. Jean reste absorbé dans une méditation douloureuse. Magdelaine est à genoux, les yeux gonflés de larmes. C'est peut-être l'une des créations les plus gracieuses de Rubens, que cette jeune fille, les épaules demi-nues, que cette jeune fille dont la belle chevelure blonde et quasi transparente s'épanche sur des vêtemens de soie.

Il y a, sur le troisième plan, un visage pâle, une tête qui exprime ce désespoir profond et sans pleurs, qui brise une âme à tout jamais. Je le crois bien, c'est la mère de Jésus!

Rubens n'avait jeté aucun voile sur le Christ entièrement nu, et dont l'admirable torse est peint en raccourci.

Les moines de Saint-Aubert, qui avaient commandé ce tableau, en furent scandalisés. Ils voulurent avoir une draperie sur ce qu'ils jugeaient indécent. Rubens n'en fit rien, leur rit au nez, et partit pour Anvers où l'appelaient d'autres travaux.

Les moines ne se tinrent pas pour vaincus, et trouvèrent un peintre assez éhonté pour prostituer de sa brosse le chef-d'œuvre de Rubens. A coup sûr, la main trembla au misérable, car rien n'est mauvais comme cette tache baveuse et blanchâtre qu'il barbouilla.

Rubens qui n'avait point reçu le prix de son tableau, revint à Cambrai à quelque temps de là, et s'en fut à l'abbaye de Saint-Aubert.

A la vue de la stupide profanation, il saisit une échelle, s'élança jusqu'au tableau et le balafra d'un grand coup de dague.

Après cela, il sortit de l'église, tout pantelant de colère, et chemin faisant heurta par mégarde un capucin.

—Mon père, lui dit-il, venez avec moi. Et il saisit le religieux par la manche, et l'entraina dans l'église de l'abbaye.

— Tenez, dit Rubens en le menant en face du tableau : Je vous donne cette *descente de croix*. Emportons-la dans votre couvent.

Les moines de Saint-Aubert voulurent s'opposer à cette étrange donation et firent les offres les plus séduisantes à Rubens pour qu'il leur laissât le tableau.

Mais l'artiste, sans prendre garde, ni aux promesses, ni aux menaces, chargea sur ses épaules et sur celles du religieux-mendiant, l'admirable descente de croix et la transporta au couvent des capucins.

Le tableau fut réparé, le coup de dague ne parut plus, et Rubens promit de revenir à Cambrai, pour faire disparaître la pudique draperie.

Il ne tint pas sa promesse.

Car, à quatre mois de là, les capucins chantaient dans leur chapelle une messe de *Requiem* pour le repos de l'âme de Rubens.

S. Henry Berthoud.

---

## LA LYRE NATIONALE *,

### OU 1789, 1815, 1830.

Le siècle regorge de Pindares qui n'ont avec le premier qu'un point de ressemblance, c'est qu'ils chantent la victoire : bien peu savent, malgré leur réputation de prophétie attachée au nom de poète, prédire les événemens; ils ont une ressource, c'est de les célébrer après qu'ils sont accomplis. Cette fois du moins je ne sais si la divination aurait pu s'élever jusqu'à la probabilité même de ce qui s'est réalisé sous nos yeux et si l'imagination la plus prompte aurait pu marcher aussi vite que les événemens : voilà pour nos poètes une excuse toute trouvée; mais ils ont du moins réparé par la quantité ce qui manque à leurs ouvrages, et sans compter tout ce que les différens recueils auront réuni, voici venir un volume inspiré presque tout entier par les journées de notre révolution. La *Lyre Nationale*, ou 1789, 1815, et 1830, est dédiée à la jeune France et la jeune France littéraire en fait les frais.

Une heureuse idée de l'éditeur a été de rappeler un grand nombre de poésies de 1789, palpitantes de l'intérêt d'aujourd'hui, et beaucoup d'autres que la timidité des impri-

* Paris, chez l'éditeur, rue Dauphine, n. 33. Prix : 3 francs.

meurs a refusé de mettre au jour : là, vous en retrouverez plusieurs qui, sous le manteau circulaient dans les salons, mal copiées, défigurées souvent, ou même maladroitement augmentées.

Ainsi à côté de Béranger, qu'on nomme dans toutes nos fêtes, dans toutes nos douleurs nationales, vous lirez avec plaisir une lettre piquante, satire spirituelle et âcre, sur les révérends pères de Montrouge, écrite par M. Paul Lacroix, sous la dictée du père Ange, l'un des solitaires de cette pieuse abbaye; de beaux vers de Casimir Delavigne et de Victor Hugo, du Chénier et du Lebrun, inédits; le Kléber de l'auteur de la *Marseillaise*, un reproche charmant à Béranger sur son silence, de M. E. Durieu; des inspirations généreuses et patriotiques de nos dames les plus distinguées, le sublime dythirambe d'Auguste Barbier, l'ode au peuple de M. Edouard d'Anglemont, le spirituel billet de garde de M. Dupaty, et une ode qui devait célébrer au Panthéon la translation des bustes de Manuel et de Foy; idée heureuse que M. Lesguillon verra réaliser, puisqu'une loi a décrété ce qui n'avait été jusqu'ici qu'un projet de patriotisme. Quand nous aurions encore cité plusieurs noms honorablement célèbres et qu'accompagnent avec talent beaucoup d'autres qui débutent par de généreuses compositions, nous eussions sans doute donné une légère idée d'un volume qui peut être à la fois une offrande d'étrenne et une consécration de principe, et qui peut répondre à la fois à deux époques, la révolution de 1830 et le premier de l'an 1831.

**RELIGION NOUVELLE.**

# LA DAME BLANCHE D'AVENEL.

Elle parlait plus souvent en prose qu'en vers; sa voix était douce comme ses conseils, et on se prenait à l'aimer rien qu'à l'entendre; lisez *le Monastère* de Walter-Scott. La voici de nouveau ressuscitée soit par la métempsicose, soit autrement; toujours est-il qu'elle a nom maintenant Dadole, et qu'elle s'exprime encore en vers harmonieux et en prose poétique. Ses paroles vont encore droit au cœur le plus incrédule. Elle n'annonce pas venir de l'autre monde, elle ne songe pas même à nous en occuper; c'est de ce monde terrestre où Dieu, autrement dit la Nature, nous a jetés ainsi que des naufragés dans une île inconnue, c'est de ce monde mortel et cependant plein de bonheur qu'elle veut nous entretenir avec la conviction de rendre nos destinées meilleures. Madame Dadole est obscure, mais au fond de son système religieux et moral on découvre de hautes idées philosophiques : il suffit de s'accoutumer à la nouveauté des termes qu'elle détourne de leur ordinaire acception, pour les appliquer spécialement à de nouvelles choses et à de nouveaux sentimens. Ses lettres d'ailleurs se recommandent au plus indifférent par ce prestige attaché à la mission d'une femme, forte d'âme et d'esprit, qui se fait prophétesse d'une doctrine ;

on ne peut s'empêcher d'éprouver de la sympathie ou du moins de l'intérêt pour un apostolat de cette espèce, qu'il vienne du fanatisme ou d'une puissante logique. Recevons donc avec empressement ces épitres qui valent bien celles aux Galates; examinons sans préjugés un évangile où l'amour est prêché à chaque page ainsi que dans celui de Jésus; écoutons des oracles qui ne sont pas écrits sur des feuilles livrées aux vents. C'est encore pour nous un culte sans nom, une religion toute métaphysique :

Paris, 23 décembre 1830.

Êtres charmans, épars sur cette terre
Où je naquis d'un souffle de l'amour,
L'astre brillant qui chaque jour m'éclaire
Bien moins que vous embellit mon séjour;
Et sans regret je le cède lui-même,
O mes amis, pourvu que je vous aime!

Si vous m'aimiez comme je vous adore,
Si l'amour pur régnait dans votre cœur,
Ah! croyez-moi, le feu qui me dévore
Vous donnerait comme à moi le bonheur.
Et que me fait votre rigueur extrême,
O mes amis, pourvu que je vous aime?

Tous ces plaisirs dont vous cherchez les traces,
Tous ces honneurs dont vous êtes jaloux,
Que me font-ils? La fortune, ou les grâces,
Je n'aperçois, je ne veux rien que vous;
Et je me ris de l'indigence même,
O mes amis, pourvu que je vous aime!

Quand je vous vois, un gracieux sourire
Cherche ma bouche et vient s'y reposer :
Quand je vous parle, aussitôt je soupire ;
De mille feux je me sens embraser,
Je goûte alors la volupté suprême,
O mes amis, pourvu que je vous aime !

Oui, je vous aime tous, vous êtes tous dans ma pensée. Élevez-vous avec moi, ô femmes ! emparez-vous de l'égalité. Forcez-là de vous ouvrir leurs bras : vous ne sauriez être heureuses en demeurant à leurs pieds, en les avilissant à vos genoux. O hommes ! tous vos efforts sont vains, vous ne m'échapperez pas ; et vous les respecterez ces objets de votre amour. Mes amis ! si je ne vis que pour vous aimer, si je n'ai que quelques jours à passer avec vous, au moins que ces quelques jours vous soient utiles, au moins que mon nom vous reste comme un doux et léger souvenir. Que dis-je ? après mon départ je me plairai bien plus encore à vous aimer, à vous attirer vers l'infini ; avec bien plus de clarté encore je vous prouverai que tout est infini, est Dieu. Je me ferai sentir à vos âmes, j'aurai sur vous la même influence qu'ils ont maintenant sur moi ces génies invisibles qui me protègent, qui m'inspirent. Sans me confondre avec l'Éternel, vous me verrez réunie à lui : car il est de l'humanité d'humaniser toutes choses, c'est-à-dire de distinguer toutes choses ; et voilà pourquoi mon Père, tout infini, tout invisible qu'il est, sera pour moi toujours mon Père. Voilà pourquoi ces êtres divins qui m'inspirent seront aussi toujours pour moi du Rousseau, du Platon, du Gœthe, du N...n. Voilà pourquoi vous-mêmes vous êtes et vous serez toujours pour moi d'aima-

bles, d'imparfaites créatures, bien que la Divinité vous ait choisis comme sa manifestation accomplie.

Que parlez-vous de doctrines? Que parlez-vous de détruire, d'innover? La religion est une spécialité, par conséquent incapable de m'occuper exclusivement. La religion est une image du rapport qui existe entre le visible et l'invisible, entre le fini et l'infini, entre l'humanité et Dieu. Toutes les religions ont été inspirées, je les respecte toutes : elles sont divines. Chacun prétend avoir la connaissance de toutes les parties de la chaîne qui lie l'humanité à Dieu, chacun prétend fixer l'étendue de cette chaîne invisible, ose poser des limites sacrées; je les méprise toutes : l'infini, Dieu, est en deçà comme au-delà de ces limites. Quelle absurdité que de croire à l'infini, et de vouloir lui assigner des bornes! L'infini, c'est l'unité absolue. Toute apparence, toute variété n'est que relative. Pourquoi donc demander si l'homme a un sens religieux à satisfaire? L'homme, ô mes amis! a un sens infini : comme tel, il est unique à l'œil de l'intelligence, il s'offre divers aux regards de l'humanité. L'humanité, frappée de ces différences, veut les observer, les classer, les nombrer; et, tandis qu'elle poursuit, qu'elle cherche en vain à saisir des unités relatives, qui se multiplient et se divisent indéfiniment, l'unité absolue lui échappe. Écouterez-vous l'humanité? L'humanité vous dit que le plus noble, le plus parfait de vos sens est le sens religieux, le sens philosophique, l'intelligence. Si vous la croyez, vous errez; refusez-vous de la croire, vous rejetez la vérité. Français, l'homme est un être relatif, et pourtant il est l'absolu de tout ce qui le constitue; ses facultés physiques et morales sont les seuls moyens qu'il ait de se mettre en rapport

avec ce qui l'environne. Le but apparent de l'homme en cherchant à communiquer avec un objet étranger à lui, est la possession de cet objet; le but réel de l'homme est le besoin d'exister hors de lui, de répandre, d'augmenter son existence, de connaître tout, de s'unir à tout ce qui existe comme lui. L'union, voilà le sens unique et divin donné à l'homme pour passer de la vie relative à la vie absolue. La sagesse, l'amour, l'union sont synonymes; voilà ce que le vulgaire appelle génie, beauté, plaisir; voilà le principe de toute sensation, de tout sentiment, de toute idée. Oui, toute idée, tout sentiment, toute sensation, n'est que l'union de nous-mêmes avec ce qui nous est étranger.

M^me DADOLE, née GROU TROUSSEL.

---

# CHRONIQUE MUSICALE.



## REVUE DU DERNIER SEMESTRE DE 1830.

Tous les invalides de juillet ne sont pas du fait de la mitraille et des balles suisses. Tel d'entre eux n'a pu rencontrer la blessure qui l'eût mis au rang des héros, et n'en a pas moins chèrement payé les triomphes de la grande semaine. Pendant trois jours, sous un soleil de feu, vivre une vie de soldat, une vie de privations et de fatigues; voir le sang couler autour de soi, le plus pur sang de la France répandu par des mains francaises! éprouver en quelques heures autant d'émotions que le cœur de l'homme en peut soutenir! Ce sont là de terribles épreuves!... Le chroniqueur dilettante du *Mercure* n'y a résisté d'abord qu'à force d'exaltation. Il y a eu de la fièvre dans cette surexcitation nerveuse, il y en a eu dans le calme qui lui a succédé. Or, dans une telle situation, avec les inquiétudes que d'autres événemens nous ont depuis amenés, le moyen de penser musique et d'en parler!

Mais aujourd'hui que les choses reprennent peu à peu leur assiette naturelle, que le bras et les jambes cassés ont

été remis en place, ou bien amputés (ce qui est tout un); et que surtout les fièvres chaudes se sont enfin calmées, nous allons jeter un coup d'œil rapide sur la situation de nos théâtres de musique, telle que la révolution de 1830 l'a faite.

Et d'abord hâtons-nous de donner une larme à défunt l'Opéra-Comique, qu'il faut reconnaître, hélas! bien et dûment enterré. Je suis de bonne composition et lui ferais volontiers l'honneur de le compter au nombre des *glorieuses victimes*; mais on ne me croirait pas, et je tiens à ma réputation de franchise. Je dirai donc que la mort de l'Opéra-Comique est un pur suicide. A le voir languir et dépérir sensiblement, depuis longues années, la bonne âme des amateurs s'était émue pour lui. Les conseils, les avertissemens lui ont été prodigués, mais en pure perte. Il n'a pas voulu voir que persister dans la route où de vieilles habitudes l'avaient engagé, c'était courir à une ruine certaine; il n'a pas senti qu'une régénération complète lui était devenue nécessaire; il n'y a plus qu'un miracle ou la suppression de ses priviléges qui puisse désormais le ressusciter.

Le nouveau directeur du théâtre Italien nous avait promis monts et merveilles, et je n'oserais pas jurer qu'il n'y ait eu désappointement pour les *dilettanti*, comme pour *l'impresario*. Les abonnemens n'arrivent qu'à grand'peine et peu de loges sont louées pour toute la saison. A qui la fautes? Aux circonstances, sans doute, qui sont peu favorables aux entreprises de théâtres et d'arts en général. Mais a-t-on bien offert au public tout ce qui pouvait piquer sa curiosité?

Et d'abord, le répertoire n'aurait-il pas dû être renou-

velé presque en entier, ou du moins rajeuni? L'*Ultimo Giorno di Pompei* est la seule nouveauté qui nous ait été offerte. Il y a dans cet opéra des beautés réelles, des beautés du premier ordre, qui n'ont été qu'à demi appréciées. C'est que le public, que vous laissez se faire routinier, devient ensuite indifférent à tout ce qui dérange ses habitudes.

L'orchestre a subi, dans son personnel, d'heureuses modifications; l'exécution est enfin devenue ferme, vigoureuse, entraînante. Peut-être même ces qualités sont-elles outrées quelquefois, et l'accompagnement n'est-il pas ménagé comme il devrait l'être. Mais c'est un défaut dont il est facile de se corriger que l'excès de force.

Quant aux chœurs, ces fameux chœurs allemands, annoncés en termes si pompeux par certains journaux, qui devaient nous rendre dans toute leur énergie les brillantes compositions de Rossini, nous les avons entendus, nous avons le malheur de les entendre encore. De mémoire de *dilettante* le répertoire italien n'avait jamais été si cruellement massacré: je ne crois même pas qu'il y ait à Paris un théâtre de vaudeville qui présente une collection aussi complètement désespérante de voix fausses, un ensemble de machines chantantes aussi discordant. C'est la perfection du détestable.

Malgré tout, les beaux talens de madame Mallibran et de Lablache soutiennent encore le théâtre Italien contre une décadence qui menace d'être prochaine.

La voix de madame Mallibran a une tendance évidente à devenir un pur contralto. Déjà l'on s'aperçoit qu'elle ne module pas avec aisance dans les cordes élevées, tandis que les cordes basses semblent gagner en vigueur et en gravité. Nous dirons tant mieux pour Arsace, pour Tan-

crède; mais pour Rosine, pour Ninette, pour Cendrillon, tant pis. Certes, il est difficile de rendre les rôles avec plus de supériorité que madame Mallibran. Mais on ne peut se dissimuler que le caractère de sa voix nuit quelquefois à cette musique si fraîche, si gracieuse, je dirai presque si coquette. On admire la cantatrice, mais l'effet général, il faut bien l'avouer, est moins brillant.

Je sais bien qu'il n'y a pas là matière à critiquer, car il ne dépend pas de madame Mallibran d'avoir telle qualité de voix plutôt que telle autre, et je serai le premier à lui conseiller, dans l'intérêt même de nos plaisirs, de conserver des rôles auxquels elle sait donner, malgré tout, une physionomie si vive et si originale. Mais ce qu'on peut lui reprocher avec plus de raison, c'est l'exagération de son jeu, et surtout de son chant. Elle est sans pitié pour les plus heureuses inspirations de Rossini, qu'elle remplace par ses propres idées, et je lui dirai tout franchement que c'est à tort; que le Rossini, bien qu'on le sache par cœur, vaut beaucoup mieux que le Mallibran, dont, au reste, je ne prétends pas contester le mérite.

Lablache est une des hautes célébrités musicales de l'époque. Acteur plein de verve et de naturel, il gouverne avec un goût exquis sa voix puissante et sonore. Pourquoi donc une timidité inexplicable l'empêche-t-elle de développer librement son talent de chanteur?

Madame Méric-Lalande nous était arrivée, précédée d'une réputation colossale. Il y avait pour elle à décompter, sans doute; mais avouons que le public de la salle Favart l'a jugée avec une sévérité qui rappelle son incroyable dédain pour l'admirable madame Pisaroni. La voix de madame Méric-Lalande est superbe, bien qu'elle manque de

jeunesse et de fraîcheur ; sa manière est large et vigoureuse, bien qu'elle manque de charme. Somme toute, c'est un beau talent de cantatrice, mais la mode est ailleurs.

Quant à David, je n'essaierai pas de le défendre. Il n'a même pas le mérite d'être une belle ruine, car je défie de rien imaginer de plus maigre que sa voix, de plus ridicule que sa personne. Nous faisions *fi* de Bordogni : mais Bordogni était un aigle !

Il est ainsi douteux, surtout si, comme on l'assure, Lablache doit prochainement nous quitter, que la fin de cette saison réserve beaucoup de succès à M. Robert. Peut-être la reprise du *Crociato in Egitto* et celle de *la Donna del Lago* pourraient encore attirer la foule. Mais toujours *Otello*, le *Barbier* et *la Gazza*! C'est aussi par trop compter sur la constance des amateurs.

A la rue Lepelletier, il y a torpeur, affaissement. Un seul ouvrage nouveau a été représenté depuis le mois de juillet, *le Dieu et la Bayadère*, et tout le monde sait que M. Scribe n'y a pas mis tout son esprit, et que surtout M. Auber n'y a pas fait une dépense de génie extraordinaire. Il est difficile de réunir dans un cadre plus étroit plus de pauvretés musicales ; mais mademoiselle Taglioni fait pardonner tout cela. Pour qui l'avait admirée dans *la Belle au bois dormant*, dans le troisième acte de *Guillaume Tell*, il semblait qu'elle avait atteint la perfection ; mais, dans son nouveau rôle de la bayadère amoureuse, elle a réalisé tout ce que l'imagination pouvait créer de plus ravissant ; c'est la grâce, la volupté même ; et je ne parle pas seulement de sa danse, mais de son jeu, qui est à la fois plein d'élégance et de naïveté. Mademoiselle Taglioni

est un talent complet : pour elle, la danse est un art, une poésie tout entière, tant il y a d'harmonie et d'expression dans ses moindres mouvemens, dans tout l'ensemble de sa physionomie !

Deux débuts ont été remarqués depuis quelques mois : celui d'abord de Perrot, jeune danseur qui mérite réellement d'être distingué de la foule des pantins mâles de l'Académie royale, et que l'on s'étonne de voir laissé de côté par l'administration; puis celui d'une cantatrice, mademoiselle Dorus, que l'on destine à doubler les rôles de mademoiselle Cinti. Mademoiselle Dorus a eu du succès, et en effet elle ne manque pas d'un certain talent: mais de moyens elle en a moins que mademoiselle Cinti elle-même : sa voix, qui est un pur soprano, faible dans le bas, est dans le *medium* d'une nullité absolue. Mais mademoiselle Dorus sait placer à propos un agrément de bon goût, une roulade bien faite; elle chante enfin, et l'on entend si rarement chanter à l'Opéra ! Enfin, elle ferait merveille à l'Opéra-Comique. Mais ce n'est point ce qu'il fallait à notre premier théâtre de musique : les médiocrités y étaient déjà en majorité plus que suffisante.

On n'entend plus parler de *Robert le Diable*. Il faudrait pourtant un ouvrage capital pour ramener la foule à la rue Lepelletier. Comptons sur M. Lubbert, qui n'est pas un directeur en peinture comme tant d'autres.

E.

---

Imprimerie de A. BARBIER, rue des Marais S.-G., n° 17.

# POÉSIE.



## LE LION POPULAIRE.



Paris, 29 décembre.

I.

J'ai vu pendant trois jours, j'ai vu plein de colère
Bondir et rebondir le lion populaire
Sur le pavé sonnant de la grande cité.
Je l'ai vu tout d'abord, une balle au côté
Jetant ses crins aux vents, et sa gueule vorace
Tordre à double replis les muscles de sa face,
J'ai vu son col enfler, son orbite rougir,
Ses grands ongles claquer, et tout son corps rugir...
Puis je l'ai vu tomber, tout hurlant, et terrible
A travers flamme et fer, et la mêlée horrible
Sur les marches du Louvre... Et là, le poil en sang
Et ses larges poumons lui battant dans le flanc,
La langue toute rouge, et la gueule béante,
Haletant, je l'ai vu de sa croupe géante,
Inondant le velours du trône culbuté,
Y vautrer tout du long sa fauve majesté.

II.

Alors, j'ai vu soudain une foule sans nombre,
Se traîner à plat ventre à l'abri de son ombre.
J'ai vu, pâles encor du seul bruit de ses pas,
Mille nains grelotans lui tendre les deux bras.
Alors, on caressa ses flancs et son oreille,
On lui baisa le poil, on lui cria merveille,
Et chacun lui léchant les pieds, dans son effroi
Le nomma son lion, son sauveur et son roi.
Mais quand, après avoir cuvé sang et louange,
Jaloux de secouer les restes de sa fange,
Le monstre à son réveil voulut faire le beau,
Quand ouvrant son œil jaune et remuant sa peau,
Le crin dur, il voulut, comme l'antique athlete,
Sur son col musculeux dresser toute sa tête;
Lorsqu'enfin il voulut, le front échevelé,
Rugir en souverain; il était muselé.

AUGUSTE BARBIER.



## A MES AMIS DEVENUS MINISTRES.



AIR :

Non, mes amis, non, je ne veux rien être;
Semez ailleurs places, titres et croix.
Non, pour les cours Dieu ne m'a pas fait naître;
Oiseau craintif, je fuis la glu des rois.

Que me faut-il? maîtresse à fine taille,
Petit repas et joyeux entretien.
De mon berceau près de bénir la paille,
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Un sort brillant serait chose importune,
Pour moi, rimeur, qui vis de temps perdu;
M'est-il tombé des miettes de fortune,
Tout bas je dis : ce pain ne m'est pas dû.
Quel artisan, pauvre, hélas! quoi qu'il fasse,
N'a plus que moi droit à ce peu de bien?
Sans trop rougir fouillons dans ma besace,
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Au ciel, un jour, une extase profonde
Vient me ravir et je regarde en bas;
De là mon œil confond dans notre monde
Rois et sujets, généraux et soldats.
Un bruit m'arrive; est-ce un bruit de victoire?
On crie un nom, je ne l'entends pas bien.
Grands dont là-bas je vois ramper la gloire,
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Sachez pourtant, pilotes du royaume,
Combien j'admire un homme de vertu,
Qui, regrettant son hôtel ou son chaume *,
Monte au vaisseau par tous les vents battu.

* M. Dupont (de l'Eure) était encore au ministère quand ces vers ont été écrits.

De loin ma voix lui crie : Heureux voyage !
Priant de cœur pour tout grand citoyen.
Mais au soleil je m'endors sur la plage :
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Votre tombeau sera pompeux sans doute ;
J'aurai, sous l'herbe, une fosse à l'écart ;
Un peuple en deuil vous fait cortége en route,
Du pauvre, moi, j'attends le corbillard.
En vain on court où votre étoile tombe ;
Qu'importe alors votre gîte ou le mien ?
La différence est toujours une tombe,
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

De ce palais souffrez donc que je sorte,
A vos grandeurs je devais un salut :
Amis, adieu ; j'ai derrière la porte
Laissé tantôt mes sabots et mon luth.
Sous ces lambris avec vous accourue,
La liberté s'offre à vous pour soutien.
Je vais chanter ses bienfaits dans la rue ;
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

BÉRANGER.

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

### LES MORTS,

#### FRAGMENT ESPAGNOL.

. . . . . En ce moment la lune devint d'un rouge blafard et terne ; les étoiles se couvrirent d'un épais brouillard semblable à un crêpe : la terre fit entendre des gémissemens de deuil, et un ange qui avait des ailes de feu, se portant comme un éclair de l'occident à l'orient, se mit à souffler sept fois de la trompette aux quatre coins de la terre. Mais à peine le formidable son eut-il retenti, qu'il trouva obéissance dans les marbres froids des cimetières : je vis se dresser, comme un seul homme, tous ceux de leurs habitans qui avaient été soldats : leurs os s'entrechoquèrent d'une manière effrayante pour se réunir ; les mandibules de leurs bouches claquèrent horriblement alors qu'ils s'écrièrent tous ensemble : « Hourra, saints du ciel, hourra ! » Les articulations de leurs bras s'étendirent avec un bruit sec et osseux, leurs mains s'agitèrent, et leurs doigts appelèrent le sabre. — Ils avaient pris le son de la trompette finale pour un bruit de guerre.

Et après, ce fut le tour des vauriens et des adonnés à la débauche : alors, au travers de la végétation forte et vivace du champ du repos, se levèrent une foule de morts cagneux et difformes, dont la croissance avait été empêchée par le vice, et je les entendis qui se disaient : « Est-ce pas là, compagnons, le signal du fandango? Voici l'heure de l'orgie : elle ne va pas tarder de venir, mon andalouse aux yeux noirs; non, ce sera ma femme de Séville aux pieds mignons, ou encore, cette jeune fille de Grenade que j'ai enlevée à sa mère pleurante sur le chemin! J'entends déjà le boléro; nous allons deviser d'amour; la joie est courte, profitons-en : les jours de l'homme sont comme des franges d'arabesques sur un tapis noir : le tapis noir, c'est la vie... » Mais ils avaient pris la trompette du jugement pour un son de bal.

Puis j'aperçus une bande d'écrivains et d'abogados (avocats), dont les voisins s'enfuyaient pour ne pas ouïr les paroles, et dans leur fuite ils se bouchaient les oreilles. Un grand nombre pourtant resta, qui n'en avait pas, c'étaient ceux qui les avaient perdues pour vol.

Je vis un juge qui se lavait les mains dans un ruisseau, et lui ayant demandé pourquoi il faisait cela, il me dit que c'était parce qu'on les lui avait graissées plus d'une fois : et j'entendis des avares se demander l'un à l'autre si, puisqu'ils ressuscitaient, leurs écus ne reviendraient pas aussi? Ils n'avaient pas compris non plus que cette trompette était le dernier bruit qui devait agiter la terre.

Vinrent après les Pestes, les Chagrins et les Malheurs, tous criant contre les médecins : la Peste disant qu'elle avait mis les hommes à mal, mais que c'étaient les médecins qui les avaient dépêchés : les Chagrins, qu'ils n'a-

vaient tué personne sans l'aide des docteurs, et les Malheurs, que tous ceux qui avaient été enterrés l'avaient été de compagnie.

Ensuite passa la Folie, dont le cortége était composé de quatre parties distinctes, à savoir : les poètes, les héros, les musiciens et les amoureux.

Et la trompette ayant sonné de nouveau, une grande gloire m'apparut, au milieu de laquelle je distinguai un trône œuvre de miracle et de toute-puissance; et tous les morts se rendirent devant le juge pour l'appréciation de leurs œuvres. Ce fut d'abord une femme qui avait eu sept maris; elle avait une tournure revêche et une voix acariâtre : je trouvai que ces pauvres gens avaient bien agi de mourir. Mais le juge les ayant appelés pour l'accusation, ils furent si effrayés de se trouver en présence de celle qui les avait fait damner en l'autre vie, que plutôt que de prendre leur revanche en celle où ils étaient, ils s'enfuirent à toutes jambes et en poussant de grands cris.....

..... Je m'éveillai.

PEDRO DE ARDUAS.



# DE L'ÉDUCATION EN FRANCE.

Que sous le régime du despotisme et de la bêtise les lumières fussent étouffées, et qu'on craignît d'en trop apprendre à une jeunesse qui déjà osait avoir de l'indépendance dans la pensée, cela n'a rien d'étonnant, cela devait être. Mais que, sous le règne de la liberté, l'on ne s'empresse pas de jeter aux vents les langes dont la restauration avait emmailloté l'éducation française, et que des idées larges et puissantes ne doivent pas présider à son émancipation, c'est ce que personne ne saurait croire. Toute la France a un espoir que le ministère ne trompera pas et ne peut pas tromper. Car des vœux deviennent un droit imprescriptible, et qu'il faut reconnaître nécessairement dès que ce sont les vœux de toute une nation. Cet espoir, c'est une réforme universitaire, en vain sollicitée pendant quinze ans; et la plus forte protestation qui s'élève en sa faveur est l'ignorance de beaucoup de ceux-là même qui, depuis quinze ans, se sont succédés dans les écoles.

Qu'apprend-on dans les colléges? C'est ce que demandent avec dépit les parens qui suivent l'éducation de leurs fils; c'est ce que nous demandons à notre tour pour dis-

cuter à fond la matière. Un enfant entre au collége à huit ans. A peine entré, on le bourre de latin, et c'est comme par grâce et par *interim* que, pendant quelque temps, on lui enseigne les premiers élémens du français. Car le grec est là qui revendique ses droits, et qui bientôt prend une possession violente. Voilà donc notre pauvre écolier cheminant jusqu'à sa rhétorique entre le grec et le latin, aussi acharnés contre lui, aussi opiniâtres à ronger son esprit que le vautour de Prométhée. Si, comme un prisonnier qui demande un peu d'air, il a le malheur de désirer parler sa langue, lui qui n'est ni Athénien, ni Romain, vite un thême, vite une version, vite un Salluste ou un Démosthènes. S'il s'inquiète de ce que c'est qu'un vers de Racine ou de Rousseau : « Monsieur, étudiez Virgile. » Enfin, obsédé, dégoûté, ignorant et paresseux, et non point par sa faute.... il arrive à cette fameuse rhétorique où l'on fait des *discours français*, quoique dans la classe précédente on n'admette encore que des *narrations latines*. Des discours français?... Mais, de grâce, commencez par lui apprendre l'orthographe et les règles les plus simples de la langue.— A son âge, il doit la savoir. — Et vous, à votre âge, vous n'avez pas compris que pour cela il fallait la lui enseigner. — C'est ainsi que vous rendez au monde des jeunes gens qui, à dix-huit ans, au sortir de vos mains savantes, sont forcés de recommencer leur éducation.

Toutefois, l'enseignement ne se borne pas là. Au collége, on apprend encore, ou du moins on est censé apprendre toutes les histoires, les mathématiques, la physique, la chimie, l'histoire naturelle, le dessin, et, depuis quelques mois, l'anglais et l'allemand. Eh bien! sur dix ans de travail, combien croyez-vous qu'on en passe à ces

études si importantes, et qui réellement constituent l'instruction d'un homme? Trois à peine. Telle est donc la proportion ridicule : trois ans pour ce qui est utile, indispensable; sept ans pour ce qui est de luxe chez un Français, sept ans sacrifiés à un vieux préjugé, à une pitoyable idolâtrie pour deux langues mortes depuis dix-huit siècles.

P. Daubrée.

---

Le Caprice, par Eugène Chapus, 2 vol. in-12. Chez Eugène Renduel, rue des Grands-Augustins, n. 20. Ce gracieux opuscule, inspiré par les femmes, est écrit pour elles; il doit remonter à sa source. C'est un succès de boudoir qui fera du bruit dans le monde.

---

SCÈNE

## DE SOMNAMBULISME MAGNÉTIQUE.

---

### CORRESPONDANCE.

---

Châteauverger, 13 août 1830.

..... Décidément, mon cher Amédée, nous n'allons point aux eaux. La saison commence à être avancée. Les bains de mer n'ont rien fait, et, qui pis est, ils ne sont pas en vogue cette année; on n'y va pas non plus. Le voyage d'Écosse est remis à l'année prochaine, et voilà tout l'été passé à Châteauverger. Ne serait-ce pas à périr d'ennui sans les ressources de ton ami? Mais qu'il est difficile d'amuser une jolie femme accoutumée à faire effet partout et gâtée par les succès du monde!

La charmante cousine se plaint donc toujours de ses nerfs. Elle gémit de ce que son mari soit obligé d'être maintenant à la tête de son régiment. Elle boude de ce qu'il exige que pendant ce temps-là elle reste à sa terre pour compter avec le régisseur. Sa première ferveur de romantisme est passée; les romans de W. Scott et à la W. Scott ne l'intéressent plus. Nous lisons encore par-

fois quelques vers de Wordsworth et de Byron, mais avec une attention languissante. Elle s'est dégoûtée de la peinture, parce que les talens sont devenus trop communs et que dans les couvens les petites filles composent des tableaux de genre ou peignent d'après le modèle. Rossini? elle a tant chanté ce qu'on chante de lui dans les salons! Elle ne conçoit plus qu'on fasse de musique d'amateur sans exécuter un acte entier avec chœurs et orchestre. Or, je te demande un peu comment on monterait cela à cent lieues de Paris! Quoi donc faire?

J'ai trouvé les circonstances plus favorables que jamais pour reproduire mes offres de magnétisme. On a ri, on a rejeté cela bien loin comme folies, comme chimères. Le lendemain, migraine insupportable. C'était un excellent motif. J'ai ramené la question, j'ai exposé ma théorie, j'ai cité mes cures merveilleuses, j'ai vanté mes somnambules. La curiosité a paru excitée. « Mais est-il possible? n'est-ce pas illusion? — Essayons, vous verrez. — On va se moquer de nous. — Qu'importe? — Cela me rendra plus malade. — Au contraire, je réponds de vous guérir. — Eh bien, cela m'ennuiera. — Vous n'en aurez pas le temps. — Sera-ce long? — Au plus dix minutes. — Et puis, n'êtes-vous pas un peu jeune, ou bien moi? — Oh! je suis votre cousin. — Au fait, c'est vrai. Allons..... au moins Alberte peut rester, n'est-ce pas? — Comment donc? sans doute. »

Franchement elle en mourait d'envie, et la belle Alberte n'en était pas moins curieuse qu'elle. Te le dirai-je? c'était surtout à cause de celle-ci que je souhaitais si ardemment cette expérience. Avec ses beaux yeux si noirs, si brillans, ses grands cheveux lisses qui ceignent son front comme un bandeau de jais; cette expression de physionomie si touchante, cette pâleur que relève un teint légèrement espagnol, enfin tout ce charme répandu sur sa personne, quelle somnambule ce serait qu'Alberte! mais je n'osais y songer; et pourtant, me disais-je, c'est alors que je saurais son secret.....

Madame de B... a plus d'esprit que la jeune pupille de son mari, et d'ailleurs l'usage du monde, sept à huit ans de plus, cela se conçoit. Mais quelle âme que celle d'Al-

berte! Et puis dans sa dix-huitième année, à l'âge des pâles couleurs... il lui faut un mari. Or dans ce siècle et dans le monde où elle se trouve placée, quel mari aurait-elle? La pauvre enfant elle n'a rien! cinquante mille écus tout au plus! Il est vrai que c'est tout venu; mais au point où en est le luxe.....

Tu t'impatientes : j'arrive. Je voudrais bien pourtant m'arrêter sur la charmante composition de chevalet que j'avais sous les yeux. J'ai toujours regardé comme l'un des plus délicieux contrastes que nous offre la nature, un groupe formé d'une brune et d'une blonde, appuyant leurs deux jolies têtes l'une contre l'autre, et joignant leurs chevelures aussi dissemblables que leur teint, leurs yeux, leur port et l'expression de leur physionomie.

Ici, comme il arrive souvent malgré le préjugé contraire, c'est la brune qui est tendre, sérieuse, mélancolique; c'est la blonde qui est vive, enjouée, piquante. Madame de B... est au fond beaucoup plus sensible qu'elle ne veut le paraître. Elle a l'air de ne s'intéresser à rien et de traiter les choses en pirouettant. Mais, en dépit de son cerveau d'homme qui comprend tout, elle a une âme de femme qui sent vivement, un cœur qui a besoin de quelque idole... pour long-temps? j'en doute.

Pour Alberte, sa tête souvent penchée sur sa gorge, ses yeux un peu battus et sur lesquels s'abaissent de longs cils noirs, son regard souvent fixe, humide et pourtant brûlant, tout en elle annonce une prédestination à quelque passion profonde, c'est-à-dire aux plus grandes ivresses de bonheur et aux douleurs les plus poignantes. Passion à toujours? je le crois.

Enfin madame de B... est sur un divan, moi devant elle sur une chaise, pressant légèrement ses genoux entre les miens. Je lui dis de s'appuyer la tête sur un coussin, de se laisser aller au sommeil sans essayer de résister à mon influence; car à quoi bon rendre l'expérience plus longue et plus pénible pour tous deux? Qu'est-ce que cela prouverait? Je prends une de ses mains (fort belles comme tu sais, mais je n'y songe pas alors comme de raison); je laisse Alberte, qui est aussi sur le canapé, tenir l'autre dans les siennes. C'est pourtant contre les principes qui pres-

crivent l'isolement; mais penses-tu que je veuille m'isoler d'Alberte?

Après trois minutes de recueillement ou de concentration, pendant lesquelles je dirige très-faiblement mon action magnétique pour la ménager, je projette doucement ma main vers le front, puis je l'abaisse le long de la figure avec beaucoup de lenteur; et, descendant ainsi, je m'arrête successivement devant la clavicule, le sternum, les plexus solaires et l'épigastre que je presse un peu. Bienheureuse langue anatomique! dans ces cas-là elle n'effarouche point la pruderie; aussi comme elle m'a été utile quelquefois!

Tout cela n'a été en tout que l'affaire de cinq minutes, et déjà la respiration devient plus fréquente, les mains plus chaudes et un peu moites, le sein légèrement agité, les regards incertains et les paupières demi-closes. Je continue avec assurance du succès. Mais j'en obtenais bien un autre pendant ce temps-là! Je tourne la tête du côté d'Alberte; elle était profondément endormie. Cette organisation si délicate et si impressionnable avait absorbé le fluide, comme nous disons nous autres magnétiseurs.

Madame de B... s'aperçoit de mon étonnement et en voit aussitôt la cause. Encore entre la veille et le sommeil, elle n'était pas tout-à-fait sous ma puissance.

« Je ne veux plus être magnétisée, me dit-elle en se levant tout à coup.

» — Eh bien, qu'est-ce? qu'y a-t-il? — Mais vraiment c'est sérieux; voyez donc cette enfant. — Elle dort profondément, voilà tout. — Il me semblait tout-à-l'heure que je ne m'appartenais plus à moi-même. Je sentais comme si le moi s'en allait. — Cela se passe toujours ainsi. — Mais je vous dis (en souriant un peu) que cela est fort dangereux. — Idée que cela! avec moi du danger! — Je vous déclare que je ne voudrais être magnétisée que par l'homme que j'aime le mieux au monde, et ce n'est pas vous. — Imaginez donc que dans l'état de veille les affections habituelles reprennent tous leurs droits, et l'influence du magnétiseur n'est presque plus rien. — Je le veux croire; mais convenez alors du moins que dans l'état magnétique ces affections peuvent être remplacées un mo-

ment par d'autres. — Quelquefois, il est vrai. Eh bien! le grand mal! C'est comme une infidélité en songe, comme une passion pour un être imaginaire rencontré dans un roman. Bien fou qui serait jaloux de ces choses-là! »

Alberte dans ce moment paraissait agitée, sans doute parce que j'étais moi-même un peu ému, tant le rapport magnétique existait dès lors intimement entre nous deux. Je calme aisément, par quelques passes à distance, de légères crispations nerveuses, et me tournant vers madame de B... :

« Tenez, c'est vous qui êtes cause qu'elle souffre. Les nerfs sont si irritables dans cet état, que notre petite contestation suffit pour l'inquiéter. Il vaudrait mieux finir tout uniment par vous laisser endormir. — À quoi bon? ma migraine est passée. — Cela ne se peut pas. Au contraire, je vois que vous avez la tête pesante. — Oui, je suis toute maussade. — Il faut que vous dormiez un peu pour vous calmer avant que je vous dégage du fluide; sans cela vous seriez indisposée tout le jour. — Est-ce que vous allez laisser encore dormir cette jeune fille? — Un peu de temps, par la même raison. — Comme ça? vous allez donc être seul avec deux femmes endormies? Savez-vous que ce sera un peu singulier? Et mes devoirs de tutrice? — Allons donc; laissons ces enfantillages. Et puis, ne disiez-vous pas que vous êtes curieuse de voir ce que fait à présent votre mari? — Oh! j'oubliais cela. Sans doute, si j'étais sûre de voir. Allons. »

Elle se rassied et je l'endors, mais sans m'occuper d'elle avec trop d'intérêt, car je craignais de renouveler les crispations de nerfs d'Alberte. Je savais que la jalousie se développe à un point étonnant chez les somnambules. Je n'étais pas encore sûr qu'Alberte le fût, car je ne lui avais pas parlé; mais je m'en doutais bien. Malgré toute mon attention, la charmante pupille donnait des signes d'agitation au moment où madame de B... faisait les derniers bâillemens et, s'abandonnant à un sommeil invincible, étendait ses membres et posait sa tête en arrière avec cette grâce qui n'abandonne jamais les femmes, lors même qu'elles ne songent plus qu'on les regarde.

Figure-toi, si tu peux, ce ravissant tableau et les émotions

ineffables qui faisaient vibrer mon âme après cette petite victoire magnétique si facilement obtenue.

Je l'ai dit vingt fois : on ne connaît pas encore tout ce qu'il y a de poétique, de sublime, d'aérien dans la femme, quand on n'en a pas vu dans l'état de somnambulisme. Telle même qui attire à peine les regards dans l'état ordinaire, possède alors un charme à part. La carnation devient plus transparente, plus fraîche ; la peau mieux tendue, la physionomie a une expression plus gracieuse ou suivant l'occasion plus énergique, quoique les traits semblent reposés comme dans le sommeil ; les poses sont toujours heureuses et les gestes aussi ; enfin la voix est plus douce, plus pénétrante. Une fois je fis chanter une somnambule, et on versait des larmes à l'entendre : réveillée, je lui demande le même air qu'elle ne se doutait pas d'avoir chanté un moment auparavant ; ce n'était plus ni la voix ni l'âme de tout-à-l'heure.

J'aurais voulu d'abord parler à la charmante Alberte ; mais je n'osais en vérité. Je tremblais qu'elle ne fût pas tout-à-fait en somnambulisme et qu'elle ne se réveillât en m'entendant. Je lui prends donc seulement la main bien doucement ; elle est complètement insensible, comme il arrive dans cette sorte de catalepsie. Mais je veux qu'elle sente la mienne et me donne un signe de connaissance ; alors il me semble que je trouve cette main un peu *responsive*, comme on dit si joliment en anglais.

Alberte dormait toujours et avait entendu ma pensée ; le rapport était complet.

Après un long regard d'amour, de désir et d'espoir, épandu avec délices sur toute sa personne, je me tourne vers madame de B... et j'essaie de lui dire tout bas quelques mots, comme : « Vous trouvez-vous bien ? » Elle répond faiblement : « Oui, » sans cesser de dormir. Évidemment elle était en somnambulisme. Ce succès m'enchante, m'encourage et m'intéresse plus vivement à elle. Je lui porte une main devant le front, une autre vers le cœur en la magnétisant avec un peu plus d'intensité ; en moins d'une minute elle donne des marques de l'influence de cette action, et commence à parler spontanément pour

chercher à me rendre compte de l'état singulier où elle se trouve.

« Je ne sais plus où je suis, me disait-elle, mais je sens que je suis avec vous, avec Alberte aussi ; cependant c'est par vous que je la vois. C'est un monde nouveau qui se développe en moi ; mais c'est encore le chaos, tout est dans le vague. Plus tard je verrais bien mieux. Oh ! mon Dieu, que c'est extraordinaire ! »

Mais l'attention trop exclusive que je lui portais dans ce moment-là paraissait faire mal à Alberte : elle sentait que je ne m'occupais plus d'elle ; les battemens de son cœur étaient violens, pressés ; j'entendais comme des soupirs douloureux ; ses membres se raidissaient déjà ; aussitôt je me mets à la calmer.

« Vous magnétisez Alberte, dit madame de B... Oh ! comme vous aimez cette enfant ; vous ne pouvez plus me cacher cela ; je lis maintenant dans votre cœur.

» — Je ne prétends rien vous cacher non plus. Mais elle ?

» — Je ne sais.... Allons, il faut nous réveiller. Vraiment, c'est très-dangereux ; vous auriez bientôt tous nos secrets. »

Le visage d'Alberte s'était un peu coloré pendant ce temps ; une légère transpiration avait rafraîchi tout son corps ; un sourire d'innocence et de bonheur parcourait ses lèvres ; sa physionomie annonçait une douce sécurité, une sorte de béatitude. J'ose alors lui adresser mentalement et sans ouvrir la bouche cette question : « M'entendez-vous ? — Oui, répondit-elle d'une voix embarrassée.

(Toujours mentalement.) » — Connaissez-vous à présent ce qui est dans mon cœur ? »

Elle paraît avoir peine à répondre : « Peut-être. »

J'ajoute encore mentalement : « M'aimez-vous aussi ? »

Son visage se couvre de rougeur ; elle ne répond rien, mais je sens qu'elle m'a pressé la main à peine sensiblement. Je n'ai pas besoin de te dire si cette réponse me plaît mille fois plus.

« Vous croyez donc que je ne vous entends pas ? dit

madame de B... avec humeur; c'est comme si vous parliez tout haut; ne vous gênez point. »

Alberte ne l'avait peut-être pas entendue; toutefois elle paraissait souffrir dans ce moment.

« J'étouffe, » me dit-elle en portant la main à son cœur.

Je la magnétise dans cet endroit : j'en approche ma bouche, et, connaissant les heureux effets de l'insufflation, j'y exhale toute mon haleine, ce qui semble aussitôt la soulager, et même lui faire éprouver un vif sentiment de plaisir.

« Oh! comme cela m'a fait de bien! Le sang se portait trop au cœur. »

Je lui dis tout haut : « Pourquoi cela? que voyez-vous en vous-même?

» — Je vois que j'ai une tendance à l'anévrisme.

» — Cela vous semble inquiétant? — Oh! mon Dieu! j'en mourrai, si j'éprouve quelque chagrin cuisant. — Ne vous mettez point de telles idées dans l'esprit. — Je n'y peux rien. — Vous vous guérirez; j'en ai l'espoir, j'en suis certain; je veux que vous ayez la même confiance...... Croyez-vous qu'en vous magnétisant je vous guérirais?

» — (Vivement.) Sans doute!.... (Lentement.) Peut-être, veux-je dire..... Mais je ne veux plus; non, plus; c'est trop....

» — Quoi! vous ne voudriez pas me devoir la santé, ma chère Alberte? »

Elle ne répond que par quelques sanglots apaisés bientôt par d'abondantes larmes qui s'échappent de ses paupières fermées.

« Ne pleurez pas, ma tendre amie; non, ne craignez aucun chagrin, de moi surtout. Je vous guérirai; vous serez heureuse, s'il dépend de votre meilleur ami.... Mais voici madame de B... qui souffre; il faut que je m'occupe d'elle. Essuyez vos larmes, pour qu'il n'y paraisse pas quand vous vous réveillerez. Je veux à présent que vous dormiez d'un profond sommeil. »

Elle me dit qu'elle a grand soif. Je remplis un verre d'eau que je magnétise avec la volonté qu'elle ait le goût de limonade. Elle boit avidement et dit : « Qu'est-ce?..... c'est, je crois, de la limonade.... Oh! que cela me paraît

bon maintenant! » En même temps, je pose ma main devant l'épigastre, l'autre sur le front, avec l'intention déterminée de la faire dormir jusqu'à ce qu'elle se réveille d'elle-même. Je veux même qu'elle se trouve plus calme, plus heureuse; qu'elle conserve de son sommeil un souvenir agréable sans pouvoir s'en rendre compte. Tout cela ferait hausser les épaules à beaucoup de gens; mais toi, qui connais ces expériences, tu n'as pas besoin de commentaires.

Après deux minutes, Alberte est déjà profondément assoupie. J'approche une chaise de madame de B..., et je la soulage *avec des passes à grand courant ;* elle se calme un peu et me dit : « Vraiment, je crois que vous m'auriez laissé mourir sans daigner songer à moi, tant vous étiez tout entier à cette petite.

» — Vous jugez sévèrement votre cousin. Est-ce que vous étiez bien mal?

» — Oui; la migraine était revenue; mes nerfs étaient agacés; je souffrais à l'estomac. — C'était peu de chose, et à présent? — Je suis mieux; mais ne faudrait-il pas qu'on fût à la mort pour vous émouvoir? — Allons, belle cousine, plus de courroux; je suis à vos pieds..... Que dites-vous de la modération d'un puissant magicien qui demande pardon à la beauté enchantée, et qui s'humilie quand il pourrait commander? — C'est pourtant vrai ce que vous me dites-là!... Il me semble que mon âme est soumise à la vôtre, existe en elle et ne voit plus que par elle; vous dirigez jusqu'à ma pensée. »

En même temps, je lui baisais la main; il est vrai, par pure galanterie, mais avec la volonté qu'elle le sentît. « Oh! ce n'est pas sincère; je sens que vous ne pensez pas à moi dans ce moment-ci. — Et vous? je vous crois aussi un peu préoccupée. Vous froncez le sourcil; à quoi songez-vous? — Mais, je ne sais; je songe à mon mari; je me demande s'il serait bien aise que..... — Bon Dieu! que lui importe? quel mal y a-t-il à cela? — Ce n'est pas tout; je voudrais bien le voir, savoir ce qu'il fait, ce qu'il pense à présent; s'il s'occupe de moi. — Essayons un peu. — Eh bien! oui, je tâche.... Ah! je commence à l'entrevoir confusément; mais c'est encore si entouré de brouillard...

Je pense qu'avec de l'application, et si votre volonté me soutenait, j'en viendrais à bout avec le temps. — Je dirige de ce côté toute ma pensée. — Je le sens bien. »

En même temps, j'approche mon front du sien, et je les mets en contact.

« Bien, dit-elle; je vois mieux. Oh! que cela donne de force à mon cerveau! Mais j'en viendrais à bout tout de suite, si je tenais quelque objet qui me mît directement en rapport avec lui, quelque chose qu'il eût touchée récemment. — C'est juste : qu'allons-nous prendre? — Ah! tenez; c'est bien ce qu'il nous faut; donnez-moi sa dernière lettre, qui est là sur la chiffonnière. »

Je la lui donne; elle la palpe avec soin, la pose sur son cœur, sur sa poitrine, sur son front, où elle s'arrête plus long-temps; puis s'écrie avec transport : « Oui, je le vois bien, bien clairement; pas à présent, du moins, mais au moment où il écrivait la lettre. Oh! il songeait bien à moi! Comme il m'aime, ce cher Gustave!.... Eh! mais, quelqu'un entre dans sa chambre..... Qui est-ce? Dieu! c'est une femme. (Il se lève.) Ah! »

C'était un grand cri qui sortait du fond de sa poitrine. Elle serait tombée évanouie, si elle n'eût été dans l'état somnambulique, où ma volonté la soutenait et l'empêchait de défaillir sans se réveiller. Elle se lève brusquement, et se précipite vers la fenêtre comme pour accomplir un acte de désespoir. Je la retiens, et, en même temps, il faut que je dirige mon attention vers Alberte, qui semblait se ressentir de la commotion que j'éprouvais. Imagine un peu mon embarras au milieu d'une telle scène.

Enfin, en le voulant fortement, je fais asseoir madame de B... dans l'attitude de la résignation; puis je la calme par les passes, le souffle à distance, et surtout par ma ferme intention de lui ôter tout souvenir de sa fâcheuse vision.

« Faut-il que je vous réveille bientôt?

» — Oh! je suis encore bien agitée. Était-ce réalité ou illusion? Pourtant j'ai bien vu, comme si j'y eusse été. (Je pose ma main sur son front?) Non, non, j'ai cru voir. Oui, c'était pure illusion. Justice du ciel! serait-ce possible,

lui qui en me quittant.... Cependant, j'ai.... Oh! ce n'est pas vrai; sinon.... je me.... vengerais peut-être. Gustave infidèle à ce point! Oh! malheureuse que je suis! Non, non, cela ne peut être, cela n'est pas.

» —Dormez, je vous en conjure. En ma qualité d'enchanteur, je l'exige.

» — Oh! ne plaisantez plus. Il n'est pas en votre pouvoir de me faire dormir à présent. Je voudrais me réveiller et me souvenir...

» — Pour cela, non, lui dis-je avec force, je veux que tout cela s'efface de votre esprit, comme tant de vains songes; et, puisque vous le voulez, réveillez-vous. »

En disant cela, je fais le geste d'usage, c'est-à-dire que je sépare vivement mes deux mains devant le visage de la somnambule, et que je lève plusieurs fois mes doigts sur ses yeux comme pour lui ordonner de les ouvrir; ce qu'elle fait bientôt en se les frottant, car elle y éprouve une légère cuisson. Je la fais disparaître en passant légèrement sur ses paupières mes pouces que je sépare aussi. Le nerf optique est encore comme paralysé.

« Eh bien! Madame, comment cela va-t-il?—Sommes-nous dans les ténèbres? Ah! je commence à voir. Je suis comme si l'on m'avait grisée. Je sens des vertiges. Vraiment, je ne pourrais marcher... Oh! mon Dieu, quelle faiblesse j'ai dans les jambes! Concevez-vous cela?

» — Rien de plus naturel, c'est toujours ainsi. Vous êtes saturée de mon fluide; il faut que je vous en débarrasse.

» — Oh! dit-elle en riant, débarrassez-moi vite de votre fluide; car il me met fort mal à l'aise. Remettez-moi comme auparavant, et que je sois tout-à-fait moi-même.

» — C'est bien facile : tenez-vous debout. »

Alors je fais avec mes deux mains, de sa tête aux pieds, plusieurs passes sur les côtés, puis devant elle, et sur la colonne vertébrale. Elle est parfaitement dégagée.

« Comment vous trouvez-vous maintenant? — Bien. — Rien que cela? — J'ai peur de vous donner trop de vanité, mais il faut l'avouer: en honneur, je me trouve mieux qu'auparavant. Pourtant, il me semble que j'ai fait un rêve désagréable; je croirais avoir eu le cauchemar. — Cela produit parfois cet effet-là; et la migraine? — Dispa-

rue; mais je me sens la tête un peu exaltée, je ne sais pourquoi. Est-ce que j'ai dormi long-temps? — Voyez la pendule : trois quarts d'heure.—Je n'ai rien dit au moins? — Vous avez dormi, vous dis-je. — Pourquoi cette lettre sur le canapé? (J'avais oublié de la remettre où elle était, et je m'en repentais cruellement; je tremblais déjà.) — C'est que je vous l'ai mise entre les mains pour voir... — Ah! vraiment? Et mon mari, qu'avez-vous appris de lui? — Mais autant que j'ai pu entrevoir, il se porte fort bien. — Vous riez, n'est-ce pas? Vous n'avez rien vu, serait-ce possible? — Au fait, à une telle distance, il faudrait un rapport bien mieux établi. — Eh! mais, (se regardant à une glace,) comme me voilà en désordre! que m'avez-vous donc fait? — Vous avez eu un peu d'agitation que j'ai calmée. Voilà tout. — Je crois tout ce que vous me dites. Il le faut bien. Mais voyez donc : et moi qui devais lire dans votre pensée, je ne me souviens de rien. A quoi cela m'avance-t-il? Au surplus, c'est une chose bien étrange. Je me rappelle encore le moment où je m'endormais et celui de mon réveil. Et cette jeune fille, comme elle dort de bon cœur! La laisserez-vous se réveiller toute seule? le pourra-t-elle? Je crois que le magnétisme lui est bon.—Oui, sans doute, et à vous? — Oh! à moi? non... je ne sais.»

Alberte s'est réveillée deux grandes heures après, avec des couleurs charmantes, n'ayant pas l'ombre du souvenir de son sommeil, et pourtant me regardant avec des yeux plus timides ou plus éloquens, car c'est la même chose. Je l'ai laissée aussi, et d'après les prescriptions de la prudence magnétique, dans l'ignorance de son somnambulisme. En effet, les indiscrétions en pareil cas sont presque toujours dangereuses. Elles donnent de l'inquiétude aux somnambules sur ce qu'elles peuvent avoir dit, troublent leur cerveau, nuisent à leur isolement en mêlant l'existence de l'état de veille à l'existence tout-à-fait à part du sommeil magnétique; enfin, elles affaiblissent leur lucidité et la détruisent quelquefois.

Alberte ignore qu'elle a laissé échapper son secret dans mon cœur, et moi j'ai tout cela encore présent; je sais tout. Quel avantage j'ai sur elle! Ne crains rien, charmante fille!

je n'en abuserai pas, et si ton bonheur dépend de moi, tu seras,.... nous serons heureux.

Ah! ça, mon cher, que dis-tu de moi à présent? N'est-ce pas là de la vertu, modestie à part? car il faut bien appeler les choses par leur nom. Combien connais-tu de gens qui ayant surpris le secret d'une jolie fille, et entendu une jolie femme proférer le mot de vengeance, en useraient comme moi? Et puis, dis-moi si je ne t'ai pas fait là, en style naïf, mais par fois prétentieux, une manière de petit conte physiologique, pathologique, dramatique et moral? Oui moral, et tout autant pour le moins que ceux dont M. de Marmontel édifiait le dix-huitième siècle.

LINX DE FIDO.

# LE SERMON ET LA LOTERIE.

C'ÉTAIT un digne prêtre que M. ***. Il parlait toujours selon sa conviction intime, et n'avait pas pour prétexte : Faites ce que je dis et non pas ce que je fais. Cet honnête homme avait surtout une telle horreur pour la loterie, qu'il ne passait jamais devant un bureau sans recommander son âme à Dieu. On devine qu'il n'était pas l'âme damnée de la police. Il prêchait quelquefois, mais n'ayant reçu qu'une éducation de séminaire, et ayant été curé chez de bons paysans, il avait contracté une habitude d'éloquence familière qui ne pouvait plaire qu'aux cuisinières et aux dévotes, pour qui tout est bon. Un jour qu'il avait choisi pour texte d'un sermon contre la loterie, ces paroles de l'Évangile : « Satan ayant transporté Jésus sur » une haute montagne, lui montra de là tous les royau» mes et toutes les richesses de la terre ; » Mes très-chers frères, disait-il naïvement à ses paroissiens, qui écoutaient bouche béante une conversation sur la loterie, représentez-vous une de ces scènes qui se renouvellent tous les jours; le savetier du coin va trouver sa commère: Commère, j'ai rêvé le 6, le 42 et le 57. Vraiment! s'écrie celle-ci émerveillée : allons, mettons en commun sur ces trois numéros et *nourrissons-les*, suivant l'expression des pécheurs qui jouent à ce vilain jeu. Eh bien! pendant des mois, des années ils poursuivent une fortune imaginaire,

tandis que leurs pauvres petits enfans manquent souvent de pain. » Cette narration, presque triviale, produisit un effet bien contraire à celui que le prédicateur en attendait. Son sermon s'acheva au milieu d'une distraction générale, et même plusieurs des assistans se levèrent avant le *c'est ce que je vous souhaite, mes très-chers frères : Ainsi soit-il.* Huit jours après, notre ecclésiastique vit la foule entourer le bureau de loterie voisin de l'église ; il entendit les bravos, la sérénade d'usage, c'est-à-dire le crincrin et la grosse caisse. Il se signa en soupirant, et reprit le chemin de son domicile, en faisant de graves réflexions sur la perversité des gouvernemens et les piéges du malin esprit. En arrivant à sa porte il trouva une procession de dévotes, la plupart ses pénitentes, qui formaient un chœur en répétant : « Monsieur l'abbé, des numéros? donnez-nous des numéros ? par charité, au nom de tous les saints ! » Il crut un moment qu'il avait affaire à des folles, vu que c'était le 1^er^ d'avril ; mais la plus vieille s'approche de lui, et, réclamant un peu de silence, éclaircit son doute en affligeant sa religion : « Mon bon monsieur, lui dit-elle, nous sommes de pauvres mères de famille, nous n'avons pas toujours un morceau de pain à mettre sous la dent ; pourtant nous nous confessons tous les mois et nous communions aux quatre grandes fêtes de l'année. — Je sais tout cela, interrompit l'abbé, presque impatienté de ce long exorde; après?...— Nous vous supplions de nous faire gagner à la loterie? — Jésus Marie! s'écrie le saint homme en se signant, pour qui me prenez-vous?... — Oui, Dieu vous dit à l'oreille les numéros gagnans. L'autre jour au sermon, ne les avez-vous pas nommés?... Ah ! bon Dieu! si nous les avions mis comme les autres, le terne serait à nous ! »

## BEAUX-ARTS.



### EXPOSITION DE TABLEAUX AU LUXEMBOURG.

On va visiter la galerie du Luxembourg, et on se promet un plaisir d'artiste ou d'amateur, à la seule pensée de voir des peintures nouvelles et des peintures exilées depuis long-temps loin de nos regards. Mais dès les premiers pas l'esprit est envahi d'idées puissantes et élevées qui absorbent de plus en plus la jouissance des yeux; et, quand on sort de là, les formes, les physionomies, les couleurs se sont mêlées et ont disparu, pour laisser le champ libre aux émotions diverses, aux réflexions profondes que leur aspect a fait surgir en l'âme. Car c'est un singulier spectacle que de voir à côté de quelques tableaux qui tiennent à la révolution de 89, les gigantesques images de la gloire de Napoléon, et puis plus loin quelques esquisses, quelques représentations, prises à la dérobée, des journées de juillet. Il y a là trois drames tout entiers, suite presque immédiate l'un de l'autre, mais dont le contraste étonne et fait rêver long-temps.

L'idée de Napoléon domine surtout, soit qu'elle se ma-

nifeste sous un plus grand nombre d'images, soit qu'elle ait au Luxembourg la destinée et l'influence qu'elle a au théâtre. Influence bien naturelle d'ailleurs ! Car ne serait-elle point par elle-même assez grande pour nous soumettre à son empire, les hommes d'il y a trois mois lui ont donné de l'importance en voulant la comprimer. La liberté est rendue à la scène, on court à la Porte-Saint-Martin voir Schœnbrunn et Sainte-Hélène. Les belles peintures de Gros et de Gérard sont rendues à la lumière, et une admiration, suspendue pendant quinze ans, s'échappe non pas seulement de la bouche des connaisseurs et des artistes, mais de toutes les âmes qui sentent les grandes choses.

Quel chef-d'œuvre que cette peste de Jaffa où le premier consul touche de sa main la plaie des pestiférés avec l'assurance d'un homme prédestiné et maître de la fortune ! Quel profond sentiment de pitié dans cette figure de l'empereur à la vue du champ de bataille d'Eylau ! mais c'est de la pitié à la manière de Napoléon, qui semble dire en même temps : N'importe ! Austerlitz montre le grand capitaine attendant de sang-froid l'issue d'une bataille dont ses combinaisons ont rendu la perte impossible, et recevant avec la même impassibilité la nouvelle d'un succès. Aboukir est le plus beau titre de gloire de Gros. Derrière ces chefs-d'œuvre viennent se grouper un grand nombre d'autres tableaux dont le mérite pâlit devant le pinceau des maîtres. Celui de Girodet entre autres, où l'empereur reçoit les clés de Vienne, prouve que le génie veut être libre pour être lui, et que l'inspiration n'est point de commande. Après cette fantasmagorie de gloire, nos yeux se portent avec tristesse vers la chambre où le grand homme vient de mourir entouré de ses compagnons

d'exil. Qui ne connaît la composition de M. Steuben? Qui ne connaît aussi son Pierre-le-Grand enfant, dont la présence, au milieu de tant d'illustrations, élève l'âme encore davantage?

Les tableaux qui rappellent la révolution de 89 sont plus rares. Tout le monde s'est arrêté devant celui de Charlotte Corday après le meurtre de Marat. La figure de la jeune fille est belle de calme et de sang-froid ; elle est à la hauteur du noble coup de poignard qu'elle vient de frapper ; quelques têtes d'hommes du peuple, peut-être un peu trop ignobles, sont bien senties. Honneur à M. Henri Scheffer !...

Quant aux petits tableaux interprètes des hauts faits de la grande semaine, ils ont pour eux le mérite de l'à-propos, d'une composition hardie et d'une exacte vérité. On les remarque surtout par les souvenirs qu'ils réveillent, et l'on ne s'y arrête pas sans penser que ces coups de fusil tirés à la dérobée, ont fait plus pour le bonheur de la France que les magnifiques victoires d'Aboukir, d'Austerlitz et de Marengo. On pense aussi devant eux que cette gloire nationale ne doit point être stérile comme celle de Napoléon, et que la révolution de 1830 doit porter des fruits pour deux.

---

## CHRONIQUE THÉATRALE.

ODÉON. — *Napoléon Bonaparte*, pièce en six actes et en vingt tableaux. — Cette pièce, que nous attendions avec tant d'impatience, vient enfin d'obtenir un succès magnifique. Jamais pièce de théâtre ne fut plus pompeusement montée. C'est un vaste drame, à la manière du Richard III de Shakspeare. — C'est toute la vie d'un homme, et cet homme est Napoléon. Un rôle d'espion, fort habilement jeté dans cette multiplicité de tableaux, est le fil qui les rattache ensemble. Aussi cette pièce, bizarre de forme, a-t-elle une espèce d'unité qui l'empêche de ressembler aux mimodrames décousus du Cirque-Olympique. Les acteurs ont tous contribué au succès de l'ouvrage, sans en excepter les sapeurs, qui ne seraient pas déplacés sur un vrai champ de bataille. — Frédérik est admirable; l'empereur l'aurait applaudi. *Napoléon Bonaparte* aura deux cents représentations de suite, et tout Paris y courra. — L'auteur, M. Al. Dumas, a été nommé au milieu d'un tonnerre d'applaudissemens.

Nous reviendrons dans le prochain numéro sur cet ouvrage, qui mérite un examen détaillé.

*** On annonce pour la semaine prochaine l'ouverture d'un nouveau théâtre. Il est construit sur l'ancien emplacement de l'Ambigu et sera désigné sous le nom de *Théâtre des Folies Dramatiques*. On parle de la composition de la troupe d'une manière assez avantageuse. La direction en est confiée à M. Léopold, qui a fait ses preuves comme homme de lettres.

Gymnase. — *La Famille Richebourg*, ou *le Mariage mal assorti*, comédie-vaudeville en un acte. — M. Scribe, qui s'était singulièrement compromis avec le public, vient de se relever avec éclat et de rendre à sa réputation jeune et frêle sa première fraîcheur. Sa *Famille Richebourg* est, comme toutes ses autres pièces, une peinture de mœurs factices; mais cette peinture est attachante, l'intrigue est conduite avec art, le dialogue est vif; l'imagination et le cœur sont séduits dès l'abord; mais la raison vient-elle à examiner, toute la jolie fantasmagorie disparaît devant le jour de cette raison inflexible.

M. Richebourg est un gros marchand qui, de simple commis de magasin, s'est élevé à une haute fortune; une famille de marquis, dans le louable but de rétablir ses affaires, a consenti à s'allier avec le riche négociant; mademoiselle ***, qui ne tient pas du tout de ses nobles et intéressés parens, et dont une éducation toute libérale a fait une femme supérieure, se dévoue, et la voilà madame Richebourg. Son attachement à ses devoirs et son tact exquis la rendent la meilleure des épouses, mais non pas la plus heureuse; car, loin d'être comprise par son mari, il faut qu'elle s'étudie à réparer toutes ses balourdises, voire même ses *cuirs*. Les autres personnes qui composent la famille Richebourg sont une jeune et charmante nièce et un neveu que l'honnête marchand a recueillis et élevés. Le neveu, qui, à l'égal de madame Richebourg, a toutes les qualités et toutes les vertus en partage, se trouve naturellement porté à se rapprocher de sa vertueuse tante; ils s'aiment, mais c'est encore la vertu qui les sauve. Une déclaration a lieu : madame de Richebourg exige que son neveu s'éloigne; celui-ci refuse d'abord; la vertueuse

épouse se décide alors à s'éloigner elle-même. Elle demande à son mari la permission d'aller quelques mois à la campagne. C'est au milieu de l'hiver. M. Richebourg, qui ne peut se passer de sa femme, refuse comme de raison : alors il faut bien expliquer le pourquoi. Fureur de M. Richebourg en apprenant que sa femme en aime un autre; il s'imagine d'abord que c'est un jeune marquis ami de son neveu et qui fréquente sa maison. Madame Richebourg prouve l'innocence du marquis, en suppliant son mari d'accorder leur nièce à ce jeune homme, qui en est fou. M. Richebourg y consent, à condition que l'amant aimé lui sera nommé; sa femme le promet, mais auparavant exige encore une faveur, le départ de son neveu pour les îles. M. Richebourg y consent avec désespoir. « Son nom maintenant! » s'écrie-t-il. Le bruit de la chaise de poste se fait entendre. « Il est parti! » répond madame Richebourg. Coup de théâtre, puis la toile tombe.

Le caractère le plus heureusement tracé de ce joli drame, c'est celui de M. Richebourg. Gonthier le reproduit parfaitement; mademoiselle Fay et Paul ne déploient pas un moindre talent dans leur rôle; somme toute, *la Famille Richebourg* a obtenu un succès d'enthousiasme. Elle intéressera long-temps.

VAUDEVILLE. — *Claire d'Albe*, trois actes. — Nous avons dit qu'il était difficile qu'une pièce, tirée d'un roman, fût bonne, parce que des scènes qui semblent naturelles dans l'ouvrage primitif parce qu'elles sont animées progressivement, deviennent tout d'un coup heurtées et invraisemblables, lorsqu'elles sont transportées au théâtre, où les

transitions sont insupportables, ainsi que certains détails qui, vrais et utiles au fond, ont le désavantage de retarder la marche d'une action : mais ces observations ne peuvent s'appliquer aux spirituels auteurs de *Marie Mignot*, MM. Bayard et Paulin, parce que leur *Claire d'Albe* n'a de commun avec celle de madame Cottin que le nom et le fond de l'intrigue; c'est aussi une femme vertueusement coupable, c'est son époux que l'honneur force à une séparation, après un coup d'épée donné à l'amant aimé; mais les détails appartiennent tout entiers aux auteurs du nouveau drame; il y a beaucoup de vérité dans la peinture des passions, de naturel dans le dialogue, et d'intérêt dans l'intrigue. On a reconnu deux *faiseurs*. Voilà de ces pièces qui conviennent au public de nos jours, et qui font la fortune d'un théâtre.

— *Cagotisme et Liberté*, vaudeville en deux parties. — S'il est un théâtre qui, par le zèle et l'activité de son administration, mérite la bienveillance du public, c'est sans contredit celui de la rue de Chartres. Depuis quelque temps, les pièces nouvelles s'y succèdent avec une rapidité qui, si elle ne fait pas honneur au talent des vaudevillistes, atteste cependant tout l'empressement que met le directeur à satisfaire aux exigences du public.

Le Vaudeville nous a donné encore une première représentation : la nouvelle pièce est la mise en scène obligée de l'année qui s'écoule; c'est la revue de Paris pendant les deux derniers semestres, une macédoine épigrammatique de tous les ridicules que le temps a flétris. Mais cette fois, les auteurs ont élevé plus haut leurs prétentions, et sans cela, en dehors de nos préoccupations sérieuses, ils n'eussent pas été écoutés. On nous a parlé de

la guerre, de la dissolution de la Chambre, non pas en style parlementaire, mais en couplets pleins de verve et de gaieté. C'est une manière agréable de relire le soir les journaux du matin.

Au reste, le cadre de la pièce est usé; il ne faut pas s'attendre à une seule sortie, à une seule entrée motivée : c'est une lanterne magique où chaque personnage vient à son tour dire son épigramme et chanter son couplet, et se retire quand il a fini. Le Cagotisme, vous ne le croiriez pas, c'est une danseuse de l'Opéra qui se marie avec un censeur par respect pour la décence, et pour donner un père à ses enfans; et la Liberté, une beauté mythologique charmante sous le bonnet rouge de Mme Albert, qui, cette fois du moins, n'a pas éprouvé d'échec.

Au premier acte, nous sommes dans le bureau d'un journaliste qui écrit l'histoire, mais dont l'impartialité ne résiste pas à un pâté de foie gras. Un garçon imprimeur vient apporter les épreuves, et nous dire que depuis quinze ans le bon Dieu s'est fait royaliste, que les libéraux seront en friture pour l'éternité; tout cela à propos d'un marquis qui a peut-être bien quatre places, et qui veut faire amende honorable d'un ancien péché de libéralisme. Arrive un écrivain de la restauration, un chansonnier à tant la louange, qui a des bons mots de commande pour tous les goûts. Ensuite, et par opposition, la cavatine du *Barbier de Séville* nous annonce Figaro, qui veut raser tout le monde, y compris ses confrères; puis enfin Basile, pendant obligé du barbier fashionnable. Le vertueux Basile apporte les ordonnances de son doux maître, et les savoure avec délices, de concert avec un censeur qui porte pour toute décoration une énorme paire de ciseaux. Alors

et nécessairement des coups de pétard, quelques petits cris, et la révolution est finie au vaudeville.

Au second tableau, le bureau du journaliste est établi en plein vent : c'est sur les places publiques qu'il faut désormais écrire l'histoire. Le chansonnier de la restauration, Plumville, vient nous chanter son amour et son dévouement pour le roi-citoyen, et il entonne *Vive Henri IV* en croyant chanter *la Marseillaise* Mathieu Lænsberg, survenu pendant que Plumville s'abandonnait à son ardeur monarchique, fait descendre du ciel la Liberté politique et la Liberté des théâtres. La Liberté politique a beaucoup voyagé, mais elle veut repartir : on l'attend partout, partout on la demande. Des coups de fouet nous annoncent ensuite un postillon qui, en revenant de conduire les rois dont on ne veut plus, a ramené un Polonais, un Belge, un Suisse, un Espagnol. Ils n'ont tous qu'un cri, la liberté, et la déesse les exaucera. La Liberté des théâtres, sous les traits de Mlle Vilmen, nous fait passer en revue tous les *Bonaparte*, dans la personne du petit Lepeintre. Bonaparte donne alors la main à Robespierre, ressuscité par la puissante déesse; Mingrat, Urbain Grandier, saint Pierre, proscrits par la censure, viennent se joindre à eux pour danser, autour du censeur désappointé et furieux, la ronde du sabbat. L'Année 1830, conduite par le bienheureux saint Sylvestre, vient demander grâce pour son commencement en faveur de sa glorieuse fin, et la Liberté satisfaite lui permet de remonter au ciel dans sa voiture. Un changement à vue nous découvre l'Année 1831 sous les traits gracieux de mademoiselle Beauchêne; elle repose sous une tente entourée d'appareils guerriers, Mathieu Lænsberg fait alors prendre de ses almanachs à

tout le monde, et on nous chante en chœur des prédictions pour la nouvelle année.

En résumé, de l'esprit, mais quelques vieilleries. Les acteurs ont joué avec assez d'ensemble. Lepeintre aîné et Lafond ont fait rire, madame Albert ferait aimer la Liberté au Grand-Turc. Les auteurs, nommés au milieu des applaudissemens, sont MM. Étienne, Duvert et Ernest.

Variétés. — *Les Variétés de* 1830, *Revue de l'année.* — L'année 1830 n'était guère favorable à ce cadre un peu usé des revues; on ne rit guère en présence d'événemens qui décident de l'avenir du monde ; aussi, a-t-on écouté presque sans rire, le chapelet étourdissant des plaisanteries jetées pêle-mêle sur M. Mayeux, les Saints-Simonistes, la liberté des théâtres, le dey d'Alger, la Belgique, la Pologne, Bonaparte avec Robespierre, la garde nationale, l'École polytechnique, etc., etc. Les auteurs, qui sont Français, ont dû être préoccupés par l'importance et la gravité des épisodes du grand drame dont le dénouement approche; ils ont souri quelquefois en écrivant; le rire franc, le rire fou n'a pu se placer sur leurs lèvres, ni sur celles de leurs auditeurs. Une seule plaisanterie, peut-être, a réveillé le parterre blasé, c'est celle des sept à huit Bonapartes, rangés de front, les mains derrière le dos, et exécutant par commandement le geste d'un homme qui prend du tabac; assez bonne critique de tant de pièces soi-disant historiques.

Nouveautés. — *M. Quoniam*, comédie en un acte. — Cette pièce est tirée des Mémoires de Dubois. Le duc de Richelieu eut un caprice pour la pupille, ou, pour mieux dire, la fiancée d'un M. Quoniam, pâtissier de son mé-

tier. Ne sachant comment approcher la belle, que son jaloux de tuteur-mari gardait à vue, il lui vint dans l'idée de se déguiser en patronnet et de se présenter comme tel à M. Quoniam, qui l'accepte. Il entre en fonctions, et, tout en confectionnant des petits pâtés et des brioches, il fait les yeux doux à la pâtissière, qui, ne devinant pas l'illustre roué sous sa veste et son tablier blanc, dédaigne l'offre de son cœur. Peu découragé de cet échec, M. de Richelieu a recours aux grands moyens; il fait enlever. Mais vient un quiproquo, et une cousine de madame Quoniam est prise pour cette dernière. (C'est ici le second acte.) Le séducteur se trouve en tête-à-tête avec cette cousine, et, chose étonnante, il ne songe pas à se dédommager de la méprise, et cette scène se passe fort pudiquement, ce qui n'est guère historique, mais ce qui est plus moral. Sur ces entrefaites arrive M. Quoniam, que le guet a empoigné comme voleur, et qui vient réclamer la protection de M. de Richelieu. Un voile de sa femme, que portait la cousine, tombe sous sa main, et le pauvre mari croit son honneur écorné; mais, heureusement, tout s'arrange pour le mieux, et il en est quitte pour la peur. Ce second acte est extrêmement gai. La pièce a réussi, grâce surtout au jeu vraiment comique de Bouffé.

— *Le Charpentier*, vaudeville en deux actes et quatre tableaux. — J'aime assez la méthode des tableaux; elle donne plus de variété et plus de vérité à une action dramatique; l'auteur, ne se voyant plus forcé de faire coïncider toutes ses scènes, et de presser ses personnages dans une même enceinte, donne toute carrière à son imagination, et le public et la pièce y gagnent. Une dame, respectable à

tous égards, me disait dernièrement qu'elle croyait indispensable qu'un homme eût mené la vie de garçon pour devenir bon époux; telle est la morale que les auteurs du *Charpentier* ont voulu faire sortir de leur drame. Un jeune charpentier dont l'être tout entier est vierge, se marie; quelques temps après, lassé des plaisirs calmes de l'hymen, il se dérange, courant les cabarets et les fillettes, en un mot, fait après ce qu'il aurait dû faire auparavant. Sa femme, loin de l'imiter, se renferme dans une douleur silencieuse, ce qui n'empêche pas notre mari-garçon de devenir jaloux comme un tigre, sentiment dont on a généralement apprécié la vérité. La pièce qui avait commencé d'une manière très-gaie, se poursuit sous les couleurs les plus sombres; Bouffé, qui avait déployé dans la première partie une verve vraiment comique, arrache dans la seconde des sanglots et des cris d'angoisse. Le Charpentier-Otello finit pourtant par reconnaître l'innocence de sa femme, et jure de réparer ses torts.

— *Le Fils de l'Homme*, un acte. — Cette pièce n'était nullement de circonstance; et si elle a réussi, les allusions n'ont été pour rien dans le succès; le talent seul des auteurs et des acteurs a décidé la question. Comment, en effet, les Français de 1830 sympathiseraient-ils avec le fils d'un *homme* qui n'a fait la France que glorieuse? Nous avons dit que la pièce a réussi, grâce au double talent qu'on y a déployé, nous devons faire aussi une part à la critique; le rôle des gouverneurs du duc de Reishtadt est beaucoup trop outré; cet infortuné jeune homme n'est pas élevé libéralement sans doute, mais on ne veut pas non plus en faire un moine. C'est le malheur des sujets médiocres; pour rendre leur caractères intéressans, il faut les charger.

Ambigu-Comique. — *Robespierre*, drame en trois actes et en neuf tableaux. — Quelques historiens ont prétendu que Robespierre était un fanatique de liberté, et qu'il ne regardait la proscription et l'échafaud que comme une nécessité de son époque; d'autres ont avancé qu'il n'était qu'un agent vénal de l'étranger; mais cette opinion a peu de partisans; la plus générale est que Robespierre, ambitieux avant tout, ne se servait du républicanisme que comme d'un moyen de fortune, et que par conséquent il n'était qu'un profond hypocrite.

C'est comme tels que MM. Anicet Bourgeois et Francis l'on reproduit sur le théâtre de l'Ambigu-Comique. S'imaginant sans doute que les faits n'étaient pas assez dramatiques, ils ont groupé, autour de quelques personnages connus, une foule de rôles de pure invention; et en cela il nous semble qu'ils ont eu tort, d'autant plus que l'époque qu'ils ont voulu représenter, étant encore très-près de nous, ne pouvait être altérée sans que l'illusion n'en souffrît. Ils ont été plus loin, ils ont dénaturé des faits de notoriété publique; on sait par exemple que Robespierre s'échappa de sa prison du Luxembourg, au moyen d'un geôlier, et que de là il se rendit à l'Hôtel-de-Ville; les auteurs ont cru qu'il leur était permis de le faire enlever par le peuple et conduire avec Couthon, Saint-Just et Lebas, à l'Hôtel-de-Ville où leur condamnation se prononce.

En général, la partie historique de ce drame n'est pas forte, mais tant de scènes mouvantes s'y succèdent avec rapidité, la curiosité y est si émue que l'on passe sans peine par-dessus nombre d'inexactitudes et d'invraisemblances.

L'intrigue, fond de cette pièce, est tellement compli-

quée, et se mêle si souvent aux événemens politiques, qu'il est difficile d'en concevoir une idée bien nette, et plus difficile encore d'en rendre compte.

Après Robespierre qui est le caractère le plus heureusement touché, on s'arrête devant un certain baron, espion payé qui suit partout Robespierre, et le pousse à faire tomber les têtes des plus chauds républicains; et devant le perruquier du *tyran*, espèce d'honnête homme à la manière du Julien d'*Avant, Pendant et Après*, qui, au lieu de profiter de sa position, ne s'en sert que pour escamoter des listes de proscription qu'il trouve sur le bureau de sa redoutable pratique.

La fête à l'Être-Suprême est un des tableaux les plus curieux de cette pièce; la soirée chez madame Tallien a produit de l'effet; le tableau de la Conciergerie a vivement touché; on y a vu un André Chénier, composant ses derniers vers; et Roucher écrivant son fameux quatrain au bas du portrait qu'il envoie à sa femme; l'intérieur de cette antichambre de la place de la Révolution, est peint au naturel.

Somme toute, MM. Anicet Bourgeois et Francis ont déployé du talent; l'administration n'a rien épargné, et les émotions dramatiques à part, on voudrait voir encore une représentation fidèle des localités. Il y a ici double succès.

— *La Demoiselle en Loterie*, vaudeville en un acte. — Qu'on s'imagine un jeune peintre et un jeune musicien voyageant en Allemagne et arrêtés pour des dettes dans une auberge d'Inspruck. Artistes dans toute la force du mot, ces messieurs, pour sortir d'embarras, ont l'idée de mettre en loterie une jeune personne douée de toutes les grâces, de toutes les vertus et

d'une dot superbe, mais tout à fait imaginaire, comme les muses des poètes. Cette loterie fait fureur, comme on pense : en moins de rien, 60,000 billets à 2 francs sont enlevés. Le tirage a lieu. Une petite intrigue s'embrouille entre un apothicaire, un garçon d'auberge, une hôtesse et sa fille ; après quoi, nos deux escrocs se tirent d'affaire et retournent en France.

De gracieux détails ont sauvé l'invraisemblance de cette pièce, qui a réussi sans opposition. L'auteur est M. Adolphe.

— *Benjamin Constant aux Champs-Élysées.* — C'est un malheur pour l'art dramatique que des entrepreneurs jettent avec avidité sur tout ce qui est circonstance et spéculent sur nos passions ou notre patriotisme. De cette précipitation mercantille naissent une foule d'inconvéniens plus ou moins graves et qui blessent également l'homme moral et l'artiste.

Ainsi en est-il de *Benjamin Constant aux Champs-Élysées*, pièce aussi malheureusement choisie que maladroitement exécutée.

Engagez-vous donc à représenter madame de Staël, Talma, Manuel, Foy et Benjamin Constant ; et à produire assez d'illusion pour que le spectateur croie entendre madame de Staël, Talma, Foy, Manuel et Benjamin Constant eux-mêmes.

Le génie seul devrait oser faire parler le génie. Et MM. Allerme, Cudot et Cuillier n'ont pris nulle part encore, que je sache, leurs brevets d'immortalité.

## CHRONIQUE.

L'ANNÉE 1830 semblait devoir finir bien tristement, grâces aux ministres de Charles X, dont le procès avait soulevé une si grande tempête populaire dans la dernière quinzaine de décembre. Décembre a eu ses trois jours comme juillet, et ces trois jours passés, ce n'était plus que félicitations : chacun s'est mis à conjuguer le verbe *sauver;* puis sont venus s'y mêler les complimens du nouvel an. Voilà la foule encore dans les rues, mais une foule paisible, heureuse, s'arrêtant devant les boutiques du commerce ambulant, détachant même quelques-uns de ses flots chez Giroux, Lesage et Berthelemot. Le dieu Janus avait ses deux faces riantes, l'une regardant la liberté conquise en juillet, l'ordre conquis en décembre, l'autre ne voyant que gloire et bonheur pour l'avenir.... Le bonheur semble s'être dissipé en trois jours : le commerce a retrouvé son malaise, les partis leurs exigeances, etc., etc. Cependant, rien n'est compromis : espérons que la liberté et l'ordre triompheront de toutes les inquiétudes.



Madame de Genlis est morte à quatre-vingt-sept ans!

On a dit avec raison, dans le dernier adieu à sa cendre, que son plus *bel ouvrage était sur le trône de France.* La pauvre dame, hélas! faisait cependant pénitence des principes auxquels nous devons un roi patriote. Son confesseur la consolait en ajoutant que son élève était plutôt un roi honnête homme..... Comme si ce n'était pas la même chose.



Le rôle des anciens ultras est devenu bien bouffon! Ils jouent à la démagogie. Les *martyrs* se coiffent du bonnet rouge : le *petit bout d'oreille échappé par hasard* les fait heureusement reconnaître bien vite. Il est curieux de comparer la sainte colère de *la Quotidienne* à la bile âcre de la *Gazette.* Celle-ci, qui a repris son nom d'*Étoile*, cherche encore à se rattacher à la politique proprement dite : elle fait même par-ci par-là quelques avances au pouvoir. Elle conserve tous ses airs de dédains pour la liberté religieuse. Elle dénonçait dernièrement l'abbé de La Mennais et ses collègues de *l'Avenir* comme d'odieux ennemis de nos institutions : Benjamin Constant ne lui inspira pas plus de haine. Ah! Basile, mon mignon, comme dirait Figaro, si le *Journal des Débats* ne t'avait pas déjà atteint de certaine épithète, ce serait bien le cas de te l'appliquer. Mais on ne *marque* pas les gens deux fois.



Nous sommes fâchés que quelques libéraux eux-mêmes

prêtent des arrières-pensées à *l'Avenir*. L'hypocrisie qui flétrit les âmes aurait bientôt tari la source d'éloquence qui s'épanche dans ce journal. Pour nous, nous croyons sincère cet amour de la liberté uni à l'amour de la religion. Honneur à ces apôtres qui marchent un simple bâton à la main, sous la bannière de ce Christ descendu du ciel comme la liberté, mais né dans le peuple, choisissant ses disciples dans le peuple, défenseur des droits du peuple, persécuté par les puissances de la terre, par les aristocrates, par les pharisiens, par le clergé privilégié du temps, etc., etc., vrai Dieu républicain. Oui, vous êtes les vrais ministres de ce Dieu, vous qui osez dire en 1831 : « Croyez-» vous qu'il y ait aujourd'hui un autre empire à prendre » que celui de chef de la liberté européenne, et que Dieu » n'ait pas préparé à son vicaire une terre plus libre que » celle où les rois ont tant de fois humilié sa chaire? Le » Vatican est bâti partout où est la paix, etc. Rome, ce ne » sont pas des pierres, Rome, c'est la liberté. » (*Avenir* du 7 janvier.) Oui, à vous qui parlez ainsi, nous dirons, comme Ruth à Noëmi : Votre Dieu sera notre Dieu, votre patrie notre patrie.... Mais soyez conséquens.



La politique est la grande affaire du moment : nous ne croyons pas cependant que les journaux littéraires, tels que le *Mercure* et la *Revue de Paris*, doivent se laisser absorber par la politique : il leur importe de conserver leur spécialité, sous peine de cesser d'être eux-mêmes et peut-être de n'être plus. Les journaux quotidiens nous laisseraient bien loin derrière eux si nous voulions les suivre

dans leur polémique monarchique ou libérale : les temps du *Conservateur* et de *la Minerve* ne sont plus. Nous nous contentons, quant à nous, de faire quelques courtes et rares excursions dans la politique proprement dite, et nous remercions la *Révue de Paris* de nous renvoyer quelques-uns de ses rédacteurs qui aiment mieux écrire sur Boileau et Alissan de Chazet que sur Mirabeau et M. Bizien de Lésard.



Quelques Carlins se consolent de la catastrophe de Charles X par des couplets demi-malins contre l'élu de juillet. Il est certains hommes en effet dont le royalisme ne saurait mieux finir que par des chansons. Tel est ce chevalier, à la fois receveur et bibliothécaire, à qui on attribue, à tort sans doute, certaines rimes innocemment séditieuses sur Jemmapes et Valmy. Ceux qui avaient parié que ce Tyrtée de boudoir avait des vers pour toutes les révolutions passées, présentes et futures, peuvent rabattre d'une.



Il est encore un ancien gentilhomme de la chambre qui répète avec un plaisir infini ces deux vers sur les troubles d'octobre :

« Dans le Palais-Royal d'où vient cet air d'effroi ?
Rien... c'est le *souverain* qui veut parler au *roi*. »

Pas mal !.... mais l'esprit vient un peu tard à ces messieurs.

Approuverons-nous que nos petits théâtres continuent à chansonner si brutalement le maître déchu et les hommes de sa livrée? Non, c'est leur donner trop d'importance. Il y a quelques refrains de trop selon nous dans *Cagotisme et Liberté* au Vaudeville : Le Français *né malin* doit chanter avec malice; mais *est modus in rebus :* il y a une règle pour les *rebus*, comme dit Odry; et à propos, le théâtre des Variétés devait-il mettre en scène madame de Lavalette?.... Gare la censure.



L'Opéra-Comique veut se réconcilier avec le chant : Le voilà devenu théâtre de merle, et le public dispensé d'y siffler. Plaisanterie à part, félicitons M. Boursault d'avoir mis à la tête de son administration un homme aussi spirituel et aussi habile que M. Merle. Le théâtre de la Porte-Saint-Martin lui a dû ses plus beaux jours, et sa brochure sur l'opéra nous a prouvé depuis long-temps qu'il avait vocation pour administrer une scène plus importante. Déjà l'affiche promet plusieurs ouvrages nouveaux; nous avions annoncé la mort de l'Opéra-Comique : c'est justice à nous d'annoncer sa résurection et de crier *vivat*, en attendant les *bravos* du public. Avant-hier déjà le bruit d'un petit succès a retenti jusqu'à nous.



De l'aveu des auditeurs libéraux eux-mêmes, dans le drame du procès des ministres de Charles X, l'intérêt du second jour passa du côté des accusés. M. de Polignac fut plaint avant d'être condamné, Peyronnet fit pleurer dans

la tribune des journalistes lorsqu'il prononça son apologe avec des larmes dans la voix et dans les yeux. Telle est enfin la sensibilité de nos jeunes *jacobins* de 1830 que nos deux journaux les plus révolutionnaires ont fait presque l'oraison funèbre de Quatre-Taillons : il est vrai que cet homme de sang a fait une mort héroïque dans le genre de celle de Duk Hatteracck le contrebandier dans *Guy Mannering*. Il y a un an on pleurait ses victimes, mais aujourd'hui comme l'homme de l'épigrame de Racine

> On pleure, hélas ! sur ce pauvre Holopherne
> Si méchamment mis à mort par Judith.



Le critique de la *Gazette-Étoile* fait aussi un bonnet rouge avec son fameux bonnet de nuit : il a beau faire, il restera Jacobin blanc. Seigneur Triboulet, vos grelots sont de trop sous cette nouvelle coiffure : les trois couleurs vous vont assez bien, mais c'est parce que, sans vous en douter, elles vous font ressembler un peu mieux à un arlequin. Vous vous plaignez que vous n'avez pas eu d'étrennes : vous en receviez donc vous aussi, sous M. de Polignac comme sous M. de Villèle. Bon jour, bon an, car vous continuez à nous faire rire !



Après la première lettre d'un grand personnage, insérée dans notre premier numéro du 2 janvier, nous n'avons pas été surpris de trouver la même idée développée il y a quelque jour dans le *Journal des Débats* : cette feuille a plus

souvent que nous des communications avec le grand personnage. Nous ne publierons la suite de cette correspondance que samedi prochain.



Encore une lettre fort originale après celle de Joseph Bonaparte : c'est la lettre du comte Montholon qui nous assure gravement que l'opinion de Napoléon était que tout Français âgé de 25 ans, et faisant partie de la garde nationale, devait être électeur. Charles X avait peut-être aussi des vues très-libérales qu'il dissimulait jusqu'après le succès des ordonnances.



Et la littérature, est-elle condamnée à s'éparpiller longtemps encore en articles dans les revues? Quoi! plus de livres! Et ces deux millions accordés à la librairie pour faire travailler les auteurs, les imprimeurs, les brocheurs, les assembleurs, les satineurs, les relieurs, etc., où ont-ils passés? à quoi ont-ils servi? Hélas! à faire rouler un ou deux mois de plus les cabriolets des bibliopoles petits-maîtres. Quant à nous, nous avons franchement désiré, à nos risques et périls, la ruine totale de nos libraires, afin qu'ils fassent place à d'autres, qui n'éclaboussent plus les auteurs et les admettent loyalement à leurs bénéfices. Autrefois, on prenait voiture après avoir fait fortune et non avant. En vérité, dame *Quotidienne* a quelquefois raison, il y avait du bon autrefois.

La *Quotidienne* et la *Gazette* fort embarrassées du vœu de pauvreté que l'*Avenir* propose aux marches de l'autel, le sont aussi beaucoup des ordonnances de notre quasi-révolution, qui enlève aux jésuites le mont Valérien et autres domaines illégalement attribués aux saints Pères par feu la légitimité. On parle aussi de provoquer une enquête sur le nombre des couvens et sur leurs dotations; car on sait combien le bon M. de Frayssinous était tolérant sur cet article. En attendant qu'on proclame la liberté de l'enseignement, nous recommandons aux abonnés des deux feuilles dévotes, la maison des Dames ***, rue ***. Une jeune personne, qui en est sortie dernièrement, se trouvait à une soirée où on l'avait avertie qu'était aussi un jeune aspirant à sa main, pour qui la maîtresse de la maison avait ménagé cette entrevue. Comme on avait vanté beaucoup les talens de la demoiselle, on la pria de chanter: après beaucoup d'instance d'une part, et d'hésitation de l'autre, elle se décida à donner un échantillon des cantiques qu'elle avait appris au couvent. L'assemblée était tout oreille lorsque la chanteuse, préludant en baissant les yeux, fit entendre d'une voix mélodieuse les paroles suivantes :

Tout le monde pue
Comme des charognes,
N'y a que... mon doux Jésus
Qui a l'odeur bonne !

Les éclats de rire interrompirent malheureusement la demoiselle au quatrième vers.

---

Imprimerie de A. BARBIER, rue des Marais S.-G., n° 17.

# POÉSIE.



## DITHYRAMBE

### SUR LA MORT DE JACQUES DELILLE.

« L'ASTRE éclatant du jour a fini sa carrière,
» La mer vient d'engloutir ce globe radieux;
» L'ombre efface déjà les sillons de lumière
» Qui marquaient dans le ciel son chemin glorieux.
» Les feux dont la nuit se décore
» N'ont rien de comparable aux brillantes clartés
» Dont il éblouissait nos regards enchantés.
» Dieux, ne verrons-nous plus les pompes de l'aurore,
» Ou le soleil doit-il encore
» Inviter les humains à ses solennités? »

Ainsi, dans l'ombre immense où se perdait leur voix,
Gémissaient les humains, hôtes naissans du monde,
Quand le char du soleil pour la première fois
Courut s'ensevelir dans l'onde
Et livra les vallons, les montagnes, les bois,
A l'horreur d'une nuit profonde.

Mais bientôt des mortels dissipant les douleurs,
L'Astre consolateur chasse la nuit obscure :
« Reprends, dit-il à la nature,
Reprends ta forme et tes couleurs;
Vallons, couvrez-vous de verdure,
Que l'émail du printemps renaisse sur les fleurs,
Que de l'or des moissons la terre se couronne,
Qu'un pavillon d'azur s'étende dans les cieux,
Et vous, devant mon char que la gloire environne,
Mortels, baissez les yeux! »

Le soleil, vainqueur des ténèbres,
Aux humains fut ainsi rendu :
Qui peut rendre à nos cris funèbres
L'astre que nous avons perdu ?
Le flambeau renaissant du monde
Peut de sa lumière féconde
L'embellir et le ranimer;
Nous seuls avons droit de nous plaindre,
Et l'astre qui vient de s'éteindre
Ne doit jamais se rallumer.

On a vu des clartés légères
Apparaître un moment sur l'abîme des flots.
A peine on distinguait ces lueurs passagères,
Que leurs feux expiraient aux yeux des matelots;
Mais toi, qui t'élevas par-delà le tonnerre,
Du soleil auguste rival,
Comme lui, tu brillais en éclairant la terre,
Et tu marchais d'un pas égal!

Vainement un orage, éclatant sur nos têtes,
Voulut de tes rayons obscurcir tous les traits,

Fidèle dans sa route, au milieu des tempêtes,
Ton char ne dévia jamais;
Une splendeur divine a marqué son passage,
Et l'éternelle nuit fut ton premier nuage.

Tandis que ma douleur s'exhale en vains adieux,
D'où vient qu'à mon oreille une douce harmonie
Apporte des accens joyeux?
D'où vient que sans respect pour le deuil du génie
Elle insulte à ces pleurs qui tombent de nos yeux?

Pardonnez, troupe divine
Qui sur la double colline
Formez ces rians concerts,
Je vois l'ombre fortunée
Que vos mains ont couronnée,
Et dont vous chantez les vers.
Vous lui montrez ces demeures,
Où charmant le cours des heures
Par de folâtres amours,
Un peuple tendre et fidèle
Dans une ivresse éternelle
Coule mollement ses jours.
Sous des bocages antiques
Dont les rameaux poétiques
Ombragent vos fronts sacrés,
Aux accords de Polymnie
Par vos jeux vous entourez
Sa vieillesse rajeunie.

Il s'égare avec vous au fond des bois épais,
Glorieux, immortel asile,

Où jadis en foulant des gazons toujours frais,
Vous conduisiez les pas d'Horace et de Virgile.

D'Ilion le héros pieux,
Apprêtant des lauriers pour ce front qu'il révère,
Au-devant du chantre des dieux
S'élance, et guide son vieux père.
Par un soupir Didon a trahi ses douleurs,
Et l'amour dans ses yeux retrouve encor des pleurs.

Orphée aux doux accens qui charment ses oreilles,
Du Virgile français reconnaît le pouvoir,
Et le jeune Aristée accourant pour le voir
Oublie un instant ses abeilles.

Mais que vois-je ? des monts que la neige a couverts,
Des rocs dont je cherche la cime,
Un ruisseau qui s'enfuit parmi des saules verts,
Des sapins suspendus sur les flots d'un abime,
Des champs chargés d'épis, des forêts, des déserts,
Assemblage confus de mille objets divers,
Ensemble bizarre et sublime!
Milton sur les rochers, sur le bord des torrens,
Promène au loin ses yeux errans.
Dès qu'il voit cette ombre nouvelle :
« O vous que les neuf Sœurs ont admis à leur cour,
» Dit-il, que sous vos doigts ma lyre fraternelle
» Par des accords plus doux enchante ce séjour! »

Des fantômes nombreux la troupe fugitive
Se rassemble, l'œil fixe et l'oreille attentive;
Ainsi dans les bois d'alentour

Nous voyons se presser les chantres du bocage,
Quand la sombre tempête ou le soir d'un beau jour
Les réunit en foule à l'abri du feuillage.

Le vieillard étonné les contemple un instant ;
Ses yeux d'un seul regard leur imposent silence,
Il prélude, il commence,
Et Milton enchanté s'admire en l'écoutant.

Écartez-vous, légers fantômes !
C'est trop le cacher à nos yeux.
Habitans qui peuplez ces fortunés royaumes,
Écartez-vous, héros et demi-dieux.
Et vous amans chéris des filles de mémoire,
Ses maîtres, ses égaux, ses amis, de sa gloire,
Mortels divins, écartez-vous !
Laissez-nous contempler cet auguste visage,
Et souffrez que, témoins d'un douloureux hommage,
Ses regards satisfaits s'abaissent jusqu'à nous.

O toi le digne objet des pleurs de ta patrie,
Vois un peuple idolâtre entourer ton cercueil !
La mort en te frappant a répandu le deuil
Sur la France attendrie.
On répète tes vers, on vante les leçons
Que de ta voix muette on ne peut plus entendre,
Et fiers de leur fardeau, tes jeunes nourrissons
D'un front respectueux se courbent sous ta cendre.

« Au bord d'un limpide ruisseau
Placez ma tombe solitaire ;
Que les arbres voisins, rapprochés en berceau,
Couvrent le tertre funéraire. »

Tu l'as dit : le dieu Pan, touché de tes destins,
Élève en soupirant ce monument champêtre,
Et tout près il écrit sur l'écorce d'un hêtre :
AU CHANTRE DES JARDINS.

L'Imagination, plaintive, échevelée,
Te cherche au milieu des tombeaux ;
Tantôt elle gémit, et tantôt consolée,
Elle te voit encor surpassant tes rivaux.

La Pitié sur les fleurs dont la terre est jonchée
S'avance, l'œil humide et la tête penchée.

Près du marbre insensible où t'enferme la mort,
Sur d'horribles serpens, dont la fureur sommeille,
L'envie en murmurant s'endort,
Et l'immortalité s'éveille.

CASIMIR DELAVIGNE, âgé de 20 ans.

---

# LITTÉRATURE ITALIENNE.

## CICÉRON,

### POÈME COMIQUE *.

Que nos orateurs de la tribune se rassurent : il ne s'agit point ici de MM. Dupin, ni de M. Jars, ni des autres sauveurs de notre Capitole de 1830, qui voient partout des Catilinas. Il s'agit de Cicéron lui-même, de Cicéron l'orateur romain, ou du moins du *Cicerone* de Passeroni.

Ce poème singulier est divisé en trente-trois chants, et le premier sert de préface : *Cicéron travesti* en est le sujet. Le *Scaron* italien ne le cède en rien au nôtre pour la plaisanterie, et il le surpasse pour la critique. Cet ouvrage, considéré sous ce point de vue, est intéressant ; la satire y est présentée d'une façon neuve et ingénieuse, qui la rend piquante : voici l'avant-propos qui fait la matière du premier Chant.

« Je vais chanter les hautes vertus et les glorieuses actions

* Il Cicerone, poema di Gian-Carlo Passeroni, in Venezia 1756.

de l'Orateur romain, dont les talens et le crédit firent tant de bruit dans l'univers. J'entrerai dans le détail de sa vie et de sa mort, drappant de temps en temps le vulgaire, si le ciel me prête vie.

» Prépare, Apollon, au Novice qui t'invoque une double couronne, non de cet arbre divin, que respecte la foudre, mais de feuilles de choux et de poirée, car tout rimeur en doit porter une. Ou bien daignez, chastes déesses du Parnasse, me faire descendre, de votre colline escarpée, un verre de cette liqueur si désaltérante dont vous faites votre boisson ordinaire. »

Le poète prie ensuite ses auditeurs de lui être favorables, et d'écouter tranquillement l'histoire qu'il va leur raconter, telle qu'il l'a lue dans un vieux livre. La Bibliomanie se trouve très-finement ridiculisée dans la description qu'il en fait. « C'est un livre, dit-il, que peu de gens peuvent se vanter de connaître, il est trop rare pour cela. Aussi n'est-il pas au rang de ceux que j'ai dans ma bibliothèque; je le tiens soigneusement enfermé sous la clef. Mon bisaïeul l'avait acheté à grands frais, d'un certain fameux Annius de Viterbe *, qui avait mis de sa propre main sur la couverture du livre : *Vie de Marcus Tullius Ciceron*. Le dedans est d'un autre jargon que le titre; à peine l'entend-on, et il n'y a d'ailleurs ni point ni virgule. » Quant à l'auteur de cet antique manuscrit, le poète n'en apprend à ses lecteurs que le nom qui est Jean Barthelemy; il renvoie ceux qui seront curieux d'en savoir davantage au premier recueil de vies d'auteurs qui s'imprimera. « Ce qui ne tardera pas, ajoute-t-il, soit en France,

* Auteur connu pour très-peu véridique.

soit ailleurs; car le grand goût du siècle est d'être biographe, à quelque prix que ce soit. On relance aujourd'ui jusque dans le tombeau les gens de mérite; on imprime tout ce qu'ils ont dit et fait tant bon que mauvais, et une traduction faite à la hâte pour la commodité des ignorans, suit l'ouvrage de près. Je me suis senti transporté comme les autres du noble désir d'acquérir la réputation d'homme de lettres. Ne pouvant rien produire de mon cru, je me suis mis à traduire en langue vulgaire mon vieux manuscrit. Le sujet m'en a paru divin pour un poème épique. Le plus rigoureux pédant ne saurait disconvenir que l'action, quant à l'unité et à la durée, n'en soit conforme aux règles les plus strictes de l'école. En effet si celui qui a tenu table toute la journée peut se vanter de n'avoir fait qu'un repas, par la même raison il y a unité dans le cours non interrompu de la vie de mon héros. Quant à la durée, Horace l'a fixée à soixante ans, et Cicéron n'en a guère vécu davantage. Que fallait-il de plus, dit-il, pour me déterminer à suivre l'exemple du bon curé Arlotto, qui, comme on sait, a mis en bonne prose les vers de Virgile? La différence qu'il y a entre nous deux, c'est qu'ici c'est de la bonne prose que je mets en méchans vers.

» Lecteurs, vous ne manquerez pas de dire en vous même : *Ah! c'est d'un tel qu'il entend parler : ici c'est une telle qu'il a en vue;* et vous serez (je vous en avertis) dans l'erreur. Tout ce que je dis est général, chacun de vous y peut prendre ce qui le regardera; mais qu'il n'aille pas s'aviser d'en rougir, autrement chacun le remarquerait. Je vous jure pour moi que je tire en l'air, sans savoir où le trait retombera; ainsi, que quiconque sera égratigné, porte le mal à sa bouche, et le suce en paix. S'il juge à propos

de crier et de se plaindre, je me défendrai en disant que je ne suis que traducteur, et que c'est à mon original qu'il faut s'en prendre.

» Un autre, je le sais, mettant la conscience de côté, et persuadé d'ailleurs qu'il y a au monde plus d'imbéciles que de gens d'esprit, vous aurait donné sa traduction comme un ouvrage venant de son cru; car il n'est pas rare de voir aujourd'hui des gens qui s'approprient ce qui n'est point à eux, sans s'embarasser si le larcin se découvrira ou non. Tel de nos jours passe pour auteur, qui est précisément du même calibre que moi; tout au plus a-t-il défiguré par quelque trait de sa façon l'ouvrage qu'il a pillé. Pour moi je ne me sens pas capable d'une telle bassesse, qui déshonore la profession, et avilit les lettres. Je rends à Jean Barthelemy tout l'hommage qui lui est dû. Outre le mérite de l'invention que je lui cède, il a encore assaisonné son sujet d'un ton de plaisanterie, que j'ai cru devoir conserver, attendu que je suis de l'avis d'Horace qui veut qu'on dise la vérité en riant, et que je pense avec Socrate, que de rire souvent est utile à la santé. »

Ce qui suit est une critique des moyens que les auteurs employaient encore naguère pour donner de la vogue à leurs écrits, et que le poète nomme charlataneric. « Je ne vous dirai point (c'est lui qui parle) que je m'étais mis à traduire par forme d'amusement, et qu'à peine y a-t-il eu une trentaine de stances de faites, que tout le voisinage et mes amis sont venus fondre sur moi, pour me forcer à rendre l'ouvrage public. Je ne me servirai pas non plus du prétexte de la déférence qu'il m'a fallu avoir aux ordres d'un grand, qui m'a enjoint de faire imprimer mon livre. J'ai toujours été véridique, et n'ai

menti en ma vie qu'à l'instant présent que je versifie; ainsi je dirai que, si mon livre paraît, c'est qu'il m'a plu de le donner, et que je l'en ai cru digne.

»S'il a le succès que j'espère, c'est pour lors que j'en ferai promptement faire une seconde édition. J'y ajouterai un volume de plus, parce que mon texte sera d'un côté et ma traduction de l'autre. Un prospectus précédera mon entreprise et l'annoncera aux étrangers. Par ce moyen, j'aurai des souscripteurs qui me payeront d'avance, et à qui, comme c'est l'usage, le livre coûtera plus cher qu'aux autres. De plus, comme le grand relief d'un ouvrage nouveau est d'être décoré de quelque nom illustre, je compte y avoir pourvu en insérant à la fin de mon livre une ample liste de personnages recommandables, dussé-je en supposer d'imaginaires, afin que cela me serve de cautions vis-à-vis de mes autres souscripteurs.

»A la tête du livre se lira, en gros caractère, le nom de quelque comte ou marquis, qui le rendra respectable. Pourvu que l'exemplaire soit richement relié à la hollandaise, il lui fera à coup sûr une place dans sa bibliothèque. J'en tirerai un *je vous remercie*, et le plaisir d'entendre dire que mon ouvrage est charmant, quoiqu'il ne l'aura pas lu, ou peut-être me payera-t-il de la même monnaie que le fut l'*Arioste*.

»Après l'épitre dédicatoire suivra, selon la coutume, une préface, que, comme bien d'autres, je ferai faire par quelque homme de lettres. Toutes les personnes qui auront chanté mes louanges y seront nominativement remerciées et fêtées, à proportion du bien qu'elles auront dit de mon ouvrage. Car c'est en cela (comme vient de nous en avertir un écrivain) que consiste la charité fraternelle.

« J'aurai grand soin d'y rabaisser mes confrères, et d'en dire tout le mal possible : c'est la mode. La précaution, au reste, est bonne : dans la certitude où est un auteur, qu'il sera un jour décrédité, c'est une consolation de se procurer par avance des compagnons d'infortune. Je me donnerai d'ailleurs du relief par ce moyen-là, et je me ferai passer pour le restaurateur de la poésie. Un de nos lettrés du premier ordre aura la commission de trouver dans mon poème quelque allégorie obscure, quoique je ne l'en croye cependant pas susceptible, afin que, grâces à la peine qu'il se sera donnée, je sois réputé pieux par mes lecteurs. A l'égard des argumens que l'on met d'ordinaire en tête de chaque chant, ce sera l'affaire d'un de mes amis. Il est bien juste, puisque j'en ai tant, qu'ils me soient de quelque utilité, à charge de revanche. Je dirai cependant, à leur honte, que maintenant que j'ai besoin d'eux, ils m'évitent comme si j'avais la peste. Il y en a même qui décrient mon ouvrage : c'est ce qui m'est arrivé de la part d'un docte et respectable personnage, qui m'a osé dire un jour en face qu'il n'aurait pas de débit. Peut-être, au reste, dit-il vrai ; cependant, cela n'est pas capable de me désespérer. Il est étonnant combien les mauvais livres, surtout ceux qui sont en langue vulgaire, se vendent bien. Il suffit pour cela qu'ils soient construits de façon qu'ils ne fatiguent pas le lecteur, qu'ils soient encore bien imprimés, et que la reliure en soit riche et galante, comme cela se pratique, surtout en France. Aussi aurai-je soin, lorsque le mien se réimprimera, d'y mettre en tête force belles gravures. J'y placerai le portrait de Cicéron, vraisemblablement celui de Jean Barthelemy, qui était un fort bel homme, et sans contredit le mien. Chaque chant sera ter-

miné par une vignette d'après le célèbre Piazzetta. Sur la marge, que je laisserai fort grande exprès, se trouveront des notes parsemées de mots grecs et d'autres langues encore moins connues. J'en ferai alors présent aux bibliothèques des pays les plus reculés et aux journalistes littéraires. Par là, j'empêcherai ces censeurs publics de crier après mon livre. Car enfin, comme dit le proverbe, à cheval donné on ne visite point la bouche : au contraire, ils insèreront dans leurs feuilles périodiques un extrait (fait par moi-même) de mon ouvrage, que je leur enverrai sous les auspices de quelque présent. Je ne compte cependant pas avoir besoin à leur égard de tant de précautions, pour en être prôné. Il en est dans le nombre qui, par pique contre leurs confrères, me rendront ce service. Si par hasard ils s'entendaient tous à me décrier, j'aurai recours à l'abbé Tartarolli, lettré de haut parage, ou à cette académie que je ne nomme pas, mais qui m'a confié qu'elle avait dessein de venger les gens de lettres et de tenir tête à ce tas de journalistes mordans, qui les insultent sans cesse. Au reste, ce n'est pas sans dessein que je les prends ici à partie, car le premier qui m'attaquera, je serai en droit de dire que c'est par vengeance. Enfin si au bout de l'année je me trouve encore tous mes exemplaires sur les bras, j'en serai quitte pour changer le frontispice, et y insérer les mots de *revu*, *corrigé et augmenté par*, etc. Ce stratagème, qui n'est pas nouveau, a déjà très-bien réussi, dit-on, à plus d'un auteur, et lui a valu de l'argent.

» A l'égard d'*errata*, je n'en veux point. Un auteur n'est pas obligé, selon moi, de faire une confession aussi publique que celle-là de ses sottises. S'il s'en trouve dans mon livre, le lecteur aura la bonté de les mettre sur le

compte de mon imprimeur. Je veux en récompense une vaste table des matières : c'est une si grande commodité pour les gens paresseux ! »

L'auteur ensuite rend compte de la façon dont il s'y est pris pour traduire son texte. Il n'a, dit-il, rien changé à l'essentiel, mais il s'est donné quelque liberté, quant aux épisodes. « Au reste je ne me vante pas, ajoute-t-il, d'être un grand poète : j'écris les choses comme elles se présentent à moi, et outre mon peu de savoir, ma plume en composant a toujours couru le grand galop. Bien des gens ne me croiront pas, mais peu m'importe ; je n'ajoute pas non plus toujours foi à ce que l'on me dit.

» Mais je m'aperçois que cette préface commence à devenir trop longue. Un prosélite de l'antiquité ne manquera pas de dire qu'elle pèche contre ce qu'enseigne Horace, en parlant des stances de huit vers. Je remercie ce savant homme de son bon avis. S'il m'eût rappelé plus tôt à moi-même, je l'aurais moins ennuyé, mais à présent il n'y a plus de remède. Faire un grand verbiage, Messieurs, pour vous en faire des excuses, ce serait pire encore que l'offense. Je finis donc tout court; prenez que je n'aie encore rien dit, et passons à Cicéron. »

On croirait qu'à la fin il va entrer en matière, mais il se ravise, et, après avoir pris pour prétexte la crainte de fatiguer ses auditeurs, il les congédie, en exigeant d'eux leur parole d'être de retour avant peu, pour l'écouter.

# PHILOSOPHIE MORALE.



## QUELQUES PENSÉES A L'ORDRE DU JOUR.

Les pensées suivantes sont extraites des Œuvres de milord Halifax (Georges Savill). On trouverait également dans Larochefoucault et La Bruyère une foule de maximes bonnes à répéter aujourd'hui; mais qui n'a pas en France Larochefoucault et La Bruyère dans sa bibliothèque?

### SUR L'ARGENT.

Si les hommes qui courent après l'argent, prenaient la peine de considérer combien il y a de choses qu'on n'acquiert pas par argent, ils en seraient sans doute moins avides. Je voudrais qu'ils fissent encore une autre réflexion, c'est que les choses qu'on achète avec de l'argent sons celles de toutes qui valent le moins.

On abuse si souvent de l'esprit et de l'argent, que j'oserais presque dire que ce sont deux choses qui nuisent plus aux hommes qu'elles ne leur servent.

C'est déjà une sottise que d'être orgueilleux : mais c'est

le comble du ridicule que de l'être parce qu'on est riche.

Ce ne sont pas les particuliers seulement qui font trop de cas de l'argent : lés états le prisent aussi trop. C'est presque un axiome en politique, que l'argent est le nerf de la guerre. Cette maxime s'appliquerait mieux aux soldats. On ne fait qu'une armée nombreuse avec de l'argent; mais dans une armée nombreuse les deux tiers sont des poltrons. Darius avait plus d'argent qu'Alexandre; et cependant ce fut Alexandre qui triompha.

Ceux qui croient que l'argent fait tout, sont fort sujets à tout faire pour de l'argent.

### SUR LA LITTÉRATURE.

Peu de littérature nous égare, et beaucoup nous appesantit.

Beaucoup de lecture dont on ne sait pas faire usage, est un grand amas de blé, qui se gâte, faute d'être remué.

La lecture de la plupart des hommes ressemble à une garderobe de vieux habits qui ne reverront jamais le jour.

Un sot savant ne fait qu'étendre ses méprises dans des couleurs plus vives.

Un grand savoir sans principe ne sert qu'à *broder* des erreurs.

La lecture est pernicieuse aux esprits faibles : ils se tromperaient moins par l'instinct seul.

Si l'on mettait dans un alambic tout le savoir des hommes érudits, on n'en distillerait qu'une bien petite quantité d'essence; mais on n'en distillerait rien du tout, si c'était des érudits sans jugement.

### SUR LA COUR.

La Cour est une compagnie de mendians bien élevés et bien vêtus.

A la Cour on se caresse et l'on se parle à l'oreille, sans qu'il y ait pourtant ni amitié, ni confiance.

Toutes les ruses échoueraient à la Cour par des contre-ruses, si ce n'est qu'on s'y occupe tant à tromper, qu'on n'a pas le temps de se mettre en garde contre tous les piéges.

Quiconque ne sait pas ramper n'a que faire à la Cour. On ne marche droit sur ses pieds que dans ses terres.

Quand le prince d'Orange monta sur le trône d'Angleterre, on vit dès le premier jour les mêmes courtisans dans son antichambre que sous le règne de Jacques II et dès le quatrième les mêmes flatteurs.

L'industrie des hommes s'épuise à briguer les charges; il ne leur en reste plus pour en remplir les devoirs.

Il n'y a pas deux créatures d'une espèce plus différente que l'est un homme qui sollicite une place, et le même homme après l'avoir obtenue.

Il y a des postes d'une influence si pernicieuse pour les mœurs et la vertu, qu'on se récrie lorsque quelqu'un les occupe sans que son cœur en soit gâté.

### SUR LA VANITÉ.

Le train du monde n'est autre chose que la vanité agissant sous diverses formes.

Les hommes se voient quelquefois mal; mais ils se regardent toujours.

La vanité ressemble à ces coursiers vigoureux qui vont un beau pas tant qu'on leur tient la bride haute; mais qui, dès qu'on la lâche, deviennent fougueux, et ne font plus que bondir.

La vanité peut se souffrir dans le train et l'équipage d'un homme de distinction; mais il ne faut pas qu'elle soit assise à sa table.

Les talens des hommes resteraient ensevelis comme l'or dans la mine, si un peu de vanité ne les forçait à se montrer.

Ne dissimulons pas le vrai motif qui nous porte aux sciences : c'est moins le désir de savoir, que l'ambition de paraître savans. La vanité tient trop de place dans notre ame, pour qu'aucune autre passion puisse prédominer sur elle. Mais elle a un malheur qui lui est particulièrement attaché; c'est de manquer souvent son but, précisément par trop d'empressement à y arriver; comme il arrive spécialement à ceux qui visent à la réputation de savans.

Notre orgueil nous exagère les forces et l'étendue de notre génie, et nous promettons bien au-delà de ce que nous pouvons effectuer. Mais nous voulons approfondir des matières, dont les élémens mêmes passent notre intelligence. Nous voulons enseigner aux autres ce que nous ne savons pas nous-mêmes, et instruire quand nous devrions apprendre.

C'est souvent aussi par vanité que nous nous jetons dans des affaires embarrassantes, auxquelles nous sacrifions notre fortune et notre repos.

C'est même par vanité qu'on fait le panégyrique d'autrui. On loue pour être loué.

Nous rougirions souvent de nous-mêmes, si nous savions le peu de cas que les autres font de nous : mais la vanité nous rend le service (bon ou mauvais) de nous le cacher. Quand elle nous a mis son bandeau, nous ne voyons pas même l'évidence.

La vanité ne saurait être amie de la vérité, parce que celle-ci la réprime.

Il ne faut pourtant pas rompre avec la vanité jusqu'au point de ne vouloir pas s'en aider dans de grandes entreprises. Tempérée par la prudence, elle porte au grand : ce n'est que quand on la laisse régner seule qu'elle attire des mépris, et fait commettre des extravagances.

On peut faire mauvais usage des plus excellentes choses, et bon usage des plus méchantes.

Il y a, à peu près, pareil nombre d'orgueilleux gonflés par la vanité, et d'autres remués par l'intérêt : mais on est encore plus souvent dupe de la vanité que de l'intérêt.

Le désir de survivre à soi-même dans la mémoire des hommes, est un désir en soi très-ridicule et très-frivole : mais c'est en même temps une illusion très-honnête et très-utile au monde.

Le blason est une de ces folies, qu'il y a de l'inconvénient à trop mépriser.

### SUR LE GOUVERNEMENT D'UN ÉTAT.

Une suite d'administration toujours bonne, une succession de ministres éclairés et habiles rendent de jour en

jour le gouvernement absolu, sans qu'on paraisse y prétendre, et peut-être même sans qu'on y ait prétendu.

Un bon gouvernement n'est pas celui qui n'a aucun inconvénient, car le plus parfait en a toujours, mais celui qui en a le moins, ou qui n'en a que de supportables.

L'intérêt du gouvernement et des sujets est en effet le même. Quiconque, d'une part ou d'autre, divise en deux cet intérêt simple, le conçoit mal et y préjudicie. J'ose même dire que plus l'une des deux parties blesse l'autre, plus il se mine et se détruit lui-même.

Un bon gouvernement offense autant de monde qu'un mauvais; car on ne saurait bien gouverner sans mécontenter beaucoup de gens.

De la façon que les hommes sont constitués par la nature, c'est une tâche pénible pour ceux qui les gouvernent, que de les contenir dans leur devoir.

C'est une galère à mener, où il faut châtier les forçats et les matelots, pour en tirer le service qu'ils doivent au vaisseau.

Le dérèglement d'un état ressemble au débordement d'un grand fleuve. Celui-ci submerge tout ce qu'il rencontre de pesant; mais les choses légères surnagent et restent sur la surface.

Le genre humain est ce qu'on veut qu'il soit. C'est la manière dont on le gouverne qui le décide au bien ou au mal. Une nation est une masse de pâte, dont le gouvernement fait des pains bons ou mauvais, suivant qu'il la pétrit bien ou mal.

C'est un bonheur pour une nation, que les sciences, les arts et le commerce y fleurissent; c'est même un bonheur pour ceux qui la gouvernent, quand ils ne veulent pas la

tyranniser. Rien n'est si aisé à conduire que des hommes sages et éclairés ; mais aussi rien ne hait tant qu'eux l'esclavage et la servitude. Donnez des peuples philosophes aux monarques, gardez les brutes pour les despotes : voilà les sujets qu'il leur faut.

De tous les gouvernemens, le militaire est celui où le luxe est moins dangereux. Les travaux de la guerre non-seulement excusent, mais exigent des délassemens et des plaisirs. Dans tout autre gouvernement, le luxe n'est qu'une habitude de dépenses frivoles et de folles dissipations, dont les conséquences sont pernicieuses à une nation.

---

Plick et Plock, scènes maritimes, par M. Eugène Sue ; un vol. in-18. Chez Eugène Renduel. Ce livre original, dont on connaît d'admirables fragmens insérés dans une revue, fera la réputation de M. Eugène Sue, écrivain spirituel et coloré, romancier d'âme et d'imagination. Nous rendrons compte de ce bel ouvrage.

---

# DU ROMAN HISTORIQUE

## ET DE FRAGOLETTA.

La littérature est l'expression de la société ; cette vérité, aujourd'hui si triviale, est le résultat des observations d'un esprit qui avait étudié de haut l'histoire des peuples et de la poésie.

L'homme, en effet, éprouve une émotion, et, pour l'exprimer, il emprunte des couleurs à tout ce qui l'entoure : il l'imprègne de son ciel bleu, s'il est italien, de sa brume grise, s'il est allemand, de son mysticisme, s'il est chrétien au quinzième siècle, de son septicisme s'il est philosophe au dix-huitième ; la chanson du sauvage aura des notes dont la rudesse et l'énergie traduiront celles de ses mœurs et de ses passions ; dans les madrigaux de la régence, on retrouvera ces abbés fleuris et ces chevaliers pleins de prétention et de musc, semblables à ces petites flammes bleues et froides, nées dans la corruption et qui finissent en pointes. Si les œuvres éparses d'une nation forment un miroir où cette nation se réfléchit tout entière, il est donné aux grands poètes de résumer la pensée des peuples au milieu desquels ils ont vécu, d'être, en un mot, leur époque faite homme : Moïse et les prophètes renfer-

ment, chacun, dans leur cadre, toutes les périodes hébraïques ; Homère est l'angle lumineux où les beaux temps de la Grèce jettent tous leurs rayons ; l'Énéide est tout le siècle d'Auguste, les tragédies de Racine sont celui de Louis XIV, et Shakespeare, Dante, Goëthe, Milton, tous les hommes de génie, enfin, sont des monumens historiques, beaux de nationalité contemporaine.

Les littératures, comme les sociétés qu'elles représentent, ont leurs divers âges : pour leur bouillante adolescence, c'est de l'ode ; la poésie épique pour leur forte jeunesse ; le drame et le roman pour leur puissante maturité.

Le drame et le roman historique sont l'expression de la France et de la littérature au dix-neuvième siècle ; ce besoin d'émotions vraies et fortes qui nous tourmente, cette vaste pensée qui embrasse tout à la fois le passé et l'avenir, cette raison profonde et cette poétique imagination qui caractérisent toutes les œuvres de notre âge, s'y répandent en liberté, comme l'airain qui coule à flots dans le moule d'une statue équestre.

Un des hommes chez qui une haute raison s'unit à une grande puissance d'imagination, et qui ont le plus heureusement interprété notre époque, c'est M. H. de Latouche ; et sa Fragoletta est un des livres qui réunissent au plus haut degré les conditions exigées dans une œuvre de ce temps : c'est un roman historique complet.

Vous avez vu le Brutus de M. Lethière, et vous avez compris que la pensée de ce grand peintre n'a pas été seulement de mettre en œuvre une des scènes les plus dramatiques connues, mais qu'il a voulu reproduire la vieille Rome tout entière, et qu'enfin Brutus, condamnant

ses fils à mort, n'a été pour lui qu'un moyen, le plus approprié, de grouper les fondateurs de la ville éternelle, à l'époque qu'il avait choisie. Ne revoyez-vous pas, en effet, dans cette place publique où devait se décider les destinées du monde, cette page sublime, cette Rome des premiers consuls, si simple et si grande, si austère et si magnifique, avec ses sénateurs vêtus de lin, et les pompeuses colonnades de ses temples, sa foule turbulente et pauvre, mais libre et majestueuse? Tout cela pourtant ne semble qu'accessoire, et tout l'intérêt, toute l'attention du spectateur se portent sur les personnages du premier plan, car le peintre a mis tout son art à compléter cette illusion; et chacun de ces bras qui s'agitent, de ces traits qui se contractent, tout, jusqu'à cette poussière qui tourbillonne dans le lointain, tend vers ce centre qu'on appelle unité, et sans lequel il n'y a pas d'œuvre. Cependant quand vous vous éloignez de ce tableau, tout votre être, vivement impressionné par le drame qui vient de se mouvoir sous vos yeux, conserve non seulement le souvenir de cet inflexible Brutus, de son collègue qui pleure, de ces deux jeunes hommes, dont l'un est déjà cadavre, et de l'autre qui souffre, parce que c'est son père qui le condamne, mais encore de la grande cité, de ses sénateurs, de ses palais, et de son peuple; et le but du peintre est rempli, il vous a fait connaître Rome.

Voilà le roman historique, et tel est le secret de la composition de M. de Latouche. C'est Fragoletta à propos de Naples et de Paris.

Nulle histoire, quelles qu'en soient l'étendue et la fidélité, ne donne l'idée de la révolution d'un pays comme ces scènes vivantes où l'élite de la population napolitaine

se venge par d'innocentes comédies du despotisme dont elle s'est affranchie, où la voluptueuse et cruelle Caroline enivre une courtisane anglaise d'amour et de vengeance, où le simple et sublime Caracciolo interrompt la lecture de son arrêt de mort, pour faire remarquer, à un jeune enseigne, l'avantage que les navires anglais ont sur ceux de Naples; où d'ineptes, d'atroces juges condamnent, sans les entendre, l'héroïque Caraffa et ses généreux compagnons; où enfin, un brigand de cœur hésite entre une potence honorable et une principauté infâme, dont le menace ce cardinal Ruffo, ce charlatan-génie qui de la tiare eût fait une puissance colossale.

La chute de notre directoire et nos mœurs au commencement du siècle ne sont pas retracées d'une manière moins pittoresque dans ce drame palpitant; tous les ridicules et toutes les célébrités de l'époque ressortent sous le ciseau brusque de M. de Latouche, avec un relief saisissant; c'est enfin ce panorama d'une vieille abbaye, où l'illusion est si complète que, frappés d'une émotion religieuse, vous vous sentez prêts à tomber à genoux.

Et maintenant, si nous songeons au moyen, à la chaîne qui rassemble toutes ces choses en faisceau, au mouvement qui fait marcher ces milliers de rouages vers un même but, à cette idée seconde que bien des auteurs eussent enviée comme idée première, nous ne savons lequel admirer le plus, ce jet hardi d'une âme profondément dramatique, ou l'art vigoureux qui l'a mis en œuvre.

Faites poser devant vous cet être inexprimable, qui n'a pas de sexe complet, et dans le cœur duquel luttent la timidité d'une femme et l'énergie d'un homme, qui aime la sœur, est aimé du frère, et ne peut rien rendre à l'un ni

à l'autre; voyez toutes les qualités de la femme rassemblées dans cette intéressante Eugénie, et toutes celles de l'homme dans ce noble d'Hauteville; placez entre eux l'effrayant et gracieux Adriani, comme la transition de ces deux types; jetez sur ces trois figures de la passion à pleine main, torturez ces trois cœurs avec des combinaisons, dont l'idée ne se trouve nulle part; puis, ne pouvant trouver de beaume à ces indicibles souffrances, élevez ce malheur à son comble, imaginez un dernier, un épouvantable sacrifice, épuisez enfin toutes nos facultés, et vous aurez créé un chef-d'œuvre, vous aurez fait Fragoletta.

Dire maintenant que dans ce livre le style répond à la pensée, que la couleur la plus brillante couvre le dessin le plus large, que les broderies les plus délicates parent l'étoffe la plus solide, ce serait détailler les ornemens qui serpentent sur les chapitaux d'un bel édifice; je résumerai mon jugement par un mot :

Comme l'Hermaphrodite, Fragoletta restera monument.

Félix D.

# RÉVÉLATIONS CONTEMPORAINES.

---

## LETTRE

ADRESSÉE A UNE DAME DU FAUBOURG SAINT-GERMAIN,

**PAR UN JÉSUITE EN MISSION A ROME,**

A L'OCCASION DES ORDONNANCES DE JUIN 1828.



### DEUXIÈME ARTICLE.

Rome, 25 août 1828.

Me voilà donc encore, ma chère pénitente, cheminant aussi légèrement que possible sur les dalles retentissantes du palais Quirinal, et, s'il faut l'avouer, caressant la pensée que les jésuites proscrits à Paris ne devaient pas être sans influence à Rome, puisque le nom seul de leur général y produisait un si magique effet. En réfléchissant, j'entrai dans une belle et vaste antichambre ornée de tableaux pieux, d'où bientôt après un officier de service m'introduisit dans le cabinet du père des fidèles.

Il est des gens et même des gens du monde qui, lorsqu'ils sont en présence d'un souverain, se sentent interdits et troublés au point de ne pouvoir presque plus souffler; mais pour moi telle ne fut pas, à beaucoup près, ma disposition d'esprit auprès du pape. Soit que la conversation que je venais d'avoir avec son secrétaire d'état m'eût

donné une sorte de colère, soit que sa molesse personnelle dans l'affaire des ordonnances m'eût inspiré contre lui un secret ressentiment, soit que n'ayant pas beaucoup à espérer de cette audience, je n'en eusse conséquemment pas grand'chose à craindre, j'abordai Léon XII * avec respect sans doute, mais sans trouble ni émotion.

« O Saint-Père, lui dis-je, l'Église de France, cette Église que votre Sainteté chérit si tendrement, est plongée dans les larmes et la désolation! Le démon semble avoir soufflé, sur ceux qui gouvernent ce pays, l'esprit de ruine et de vertige. Les prélats y sont persécutés, les consciences des lévites y sont tourmentées, et les jésuites, ces zélés et savans religieux qui instruisent la jeunesse dans les saines doctrines, et qui sont les tout particuliers serviteurs de votre Sainteté, en vont être indignement chassés. Ce déplorable état de choses réclame un prompt remède. Il est évidemment le produit de quelques fausses mesures humaines, ou le résultat de la colère céleste qui veut éprouver ses serviteurs. Dans ces deux cas, ô Saint-Père! les prélats, le clergé, et tout ce qu'il y a d'âmes pieuses en France ont senti qu'il était urgent de recourir à votre Sainteté, parce que, connaissant le mal mieux que personne, mieux que personne aussi elle peut découvrir et appliquer le remède. L'Église de France attend donc de votre Sainteté, ou des prières, si, contre toute attente, votre Sainteté venait à juger que cette Église a démérité du Très-Haut; ou des mesures humaines, si, comme il y a tout lieu de le croire, votre Sainteté pensait que le mal qui la dévore peut être guéri par la main des hommes.

» — Notre très-cher fils, me répondit aussitôt Léon XII, vous venez de renouveler toutes nos douleurs, toutes nos

* Léon XII, mort le 10 février 1829, était sage et pieux. Aimant le bien et le souhaitant de bonne foi, il eut plusieurs fois dans la pensée la réabolition des jésuites, mais il manqua de l'énergie nécessaire pour rendre ce service à la chrétienté. Léon XII, avec toutes ses vertus, n'était pas le pape qui convient au dix-neuvième siècle. Ce pontife n'était que bon, et il nous faudrait un pape ou excellent, ou bien mauvais. Dans le premier cas, il ferait le bien par lui-même; dans le second, on le ferait malgré lui et en haine de son autorité vermoulue. Aujourd'hui un Alexandre VII délivrerait la France du joug de Rome.

tribulations. Chacune de vos paroles est amèrement retombée sur notre cœur paternel. Nous savons qu'un furieux orage a renversé en France les jésuites, ces dévoués serviteurs du saint-siége, qu'un de nos prédécesseurs avait si justement surnommés les yeux de son esprit, *oculos mentis suæ;* nous savons aussi que la tempête y gronde sur le clergé en général, dont, par une usurpation inouie jusqu'à ce jour, on veut scruter la conscience. Mais nous devons vous dire, notre cher fils, qu'il n'a pas été en notre pouvoir d'empêcher cette double persécution. Les prières ferventes que nous avons adressées à celui qui gouverne la terre, les humbles représentations que nous avons faites à celui qui gouverne la France, tout a été également inutile. Dieu n'a pas cru devoir toucher le cœur du roi, et le roi (quant à présent du moins) n'a pas pensé qu'il lui fût permis de transgresser les lois de l'état. Dans cette fâcheuse extrémité, il ne nous restait qu'à employer des tempéramens, des palliatifs, et c'est ce que nous avons fait. Nous avons dû préférer sacrifier, ou plutôt feindre de sacrifier quelque chose, que de nous exposer à tout perdre; car nous ne sommes malheureusement plus au temps où les Alexandre, les Sixte et les Grégoire imposaient leurs volontés aux souverains. Maintenant ce sont les souverains qui nous intiment leurs ordres. La seule latitude que nous ayons, grâce aux habitudes diplomatiques du siècle, c'est de négocier, c'est-à-dire que nous parvenons quelquefois à éluder ces ordres, tout en paraissant nous y conformer. Du reste, notre cher fils, voyez votre respectable et digne général. Il peut à cet égard vous donner des explications satisfaisantes et vous dire des choses que nous pouvons ne pas savoir nous-même. Allez donc et recevez notre bénédiction apostolique. » A ces mots je me prosternai sous la main paternellement alongée du pontife, je baisai respectueusement sa sainte pantouffle, puis je sortis du palais, le cœur à peu près aussi navré que lorsque j'y étais entré.

Je pris aussitôt le chemin de notre collége. J'étais bien aise de rendre immédiatement compte au R. P. Fortis de la double entrevue que je venais d'avoir. « Ce pauvre Léon XII, me disais-je en marchant rapidement sur les

larges dalles de la rue du Peuple, on voit bien qu'il voudrait faire, mais qu'il ne peut pas. Maudit siècle de lumières!..» Alors il m'est venu une de ces pensées que l'on repousse comme l'œuvre de Satan, mais qu'on ne peut empêcher de naître : c'est que j'avais trouvé je ne sais quel bizarre rapport entre la déchéance morale dont le pape s'était plaint, comme pape, et l'état de sa pantoufle, qui était déformée et même décousue en plusieurs endroits.

Vous vous souvenez, ma chère pénitente, qu'à ma première visite notre digne général le R. P. Fortis m'avait apparu triste, pensif, et fortement préoccupé. Jugez donc quelle fut ma surprise, de lui voir à cette seconde entrevue un visage ouvert, épanoui et presque gai. Il s'aperçut de mon étonnement puisqu'il me dit avant que je lui eusse dit un seul mot :

« Je vous avais recommandé, ô mon fils! d'espérer et d'avoir courage, et j'use pour moi-même de ma recette. Les nouvelles de France, sans être précisément bonnes, ne sont pas désespérées. Avec des prélats et un clergé tels que vous les avez, il n'y a jamais rien de perdu. O messeigneurs de Paris, de Lyon, de Toulouse, de Marseille, de Chartres, etc., quel dommage que l'Église ne distribue pas des croix d'honneur!... Mais voyons, mon fils, ajouta notre général, qu'avez-vous fait? que vous a-t-on promis? — A peu près rien, mon très-révérend Père. » Ici je lui redis les paroles du pape et de monseigneur Bernetti son secrétaire-général. « Je m'en doutais, a repris brusquement le père Fortis. Ces gens-là n'ont point d'énergie, point de vigueur : ils ne veulent pas se convaincre qu'en religion comme en quoi que ce soit, pour avoir une chose il faut la vouloir fortement. Oh! que feus Pie VII et le cardinal Gonsalvi son secrétaire d'état ne vivent-ils, et que ne sont-ils à la place de ceux qui gouvernent aujourd'hui l'Église!... Comme ils auraient eu raison de ce pouvoir temporel, qui n'est orgueilleux et hautain que quand on lui cède! C'est que le vertueux Pie VII, si doux, si modeste dans sa vie privée, montrait un caractère de fer dans sa vie publique, et lorsqu'il croyait compromettre ses principes religieux, avec lesquels il ne transigeait jamais! Sa conduite avec le grand conquérant, avec le potentat

devant qui tous les rois s'agenouillaient humblement, l'a assez prouvé, je pense. Or, Pie VII eût dit à MM. Martignac et Portalis, signataires des ordonnances de juin :

« Vous voulez, Messieurs, chasser les jésuites de France! » eh bien! moi, je chasse de Rome vos académies de peinture, de sculpture et d'architecture. Je me vengerai sur » vos arts, que vous aimez tant, du mal que vous faites à » ma religion que je ne chéris pas moins. Vous prétendez » faire prêter un serment insolite à votre clergé! eh bien! » il n'obéira pas. Car en ce qui touche au culte, au dogme » et à la conscience, je suis son maître et non pas vous. » Persistez-vous dans vos projets impies? faites-vous fermer ses petits séminaires? destituez-vous les ecclésiastiques qui ne veulent pas courber la tête sous votre tyrannie? Dans ce cas je fais un appel à vos prélats, qui » l'entendront, n'en doutez pas. Vous aurez clos les petits » séminaires! ils fermeront tous les grands; vous aurez » destitué quelques professeurs ecclésiastiques! ils les interdiront tous jusqu'au sein de vos colléges royaux où » ils fourmillent. Ensuite ces prélats feront de concert un » mandement général, où ils protesteront des cruelles nécessités auxquelles vos empiétemens les auront réduits. » Puis, ministres orgueilleux et vains, ministres entêtés, » nous verrons comment vous gouvernerez des peuples » sans instruction, sans éducation, sans religion, et conséquemment sans frein. »

» Ainsi, mon cher fils, eût dit et eût fait Pie VII, et c'est malheureusement ce que n'a su ni dire ni faire Léon XII. Ce pontife éminemment pieux a eu la simplicité de croire qu'il suffirait de ses prières pour triompher de la malice des hommes, et la malice des hommes a triomphé de ses prières dont elle a ri. Léon XII vit dans le dix-neuvième siècle, mais il ne le connaît pas. Son administration sans nerf et sans volonté eût convenu au temps de la primitive Église, temps heureux duquel, hélas! nous sommes bien loin. Cependant, je vous le répète, mon cher fils, la situation de notre ordre n'est pas encore désespérée. Nous serons exilés de France, il est vrai, mais nous conserverons dans ce beau royaume de hautes positions à la cour (vous m'entendez), un certain nombre de nos frères en titre, et

une foule de bons amis, depuis les classes tout-à-fait inférieures, jusqu'aux rangs les plus élevés de la société, foule pieuse, douce et dévouée, que vos libéraux cherchent à flétrir du nom de congrégation. De plus, tous nos nouveaux établissemens seront sur les frontières de France, de sorte qu'au moindre signal, à la moindre occasion favorable, que ne manqueront pas de nous ménager nos prélats de cour, nous pourrons y rentrer presque sans nous déplacer. Quant aux autres parties de l'Europe, il en est plusieurs où notre institut est dans l'état le plus florissant. Nous possédons en Italie soixante-deux colléges, dont onze dans l'État romain. En Suisse, nous en avons sept, tous très-considérables et par l'importance des bâtimens et par le nombre et la qualité des élèves. Nos établissemens en Espagne sont aussi riches que nombreux; l'instruction générale et surtout la direction de la jeune noblesse y est entre nos mains. Le Portugal va incessamment nous rappeler; et que le pieux don Miguel ou son auguste mère règne dans ce pays, nous sommes sûrs d'y jouir d'une haute faveur. Nos religieux coopèrent en outre à l'enseignement public, et particulièrement en Danemarck, en Suède, en Angleterre, en Belgique, en Bavière, en Saxe, en Autriche et dans quelques autres contrées du nord. Sans posséder d'établissement proprement dit dans ces divers États, nous ne laissons pas, je puis vous l'assurer, d'y exercer une influence plus grande qu'on ne pense. Enfin, mon cher fils, si l'histoire des persécutions que souffrit notre ordre dans le dix-huitième siècle, déplorable époque où il fut à la fois chassé du Portugal, de l'Espagne, de la France et même de l'Église, si cette histoire est encore présente à votre souvenir, vous trouverez avec moi que sa situation actuelle renferme bien des espérances. Oui, mon fils, quoi que dise et fasse ce siècle incrédule et raisonneur, je veux, si le Tout-Puissant me prête vie, pouvoir répéter avant quelques années, ce qu'un de mes prédécesseurs, Claude Aquaviva, de glorieuse mémoire, disait à un personnage qui était venu le visiter: *Vous voyez bien ma petite chambre; eh bien! de là je fais mouvoir tous les princes et rois de l'Europe comme des marionnettes.* Adieu, mon cher fils; je vous souhaite un heu-

reux retour dans cette bonne France, que nous aimons trop pour la laisser en proie aux embûches de Satan et des libéraux. Portez les dépêches que voilà, et que vous serrerez soigneusement, à vos dignes prélats français, et dites-leur bien que rien n'est perdu puisque tout le courage de leur âme énergique est passé dans la mienne. »

Tel est, ma chère et noble pénitente, l'historique fidèle de ma mission à Rome; et vous pouvez voir que ce voyage, que j'avais commencé avec des espérances, se termine, il faut bien que je tranche le mot, par des mécomptes. Car, quoi qu'en ait dit le R. P. Fortis, de quelques brillantes couleurs qu'il ait peint notre situation en Europe, il n'en est pas moins certain qu'au mois d'octobre il nous faudra quitter la belle France, quitter cette nouvelle terre promise où nous avons de si beaux établissemens et où nous entrevoyions tant de facilités pour en créer d'autres !!!

Toutefois, je ne me décourage pas encore. Nos évêques ont tant d'énergie, nos amis de cour sont si chauds, et Charles X, dont le doucereux Martignac a évidemment surpris la simplicité, est si foncièrement pieux! Redoublons donc tous ensemble, ma belle pénitente, nobles, ecclésiastiques et bourgeois, redoublons d'efforts ou de vigueur pour renverser ce ministre libéral, et avec lui ses ordonnances impies. De mon côté j'écris par ce courrier même à divers personnages; du vôtre, voyez, allez, venez, agissez, intriguez; puissent les jésuites obtenir enfin la victoire! Ils en auraient sans doute les profits, mais je vous demande la permission de vous en offrir d'avance les lauriers.

Dans cet espoir, agréez, etc.

(*Fragment du* MANUSCRIT *trouvé dans une église de Lyon, par M. Alexandre Bret, de cette ville.*)

# CONTRASTES HISTORIQUES.



## L'HOMME ET LE CHEVAL.

—

Né d'une jument arabe aussi blanche que les lis de l'Yémen, aussi rapide que le Semoun, et d'un Andaloux aux formes sveltes et à l'œil plein de sang et de feu, qu'il était beau ce cheval!

Élevé sous les citronniers et les aloès de la plaine de Séville par un vieux Gitano dont il était l'amour, il gravissait, prompt comme l'éclair, les pentes escarpées et noires de cistes et de chênes à Kermès de la Sierra-Morena; puis, sans qu'aucun de ses quatre pieds de fer chancelât, il descendait les rives parfumées du Guadalquivir.

Le vieux Gitano mourut et le cheval fut amené en France.

Lafayette le vit; il sentit d'instinct qu'il y avait de la liberté dans cette prunelle étincelante, dans ces nazeaux haletans et ces dents qui rongeaient le mors; dans ces pieds qui broyaient le sol, dans tous ces muscles qui saillaient avec force, dans ce poil éblouissant, hérissé et sans tache, dans ce sublime quadrupède tout entier, et il l'a-

cheta, et il en fit le compagnon de ses dangers et de ses gloires.

Comme il était fier, quand il portait son noble maître aux états-généraux! On eût dit qu'il allait à un combat.

Une simple selle le recouvrait jusqu'alors; Lafayette institua les gardes nationales qui le nommèrent leur chef, et le beau coursier parut plus beau encore sous la housse de velours rouge aux crépines d'or : il semblait qu'il fût fait pour une telle parure.

Les vieilles tours de la Bastille roulèrent à ses pieds, et l'on eût pu croire, en le voyant se cabrer contre elles, qu'il comprimait tous les odieux souvenirs soulevés de leur poussière.

Des verrous de cette infâme prison une épée fut forgée; et le généreux animal, en la sentant battre sur son flanc, ne s'indignait plus; le sang des despotes en avait retrempé le fer.

Le jour où le sauveur de l'Amérique se jeta à la tête de la population parisienne, qui marchait furieuse sur Versailles, il était calme : il s'agissait de pardonner, de sauver des victimes.

Il fallait le voir dans une solennité de Versailles, au milieu d'un groupe de courtisans et de satellites des vieux siècles : ses pieds trépignaient de colère, et ses narines, gonflées de mépris, étaient pleines d'écume; toujours il devançait le cortége : il savait combien son maître était au-dessus de tous ces esclaves.

Il le prouva en foulant dans la boue ces ridicules défenseurs du trône, qui s'honoraient dans leur repaire des Tuileries du titre infâme de *Chevaliers du poignard.*

Mais ce fut la fumée de Philippeville, de Maubeuge et

de Florennes qui parut son véritable élément : comme dans cette belliqueuse atmosphère il respirait à l'aise !

Il était couvert d'honorables blessures, il avait vieilli ; la proscription avait éloigné son maître ; mais des patriotes le recueillirent, et il obtint la récompense de ses services : une retraite lui fut assurée jusqu'à la fin de sa vie ; des soins, des égards même lui furent prodigués ; et l'instant de sa mort fut retardé long-temps.

L'homme, après une carrière toute dévouée à la liberté des peuples, fut obligé, par ceux mêmes qui lui devaient le plus, de se retirer d'une lutte à laquelle son bras était si nécessaire.

La reconnaissance ne manqua pas au cheval.

On fut ingrat envers l'homme.

---



---

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

*Charles X*, par M. Jules Lacroix, brochure, chez Eugène Renduel. — Qu'ils comprenaient peu leur siècle, qu'ils avaient la vue courte ceux pour qui le romantisme n'était qu'une question littéraire et qui s'occupaient gravement à souligner, dans les hardies ébauches du jeune siècle, une expression hasardée, un vers sans césure, une infraction enfin aux règles convenues et consacrées par tant d'années ! Au lieu d'une débauche convulsive de l'imagination, d'une dépravation délirante du goût, ils n'auraient dû voir, dans nos plus étranges écarts, qu'une surabondance de vie et de chaleur, un besoin immense de liberté, qui, refoulé de l'arène politique, allait déborder avec fureur dans le domaine des lettres et des arts. Mais, non ; libéraux incomplets et régénérateurs myopes, ils servaient mieux que les aristocrates eux-mêmes la cause de la restauration. Juillet heureusement est venu chasser le droit divin en littérature comme en politique, et l'artiste a pu créer à l'aise et le citoyen proclamer une pensée indépendante ; ou plutôt le citoyen et l'artiste n'ont plus fait qu'un homme, parce que la vraie liberté, c'est la poésie.

Et c'est ainsi que l'œuvre de M. Jules Lacroix est véritablement complexe : il y a du soleil de juillet dans cette ode, c'est-à-dire de l'imagination et de l'âme, de la poésie et de la liberté. Enfant de la double régénération, M. Ju-

les Lacroix a puisé ses inspirations dans son patriotisme, et le patriotisme inspire bien. D'autres ont exhalé leur haine avec colère contre le parjure auteur des ordonnances; mais lui a frappé plus fort en ne l'accablant que d'ironie et de pitié, mais de cette ironie et de cette pitié après quoi un homme ne se relève plus, et qui vous écrasent comme ver quand de sanglans reproches ne font que vous poignarder.

Rien de mouvant, de pittoresque comme le départ de la flotte française pour Alger, dans la seconde partie de ce poëme.

Puis vient la cruelle, l'accablante ironie. Que t'a servi, dit le poète au vieux tyran, ta garde avec ses canons et ses lourds cuirassiers? que t'a servi ton or? que t'a servi la gloire de la jeune armée? Il poursuit le sarcasme jusqu'au bout, et l'achève enfin avec ce terrible coup de fouet :

Si jamais un Bourbon repassait la frontière,
Nos pavés remûraient encor.

Rien de la restauration dans le style de M. Jules Lacroix : son allure est franche, décidée, brutale même comme celle des hommes de juillet; sa voix n'a pas de ces inflexions modulées, cadencées par une civilisation excessive : elle a l'accent plein, rauque, guttural de l'homme primitif. Ce n'est pas la chair blanche, le bras potelé de la muse des salons : ce sont des muscles saillans et des membres bruns et velus, c'est un homme.

Après les deux odes de Victor Hugo et *la Curée* de Barbier, *Charles X* est la pièce la plus remarquable qu'on ait faite sur la révolution de 1830. Nous en citerons ce vers, qui donnera une idée de la manière de l'auteur :

C'est aux Napoléons que sied la tyrannie.

Il y a à la fois dans cette ligne la condamnation et l'apologie du grand homme. Elle résume son histoire tout entière.

— *Lucius-Junius Brutus*, tragédie en cinq actes, par M. Andrieux, représentée au Théâtre-Français. Chez madame de Bréville, rue de l'Odéon, n. 32.

C'est un bizarre destin que le sien.

Il sortit du cerveau paternel au milieu des tempêtes de 94; c'était l'heure alors : Brutus pouvait s'élancer aux forum, et jeter sa voix sévère parmi les clameurs de la grande plèbe. Il ne le fit pas. Il voulut mûrir en silence son génie avant de montrer à la foule sa face de vieux romain. Moment perdu de long-temps ne revient. Brutus attendit trente-cinq ans !

En effet, eût il pu décemment étaler sa toge de laine dans les salons de M. le comte de Barras? Les incroyables du directoire lui eussent trouvé l'air commun et la tournure maratiste; ils l'eussent renvoyé au faubourg Antoine.

Puis vint un victorieux qui balaya d'un souffle incroyable de maratiste, bonnets rouges et collets verts. Ce fut bien pis pour le pauvre consul; il savait mal faire la révérence, et l'on sait d'ailleurs que les Césars et les Brutus vivent rarement bien ensemble.

Le géant disparut : de petits hommes se hissèrent sur son grand trône. Brutus leur parut séditieux : sa toge était bordée de rouge; on le soupçonnait véhémentement d'hérésie en matière de droit divin.

Oui : c'est étrange qu'il ait fallu trente-cinq ans, deux

dynasties, l'une étouffée au berceau, l'autre morte de caducité, et les trois jours, pour que Brutus pût parler liberté sur la scène française.

Brutus vit pourtant qu'on ne perd rien pour attendre; car il se retrouva l'homme du jour parmi les hommes de juillet, et sa voix ne lui sembla pas surannée quand il vint dire :

Tyrans, disparaissez : votre règne est fini.
Remplaçons leur puissance absolue, effrénée,
Par une autorité temporaire et bornée :
Que chacun au forum vienne donner sa voix;
La volonté publique est la source des lois!

Si bien qu'on prit ses vieilles harangues pour des discours de circonstance. Aussi quels applaudissemens accueillirent sa voix, à ces mots :

Ces grands dont on ne peut vanter que les ancêtres,
Avides de pouvoir, de trésors affamés,
N'étant plus oppresseurs, vont se croire opprimés.

Les personnages qui entourent le consul nous offrent aussi plus d'un rapprochement. Grâce à Dieu, nous ne craignons pas nos Mamilius et nos Vitellius; observons-les pourtant!

Nous engageons nos lecteurs à faire connaissance par eux-mêmes avec *Junius Brutus*. Ils retireront au moins autant de fruits de sa conversation, que des harangues de M. Charles Dupin, voire même de M. Persil, et nous avons maintes fois désiré à plus d'un grand homme du siècle des lumières la science politique du consul romain, mort il y a deux mille et quelques cents ans.

## CHRONIQUE THÉATRALE.

Opéra-Comique. — *Les Deux Familles*, opéra en trois actes, paroles de M. Eugène, musique de M. Labarre. — C'est une idée profonde et sublime que celle de ce jeune compositeur qui, dans une étrange symphonie, abaisse par degrés jusqu'à la vulgarité d'une ritournelle triviale, la mélodie céleste du chant d'amour le plus ravissant.

Sommes-nous donc condamnés à éprouver chaque jour l'émotion poignante qui poursuit le héros imaginaire dont M. Berlioz a exprimé si puissamment les fantastiques douleurs? Nous faudra-t-il voir tous les objets de notre respectueuse admiration profanés l'un après l'autre, jusqu'à ce que notre esprit les rejette comme des banalités nauséabondes? On a bien mis les *Horaces* en ballet!

Les hommes de la république et de l'empire, les héros de juillet ont été *exploités* à la fois : l'ombre de l'empereur est traînée chaque soir sur nos théâtres, entre les facéties de M. Odry et les exploits du *Brigand des Adrets*, et voici que *le Cid*, le Cid du vieux Corneille assouplit sa rude voix aux roulades et aux fioritures de l'Opéra-Comique? Un reste de respect pour son antique gloire, lui a sans doute fait déguiser son nom.

C'est la première partie du chef-d'œuvre immortel de Corneille, qui a été brodée et enjolivée avec tout le savoir faire de nos arrangeurs de libretti. Le comte de Gormas, qui dans l'opéra se nomme don Pèdre, a pris la pré-

caution, avant le fameux duel, de consentir d'avance au mariage de sa fille avec son adversaire ; on fait accroire à la belle orpheline que son père est parti pour un long voyage, et tout s'arrange le mieux du monde.

La musique est, dit-on, le coup d'essai d'un élève de M. Boieldieu. Nous ne dirons pas tout-à-fait que *ce coup d'essai soit un coup de maître;* cependant la partition est loin d'être sans mérite, plusieurs morceaux ont reçu du public un accueil brillant et mérité, et ont justifié les applaudissemens qui ont retenti lorsqu'on a proclamé le nom de M. Labarre.

Au total, succès très-prononcé; car une bonne musique suffit à ceux qui ont des oreilles. Tout Paris ira entendre les *Deux Familles*, et applaudir le jeune compositeur. Corneille est mieux traité que Quinault.

ODÉON. — *Napoléon Bonaparte, ou trente ans de l'histoire de France*, drame en 6 actes et en prose, par M. Alexandre Dumas. — *Toujours lui! lui partout!* dit Victor Hugo dans sa magnifique orientale de Napoléon. En effet, depuis la révolution de juillet, on peut dire que Bonaparte est partout, dans nos musées comme sur la porte des vitriers; pas un théâtre qui n'ait le sien. Jamais homme ne fut plus exploité : il en sera bientôt des Bonapartes comme des Atrides, qu'on refait depuis deux mille ans, et qui sont encore à faire. — Ah! messieurs les comédiens, croyez-vous donc qu'il suffise d'avoir une redingote grise sur les épaules, et sur la tête un petit chapeau pour ressusciter Napoléon? Vous avez beau marcher convulsivement et faire le gros dos, parler comme on bégaye et renifler de larges prises de tabac, vous ne ressemblez pas à l'empereur : une cari-

cature n'est pas un portrait : il faut du génie pour représenter l'homme de génie. — Il en faut surtout pour évoquer l'ombre de Bonaparte, lui redonner un corps, une âme, et le faire parler comme il parlait; c'est qu'il avait de ces mots à lui, une espèce de langue à part dont personne au monde n'avait le secret, et que sa vieille garde comprenait bien. Qui lui rendra ces tournures de phrases rudes et pittoresques, ces grandes expressions à la Moïse qui lui venaient par hasard et d'inspiration? Certes, il ne suffit pas, encore une fois, de coudre ces paroles surhumaines, ces à-propos d'homme de génie à de froides amplifications d'hommes de lettres. Il faut plus que du talent, plus qu'un peu d'habitude scénique pour tailler un drame dans Napoléon.—Il faut des bras forts pour remuer le colosse.—Il me semble que le Bonaparte de Sainte-Hélène est tout lyrique et convient mieux à l'ode qu'au drame. Qu'importe qu'il répète en perroquet des pages entières de son *Mémorial :* je vois trop clairement les ciseaux du dramaturge. J'aime bien mieux le poète qui, tout chaud de Las-Cases, ne fait pas du Bonaparte à livre ouvert, et refond ces riches matériaux épars pour en former un tout sublime à l'image du grand homme. Le poète imagine, et c'est pour cela même qu'il est vrai. Voyez Victor Hugo : il n'a pas voulu mettre en scène Napoléon; il s'est privé de puissans auxiliaires, la redingote grise et le chapeau à cornes. Il aurait pu, lui aussi, travailler de concert avec le décorateur et dépenser 200,000 francs en toiles peintes, en sapeurs, en incendies rouges, bleus et verts; une douzaine de coups de canon, force fusillades et roulemens de tambour, et vous avez trois cents représentations de suite. Mais Victor Hugo travaille pour les siècles; il coule en bronze; il ne croit pas que la terre-glaise vaille le

moule. Aussi ne vois-je rien, après la colonne de la place Vendôme, qui fasse plus d'honneur à Napoléon que les vers de Victor Hugo.

. . . . . . . « Ou brûlante ou glacée,
» Son image sans cesse ébranle ma pensée :
» Il verse à mon esprit le souffle créateur.
» Je tremble, et dans ma bouche abondent les paroles
» Quand son nom gigantesque, entouré d'auréoles,
» Se dresse dans mon vers de toute sa hauteur! »

Voilà comme parle Victor Hugo! et quelle prose ne serait pas terne et fade à côté de pareils vers! C'est Victor Hugo qui peut dire : il me faut Bonaparte, à moi tout seul, nous avons besoin l'un de l'autre; Homère avait Achille!

Cependant M. Alexandre Dumas qui, certes, eût bien été capable de tracer à grands traits cette belle figure impériale, et d'anatomiser le crâne du géant, n'a pas cru devoir envisager poétiquement un sujet contemporain. Il a craint sans doute d'altérer des faits si connus, et d'éveiller par conséquent moins de sympathie dans nos cœurs. Il a voulu remuer des masses, et jamais pièce de théâtre ne fut plus électrisante. C'est un ouvrage peu littéraire sans doute, mais qui part d'une main puissante. On y reconnaît l'auteur d'*Henri III* et de *Christine*, sa force de combinaisons, et parfois son style ferme et vigoureux. Ses personnages sont toujours bien dessinés et vivans; jamais de ces contours indéterminés et vagues, qui montrent la faiblesse de l'artiste. Je crois voir un de ces peintres qui, dans deux ou trois coups de brosse, drus et larges, groupent sur une toile une des physionomies bien caractérisées qu'il faut regarder à distance. J'aime ce drame gigantes-

que où se meuvent trente ans de l'histoire de France, immense panorama de noms et de personnages plus ou moins fameux, où passent et repassent les *Murat*, les *Davoust*, et tous ces bons généraux faits pour un Bonaparte; et puis ces rois dorés comme des rois de théâtre, qui font queue dans l'antichambre impériale : au milieu de tout cela Napoléon Bonaparte gouvernant le monde les bras croisés. Mais un rôle vraiment dramatique et d'un grand effet, c'est un espion par fanatisme, qui meurt à Sainte-Hélène, victime de son dévouement pour Napoléon. Ce caractère est sublime, et contraste admirablement avec celui de l'empereur; c'est la partie poétique de la pièce, qui ne manque pas de belles scènes. Celle du Kremlin est magnifique. Napoléon pleurant sur *Moscou*, et qu'on est forcé d'arracher au palais des czars enflammé, me paraît plus grand encore que César seul et calme au milieu d'une mer tempêtueuse. L'intérêt va toujours croissant jusqu'à l'horrible agonie de Sainte-Hélène. Alors il faut absolument pleurer, car le cœur se briserait. Frédérik est déchirant, l'empereur n'a pu mourir qu'ainsi.

VAUDEVILLE.—*La Mendiante*, drame en deux actes, mêlé de couplets, par M. Brice. —Le sujet de ce drame, qui n'est pas dépourvu d'intérêt, a quelque analogie avec celui de la comédie de M. Roger, *l'Avocat*. C'est un jeune avocat qui sacrifie une grande partie de sa fortune pour dédommager une honnête famille, à la ruine de laquelle il a contribué par une faute involontaire.

Au premier acte, nous assistons à une soirée de la Chaumière. A travers des scènes de grisettes écrites dans un style tant soit peu grivois, apparaît Pauline, l'héroïne de la pièce : elle mendie pour sa mère mourante. Un jeune

avocat nommé Ernest est le seul qui s'attendrisse sur son sort, et lui donne quelques secours. Le deuxième acte nous montre la famille de Pauline rentrée dans sa première aisance. La jeune fille va épouser un des amis d'Ernest, bien qu'elle ait toujours conservé un vague et tendre souvenir de celui qui n'avait pas repoussé son infortune. Celui-ci revient d'Italie au moment où le mariage va se conclure : on découvre qu'il est l'avocat dont l'erreur avait entraîné la ruine du père de Pauline, et qui, depuis, a relevé la fortune de cette famille aux dépens de la sienne. Le prétendu de Pauline, se sentant moins de droits à l'amour de la jeune fille que son ami, prend bravement son parti, et les unit lui-même.

Cette pièce a été assez favorablement accueillie. M. Arago est le plus actif des directeurs de théâtre.

Gaîté. — *Malmaison et Sainte-Hélène*, mélodrame en cinq actes, extrait des mémoires contemporains et documens authentiques. — L'une des plus grandes fautes de Napoléon fut sans contredit son divorce avec Joséphine : ce fut encore une conséquence du funeste système qui l'entraînait à vouloir continuer en sa personne un passé mort pour jamais, au lieu de guider les nations vers un avenir qu'il devait percer de son œil d'aigle. Il lui fallut une fille d'empereur, comme il lui avait fallu une noblesse héréditaire : c'était aussi une quasi-légitimité qu'il voulait donner à sa race. Après sa séparation d'avec la bonne et charmante femme dont la douce raison avait tempéré plus d'une fois sa fatale inflexibilité, l'étoile de l'empereur commença à pâlir. Né loin du trône, il ignorait sans doute que les légitimes n'ont point d'entrailles : il compta sur l'appui de son beau-père, fut trahi, et tomba.

Telle est la pensée qui a présidé à cet ouvrage, et que

l'auteur et les acteurs ont heureusement développée.

Comme c'est bien cette Joséphine si douce, si bienfaisante, si impressionnable, cette femme dont le souvenir s'est conservé si pur et si précieux, grâce peut-être à celui de la froide et insensible rivale qui lui succéda sur un trône qu'elle avait si bien rempli, cette femme dont on aime jusqu'aux faiblesses! Jusqu'à présent, sur la scène comme ailleurs, la figure colossale de l'empereur écrasait tous les personnages que les auteurs groupaient autour de lui : ici Joséphine, par momens, balance l'intérêt accablant qu'il inspire.

Dans la première partie de la pièce, nous la voyons tour à tour protégeant l'industrie, comblant de bienfaits tout ce qui l'entoure, puis se livrant à des superstitions féminines, écoutant la fameuse Lenormand, qui lui prédit l'élévation de son époux au trône, dont un degré sanglant la sépare. — Joséphine apprend l'arrestation et le procès du duc d'Enghien : voilà le degré sanglant qu'elle doit empêcher Napoléon de franchir; il cède à ses instances; mais, quand il révoque l'ordre, il est trop tard.

Le premier consul est empereur; plusieurs années se sont écoulées : il n'a point d'héritier; il se résout au divorce, et c'est Eugène qu'il charge d'y préparer sa mère! Elle se résigne, signe l'acte fatal et s'évanouit dans les bras de ses enfans.

Dans la seconde partie, Napoléon est à Sainte-Hélène, en proie à ses souvenirs, et aux persécutions de l'infâme Hudson-Lowe. Il s'endort après avoir relu une lettre de Joséphine; un songe lui fait voir la pompe funèbre de celle qu'il a tant aimée. C'est le présage du sort qui l'attend lui-même; en effet, nous assistons bientôt à ses derniers momens.

Mademoiselle Verneuil a rempli avec un rare talent le rôle de Joséphine.

La direction de M. Guilbert Pixérécourt soutient avec bonheur le cours des recettes; le choix des pièces nouvelles, la composition de la troupe et du répertoire sont affaire à un homme de talent; car il ne suffit pas d'ouvrir les portes d'un théâtre pour remplir à la fois la salle et la caisse.

—*Madame de Lavalette*, drame. — Même inconvenance que celle qui a blessé tous les spectateurs dans le *Collége de Richenau*, et dans le *Moulin de Jemmapes*. Il est des gloires et des malheurs qui sont déjà du domaine de l'histoire, sans être encore de celui du théâtre. De tristes et déplorables circonstances nous font blâmer plus fortement ici le choix d'un tel sujet, et l'introduction sur la scène de cette héroïne de l'amour conjugal. Personne n'ignore la dernière infortune qui a suivi son dévouement sublime, et le respect douloureux qu'elle inspire aurait dû empêcher d'en faire l'objet d'une spéculation dramatique. La réclamation de la famille vient d'ajouter un nouveau poids à nos réflexions.

Le succès de cette pièce qui ne pouvait manquer d'être touchante et pleine d'intérêt, n'est point un argument qu'on puisse faire valoir contre notre opinion; malgré l'intérêt bien sincère que nous portons aux administrations théâtrales, nous serions fâchés de les voir remplir leurs coffres par de tels moyens, et nous les engageons à tenter, pour ranimer l'indifférence du public, des efforts plus dignes de l'art et plus durables dans leurs résultats.

---

Imprimerie de A. BARBIER, rue des Marais S.-G., n° 17.

# POÉSIE.

TRADUCTION INÉDITE

## D'UNE ODE D'HORACE.

### A SON ESCLAVE.

*Persicos odi, puer, apparatus.*
Livre I, 38.

Je hais tout l'appareil du Perse fastueux,
Ces couronnes de fleurs où l'écorce s'enlace;
Ne t'embarrasse pas, cher enfant, de la place
Où fleurit en automne un rosier paresseux.

Je ne demande pas que d'une main légère
Tu tresses en festons le myrthe simple et frais.
Le myrthe nous convient quand tu remplis mon verre,
Et quand je ris, buvant sous mes pampres épais!

Louis XVIII.

## LE PACHA DE CORON.



Au fond de son harem, en un lieu de mystère,
Où brûlent les parfums les plus doux de la terre,
Où glisse mollement une brise d'été,
Où dans un bassin tombe une eau claire où s'étale
Tout ce que peut offrir la pompe orientale
D'aiguillons à la volupté;

Sur un sopha couvert d'un soyeux poil de chèvre,
Le pacha de Coron, au visage, à la lèvre
Que le temps a marqués de son souffle outrageant,
Assis, portant aux plis de sa large ceinture
Un kandjar de Damas d'une riche monture,
Et deux longs pistolets d'argent,

D'un œil qui de plaisir flamboie et papillote,
Regarde en lui parlant une jeune Hydriote,
Demi-nue et sortant d'un bain d'ambre et de nard,
Qui sur les doux coussins nonchalamment se penche,
Puis écoute les mots où le vieillard s'épanche,
En jouant avec son poignard,

Tandis qu'avec sa robe aux ondoyantes taches,
Sa queue au noir bouquet, et ses longues moustaches,

Repose devant eux, roulé comme un anneau,
Un tigre, pris enfant aux forêts du Bengale,
Docile comme un chien, d'une douceur égale
A la douceur d'un jeune agneau.

« Que tu fais bien, dit-il, de n'être plus chrétienne!
Vois!... quelle destinée est égale à la tienne!
Nos nœuds seront demain bénis par Mahomet,
Et lorsque je mourrai, tu seras l'héritière
De mon vaste palais, de ma fortune entière;
Le Coran aussi le permet!

» Mais en effet, dis-moi, de cette belle vie
Qui de tant de beautés allumera l'envie,
Quelle femme jamais fut plus digne que toi?
Ta blanche joue a bu la rose d'Idumée!
Aucun parfum ne vaut ton haleine embaumée,
Qui renouvelle tout en moi!

» Semblable au saule vert qui se couche sur l'onde
De mon jardin anglais, ta chevelure blonde,
Jusqu'à tes pieds de neige et tout petits, descend;
Ta main a la douceur, le mœlleux de la soie!
Où rencontrer ce sein où l'amour se déploie,
Ta parole au magique accent?

» Tes lèvres, où jamais le souris ne sommeille,
Effacent en couleur la grenade vermeille!
Tes dents ont plus d'éclat que les perles d'Ophir!
Puis dis-moi, dis-moi donc, sublime créature,
Dis-moi quelle clarté dans toute la nature,
Dis-moi quel astre, quel saphir

« Peut valoir ces grands yeux qu'un sourcil d'or couronne,
Que l'ovale mouvant de longs cils environne,
Ces yeux d'un bleu si vif, étoiles de nos jours?
Oui, mon trésor, mon Dieu, ma Péri, ma lumière,
Oui, des femmes Allah t'a faite la première!
A toi, toujours! à toi, toujours! »

Et le vieillard, jouet d'une extatique ivresse,
De ses bras tremblottans et l'enlace et la presse;
Il étreint d'un baiser son col éblouissant;
Il lui serre la main, dont le poignard échappe,
Et de son beau pied nu que le fer aigu frappe,
Fait jaillir des gouttes de sang!

Le tigre voit ce sang et le respire! il bave,
Et s'allonge, et se dresse, et sur la belle esclave,
L'œil ruisselant de flamme, il fond comme l'éclair,
La déchire!!... et soudain le vieux pacha se lève,
S'éloigne, et froidement de sa ceinture enlève
Un pistolet qu'il tire en l'air!

On accourt à ce bruit de la salle prochaine;
Et le maître montrant le tigre: « Qu'on l'enchaine,
Et qu'il jeûne sept jours de mes regards proscrit! »
Puis, digne sectateur de la foi musulmane,
Tranquille, il se rassied sur la molle ottomane,
En ajoutant: C'était écrit!!!

ÉDOUARD D'ANGLEMONT.

---

# LÉGISLATION.



## DU DIVORCE.

—

Lorsque pour la première fois une loi du divorce fut inscrite par nos codes, la France était travaillée par une révolution qui avait résolu de ne rien laisser debout des anciennes institutions. Si, pour renverser les obstacles qu'elle rencontra sur son passage, et en raison même de ces obstacles, elle se montra souvent cruelle, sanguinaire, au moins quand elle porta vers la réforme législative cette prodigieuse activité, cette foi en elle-même, qui lui assura la victoire sur ses ennemis du dedans et du dehors; pour accomplir cette partie de sa mission elle trouva dans cette activité, dans cette confiance en son droit, des ressources qui dans d'autres temps sont le fruit des plus longues et des plus laborieuses investigations.

Certes il s'en faut de beaucoup que parmi les innombrables lois que la révolution nous a léguées, la plus grande partie ne se ressente pas de cette espèce d'improvisation législative, qui est le caractère bien prononcé des travaux de nos assemblées républicaines; mais si l'on veut tenir

raison de la variété de ces travaux, de l'immensité de la tâche, de l'état d'exaltation perpétuelle où étaient alors les esprits, on se montrera moins sévère dans le jugement que l'on pourra porter sur la législation de cette époque de convulsions politiques; y eût-il d'ailleurs dans cette législation, enfantée pendant des jours de colères et de haines, encore plus d'imperfections, encore plus d'imprévoyance, à moins d'être préocupé de préjugés et d'opinions rétrogrades, on sera forcé de convenir, qu'à part quelques lois politiques de circonstances, quelques décrets rendus dans un but d'hostilité avoué, le principe qui a présidé à la réforme des lois civiles, ou, pour parler plus exactement, à leur destruction, fut en général large, philosophique, en rapport avec les besoins intellectuels d'un siécle distingué surtout par son génie de critique du passé.

Tel fut en particulier l'esprit, le caractère de la loi sur le divorce, de cette loi qui faisant du mariage considéré dans ses rapports avec la société, non plus un acte purement religieux dont les effets variables comme les croyances particulières des époux fussent réglés différemment pour le juif que pour le chrétien, pour le catholique que pour le protestant; mais bien un contrat civil, formé par le simple consentement des parties, et, comme tous les contrats, pouvant au besoin être rompu par le même concours de volontés exigé pour sa formation.

Cependant, le principe fondamental une fois posé, tout n'est pas fini sur cette matière, et les corollaires, les détails exigent, surtout de la part du législateur, une étude approfondie des mœurs de son époque; car encore bien qu'une loi sur le divorce, étant essentiellement facultative, les consciences soumises à la loi de l'évangile et celles qui

reconnaissant d'autres principes se rencontrent avec elle sur ce point, n'aient aucun prétexte légitime de crier à la tyrannie; il est des volontés irréfléchies et des caprices coupables que le législateur doit surveiller et restreindre dans leur propre intérêt et dans celui de la société.

Sous ce rapport nous en convenons bien volontiers, la première loi sur le divorce fut d'une haute imprévoyance ou d'une étrange exagération; mais quel qu'ait été dans ces détails le premier essai législatif sur la matière qui nous occupe, quel qu'ait été aussi le second, qu'une loi dictée par le parti prêtre s'est hâtée d'effacer de notre code civil dès les premiers mois de la restauration, toujours est-il incontestable que le principe du divorce doit être de nouveau formulé dans nos codes.

C'est cette conviction qui nous fait appuyer de toutes nos forces la pétition qui a été présentée dans ce but à la Chambre des députés, et c'est pour y obéir que nous essayons de présenter sous un nouveau jour quelques unes des plus pressantes raisons qui militent en sa faveur.

Que la religion accueille de ses bénédictions et de ses promesses l'union des époux, qu'elle leur impose même des obligations particulières quelquefois contradictoires avec celles de la loi, comme aux yeux de la société civile, la preuve, le témoignage de l'union conjugale, n'est point l'acte dressé par le prêtre, mais celui dressé par le fonctionnaire de l'état; il s'en suit que pour reconnaître la nature de cette union, c'est l'acte civil et non l'acte religieux qu'il faut considérer. Or, l'acte civil témoigne de ceci que tels et tels sont convenus de vivre ensemble comme époux! Eh bien! qu'est-ce autre chose que cette

convention, sinon ce que les légistes appellent un contrat? Le philosophe peut y voir l'union des sexes, le catholique, un sacrement, mais pour le législateur le mariage ne doit être, ne peut être qu'un contrat; maintenant comme le contrat n'a besoin pour être formé que de la volonté des parties, et qu'en vertu de ce principe les mêmes volontés, qui ont concouru pour la *formation*, peuvent en concourant une seconde fois, opérer la *dissolution*, ou encore que la non exécution des conditions de la part d'une partie puisse autoriser l'autre à demander cette *dissolution;* il est de toute évidence logique que le *contrat de mariage* quelque solennel, quelqu'important qu'il soit, n'est point de sa nature indissoluble. Nous n'ignorons pas que le consentement des parties étant soumis à des conditions que la loi a rendues indépendantes de leur volonté, que le mariage produisant des effets qui intéressent à la fois et les deux époux et la société, sa *dissolution* ne doive être entourée d'autant de formalités au moins que sa *formation*, mais quels que soient les obstables légitimes que la loi doive dans ce cas opposer à l'exécution trop prompte de la volonté des contractans, il faut reconnaître qu'en définitive cette volonté doit l'emporter sur les obstacles, si elle n'est point le fruit du dégoût ou du caprice, et qu'ainsi une loi sur le divorce est une conséquence naturelle d'une loi sur le mariage.

Nous savons que faire ainsi du mariage un simple contrat, c'est blesser quelques personnes qui le considèrent avant tout comme un acte religieux; mais qu'on y pense, libre à chacun d'avoir sur cette matière une opinion différente de celle que nous exprimons; mais toujours est-il qu'étant obligés de se soumettre à la loi et aux condi-

tions qu'elle impose pour contracter un mariage valable, tous les citoyens sont forcés par là de reconnaître que lorsqu'il s'agit d'examiner sa nature, il faut de toute nécessité se placer au point de vue du législateur. Or le législateur a considéré le mariage comme un contrat, c'est donc un acte tyrannique que d'empêcher ceux qui l'ont formé de pouvoir le rompre lorsque le bonheur de leur vie l'exige impérieusement.

Une loi sur le divorce étant essentiellement facultative, ce serait, de la part de ceux qui, par principe religieux, ne voudraient pas en user, fort mal comprendre la tolérance que de s'opposer à son admission, et de perpétuer ainsi autant qu'ils le pourraient, l'état de misère morale où se trouvent ces époux qui, vivant séparés, ne peuvent disposer de leurs affections envers d'autres objets qu'ils en croient plus dignes que ceux de leur premier choix, sans encourir le blâme public.

K.

---

*Le Signal de la Régénération intellectuelle, donné par le canon de juillet*, ou Révélations sur l'esprit et la tendance du dix-neuvième siècle, par A. de C., un vol. in-8°, chez Maurice, libraire, rue de Sorbonne, n° 5. Ce livre de philosophie, à la manière des *Pensées de Pascal*, mérite un examen séparé.

# DE LA CHANSON EN FRANCE.



## CHANSONNIER DU GASTRONOME *.

Pourquoi tant de genres en littérature se sont-ils écroulés les uns après les autres, depuis la tragédie jusqu'au bouquet à Chloris, depuis la fable jusqu'au vaudeville, tandis que la chanson a résisté à toutes les révolutions? C'est que les premiers n'étant que l'expression des besoins et des mœurs d'une époque, ont dû céder lorsque ces mœurs et ces besoins eurent cessé d'exister, et qu'au contraire la chanson, étant en quelque sorte le cri instinctif de nos passions, doit durer autant que ces passions elles-mêmes. N'est-elle pas en effet habituelle à l'homme d'une civilisation excessive, aussi bien qu'à celui d'une nature première? Ne retentit-elle pas dans l'hôtel le plus somptueux et sous la plus simple case? Comme traduction fidèle de nos émotions, elle devra s'empreindre fortement du caractère particulier à chaque peuple et à chaque siècle : rude et mâle

* Au bureau du *Gastronome*, rue de l'Odéon, n. 38, et chez Eugène Renduel, libraire, rue des Grands-Augustins, n. 22.

chez le sauvage, naïve et franche chez le villageois, prétentieuse et corrompue sous la régence, philosophique et patriote au dix-neuvième siècle.

Considérons-la sous ce dernier point de vue, et laissons parler M. Charles Lemesle, spirituel éditeur du *Chansonnier du Gastronome* :

« La vraie chanson, dit-il, celle qui renferme beaucoup de choses dans quelques vers, qui trempe une idée dans quatre ou cinq couplets, et qui les combine de manière à leur faire rendre ce son clair, perçant, uniforme, qu'on appelle refrain, quelle influence n'exercera-t-elle pas sur tout notre être? Une leçon philosophique, mise en chanson, sera le marteau de fer qui avertit d'ouvrir : si un premier coup ne suffit pas, un second, un troisième, un quatrième se feront entendre, et il faudra bien donner entrée.

» Cette influence est d'autant plus puissante qu'elle attaque tous les organes à la fois, l'intelligence et la sensation, l'esprit et le corps. La persuasion est irrésistible quand elle nous est apportée par une maxime profonde qu'une épigramme aiguise, qu'une figure colore, et quand, au rhytme dont elle est cadencée, se joint la mélodie des notes musicales. Nous ne pouvons repousser un conseil qui flatte notre jugement, notre imagination et notre oreille tout ensemble. Rien de complet comme une chanson; c'est une harmonie à deux voix, une idée sensation, une pensée à expression double. »

Suivons l'auteur dans ses développemens :

« Quelques êtres privilégiés sont les interprètes des émotions de tout un peuple : leur âme est un écho qui répercute avec force les moindres vibrations qui naissent autour

d'eux; c'est le Kerna des Guèbres : embouché par cent hommes, il rend un son terrible. Il a suffi plus d'une fois du chant de guerre d'un poète pour gagner des batailles : les Ecossais des hautes-terres n'ont été vaincus qu'après avoir été privés de leurs bardes.

» Des émotions violentes la chanson passe aux émotions douces, et son empire n'est pas moins magique. Dans la Suisse, elle s'empreint de tous les charmes de la montagne, et devient en quelque sorte la voix de la patrie.

» En France, elle est plus funeste que la satire la plus amère : elle attaque toute sommité tyrannique par le ridicule et le mépris, et le ridicule et le mépris sont mortels, une des armes les plus dangereuses de l'opposition. L'épigramme redoublée qu'elle fait passer de bouche en bouche s'imprime insensiblement dans les esprits; la réflexion succède au rire, la haine germe, et le fruit éclate. Béranger a fait autant pour la liberté que la presse périodique et les balles de juillet. »

M. Ch. Lemesle examine ensuite la chanson dans ses résultats sur nos mœurs, et il achève en s'exprimant ainsi :

« Un chansonnier, homme de talent, exerce dans la société une espèce de sacerdoce : il est en quelque sorte le législateur de nos mœurs publiques et privées. S'il est honnête homme, il corrigera nos ridicules et nos vices; corrompu, au contraire, il envenimera nos plaies. Que d'infamies causées par d'infâmes chansons! que d'abus stigmatisés par notre loyal Béranger! »

Pénétré de toutes ces idées, et comprenant parfaitement son époque, M. Ch. Lemesle a fait un choix judicieux dans les jolies chansons qui décorent les colonnes du *Gastronome*. Il en a publié d'inédites, et, unissant l'exem-

ple au précepte, il en a composé lui-même de très-remarquables, dont le caractère philosophique et positif, libéral et patriotique, sensuel et grave, reproduit celui du siècle avec une rare ressemblance.

Nous citerons au hasard un couplet de la chanson qui a pour titre : *Dépêchons-nous de vivre :*

Le bonheur veut être enlevé
Aux sons de la marotte ;
De qui ne brûle le pavé
Le char toujours cahote.

Sur nous court la mort,
Eh bien, courons fort;
Qu'elle ait à nous poursuivre.
Dès que le jour luit,
Déjà le jour fuit;
Dépêchons-nous de vivre.

L'art de la vie n'est-il pas renfermé tout entier dans ce charmant couplet ?

En voici d'autres, également de M. Charles Lemesle, dont le fond est aussi plein de raison que la forme est brillante de poésie :

O vieilles gens,
Soyez obligeans,
Soyez indulgens
Aux jeunes gens.

De sa toque doctorale
Vient-elle (la vieillesse) à se décoiffer ;

Le soleil d'hiver, sa morale
Éclaire sans échauffer.

Partout l'erreur se décèle,
Tel masque qu'elle ait choisi ;
Ah ! du moins préférons celle
Qui ne sent pas le moisi.

Podagre que tout dégoûte,
Le bon vin, le doux émoi,
Morbleu ! plains-toi de ta goutte,
Mais ne te plains pas de moi.

Bien repu, tu veux qu'on jeûne ;
Songe à tes festins joyeux...
Il fallait être moins jeune,
Tu ne serais pas si vieux.

Béranger aussi fait entendre dans ce charmant Chansonnier sa philosophie sensualiste, rêveuse et consolante :

On nous dit tous les hommes
Égaux !
Ah ! du moins nous le sommes
En maux.
L'amour, qui s'en indigne,
Nous rit,
Et tous les ans la vigne
Fleurit.

Casimir Delavigne, Victor Hugo, Henri IV, le bibliophile Jacob, A. Jay, Louis XVIII, Millevoie, Odry et

Scribe ont contribué puissamment à orner ce recueil, et à ces célébrités se sont associés des auteurs moins connus, mais quelquefois frères par le talent.

La plus grande variété a présidé au choix du *Chansonnier du Gastronome*, qui, essentiellement destiné aux banquets patriotiques, doit devenir le *Vade-mecum* du promeneur aussi bien que de l'homme d'action. Il n'est pas une situation de l'esprit qu'il ne reproduise, une émotion à laquelle il ne réponde, un sentiment qu'il ne puisse entretenir. Complet comme une vie d'homme, ce n'est pas un chansonnier, c'est un livre.

Nous complèterons nos citations par cette strophe du *Chant national* de M. Félix Davin, qui a remporté le prix au concours du *Gastronome*. C'est aux morts de juillet qu'il l'adresse :

N'enviez plus la mort sublime
Des géans d'Ulm et d'Iéna;
Ils gisent dans le sombre abime
De la froide Bérésina,
Tandis qu'au sein de la patrie
Votre cendre toujours chérie
Dort sous un autel respecté;
Ah! n'enviez pas leur victoire:
Ils ne sont morts que pour la gloire,
Et vous, c'est pour la liberté!

## LORD STAFFORD.



### PROCÉDURE DE LA COUR DES PAIRS EN ANGLETERRE.

Le jugement prononcé dernièrement par notre Cour des pairs, indépendamment des questions politiques qu'il soulève, sera désormais un précédent redoutable pour nos ministres. Nous avons enfin une responsabilité ministérielle.

Avant le procès on a cherché dans l'histoire d'Angleterre des exemples de ministres condamnés ou absous, les avocats ont cité eux-mêmes et la mort fatale de lord Stafford et l'absolution de Sunderland. Nous pensons que l'histoire du procès de lord Stafford sera lue encore aujourd'hui avec intérêt. Il ne faut pas confondre cette illustre victime des haines politiques avec lord Strafford dont le nom diffère si peu du sien. Celui-ci était le ministre de Charles Ier. Lord Stafford vivait sous Charles II. Il était un des lords enfermés à la Tour sous la prévention de complicité dans

le *complot papiste* dénoncé par Titus Oates. Au grand désappointement des anglicans fanatiques, le crédit de cet infâme délateur commençait à décliner : une condamnation éclatante lui était nécessaire, et pour obtenir cette condamnation on fit usage de tous les moyens que put suggérer l'esprit de parti.

De là vint que lorsque les lords prisonniers à la tour demandèrent à être enfin jugés après leur longue et rigoureuse captivité *, les communes ne les citèrent pas tous ensemble à la barre, mais choisirent le lord Stafford qui, à cause de son âge et de ses infirmités, leur sembla le moins capable de se défendre avec énergie ; en outre, pendant le procès on l'accabla d'insultes bien faites pour affaiblir le cœur le plus ferme, et on lui refusa tous les égards qu'exigeait l'humanité, sinon la justice.

1°. Chaque jour, lorsque le noble accusé se rendait à la barre ou était ramené à la Tour, il était continuellement entouré par une foule de gens sans aveu, qui faisaient

* Le 21 mai 1680 lord Stafford fut traduit par *habeas corpus* devant la cour du banc du roi, et demanda à être mis en liberté sous caution, rappelant qu'il y avait dix-huit mois qu'il était en prison sans être jugé. Le chief-justice refusa, sous prétexte que les lords avaient déclaré que les accusations se continuaient de parlement en parlement. Lord Stafford répondit qu'il ne demandait que ce que la loi accordait à tout Anglais : il avait légalement le droit d'être mis en liberté sous caution. Le succès de sa demande ne pouvait contrarier les ordres des lords ; car prisonnier ou libre sous caution, il se présenterait quand on l'appellerait à comparaître. Mais les juges ne voulurent pas décider la chose en sa faveur, et lui conseillèrent de faire une pétition au roi. J'ai lu la lettre à son fils, que possède son descendant le lord Stafford actuel. LINGARD.

retentir à son oreille les cris les plus horribles et les plus effrayantes imprécations. Il se plaignit à la cour de ce traitement, et ce fut en vain. « Ces cris, disait-il, blessent mes sentimens et troublent mes idées, viennent me distraire de ma défense et me ravissent le calme d'esprit si nécessaire à un homme qui plaide pour sa vie. »

2°. Le second jour, lorsque le témoin Dugdale en vint au point capital et fit sa déposition sur le consentement que le lord Stafford était accusé d'avoir donné au projet d'assassiner le roi, une clameur de triomphe, une expression de joie, plus digne de sauvages que d'hommes civilisés, échappa aux membres des deux chambres et retentit dans la salle. « Quoi donc, s'écria le lord grand-sénéchal, que signifie ceci? pour l'honneur et la dignité de la justice, ne l'applaudissons pas comme si nous étions dans un théâtre. »

3°. L'avocat de lord Stafford était là pour argumenter sur les points, s'il s'en présentait dans la cause; mais les commissaires montrèrent une haine si jalouse, ils étaient si ardens à le voir condamner, qu'ils ne voulurent pas permettre que l'avocat se plaçât à une certaine distance du prévenu, de peur qu'ils ne pussent se communiquer par un signe ou à voix basse quelque question ou quelque remarque relative à la défense ou embarrassante pour les témoins.

4°. Quand les communes eurent terminé l'accusation, et que lord Stafford sollicita un jour de répit pour préparer sa défense, faisant valoir sa fatigue, ses infirmités, sa privation de sommeil et le précédent d'une semblable faveur accordée à lord Strafford, on lui répondit par un refus sévère; et les lords, de peur de blesser l'autre cham-

bre, eurent la barbarie de repousser une requête qui avait été primitivement suggérée par le grand-sénéchal et avait été déclarée par lui juste et raisonnable.

Westminster-Hall fut disposé pour cette cause de la même manière qu'autrefois pour celle de lord Strafford. L'intérieur de la salle ressemblait exactement à la salle des séances de la chambre des lords : de chaque côté, des bancs superposés en gradins étaient destinés aux membres de la chambre des communes ; les commissaires, les témoins et l'accusé furent placés près de la barre, en face du lord grand-sénéchal ; à droite de ce grand officier, le roi et sa suite, à gauche, la reine et la sienne occupaient des tribunes particulières ; et au-dessus une galerie spacieuse avait été réservée pour les ambassadeurs étrangers et les autres personnes privilégiées.

Le chancelier Finch était investi des fonctions de lord grand-sénéchal, et les commissaires de la chambre des communes étaient Maynard, qui, quarante ans auparavant, avait été également commissaire dans le procès de lord Strafford, Winnington; Triby, Jones, Powle et Trevor, les plus habiles légistes de la chambre.

Le 30 novembre 1680 (c'était le 69e anniversaire de la naissance de lord Stafford, concordance remarquable; mais le jour avait-il été choisi à dessein ou était-ce un effet du hasard, on l'ignore) ce vénérable seigneur fut amené à la barre pour plaider contre des accusateurs, des ennemis politiques et des fanatiques, tous altérés de son sang. Le premier jour fut consacré par les commissaires à établir l'existence du complot. Dans cette vue ils détaillèrent à la cour toutes les pernicieuses doctrines qui ont été si souvent et si faussement attribuées à l'Église de

Rome, savoir : qu'on ne doit point tenir la foi donnée à un hérétique ; que les souverains hétérodoxes peuvent être légitimement déposés et mis à mort par leurs sujets, et que les actions vicieuses de leur nature deviennent vertueuses lorsque leur objet est l'avantage de l'Église. Ils rappelèrent ensuite la persécution sous la reine Marie, la conspiration des poudres, le massacre des huguenots de France et la révolte en Irlande ; ils attribuèrent aux catholiques l'incendie de Londres, la destruction de la flotte à Chatam, et tous les autres incendies dans la métropole ; ils peignirent de vives couleurs toutes les horreurs dénoncées par Oates et ses associés, l'assassinat projeté du roi, le massacre des protestans, les armées menaçantes de papistes français, de barbares irlandais et de pélerins espagnols ; ils n'oublièrent ni la mort de Godfrey, ni la correspondance de Coleman, ni la condamnation de cet intrigant, celle de Langhorne et des jésuites ; puis ils firent entendre des menaces de vengeance contre tous ceux qui oseraient diffamer les témoins du roi, ou affirmeraient que les pairs enfermés à la Tour étaient innocens ; ils invitèrent les lords à montrer leur amour de la vérité et leur zèle pour la cause protestante ; ils prédirent enfin que si justice était faite le papisme serait à jamais banni de la Grande-Bretagne ; et, ayant préparé ainsi les esprits de leur auditoire, les commissaires firent appeler cinq témoins, Dugdale, Oates, Prance, Tuberville et Denis, bande d'individus dont le caractère eût été une honte pour toutes les causes possibles. Ils déposèrent des faits dont plusieurs étaient complètement incroyables et d'autres complètement impossibles. Selon eux le pape, les cardinaux et les jésuites avaient conçu depuis plusieurs années

le plan d'assassiner le roi, et avaient fait de ce projet le texte de leurs entretiens publics et de leurs sermons en Italie. La mort du roi devait être le signal pour les papistes (quelque faible que fût leur nombre) de se soulever et d'égorger les protestans : ceux d'entre ceux-ci qui seraient assez heureux pour échapper aux couteaux des assassins seraient passés au fil de l'épée par l'armée papiste, quoique personne ne pût dire ni expliquer d'où viendrait cette armée, comment elle serait levée. Lord Stafford se contenta de répondre à ces dépositions qu'il n'y avait là rien qui fût applicable à sa cause.

Le second jour les commissaires entreprirent d'attaquer directement l'accusé. (1er décembre.) Dugdale déposa 1° que lord Stafford, dans un conciliabule tenu à Tixall, avait donné son assentiment à l'assassinat du roi; 2° que le dimanche suivant, en venant de Stafford à Tixall pour entendre la messe, il avait rencontré le témoin et lui avait dit que la religion catholique serait bientôt rétablie en Angleterre; 3° que le 20 ou 30 septembre il avait envoyé chercher le témoin et lui avait offert dans sa chambre cinq cents livres sterling s'il voulait assassiner le roi. Dugdale fut sommé itérativement de désigner l'époque du conciliabule; mais il se tint sur ses gardes; quoiqu'on lui laissât une latitude de dix et puis de quatorze jours, la seule réponse qu'on put lui arracher fut que le conciliabule avait eu lieu dans les derniers jours d'août ou dans les premiers jours de septembre 1678.

Ce fut le tour d'Oates. En outre de sa prétendue connaissance de diverses lettres dans lesquelles lord Stafford avait exprimé son adhésion au complot, il assura par serment avoir vu Ireland remettre entre les mains du prison-

nier un brevet du général des jésuites qui le nommait trésorier de l'armée catholique. A Oates succéda Tuberville, fils cadet d'une famille catholique du Glamorganshire, qui, se trouvant réduit à l'indigence, s'était converti à l'Église établie et avait voulu avoir sa part des récompenses promises aux délateurs. Ce témoin déclara qu'il avait passé une quinzaine entière à Paris avec lord Stafford, qui l'avait vivement sollicité d'assassiner le roi. Sa déposition ferma la liste des dénonciations, et le prévenu fut appelé à se défendre.

Lord Stafford fit observer qu'il avait de bonnes raisons pour croire que les doctrines exposées avec tant d'affectation par les commissaires n'étaient pas les doctrines de l'Église de Rome : à tout événement elles n'étaient pas les siennes; il les avait toujours regardées avec horreur, et ne devait donc pas en répondre; sa vie passée attestait assez sa fidélité au roi, et lui avait mérité l'approbation de son souverain : sa conduite, dès la première découverte du complot, était déjà une preuve satisfaisante de son innocence. S'il avait su qu'Oates le dénonciateur l'avait vu accepter le brevet de général des jésuites et suborner des assassins pour tuer le roi, n'aurait-il pas cherché à sauver sa vie en fuyant ou en se cachant, tandis que huit jours après il était venu brusquement à Londres, et avait continué à paraître au parlement jusqu'au jour où il avait été arrêté? Depuis, deux commissaires de la chambre des lords et d'autres envoyés par le conseil étaient successivement venus le trouver à la Tour avec la promesse de son pardon s'il voulait avouer ce qu'il connaissait du complot. Était-il concevable qu'instruit du sort de ceux qu'on avait jugés coupables et du sort qui l'attendait lui-même s'il

était convaincu de complicité avec eux, il aurait refusé de semblables propositions lorsqu'il se sentait coupable? C'étaient là des faits qu'il faisait valoir comme de fortes présomptions en sa faveur, et il demandait le répit d'un jour pour préparer sa défense. La requête fut rejetée.

Le lendemain matin (2 décembre) il examina directement et sans faiblesse les dispositions à sa charge : les trois témoins, assura-t-il, étaient de lâches parjures; et quiconque examinerait impartialement ses preuves devait en admettre la vérité. Au sujet de Dugdale, il démontra que ce témoin ne savait rien du prétendu conciliabule de Tixall lorsqu'il avait fait sa déposition originale sur serment, au mois de décembre 1678 : c'était sept mois plus tard, au procès de sir George Wakeman, qu'il en avait parlé pour la première fois en public; mais il en avait alors fixé l'époque au mois d'août, tandis qu'il cherchait depuis à la reporter au commencement de septembre; mais cet artifice ne lui servirait à rien. Lord Stafford prouvait avoir passé le mois d'août à Bath, et n'être arrivé à Tixall que le 12 septembre, beaucoup trop tard pour assister à un conciliabule à la fin d'un mois ou au commencement de l'autre. Quant à l'offre prétendue de cinq cents livres sterling, le 20 ou le 21 septembre, pour l'assassinat du roi, Dugdale l'ignorait aussi à l'époque de sa dénonciation primitive. Il avait alors fait, il est vrai, mention d'une entrevue avec lord Stafford le 20, en l'accusant d'avoir dit « qu'il y avait un projet secret, et que si Dugdale voulait y concourir il serait bien récompensé et se ferait un nom fameux. » Mais pour connaître la nature de ce projet il était allé bien vite de lord Stafford à Evers le jésuite, et c'était celui-ci qui, après lui avoir fait d'abord prononcer

le serment de ne rien révéler, lui avait appris qu'il s'agissait d'assassiner le roi. Comment cette déposition pouvait-elle s'accorder avec son nouveau témoignage? comment pouvait-il ignorer le projet des conjurés, s'il avait assisté au conciliabule où il avait été arrêté, et s'il avait reçu l'offre de quinze cents livres sterling pour le mettre à exécution?

Lord Stafford objecta contre Oates, 1° que ce témoin, selon sa propre déposition, non seulement prétendait être un catholique, tandis qu'il était protestant, mais encore pendant ses relations volontaires avec les jésuites avait vécu dans la pratique d'une religion qu'il croyait dans sa conscience être un culte idolâtre. Un homme de ce vil caractère, un scélérat capable de tant de dissimulation et de tant d'hypocrisie, un homme prêt à se faire idolâtre pour parvenir à son but, pouvait-il être un témoin admissible devant une cour de justice? 2° Oates prétendait que s'il était descendu à ces artifices peu honorables, c'était pour découvrir les secrets des jésuites; qu'il avait réussi à obtenir leur confiance; qu'il avait été employé par eux à arranger tous leurs papiers et à distribuer leurs commissions de trahison. Cependant parmi cette multitude de documens qui lui étaient passés par les mains, il n'avait pas conservé une ligne pour prouver une seule de ses prétendues découvertes. 3° Ce n'était pas la première fois qu'Oates avait porté contre lord Stafford une accusation sous serment. Dans une déposition il l'avait fait secrétaire d'état, dans une autre il l'avait nommé sans aucun titre, et à présent il vient jurer que trois mois avant sa première déposition il avait vu Stafford recevoir des mains de Fenwick le jésuite une commission qui le créait trésorier de

l'armée. Comment était-il possible de concilier ces différens sermens ou d'ajouter quelque foi au témoignage d'un homme qui les avait prononcés tous les trois?

A la déposition de Tuberville, le noble prévenu opposa 1° l'assertion solennelle qu'il était parfaitement étranger à la personne et au nom de ce témoin; 2° le témoignage de deux domestiques qui l'avaient accompagné à Paris, et attestèrent n'avoir jamais vu Tuberville chez leur maître; 3° l'aveu fait par Tuberville lui-même à la barre qu'il ne connaissait pas ces deux domestiques, et ne pouvait décrire la maison, les appartemens ou leur ameublement, et enfin les dépositions de diverses personnes, établissant que Tuberville, après s'être converti à l'Église anglicane, avait plusieurs fois déclaré avec serment ne rien connaître du complot. En outre le docteur Lloyd, évêque de Saint-Asaph, à la table duquel Tuberville, depuis sa conversion, avait dîné pendant l'espace de trois mois, aurait pu attester la même chose avec plus d'effet; mais une menace artificieusement insinuée par Winnington dans son discours avait effrayé le prélat, qui croyait plus sûr de laisser répandre le sang innocent que d'encourir pour le défendre le courroux de la chambre des communes *.

* « Lloyd, ayant été l'instructeur spirituel de Tuberville, était à même de juger que son témoignage à la barre n'était qu'une fiction. Malheureusement il venait de publier un traité dans lequel, pour créer la division parmi le clergé catholique, il louait les prêtres séculiers aux dépens des ordres religieux; (Burnet, II, 259) et Winnington, pour effrayer le prélat, se plaignit dans son discours que ce livre était écrit artificieusement en faveur du papisme, et méritait un examen particulier. » Le prélat, sollicité par sa conscience d'une part, et retenu par la crainte de l'autre,

(4 décembre.) Trois des commissaires furent chargés de répliquer. Ils soutinrent que la réalité du complot était désormais prouvée incontestablement, et que l'accusation contre le prisonnier était claire et concluante : ils s'arrêtèrent minutieusement sur tous les points faibles de sa cause et sur l'apparente inexactitude d'une partie de ses objections. Ils firent valoir le démenti qui avait été donné à quelques-uns de ses témoins, et la probabilité que les autres, qui étaient catholiques, avaient été catéchisés d'avance pour bien jouer leur rôle : mais ce qu'il y avait de plus important dans toute la procédure, l'accusation de faux témoignage contre leurs propres témoins, semble avoir tout-à-fait échappé à leur attention. Ils voulurent bien écarter le prétendu conciliabule de Tixall, invention manifeste puisque l'accusé leur opposait l'incertitude de Dugdale sur l'époque ; et pour ce qui était des contradictions flagrantes qu'il y avait entre les dépositions de ce témoin aussi bien qu'entre celles d'Oates et leurs dénonciations primitives, ils ne firent là-dessus aucun commentaire. La condamnation d'un homme innocent ne semble pas avoir alarmé leur conscience ; ils agirent comme si leur devoir leur faisait une loi d'employer toute leur éloquence et toutes les ressources de leur habileté pour le faire trouver coupable, laissant à la cour le soin de découvrir la fausseté de leurs argumens, de démêler le tissu captieux dont ils enveloppèrent le prévenu, et de faire jaillir la vé-

consulta ses amis pour savoir s'il devait se montrer le défenseur de l'innocence au risque de faire tomber sur sa propre tête le ressentiment de la chambre des communes : ses amis eurent la faiblesse ou l'indulgence de décider la chose en faveur de sa timidité. Burnet, II, 258.

rité des profondes ténèbres sous lesquelles ils cherchaient à l'ensevelir. Si une injuste sentence était prononcée, les juges en étaient responsables et non les avocats.

Le prévenu fit alors ses réserves en point de droit, dont les principales étaient que les accusations devant le parlement cessent d'exister à la dissolution du parlement, et que deux témoins sont nécessaires pour prouver un acte patent de haute trahison. Les lords ne voulurent pas laisser discuter la première, elle avait déjà été décidée dans la chambre; sur la seconde ils consultèrent les juges, qui répondirent unanimement qu'il suffisait qu'un témoin prouvât un acte et un autre témoin un autre, les deux actes tendant à l'accomplissement du même but de trahison. Il est difficile de croire que tel pût être le sens primitif de la loi, si nous cousidérons le véritable objet dans lequel le statut de haute trahison avait été rédigé. Mais cette explication avait été donnée une première fois sous la république dans le procès de Love devant la haute cour de justice : elle fut adoptée par les juges à la restauration dans le procès des régicides, et elle a continué d'être depuis la doctrine des cours judiciaires.

Le septième jour (7 décembre) les lords s'assemblèrent : le grand-sénéchal fit l'appel nominal, en commençant par le plus jeune baron, et chacun d'eux posant la main sur son cœur prononça son jugement « sur l'honneur. »

Sur quatre-vingt-six votans, trente-un déclarèrent le prisonnier innocent, et cinquante-un coupable. Il fut alors introduit et informé de ce résultat défavorable : c'était tout le contraire de celui qu'il attendait; mais il sut maîtriser son émotion. « Que le saint nom de Dieu soit loué, répondit-il; j'avoue que je suis surpris de cette sentence,

mais que la volonté de Dieu et celle de vos seigneuries soient faites : je n'en murmurerai pas. Dieu pardonne ceux qui ont porté contre moi un faux témoignage. »

Lord Stafford subit avec courage la sentence prononcée contre lui.

L.

---

*Poésies*, par Hyppolite Tampucci, du lycée Charlemagne. Un des plus grands supplices que je connaisse, c'est de se sentir une âme élevée, et de rester cloué au sol. Je compare cette position à celle d'une hirondelle tombée qui s'agite dans la vase sans que ses ailes puissent lui rendre la lumineuse atmosphère pour laquelle elle est née. Quelles durent être les souffrances de notre premier chansonnier, lorsque, simple garçon d'auberge, il lui fallait asservir sa jeune et poétique imagination aux choses les plus communes et les plus prosaïques de la vie! Son génie a fini par vaincre le sort, et l'étincelle emprisonnée dans un grossier caillou a produit un sublime incendie. Mais combien de talens sur qui une injuste destinée a pesé invinciblement, et qui se sont éteints sans que la chaleur qui les animait ait pu percer leur odieuse enveloppe! Espérons qu'il n'en sera pas ainsi de M. Hyppolite Tampucci, du lycée Charlemagne, et que, si l'administration ne le place pas dans un rang plus digne de lui, le public, juge intègre, ne rejettera pas son appel.

---

## VIEILLE LÉGENDE MORALE.

---

J'AI lu en un vieux chroniqueur du pays de Flandres que vers l'an mil deux cent et neuf de la rédemption du monde, le sire Guillaume de Bouflers, lequel avait de beaux biens au Cambresis, tomba peu à peu en un profond ennui.

C'est véritablement pour ladite cause que Gelic lui a donné surnom de Triste.

Or, comme à l'heure du couvrefeu, par la froide bise qui ventait, c'était saison hyémale, messire Guillaume le Triste s'en revenait à son chatel, laissant aller sa tête en bas, et marchant à petites et lentes enjambées, il ouït en un logis de pauvres gens une voix de jouvenceau qui disait : « Onc il ne s'en trouve de plus heureux de par le monde. »

Or, messire Guillaume, lequel estimait que nul de par le monde ne pouvait faire doléance de male heure pire que la sienne, prit fantaisie de connaître quel chrétien on estimait si heureux.

Voici comment disait le jouvenceau :

« Il a plus de beaux biens en Cambresis que nul autre; trois châteaux flanqués de tours et tourelles, couronnés

de bons créneaux, et entourés de larges fossés ; le tout avec droit de vie et de mort sur ses vassaux.

» A l'heure de matines il sort de sommeil, et se fait vêtir ses grégues, aux chants joyeux des trompes qui le mettent en humeur belle et guerrière pour tout le restant de la journée.

» A l'heure de sextes, son chapelain, clerc savant s'il en fut onc, lui récite des oraisons, et célèbre le saint sacrifice de la messe, avec une chasuble de drap d'or. Ledit seigneur a pour se mettre à genoux un carreau mollet de velours, et pour s'asseoir un fauteuil des plus comme il faut.

» A l'heure de nones, ses veneurs, piqueurs et autres varlets de vénerie, se tiennent là, attendant qu'il lui plaise courre un cerf, ou chasser une blanche hermine.

» A la vesprée il trouve un festin des meilleurs et avec autre chair que la chair de porc, de laquelle nous autres vassaux nous mangeons à commencer des fêtes de Noël et finir au jour de sainte Tharsile.

» Durant la veillée, il se tient au fauteuil seigneurial, proche d'un grand feu qui flambit, et s'ébat à ouïr son chapelain, lequel fait lecture ou récit de légendes édifiantes ou bien d'aventures merveilleuses.

» A la nuitée, et pour parfaire, tandis que veillent à sa garde gens d'armes, la lance au poing, il se met en un lit chaud, ayant à ses côtés la plus gente des gentes châtelaines qui onc se soient chaperonnées du béguin de velours à broderie d'or.

» Je le dis et le redis, le sire ayant le plus d'heur au monde, c'est celui que je professe, monseigneur Guillaume de Boufflers. »

Ledit sire s'en retourna émerveillé, et fesant *meâ culpâ* du si grand nombre de biens et plaisirs qu'il avait possédés jusqu'à cette heure, sans être assez avisé pour en tirer jouissance.

H. B.

---

— *Histoire civile et militaire des Parisiens*, depuis les Gaulois jusqu'à nos jours, contenant leurs faits les plus glorieux, des esquisses de leurs mœurs à différentes époques, enfin tout ce qui a concouru à l'illustration de Paris, par M. Scipion Marin, 2 volumes in-18, ornés de quatre desseins de Bouchotte lithographiés par Delaporte. Prix : 4 fr., et 5 fr. par la poste. — Chez A. Barbier, imprimeur-éditeur, rue des Marais-St.-G., n° 17. Tout le monde ne peut lire les *Antiquités de Paris* par Sauval, l'*Histoire de Paris* par Felibien, avec des notes du père Lobineau, Dubreuil, Corrozet, et cent écrivains qui ont traité ce beau sujet jusqu'à Dulaure. M. Scipion Marin, auteur des *Mémoires de Christine*, a écrit deux petits volumes pour le peuple; c'est-à-dire pleins de choses, de philosophie et de nobles sentimens; il y a tout à gagner à cette lecture : instruction morale et historique à la fois.

---

# MOEURS DE 1830.

## MAISONS D'ÉDUCATION.

Paris a toujours eu des maisons de correction, des maisons de fous, des maisons de filles, il fallait bien qu'il eût aussi des maisons d'éducation. Je plains fort peu de jeunes scélérats qu'on enferme à la Force, pour extirper leurs mauvais penchans; encore moins des fous, qui se croient souvent rois de France à Bicêtre; et nullement des femmes dévergondées qui ne sont point condamnées à leur vie de prostitution. Mais je plains du fond de l'âme de pauvres enfans qui n'ont tout juste assez de raison que pour sentir qu'ils sont malheureux, et qu'on entasse impitoyablement dans une maison malsaine, comme des moutons pêle-mêle sur une charrette. Pauvres enfans! ils étaient si bien dans la maison paternelle, l'hiver surtout! ils allaient faire des boules de neige, puis ils revenaient bien vite, tout grelottans, auprès de leur mère, qui réchauffait leurs petites mains dans les siennes. Le soir, c'était plaisir de les voir se rouler sur le tapis au coin du feu, et rire, et ne vouloir pas s'aller coucher, puis dire enfin bonsoir au grand-père

assoupi dans son fauteuil, et prier tout haut la bonne Vierge avant de s'endormir. — Mais ils viennent d'avoir sept ans hier; oh! ce ne sont plus des enfans, et Dieu commence à leur compter les péchés mortels; vite, qu'on les *fourre* en pension. On fait le trousseau; l'enfant se pavane avec son bel habit neuf; il se mire dans ses boutons de métal. Quel bonheur! il boira dans un gobelet d'argent, il aura son couvert comme une grande personne! De quelles charmantes couleurs il se peint la vie d'écolier! toujours rire et jouer, avoir des camarades, aller en promenade le jeudi. Sa jeune imagination travaille, il conjure sa mère de le mettre bien vite en pension. Mais quelle choisir? on dit tant de mal des pensions! Ce jour-là justement, certain congréganiste dîne chez la mère, qui lui demande conseil. « — Je ne connais à Paris, madame, qu'une seule maison bien pensante; les maîtres sont pleins de religion. Je viens d'y mettre mon fils, en attendant qu'il ait une bourse au collége Saint-Louis, et je suis émerveillé de ses progrès; il sait déjà presque tout le catéchisme par cœur. » Deux jours après, le fils unique de madame est dans une classe humide et noire. On ne s'informe point s'il sait lire ou non; on lui met une grammaire latine entre les mains, et le voilà déclinant *rosa*, *rosæ*. Il n'entend plus corner à ses oreilles que substantif, génitif, datif, et mille autres mots en if; il s'effarouche, comment sa pauvre tête pourra-t-elle contenir tout ce vocabulaire de termes baroques? Malheur à lui s'il confond le masculin, le féminin et le neutre! le maître a les bras forts; monté sur une estrade, comme un juge, il balance une grosse langue de cuir, armée de clous; il est toujours furieux, on dirait que les veines de son front vont éclater. Il frappe sa table à grands coups de poings, et sa

voix terrible donne la chair de poule au coupable. Le nouvel écolier, qui se faisait une fête d'entrer en pension, commence à regretter la maison de sa mère, car ses bons parens ne lui parlaient pas avec cette voix dure et menaçante. Ses yeux se remplissent de larmes, il sanglotte, et ses camarades, mieux faits à leur prison, ricanent et se moquent de lui. Il reste un grand mois sur la première page du rudiment, sans y rien comprendre; il pleure vingt fois par jour. Puis vient le carême : tant mieux pour lui s'il a bon estomac; il faut jeûner, faire maigre et prier pendant quarante jours. Alors il entendra presqu'autant parler de Jésus-Christ que de Romulus et de sa louve. Un prêtre de la paroisse viendra régulièrement trois fois par semaine lui faire un panorama complet de l'enfer et du purgatoire, damner Voltaire, Jean-Jacques, et donner une leçon de catéchisme pour la prochaine séance. Ou bien c'est une espèce de séminariste, à moitié tonsuré, à qui le maître de pension a donné soutane, calotte et chapelet, et qu'il a retiré chez lui, comme Tartuffe, gueux et mendiant. Le saint homme! son maintien est double. Le matin, c'est le fier pédagogue qui châtie les paresseux et tire les oreilles; le soir il endosse la soutane; le crucifix remplace la férule dans sa main; il donne à sa voix un accent de prophète, sa figure pâle s'enflamme, et le voilà terrassant l'herésie au milieu de son jeune auditoire. Quel feu! quelle conviction! Il faut le voir surtout prêcher dans la semaine sainte, c'est là son beau moment! il déclame lugubrement l'évangile de la Passion; il pleure, ô Jésus! doux Jésus! Ah! s'il tenait les juifs qui l'ont crucifié! et ses poings se contractent. Malheureusement alors, un des catéchumènes part d'un violent éclat de rire..... Gredin!

s'écrie le prêtre, qui s'élance de sa chaire et tombe à coups redoublés sur le rieur, qui paye pour les juifs; puis il reprend sa période commencée avec sa voix larmoyante, et demande au ciel la palme du martyre. La nuit il se promène dans le dortoir, enveloppé de son drap; il joue l'inspiré, parle aux anges et tutoie la sainte Vierge, pendant que les enfans tout effrayés se cachent la tête sous leur traversin, de peur de voir le diable.

—Et comment de faibles créatures pourraient-elles se développer et grandir, quand elles ne dorment pas leur sommeil et qu'on spécule sur leur portion d'alimens? Je ne crois pas que des trappistes soient plus à plaindre que des écoliers dans la semaine sainte. Après une journée entière perdue à l'église, ils n'ont pour se restaurer que de mauvais légumes nageant dans l'eau, du poisson déjà gâté; et le vendredi saint, depuis cinq heures du matin jusqu'à midi, leur ventre est vide. — Voilà bien des mortifications! Après tant de peines, que savent-ils? — La grammaire et le catéchisme?—Pas même. — Quoi donc? — Rien. Je me trompe : ils apprennent de fort belles choses; ils sont à l'enseignement mutuel. — Vous savez Sodome et Gomorrhe?.... Les enfans ne sont pas des anges.
—Vois ton fils, comme il est frais et rose; ses reparties sont vives comme ses yeux; il est grand pour son âge : réjouis-toi; car ton fils est beau. — Eh bien! qu'il entre dans ce collége dont tu connais la moralité par expérience, n'est-ce pas? — Dans un mois, tu pourras voir s'éteindre le feu de ses yeux; tu lui demanderas vingt fois s'il est souffrant, et tu n'auras plus de ces gentilles réponses qui chatouillaient ton cœur de mère : il sera morne, stupide, tremblottant comme un vieillard. Je te conseille alors de

commander sa bière : l'air du collége tue. — Rien n'est misérable comme un enfant qui meurt dans son lit de collége ; c'est la mort du forçat dans son bagne, c'est pire encore. — S'il avait au moins sa mère quand il va rendre le dernier soupir ! Mais celui qui meurt au collége n'a ni père ni mère : c'est quelque tante bien éloignée qui l'habille, paye sa pension, et ne le voit plus. — Personne ne pleure auprès de lui ; le médecin qui le soigne, et jusqu'au prêtre qui le confesse, tout le monde lui parle durement ; il a beau râler, on ne vient pas, et parfois il faut qu'il expire dans les bras d'un maître d'étude. — Le mal est de ne jamais proportionner les fautes légères que peuvent commettre les enfans aux punitions qu'on leur inflige. Ont-ils ri pendant la prière, ont-ils mal conjugué leur verbe, vite cinquante férules sur le bout des ongles. On les prive des alimens les plus nécessaires ; on les fait mettre à genoux, avec de honteux placards derrière le dos, puis on les condamne à porter dans chaque main un lourd dictionnaire ; et quand leurs bras fatigués tremblent et fléchissent, alors il leur tombe un déluge de coups sur la tête et les reins. Le grand moyen encore, c'est de les vérouiller dans une prison noire et puante avec les araignées ; ensuite, le malheureux pensionnaire qu'on enferme dans ces oubliettes, las d'appeler et de crier, s'accroche aux barreaux de sa cage, et finit par se pendre. — Je l'ai vu, sur l'honneur ! Avouez que l'inquisition d'Espagne n'eut jamais une plus riche collection de tortures. — Mais les brutalités d'un maître soulèvent cette jeune république ; elle s'indigne de l'absolutisme comme un grand peuple, et les cœurs sont gros de haine. On se parle bas ; on médite ; une ardeur étrange brille dans tous les yeux, et l'on n'obéit plus qu'en

murmurant. L'oppresseur tremble à ce bourdonnement de révolte ; car il sait que ces nuées de guêpes peuvent fondre sur lui toutes ensemble et l'accabler malgré sa force. Il est plus sobre de châtimens ; et quand il gronde, on voit qu'il a peur. — Je n'oublierai de ma vie qu'un jour il nous prit fantaisie de nous révolter, mes camarades et moi, je ne sais trop pour quel motif; mais nous étions malheureux, et nous voulions nous venger. Nous fîmes des provisions de pain et de fromage que nous cachâmes mystérieusement dans le fond des pupitres, derrière une pyramide de livres. — Un soir d'hiver que nous étions rassemblés une soixantaine de marmots dans une grande salle longue, ayant tous l'air de travailler, comme on n'entendait que le bruit des plumes sur le papier et le froissement des dictionnaires, le maître qui nous gardait sortit sans défiance pour aller dans la classe voisine. Aussitôt l'un de nous saute à la porte, met son couteau dans la gâche, et, comme par instinct, nos dictionnaires latins et grecs volent des quatre coins de la salle sur les quinquets, dont les verres se brisent, et qui s'éteignent; puis nous voilà barricadant les portes, les fenêtres avec des bancs et des tables que nous entassons péniblement les uns sur les autres. Fortifiés de la sorte, nous commençons à pousser des houras épouvantables accompagnés de battemens de pieds et de coups sur les pupitres frappés en cadence. Tout le quartier fut en révolution; et huit ou dix gendarmes, accourus au bruit, nous sommèrent à plusieurs reprises de nous rendre. Mais les clameurs entrecoupées d'injures recommençaient de plus belle ; et nous fussions restés toute la nuit à hurler, si deux des vigoureux domestiques, armés de maillets, n'eussent fait une brèche dans la muraille. Ils

s'élancèrent alors au milieu de nos retranchemens, frappant d'estoc et de taille, au risque de nous couper en deux. Les plus hardis de la classe crurent bien que leur dernier jour était venu, surtout quand ils virent des soldats avec leur sabre. Ils se réfugiaient pêle-mêle sous les tables, et disaient leurs prières et se frappaient la poitrine. Enfin, personne ne fut tué; tout rentra dans l'ordre; on ralluma les quinquets, et nous restâmes jusqu'à dix heures du soir à chanter le *Dies iræ* et les psaumes de la pénitence. Il fallut nous coucher sans souper, époumonés, haletans. — Après la première communion, la plus importante cérémonie, c'est la distribution des prix. Le maître de pension va battre les quais et tous les vieux étalages de bouquiniste, accompagné d'un crocheteur : il fait une ample provision de Nouveaux Testamens, de Vies des Saints et d'une foule de volumes dépareillés, tachés de boue et d'encre, qui doivent figurer dans huit jours sur une grande table recouverte d'un tapis vert, tous reliés de même, en basane, avec une belle tranche jaune, et noués chacun d'un ruban bleu. C'est une fête générale; toutes les physionomies sont pleines d'espérance et de joie. On choisit le plus grand dortoir pour être le théâtre de la solennité; les lits et les matelas sont jetés pêle-mêle dans l'escalier; on met des rideaux blancs aux croisées, on cire le parquet pour la première fois de l'année, et voilà le peuple-écolier trépignant d'aise sur les banquettes, et tous les parens, les mères, les sœurs rangés à l'avant-scène; tandis qu'environné de ses *gacheux*, après avoir pris son verre d'eau sucrée, le chef d'institution prononce, pour la trentième fois de sa vie, le discours obligé, entre Démosthènes et Cicéron; puis il nomme le prix d'honneur; car il n'est pas

d'école primaire qui n'ait maintenant son prix d'honneur comme le grand concours. On applaudit, les mères se pâment, et l'orchestre, composé du maître de musique, joue *Vive Henri IV!* Nouveau charivari de hurlemens et de violon, au moindre prix d'orthographe ou d'histoire sainte; car on distribue jusqu'à des prix de rudimens et de conférences religieuses. Pour moi, si j'étais maître de pension, je donnerais d'abord des prix de santé, et mes élèves s'en porteraient beaucoup mieux. — Mais voyons jusqu'au bout cette parade. — *Catéchisme.* — Prix unique : M. Charles Ignace de....., né à Paris, le 3 mai 1816. — Ce nom fameux est accueilli par un tonnerre d'applaudissemens; on bat des pieds et des mains; un nuage de poussière s'élève par toute la salle; on n'entend que ces mots : « C'est le fils du ministre! — Oui; voilà monseigneur! — L'intéressant jeune homme! » — Et l'intéressant jeune homme, grand comme père et mère, s'élance tout radieux de banquette en banquette, jusqu'à l'estrade où son marchand de soupe le reçoit paternellement dans ses bras, et lui pose une couronne de laurier sur la tête, en disant : *Tu Marcellus eris.* Ce qui veut dire : Tu seras un sot toute ta vie.

J. L.....x.

# LE BUCHERON ET LE PÊCHEUR AMÉRICAIN.

EXTRAIT DES MÉMOIRES

DE M. LE PRINCE DE TALLEYRAND *.

## II.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ce que je vous écrivais de mes idées d'autrefois sur un système politique de colonisation, m'a rappelé un passage de mes *Mémoires* où je retrace les impressions de mon séjour aux États-Unis. Je veux vous le citer afin que vous me disiez vous-même s'il est toujours applicable à cette partie de la société américaine que j'essayais de peindre. Quand on considère ces cités populeuses remplies d'Anglais, d'Allemands, d'Irlandais, de Hollandais et aussi d'habitans indigènes; ces bourgades lointaines, si distantes l'une de l'autre; ces vastes contrées incultes, traversées

* Voyez la première Lettre d'un grand personnage, dans notre premier numéro de janvier 1831.

plutôt qu'habitées par des hommes qui ne sont d'aucun pays, on ne sait d'abord quel lien commun concevoir au milieu de toutes ces disparates. C'est un spectacle neuf pour le voyageur qui, partant d'une ville principale où l'état social est perfectionné, traverse successivement tous les degrés de civilisation et d'industrie qui vont toujours en s'affaiblissant, jusqu'à ce qu'il arrive en très-peu de jours à la cabane informe et grossière construite de troncs d'arbres nouvellement abattus. Un tel voyage est une sorte d'analyse pratique et vivante de l'origine des peuples et des états : on part de l'ensemble le plus composé pour arriver aux élémens les plus simples; à chaque journée on perd de vue quelques-unes de ces inventions que nos besoins, en se multipliant, ont rendues nécessaires; et il semble que l'on voyage en arrière dans l'histoire des progrès de l'esprit humain. Si un tel spectacle attache fortement l'imagination, si l'on se plaît à retrouver dans la succession de l'espace ce qui semble n'appartenir qu'à la succession des temps, il faut se résoudre à ne voir que très-peu de liens sociaux, nul caractère commun parmi des hommes qui semblent si peu appartenir à la même association.

Dans plusieurs cantons, la mer et les bois en ont fait des pêcheurs ou des bûcherons; or de tels hommes n'ont point, à proprement parler, de patrie, et leur morale sociale se réduit à bien peu de chose. On a dit depuis long-temps que l'homme est disciple de ce qui l'entoure, et cela est vrai; celui qui n'a autour de lui que des déserts, ne peut donc recevoir des leçons que de ce qu'il fait pour vivre. L'idée du besoin que les hommes ont les uns des autres n'existe pas en lui; et c'est uniquement en décom-

posant le métier qu'il exerce, qu'on trouve le principe de ses affections et de toute sa moralité *.

Le bûcheron américain ne s'intéresse à rien; toute idée sensible est loin de lui; ces branches si élégamment jetées par la nature, une couleur vive qui anime une partie du bois, un vert plus foncé qui en assombrit une autre; tout cela n'est rien : il n'a de souvenir à placer nulle part : c'est la quantité de coups de hache qu'il faut qu'il donne pour abattre un arbre qui est son unique idée. Il n'a point planté, il n'en sait pas les plaisirs. L'arbre qu'il planterait n'est bon à rien pour lui, car jamais il ne le verra assez fort pour qu'il puisse l'abattre : c'est de détruire qui le fait vivre : on détruit partout, aussi tout lieu lui est bon; il ne tient pas au champ où il a placé son travail, parce que son travail n'est que de la fatigue, et qu'aucune idée douce n'y est jointe. Ce qui sort de ses mains ne passe point par toutes les croissances si attachantes pour le cultivateur; il ne suit pas la destinée de ses productions, il ne connaît pas le plaisir des nouveaux essais; et si en s'en allant il n'oublie pas sa hache, il ne laisse pas de regrets là où il a vécu des années.

Le pêcheur américain reçoit de sa profession une âme à peu près aussi insouciante. Ses affections, son intérêt, sa vie, sont à côté de la société à laquelle il croit qu'il appartient. Ce serait un préjugé de penser qu'il est un membre fort utile, car il ne faut pas comparer ces pêcheurs-là à ceux d'Europe, et croire que c'est comme en Europe un moyen de former des matelots, de faire des hommes de

* Ah! M. de Talleyrand, si on décomposait le métier de diplomate!
(*Note des Rédacteurs.*)

mer adroits et robustes : en Amérique, j'en excepte les habitans de Nantucket qui pêchent la baleine, la pêche est un métier de paresseux. Deux lieues de la côte quand ils n'ont pas de mauvais temps à craindre, un mille quand le temps est incertain ; voilà le courage qu'ils montrent, et la ligne est le seul harpon qu'ils sachent manier : ainsi leur science n'est qu'une bien petite ruse, et leur action qui consiste à avoir un bras pendant au bord d'un bateau, ressemble bien à de la fainéantise. Ils n'aiment aucun lieu; ils ne connaissent la terre que par une mauvaise maison qu'ils habitent; c'est la mer qui leur donne leur nourriture. Aussi quelques morues de plus ou de moins déterminent leur patrie : si le nombre leur paraît diminuer à tel endroit, ils s'en vont et cherchent une autre patrie où il y ait quelques morues de plus. Lorsque quelques écrivains politiques ont dit que la pêche était une sorte d'agriculture, ils ont dit une chose qui a l'air brillant, mais qui n'a pas de vérité. Toutes les qualités, toutes les vertus qui sont attachées à l'agriculture manquent à l'homme qui se livre à la pêche. L'agriculture produit un patriote dans la bonne acception de ce mot, la pêche ne sait faire que des cosmopolites.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*(La suite à un prochain numéro.)*

---

# LE RETOUR DU BAL DE L'OPÉRA.



## LA DAME PATRONESSE ET LA DAME COMMISSAIRE.

MADAME LA DUCHESSE DE **, MADAME LA MARQUISE DE ***.

LA MARQUISE.

Comment, ma chère Duchesse, il est deux heures et il ne fait pas jour encore chez vous.

LA DUCHESSE.

Ah! bonjour, Marquise : je ne fais que de me réveiller. Quand on est restée au bal jusqu'à quatre heures...

LA MARQUISE.

Quel bal, s'il vous plaît ?

LA DUCHESSE.

Mais celui de l'Opéra !

LA MARQUISE.

Plaisantez-vous? Avez-vous bien pu vous encanailler dans cette cohue?

LA DUCHESSE.

Oui, ma chère, et s'il faut vous le dire, j'étais même une des dames commissaires.

LA MARQUISE.

Dames commissaires! Ah! elles n'ont pas osé prendre notre titre de dames patronesses!

LA DUCHESSE.

Elles ne l'ont pas voulu : le mot est anglais, il était bon sous M. de Polignac.

LA MARQUISE.

Deviendriez-vous libérale, par hasard?

LA DUCHESSE.

Franchement j'étais fatiguée de bouder : tenez, ma chère, pour peu que nous attendions la restauration de Henri V la moitié autant d'années que nos mères ont attendu celle de Louis XVIII, on nous trouvera de bien *vielles* royalistes quand nous irons offrir nos hommages au *Charles-Édouard* français. Je suis d'avis de ne pas consumer notre jeunesse dans les regrets politiques.

LA MARQUISE.

Vous irez donc au Palais-Royal?

LA DUCHESSE.

L'archevêque de Paris m'y aura précédée.

LA MARQUISE.

M. de Quélen a oublié les remords de l'abbé Maury!

LA DUCHESSE.

Vous allez donc bien en vouloir au chevalier de R***, qui doit m'accompagner demain au bal du roi.

LA MARQUISE.

Le Chevalier! le perfide! il ne m'en a rien dit. Je sais bien ce qui l'y conduit : la petite Baronne a aussi cessé de bouder.

LA DUCHESSE.

En effet, elle était la nuit dernière à l'Opéra, et a dansé trois contredanses avec le Chevalier.

LA MARQUISE.

Avec le Chevalier!... Duchesse, croyez-vous que si j'écrivais un mot à M. *** je serais invitée?

LA DUCHESSE.

Je n'en doute pas...

LA MARQUISE.

Je ne pardonnerai jamais au Chevalier de me rendre infidèle à Henri V.

LA DUCHESSE.

Vous lui pardonnerez encore moins de ne vous avoir pas prévenue qu'il venait au bal de l'Opéra.

LA MARQUISE.

Mais il y avait donc quelqu'un à ce bal?

LA DUCHESSE.

Environ huit mille personnes.

LA MARQUISE.

Je veux dire quelques personnes comme il faut!

LA DUCHESSE.

On y a remarqué quelques nobles caricatures de moins que l'année dernière; mais je vous avoue qu'en fait de jolies femmes du faubourg vous manquiez seule : toutes les bourgeoises semblaient s'être donné le mot pour être jolies, ou pour avoir du moins cette jolie tournure qui remplace quelquefois la beauté à Paris. En fait d'hommes, les uniformes produisaient un effet délicieux : et, ne vous fâchez pas, je me suis même réconciliée avec cet odieux drapeau national, tant les trois couleurs se mariaient heureusement aux écussons et aux trophées de la scène : cette scène, ma chère, qui l'année dernière fut si mal décorée, formait cette année une tente militaire peinte par Cicéri, et qui par intervalles se relevait en rideaux autour de douze trophées d'armes au numéro de chacune des douze légions de la garde nationale. La loge du roi était disposée avec un goût parfait : Philippe a été reçu avec un enthousiasme qui l'a fait pleurer de joie ainsi que la reine : et quand il a fait le tour de la salle... il fallait entendre les *vive le roi* de tout le monde !!! Enfin, ma chère amie, un seul cri de *vive Lafayette !* a voulu protester et il a été étouffé aussitôt par le cri monarchique. Rien ne sentait la révolution dans cette fête, je vous assure...

LA MARQUISE.

Vous croyez donc que le bal du roi sera bien composé ?

LA DUCHESSE.

Puisque le Chevalier... y sera.

LA MARQUISE.

Il sera bien attrapé de m'y voir!

A.

— Le libraire Renduel, rue des Grands-Augustins, n° 22, mettra en vente, dans le courant de février, le *second volume des Soirées de Walter Scott*, recueillies et publiées par le bibliophile Jacob. Ce volume, qui précédera le *Roi des Ribauds*, roman historique du même auteur, sera composé des Chroniques suivantes : *le Charivari*, 1393; *le Guet*, 1460; *la Redevance*, 1498; *les Écoliers*, 1501; *la Danse des Reliques*, 1536; et *la Chasse*, 1574.

Imprimerie de A. BARBIER, rue des Marais S.-G., n° 17

# POÉSIE.



## LE JEUNE BANNI *.



### RAYMOND A EMMA,

ÉLÉGIE.

Le bruit du vent dans le feuillage
Trouble la paix du bois désert.
Le flot expire sur la plage;
Et dans les échos du rivage,

* Vers le milieu du quatorzième siècle, Raymond d'Ascoli, jeune poète, disciple de Pétrarque, voué dès son enfance, par son père, à l'état ecclésiastique, devint amoureux d'Emma Giovanna Stravaggi. Son père, ayant découvert cette passion par des mots entrecoupés qu'il lui entendit proférer dans son sommeil, le chassa de sa présence. Raymond, désespéré, s'alla donner la mort dans le lieu même où venait chaque matin sa maitresse.

Ce jeune poète, mort à dix-huit ans, était le neveu de ce Cecco d'Ascoli, ami de Pétrarque, médecin de Jean XXII à Avignon, professeur à l'université de Bologne, qui, ayant composé un poëme sur la morale et sur l'histoire naturelle, fut accusé d'hérésie et de sacrilége par Dino et Thomas del Garbo, et brûlé à Florence par le Saint-Office.

(*Chroniq. de Lambert,* moine du 15e siècle.)

Prête à mourir, ma voix se perd.
Ces lieux, si chers à mon jeune âge,
Entendent mon dernier concert;
Seul, bientôt, le bruit du feuillage
Troublera la paix du désert.

Bientôt... Lis sans retard, lis, ô ma douce amante,
Ces mots qu'en frémissant trace ma main tremblante.
Je t'écris; mais pardonne; oui, mon sort est fixé!
Il faut t'en avertir... A l'aurore prochaine,
Fuis, va tresser ailleurs tes longs cheveux d'ébène;
Ne viens plus sur ces bords rêver au jour passé,
De peur, ô mon Emma, que là, sous cet ombrage,
Cette eau pure, où tes yeux chercheront ton image,
Ne t'offre un cadavre glacé.

J'ose t'écrire; hélas! à nos ardeurs naissantes
Qu'eût servi jusqu'ici ce pénible secours?
Les doux aveux de nos amours
A peine ont effleuré nos lèvres innocentes;
Un mot faisait tous nos di-cours.
Mes regards te parlaient; j'ai lu dans ton sourire;
Tu m'aimais sans transports, je t'aimais sans délire:
C'est ainsi qu'on s'aime aux beaux jours.

Les beaux jours, ils ont fui! Sais-tu ce qu'il me reste?
Un moment d'avenir, qui me glace d'effroi.
Hier... te souvient-il, fille aimable et modeste,
De cet hier, déjà si loin de moi?
Dès le matin, errant, plein d'une douce attente,
A travers ce bosquet, si triste en cet instant,
J'avais vu les longs plis de ta robe éclatante:
Je m'étais retiré content.

Et puis, j'avais rôdé, seul, le long de la rive,
Espérant (que ce mot renferme de douleurs !)
Qu'en nouant tes cheveux, ta main inattentive
En aurait fait tomber des fleurs.
Alors, j'avais, fidèle à ce bel art que j'aime,
Monté ma lyre en ton honneur,
Et mon luth insensé devait aujourd'hui même
Achever ce chant de bonheur.
Le soir, aidant ton père en sa marche pesante,
Auprès de toi je suis entré;
Dessins, tissus, travaux de ta main diligente,
J'ai tout vu, j'ai tout admiré.
J'ai cultivé les fleurs que mon Emma cultive;
Ton frère, encore enfant, jouait sur mes genoux ;
Dans mon sein reposait ta colombe craintive;
Je souriais : l'amour veillait seul avec nous;
Et toi, dans ma gaîté naïve,
Tu m'appelais ton jeune époux.
Ton époux!... sous un toit champêtre
Ce titre m'eût suffi... le sort est sans pitié :
De mon bonheur, Emma, tu te souviens peut-être :
Demain j'aurai tout oublié!

Oui, frémis, ma charmante épouse.
Ignorant mon malheur, hélas! si dès demain
Tu suis un chœur joyeux sur l'humide pelouse,
Un autre s'offrira pour te donner la main;
Un autre ici viendra voir, à l'aube naissante,
Flotter à plis d'azur ton voile transparent;
Un autre devant toi, déité bienfaisante,
Amènera l'aveugle errant;
Un autre te suivra dans tes songes paisibles;
Le soir, il remplira, tranquille à tes genoux,
Ces momens d'entretien qu'un soupir rend pénibles,

Mais qu'un sourire rend si doux.
Lorsqu'enfin, infidèle, aura fui ta colombe,
Sitôt que tes fleurs vont jaunir,
Quand de ton Raymond dans la tombe
Rien ne te restera, pas même un souvenir;
Alors, oui, tu verras, rougissante, étonnée,
Un plus heureux hâter ton réveil matinal,
Et, saisissant ta main dans sa main fortunée,
Te conduire au lieu saint, non loin du lieu fatal
Où dormira ma cendre abandonnée;
Et puis, il cachera ton bandeau virginal
Sous la couronne d'hyménée.

Un autre!... ô douleur! ô tourment!
Je t'aimais sans délire, et je t'aime avec rage!...
Mon Emma, songe à moi, respecte ton serment...
Hélas! brûle ces vers, déchire ce message:
Un autre ne doit pas, fille innocente et sage,
Connaître ton premier amant.
Il ne faut pas qu'un jour un despote farouche,
Le soupçon dans les yeux, le reproche à la bouche,
Vienne blesser ton chaste orgueil;
Jaloux, désespéré, cet époux que j'abhorre
Ne doit pas éprouver le feu qui me dévore...
Mais est-on jaloux d'un cercueil?

Quoi! j'aurais pu, comme un long rêve,
Voir, couché sur ton sein, mes jours fuir sans douleur!
A peine commencé, ce songe heureux s'achève.
Entre nous d'un vain monde un préjugé s'élève:
Je croyais le monde meilleur.
Mon père! oui, contre vous mon courroux se soulève:
Vous avez fait tout mon malheur.

Dès mon enfance, Emma, mon ame est asservie
A des vœux qu'il fit sans remord :
Un nœud saint m'enchaînait dès le seuil de la vie
Jusques aux portes de la mort.
Pour moi, j'ignorais tout; moi, je t'aimais sans crainte,
Et le sort vient d'apprendre à ce tyran jaloux
Notre amour, dont l'ardeur, par le repos contrainte,
Était presqu'un secret pour nous.
Ce n'est pas qu'il m'ait vu, lorsque la nuit arrive,
Errer auprès de ton séjour;
Ou, quand tu sors des bois, inquiète et pensive,
Veiller de loin sur ton retour.
Il n'a point entendu d'une oreille furtive
Ces vers, pour qui ton tendre amour
M'a promis des baisers que ta pudeur craintive
Me refuse de jour en jour.
Non, mais depuis long-temps, distrait et taciturne,
Mon trouble se lisait dans mes yeux indécis;
Je m'échappais dès l'aube, ou, promeneur nocturne,
J'épouvantais ma mère en bravant ses récits.
Tantôt gai, fier, heureux, si j'avais par mon zèle,
Mérité tes simples faveurs;
Tantôt, sur un regard te croyant infidelle,
Sombre, sous les arceaux de l'antique chapelle
Je promenais mes pas rêveurs.
Mon père en souriait : « c'est son Dieu qui l'inspire;
» Son maître est, comme lui, sombre et gai tour à tour... »
Hélas! il oubliait qu'aussi, dans son délire,
Si Pétrarque est roi de la lyre,
Il est esclave de l'amour.
Ma mère à son époux jetant un œil d'envie,
Bénissait ce calme trompeur;
Muette, elle savait, dans sa tendre douleur,
L'affreux mystère de ma vie
Et le doux secret de mon cœur.

Cette nuit, en dormant, encor plein de la veille,
Je chantais à tes pieds; mes chants te semblaient doux;
J'en recevais le prix de ta lèvre vermeille:
Tu me livrais ta main, et j'étais ton époux.
Mais ton nom de mon père alla frapper l'oreille,
Mon père entendit tout. Maintenant tu peux voir
Ce qui fait les ennuis où mon ame est en proie:
Mon réveil fut suivi du pâle désespoir,
Et mon songe emporta ma joie.

Tu n'as jamais connu mon père courroucé:
« Va, fuis loin de ces bords, fils ingrat et profane!
» Apprends, puisque j'ai su ton amour insensé,
» Le vœu sacré qui te condamne.
» Choisis un cloitre obscur, ou, si l'exil te plait,
» Sors de ces murs, sors, et sur l'heure!
» Ta mère, comme moi, te bannit sans regret
» De sa vue et de sa demeure... »
Ma mère, hélas! elle pleurait.

J'ai fui: mais, chère Emma, sous le coup qui m'afflige,
En quels lieux puis-je aller courir?
Croit-on qu'aux champs du nord le rossignol voltige?
Et, lorsqu'un vent cruel l'arrache de sa tige,
Le lis ailleurs sait-il fleurir?
Non, banni loin de toi, la tombe est ma retraite;
Et ton Raymond qui te regrette,
Vient ici pleurer et mourir.

Pourtant, j'aurais voulu, vierge aimable et trop chère,
Te revoir avant mon trépas.
Bientôt le dur sommeil va presser ma paupière:
Emma, la mort est moins amère

Quand on meurt presque dans tes bras.
J'ai contemplé long-temps ta paisible chaumière;
Incliné vers ton seuil, j'ai cherché sur la pierre
L'empreinte humide de tes pas,
Et même, en revenant vers ce lieu solitaire,
Bien souvent j'ai tourné mes regards en arrière,
Pour voir si tu ne venais pas.

Je vais m'éteindre, avant que la vieillesse austère
Imprime à mon front sa langueur.
Demain mes vieux parens iront rendre à la terre
Ce corps jeune et plein de vigueur.
Je vais m'éteindre. Enfans du beau ciel d'Ausonie,
Si mes vers imparfaits montrent quelque génie,
Mon nom ne vivra pas toujours.
O mon maître chéri, pardonne, amant de Laure,
Car Raymond expirant n'a point conquis encore
La fleur d'Or des Sept Troubadours *.

Oui, comme toi, triste, je pourrais vivre,
N'ayant qu'un luth pour charmer mes ennuis,
Fuyant Emma, redoutant de la suivre,
Et dans les pleurs passant mes longues nuits.
A la douleur mon ame accoutumée
Dans ce vain corps resterait pour souffrir...
Dis, ô Pétrarque, et toi, ma bien-aimée,
N'est-il pas vrai qu'il vaut bien mieux mourir?

Adieu, ma belle amante; adieu, ma tendre mère,
Vous qui m'avez nourri, vous qui m'avez pleuré.

* Sept troubadours qui composaient le corps des Jeux-Floraux, dans son origine, donnaient au lauréat une violette *d'or fin*.

Daignez couvrir encor du linceuil funéraire
Ce corps pâle et défiguré;
Et si, près du cercueil qu'un saint deuil environne,
Un père trop cruel s'arrête avec effroi,
Dites-lui que je lui pardonne,
Et pardonnez-lui comme moi.
Infortuné Pétrarque, isolé dans Vaucluse,
Reçois mon cantique de mort;
A vivre sans Emma ton Raymond se refuse,
Et je meurs, en plaignant ton sort.
Adieu, bords de l'Arno, Toulouse, et toi, Florence;
Adieu, frères, parens, amis;
Ma jeune épouse, adieu! l'instant fatal s'avance;
Adieu surtout, hélas! la trop douce espérance
Des baisers que tu m'as promis.

1818. VICTOR HUGO à l'âge de 15 ans *.

* C'était alors un enfant, plein d'ame et de poésie, méditant son avenir et rêvant de gloire; alors Chateaubriand l'avait deviné.



## RÊVERIES PHILOSOPHIQUES.

L'UNE des maladies le plus à craindre pour un esprit éclairé mais faible, c'est un mécontentement, un dégoût de lui-même qui résulte souvent de ses lumières. Ce sentiment fait tomber l'ame dans la langueur; elle se méprise, se dédaigne, se juge indigne de ses soins; et dans son fol orgueil, qu'elle prend pour de la modestie, abandonnant aux sots la satisfaction intérieure que procure la vanité, elle cherche une vie calme et insouciante, et tombe dans un engourdissement léthargique. Cet état est fort dangereux : nous sentons le besoin d'en sortir, sans en avoir la force; notre activité qui se ranime de temps en temps, manquant d'objet, se tourne contre nous-mêmes : nous nous agitons, nous nous tourmentons pour des chimères, jusqu'à ce que la fatigue nous replonge dans cette mort anticipée.

Nous sommes avec nous-mêmes de vrais enfans gâtés : l'amour-propre demande trop à la raison, et refuse ce qu'elle lui offre; il s'emporte, pleure, tempête; mais les larmes et les cris ne remédient à rien.

Les philosophes nous recommandent l'étude de nous-mêmes; mais cette étude ne nous est-elle pas souvent

bien préjudiciable? l'activité sociale (je mets à part celle qui n'est fondée que sur la nécessité de subvenir aux besoins naturels), n'est-elle pas excitée et entretenue par les illusions qui nous accompagnent toute la vie, et peut-on dire que cette activité ne contribue pas à notre bonheur? Combien d'hommes qui, s'ils se fussent adonnés à la philosophie, n'eussent jamais été que de mauvais philosophes, oisifs et malheureux, et que l'ambition a utilisés pour eux-mêmes et pour les autres, par les différens emplois auxquels elle les a livrés? Or cette passion, qui nous jette toujours hors de nous, nous éloigne prodigieusement de la contemplation intérieure qui nous est recommandée. Nous sommes presque tous nés pour la vie extérieure. Il n'y a point d'homme qui ne soit propre à quelque fonction de la société, mais il y en a bien peu qui soient nés pour la sagesse.

Ceux mêmes qui combattent avec le plus d'ardeur le système de la perfectibilité indéfinie de l'esprit humain, ne peuvent en détruire en eux le sentiment. Nous pouvons aimer les siècles passés; mais nous respectons les générations à venir.

Nous disons tous : *nos bons aïeux ;* il serait fort ridicule de dire : *nos bons descendans.* Nous voyons les premiers dans une atmosphère de simplicité, de candeur et de bonhomie; mais les autres s'offrent à nos regards tout resplendissans de lumière. Nous ne parlons guère de la postérité sans que nos expressions s'ennoblissent.

Parmi nous, les uns chérissent leurs pères, les autres les

détestent ; mais nous avons tous pour nos enfans une vénération craintive.

Une des causes de nos erreurs dans les jugemens réciproques que nous portons sur nos facultés intellectuelles, c'est que nous estimons la force plutôt par l'effet produit que par l'effort employé. Une lettre mal écrite, une conversation languissante, nous donneront mauvaise idée de l'esprit d'un homme de mérite, tandis qu'un sot nous éblouira par le prompt étalage de tout son savoir.

Le sot trouve autant de plaisir à se rendre inintelligible que l'homme d'esprit à se faire comprendre.

Un homme d'esprit a des prétentions, et les connaît ; un sot en a sans s'en douter.

Rien de plus aimable que l'esprit en négligé ; rien d'assommant comme le laissé-aller d'un sot.

Souvent la timidité rend l'homme d'esprit aimable : son effet ordinaire sur le sot est de le rendre stupide.

L'esprit borné qui se connaît plaît autant à l'homme d'esprit que l'homme d'esprit qui s'ignore plaît à l'esprit borné.

Le mérite se cache de peur de n'être pas reconnu.

L. L.

## A PROPOS DU BAL DE L'OPÉRA.

Il est des gens, profondément infatués de servilisme et partisans dévoués du système des priviléges, qui regretteront toujours la légitimité du droit divin avec toutes ses conséquences ; et cela se conçoit. Sous le régime d'une égalité relative parfaite, quand les emplois et les honneurs sont accessibles à toutes les capacités, quand les supériorités sociales se classent en raison du mérite et du travail de chacun, et non plus selon le bon plaisir du prince et les coteries de cour, il y a toute perte pour les hommes médiocres et pour les fainéans désormais livrés à leurs propres forces et à la portée de leur valeur personnelle.—Permis à ceux-là, sans doute, d'être mécontens et de le paraître.—Mais que ce mécontentement aille jusqu'à flétrir dans leurs cœurs les sentimens les plus naturels d'humanité et de patriotisme ; qu'on les voie se réjouir des maux du pays, des embarras partiels causés par les circonstances que chaque jour apporte avec lui ; qu'ils aient des vœux pour les succès de l'étranger et des vœux contre la France ; qu'enfin ils jettent des cris d'amertume et d'odieux désespoirs contre des fêtes inspirées par l'humanité seule, et qui seraient entièrement séparées de la politique sans l'enthousiasme enivrant que la présence du roi vient y ré-

pandre. — Voilà ce qui soulève le cœur d'indignation et de dégoût; car il y a dans ces sentimens si bas et si peu français, quelque chose d'infernal, une sorte de lâcheté malfaisante dont on a peine à se rendre compte. — Depuis les événemens de juillet, nous n'avons pas manqué de ces hommes aux sinistres espérances, fomentant au dedans le trouble et le désordre, et souriant à l'idée d'une guerre prochaine, d'une guerre de destruction; chantant victoire en présence de l'industrie et du commerce anéantis, des fortunes particulières bouleversées, du crédit public en souffrance, des revenus de l'État gravement altérés; maux funestes, qu'ils devraient déplorer comme leur ouvrage, tandis qu'ils osent en accuser la révolution, rendue nécessaire par leur inconcevable extravagance! Mieux que personne pourtant, ils savent que le malaise, dont la société est tourmentée, s'il a été déterminé par les événemens de juillet, avait une cause antérieure et profonde; que depuis long-temps le commerce luttait contre une crise terrible, inévitable, et que, tôt ou tard, il devait la subir. — Mais ils trouvent mieux leur compte à crier anathème contre la liberté, et à faire le procès des idées nouvelles qu'ils accusent d'être un obstacle insurmontable à la prospérité des peuples et des états.

Aussi, voyez avec quelle complaisance ils s'apitoyaient sur les calamités dont, à les entendre, nous sommes menacés! Ils ne voyaient que souffrance pour le présent, regrets pour le passé, inquiétudes pour l'avenir. Ils plaignaient sincèrement les amis de la liberté des déceptions dont ils ont été victimes. Ils leur pardonnaient déjà leur erreur, car ils entrevoyaient un prochain repentir, à travers leur consternation actuelle.

Mais voilà que cette prétendue tristesse publique s'efface à la lumière d'un bal, la plus vive, la plus éblouissante qui fut jamais! Voilà que sur les débris d'une société qu'une secousse récente a dissoute, se relève une société plus animée et plus brillante ; voilà qu'une cour nouvelle se recompose, non plus des élémens péniblement rassemblés d'une noblesse qui s'isolait de nous, mais de toutes les notabilités de la véritable France! En présence de pareils faits, il n'y a plus de déclamation possible.—Aussi MM. de *la Gazette* et de *la Quotidienne* n'ont-ils trouvé que des cris de rage et des imprécations furieuses à faire entendre. — Et nous n'en avons pas moins dansé, fort disposés même à recommencer si l'occasion s'en présente.

## BOUTADE DE MERCURE

### POUR OU CONTRE M. FÉLIX BODIN.

Les fidèles abonnés du *Mercure* reconnaîtront dans la scène suivante, la plume exercée qui traça les premiers essais du roman historique en France. Depuis M. Félix Bodin, les Walter Scott nous sont arrivés par douzaines; sans compter Merimée, poète à force de vérité; l'auteur de Cinq-Mars, d'une poésie plus ornée; Victor Hugo, d'une poésie plus fantastique et plus gigantesque; de Latouche, poète de l'esprit; le bibliophile P.-L. Jacob, poète antiquaire, etc., etc. Eh bien, cette lice où ont paru avec des succès divers les champions de notre France romantique et la foule plus obscure des imitateurs[1], il faut le reconnaître, c'est l'auteur de *la Fin du Monde* qui l'a ouverte, et d'abord parcourue seul. Quoique enrichi de ses prémices, quoique fier du souvenir auquel il doit encore ce nouveau fragment, le *Mercure* osera remercier M. Félix Bodin sous la forme d'une querelle, en lui reprochant d'avoir trompé la curiosité de tous nos abonnés qui. depuis la lecture de son dernier chapitre, ne cessent de nous crier, comme la sangsue de l'Ecclésiaste: encore, encore, encore! Accuse-

rons-nous M. Félix Bodin de paresse : il nous opposerait ses études politiques et financières, qui le désignent aux électeurs de Maine-et-Loire, comme un député digne du beau nom parlementaire que lui a laissé son père ? Lui ferons-nous la guerre au nom de la littérature proprement dite, sur cette passion exclusive pour la politique? il nous rappellerait ses méditations sur la langue musicale, et en nous analysant le talent de Mozart ou du Maestro, nous convertirait à la mélomanie; car c'est aussi un mélomane! ou bien, rival redoutable de Deleuze, de Puységur et de l'abbé Faria, il nous imposerait les mains, nous endormirait du sommeil magnétique, et là, sous l'ascendant de son fluide dominateur, nous forcerait de lui parler nous-même finances, économie politique, débats parlementaires, Rossinisme, médecine, magnétisme, mathématiques, *de omnibus rebus et quibusdam aliis*, excepté de ses deux ou trois romans si bien commencés, si méchamment interrompus. Nous prévenons donc nos abonnés qu'ils n'auraient pas beau jeu avec un protée littéraire comme Félix Bodin, s'ils allaient, à l'exemple des amis de feu Galand, des Mille et une Nuits, crier sous ses fenêtres : « M. le romancier, veuillez bien continuer ces histoires que vous contez si bien. » J'oubliais que Félix Bodin est encore un polyglotte, et qu'il aurait, pour dérouter les importuns, la ressource de l'écolier de Rabelais, lequel répondait à une seule question en cinquante langues connues et inconnues depuis l'hébreu jusqu'au limousin. Je doute cependant qu'il sache l'arménien aussi bien que le grand Saint-Martin. En récompense, Félix Bodin est *universel* sans être jésuite ni congréganiste : son libéralisme ne date pas d'hier. Et là-dessus, nous contentant du fragment des

*Deux Médecins* pour aujourd'hui, nous inviterons les abonnés du *Mercure* à ne plus nous demander par tous les courriers, la suite des romans de M. Félix Bodin : il est bien reconnu qu'il nous favorisera, par privilége, de quelque nouvel extrait arraché à son avare porte-feuille; mais quand?.... C'est ce que nous ne saurions dire, quelque amitié que le romancier ait bien voulu conserver pour *Mercure* qui lui a dû, peut-être, ses plus beaux jours!

MERCURE.

---

# DEUX MÉDECINS

## DU DOUZIÈME SIÈCLE.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le jeune écuyer monta aussitôt à cheval et alla dans le centre de la Cité, chercher un clerc séculier qui passait pour le plus habile *physicien* (médecin) de Laon, et qui joignait à cette qualité celle de *mire* ou pharmacien. Mais le bon esculape tonsuré était absent dans ce moment-là. On était venu l'appeler pour secourir un digne chanoine de la cathédrale, qui avait gagné une forte indigestion en mangeant, outre mesure, du flan de gruau de Chartres. *

Quoi qu'il en soit, et comme l'indigestion du chanoine n'a trait en rien à cette histoire, le jeune page revint avec toute la vitesse de son cheval, et, pour dernière ressource, alla frapper à la porte de l'abbaye de Saint-Jean. C'était une heure tout-à-fait indue; mais dans un besoin si pres-

* Les gastronomes me sauront peut-être gré de leur apprendre que ce mets était préparé avec des œufs, de la crême, du miel, des amandes, et aromatisé avec de l'eau de rose dont l'usage précéda pendant long-temps celui de la fleur d'orange. Le flan de Chartres, qui me paraît tout-à-fait analogue au *pudding*, était recherché des gourmands de cette époque.

sant et pour la santé du châtelain de l'abbaye, il était bien naturel de ne pas hésiter à déranger les pieux religieux de leur office. Ils étaient alors dans le chœur de leur église à réciter des psaumes et des leçons, suivant la règle de saint Benoît, qui était sévèrement observée par l'abbé. Celui-ci insistait principalement sur les offices de nuit, dont l'observance fut de tout temps difficile à maintenir dans les chapitres et dans les monastères ; car il ne fallait rien moins qu'une grande ferveur et toute la force de l'habitude pour vaincre le sommeil quatre fois dans la nuit. Il avait coutume de citer, outre la règle de l'ordre qui était la loi suprême, un passage des actes des apôtres qui recommandaient aux fidèles de prier au chant du coq, et ces paroles du roi David : *Mediâ nocte surgebam ad confitendum tibi.* Enfin, pour appuyer ses prescriptions de moyens efficaces', il faisait exécuter ponctuellement le canon du quatrième concile de Carthage, en vertu duquel les religieux qui manquaient sans raison l'office de la nuit, devaient être privés de la distribution quotidienne.

C'étaient les nocturnes. Les *Benedicite*, l'hymne et les six psaumes étaient déjà récités. Pendant le verset qui précédait la bénédiction de l'abbé, le portier du couvent vint dans le chœur, avertir le studieux moine Ulger ou Oger que le défenseur de l'abbaye, en danger imminent, demandait promptement ses secours. Ulger ferma aussitôt son volumineux bréviaire, manuscrit qu'il avait acheté en Italie, pour une somme considérable et qui était enrichi de vignettes bizarres, représentant des sujets de l'Écriture-Sainte mêlés à ceux de la mythologie. Il s'avança ensuite vers l'abbé pour lui demander la permission de quitter l'office et de s'absenter dans un si pressant besoin. Mais le

— « Il est douloureux pour moi, dit Ulger, de ne pouvoir partager, dans cette circonstance, l'opinion de votre sagacité expérimentée. Mais si je dois suivre la sublime doctrine consignée par le savant Avicenne dans son canon médical, commenté par d'autres médecins arabes; si je remonte même jusqu'au lumineux Ali-Abbas qu'ils nomment le Mage, et qui dans son Amaléci a exposé le système le plus clair que nous ayons en médecine; enfin, sans parler du grand Avenzoar, le flambeau de Séville, dont j'ai vu le livre immortel dans la glorieuse école de nos frères de Salerne..... »

Pendant cette pompeuse énumération des médecins arabes, dont alors le nom faisait loi dans une partie de l'Italie, et servait utilement le vain étalage d'érudition du moine Ulger, le vieux *physicien* Réginon donnait des signes visibles d'impatience; et pour couper court à l'exorde de son confrère, il lui dit :

« Je sais, docte Ulger, que cédant à une curiosité mondaine, qui n'est peut-être pas irréprochable pour un humble serviteur du Christ notre sauveur, votre lucidité est allée étudier les sciences des infidèles adorateurs de Mahomet ou Méchemet, dans cette contrée de payens qui est au-delà des mers, sur le chemin du Saint-Sépulcre, et que les seigneurs normands viennent de réduire à merci en deux coups de lance. »

Le bon Réginon voulait probablement parler de la conquête des Deux-Siciles, qui était un événement encore peu éloigné, dont le merveilleux frappait les esprits et rehaussait la gloire militaire des Normands. Ulger était allé effectivement, avec quelques jeunes clercs studieux de cette

nation, dans la ville de Salerne où les moines du Mont-Cassin avaient alors une école célèbre.

— « Il ne s'agit point ici, dit-il avec beaucoup de calme, de savoir s'il est permis à un chrétien d'aller apprendre les secrets de la nature que Dieu a dévoilés aux philosophes arabes, lesquels il a peut-être en même temps éclairés intérieurement des saintes lumières de la foi. Encore je dis *peut-être*, je devrais dire *sans aucun doute;* il est évident que ces savans hommes ont été choisis par le doigt divin. En effet, il n'existe pas de science certaine, sans la foi à notre bienheureuse rédemption. Mais il s'agit seulement de déterminer quel remède doit être appliqué à l'état actuel de l'illustre châtelain.

— » Et c'est précisément en ce point, dit Réginon en s'animant un peu, que la question va se reproduire. Votre lucidité scientifique croit-elle que nous admettions dans notre France toutes ces nouvelles drogues de vos Arabes, qu'ils nomment *casse*, *musc*, *manne*, *tamarin*, produits diaboliques inconnus à notre terre chrétienne et recueillis sur la terre des mécréans? Croit-elle que nous adoptions leurs *sirops* dont vous avez, dit-on, une provision dans l'infirmerie du monastère, ainsi que toutes ces compositions extraites des métaux, sur des fourneaux dont le feu est peut-être de la même espèce que celui de Satan? On sait que cette nouvelle médecine est un peu voisine de la magie. Mais n'importe; je laisse parler votre lucidité pour connaître quel est son remède. »

Ulger, dont le calme était demeuré imperturbable jusqu'alors, parce qu'il savait quelles étaient les idées du vieux Réginon, lui répondit :

— « Physicien prudentissime entre tous ceux de la cité

de Laon, quelque durement que votre sagacité me traite dans ce moment-ci, mon devoir, ma conscience et l'intérêt du châtelain m'ordonnent de proposer mon remède lors même qu'il ne serait pas adopté. Je pense donc, si Dieu me permet d'asseoir un jugement, qu'il existe une inflammation considérable dite phlogose, et qui est excitée accidentellement par l'action innée. Or j'opine (moi, indigne ministre du Créateur pour secourir la créature) qu'il faut diminuer la chaleur innée qui réside dans la noble humeur que nous nommons le sang, afin de réfrigérer cette phlogose. Je sais bien qu'un ancien qu'ils nomment Galien, et qui est souvent cité par le grand Avenzoar, a avancé qu'une partie du souffle vital s'exhale avec le sang par la section de la veine. Mais je m'en rapporte davantage au grand Avenzoar, lui-même, qui saigna avec succès un enfant de trois ans. Ajoutez à cela que l'illustre sujet est évidemment doué d'un tempérament sanguin, l'une des quatre constitutions physiques de l'homme qu'admettent les doctes de Salerne. Par toutes ces causes, je conseille immédiatement la phlébotomie. »

Pendant ces longues conclusions, Réginon haussait les épaules et frappait du pied avec force. La phlébotomie, ou pour parler plus clairement, la saignée, était l'un des remèdes ordinaires de la médecine arabe *. Mais son usage ne s'était pas encore étendu à tous les cas, à toutes les

* La phlébotomie eut et perdit tour à tour la vogue. Il y a cinquante ans tous les médecins étaient phlébotomistes. Aujourd'hui les sangsues sont le remède par excellence et le fond de la médecine. Est-il donc vrai qu'à certains égards les opinions humaines ne font que tourner dans un cercle? Cependant j'aime à croire à la perfectibilité.

maladies. Après tout, le vieux Réginon n'en était pas du tout partisan, car il s'écria :

— « Je m'y attendais. Voilà le remède universel dont la pernicieuse doctrine commence à envahir vos monastères. A Dieu ne plaise que j'use de ce moyen sacrilége, ni que j'outrage le Créateur en retirant à sa créature une partie de cette liqueur divine qui renferme la vie. Je n'en ferais rien lors même que ce ne serait pas enfreindre le canon de Tolède par lequel l'esprit saint nous a défendu de verser le sang humain. »

Ulger essaya inutilement de faire entendre raison sur ce point au superstitieux empirique ; et, malgré son calme ordinaire, la dispute commença à s'échauffer vivement.

— « Allez, maître clerc sarrazin, s'écriait Réginon tandis qu'Ulger tâchait en vain de l'interrompre par ses argumens ; allez saigner vos frères du couvent malgré la défense du conseil d'Aix-la-Chapelle ; allez souffler le feu du diable dans vos fourneaux de magicien ; allez mêler vos drogues, excrémens de Méhémet, en gromelant des mots de cabale et en traçant des lettres pour l'enfer. Je sais bien que vous m'appelez un vieil âne, un vieux cornificien ; mais, par le ventre de notre Sauveur, je m'en moque, et je ne lâcherai pas mon noble malade. »

Dans toute autre circonstance, le seigneur Gérard ne se serait pas laissé plus long-temps étourdir les oreilles : mais il était aux prises avec une fièvre violente qui le rendait fort indifférent à ce qui se passait autour de lui. Ce fut Bernard des Bruyères qui, perdant patience, dit : « Voilà bien assez long-temps, maîtres clercs-physiciens, que vous joûtez l'un contre l'autre, à coups de mots latins et sarrazins. Il faut, pour en finir entre vous deux, puisque

je vois bien que vous ne marchez pas du même côté, une petite ordalie qui va nous donner le jugement de Dieu. »

En même temps il fouilla dans une poche placée à la ceinture de son surcot et en tira un sou d'or qu'il jeta en l'air en disant : Croix pour le plus vieux des deux. La pièce d'or tombée s'arrêta, et la croix parut en dessus. Ainsi fut décidée la grande contestation médicale ; le modeste Ulger se retira doucement en faisant des vœux pour le succès des remèdes du prudent Réginon. Celui-ci le regardait partir, en laissant voir un air de satisfaction et de triomphe ; ses yeux brillaient d'une orgueilleuse joie, et il s'applaudissait intérieurement de ce que son adversaire fût éconduit par une décision aussi péremptoire. Alors le champ lui étant laissé libre, il traita le malade comme bon lui sembla.

Félix Bodin.

---

## HISTOIRE

# DE BERTHE ET DE ROBERT.

Bien peu des jolies dames qui font à Paris l'ornement de toutes les fêtes, parviendraient à se persuader, sans doute, qu'il soit possible de passer un hiver entier à cent lieues de cette belle capitale, dans un hameau rendu inaccessible par des neiges et des glaces amoncelées, et sans autre société que les rustiques habitans de ce hameau. Cependant une personne de ma connaissance, née dans le Jura, où elle a long-temps vécu, m'assurait avoir regretté, dans plus d'un salon de la *ville par excellence*, les cabanes enfumées de ses compatriotes, en avouant que les brillantes conversations auxquelles elle avait assisté ne l'avaient pas toujours rendue aussi attentive que les histoires racontées par la mère *Véronique*, la mère *Geneviève*, ou telle autre bonne femme de son pays. Sans prétendre justifier une opinion aussi ridicule, on ne saurait nier que les récits dont ces braves gens charment leurs longues veillées d'hiver ne soient souvent fort attachans. Mais les accessoires sont pour beaucoup dans l'effet qu'ils produisent; et quelque fidélité que l'on mette à les répéter, il y manquera toujours la modeste chambre de la ferme tapissée de

vieilles légendes et faiblement éclairée par une lampe suspendue aux ais mal joints qui forment son plafond; la campagne, blanche et triste comme un linceuil de jeune fille, aperçue à travers l'étroite croisée et dont le silence presque solennel laisse arriver jusqu'à vous le bruit le plus léger, le murmure de la petite source tombant goutte à goutte au milieu des glaçons, le craquement de la neige sous les pieds du villageois, qui marche seul en sifflant le long du chemin : il y manquera surtout le ton et l'expression qu'y savaient mettre la mère Véronique ou la mère Geneviève. Celle-ci, sans quitter son grand fauteuil, où sa vieillesse et ses infirmités la retenaient, gouvernait la maison de son fils, dont la femme ne vivait plus depuis plusieurs années, et sa petite-fille Rose la secondait de son mieux dans ces pénibles soirées. Chaque soir les voisines se rassemblaient chez la mère Geneviève, attirées par son bon accueil, son bon feu et ses belles histoires.

« Enfans, leur disait-elle un jour, vous l'avez tous connu » ce vieux meûnier du moulin de la Haute-Roche? C'é» tait un homme auquel il était arrivé une étrange aventure.

— » O mère Geneviève! contez-nous-la : vous la sa» vez; car vous savez tant de choses!

— » Je sais..... je sais..... Il est bien certain qu'à mon » âge on en sait un peu plus que si on était né d'hier; et » d'ailleurs, l'aventure du meûnier Robert n'était pas un » mystère. Il avait été soldat. »

— » C'est vrai', et il portait encore de temps en temps, les jours de fêtes, un vieil uniforme tout usé.

— » Eh bien! oui; il avait été soldat, et de plus trèsbeau garçon, et cet uniforme dont vous parlez lui allait à merveille quand il était neuf. Tant y a, qu'une

jeune fille d'un pays bien éloigné d'ici, où il faisait la guerre, se prit d'amour pour lui. — Rose, attise un peu le feu, il s'éteint: et puis rapproche ton rouet de mon fauteuil. Qu'est-ce donc que Jacques a toujours à te dire en secret que vous ne sauriez parler haut comme les autres? Ah! jeunes gens! jeunes gens! Où en étais-je de mon récit?... — A cette jeune fille qui aimait Robert? Celle-là, par exemple, n'avait ni père, ni mère, ni grand'-mère pour la conseiller : elle vivait seule, avec un frère aîné, et le malheur voulut qu'ils fussent séparés. On contraignit tous les hommes en état de porter les armes de s'enrôler, afin de résister aux Français, qui faisaient la guerre à ce pays. Et comme le frère de Berthe, c'était le nom de la jeune fille, venait de quitter son village pour suivre son régiment, le régiment français où servait Robert y arriva. On fut d'abord un peu effrayé de se trouver à la merci de ces étrangers; puis, peu à peu, on s'accoutuma à leur présence : ils étaient polis et gracieux, surtout avec les jeunes filles, dont ils recherchaient beaucoup la société. Berthe était l'une des plus jolies. Robert n'eut des yeux que pour elle la première fois qu'ils se rencontrèrent. Le lendemain, il chercha à la revoir, et y parvint, et tous les jours de même, et le soir il la reconduisait à sa chaumière, qu'elle habitait seule depuis le départ de son frère. Il savait quelques mots de la langue que parlait Berthe : elle lui en apprit d'autres en même temps qu'il lui enseignait le français. Bref, ils ne tardèrent pas à s'entendre, et si bien, que la pauvre Berthe avait à pleurer plus que la fin de ses amours lorsqu'il fallut se séparer de son amant. Robert promettait de revenir, d'être son mari un jour : il promettait plus qu'il n'était disposé à tenir peut-être. Cependant,

quelques lettres de sa part soutinrent le courage de Berthe pendant les premiers instans de son absence; mais les événemens de la guerre interrompirent cette correspondance, et elle n'en eut bientôt plus de nouvelles. Vous représentez-vous, enfans, la situation de cette malheureuse jeune fille, séparée peut-être sans retour de l'homme dont son sort dépendait, ignorant s'il l'aimait encore, même s'il vivait, sans appui, sans conseil? Son frère était aussi bien loin; mais elle ne s'en affligeait pas : c'est surtout à lui qu'elle eût craint de dévoiler le secret de sa honte. Elle ne l'avait confié à personne; et, bien qu'elle sentît la nécessité de cet aveu et qu'elle y fût décidée, le courage lui manquait pour le faire, et elle le remettait tous les jours au lendemain. Au milieu de ses irrésolutions, un accident, qui faillit lui coûter la vie, l'ôta à son enfant avant qu'il eût vu le jour. Hélas! qu'une amie, une mère prudente eussent été nécessaires à la pauvre fille dans ces terribles circonstances! Egarée par la frayeur, le chagrin, la souffrance, elle ne conserva aucune présence d'esprit : elle crut pouvoir, sans crime et sans danger, dérober à tous les regards la triste preuve de sa faiblesse : les conséquences d'une telle imprudence ne s'offrirent pas même à son esprit. Elle fut arrêtée et conduite dans les prisons de la ville voisine. On l'accusait d'un crime horrible. Sa terreur, ses cris de désespoir, tout en attendrissant ses juges, les confirmaient dans l'opinion qu'elle était coupable, et un arrêt sévère la menaçait.

»Pendant ce temps, Robert se livrait à toute la dissipation qu'offrait son genre de vie. Il avait peut-être déjà répété à vingt jeunes filles les discours qui avaient séduit la pauvre Berthe. Cependant, elle n'était pas effacée de son

souvenir. Il en parlait souvent; et un soir qu'il montait la garde à un poste avancé avec d'autres soldats (feu mon cousin Benoît en était), il témoigna plus de regret qu'à l'ordinaire de ne pouvoir rien apprendre de ce qui la concernait.— Au reste, ajouta-t-il en riant, elle n'est pas morte; je dois être sans crainte à ce sujet. — Pourquoi cela? — Parce que je le saurais. Elle m'a promis solennellement qu'un signe m'annoncerait sa mort, fussions-nous à mille lieues l'un de l'autre; et jusqu'à présent.... Au même instant, sa main, qu'il appuyait sur la palissade dont leur petit retranchement était entouré, fut saisie par une autre main, mais si froide! si froide! — Qui m'a touché? demanda-t-il vivement. Ses camarades le regardaient étonnés. Il se leva, examina attentivement les dehors du retranchement, et revint s'asseoir; mais pour rien au monde il n'aurait replacé sa main sur la palissade. L'explication qu'il donna de cette scène à ceux qui en étaient témoins lui valut force railleries. On causa gaîment sur tout cela le reste de la nuit, le lendemain Robert n'y pensa plus. Les hommes, en général, n'ont pas besoin d'autant de distractions qu'il en avait pour s'occuper peu de leurs amourettes et de ce qui s'y rapporte. Il continuait à faire la guerre, à courir de pays en pays, et les événemens le ramenèrent dans celui de Berthe, non pas précisément dans le même village, mais dans une ville qui en était près. C'était le cas de se rappeler sa jolie maîtresse, et ses camarades l'en entretinrent dès le premier jour de leur arrivée. Ils revinrent entre autre chose sur la singulière promesse de la jeune fille, sur la frayeur qu'il avait éprouvée lorsque la froide main l'avait saisi. Il y avait juste un an de cela : c'était le 11 de septembre. Robert affirma n'avoir point éprouvé de

frayeur, mais seulement une crainte inexplicable pour les jours de Berthe, et qui même alors revenait le troubler. — Il ne tiendrait qu'à toi de savoir bientôt à quoi t'en tenir sur sa vie ou sa mort, dit l'un des soldats; tu n'as qu'à aller à minuit au milieu d'un cimetière, et l'appeler par trois fois; si elle t'a aimé (l'on n'en saurait douter) et qu'elle ne vive plus, elle t'apparaîtra certainement : l'épreuve est immanquable. Mais tu aurais peur peut-être si tu la voyais? — Peur! répéta Robert. Je me flatte que, morte ou vivante, jamais une jolie fille ne me fera peur. — Qui sait? Celle-là avait bien un peu à se plaindre de tes procédés; et si les femmes de l'autre monde s'apaisent plus difficilement que celles de celui-ci, tu pourrais avoir à te repentir de l'entrevue. On continua sur ce ton, et Robert, piqué par les railleries de ses amis, consentit à se rendre sur-le-champ dans un petit enclos peu éloigné où l'on enterrait les criminels et tous ceux qui mouraient de morts violentes, et que l'on nommait le *Pré maudit*. Ses camarades l'y laissèrent seul, en se tenant toutefois à portée de l'entendre et de surveiller ses actions. A minuit, il appela Berthe comme il en était convenu. On l'entendit répéter trois fois, d'une voix distincte : Berthe! Berthe! Berthe! puis il se tut. Le silence se prolongea tellement, que les soldats en prirent souci, et ils appelèrent à leur tour Robert, qui ne répondit pas. Ils allèrent à lui, et le trouvèrent étendu, sans connaissance, sur l'une des tombes du Pré maudit. Ils l'emportèrent, le secoururent, et, en ouvrant les yeux, il s'écria qu'il avait vu Berthe; qu'il l'avait vue attachée à un gibet; qu'elle le regardait; que l'un de ses bras s'était dégagé péniblement de ses liens et s'était allongé, allongé jusqu'à lui pour le saisir, et qu'il avait de

nouveau senti la froide main presser la sienne. Ces discours furent d'abord attribués à un égarement causé par la frayeur; mais en apprenant ensuite que Berthe avait subi un horrible supplice, on ne sut que penser.... Et c'était le 11 de septembre qu'elle avait été exécutée, le jour même où la froide main avait touché la main de Robert. Cet anniversaire était fort redouté du vieux meûnier, et ce n'était pas sans raison... Sa vie a été misérable, mais il est mort chrétiennement. Et comme il n'avait pas non plus négligé d'apaiser l'ame de la trépassée par les prières de l'église, on doit croire qu'ils jouissent tous deux de leur repos. Bonsoir, enfans, à demain.»

Madame Tercy.

---

*Le Chansonnier des Grâces.* Un volume in-18, avec gravure. Chez Louis Janet, libraire-éditeur, rue du Paon, n. 2. C'est la trente-quatrième année de la collection, et, comme on sait, les Grâces ne vieillissent pas. Cependant, la prétention au classique pur est presque aussi plâtrée que la joue d'une vieille comtesse, et il est au moins de mauvais goût de s'arracher contre le romantique. De là force épigrammes contre Victor Hugo, le tout en chansons. Celles qui ne sortent pas de la juridiction des Grâces ont le mérite du genre; et entre tant de noms chers à la poésie, dite *légère*, nous citerons M. Justin Cabassol, un de nos plus gais chansonniers : l'héritage de Désaugiers lui appartient.

---

# CORRESPONDANCE MÉTAPHYSIQUE.

M. Victor Cousin a réhabilité et popularisé en France la belle philosophie de Platon. Kant et les métaphysiciens allemands, il est vrai, ont merveilleusement aidé son système, qui peut être comparé à un magnifique piédestal où la statue manque. La science métaphysique peut tenter de nouveaux chemins ou aspirer à un autre but. Une dame, que ce recueil a déjà citée avec éloge et sympathie, a tourné son jugement profond, son esprit subtil, et son ame ardente vers des études abstraites et élevées, au milieu desquelles nous nous plaisons à la suivre, du moins de nos vœux; car souvent sa pensée échappe à la nôtre, et le flambeau qu'elle essaie de porter dans des régions obscures, inconnues, idéales, est pour nous couvert d'un voile. Le reproche d'obscurité s'attache nécessairement à ces doctrines ardues que la compréhension humaine n'atteint qu'à force d'ailes; c'est la poésie du raisonnement, le mysticisme de la logique, pour ainsi dire. Madame Dadole, dont les croyances morales, religieuses et métaphysiques, énoncées avec des formes gracieuses et séduisantes, commencent à faire des prosélytes parmi les enthousiastes de la nouveauté, nous adresse une suite de lettres que nous recueillons avec d'autant plus de plaisir qu'elles font naître un sentiment

de curiosité chez les profanes. Il y a du Fénélon dans cette élégante simplicité d'expressions ; il y a du Cousin dans cette hauteur de vues intellectuelles : il semble qu'une femme ait plus de prestige à se faire oracle, la persuasion découle mieux de ses lèvres et on s'empresse de l'écouter avant de l'entendre. Les saint-simonistes ont créé leur papesse pour répondre à cet instinct général : femmes, vous avez aussi de votre côté la toute-puissance, sinon la barbe.



## NUIT DU 31 DÉCEMBRE 1830 AU 1er JANVIER 1831.



Il est une heure de silence
Où la solitude est sans voix,
Où tout dort, même l'espérance ;
Où nul zéphir ne se balance
Dans l'ombre et l'épaisseur des bois.

LAMARTINE.

Il est vrai. Et que d'années perdues dans cette honteuse léthargie ! Inutiles à tout ce qui nous entoure, un fardeau pour nous-mêmes ; la vie est un tourment ; la mort serait un bienfait. En vain l'amour fait briller ses charmes, en vain l'amitié fait entendre sa voix : l'amour est sans pouvoir, l'amitié sans douceur. Notre esprit fatigué de ce pénible sommeil, croit s'éveiller, croit chasser les rêves qui l'agitent, qui l'obsèdent ; il demeure inactif et devient le jouet

de nouvelles illusions. Qui pourrait nous reconnaître? Nous nous cherchons en vain nous-mêmes. Pardonne-moi donc, ô ma bonne, ma chère Caroline, j'ai tout souffert, hélas! rends-moi l'amie de mon enfance, rends-moi ta tendre amitié. Je t'ai imposé silence, j'ai refusé de te voir, pardonne, j'obéissais en aveugle à la fatalité qui m'arrachait à moi-même, qui me plongeait dans un sommeil affreux, qui me livrait à la mort. Oui, à la mort! mais la mort n'est qu'un passage à une nouvelle existence, et maintenant j'existe, et maintenant il me faut mon amie, cette autre moitié de moi-même! Oh! dans quelque lieu que soit ma Caroline, qu'elle entende ma voix, qu'elle vienne, je l'attends, mes bras lui sont ouverts, je l'aime plus que jamais! Si elle n'est plus..... qu'elle me pardonne! Je n'ai jamais cessé de penser à elle, j'y penserai toujours......

Pourquoi ce désir de tout connaître?... Ce livre que mon fils a laissé sous mes yeux semble m'inviter à l'ouvrir. Eh quoi! un livre de géométrie! Eh bien, si la géométrie est capable d'attirer les hommes, il doit y avoir dans la géométrie quelque chose de réel, d'idéal : l'idéal est tout pour moi. Si elle les attire tellement que quelques-uns se passionnent pour elle, c'est-à-dire s'en occupent exclusivement, la géométrie doit avoir un rapport quelconque avec l'humanité; car l'homme ne veut, ne peut s'occuper exclusivement d'une chose étrangère à l'humanité. Je fais partie de l'humanité. Examinons donc un instant ces lignes, ces cercles, qui me plaisent déjà par leur extrême régularité.

O mes amis! que d'emblêmes j'aperçois dans ces figures géométriques! Il n'en est pas une qui ne me représente rigoureusement la vérité. La ligne droite illimitée m'offre l'image de l'infini; le cercle, celle du fini. Cette ellipse me

montre les vains efforts du fini pour arriver à l'infini. Ce triangle me dit que trois principes distincts, conséquemment unis, ne sauraient produire qu'un tout limité, fini; ce cassé, que plus le nombre des principes augmente, plus le tout est fini. Ces cercles parallèles me prouvent qu'un tout fini peut être compris, enfermé par un autre tout, mais ne saurait s'unir, se confondre avec lui; c'est le propre de l'infini de comprendre, d'embrasser tout, en même temps qu'il est compris, embrassé par tout.

Un attrait irrésistible m'enchaîne à ces figures. Approondissons-les, elles peuvent être mieux comprises encore. En effet, ce cercle fait naître en mon esprit l'idée de la nature, de toute perfection visible. Plus j'examine, plus il me semble qu'une loi unique, immuable, ordonne à chaque point parti du centre de former à son tour une circonférence, et lui enjoint, pour y parvenir, de suivre l'impulsion qu'il a reçue au moment de sa création. Voilà bien le destin, la nécessité; c'est avec raison que l'homme croit à une destinée inévitable .... Quoi! l'homme n'est pas libre! il serait condamné à ne former qu'un cercle comme les autres animaux, une étendue. Eh qu'importe? tout cercle a des limites, et l'homme est fait pour franchir toutes les limites. Cependant, il ne peut se perdre dans l'infini, il ne peut se confondre avec l'infini : l'homme est extérieur, est fini; c'est un point visible au milieu de l'infini. Mais cette attraction, cet amour de l'infini ne pourrait-il pas emporter l'homme hors du cercle qui le confond avec les plus vils animaux? Une ellipse, non : toujours des limites. L'infini est partout, de tout côté l'homme est attiré vers l'infini; plus il se répand dans l'infini, plus ce qui est fini en lui doit paraître diminuer..... Une spirale. Voilà, voilà l'image de

l'homme! Oui, c'est bien elle : un cercle apparent qui se renouvelle, qui s'étend à l'infini; le point visible disparaît enfin, et l'infini reste. Ah! je respire! je suis satisfaite!.. Mes amis, l'ame n'a point de sève, elle est infinie! Lamartine,

Va, le Dieu qui trempa ton ame
Dans des torrens de force et de virilité,
A plus mis dans un cœur de femme
Que la soif d'immortalité.
Il a jeté l'amour et sa brûlante ivresse,
Lui-même il a gravé les lois de sa sagesse
Dans ce cœur. Tu ne le sais pas?
Va, l'immortalité que tu rêves encore
N'est qu'un rayon de toi, qu'une céleste aurore
De l'infini. Qu'est le trépas!...

Minuit.... elle a disparu, emportant avec elle les regrets, les vœux des mortels, et leurs maux, imaginaires comme elle! Le bonheur est encore là; l'espérance n'a pas cessé de me sourire, l'avenir de me livrer ses trésors. O mes enfans! ô mes dignes bienfaiteurs! ô vous tous, êtres doués de l'existence, puissiez-vous en connaître, en savourer toujours le charme comme moi!....

Madame Dabole.



## CHRONIQUE THÉATRALE.

OPÉRA-COMIQUE. — *Le Diable à Séville.*—Nous voyons par deux ordonnances du ministre de l'intérieur, qu'il a enfin paru nécessaire au gouvernement de s'occuper de la destinée de nos grands théâtres : « être ou n'être pas..... subventionné, » sera-ce là toute la question pour l'Opéra et le Théâtre-Français? Espérons que la sollicitude du ministre ira plus loin.

Si le Trésor royal abandonne ces deux théâtres à des entreprises particulières, souhaitons-leur au moins un directeur qui joigne à l'expérience, à l'aptitude de celui de l'Opéra-Comique son incroyable activité. En quinze jours, trois semaines au plus, le *Diable à Séville* a été reçu, monté, appris, joué. Déjà deux autres ouvrages importans sont à l'étude : l'Opéra-Comique aura aussi sa révolution sous la dictature de M. Merle.

Autrefois le poète et le musicien avaient la même importance, à ce théâtre, et c'était le bon temps! ils marchaient de pair, et avaient la même part au succès, « *arcades ambo et cantare pares.* » Nous sommes un peu fâchés qu'on ait changé tout cela, et que le *Libretto* (hélas! il n'y a plus de *poëme*) ne soit plus qu'un canevas entièrement sacrifié à la musique. Les *dilettanti* qui l'ont emporté ainsi, ne sont pas moins assez ingrats pour aller gémir au Théâtre-Italien de notre infériorité musicale, et ceux qui admi-

raient autrefois *Adolphe* et *Clara*, *Maison à Vendre*, *Joconde*, et tant d'autres jolies comédies, à cause de la jolie comédie elle-même, ont émigré au Gymnase. Heureusement le nouveau directeur à qui nous devons plusieurs de ces comédies, également bonnes avec et sans musique, se propose de tenir une balance égale entre *Euterpe* et *Thalie*. Mais il a prouvé toute son impartialité, en acceptant le *Diable à Séville*, vrai canevas, dont l'auteur a sagement gardé l'anonyme pour laisser tous les applaudissemens au compositeur, M. Gomis, réfugié espagnol. Ce n'est pas que les situations principales du sujet manquent d'intérêt; mais une fois les personnages en présence, une fois le motif de leur rencontre expliqué, c'est le musicien seul qui se charge de la scène. Il y a dans la musique de M. Gomis, une certaine *étrangeté* à laquelle l'oreille s'habitue cependant peu à peu. Jusqu'à présent, nous n'avions conçu la musique espagnole qu'à l'aide du *crin crin* de la guitare et du tic tac des castagnettes. Il n'y a ni guitare, ni castagnette dans le nouvel opéra, et cependant il nous transporte réellement en Espagne, et nous fait même oublier le contresens du rôle que jouent les moines dans le *Libretto*. Cette milice religieuse a été immolée dans le *Diable à Séville*, comme dans d'autres pièces du jour, à la moquerie *révolutionnaire* qui s'est emparée de nos auteurs, les mêmes (quelques-uns du moins) dont la censure admirait jadis les refrains monarchiques dans les pièces de circonstance. Il y avait un si beau parti à tirer du culte catholique sur la scène, que c'est pitié d'y voir prélats, prêtres, moines et nones livrés indistinctement à ces autoda-fés philosophiques : n'en fesons plus des saints, à la bonne heure, mais respectons l'homme en eux; car ils sont hommes comme

nous; et quoi! en Espagne tous les moines sont-ils des monstres de luxure, d'hypocrisie, de scélératesse.... dans cette Espagne où trois mille moines, vrais prêtres-citoyens, surent mourir dans les fossés de Saragosse? Pour l'amour du contraste au moins quelques exceptions, messieurs, nous vous en conjurons au nom du vrai libéralisme, car nous croyons être libéraux Dieu merci!

Nous n'analyserons pas le *Diable à Séville*, qui n'est autre que Riego; (honneur à ce beau nom!) mais nous invitons tous les vrais amateurs à aller entendre la musique de M. Gomis: Mlle Prévot et Chollet ont eu les honneurs de la soirée: Boulard a toujours sa belle voix, malgré un rhume. Mlle Boulanger est une soubrette toujours espiègle, un vrai lutin d'Espagne, qui est bien pour quelque chose peut-être dans les sentimens mondains que nous reprochons à tous les moines de la pièce; quant à Férécol, c'est un niais fort amusant sous tous les costumes.

A.

ODÉON.—Le *Napoléon* de M. Dumas est un aimant assez puissant pour attirer tout Paris au-delà des ponts; l'aristocratie de la finance et de la noblesse remplit les loges, tandis que le parterre et les galeries n'offrent pas une place vide. C'est qu'il y a de nationales émotions dans ce tableau rapide du plus beau règne militaire de l'histoire. Combien d'anciens soldats viennent donner une larme et un souvenir au petit caporal. Chaque soir l'allusion aux chambres trouve d'unanimes approbateurs, et tel est le prestige de la gloire, que l'on se prend à regretter l'empire, cette tyrannie triomphale. Jamais peut-être on n'a poussé aussi loin l'illusion dramatique; le décorateur, le costumier et le metteur en scène ont bonne part dans ce succès, et

M. Harel a bien atteint le but que doit se proposer tout directeur dramatique ; vingt recettes ont produit plus de soixante mille francs.

GYMNASE. — *Les Trois Maîtresses*, ou une *Cour d'Allemagne*. — « ... Elles seront trois actrices excellentes, comme nous savons tous, Jenny Colon, dont la voix est si fraîche et si pure; Jenny Vertpré, maligne et piquante, et la belle, la noble Léontine Fay... » Maintenant, M. Scribe, faites-nous votre vaudeville, vous y glisserez peut-être bien des invraisemblances; mais vous êtes si habile à filer une scène; *elles* la rendront si heureusement; vous entendez si bien le dialogue, elles le rendront avec tant de grâce; la pièce sera charmante, tout Paris voudra l'applaudir, et tout Paris aura raison, seulement que les critiques la préservent de l'analyse, l'analyse la tuerait. L'esprit ne se dit pas, il faudrait plus de talent qu'on en dépense d'ordinaire dans un feuilleton, pour faire comprendre tout le charme de cette magie, de cette illusion dont on ne se défend pas; cependant je vous dois deux mots, rassurez-vous, ils seront courts.

C'est une conspiration, (une conspiration au Gymnase!) oui, mais une jolie petite conspiration, conspiration à l'eau rose, que commence un jeune premier, et qu'apaise très-habilement une maîtresse. Le jeune premier a donc conspiré; vous craignez pour lui cachots et cours d'assises? au théâtre il n'en va pas ainsi, vous savez tout ce que peut une femme amoureuse, et Rodolphe en a trois qui sont heureuses de le sauver: d'abord c'est une couturière; Jenny Colon est dans son atelier, décente, douce, gracieuse avec tout le monde, elle sourit. elle chante, vous voudriez être

Rodolphe. — Rodolphe entre par une porte secrète, mais du traître il n'a que le manteau, et il doit en être ainsi : c'est un étudiant comme ceux que vous voyez au Luxembourg, au pied du Panthéon surtout ; habile à mêler l'amour et la politique, parlant avec un égale enthousiasme des droits du peuple et des beaux yeux de sa maîtresse. Vous devinez tout l'intérêt d'un tête à tête, Rodolphe demande un asyle... il est poursuivi ; mais la couturière est décente, (je vous l'ai dit, j'ai bien fait), elle hésite..... se compromettre! mais on entend du bruit, comment résister ? elle prête sa chambrette ; ce sont peut-être des sbires..... non, c'est la seconde maîtresse, c'est Jenny Vertpré, chanteuse italienne, actrice insouciante, folle de plaisirs, de chaînes d'or, de diamans, une autre *Marion Delorme*, mais plus leste encore en paroles, qui sait mieux son monde, s'il est possible; qui se joue plus étourdiment de l'amour... cependant elle a aimé une fois à sa grande honte : ce ne peut être que le beau jeune homme, l'élève de l'école des porte-enseignes. Aussi les commandes à peine faites, la couturière se retire (on ne sait trop pourquoi), et les auteurs réunissent bien vite les deux amans. Jamais femme n'a été plus *galante*, n'a mieux dominé de toute son expérience celui qu'elle veut aimer; c'est elle qui fait les déclarations, qui demande un baiser..... Cet amour est peu *gazé*, par trop grivois, n'est-ce pas ? Peut-être aimeriez-vous mieux la dignité de mademoiselle Léontine Fay, c'est la comtesse d'Arezzo du grand-duc ; elle aussi a aimé Rodolphe, elle l'a aidé au jour du danger, c'est elle qui a employé toute son influence pour le sauver de la prison, et elle vient à son tour lui avouer son amour.

Ainsi voilà trois maîtresses bien comptées : quelle sera la

favorite? Il serait contre les *us* du théâtre que le jeune homme ne sacrifiât pas la grande dame, la brillante chanteuse à la simple couturière, et c'est ce qui arrive. Mais la couturière s'élève, le grand-duc l'a remarquée, le premier chambellan l'introduit à la cour : et voilà cette jeune fille jetée dans toute son innocence, au milieu des intrigues qu'elle ne comprend pas. Cette position est pleine d'intérêt, et très-délicatement rendue ; mais il y a surtout une scène admirable entre la comtesse d'Arezzo, que l'amour a dégoûtée de l'ambition, lasse de gouverner ministres, diplomates et roi, et la timide grisette, ignorante du monde qui l'entoure, devenue maîtresse presque sans le savoir.

Cependant la conspiration va toujours son train, même on entend déjà du bruit, quelques petits cris; c'est une révolution de vaudeville. Rodolphe est à la tête des rebelles : le pauvre prince est bien près d'aller rejoidre son cousin le duc de Brunswick, mais heureusement, la comtesse d'Arezzo est encore la providence de l'imprudent roitelet : elle fait une lettre, le duc la signe, et une concession faite à temps met tout le monde hors de danger. Léopold épouse la comtesse, Rodolphe la couturière, devenue dame d'honneur, et la chanteuse reste avec son ambassadeur d'Angleterre.

Ainsi la moralité est toute politique et d'à-propos, à l'usage des ducs d'Allemagne, des *merveilleux* seigneurs de la Suisse, de tous les princillons, et même des grands princes; nous leur souhaitons d'aller au Gymnase. — M. Scribe, qu'on disait un des morts de juillet, ressuscite heureusement pour nos plaisirs : comme don Miguel, empoisonné par toutes les gazettes, prouve à ses sujets qu'il est vivant par des arrestations.

VAUDEVILLE. — *L'Entrevue, ou les deux Impératrices*, un acte. — Ce théâtre est le plus actif de tous ceux de Paris, et M. Arago a su résoudre ce problème d'offrir au public une nouveauté par semaine. Voilà pourquoi on retourne plus souvent au Vaudeville que partout ailleurs. *L'Entrevue*, pièce contemporaine, où les noms de Bonaparte, de Joséphine, de Marie-Louise et du petit roi de Rome, sont prononcés sans que la révolution ait osé paraître au parterre ou au paradis, bat en brèche la ridicule loi, soi-disant théâtrale, que le ministère a tirée de l'imaginative d'un ex-censeur. En effet l'opinion, plus sage et surtout plus forte que les mauvaises lois, se prononce toujours avec impartialité; elle se venge des méticulosités du pouvoir ou fait justice de la licence. Cette bluette n'a pas été en ovation continuelle, malgré les sentimens populaires qu'elle flatte; on l'a jugée faible. Les auteurs ont supposé que Joséphine, dans sa retraite de la Malmaison, avait eu l'idée de voir l'impératrice Marie-Louise, de causer avec elle, et de juger si celle que Napoléon lui préférait était digne de l'amour du grand homme. Elles se rencontrent en effet et se font d'abord des complimens sans se connaître. Puis, quand leur incognito est trahi, Joséphine donne quelques sages conseils à sa rivale sur la manière de gouverner les Français. Il y a pour contraste une intrigue secondaire entre un jardinier et sa femme qui veulent divorcer, et qui, au dénouement, finissent par s'aimer plus que jamais. La situation la plus comique dans ce vaudeville, c'est celle où un grenadier de la garde se trouvant en présence des deux impératrices, ne sait à laquelle des deux il doit présenter les armes. Lafont est une vieille moustache fort amusante, Joséphine n'eût pas dé-

avoué madame Dussert, et mademoiselle Clara ressemble beaucoup à Marie-Louise.

VARIÉTÉS.—*L'Ange Gardien* ou *sœur Marie*, tableaux. — Figurez-vous une portière bavarde comme elles le sont toutes; caractère faux à force d'être vrai, type usé qui bat les coulisses depuis long-temps, jeté là pour mettre le spectateur au fait : exposition *ex professo*. Puis une jeune sœur de la Charité, délicieuse et indécise création qui aime. Puis une baronne qui n'aime pas, mais qui épouse pourtant, à la fin, un millionnaire, gauche comme un financier qu'il est. Puis au milieu de ces personnages, un jeune officier blessé en duel et soigné par la sœur Marie; tels sont les élémens de cette ébauche, qui aurait besoin d'être terminée.

En effet, cet ange gardien qui veille sur le jeune homme; cette idéalité confuse qui le suit à Bordeaux, en Espagne, partout et qui le protège; cette femme enfin (car c'est la sœur Marie, on le devine), intéresse et attache, représentée comme elle l'est, par mademoiselle Thuillier : on pardonne aisément le romanesque de l'aventure, et l'étrangeté de l'intrigue. Au demeurant, il y a une idée qu'on pouvait mieux mettre en œuvre; M. Casimir a réussi cependant.

Quant à la musique, elle est le fait d'un jeune homme, et on y trouve quelques *motifs* : nous avons seulement une remarque à faire; c'est qu'il faudrait qu'on la chantât distinctement : à quoi bon d'ailleurs tous ces longs morceaux dans un vaudeville? C'est assez d'être à l'Opéra, quand nous y sommes : pourquoi vouloir nous le faire retrouver partout?

PORTE-SAINT-MARTIN. — *Le maréchal Brune, ou la Terreur*

*de* 1815. — Au premier tableau, sur la route d'Avignon, dans une auberge tenue par une cantinière de la grande armée, Trestaillons, avec ses deux affidés Pointu et le vitrier Cadiche, vient comploter l'assassinat du maréchal Brune, qui se trouve aussi dans l'auberge avec son aide-de-camp. Mais le crime ne reçoit pas d'exécution, parce que quelques soldats s'offrent pour servir d'escorte au maréchal. Le second tableau représente la populace qui, excitée par Trestaillons, lance des pierres contre les fenêtres de l'hôtel du Palais-Royal à Avignon, où loge le maréchal. Le brave Brune se présente aux mutins, leur parle avec bonté, et parvient à calmer leur exaspération. Trestaillons, désappointé, tire au maréchal un coup de pistolet sans l'atteindre, et s'enfuit avec sa bande. Au troisième tableau, dans une salle de la mairie, Trestaillons arrive avec les siens au milieu d'une séance du conseil municipal, au moment où l'on vient d'ordonner son arrestation; il exhibe sa commission signée d'*augustes* personnages; le conseil, stupéfait de tant d'audace, donne sa démission en masse, et laisse Trestaillons, qui ceint l'écharpe de maire, et nomme adjoints ses deux acolytes Pointu et Cadiche. Le quatrième tableau se passe dans une des chambres de l'hôtel du Palais-Royal, où se consomme l'assassinat du maréchal Brune. M. Fontan a fait une œuvre dramatique du plus effrayant effet; on reconnaît le talent de l'auteur de *Perkins Warbec* et de *Jeanne-la-Folle*.

Ambigu-Comique. — *La Marquise de Brinvilliers*, mélodrame. — Au premier acte, dans l'intérieur d'un cabaret, M. Dreux d'Aubray, père de la marquise de Brinvilliers, connaissant les liaisons de sa fille avec Sainte-Croix, a obtenu une lettre de cachet contre celui-ci, et le tient renfermé à la Bastille. La marquise vient chercher, par l'entremise du

geôlier, une lettre où son amant, las de la vie, lui apprend qu'il est décidé à mourir et lui envoie pour elle la moitié du poison. Le marquis de Brinvilliers accourt dans l'intention de sauver son rival; mais la marquise, ignorant ce dessein généreux, lui verse le poison destiné à elle-même. Au second tableau, dans la prison de Sainte-Croix et de l'empoisonneur Exili, une dalle se lève et l'on voit paraître la marquise, qui leur procure à tous deux des moyens d'évasion. Le second acte est au château de Brinvilliers, où plusieurs scènes fortement tracées découvrent à Sainte-Croix le caractère odieux et scélérat de la marquise. M. Dreux d'Aubray arrive bientôt au château, pour faire arrêter de nouveau Sainte-Croix. C'est alors que cette fille dénaturée conçoit l'horrible projet d'attenter aux jours de son père, et a recours pour ce nouveau crime à la science diabolique d'Exili. Au troisième acte, la marquise, dans le laboratoire d'Exili, compose le breuvage destiné à M. Dreux d'Aubray, qui vient pour s'emparer de cet infâme italien, qu'il suppose complice de Sainte-Croix, lequel est accusé du meurtre du marquis. La Brinvilliers, apprenant l'accusation de son amant, et craignant quelques révélations, vole à la chambre ardente; mais au milieu des douleurs de la torture, l'infortuné Sainte-Croix prononce le nom de la Brinvilliers, qui tombe évanouie devant les juges.

Le procès de cette célèbre empoisonneuse n'a pas servi de canevas à ce mélodrame qui est un roman froid et invraisemblable. Plusieurs parties cependant ne manquent pas d'effet scénique; on n'avait qu'à suivre pas à pas l'instruction criminelle, le drame était là.

---

Imprimerie de A. BARBIER, rue des Marais S.-G., n° 17.

# POÉSIE.



## LE CHATEAU DES TUILERIES.

### ODE.



*Erudimini.*

I.

Je me souviens qu'un soir, devant les Tuileries
Je passais. — Ce soir-là, tristes et défleuries
Flottaient mes mornes rêveries
Que l'avenir glaçait d'effroi : —
C'était déjà le temps où, de honte lassée,
Poursuivant à loisir sa terrible pensée,
Toute une ville hérissée
Montrait le poing aux gens du roi.

La nuit, qui du château brunissait les sculptures,
Faisait surgir partout mille hautes statures ; —
Le Carrousel, noir de voitures,
Rendait un son lugubre et sourd.

Partout d'étranges bruits; — partout d'étranges formes;
Partout de grands laquais, de gros cochers difformes,
Et puis les rouges uniformes
Des soldats suisses au pas lourd.

La voix de cette foule était grande comme elle! —
Hommes, chiens et chevaux, confondus, pêle-mêle,
Dans ce chaos où tout se mêle
Hennissaient, juraient, aboyaient!
— En face, le château s'élevait large et sombre;
De tous ses yeux ouverts il regardait dans l'ombre:
C'étaient des fenêtres sans nombre,
Des fenêtres qui flamboyaient!

Or, j'avais l'ame en deuil. — Je me dis: qu'est-ce encore?
Pourquoi, dans notre nuit, ce royal météore?
— C'est le château qui se décore!
C'est le vieillard qui se fait beau!
La mort vient! — Te sied-il, ô royale Demeure!
D'avoir ce front brillant lorsque la France pleure?
— Palais de rois! depuis une heure,
Illuminé comme un tombeau!

Es-tu donc si pressé d'avoir tes funérailles?
Te faut-il un drap noir pour tendre tes murailles?
Ou bien est-ce que tu nous railles
Avec tes lustres allumés?
Ce serait mettre à bout notre condescendance!
Ce serait, je le dis, une grande imprudence
Aux rois de s'occuper de danse
Lorsque les peuples sont armés!...

— Disant cela, je crus, tant notre ame est frappée,
Saisir sous mon manteau la garde d'une épée!

— Je vis... (ma vue était trompée;
Mais c'était une belle erreur!)
Je vis, sur ces rideaux, lumineuse barrière,
Avec ses souvenirs de France aventurière,
Se dessiner l'ombre guerrière
De Napoléon, empereur!

Mais ce n'était pas lui, grand fantôme de guerre!
C'était quelque figure insolemment vulgaire,
Telle qu'on en voyait naguère
Profitant de leur désarroi,
Vendant leur déshonneur à doses réfléchies; —
Un de ces vieux flatteurs, sépultures blanchies,
Qui, sous toutes les monarchies,
Sont invités au Jeu du Roi...

Le Jeu du Roi! — voilà le rendez-vous splendide
Où s'empressait alors cette foule sordide
De courtisans à l'ame vide,
D'ambitieux et de valets.
C'était là qu'isolés des clameurs de la France,
Insoucieux du jour de notre délivrance,
Ils reprenaient haute espérance
Dans les bassesses du palais.

II.

Certes, — qui, dans ces soirs de tumulte et de fête,
Leur eût dit : » Malheureux! à genoux! frémissez!
Vous jouez à perdre la tête! —
Vous êtes tous des insensés.
Voici venir le peuple à qui vous rendrez compte!

Voici la grande mer qui monte
Jusqu'aux créneaux de votre tour! —
Le Jeu du Roi vous tient! toute crainte s'envole.
Jouez, jouez, troupe frivole!
Le Jeu du Peuple aura son tour!...

« Mais, celui-là n'est pas, — imprudens que vous êtes,
Semblable au jeu tranquille et muet qu'il vous faut :
Le peuple joue avec des têtes
Sur les poutres d'un échafaud! —
Or vous avez perdu! — préparez-vous! — la France,
Lasse de honte et de souffrance,
Contre vous tire le couteau!... » —
Celui qui leur eût dit ces choses avec larmes,
On l'eût fait jeter aux gendarmes
Par les molosses du château.

III.

Et pourtant, l'heure de vengeance
A fait vibrer sa voix d'airain! —
Et les sujets, d'intelligence,
Ont détrôné le Souverain!
Et la fougueuse populace,
Des courtisans a pris la place,
Elle que nul effort ne lasse!
La multitude aux noirs cheveux
Qui, si quelque trône lui pèse,
L'ébranle avec la Marseillaise,
Et, pour le broyer à son aise,
L'étreint de ses grands bras nerveux!

IV.

Oh! c'est pitié, je vous assure,
C'est pitié de voir à présent

Et de compter chaque blessure
Du cadavre à terre gisant !
C'est chose triste et malheureuse
Que cette masure terreuse,
Où mainte histoire douloureuse
Péniblement se déroula ! —
A voir ce dieu si solitaire,
Saisi d'un trouble involontaire,
On se recueille avec mystère : —
On se souvient que c'était là !...

Où sont, royales Tuileries,
Vos huissiers et vos chambellans ;
Vos bals noyés de pierreries
Et vos levers étincelans ?
Et vos salons sur deux façades,
Où, toujours pâles et maussades,
Passaient les longues ambassades
Que l'étiquette introduisait ; —
Où sont vos foules regardantes,
Et, durant les nuits discordantes,
Vos longues fenêtres ardentes
Quand le roi Charles s'amusait ?

Où sont vos vaillantes épées,
Vos royalistes aux cœurs chauds,
Et vos fidélités groupées
Dans la salle des Maréchaux ?
Maison des rois ! qu'est devenue
Cette voix qui perçait la nue,
Quand la Couronne soutenue
Par des siècles d'hérédité,
Un jour de messe ou de parade,
Descendait de la haute estrade

Pour briller à la balustrade
De votre balcon enchanté?...

Oh! c'en est fait de tant de races! —
Tous vos destins sont révolus!
A peine gardez-vous les traces
De tant de rois qui ne sont plus! —
Des monarques, vos nobles hôtes,
Chargés de crimes ou de fautes,
Qui nous parlaient à voix si hautes,
Par nos voix sans cesse avertis,
Voici le dernier glas qui sonne!
Et dans vos salles je frissonne
De ne plus voir passer personne: —
Les gens du château sont partis!

Ainsi tout semble, aux Tuileries,
Dormir d'un sommeil éternel;
Rien dans ces longues galeries:
Rien sur ce vaste Carrousel! —
C'est qu'au Bourbon qui se retire
Il fallait son triple martyre;
Et que nos neveux puissent dire,
Montrant le balcon redouté:
« C'est de ce balcon séculaire
» Que, beau de force et de colère,
» Trois fois l'athlète populaire
» Précipita la royauté! »

V.

Heureux encore, heureux ceux que l'exil remporte,
Que du royal château la colossale porte
N'ait pas, pour les garder, fermé ses lourds battans;

Heureux d'avoir quitté cette antique demeure
Avant que du départ l'horloge eût crié l'heure!
Alors il n'eût été plus temps!

Muré dans son palais, Charles dix eût peut-être
Du second des Stuarts envié la fenêtre;
Et, pour passer debout au portail rétréci
Qu'assiégent mille cris, que la foule environne,
Peut-être eût-il fallu, jetant bas sa couronne,
Qu'il laissât cheoir sa tête aussi!

VI.

Aujourd'hui, monarque peu sage,
Tout est silence autour de toi!
Plus de foule sur ton passage:
Charles Bourbon! tu n'es plus roi.

Tu sors, et nul ne te regarde!
Tu ne vois plus, vieillard tremblant,
Sur les panaches de ta garde
Flotter l'ombre du drapeau blanc.

C'en est fait des pompes guerrières,
Des chasses qu'un train d'hommes suit.
Le bourdonnement des prières
Pour toi succède à tout ce bruit.

Et tandis que, sur l'autre terre,
Se traîne ton adversité,
Le grand manoir héréditaire,
Sombre, muet, inhabité;

Aussi saint, pour qui le contemple,
Aussi rempli d'un long effroi

Que le sanctuaire d'un temple,
Que la tourelle d'un béfroi;

Projète son ombre fatale
Sur tant de souvenirs fameux,
Et de l'immense capitale
Isole ses grands toits brumeux.

VII.

Les rois intimidés passent et s'interdisent
Ce séjour dont l'aspect redouble leur pâleur :
Ils détournent la tête; — ils se voilent, et disent
Que ce château porte malheur.
Ils se font raconter les tristes destinées
De tant de têtes couronnées
Qui, là-haut, de douleur ont mordu leurs chevets.
— Charles-Neuf inondé de ses sueurs sanglantes;
Les deux Henri frappés de deux morts ressemblantes;
Tous les Louis, — bons ou mauvais,

Pêle-mêle, perdus de langueur, de débauche,
Dans leurs cercueils de plomb jetés et réunis;
L'un d'eux livrant sa tête au bourreau qui la fauche,
Et la portant à Saint-Denis... —
Les rois restent pensifs à ces mornes histoires;
Des souvenirs expiatoires
Passent dans leur sommeil, lourds comme des remords;
Nul ne se sent une ame assez déterminée
Pour ouvrir de sa main l'alcôve blasonnée
Où tant de malheureux sont morts.

VIII.

Peut-être un jour viendra, (jour de honte éternelle!)
Où quelque bande noire, escadron de corbeaux,
S'abattra sur Paris, — et, d'un coup de son aile,
Dispersera ces vieux tombeaux.
Alors, comme frappé de quelque maléfice,
Croulera le noble édifice
Sous un bruit de marteaux de l'Europe entendu :
Quelques pierres, à peine, informes et brisées,
Se sauveront dans les musées : —
Tout le reste sera vendu...

IX.

En attendant que ce jour vienne,
Le bon bourgeois, qui se complait
Dans la royauté citoyenne
Éclose au soleil de juillet;
L'oisif de la grande semaine,
Jamais, ô ténébreux domaine!
Devant ton front ne se promène
Sans regarder... l'heure qu'il est.

CORDELLIER-DELANOUE.

21 janvier 1831.



# DE L'ÉDUCATION PUBLIQUE EN FRANCE.

## DEUXIÈME ARTICLE.

Notre tableau de l'éducation actuelle a suffisamment motivé notre désir de réforme : qu'il nous soit permis maintenant de la diriger de nos conseils, à nous qui récemment sortis des colléges, connaissons le mal à fond et avons eu tout le temps de penser au mieux.

C'est une vérité que le latin et le grec ne servent que dans un petit nombre de carrières ; le premier besoin est donc d'en éviter l'étude à ceux qui doivent suivre une carrière toute opposée. D'un autre côté, comme il est un âge où les goûts sont peu décidés encore, et qu'il est dangereux de prendre un parti prématuré, il faut tout d'abord renverser l'ordre d'enseignement, et rejeter à la fin le latin et le grec qui marchent en première ligne. Ainsi, jusqu'à quinze ans, à peu près, l'instruction sera commune pour tous, et comprendra des études pour tous indispensables, telles que le français, la géographie, les histoires, l'histoire naturelle, les mathématiques, la physique, la chimie, les langues vivantes, etc..... Mais une fois là, l'instruction se partage en plusieurs voies bien distinctes. Alors, il faut choisir; alors la raison est assez âgée pour présider au choix. Ici l'étude *approfondie* des sciences; là l'étude du commerce dans tout ce qui a rapport à lui comme histoire, comme pratique, comme connaissances usuelles; puis ici l'étude des lettres où le grec et le latin trouvent naturellement leur

place. Telles seraient les principales divisions de la seconde partie de l'enseignement à laquelle pourraient s'adjoindre encore, comme subsidiaire, et pour plus de perfection, quelques élémens de la première partie. A cela, que gagnerait la société? C'est immense. Elle y gagnerait pour tous une instruction générale qui ne serait étrangère à aucune partie de la science, et, pour chacun en particulier, une instruction toute spéciale qui préparerait aux écoles Polytechnique, Militaire, de Médecine, d'Industrie, des têtes fortes et pleines de choses; qui enverrait au commerce des esprits fins, spéculateurs et des mains habiles; qui promettrait des voix éloquentes, ou au moins des hommes érudits, au barreau, à la magistrature, à la presse, à la tribune, et même à l'académie, si l'académie voulait. En un mot, au lieu du vague et du vide de l'éducation d'aujourd'hui, il finirait par ne plus y avoir que des spécialités, et dans un siècle comme le nôtre, ce sont les spécialités qui marchent et qui arrivent.

Nous faisons des vœux pour que notre voix parvienne jusqu'au ministère de l'instruction publique. Non pas que nous soyons jaloux d'une réforme à notre façon : à Dieu ne plaise! Cela n'est point notre affaire, mais il verra, par là, qu'une réforme est assez urgente, assez impatiemment attendue, pour donner lieu déjà à des discussions sur ce qu'elle peut être et sur ce qu'elle sera. Nous souhaitons aussi que les membres de l'université ne soient pas seuls à en diriger l'esprit. Elevés dans un temps bien éloigné du nôtre, sauront-ils dépouiller leurs vieilles idées, et comprendre les besoins de l'époque et de la jeunesse? Le ministre en jugera; pour nous, espérons qu'avec tout le respect dû aux anciens, la voix des jeunes ne sera pas repoussée.

P. Daubrée.

# LE ROI PHILIPPE

## ET LE PAPE BONIFACE.

Voici un des épisodes les plus curieux de nos annales : c'est le fameux différent de Philippe-le-Bel et du pape Boniface. Nous en empruntons l'extrait à *l'histoire constitutionnelle et administrative de France*, que doit publier M. Capefigue. Ceux qui connaissent l'histoire de Philippe-Auguste, ne seront pas rebutés par ce que ce titre semble offrir de sérieux. Ce qu'on va lire prouve que M. Capefigue n'a pas renoncé dans le second ouvrage à la manière pittoresque et dramatique du premier.

« L'autorité de Philippe-le-Bel se débarrassait successivement de toutes les entraves ; cependant elle allait trouver un ennemi hardi, implacable, et qui un siècle plus tôt, à l'époque où les papes possédaient leur grand pouvoir, aurait brisé la couronne royale. Il ne manquait aucune qualité à Boniface VIII : fermeté de caractère, science, adresse, ambition ; mais son audace ne rencontrait plus une société aussi docile, des multitudes animées du même esprit ; l'église avait perdu de son influence, les pontifes de leur crédit, et lorsque l'autorité morale échappe, la puissance des caractères ne suffit plus. La tentative de Boniface VIII n'était qu'un renouvellement de la politique de Grégoire VII ; mais il y avait cette différence que Grégoire avait paru alors que l'éclat de la tiare éblouissait l'imagination du peuple, et que Boniface venait à une époque, sinon de lumière, au moins de résistance, où les droits des deux puissances commençaient à être mieux définis.

» Boniface VIII, dont le nom primitif était Benoît Caïe-

tan, succéda au court pontificat de Célestin IV, pieux solitaire, qui, se sentant incapable de soutenir le poids de la papauté, abdiqua solennellement. Boniface possédait une immence capacité : tout à la fois savant jurisconsulte, canoniste versé dans la science des écritures et du droit, esprit cultivé et agréable, il joignait à toutes ces qualités une force de résolution remarquable. Il avait été la cause la plus active de l'abdication de Célestin IV, prélat timide et modeste. On raconte que Caïetan avait pratiqué un trou dans la chambre du pontife, et que chaque nuit il faisait entendre à ses oreilles : « Célestin, Dieu t'a fait naître pour la solitude; vas au désert. » Le vieillard avait été tellement frappé de cette sentence, qu'il résigna la tiare, après la publication d'une bulle générale sur la faculté qu'avaient les papes de renoncer à leur dignité. Caïetan réunit alors le conclave, pressa l'élection, entoura le collége de telle manière qu'il fût maître des suffrages; et, comme un parti puissant existait dans Rome, qui aurait pu opposer à son pontificat conquis les droits du pape Célestin, dont l'abdication était viciée par des nullités nombreuses, Caïetan enferma le vieillard dans le château fortifié de Fumone en Campanie.

» Gibelin pendant qu'il n'était point encore élevé au pontificat, Caïetan se prononça pour le parti de l'indépendance italique ou des Guelfes lorsqu'il fut pape, avec une si grande énergie, qu'il ne garda aucun ménagement; ni la dignité de la tiare, ni les pompes et les mystères de l'église ne purent l'arrêter. Un jour qu'il donnait les cendres, il se présente devant l'autel un archevêque du parti Gibelin, Boniface le regarde fixement, et lui dit en lui posant les cendres sur le front : « Souviens-toi, ô homme! que tu es Gibelin, et qu'avec tous les Gibelins tu seras réduit en poussière. » C'est cette haine implacable contre la faction germanique qui lui fit poursuivre la famille des Colonne, une des plus nobles parmi les patriciens de la grande cité; les cardinaux de cette race furent privés de leur titre et excommuniés; les princes laïques, après une vaine résistance, allèrent chercher un refuge sur la terre de France, où ils furent bien accueillis par Philippe-le-Bel et ses barons.

» Les premiers rapports du nouveau pape et du roi de France eurent pour objet la guerre d'Edouard d'Angleterre ; il envoya l'évêque d'Albane, et de Simon, évêque de Palestrine, pour examiner les griefs respectifs et prescrire la paix; ou, s'ils ne le pouvaient immédiatement, pour amener au moins une trève, et l'ordonner au besoin sous peine d'excommunication. Les deux rois répondirent que leurs différends ne concernaient point le pape et l'autorité de Rome, et qu'ils ne comprenaient pas le motif qui les faisait ainsi agir.

» Cette réponse aigrit profondément Boniface, mais il dissimula jusqu'à ce qu'une circonstance favorisât son intervention. Le comte de Flandres avait envoyé sa jeune fille en otage au roi Philippe de France ; depuis, il ne savait à quel pouvoir s'adresser pour obtenir sa délivrance, et voilà qu'il songea à l'appel au pape ; aucun principe féodal n'autorisait cette forme de procéder ; mais Boniface saisit avec empressement ce recours afin de se donner un prétexte d'intervenir. Sa demande fut assez mal accueillie par Philippe-le-Bel ; il n'y porta même aucune attention. Le roi ayant levé le cinquantième sur les biens des clercs, Boniface alors lança sa grande bulle *Clericis laicos*, où il exposait que les clercs ne devaient rien aux laïques, ni souveraineté, ni subsides.

« Lorsque le roi reçut cette bulle extraordinaire, ses jurisconsultes, les clercs du parlement pensèrent qu'il était nécessaire d'y répondre dans les mêmes formes.

» Dans ces premières vivacités de la querelle entre le roi et le pape, les barons et les prélats parvinrent cependant à les rapprocher; Philippe suspendit ses exactions contre les clercs, et le pape promulgua une bulle pour déclarer que la décrétale sur l'absolue indépendance des églises par rapport aux laïques, ne concernait point la France.

» Restait cependant une cause de désordre, la grande rivalité d'Édouard et du roi de France.

» Boniface entendit les griefs de tous les princes intervenus dans cette grave querelle, et il prononça sa sentence arbitrale ; mais lorsqu'elle fut apportée en France, à la cour du parlement, elle excita l'indignation des ba-

rons et des clercs dévoués au roi. L'évêque de Durham, que le pape avait chargé de faire lecture de la bulle, ne put l'achever; le comte d'Artois, qui convoitait le grand fief de Flandres depuis long-temps, la prit de ses mains gantées et la déchira en mille pièces.

» Le refus de Philippe d'accéder à la sentence papale blessa profondément le pontife. Boniface était préoccupé de ses immenses projets de souveraineté universelle et voulait placer la tiare sur toutes les couronnes; désirant rattacher à la Rome chrétienne les souvenirs et la grandeur de Rome polythéiste, il se rappela que les fêtes séculaires, que les jeux solennels appelaient dans la cité éternelle une foule immense qui s'habituait ainsi aux idées de sa puissance et de sa domination. Le treizième siècle finissait, et Boniface, dans son enthousiasme pour l'autorité pontificale, institua une solennité de pénitence et de pardon pour les fautes et les crimes même, pourvu que, pélerin humble et contrit, on vînt visiter la basilique et le tombeau de Pierre et de Paul dans Rome, et rendre ainsi hommage au suprême pontificat.

» Il faut connaître l'esprit de ces siècles pour comprendre quelle vive impression ces idées de pardon et de pénitence faisaient sur la chevalerie dissolue, sur les obscurs habitans des compagnes : un pardon général des péchés, acquis par un simple pélerinage à Rome, était une pensée très-populaire dans les castels, les monastères et les cités; aussi la multitude qui se pressa dans la grande cité était innombrable, et pendant une année entière, les antiques basiliques furent encombrées régulièrement chaque jour par deux cent mille pélerins.

» C'était un succès immense obtenu par la suprématie papale; aussi Boniface chercha-t-il à en profiter pour établir sa puissance sur des bases stables et reconnues. Le jour de l'ouverture solennelle du Jubilé, il se montra revêtu de toutes les pompes pontificales et donna la bénédiction à plus d'un million d'ames rassemblées dans les plaines autour de Rome. Le lendemain, il se para de tous les ornemens impériaux, la couronne d'or sur la tête, la chaussure augustale et l'épée de l'Empire dans la main : « Je possède, s'écria-t-il, deux glaives : Pierre, tu vois

ton successeur, et toi, Christ, regarde ton vicaire; » et ces paroles furent répétées chaque jour, car chaque jour le pontife alternait entre les ornemens impériaux et les insignes de la papauté; la multitude pénitente applaudissait à ces dramatiques représentations.

» Le moment était donc mal choisi pour recommencer les différends avec le pape; l'effervescence catholique s'était réveillée par la publication du Jubilé; aussi Philippe-le-Bel envoya-t-il une ambassade à Rome pour chercher à finir les disputes qui divisaient la France du Saint-Siége. Il choisit le même Nogaret qui avait rédigé les chartes et manifestes royaux : Nogaret était un simple professeur en droit de Montpellier; mais il savait le Digeste par cœur et défendait envers et contre tous l'autorité royale. Il cita maintes lois au pape pour le convertir à son opinion sur l'indépendance du pouvoir temporel. Boniface, qui était aussi fort que lui en droit et en décrétales, lui répliqua d'une manière décisive, et le jurisconsulte fut obligé de repartir sans avoir rien obtenu, quoiqu'il eût offert au nom de Philippe de France un pélerinage en terre d'outre-mer.

» Le pape ne perdit point de temps : après avoir congédié Nogaret, il envoya comme légat en France, l'évêque de Pamiers, un de ces prélats hardis, grands disputeurs de fiefs et de castels.

» Sa mission consistait à demander à Philippe qu'il se hâtât de passer en Palestine pour délivrer les chrétiens; puis, qu'il mît en liberté le comte de Flandres et ses fils injustement retenus en captivité. Le roi lui dit : « Évêque, tu es mon homme pour le fief de Pamiers, et je puis te traduire en ma cour. — Je t'en défie, lui dit l'évêque, car je ne reconnais que le pape; prends garde, Philippe, que la conduite que tu tiens envers Boniface ne t'attire les plus exemplaires châtimens; que tu ne sois frappé d'anathème et d'excommunication. » Alors, il se mit à lire un long mémoire pour prouver la supériorité des clercs sur les laïques.

« Sors d'ici, clerc insolent, lui dit le roi, ceci pourrait » bien te prouver ma supériorité. » Et il leva sa bonne épée.

L'évêque effrayé se hâta de monter sur sa mule, et s'enfuit : il se retira à Pamiers.

L'historien raconte ici la suite de ce procès qui ne fit qu'aigrir l'animosité du pape et du roi. Ce fut désormais une guerre à mort entre la couronne de France et la tiare de Rome; des batailles à coup de bulles et d'ordonnances; Boniface appelle tout le clergé de France à Rome. Philippe est menacé par les évêques réfractaires. Les jurisconsultes Pierre de Flotte et Nogaret sont excommuniés; Boniface parle même de déposer Philippe.

« Cependant les formes canoniques ne permettaient pas qu'on lançât la bulle d'excommunication et de déposition sur-le-champ. Il fallait une sommation préalable de se rendre au concile et une injonction d'obéissance. Ce ne fut plus l'évêque de Pamiers que le pape chargea de ce soin: il délégua un de ses cardinaux, Jean Le Moine, né en Picardie, docteur en les deux lois, et cardinal du titre de saint Marcellin.

» Le légat se mit donc en marche. Partout où il arrivait, il se faisait héberger par les églises et monastères; outre la bulle dont il était porteur, il avait encore d'autres conditions qu'il devait soumettre au roi comme *ultimatum* du pape Boniface.

» Pendant que le légat avançait ainsi vers Paris, une assemblée avait été convoquée et se tenait au Louvre. Le jurisconsulte Nogaret avait passé nuit et jour pour rédiger un grand mémoire, et il prononça ces paroles d'une voix ferme et sonore :

« Vous savez que Boniface est un faux pape, traître. » fourbe, menteur. Il n'est point entré dans la bergerie » par loyauté : donc, il n'est point pasteur; mais, selon les paroles de l'Évangile, c'est un loup qui est venu » fondre sur le troupeau du Christ. Vous savez qu'il dépouille les églises et fait un infâme trafic d'hommages et » de dignités cléricales, comme un simoniaque qu'il est; » or, il ne peut être toléré, sans exposer l'église et l'état à » mille maux. »

» Alors, chevaliers, hommes d'universités s'écrièrent : « C'est bien dit, » et l'on enregistra la requête de maître Nogaret, pour en être statué dans une plus nombreuse

assemblée. Provisoirement, toutes les demandes du légat furent rejetées. « Maudit clerc, s'écrièrent les chevaliers, » si tu n'étais pas tonsuré, nous te prouverions que tu en » as menti par la gorge. »

» On convint de faire arrêter le misérable pape de Rome, de le faire déposer par les cardinaux et de hâter une élection le plus prochainement possible. Mais à Rome on ne menaçait pas seulement, la bulle était lancée.

» Dès que le pape avait appris le mauvais succès de son légat, il était entré dans une grande colère. « Ah! ce mau- » dit *Bel* veut faire le mutin; je vais le châtier comme un » enfant, ce Philippe qui n'est *bel* que de son visage! eh » bien! montrons-nous le digne successeur de Pierre. » Tout aussitôt, la bulle d'excommunicaton fut dressée. Une autre bulle ordonna aux évêques qui n'avaient point encore passé les Alpes d'y venir aussitôt, sous peine de privation de leur dignité.

» Ces pauvres prélats, et particulièrement l'abbé de Saint-Denis, tremblaient de peur lorsqu'ils voyaient le sort que le roi réservait aux clercs voyageurs qui s'acheminaient vers Rome: car il les pendait sans rémission; or, ils auraient tous désiré s'en aller vers le pape, mais que de risques! Les hommes d'armes, les sergens, les prévôts étaient sur la route; comment faire?

— Pendant ce temps, le clerc à qui le pape avait confié sa bulle d'excommunication contre Philippe pour la porter au légat, s'acheminait lentement en France; il s'était hébergé en hôtellerie; notre clerc était musard et causeur, il parla de sa commission aux gens qui l'entouraient, et comme les sergens du roi guettaient prêtres et moines, ils se saisirent de sa personne, de ses bulles, et l'envoyèrent dans la prison de Troyes, en Champagne: la bulle fut lacérée, et Philippe fit emprisonner, en plus de cent castels, les prêtres qui en avaient eu connaissance sans la lui communiquer.

» Quelle fureur à Rome! Le pape ne se contenait plus il, déclara Philippe à tout jamais déchu du royaume et de ses droits, et adjugea la couronne de France au duc d'Autriche, empereur d'Allemagne, avec permission d'en prendre possession immédiate.

Le coup était ainsi porté de part et d'autre. Le pape et le roi de France se déclaraient également déchus, également anathématisés. Dans une crise aussi grande, Philippe crut qu'il était important de convoquer l'assemblée nationale, et les communes furent mandées comme les autres ordres.

» Mais Philippe voyait bien que tous les moyens proposés seraient longs, qu'un pape aurait toujours grande puissance sur les clercs ; il songea donc à des expédiens plus efficaces et plus prompts. Nogaret avait des griefs personnels contre Boniface, et ses études l'avaient passionné contre les papes. Il reçut une mission secrète du roi ; il devait se rendre en Italie ; le but apparent de son voyage était de publier la résolution de l'assemblée de France ; mais l'objet réel était de faire enlever le pape et de mettre ainsi brusquement fin à la querelle qui les divisait. Le roi avait adjoint à son jurisconsulte quelques chevaliers hardis et Sciarra Colonne, le plus implacable ennemi de Boniface, qui avait un parti puissant dans Rome.

» Le pape était alors à Agnani. Nogaret visita tous les environs de cette résidence, muni de beaucoup d'argent que les juifs lui avaient fourni ; il gagna grand nombre de seigneurs italiens, ennemis du pape ; ils se concertèrent de telle manière que, le septième de septembre, à six heures du matin, une grande troupe de chevaliers entra dans Agnani sous l'étendard fleurdelisé de France. Les hommes d'armes s'écriaient : « Meure Boniface ! vive le roi de France ! » Ils trouvèrent quelque résistance dans le palais de quatre ou cinq cardinaux et de Gaëtan, neveu du pape ; mais Nogaret fit réunir les habitans de la commune au son des cloches et leur distribua de l'argent, les excita par de grandes promesses et paroles, et tous prirent les armes et se précipitèrent sur le palais pontifical.

» Boniface ne s'était point ému à l'aspect de ce mouvement de la multitude : il était demeuré paisible en attendant le résultat ; mais lorsqu'il se vit abandonné par ses officiers, il écrivit à Sciara Colonne : « Eh bien ! que veux-» tu de moi ? » Colonne répondit : « Je te laisse la vie, » mais rends la pourpre à mes deux frères, et abdique la » papauté. » — « Je n'en ferai rien, dit l'altier Boniface ;

» puisque je suis trahi comme le sauveur du monde et li-
» vré indignement à un hérétique, au moins je mourrai
» pape ! »

» Aussitôt, reprenant toute sa fierté, il jette sur ses épaules le manteau de saint Pierre, s'arme de deux glaives, et surmonte sa tête de la tiare à deux couronnes, signe de sa double puissance. Ainsi dramatiquement costumé, il attendit la multitude qui se livrait au pillage, et ravageait les églises; il versa quelques larmes en voyant son immense trésor dispersé; mais lorsque Nogaret et Colonne, brisant les portes du palais pontifical, pénétrèrent dans la salle où se tenait Boniface, ils le trouvèrent assis sur son trône, dans une posture majestueuse. Nogaret s'approcha respectueusement et lui dit :

« Seigneur pape, on a procédé contre vous en France, et vous êtes gravement accusé. Je n'en veux pas à votre vie : vous êtes gardé dans l'intérêt de l'Eglise, convoquez donc un concile général pour mettre fin à cette affaire.

» — Je me consolerai aisément, répondit le pape, d'être condamné par des hérétiques et des Patarins. Tu dois en savoir quelque chose, fils d'hérétique, car ton père a été livré aux flammes.»

Nogaret sentit le coup et baissa les yeux. Alors Colonne prit la parole avec emportement :

« Il ne s'agit pas de tout ceci : veux-tu céder la tiare que tu as usurpée ?

» —Non, Sciarra, je perdrai plutôt la vie : voilà ma tête; je mourrai sur le trône que Dieu m'a donné. Nogaret, tu es l'auteur de tout ceci par ta chicane et ta fausse science; mais il t'en coûtera; toi et Philippe ton maître, vous serez maudits jusqu'à la quatrième génération.

» — Ah çà, dit Colonne, finiras-tu, maudit pape, fils de Satan, vieux pécheur? » et il lui appliqua sur la joue un coup de son gantelet.

« Ne t'en prends pas à lui, continua Nogaret en lui retenant la main, épargne-le. Chétif pape, la bonté du roi de France te protége encore, et quoique loin de toi il empêche tes ennemis de te frapper; considère un peu cette bonté.

« — Tiens, capitaine, dit Nogaret à Renaud de Suppino, je le confie en ta garde. »

» Alors on fit monter ce pauvre pape sur un cheval sans bride et sans selle, le visage tourné vers la queue, et on le pourchassa jusqu'à perdre haleine ; puis il fut renfermé dans une chambre étroite, où il avait tellement peur d'être empoisonné qu'il ne prit pour nourriture pendant trois jours qu'un peu de pain et trois œufs que lui fournit une pauvre femme.

» Mais tant de misère toucha les habitans d'Agnani ; ils s'étaient soulevés contre le pape, ils prirent ensuite les armes pour lui. Ils coururent à son palais le délivrer, renversèrent l'étendard de France qui dominait la ville, et se rassemblèrent sur la place publique, où Boniface vint les haranguer. « Citoyens, dit-il, mes ennemis sont entrés jusques dans ma maison ; ils m'ont privé de tous biens, et je suis comme Job réduit à la misère : je n'ai plus rien, ni pain pour me rassasier, ni eau pour étancher ma soif, Quiconque m'aidera de ses aumônes recevra ma bénédiction. »

» Alors on s'écria : Vive le pape ! vive Boniface ! La place était pleine de gens du peuple qui agitaient leurs bonnets. On conduisit le pontife en triomphe jusqu'à Rome ; il promettait de pardonner à tout le monde, de finir le différent élevé entre lui et Philippe-le-Bel ; il levait les excommunications ; la vérité était qu'il ne voulait qu'arriver librement à Rome pour se venger solennellement du roi de France. Mais trop d'émotions avaient épuisé ses forces ; il tomba malade, et mourut presque en arrivant.

» Ainsi finit le grave différent entre Philippe-le-Bel et le pape. »

---

# LA PÉNITENTE.



Cette cérémonie pouvait être très-salutaire : elle pouvait être aussi très-dangereuse : c'est le sort de toutes les institutions humaines. (VOLTAIRE. *Dict. phil. Confession.*)

Sans cette institution salutaire, le coupable tomberait dans le désespoir. Dans quel sein déchargerait-il le poids de son cœur?..... Il n'appartenait qu'à la religion chrétienne d'avoir fait deux sœurs de l'innocence et du repentir.

(CHATEAUBR. *Génie du Chr.*; t. 1er, p. 63.)

On dit que les héritiers s'accommodent mieux des médecins que des confesseurs.

(MONTESQUIEU. *Lettres persanes*, lettre LVII.)

Sous un jeune prince, il est un rôle bien difficile à soutenir; la force du roi fait sa faiblesse.

(*Ibid., ibid.*, lettre CVII.)

---

C'ÉTAIT à l'ouverture de l'automne, vers les sept heures du soir d'une belle journée. Un mouvement dont je ne me rends pas compte en ce moment, m'avait conduit à l'église. Je m'y croyais seul; mais entre deux piliers qui soutien-

nent la voûte de l'édifice, non loin du tribunal secret où l'homme est convenu de laisser un homme comme lui pénétrer dans les mystères de son cœur, j'aperçus une jeune femme à genoux, dont le recueillement et la ferveur excitèrent en moi un sentiment involontaire d'admiration. Sa mise était simple, mais pourtant gracieuse et élégante, et lorsque mes yeux cherchèrent à démêler des traits qui devaient être inspirés, je demeurai frappé de leur étonnante beauté. Je ne pus la voir sans désirer la voir plus long-temps. A moitié caché par l'ombre de l'un des contreforts intérieurs, je profitai de l'avantage de ma position, et je contemplai à loisir cette figure angélique, dont le sourire d'amour devait être si doux. Que de choses se passèrent en moi! que de désirs je formais en peu d'instans! La pensée me vint de m'approcher d'elle, et de respirer de plus près l'air qu'elle venait de respirer. La solitude où nous nous trouvions, cette espèce d'attendrissement voluptueusement religieux qu'un grand monument nous inspire, le silence, qui n'était pas même troublé par le murmure de sa prière, tout cela m'avait mis hors de moi. J'allais... ô Dieu! qu'allais-je faire, quand le bruit monotone des pas d'une personne qui s'avançait de mon côté, troubla le rêve aérien où j'étais plongé. Je la vis bientôt passer près de moi cette personne, et j'aurais peine à dire quelle sensation pénible vint se mêler au plaisir muet que j'avais éprouvé à contempler ma pieuse inconnue, quand je vis l'homme habillé de noir, qu'on a nommé ministre du ciel.

Il la salua avec respect, avec émotion même, puis il entra dans la cellule de bois où l'enfance vient en tremblant dévoiler ses jeunes erreurs. Mon inconnue regarda un ins-

tant autour d'elle, puis s'avançant à pas lents, les yeux modestement baissés, elle suivit l'homme noir, et se prosterna.

Je quittai le temple du Seigneur l'ame tout abattue, comme un fidèle qui viendrait d'entendre prononcer sa sentence de condamnation pour l'éternité. Je me promis de ne pas revenir dans le même lieu, à la même heure, chercher un calme bienfaisant pour mon ame; mais qu'est une vaine promesse? Le lendemain me vit, à la septième heure du soir, caché par les mêmes contreforts intérieurs, plonger mes regards dans la nef solitaire, et pâlir de n'y pas rencontrer l'ange que j'y avais trouvé la veille en prière. J'attendis..... Ce fut vainement..... Une pauvre femme, accablée d'ans et d'infirmités, vint prendre sa place, et implorer comme elle un Dieu qui n'est pas toujours inexorable. C'était le même recueillement, la même ferveur! Quelle différence dans la sensation pour le témoin! O puissance de la jeunesse et de la beauté!

Le lendemain, je revins encore; elle y était à genoux. « Dieu d'amour, sois béni! » m'écriai-je. Je voulais me mettre à genoux comme elle, confondre ma prière avec la sienne, et réunir l'émanation de nos ames aux pieds de l'Éternel; mais l'habitude, la différence de nos croyances*! Je restai appuyé contre le mur, dans l'enfoncement où l'ombre me protégeait. Le prêtre vint encore troubler le plaisir de la contemplation, et me rendre toute mon indignation contre le sacrement fondamental de l'autorité ecclésiastique. De cette fois, je pus le considérer à mon aise; car il s'avançait lentement, comme s'il eût été plongé dans

* C'est un protestant qui parle.

une profonde méditation. Mais je le dis en vérité, la haine que j'avais d'abord conçue s'évanouit en le voyant, et fit place à un profond sentiment de bienveillance.

C'était un homme à la fleur de l'âge ; il n'avait rien de cette expression mystique et composée habituelle aux gens de son état. Sa belle figure était anoblie par un regard de bonté douce et affectueuse, et sa bouche semblait ne pouvoir s'ouvrir pour mentir à son cœur. Je me rappelai Fénélon, et je crus le voir, dans ses jeunes années, revenir donner au clergé l'exemple des vertus qu'il avait si noblement pratiquées.

Il se rendit au tribunal des pénibles aveux, et bientôt l'inconnue l'y suivit.

Là je devrais m'arrêter; mais ce récit me plaît; j'éprouve un charme indicible à le continuer. J'étais depuis quelques minutes dans la même position, sans que mes lèvres se fussent refermées, sans qu'un soupir eût soulevé ma poitrine, quand la pensée, fatale pensée! pensée..... ô! pardonnez-la moi!. ... je m'approchai insensiblement du tête-à-tête religieux des inconnus, et mon oreille s'ouvrit pour entendre leur conversation mystérieuse; ils ne s'aperçurent pas que j'étais là, et la voix la plus douce qui jamais ait glissé sur mon cœur dit les paroles que je n'oublierai de ma vie :

« Hélas! mon père, j'ai essayé du remède, et mon mal n'a point été calmé, et les orages de mon âge sont toujours terribles et impétueux. Lorsque, dans mon oratoire, mes yeux sont fixés sur le Dieu mort pour nous sauver; lorsque je récite les prières que vous m'avez apprises, bientôt je ne comprends plus les paroles que ma bouche prononce; tout disparaît devant mes yeux; ma poitrine est oppressée,

et je veux m'élancer vers un monde que j'ignore. Il y a en moi quelque chose qui m'inquiète; car ce quelque chose me fait oublier les devoirs les plus saints de notre religion. Mon sommeil est troublé par des songes d'un bonheur qui me surprend et qui m'enivre; et le matin, quand je me réveille, je voudrais dormir et songer encore. Est-il donc, mon père, un bonheur plus grand que le bonheur de prier? ou bien, malheureuse, ne désirai-je point sur cette terre la félicité que Dieu nous a promise auprès de lui?

» Mon père, il faut que je vous ouvre mon cœur; c'est vous que je trouve dans toutes mes méditations; et, tout en oubliant Dieu, il me semble entendre votre voix. Vous ne me dites plus les choses saintes que vous avez coutume de me dire; mais vous me tenez un langage d'une douceur ineffable. Cela me rassure un peu, mon père, car où vous êtes, là doit être aussi la parole de Dieu, et je ne suis peut-être coupable qu'à moitié.

» — Ma fille! » répondit le jeune prêtre, et il s'arrêta. J'eus le temps de réfléchir sur la bizarrerie de la formule: tous deux, dans la première saison de la vie, se donner les noms destinés à marquer les rapports d'une génération à une autre génération!

« Ma fille, dit-il, notre plus grand ennemi est souvent notre cœur, et maudit a été à sa naissance celui qui n'a pas su en confondre toutes les affections dans l'amour de Dieu. Nous sommes venus au monde avec un désir insatiable de bonheur; mais ce bonheur, si nous le cherchons sur la terre sans le rapporter à l'auteur de toutes joies, nous sommes au bord d'un abîme où nous serons engloutis tôt ou tard. Je ne l'ai que trop éprouvé moi-même, et souvent la pensée des dangers qui m'environnent, m'a fait

regretter de n'avoir pas perdu la vie, lorsque, dans l'âge de l'innocence, je n'avais pas encore été coupable devant notre juge suprême. Mais, entre votre position et la mienne, quelle différence, ma fille! Vous, libre...... »

Je n'entendis plus rien. Je revins le lendemain, le surlendemain, plusieurs jours de suite : je ne revis plus la pénitente. Il y avait près d'une année que cette aventure était arrivée; peu à peu le souvenir s'en était effacé, je n'y pensais que par intervalles. Le tableau avait perdu de ses couleurs; il m'apparaissait pâle et inanimé dans un lointain obscur. Mais un soir, que je passais dans la rue de...., je vis une foule considérable arrêtée devant une jolie petite maison que j'avais plusieurs fois remarquée. Les figures étaient animées, on se parlait avec vivacité, des larmes brillaient dans les yeux de plus d'une jeune fille. Je m'informai de la cause de tout ce mouvement; on ne me répondit pas, et je prêtai en vain l'oreille aux discours que l'on tenait autour de moi, ils ne m'apprirent rien de ce que je désirais savoir. Des phrases entrecoupées, des exclamations auxquelles je n'entendais rien. Je me décidai à percer la foule; j'y parvins à force de persévérance, et je me trouvai, non sans peine, au premier étage de la maison. La difficulté redoublait, car les rangs des spectateurs étaient serrés à ne pouvoir les rompre; mais m'élevant sur la pointe des pieds, je pus découvrir tout l'intérieur d'une chambre, dont l'entrée était défendue par un soldat contre la curiosité envahissante des assiégeans.

Sur un lit en désordre, un jeune homme, une jeune femme, à peine sortis de l'enfance, les yeux fermés par la main de la mort, se tenaient presque dans les bras l'un de l'autre. Le jeune homme portait sur la tête l'empreinte

d'un sacré caractère, et la malheureuse, dont le visage était tombé sur sa poitrine, laissait voir des signes trop certains de sa fécondité. Tous deux avaient, au-dessus du sein gauche, quelques taches de sang; mais cela était presque imperceptible. Jamais la mort n'avait plus ressemblé à la vie. Aux pieds du jeune homme était une lettre : j'ai su depuis ce qu'elle contenait ; je la transcris ici :

« Vous qui avez aimé votre père ; vous qui avez été » heureux des caresses de celle qui vous donna la vie, ne » jurez pas que vous renoncez à l'amour, car vous avez » un cœur, et ce cœur.......... O ma mère, que tu me » fis un fatal présent !

» Elle te ressemblait, ma mère; elle aurait eu tes vertus; » mais elle ne pouvait m'aimer sans crime ; elle m'ai» ma, et elle consentit............ Non, je ne lui demandai » rien, je ne l'aurais pas voulu ; mais l'amour nous fit » coupables.

» Nous mourons tous les deux pour ne pas vivre dans » la honte. Que notre exemple serve de leçon ! Il en est » peu sans doute qui voudront mourir ; en est-il aussi peu » qui l'auront mérité ? »

Je les avais reconnus. C'était elle, c'était lui. Je m'éloignai du lieu, le cœur navré de douleur, et je me dis.... Non, cela n'est pas bon à répéter.

L. E.

## VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

*Histoire civile et militaire des Parisiens*, depuis les Gaulois jusqu'à nos jours, contenant leurs faits les plus glorieux, des esquisses de leurs mœurs à diverses époques, enfin, tout ce qui a concouru à l'illustration de Paris; par M. Scipion Marin. Deux vol. in-18, ornés de quatre dessins de Bouchotte, lithographiés par Delaporte. Prix : 4 fr. — Chez A. Barbier, imprimeur-éditeur, rue des Marais-S.-G., n° 17.

Deux mille cinq cents exemplaires de cet ouvrage, vendus en peu de temps, en attestent l'à-propos et le mérite. C'est qu'avec le système actuel de centralisation, Paris est pour les départemens plus qu'une grande ville; c'est la tête du corps social; c'est le siége de la vie nationale; et cela autant en littérature qu'en politique.

La plus grande gloire littéraire de la France est incontestablement l'art dramatique. Nous allons citer le passage où l'auteur a rassemblé les résultats de ses recherches sur la naissance de cet art au commencement du siècle de Louis XIV :

« Puisque nous abordons le siècle de Louis XIV, siècle spécialement de littérature, nous croirions l'histoire de Paris incomplèse si nous ne disions un mot de l'art dramatique.

»Il fallait des priviléges pour jouer. Celui donné à la troupe de l'hôtel de Bourgogne, en 1613, autorise à *jouer tous mystères, jeux honnêtes et recréatifs, sans offenser personne, en la salle de la Passion, dite hôtel de Bourgogne.*

»Là se distinguèrent Turlupin, Gautier-Garguille, Gros-Guillaume et autres.

»Leur genre appartenait à ce genre italien tout d'improvisation, dans lequel tous les rôles sont taillés sur un patron commun d'Arlequin, de Colombine, de Pierrot. La situation donnée, l'acteur brode à son gré, et est d'autant plus applaudi qu'il montre plus d'esprit dans ses reparties, de saillies dans son dialogue.

»Voici un échantillon des plaisanteries d'alors :

« Philippot (c'était un acteur) viendra incontinent, qui »se promet, sous l'assurance de votre supplément, de »vous faire rire et pleurer tout ensemble, afin que la mo- »dération de l'un tempère la violence de l'autre.

»Messieurs et dames, je désirerais, voudrais, souhaite- »rais, demanderais et requérerais, désidérativement, sou- »haitativement, volontativement, demandativement, avec »mes désiratoires, souhaitatoires, etc...., vous remercier »de votre bonne assistance, audience, en ma petite farce réjouie, gaillarde que nous allons vous représenter, avant »laquelle je veux faire une grande, petite, large, étroite »remontrance qui vous fera rire. »

»Ces messieurs, surtout ceux du Palais-Royal, jouaient ensuite les tragédies de Jodelle, du Hardy, de Garnier.

»Il y a un prologue qui nous donnera une idée des mœurs dramatiques du commencement du dix-septième siècle :

« A peine entrés dans ce lieu de divertissement, vous »criez à gorge déployée dès la porte : *Commencez! com-*

»*mencez!* et que savez-vous, messieurs, si le seigneur »Bruscambille aura bien étudié son rôle avant que de »paraître devant l'excellence de vos seigneuries, et si vo»tre précipitation ne lui fera point dire quelque impertinence qui pourra déplaire à la seigneurie de vos excel»lences?

»Nous avons bien eu la patience de vous attendre de »pied ferme et de recevoir votre argent à la porte, de meil»leur cœur, pour le moins, que vous nous l'avez offert; de »vous préparer une jolie décoration de théâtre, une belle »pièce toute neuve qui, sortant de la forge, est encore »toute chaude, de broc en bouches, et se doit gober la »serviette sur l'épaule.

»Mais c'est encore pis quand on a commencé : l'un »tousse, l'autre crache, l'autre pette, l'autre rit, l'autre »tourne le cul au théâtre; il n'est pas jusqu'aux laquais »qui n'y veuillent mettre le nez, tantôt en faisant interve»nir des gourmades réciproquées, tantôt lançant avec des »sabarcades des pois au nez de ceux qui ne peuvent mais »de leurs folies. Pour ces sortes de gens, je les réserve à »*leurs maîtres*, qui peuvent à leur retour, avec une fomen»tation d'étrivières appliquées sur leurs parties postérieures, »éteindre l'ardeur de leurs insolences.

»Il est question de donner un coup de bec en passant à »certains fanfarons de Gonesse qui se promènent pendant »qu'on représente. N'est-ce pas une chose aussi ridicule »que de chanter au lit et de siffler à table?... L'hôtel de »Bourgogne est pour jouir et voir des spectacles divertis»sans, assis ou debout, sans bouger, non plus qu'une »nouvelle épousée.... Vous répondrez peut-être que le jeu »ne vous plaît pas : c'est là où je vous attendais, pour

» vous prouver que vous êtes d'autant plus fous d'y venir
» et de nous apporter votre bel et bon argent. Ma foi, si
» tous les *ânes* mangeaient des chardons, je n'en voudrais
» pas fournir la compagnie à cent écus par an. »

» Les théâtres où se débitaient ces choses, qui, sans être belles, nous sont précieuses en ce qu'elles caractérisent l'époque, se composaient d'un parterre sans bancs et de quelques rangs de loges.

» Lorsque la cour s'y rendait, on y faisait porter des siéges.

« La reine commanda à Senneterre, dit Bassompierre
» dans ses Mémoires, de porter un siége à la comédie pour
» M. d'Epernon, et un pour M. Zamet; car elle voulait
» qu'ils la vinssent ouïr. Le marquis d'Ancre me dit alors
» en ces propres termes : *Pardio! monsu, je me moque moi*
» *delle choses desto monde. La reine a soin de faire porter un*
» *siége pour Zamet, et n'en a fait autant de M. du Maine.*
» *Fiez-vous à l'affection de la principi.* »

» Sous Louis XIV, le matériel d'un spectacle n'était guère mieux composé. J'ai, dans les *Mémoires de Christine, reine de Suède*, relaté son entrevue à la comédie avec mademoiselle de Montpensier. Mais le chapitre est trop long pour le citer. »



*Plik et Plok*, par M. Eugène Sue. — Chez Eugène Renduel, éditeur-libraire, rue des Grands-Augustins n° 22.

Dans l'irritation continuelle où nous jettent les événemens politiques, si quelquefois nous demandons des distractions à la littérature, nous voulons qu'un livre favorise

cette disposition nerveuse de notre être; tout ce qui ne serait que d'un *intérêt doux* nous semblerait nauséabond, et nous le rejetterions avec colère.

M. Eugène Sue a compris cela; aussi est-ce de la bière forte, ou plutôt, comme il le dit lui-même, du *chenik* qu'il nous verse à pleins bords. Le cadre qu'il a choisi doit *émouvoir* à coup sûr: d'abord ce sont des marines, genre si puissamment exploité par Cooper et presque vierge encore; ensuite ce sont des marines spéciales; c'est la vie de corsaire, la vraie vie de corsaire: de l'insouciance, des jurons à faire peur au diable, des coups de sabre et de pistolet, des cigares et des chiques, des orages et des éclats de rire, des orgies et la potence; tout cela avec un style parfaitement approprié au sujet, pittoresque, énergique, toujours vrai, toujours marin.

Le titre de *Plik et Plok* n'est qu'une bizarrerie de l'auteur, comme beaucoup de choses dans son livre; le vrai titre serait le Bohémien et le Pirate ou les deux Corsaires. En effet, le livre de M. Eugène Sue contient deux fantaisies distinctes, mais formant un livre complet, puisqu'elles peignent toutes deux la vie du pirate et avec les mêmes couleurs.

*Plik et Plok* est destiné à plus d'un succès, d'abord comme marine, ensuite comme roman, et en dernier lieu comme étude de style, à cause de la vérité sombre avec laquelle les scènes de mer sont peintes, des conceptions éminemment dramatiques du livre, et de l'étrangeté prestigieuse de l'exécution.

Voici un fragment qui donnera une idée de la manière originale de l'auteur:

« —Eh bien! des boulets, ou nous sommes coulés comme

des chiens! cria Kernok à maître Durand, aussitôt que celui-ci parut sur le pont.

— Pas un, dit le docteur en grinçant des dents.

— Que mille millions de tonnerres enlèvent le brick! et rien, rien pour recevoir l'Anglais, qui va nous aborder! Tiens, sacrebleu! regarde...

Et ce disant, Kernok poussa Durand contre le bastingage, qui tombait en morceaux. En effet, quoique la corvette fût horriblement avariée, elle venait vent arrière sur le brick sous un lambeau de sa misaine, tandis que l'*Épervier*, qui avait perdu toutes ses voiles, et ne gouvernait plus qu'au moyen de son foc et de sa brigantine, ne pouvait éviter l'abordage que l'Anglais voulait tenter, étant bien supérieur en nombre.

— Pas un boulet! pas un boulet! Saint Nicolas, sainte Barbe, et tous les saints du calendrier, si vous ne venez pas à mon aide, cria Kernok dans un état d'effroyable exaspération, je jure d'aller chamberner et bouleverser vos niches, comme je brise ce compas!... Et que le tonnerre m'écrase s'il reste pierre sur pierre d'une seule de vos chapelles sur toute la côte de Pempoul!!!!

Et le pirate, écumant de colère, avait mis en pièces une des boussoles qui se trouvait près de lui.

Il paraîtrait que tous les saints que Kernok implorait si brutalement voulurent se conduire en gens canonisés. Des hommes auraient puni le téméraire, des demi-dieux vinrent à son secours, montrant par là combien leur essence éthérée était supérieure à nos intelligences étroites et rancunières.

Aussi, à peine Kernok eut-il terminé sa singulière et effrayante invocation, que, frappé d'une idée subite, d'une

idée d'en haut, peut-être, il s'écria, en rugissant de joie : — Les piastres! .. cordieu, mes garçons, les piastres!... chargeons-en nos pièces jusqu'à la gueule ; cette mitraille-là vaut bien l'autre. — L'Anglaise veut de la monnaie, elle en aura, et de la toute chaude, qui, en sortant de nos canons, ressemblera plutôt à des lingots de bronze qu'à de bonnes gourdes d'Espagne. Les piastres sur le pont!... les piastres!

Cette idée électrisa l'équipage. Maître Durand se précipita dans sa soute, et l'on roula sur le pont trois barils d'argent, 150,000 livres environ.

— Hourra! Mort aux Anglais! crièrent les dix-neuf pirates qui restaient en état de combattre, noirs de poudre et de fumée, et nus jusqu'à la ceinture pour manœuvrer plus à l'aise.

Et une sorte de joie féroce et délirante les exalta.

—Les chiens d'Anglais ne chanteront pas que nous sommes avares, dit l'un; car cette mitraille-là va bien payer le chirurgien qui les pansera.

— On voit que nous nous battons avec une dame. Sacredieu! quelle galanterie! des boulets d'argent!... On soigne la corvette, dit un autre.

— Je ne demanderais qu'une gargousse comme ça de haute paie, pour m'amuser à Saint-Pol, reprit un troisième.

Et de fait, on jetait l'argent à poignée dans les caronades, on les en gorgeait. Cinquante mille écus y passèrent.

A peine toutes les pièces étaient-elles chargées que la corvette se trouvait près du brick, manœuvrant de manière à engager son beaupré dans les haubans de l'*Épervier;* mais Kernock, par un mouvement habile, passa au

vent de l'Anglais, et, une fois là, se laissa dériver sur lui.

A deux portées de pistolet, la corvette lâcha sa dernière bordée; car elle aussi avait épuisé ses munitions; elle aussi s'était battue bravement et avait fait des prodiges de courage, depuis deux heures que durait ce combat acharné. Malheureusement la houle empêcha les Anglais de pointer juste, et toute leur volée passa au-dessus du corsaire, sans lui faire aucun mal.

Un matelot du brick fit feu avant l'ordre.

— Chien d'étourdi! s'écria Kernok, et le pirate roulait à ses pieds, abattu d'un coup de hache.

— Et surtout, s'écria-t-il, ne faites feu que lorsque nous serons bord à bord; qu'au moment où les Anglais iront pour sauter sur notre pont, nos canons leur crachent au visage, et vous verrez que ça les vexera, soyez-en sûrs!

A cet instant même, les deux navires s'abordèrent. Ce qui restait de l'équipage anglais était dans les haubans et sur les bastingages, la hache au poing, le poignard aux dents, prêts à s'élancer d'un bond sur le pont du brick.

Un grand silence à bord de l'*Épervier*...

— Away! goddam, away! Lascars, cria le capitaine anglais, beau jeune homme de vingt-cinq ans, qui, ayant eu les deux jambes emportées, s'était fait mettre dans un baril de son, pour arrêter l'hémorrhagie, et pouvoir commander jusqu'au dernier moment.

— Away! goddam! répéta-t-il.

— Feu, maintenant, feu sur l'Anglais! hurla Kernok.

Alors tous les Anglais s'élancèrent sur le brick.

Les douze caronades de tribord leur vomirent à la face une grêle de piastres, avec un fracas épouvantable.

— Hourra!... cria l'équipage tout d'une voix.

Quand l'épaisse fumée fut dissipée, et qu'on put juger de l'effet de cette bordée, on ne vit plus aucun Anglais, aucun... Tous étaient tombés à la mer ou sur le pont de la corvette, tous étaient morts ou affreusement mutilés. Aux cris du combat avait succédé un silence morne et imposant; et ces dix-huit hommes qui survivaient seuls, isolés au milieu de l'Océan, entourés de cadavres, ne se regardaient pas sans un certain effroi! »



*Mémoires et Voyages*, par M. de Custine, deuxième édition, 2 vol. in-8. Prix : 15 fr., chez Dufey et A. Vezard, rue des Marais, n°. 17.—Qu'est-ce que cela prouve? à quoi bon? qu'avons-nous appris? Telles sont les questions souvent adressées par les lecteurs méthodiques aux écrivains poétiques; et ces questions paraissent d'autant plus embarrassantes, que le talent des auteurs s'est exercé sur des sujets plus positifs; qu'est-ce qu'un voyage qui ne constate aucune découverte, et qui ne nous révèle rien d'inconnu sur les usages des autres peuples? Ce n'est qu'une suite d'impressions retracées par celui qui les éprouve. Le voyageur, dont le principal objet est de parler de lui, de décrire ses sentimens, pouvait rester chez lui, et s'examiner lui-même à loisir, sans se croire obligé d'aller bien loin chercher ce qu'il avait dans l'âme. Tel est, ce me semble, le résumé des critiques opposées le plus souvent aux voyages narrés par des hommes à imagination.

Ces reproches, quelque spécieux qu'ils soient, me semblent injustes. Ceux qui les font, oublient que l'homme s'instruit par le sentiment autant que par la raison, et que

les récits et les descriptions n'acquièrent à nos yeux que par le rapport des phénomènes du monde extérieur avec les mouvemens les plus intimes de notre ame! Les ames poétiques, douées d'une sensibilité plus vive que les organisations ordinaires, nous intéressent par le seul tableau de leurs impressions; tandis que d'autres nous ennuient, et par conséquent ne nous apprennent rien par de minutieuses relations grossies de recherches profondes et de savans travaux! Un homme d'esprit et d'imagination, sans se donner tant de peine, nous fera mieux connaître les lieux qu'il visite par le choix des détails qui donneront de la vie, de la couleur à sa narration, qu'un esprit sec appelant à son secours tout le luxe d'une érudition d'emprunt.

C'est sans doute à cette supériorité poétique, sur les compilations prétentieuses, que les Voyages de M. Custine ont dû le succès que nous nous plaisons à constater, en annonçant la seconde édition de cet ouvrage agréable et essentiellement original.

L'auteur de ces deux volumes, pénétré de l'esprit de son siècle, dont le premier besoin est la sincérité, a fait un pas pour ramener le voyage à sa simplicité primitive, c'est-à-dire au tableau naïf et scrupuleux des sensations du voyageur. Il serait juste de lui reprocher d'avoir couru le monde pour ne parler que de lui-même, s'il n'était doué d'une vivacité d'imagination, telle que l'histoire de ses impressions devient la vivante peinture du pays qu'il parcourt! Peu d'hommes possèdent au même degré cette mobilité essentielle au vrai voyageur, et qui change l'esprit de celui-ci en un miroir fidèle, toujours offert aux objets qui se présentent devant lui. Il n'est que l'homme

du lieu, du moment, et rien ne fait mieux sentir les différences qui distinguent les pays que les contradictions apparentes où l'apparition de chaque site, de chaque peuple nouveau, jette un esprit sincère, mais qui se dément à chaque ligne, plutôt que de se refuser le plaisir de peindre ses surprises.

Cette manière de raconter est neuve pour nous autres modernes, qui mettons toujours quelque chose des livres dans nos écrits; c'est une révélation de la nature, une communication établie entre nous et des peuples étrangers; ce n'est point un travail raisonné, et muri par les réflexions; c'est une œuvre indépendante de toute vanité littéraire. Une telle production est si rare aujourd'hui, qu'elle doit donner lieu à beaucoup decritiques, en même temps qu'elle trouve des partisans enthousiastes.

Ce livre étant dans les mains d'un grand nombre de lecteurs, nous nous dispenserons de justifier nos éloges par des citations.



*Annales Romantiques*, recueil de morceaux choisis de littérature contemporaine. Année 1831, un vol. in-18, avec huit vignettes gravées par les meilleurs artistes anglais, chez Louis Janet, libraire, rue Saint-Jacques, n. 59. —Ce recueil, brillant rival du vieil et sévère *Almanach des Muses*, représente la jeune France, et rassemble chaque année en faisceau nos plus beaux noms littéraires; car on a tort de dire et surtout de croire que les vers sont passés de mode avec les tragédies en cinq points et les madrigaux en rimes croisées. La poésie est comme une verte oasis au milieu

des arides déserts de la politique et de la science. L'hôtel Rambouillet a de nombreuses succursales en l'an de grâce 1831, et la comète trouvera encore une voix pindarique pour chanter la fin du monde. Bien plus, cette poésie, dont on fait fi et qui se réfugie dans le boudoir des dames, a vu tout récemment accroître son domaine. Lamartine a commencé la découverte des contrées inconnues par-delà le Pinde et le Parnasse; Victor Hugo, pour venir après, n'est pas resté en arrière, et il a étendu les bornes de l'ode jusque dans le domaine du drame. *Les Orientales* ont prouvé, en dépit de cet éternel J.-B. Rousseau, que nous avions aussi en France une prosodie rithmique et une langue poétique.

*Les Annales Romantiques*, enrichies des tributs de Paris, de la province et même de l'étranger, sont aussi remarquables par le soin de l'exécution matérielle que par le choix des morceaux. Un homme d'esprit et de talent, M. Charles Malo, qui a éparpillé sa réputation dans nos recueils les plus estimés, réunit avec un goût exquis les pierreries vraies que secoue Pégase annuellement, et il les sait enchâsser comme un habile orfèvre. Les envois ne lui manquent pas, et il va chercher les enfans perdus des portefeuilles de nos maîtres. La table générale est une sorte de pandœmonium poétique, où s'élèvent les fronts illustres de Chateaubriand, de Goëthe, de Burger, de Victor Hugo, de Charles Nodier et de madame de Staël. Puis de ces réputations qui nous sont précieuses : Ballanche, Latouche, Delorme, E. Deschamps, Dovalle, Dumas, mademoiselle Delphine Gay, Lebrun, etc. ; puis des poëtes qui se révèlent, et qu'on se plaît à applaudir d'avance, des réputations à faire que l'on devine : madame de Tercy, dont le style et l'ame sont de même famille que l'ame et le style de Charles Nodier ; M. le ba-

ron Mortemart qui colore si artistement un tableau; M. Gérard, un des premiers élèves de la nouvelle école, M. Vigarosy, dont les lecteurs du *Mercure* connaissent des fables ingénieuses, des odes énergiques et des pièces fugitives pleines de grâce et de laissé-aller. Ces strophes du *Poète* ne sont pas au-dessous du sujet :

Je les vois ces écueils dominant l'étendue,
Et dans leur noble orgueil, préparés au combat,
Défier les autans et la foudre éperdue,
Et la mer qui les bat !

Comme l'heureux rivage où s'exhale ma lyre,
Je me veux garantir de l'atteinte des flots,
Et me faire des biens que ne puissent détruire
Leurs périlleux assauts.

Oui, ma noble fierté me sera la barrière
Où viendront se briser les efforts des méchans,
Et mes jours fleuriront à la vive lumière
Qui féconde les champs.

Il faudrait citer presque tout ce volume, où l'on retrouve plusieurs emprunts faits au *Mercure*. M. Audin, auteur des Scènes de la Saint-Barthélemy, a écrit sous le titre de *Fresolé*, quelques-unes de ces pages délicieuses qu'il jette çà et là dans nos recueils. Il suffit de citer encore MM. Azaïs, Agoub, Ancelot, Baour-Lormian, Bignan, Beauchêne, Bouilly, Cordellier-Delanoue, Darthenay, d'Anglemont, Desportes, Fouinet, Guiraud, Halevy, Soumet, Lamarque, Lesguillon, Eugène Sue, et tant d'autres qui méritent d'être nommés, lus et distingués.



*Album littéraire.* Recueil de morceaux choisis de littérature contemporaine, 1 vol. in-18, avec huit vignettes, chez le même. C'est le frère en prose et non pas prosaïque des *Annales romantiques.* Encore des noms, encore des diamans roulés par le pactole romantique; encore le tact délicat de l'éditeur M. Charles Malo. Prose simple ou poétique; anecdotes et descriptions; fragmens et portraits; ce n'est rien auprès des gravures les plus merveilleuses et les plus fées que le burin anglais ait données à nos livres. Il est vrai que M. L. Janet est le libraire par excellence pour tous ces bijoux typographiques destinés aux doigts blancs et polis des dames.

Le *Mercure* a fourni son contingent, et *la Fiancée du Pirate* vaut seule un long poëme, comme disait Boileau. On peut juger d'après les noms, sans risque de se tromper : Agoub, Aragon, Arnault, Berthoud, Bignan, Burger, Charles-Malo, Denne-Baron, Drouineau, Français de Nantes, Gérard, Goëthe, Hedouin, Eugène Hugo, Victor Hugo, Kératry, Lamarque, Lesguillon, Lesson, Montglave, Mortemart, Mérimée, Ch. Nodier, Salvandy, le baron Talairat, madame Tercy, Villemain et Walter Scott. En vérité, cette liste alphabétique tient tout ce qu'elle promet, et de lecture aussi intéressante, aussi variée, il n'en est pas, si ce n'est l'*Album de la jeunesse*, dédiée surtout aux demoiselles, et publiée par les mêmes libraires et éditeurs. Ces miscellanées ont toujours réussi, et il ne peut y avoir ennui sans uniformité. Certes, M. L. Janet ne nous laisse plus rien à envier au Keepsake de Londres.



*Philosophie française*, 1831, madame Dadole, née Grou-Troussel, 1 vol. in-12, chez les libraires du Palais-Royal. Le *Mercure*, qui a des sympathies pour tout ce qui est nouveau, accueillit les premières lettres où madame Dadole esquissait sa philosophie religieuse, qu'on peut regarder comme un perfectionnement du platonisme. Ces lettres, écrites avec une verve entraînante et une conviction profonde, émurent les esprits les plus matérialistes. Voici que ces lettres paraissent réunies en corps de doctrine, avec de nouvelles pièces de poésie; car madame Dadole, dont le talent offre un composé de Cousin et de Lamartine, parle en vers aussi facilement qu'en prose; il y a de l'inspiration et du sentiment dans ces stances improvisées, au milieu d'une rêverie mystique et abstraite. Ces vers surtout ont un charme indicible sous leur obscurité:

Le bruit des flots, la crainte du naufrage,
Tout a cessé, je ne dois plus frémir:
Je puis enfin reposer sur la plage,
Et cependant je ne puis m'endormir.
J'essaie en vain de voiler les abîmes
Qui sous mes yeux se présentent toujours;
Et ces *horreurs* et les cris des victimes,
Avec effroi me font crier: secours!
Et je pourrais, tranquille sur la plage,
Laisser ainsi de pauvres matelots!
Et je pourrais m'éloigner du rivage

Lorsque je vois se soulever les flots!
Mais que leur sert une pitié stérile?...
Ah! je m'indigne et rougis de mes pleurs :
J'ai pu quitter, passagère inutile,
Ces malheureux dont je plains les douleurs.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

O mes amis! cessez, cessez vos larmes;
Je le connais, il est par-là le port.
Cessez vos cris, bannissez vos alarmes;
L'Espoir et moi, recevez-nous à bord.

Sans doute, le style est moins brillant que la pensée, et l'absence des images poétiques se fait sentir; madame Dadole a besoin d'étudier la manière de Victor Hugo; Lamartine offre souvent un modèle dangereux à cause de ses négligences, et Casimir Delavigne est seulement spirituel versificateur. Mais on sent palpiter un cœur généreux dans ces confidences d'une femme prophète; on reconnaît de hautes vérités et de douces persuasions dans cette philosophie de l'ame. Platon, Jésus-Christ et Fénélon doivent se donner la main; madame Dadole leur ajoute un commentaire. Son apostolat pourrait bien empêcher les Saint-Simonistes de dormir.

(*Voyez aussi notre annonce du fourriérisme dans la chronique.*)



## CHRONIQUE.

Le drame politique n'est plus dans nos chambres, encore moins dans nos rues, mais en Belgique, mais en Pologne. Honneur aux braves frères d'armes de Poniatowski! notre sympathie leur est bien due. Ah! si nous étions au siècle de la chevalerie, quelle belle croisade! Et n'irons-nous en Pologne que lorsqu'il n'y aura plus qu'un tombeau et des ruines à adorer comme à Jérusalem? Mais, silence : il n'y a plus de poésie dans la politique.



Les Belges demandent un roi : est-ce pour cela que l'ancien archevêque de Malines fait en ce moment de la diplomatie à Paris? Monseigneur est dans un grand souci. Hélas! faut-il le dire? il avait renoncé à son archevêché moyennant une pension que payait jusqu'ici le roi des Pays-Bas. Or, si les ouailles de l'aumônier du dieu Mars cessent d'être soumises à Sa Majesté Guillaume, il est à craindre qu'en contribuant au grand-œuvre de 1814, monseigneur ait travaillé pour le roi de Prusse. Il est curieux d'entendre l'abbé de Pradt prouver à tous ceux qu'il rencontre que la révolution de Belgique est la pire des révolutions.

L'Almanach royal d'Espagne fait cette année plus de bruit que celui de Mathieu Læusberg, parce qu'il conserve à Charles X le titre de roi. *La Quotidienne* et la *Gazette* triomphent aussi de voir le roi déchu toujours au nombre des chevaliers de la *Toison-d'Or*, elles qui ont jadis dénoncé charitablement l'auteur du Mouton enragé, pour avoir dit par allégorie que Charles n'était pas bête à se laisser tondre la laine sur le dos.



M. Talleyrand a tellement compromis sa réputation de diplomate, que nous croyons devoir différer le troisième extrait de sa correspondance jusqu'à ce que quelque bon mot nous ait prouvé qu'il est encore lui-même.



M. de Montbel a écrit de Vienne une lettre fort impertinente à M. Pasquier, pour répondre à sa citation. M. Pasquier dit qu'il ne veut pas la publier par égard pour M. de Montbel. Nous verrons si la *Gazette* sera plus discrète.



Ce pauvre M. de Genoude! « Veut-on me pousser à bout? s'écrie-t-il, veut-on me désarmer? » On sait que M. de Genoude appelle son journal un fusil. Or, à peine était-il sorti de prison, qu'un huissier se présente à lui pour l'y ramener et lui faire subir un jugement plus an-

cien prononcé contre lui sous Charles X. M. Genoude, qui trouve fort peu commode de faire la *Gazette* à Sainte-Pélagie, invoque en sa faveur la révolution de juillet. O amour de la liberté!



Quelques personnes admiraient, dans le bal de l'Opéra au bénéfice des indigens, la toilette élégante d'un dandy et sa démarche assurée : c'était un libraire qui ne veut pas faire faillite, mais qui prétend ne pas payer ses dettes. Un créancier le reconnaît, et lui dit gravement : «Tiens! vous venez donc chercher votre part de la recette?» Un huissier arrivait au même moment. Au milieu de tant de lustres, on pouvait oublier que le soleil était couché. «Mon cher, dit le libraire, l'approche de monsieur m'empêche de vous répondre ;» et il s'échappe dans la foule, soit qu'il eût peur, soit pour continuer la plaisanterie.



Les Belges demandent un roi : la religion saint-simonienne vient de leur envoyer un missionnaire. Pauvre abbé de Pradt!



Une nouvelle mission sociale a commencé samedi dernier, et aura lieu tous les samedis, à sept heures du soir, dans une des salles du Tivoli d'hiver, rue de Grenelle-Saint-Honoré, n° 47. M. Charles Fourrier, inventeur du système de l'attraction passionnée, expliquera lui-même

sa doctrine, dont le saint-simonisme n'est qu'un plagiat déguisé, dans sa partie raisonnable. Car le fourriérisme laisse au saint-simonisme ses rêveries religieuses. Mais, ce que le saint-simonisme promet toujours et promettra longtemps, le fourriérisme l'offre à l'instant même. Dès que cinq cents personnes voudront en faire l'essai, il les réunira, quadruplera l'activité de leur vie, trentuplera leurs jouissances. Il ne s'agit pas ici d'une utopie platonique : M. Fourrier est un homme positif qui, comme savant, pourrait seul remplacer son homonyme à l'Institut. Quant à sa vie, elle ressemble peu à celle de saint Simon. M. Fourrier n'a été ni un dissipateur, ni un libertin comme l'apôtre de la rue Taitbout, que ses disciples ont cependant l'idée originale de comparer à Jésus-Christ. M. Fourrier est un sage à la manière de Pythagore, des bramines de l'Inde, peut-être même du grand Newton, qui mourut vierge à quatre-vingts ans. Plusieurs dames assistent à ses conférences.



Avez-vous lu les vers de M. Antony Deschamps contre l'aristocratie financière? M. Deschamps prétend que celle du faubourg Saint-Germain valait mieux. On nous adresse une réponse à M. Deschamps, signée *un démocrate littéraire*. Peut-être l'insérerons-nous.

---

Imprimerie de A. BARBIER, rue des Marais S.-G., n° 17.

# POÉSIE.

## LES SOUVENIRS DE VOYAGE.

### FRAGMENT.

J'AI voyagé long-temps; j'ai vu cette Italie
Par la gloire et les arts doublement embellie,
Rome, qui reine encor, debout sur un cercueil,
De toutes les splendeurs semble porter le deuil;
Naple et ces plages embaumées
Qu'un fleuve aérien aux vagues enflammées
Fertilise en les ravageant;
Tésin dont la cascade au loin retentissante,
Reflétant du soleil l'image éblouissante,
En brise les traits d'or contre ses flots d'argent;
Ici, les Apennins sur leurs cimes sauvages
Balançant des rochers contemporains des âges;
Là, Florence, séjour riant
Que l'Arno, suspendant son onde fugitive,
Sembla déposer sur sa rive,
Comme un bouquet de fleurs venu de l'Orient;
Plus loin le lac Majeur, dont la vague indolente
Caressa mollement ma barque nonchalante.

La Suisse encor m'a vu sous un ciel calme et pur
Du paisible Léman fendre l'humide azur,
Escalader ces monts que la neige couronne
De son diadème éternel,
Ou dans l'humble chalet que la paix environne,
Sommeiller inconnu sous un toit fraternel.
Plus tard j'ai visité ces champs que la Belgique
Étale au voyageur comme un tableau magique...
Vain spectacle!... ces mers, ces bosquets d'orangers,
Ces vallons, ces côteaux, ces îles de verdure,
Tant de beautés dont la nature
Orna ces climats étrangers,
M'ont rempli d'une joie et moins vive et moins pure
Qu'un seul coin du pays, du pays fortuné
Qui me verra mourir aux champs où je suis né.
Amour du sol natal! ô sainte idolâtrie!
Comme il n'est qu'une mère, il n'est qu'une patrie.
Quel horison remplacerait ces lieux
Où nos regards naissans ont salué les cieux,
Où le premier baiser de la première amour
Verse en nos jeunes cœurs une ivresse charmante,
Où la gloire pour nous allume son flambeau,
Où l'amitié nous fait des jours prospères,
Où près du tombeau de nos pères
Nos cendres auront un tombeau?

A. Bignan.

## LE VENT ET LES FEUILLES.

FABLE.



Sur un fumier obscur des feuilles oubliées,
Languissaient humiliées :
Le vent souffle... leurs bataillons
Montent en légers tourbillons :
Voilà mes folles dispersées,
Et vers les cieux en tous sens élancées.
C'était une ivresse, un plaisir,
Qu'on aurait peine à définir!
« Voyez, voyez donc, criaient-elles
Aux oiseaux qui, comme l'éclair,
Franchissaient l'espace de l'air,
Nous aussi nous avons des ailes!
Nous irons loin! » personne n'en doutait,
Au moins tant que le vent soufflait;
Mais il cessa... leur sort changea de face,
Et mon escadron triomphant
Descendit si rapidement
Qu'il se trouva... presque à la même place.
Que d'intrigans sont promptement déçus!
Que de sots dont le temps nous venge,
Et qui retombent dans la fange
Quand le vent ne les soutient plus!

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

---

### LE NAIN,

PAR THOMAS HAYNES.

*The exhibited Dwarf.*



J'ÉTAIS en dehors de la porte de mon père, pauvre petit nain! je n'osais pas lever le loquet, — j'entendais des accens de joie : je savais bien que lorsque j'étais là mon père ne souriait jamais, et que celle qui me porta dans son sein détournait la tête, abhorrant son pauvre enfant.



Un étranger me vit, et séduisit mes parens avec son or; hélas! quelle honte amère m'attendait : — le petit nain fut vendu! Mes parens ne m'aimèrent jamais, ils ne me demandèrent jamais l'amour que *j'aurais pu* éprouver pour

eux; et cependant je ne quittai pas leur chaumière sans répandre de cruelles larmes.



L'étranger parut plus bienveillant pour moi, il parlait d'un avenir plus brillant; il encourageait toute l'adresse dont je pouvais être capable et me prodiguait des louanges auxquelles mon oreille était peu faite. Inaccoutumé aux sourires, j'étais avide d'applaudissemens, et chaque jour je recevais de nouvelles leçons..... J'appris trop tôt pourquoi.



Quand je fus dans le pays de l'étranger, son secret fut expliqué : j'étais un vil esclave enchaîné d'esprit et de corps; condamné à subir, tous les jours, la stupide surprise de la populace; à être glacé par sa sotte joie, ou à rougir de ses louanges.



Me voilà forcé douloureusement d'exécuter en public ma tâche si souvent répétée et de répondre courtoisement à toutes les questions que la frivolité peut me faire : me voilà réduit à souffrir une barbare curiosité, à entendre d'odieuses plaisanteries, et à chanter la chanson demandée..... pour aller ensuite me livrer à mes larmes plutôt qu'au repos.



Je sais que je suis un être de bien petite taille, un avor-

ton, un être qui fait mal à voir si vous voulez; mais dites, cœurs durs, ne suis-je pas un être humain? Peut-être que je suis né avec une susceptibilité aussi délicate que la vôtre : je ne voudrais jamais, moi, blesser un homme mon semblable par la moquerie ou le dédain.



Mais il en est qui semblent au premier coup d'œil me prendre en dégoût, et puis qui se rapprochent et me parlent avec douceur : cette épreuve est pour moi la pire de toutes. Ah! combien alors j'aurais envie, si j'osais, de me jeter à leurs genoux et d'implorer leur pitié pour qu'ils daignent sauver un malheureux qui ne demande qu'un tombeau.



## DU MARIAGE DES PRÊTRES.

Que l'Eglise de Rome soit redevable à la loi de discipline religieuse qui interdit le mariage à ses prêtres, de cet esprit d'ensemble qui fait qu'on a pu dire d'elle qu'elle marchait comme un seul homme, c'est ce qui me paraît incontestable, mais ce qui importe peu aujourd'hui; la seule question à laquelle la société soit intéressée est celle de savoir si le célibat ecclésiastique, imposé comme condition du sacerdoce, n'est point contraire à la morale publique, et si le temps n'est pas arrivé où le prêtre catholique doive être affranchi d'un vœu dont la violation a pour la société les plus affligeans résultats?

En considérant cette question sous le point de vue purement légal, il n'est pas difficile de se convaincre de l'étrangeté d'une jurisprudence qui, empiétant sur le domaine de la conscience, se donne mission d'appuyer de sa force toute temporelle la loi religieuse qui défend au ministre catholique d'être époux et père. C'est là, tranchons le mot, la plus absurde tyrannie qui puisse passer par la tête d'un législateur; et il faut convenir que c'est un spectacle assez scandaleusement curieux que celui que nous avons eu tout dernièrement sous les yeux, d'un ci-

toyen à qui le fonctionnaire de l'état civil refusait le mariage, sous prétexte qu'il était prêtre. Que le texte qui justifie un pareil refus, si tant est même qu'il y en ait un, disparaisse promptement du livre de nos lois. Les membres du clergé romain sont malheureusement trop portés à se considérer comme une classe à part des autres citoyens : n'autorisons pas cette coupable erreur par de ridicules catégories.

Certes, nous nous flattons de comprendre assez la liberté pour ne vouloir rien insinuer de contraire à la première des libertés, à la liberté de conscience. Si elle a perdu de son importance législative à cause du peu de valeur actuelle du principe religieux dans l'ordre moral, elle n'a jamais cessé d'être la première. Aussi nous pensons bien comprendre cette précieuse, cette haute liberté, en demandant qu'elle soit dégagée de tout cet entourage de légalité qui, en lui promettant protection, lui apporte des chaînes. Ainsi, par cela même que nous réclamons pour le prêtre le droit de pouvoir contracter mariage, par cela même aussi nous n'entendons point faire du célibat un titre de réprobation légale contre celui qui préfère cet état.

La loi ne doit point se mêler de régler ces choses, mais par son silence même elle rendra un éminent service à la cause des mœurs; car le jour où le prêtre catholique pourra librement contracter mariage, c'en sera fait du célibat religieux.

En considérant la prohibition religieuse et politique imposée au prêtre de se marier comme contraire à la morale publique, nous ne sommes préoccupés par aucune passion haineuse contre le clergé; nous voyons seulement les choses comme elles sont.

Le vœu dit de chasteté, fût-il fidèlement rempli, est une monstrueuse anomalie au dix-neuvième siècle. Chacun sait aujourd'hui que c'est une fausse vertu que celle qui consiste à faire une guerre perpétuelle aux exigences de notre nature.

La société repousse le célibat comme système. Avec le célibat, pas de famille, et les familles, suivant la belle expression de Portalis, sont les pépinières de l'état.

D'ailleurs, nous le demandons à tout homme de bonne foi, qu'est-ce que le célibat des prêtres aujourd'hui, si ce n'est, en général, un moyen plus commode de débauche, un attentat permanent contre les mœurs?

Les faits parlent assez haut sur ce point. Combien de fois nos cours criminelles n'ont-elles pas mis au grand jour de dégoûtantes et criminelles intrigues ensevelies long-temps dans l'ombre du cloître, protégées, pour ainsi dire, contre la vengeance des lois par le caractère même de ceux qui s'en étaient rendus coupables?

Quand on pense que leur ministère assure aux jeunes prêtres catholiques tant de moyens discrets de séduction; quand on réfléchit que ces moyens, mis en usage, ont porté mille fois la désolation dans les familles, on ne peut que prononcer une sentence de réprobation contre une institution qui alarme à la fois la morale publique et compromet la religion même, qu'elle a pour but de défendre.

A. Labutte.

---

## DE LA POÉSIE CHEZ LES FEMMES.

En ce temps de crise littéraire où pas un esprit ne reste inactif, où pas un combattant ne laisse s'assoupir les flammes de son génie, où tout spectateur veille sans cesse, les yeux attentifs sur cette lutte poétique, pour encourager ou pour honnir, peut-être y aura-t-il de l'intérêt à jeter les yeux sur les femmes qui ont pris part au combat; peut-être les sons de leur lyre harmonieuse et sensible s'élèveront, au milieu de la bruyante mêlée, doux à notre oreille et touchans à notre ame!...

Mais d'abord à ce mot de femme poète, notre esprit curieux se rejette dans le passé, et s'étonne de traverser des siècles entiers célèbres par leurs lumières, de parcourir même les fastes de tout un empire, sans qu'un nom semblable réveille aucun souvenir littéraire. Pourquoi donc ce silence des femmes, pendant que les hommes excitaient l'admiration? Pourquoi à d'autres époques cet élan général et cette fécondité? L'esprit humain est partout le même. — Oui; mais l'intelligence des femmes n'est pas seulement comme la nôtre soumise à l'influence des temps. Une puissance plus directe est là qui peut à son gré la tenir enchaînée ou lui laisser son libre développement : c'est l'homme qui est leur maître, l'homme qui

fait leur éducation. Et comment la fera-t-il? selon ses mœurs, selon ses besoins, selon sa religion.

Si un peuple ne voit dans les femmes que des êtres d'un sexe étranger capables de satisfaire ses grossiers désirs ou de perpétuer sa race, que des nourrices bonnes seulement à donner du lait à un enfant, que des servantes propres à lui épargner les soins minutieux de la vie, n'attendons pas que leur voix s'élève pour nous charmer et nous attendrir. L'homme s'est servi d'elles comme il se sert de sa charrue pour labourer la terre qui lui donnera du pain. Dans sa concubine il n'a cherché que des entrailles et des bras; il a mis un poids sur la pensée.

Si au contraire un homme se dit : Attachons-nous une compagne qui avec mon lit partagera mon cœur, qui assistera à toutes mes pensées, heureuse de mes joies, triste de mes peines, toujours prête à me consoler, et dont j'embellirai la vie par les mêmes soins et la même affection, une compagne à qui je devrai le bonheur d'être père, et à qui mes enfans devront le prix d'une éducation vertueuse et d'une instruction précoce : oh! si un homme se dit cela, si un peuple pense ainsi, voilà que cette intelligence tout-à-l'heure fortement comprimée, se soulève, s'étend, prend son essor. La pensée est redevenue libre; la femme maintenant a la jouissance de son esprit; elle peut l'appliquer et le cultiver. Que dis-je? ce n'est déjà plus un loisir, c'est un devoir. Comme elle est appelée à vivre de moitié dans le cœur de son époux, elle doit vivre de moitié avec son esprit, et des enfans viendront aussi avec un cœur à former, avec un esprit à développer d'abord, et à suivre ensuite dans des développemens plus sérieux. Ainsi l'intelligence des femmes marche en raison

de l'indépendance où elles vivent, en raison du rang qu'elles occupent dans la société. Refoulée par le premier peuple, elle ne peut rien produire; mais quand elle est protégée par les mœurs et la religion de l'autre, alors, si quelque inspiration d'en haut dort au fond d'une ame de poète, la lyre s'accordera pour nous la transmettre en délicieux accens.

Et ce n'est point ici une rêverie de principe; l'histoire parle. En Grèce, par exemple, je veux bien que sur l'horison lointain des premiers âges, quelques femmes nous apparaissent une lyre à la main. Je reconnais Sapho, et derrière elle j'aperçois Télésile, la jeune Érinne, et quelques autres de ses élèves et de ses rivales. Mais vers les temps où la société s'assied sur une base certaine, où toutes les conditions s'échelonnent par degrés, l'horison devient vide, et en vain sous ce beau ciel de la Grèce, en vain dans ce siècle fameux de Périclès qui plaça si haut les arts et la littérature, en vain plus tard je cherche une figure de femme au milieu de cette assemblée brillante de poètes, d'historiens et d'orateurs. Aspasie se montre seule à mes yeux, et je la vois beaucoup plus attentive à écouter que curieuse de prendre elle-même la parole. Eh bien! une page d'histoire nous explique le mystère, et nous savons tout quand nous y lisons que, pour réparer les désastres d'une guerre mortelle, tous les soldats retenus à l'armée envoyèrent à leurs femmes l'ordre de se livrer, tout entières et de bonne grâce, aux hommes restés dans la ville.

A Rome les choses devaient se passer ainsi encore bien plutôt qu'en Grèce. En effet, chez un peuple guerrier, chez un peuple toujours en conquête hors de son territoire, ou

toujours en guerre civile au sein de ses foyers, l'éducation des femmes est la dernière des choses qui occupe sa pensée, parce qu'à ses yeux rien n'a de prix que ce qui sert son ambition, et qu'une femme est le dernier des êtres capable de servir une ambition militaire. Aussi nous traversons toute la république, et plus d'un siècle s'écoule depuis le règne d'Auguste jusqu'au moment où pour la première fois une femme livre au public quelques vers échappés de sa plume. Elle-même nous l'apprend dans une satire contre l'empereur :

*Primaque Romanas docui contendere Grais.*

L'exemple de Sulpicia (tel est son nom) ne fut suivi que par quelques dames romaines.

Mais, à l'époque où nous sommes, il y a déjà quatre-vingt-un ans que Jésus-Christ a paru, et le peuple romain court en foule au Cirque voir le combat des bêtes féroces et des martyrs chrétiens. Une nouvelle ère commence : une nouvelle religion ne doit-elle pas amener une réforme dans l'éducation des femmes et dans le développement de leur intelligence! Oui, sans doute. Le christianisme leur a rendu le rang et l'importance que l'antiquité leur avait refusés dédaigneusement. Un Dieu est venu qui a dit au chrétien de se choisir une compagne, qu'il aimerait. parce qu'elle est sa sœur, qu'il défendrait parce qu'elle est faible; et ces paroles ont attaché l'estime et l'amitié au nom d'épouse. Dès lors, et à mesure que le christianisme marchait vainqueur de l'idolâtrie, la femme est remontée à l'égal de l'homme. D'esclave qu'elle était, elle est redevenue compagne; de concubine, épouse; de nourrice, mère; et



lorsque disparurent peu à peu les ténèbres qui couvrirent les premiers siècles du monde chrétien, elle a dû suivre, quoique de loin, le mouvement général des lumières.

C'est en France vers 1190 que se leva l'aurore de la poésie chez les femmes. Pendant que Philippe-Auguste guerroyait en Palestine avec Richard, Béatrix d'Arragon préludait sur la lyre française. Deux femmes en continuèrent les accens jusqu'au treizième siècle, où Marie de France s'en empara pour lui enseigner à dire dans une langue moderne les fables d'Ésope et de Phèdre, en même temps que ses lois d'amour. Après elle, et puis encore après Barbe de Verrue et Christine de Pisan, vers le temps des scènes déplorables qui accompagnèrent la démence de Charles VI, vint ou au moins semble être venue cette mystérieuse Clotilde de Surville, à l'existence de laquelle nous ne pouvons croire, bien à regret, sans une méfiante hésitation. François I<sup>er</sup> aimait les lettres et les dames! Comment, sous son règne, les dames eussent-elles osé ne pas aimer les lettres? La reine de Navarre, surnommée la dixième muse et la quatrième grâce, Jeanne d'Albret, Louise Labbé, Madelaine Desroches, n'eurent point ce courage. Citons encore Marguerite de France, sœur de Charles IX, et Marie Stuart si touchante dans ses *Adieux* à la France, et qui du reste devant la cour de François II prononça un discours en latin contre le préjugé qui interdit aux femmes l'étude des lettres. Le préjugé disparut bientôt, combattu par les productions des belles et spirituelles dames qui donnaient le ton à la ville et à la province. En voilà assez pour la France. Que la poésie y suive son cours jusqu'à nos temps, et qu'elle se garde surtout de mademoiselle de Scudéri.

L'Italie est en retard sur nous de deux siècles : car c'est dans le quatorzième seulement que Richarde de Selvagi inscrivit son nom en tête d'une liste où d'autres noms se pressèrent bientôt en foule.

L'Angleterre est bien plus tardive encore, et il faut attendre le dix-septième siècle pour voir une nommée miss Behn ébaucher quelques vers. Dans le dix-huitième, milady Montagu semble vouloir donner l'élan aux génies poétiques de ses concitoyennes. Mais ses efforts retombent d'eux-mêmes devant cette figure pâle et flegmatique, devant ces yeux auxquels on ne semble permettre d'attention que pour les plus minces détails de ménage, devant les yeux qui ne se lèvent qu'avec crainte devant une mère, et qui se lèvent si souvent avec haine devant un époux. C'est qu'en effet en Angleterre, malgré et contre le christianisme, se retrouve la confirmation du principe appliqué à l'antiquité; c'est qu'en Angleterre la femme est non-seulement délaissée et maudite dans des institutions qui devraient la soutenir, mais encore méprisée et flétrie dans un mariage, où elle se constitue l'esclave d'un homme qui peut au premier jour la mener au marché la corde au cou. Étouffée par ce système infamant, son intelligence devient esclave comme sa volonté.

Jetons enfin sur l'Orient un vaste coup-d'œil qui l'embrasse dans tous ses temps et dans tous ses peuples : et, si parmi les livres où la poésie déborde à chaque page, si dans ce théâtre si fécond et si naïf, nous ne voyons d'illustration que pour les hommes, pensons au sérail et à la polygamie.

L'histoire a fini son rôle; elle nous a montré l'histoire de la poésie chez les femmes : à nous maintenant de cher-

cher ce que chez elle cette poésie peut et doit être, à nous de le chercher dans son cœur lui-même. Car elle n'écrira bien que ce qu'elle sentira fortement, et tout ce qu'elle sentira, les diverses époques de sa vie nous le raconteront. Fille, amante, épouse et mère, lorsque la femme a compris le sens de ces quatre mots, elle a parcouru le cercle entier de son existence morale, elle a épuisé tous les sentimens dont elle est capable, et si elle n'a pas encore vécu toute sa vie, elle a vécu toute son ame. Eh bien! puisque telles sont les limites du monde où son cœur doit puiser toutes ses sensations, qu'elle-même sache y trouver des inspirations pour sa muse, et qu'elle n'aille pas au-dehors glaner dans un champ où d'autres ont seuls le droit de récolter. Je le sais, si madame de Staël vivait encore, et que ces lignes tombassent entre ses mains, sa plume, comme autrefois, s'irriterait contre le prétendu mépris et l'esclavage avilissant où l'on tient l'esprit de ses semblables. Mais madame de Staël proclamant que le génie ne connaît pas de sexe, madame de Staël nous offrant avec complaisance son portrait dans les caractères de Corinne et de Delphine, madame de Staël a-t-elle jamais su ce que c'était qu'une femme? Oh! combien il y a loin d'elle à cet être timide et plein de douceur, dont la voix ne s'élève jamais qu'en tremblant, et pour nous dire ce qu'il a senti, bien plus que ce qu'il a pensé! Oui, oui, que la femme poète reste femme avant tout, et les émotions qui rempliront sa vie lui arracheront d'assez touchans accords. Et d'ailleurs, ne vous semble-t-il pas, comme à moi, qu'entre la femme et la poésie il existe une merveilleuse ressemblance. Tandis que l'homme dépense sa vie au-dehors, la femme, étrangère au tumulte des affaires et au choc des

passions politiques, se retire en elle-même, comme dans un sanctuaire de paix et de tranquillité, et ne vit que de sentiment. Et c'est le sentiment aussi qui anime et fait vivre la poésie. L'une est tout cœur; l'autre est l'image du cœur. Pour être poète, que faut-il donc à la femme? une voix digne de faire entendre cette poésie muette qui sommeille au fond de son ame. Son sort n'est-il point assez beau, et se plaindra-t-elle d'être une Clotilde de Surville, ou une Dufrénoy, parce qu'elle n'aura chanté que ce que son cœur de femme aura pu sentir?

Quoiqu'il n'ait été question que des femmes qui ont écrit en vers, il est inutile de dire, je le pense, qu'ont été emportées par le même mouvement des lumières, et ont subi la même influence de l'éducation chrétienne, toutes celles qui ont trouvé dans la prose un interprète plus commode de leur pensée. D'ailleurs, pour être poète, il n'est pas de rigueur de mesurer et cadencer des mots. Qui n'a pas conçu cette poésie non rimée dont M. de Chateaubriand nous a découvert toutes les richesses?

(*La suite au prochain numéro.*)

# LA POLOGNE *.

Au moment où la Pologne de Sobieski, de Kosciusko et de Poniatowski vient de se réveiller avec son chevaleresque courage et son enthousiasme de liberté, au moment où elle a osé seule jeter le gant du combat au géant moscovite, décidée à mourir ou à vaincre, la sympathie qu'elle inspire remonte au-delà du temps présent, et l'on lira avec de vives émotions l'ouvrage que M. Clapier vient de traduire de l'anglais, en le complétant par une introduction et un appendice. Pour faire deviner le mérite de l'ouvrage original, il suffit de dire qu'il est du lord-chancelier actuel de la Grande-Bretagne, et que Lafayette l'a cité dans son dernier discours comme la plus éloquente protestation en faveur de la Pologne. Le traducteur, avant d'être un avocat distingué à Marseille, avait plaidé avec succès au barreau de Paris, et s'y était fait connaître par la traduction des chefs-d'œuvre du barreau anglais. En attendant que nous puissions consacrer à cet ouvrage l'ar-

* Précis historique du partage de la Pologne, par M. Brougham; traduit de l'anglais par M. A. Clapier. A Marseille, chez Feissat aîné; à Paris, chez tous les libraires. Prix : 6 fr.

ticle détaillé qu'il mérite, nous emprunterons un extrait de l'introduction, qui nous semble heureusement résumer toute l'histoire de la Pologne jusqu'à l'époque du partage :

« Il est difficile de décrire avec exactitude l'étendue de la Pologne; ses limites variables ont suivi la fortune de ses armes; touchant, dans ses temps prospères, de l'Oder à la Dwina, de la Baltique à la mer Noire; resserrée, dans ses jours moins heureux, entre la Vistule et le Niémen, elle a fini par voir son territoire morcelé pièce à pièce et réduit à rien.

La Pologne, dans sa plus grande étendue, avec le duché de Lithuanie, la Prusse Royale, la Russie Rouge, la Kourlande et la Livonie, était bornée au nord-ouest par la Baltique, au nord et à l'est par la Dwina et le Dnieper, au sud par les possessions ottomanes et la masse majestueuse des monts Krapach.

Cette vaste contrée subit, comme le reste de l'Europe, l'invasion des hordes conquérantes au déclin de l'empire romain.

On a donné le nom de race Indo-Germaine à l'ensemble des peuples qui couvrirent le vaste espace étendu depuis l'Elbe, la mer Baltique, jusqu'aux monts de Bélus et de Candahar.

Cette race se divise en trois souches : les Teutons, ou Goths et Germains, les Slaves et les Sarmatomèdes. C'est la souche slawe qui s'établit en Pologne.

Les documens historiques les plus anciens nous la montrent établie sur les bords du Danube et de la mer Adriatique, s'étendant en Hongrie, suivant le cours de la Vistule et du Niémen, et se répandant ainsi en Pologne, en Lithuanie et en Russie.

La souche slave renfermait une foule de tribus différentes que divisèrent long-temps de vieilles inimitiés. La Pologne (en langue nationale *Polacy*, ou Champ des Lakes) s'appela ainsi des Lakites, qui s'établirent au centre de cette contrée. La Russie prit son nom des Roxolans, ou Ruthènes, qui dominaient de la Vistule jusque vers la mer Caspienne; les Steppes de la Lithuanie furent envahis par les hordes de Letons et des Driweres, peuplades farouches et qui repoussèrent long-temps toute civilisation. Cette diversité d'origine explique les longues résistances qu'éprouva la réunion de ces populations voisines.

L'histoire de Pologne, jusqu'au moment du partage, se divise en quatre grandes époques marquées par autant de dynasties : la dynastie de Lecko, celle des Piast, celle des Jagellons, et l'époque des royautés électives.

On a tenté d'assigner à chacune d'elles un caractère spécial : la première époque a été celle des conquêtes; la dynastie des Piast, celle de la monarchie aristocratique; la dynastie des Jagellons, celle de la monarchie tempérée; avec la royauté élective commence l'époque de la monarchie en décadence.

Les données historiques se prêtent mal à la symétrie de cette classification. Ce n'est pas à la première époque que se bornent les conquêtes de la Pologne; son histoire offre une longue alternative de guerres heureuses et de revers; celles des premiers temps furent moins des conquêtes que des incursions sans permanence et sans stabilité; c'était les dernières oscillations du grand mouvement qui renouvela la face de l'Europe. L'esprit aristocratique ne fut pas non plus exclusif à la dynastie des Piast; il se fait sentir

dans tout le cours de l'histoire polonaise; son influence préside à toutes les destinées de cette contrée, et c'est son exagération qui a précipité sa ruine.

La dynastie de Lecko se présente avec tous les caractères d'une époque fabuleuse; ce nom paraît être moins celui d'une famille que la nation entière.

Ce n'est qu'au dixième siècle, lorsque la Religion Chrétienne pénètre en Pologne, que ses annales acquièrent quelque certitude; à cette époque commence la dynastie des Piast.

On a demandé pourquoi la féodalité qui couvraít alors toute l'Europe ne s'établit pas en Pologne? Pour comprendre ce fait important, il faut consulter les circonstances au milieu desquelles se développèrent les divers gouvernemens européens.

Quand les nations barbares pénétrèrent au Midi de l'Europe, ils y rencontrèrent non des champs déserts, mais une population déjà civilisée, des villes avec leurs institutions municipales et un clergé influent.

Cet élément de la société nouvelle offrit aux rois un point d'appui pour asseoir leur autorité, et un auxiliaire pour combattre les prétentions des grands. Aussi, dès l'origine, nous voyons en France les rois protéger les communes pour les opposer aux seigneurs, jusqu'à ce qu'enfin l'aristocratie abattue eût fait place à la monarchie absolue, qui tomba à son tour devant le pouvoir populaire.

En Angleterre les choses allèrent différemment : la féodalité y fut importée toute faite par Guillaume-le-Conquérant. Pour s'y soustraire, l'aristocratie fit alliance avec la classe moyenne; en défendant ses privilèges, elle fut

par là contrainte de stipuler les franchises populaires, et de cet accord est né le régime constitutionnel, combinaison admirable, que l'Europe entière s'est depuis proposée pour modèle, mais qu'aucune nation ne pourra complètement reproduire, parce que les élémens ne s'en trouvent nulle part.

En Pologne la race conquérante ne rencontra pas sur le sol une population assez forte et assez civilisée pour composer cet élément modérateur. L'aristocratie luttant corps à corps avec la royauté, finit par la renverser et dominer sans rivale; mais comme tout pouvoir qui n'est tempéré par rien se déprave, elle périt bientôt elle-même par ses propres excès.

Cette pensée résume toute l'histoire de Pologne. Ses annales présentent une alternative constante de tentatives de la part de ses grands rois pour créer cette classe moyenne dont ils sentaient le besoin, et d'efforts de la part de l'aristocratie pour détruire, sous les rois faibles, ces semences de civilisation.

Les guerres que la Pologne eut à soutenir à l'origine, retardèrent quelque temps les développemens de ce principe funeste; le besoin de la défense réprimait l'insubordination des grands, et les succès militaires donnaient aux rois de l'autorité.

A la tête de la dynastie des Piast on distingue Boleslas dit Chrobry ou le Brave; on peut le considérer comme le vrai fondateur du royaume de Pologne; il la fit respecter au dehors par ses victoires, et lui donna ses premières institutions. Ce fut lui qui la divisa en districts, c'est le premier élément d'un gouvernement régulier, c'est

ce qui signale le passage de la vie nomade à la vie agricole.

La puissance du clergé ne tarda pas à se manifester dans ce pays nouvellement converti à la foi chrétienne. Boleslas II, frappé d'anathème par le Saint-Siége, pour avoir tué l'évêque de Cracovie, fut contraint d'abandonner ses États.

L'influence des Seigneurs se fit sentir pour la première fois dans l'élection de Boleslas IV, qui reçut la couronne de leurs mains; elle s'accrut sous Casimir II : un sénat fut formé, et le Roi ne put plus, sans son avis, ni déclarer une guerre, ni établir une loi.

Les temps qui suivirent furent marqués par deux grands événemens, l'introduction de l'Ordre Teutonique et les incursions des Tartares. La Pologne commença dès-lors à mériter son titre de Boulevard de la Chrétienté. Les guerres qui en résultèrent eurent deux conséquences funestes : la première, d'anéantir toutes les semences de civilisation, et de disperser les premiers élémens de cette classe moyenne qui ne pouvait croître et prospérer qu'à l'ombre de la paix; la seconde, de donner à la noblesse une importance nouvelle, en rendant ses secours indispensables et ses réunions plus fréquentes.

La Pologne trouva dans le génie de quelques-uns de ses rois, un remède à ces maux; divisée entre les enfans de Boleslas III, elle retrouva son unité sous Wladislas Lokietek : ce prince jeta les fondemens de la prospérité dont elle jouit quelque temps; il abaissa l'autorité des grands en appelant toute la noblesse à participer à leurs prérogatives. Il convoqua en 1331 la première diète législative qui ait eu lieu.

Casimir son fils fut aussi grand roi que son père; les classes inférieures trouvèrent en lui un protecteur zélé, les paysans furent garantis de l'insolence des seigneurs; les villes reçurent des institutions municipales, et Cracovie s'enrichit d'une université : des immunités et une entière liberté de culte invitèrent les étrangers et surtout les juifs à venir habiter un pays que de longues guerres avaient dépeuplé.

Les hasards des règnes suivans détruisirent l'œuvre commencée par Casimir. Ce grand roi et trois de ses successeurs moururent sans enfans. La noblesse polonaise, appelée quatre fois à disposer de la couronne, profita de ces événemens pour accroître sa puissance.

La dynastie des Jagellons arriva au trône de Pologne par le mariage du premier d'entre eux avec Edwige, fille de Casimir. Le fait dominant de cette époque est la réunion de la Lithuanie à la Pologne, réunion à laquelle de vieilles antipathies nationales opposèrent de longues résistances.

La nécessité de se concilier ses nouveaux sujets arracha à Jagellon de larges concessions; les classes inférieures furent délaissées par lui, tandis que la noblesse acquérait de nouveaux priviléges. Ce fut dans la diète convoquée pour assurer la couronne à son fils, que fut rendue la loi qui garantissait à la noblesse de n'être jamais arrêtée avant d'avoir été déclaré coupable, *neminem captivitabimus nisi jure victum aut in crimine deprehensum*, loi d'impunité et dont elle n'abusa que trop souvent.

La faiblesse des successeurs de Jagellon donna un nouvel accroissement au pouvoir de l'aristocratie; aucune des prérogatives royales ne put plus être exercée sans l'avis du

sénat; bientôt après, une institution nouvelle vint porter un plus rude coup à son autorité.

Le corps de la noblesse trop nombreux, toujours occupé à la guerre, ne pouvait que difficilement se réunir pour former les diètes; il lui fallut de toute nécessité déléguer ses pouvoirs; de là naquirent les diètes représentatives: elles furent instituées en 1468. Deux députés de chaque district, appelés *Nuncii Terrestres*, y furent appelés; mais leurs commettans, jaloux à l'excès de leurs prérogatives, les lièrent par des instructions positives dont il ne leur était pas permis de s'écarter; de là ce *liberum veto* qui, plus tard, arrêta toutes les délibérations.

De cette époque date la véritable suprématie de l'aristocratie polonaise; jusqu'alors sa puissance trop divisée se paralysait elle-même; concentrée dans un corps puissant, elle acquit une force irrésistible.

Son premier soin fut de détruire les institutions que la royauté avait accordées aux classes inférieures pour les protéger. Les garanties concédées aux paysans par le grand Casimir furent abolies en 1496. La propriété des terres et l'accès aux charges publiques leurs furent interdits.

En même temps toutes les prérogatives royales passèrent à la noblesse; le droit de guerre et de paix lui fut conféré à la diète de Nieszava en 1454, elle conquit le pouvoir judiciaire sous Jean Albert, le Roi n'eut plus que le droit de désigner les juges sur quatre candidats présentés. Enfin, le pouvoir législatif, dernier fleuron de la couronne, lui fut arraché sous Alexandre, ce Roi promit en 1505 de n'instituer aucune loi sans le consentement de son conseil et des nonces territoriaux.

Cet ordre de choses ne s'établit pas cependant sans de

vives oppositions; en Lithuanie, les grands repoussèrent long-temps une innovation qui plaçait toute la petite noblesse à leur niveau; de là, les difficultés qui retardèrent sa réunion à la Pologne.

Ce ne fut que sous les deux Sigismond que cette réunion fut consommée, encore la fusion ne fut-elle pas complette; il n'y eut pour les deux peuples qu'une diète, mais l'administration des deux États demeura toujours séparée.

Ce fut aussi sous ce règne qu'eut lieu la première insurrection, connue sous le nom de Confédération, dont la légalité fut consacrée en 1609 par une loi formelle.

Parvenue à ce point, la souveraineté de la noblesse ne rencontrait plus d'obstacles, le droit d'élection en était une conséquence; elle l'exerça sans contrôle, lorsque la mort d'Auguste, en 1572, eut éteint la race des Jagellons. Toute la noblesse fut réunie en 1573 dans une diète générale, dite d'élection; c'est alors que furent établis ces célèbres *pacta conventa*, fondement du droit public de la Pologne, et qui formaient la condition de cette couronne octroyée. Dès ce moment commence la décadence de la Pologne.

Henri, duc d'Anjou, premier Roi élu, régna peu.

Batory, son successeur, s'illustra par des conquêtes et la fermeté de son caractère.

Sous Sigismond III, le premier roi de la dynastie des Vasa, eurent lieu premiers symptômes de dissolution, les persécutions religieuses. C'était la suite nécessaire de l'introduction récente des jésuites dans le royaume.

Le mariage de ce Roi avec une archiduchesse d'Autriche, donna à cette puissance une influence qu'elle cherchait depuis quelque temps à exercer dans les affaires de la Pologne, influence qui marcha toujours croissant sous les règnes

qui suivirent, et fut un nouvel élément de ruine introduit dans son sein.

Cependant les fers de la servitude s'appesantissaient de plus en plus sur les paysans ; la petite noblesse, au lieu de former un tiers état qui manquait au pays, peuplait les petites cours des grands, qui la nourrissaient pour avoir de quoi menacer la couronne et intriguer dans les assemblées publiques. De là, ces rivalités des maisons puissantes que chaque élection de roi rendait plus ardentes; les querelles des Paç et des Sapieha, combattus à leur tour par les Brzostowski, remplirent tout le règne de Sobieski, et rendirent inutiles pour la Pologne les brillantes victoires de ce Roi. Ces troubles intestins affaiblissaient le pays, en l'exposant à de continuels ravages, et présentaient un champ toujours ouvert aux intrigues secrètes et aux entreprises ouvertes de ses ambitieux voisins, qui trouvaient dans la république un parti toujours prêt à les appuyer.

L'influence russe commença à se faire sentir sous Auguste II, que Pierre I[er] soutint contre Charles XII son redoutable rival. La bataille de Pultawa le replaça sur le trône, mais la noblesse polonaise fut obligée de se confédérer pour chasser les troupes moscovites du territoire.

Les deux règnes de Stanislas Lekczinsky et d'Auguste III ne présentent qu'une suite d'intrigues, causées par des factions étrangères : c'était pour la Pologne comme un apprentissage de la servitude qui lui était réservée. Le désordre était devenu tellement une habitude pour elle, qu'il passa en proverbe que la Pologne n'existait que par l'anarchie. *Polonia confusione regitur*.

Telle était la situation de la Pologne lorsque fut conçu le déplorable projet de partage. Cet événement ne fut pas

pour elle un coup de hasard, les causes en remontent bien avant dans son histoire; la principale est l'influence excessive, usurpée par son aristocratie. Il est dans la nature de toute puissance de n'être bien exercée. et par conséquent durable, qu'autant qu'elle est modérée; dès le moment où l'un des pouvoirs politiques domine, monarchique, aristocratique ou despotique, l'alternavive est inévitable, il y a anarchie ou despotisme.

Les Rois qui se partagèrent la Pologne le savaient bien; pour atteindre leur but, ils n'eurent qu'une chose à faire, prévenir toute réforme et maintenir dans la constitution polonaise cet élément de destruction qui depuis long-temps avait préparé sa ruine. Politique immorale qui ajoute à l'odieux du résultat toute l'infamie du moyen employé.

Mais l'œuvre de l'iniquité ne saurait être éternelle : malgré son démembrement, la Pologne vit encore comme nation, unie par les mêmes souvenirs, la même langue et les mêmes affections; les membres dispersés de ce corps mutilé semblent se réunir, animés d'une vie nouvelle. En ces circonstances il n'est pas sans utilité de reproduire le tableau de son démembrement, de rappeler la perfidie de ses ennemis et le noble courage de ses enfans. Ce sera pour eux à la fois et un enseignement utile, et un aiguillon nouveau pour leur dévouement; ce sera pour la France un motif puissant de sympathie envers une nation que sa constance et ses malheurs ont rendue si digne d'intérêt. »

---

## LES CARTES.

Le P. Ménétrier et un grand nombre d'écrivains qui l'ont copié prétendent que les cartes ont été inventées sous le règne de Charles VI, pour dissiper la mélancolie de ce prince. Les fleurs de lis que l'on remarque sur les anciennes cartes, tant françaises qu'étrangères, et les costumes du temps dont sont revêtus les personnages représentés sur les cartes à jouer, les noms enfin de ces personnages, tout les a confirmés dans cette opinion. Cependant Bullet, dans ses *Recherches* curieuses *, a cru devoir reculer de quelques années l'époque de leur invention, en l'attribuant au règne de Charles V, qui aimait Petit Jehan de Saintré, parce qu'il ne jouait ni aux cartes ni aux dés comme les autres pages du roi **. Puisque Bullet a vu du celtique dans les noms des personnages des cartes, il a dû lui en coûter de ne pas reporter au temps des Celtes l'origine de leur invention. Après lui on a trouvé moyen de re-

* Recherches historiques sur les cartes à jouer. Lyon, 1757; in-8.

** « Et vous (les autres pages) qui estes noiseux joueux de cartes et de dez, et suivez deshonnestes gens, tavernes et cabarets, etc. » Chronique de Petit Jehan de Saintré, chap. XX.

culer encore l'époque de la propagation de ce jeu en France, savoir, à l'année 1361, vers laquelle il en est fait mention dans la Chronique de Provence *. On donnait même alors aux valets du jeu le nom de *Tuchim* : c'était celui des pillards qui venaient de dévaster le comtat Venaissin. Un dessin qu'on a trouvé dans un manuscrit français du quatorzième siècle, contenant le *Roman du roi Méliadus*, représente le roi jouant aux cartes avec ses courtisans **. Mais, comme on ne peut fixer l'âge précis du manuscrit, il ne sert qu'à prouver que, dans ce siècle, l'usage des cartes était pratiqué en France.

Cependant l'abbé Rives, savant biographe, a entrepris de démontrer que les cartes sont d'origine espagnole ***, et qu'elles étaient en usage dans la Castille dès l'an 1332, puisque le mot de *naipes*, par lequel on les désigne en espagnol, ne provient, selon le dictionnaire de l'Académie de Madrid, que des lettres initiales (N. P.), du nom du premier fabricant Nicolas Pepin, et qu'elles furent interdites à un ordre de chevalerie créé par le onzième Alphonse de Castille. Quoique présentées avec beaucoup d'érudition, ces deux preuves ne laissent pas que de parai-

* C. Nostradamus. Hist. et Chronique de Provence. Lyon, 1614. Cependant, les cartes ne sont pas encore citées dans l'ordonnance royale de 1369, qui prohibe « tous jeux de dez, de tables, de palmes, de quilles, de palet, de boules, de balles, et tous autres tels geux qui ne chèent point à exercer, etc. »

** M. Weller Singer a fait graver ce dessin dans son ouvrage. Le manuscrit appartient à Sir Egerton Brydges.

*** Éclaircissemens historiques et critiques sur l'invention des cartes à jouer. Paris, 1780; in-8; réimprimé dans l'ouvrage de M. Weller Singer.

tre très-faibles lorsqu'on les examine de près. Malgré l'autorité du Dictionnaire académique de la langue castillane, sur lequel s'appuie l'abbé Rives, l'origine du mot *naipes* est très-incertaine; et quant à la défense faite, selon lui, par les statuts d'Alphonse, en 1332, aux chevaliers de l'ordre de la Bande, de jouer aux cartes, elle ne se trouve que dans la traduction française d'un extrait de ces statuts faite par Guterry * : ni les éditions espagnoles, ni les traductions faites en d'autres pays n'en font mention. La première mesure prohibitive qu'on trouve avoir été prise en Espagne contre ces jeux, c'est un édit de Jean Ier, roi de Castille, daté de 1387 **. Toute la dissertation de l'abbé Rives repose donc sur des bases peu solides. Un autre bibliographe savant, M. Van-Praet, conservateur des livres imprimés de la bibliothèque du roi, a découvert, dans un roman manuscrit composé entre les années 1320 et 1341, et intitulé *Renard le contrefait*, un passage où, parmi divers jeux en usage, il est fait mention aussi des jeux de cartes **. Il est donc évident qu'avant 1341, les cartes étaient, sinon très-répandues, du moins connues en France.

Ce fait important nous éloigne déjà beaucoup du règne

* « Comandait leur ordre que nul des chevaliers de la Bande n'osast jouer argent aux cartes ou dez. » Épitres dorées, morales et familières de don Ant. de Guevarre. Lyon, 1558; in-4°. Paris, 1570, *ib.* 1573; in-8.

** Molina *de ludo*.

***
Si comme fols et folles sont,
Qui . . . . . . . . .
Jouent aux dez, aux cartes, aux tables
Qui à Dieu ne sont délectables.

Voyez Jansen, Essai sur l'origine de la gravure. Paris, 1808; t. 1.

de Charles VI; mais il faut nous attendre à voir reculer encore davantage l'origine des cartes dans la nuit des temps.

Les Allemands, qui ont fourni aussi des champions érudits dans cette contestation, tels que le baron de Heinecke *, Breitkopf ** et Nicolaï ***, produisent une lettre pastorale de l'évêque de Wurzbourg, de l'an 1329, laquelle défend les jeux de cartes aux moines et aux religieuses; et ils allèguent de bonnes raisons pour faire croire que c'est dans les premières années du quatorzième siècle que les cartes ont été apportées d'Italie en Allemagne, soit par les pélerins qui allèrent à Rome gagner les indulgences du jubilé, soit par les troupes de l'empereur Henri VII, qui, en 1312, se portèrent jusqu'au cœur de ce pays. Ceci nous conduit en Italie, où par conséquent les cartes doivent avoir été connues auparavant. En effet, Tiraboschi **** et le Dictionnaire de l'Académie de la Crusca citent un manuscrit italien, de l'an 1299, dans lequel on parle déjà des cartes comme de jeux très-répandus. C'est donc en Italie que nous trouvons la plus ancienne mention qui ait été faite de cette invention. Mais est-elle originaire de ce pays, ou bien y a-t-elle été introduite de plus loin? Pour résoudre cette question, les documens commencent à nous manquer, et nous ne pouvons plus former que des

* Idée générale d'une collection d'estampes. Leipsick et Vienne, 1771; in-8.

** *Ursprung der Spielkarten*. Leipzick, 1784.

*** *Berlinisbhe Monatschrist*. Années 1808 et 1809.

**** *Storia della Letteratura italiana*, t. VI, part. 2. Le manuscrit est intitulé *Trattato del Governo della Famiglia*; par Pipozzo di Sandro.

conjectures plausibles. Si nous en croyions les rêves du savant et ingénieux Court de Gébelin *, nous reconnaîtrions avec lui, dans les figures du jeu de tarots, des hiéroglyphes, et dans ces hiéroglyphes, la quintessence de la haute sagesse des anciens Égyptiens; et nous serions forcés de renvoyer l'origine des cartes au temps de la construction des pyramides, ou peu s'en faut. Remarquons en passant que Court de Gébelin n'est pas le seul qui ait cherché des allégories profondes dans les cartes. Le P. Daniel y a soupçonné des leçons de politique, de morale et de l'art militaire. Un Anglais, M. Buchan, y a entrevu un cours d'astronomie. J'aimerais autant l'explication donnée par ce soldat, qui, étant sur le point d'être puni pour avoir joué aux cartes à l'église, prouvait allégoriquement qu'elles pouvaient remplacer et son almanach et son livre de prière. Le système de Court de Gébelin a d'ailleurs le défaut d'interpréter, comme des symboles philosophiques, des figures qui varient à l'infini dans les anciens jeux de tarots, quoiqu'à la vérité ce soient toujours l'empereur, l'impératrice, le pape, la papesse, le soleil, le batelier, la mort, le pendu, etc., que les tarots représentent. On ne voit guère de liaisons entre ces rapprochemens bizarres, et il faut bien être prévenu en faveur des hiéroglyphes pour y trouver une doctrine complète et d'un sens profond. Mais, si ce système est une pure rêverie, il peut du moins nous mettre sur la voie.

Dans l'Orient, nous retrouvons les cartes chez les Arabes, les Indiens et les Chinois. Ces peuples, qui changent

* Monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne; t. VIII. Paris, 1781.

si rarement leurs usages et qui empruntent si peu des Européens, doivent connaître ce jeu depuis un temps immémorial : aussi leurs cartes portent un cachet oriental si bien marqué, qu'il n'y a guère de doute que ce ne soit chez eux une invention originale. Le nom de *naipes* ou *naibi*, qu'elles eurent d'abord dans le midi de l'Europe, paraît appartenir à la langue de ces peuples, quoiqu'ils désignent maintenant les cartes par d'autres mots. Ce qui prouve encore davantage, c'est l'analogie qui existe entre l'ancien jeu d'échecs, évidemment originaire de l'Asie, et le jeu de cartes tel qu'il se composait autrefois. Dans l'un et l'autre de ces jeux, il y avait un roi, un cavalier, un écuyer ou valet : le reste se composait, pour le jeu d'échecs, de simples soldats ou pions; et pour l'autre jeu, de points ou de cartes numériques qui avaient certainement le même but. De plus, dans les anciens jeux, le nombre des cartes est de trente-six comme celui des pièces d'échecs *. La différence entre les deux jeux, c'est que, pour celui des cartes, chaque figure, chaque partie est quadruple, tandis qu'elle n'est que double à l'autre jeu ; encore cette différence peut-elle s'expliquer par le désir que l'on a eu de faire des parties carrées sans déranger le système du jeu. Aujourd'hui encore, les couleurs de nos cartes ne sont réellement que doubles. Les Italiens et les habitans de quelques lieux en France disent une *paire de cartes* pour désigner le jeu complet, ce qui semble annoncer que, dans l'origine, il n'était divisé qu'en deux parties comme le jeu d'échecs.

* Weller Singer, *Researches*, etc. Voyez aussi la dissertation de M. Douce, sur le jeu d'échecs, dans le onzième volume de l'*Archæologia britannica*.

## MOEURS DU RÈGNE DE CHARLES X.



### BUREAUX DE CANNES.

Nos bons aïeux portaient l'épée au côté, toujours prêts à dégaîner pour un mot plus haut que l'autre ; car nos bons aïeux avaient la tête chaude quoique poudrée. La mode a changé ; nos merveilleux du jour, un peu moins chevaleresques, n'oseraient paraître en public, sans avoir à la main une légère badine à pomme d'ivoire, qu'ils balancent pour se donner une attitude, et font pirouetter en tous sens comme des tambours majors. C'est alors qu'ils se croient plus sûrs de plaire ; le cou raide dans leur cravate empesée, et les lèvres souriantes, ils impriment à leur corps un mouvement gracieux et penché, lorgnent les dames qui passent, ou les désignent cavalièrement du haut de leur canne. Mais veulent-ils se pavaner au Musée, ou dans les beaux jardins de Tivoli, ils n'auront plus le fin bambou pour en caresser les gentilles grisettes, et comme le bourgeois au gros parapluie vert, ils laisseront leur badine inséparable, et puis toutes leurs belles ma-

nières.—C'est un produit pour les théâtres, que cet impôt levé sur les cannes. Tel fashionnable entre sans payer au spectacle, qui paye régulièrement chaque soir l'entrée d'une simple baguette, et souvent par une bonne pluie d'hiver le bureau des cannes des *Français* fait meilleure recette qu'*Athalie*.—L'ordre est sévère, et c'est tant mieux pour certaines gens; car dans un parterre où des manans viennent se planter imprudemment devant moi le chapeau sur la tête, et me chasser de ma place, parce qu'ils sont grands et forts, je serais moins patient si je tenais un bon rotin. Messieurs les habitués du lustre trouvent surtout la mesure fort sage; leur vie est moins compromise; ils peuvent trépigner des pieds, applaudir au milieu des sifflets, et tirer la langue à tout le public. Ils en sont quittes pour deux ou trois coups de poing; de vigoureux gaillards les enlèvent de terre, et se les passent de main en main jusqu'à la porte, à peu près comme un seau d'eau lorsqu'on fait la chaîne; mais les trois meilleurs coups de poing ne valent certainement pas un coup de bâton appliqué par un bras en colère. On ne se rappelle qu'en tremblant ces épouvantables soirées, où tout un parterre, se levant en masse, escaladait le théâtre pour agrandir encore le champ de bataille, et cette première représentation de *Germanicus*, qui fut une seconde St.-Barthélemy. Plusieurs forcenés restèrent sur la place à moitié morts; qu'aurait-ce donc été, bon Dieu! si tous ces furieux s'étaient rués les uns sur les autres à coups de parapluies et de cannes? Ne vis-je pas, moi qui vous parle, un grand souteneur de *Germanicus* arracher la béquille d'un boîteux, et s'en faire un marteau pour casser les têtes.—Une scène bien étrange se renouvelle tous les soirs à la sortie du spectacle; c'est

mon bonheur alors de m'appuyer contre une colonne du péristyle, et d'observer cette foule qui se presse autour du bureau de cannes. On se pousse, on s'écrase, et de gros juremens sortent de la cohue!— Mon parapluie! — Ma canne!—Ce n'est pas cela.—Un parapluie à manche de corne! — Un jonc! — Il va pleuvoir; à moi donc, madame.—Et la pauvre femme, presqu'étouffée dans son bureau, ne sait plus où donner de la tête. « Oui, monsieur, oui, madame... je suis à vous... N° 5,... n° 6...» —A moi, dit alors un beau jeune homme... c'est mon bambou.—Un instant... De par le roi, monsieur; je suis le commissaire de police, votre port d'armes?... et voilà mon jeune homme décontenancé. — Vous êtes en contravention, monsieur, vous avez une canne à dard; justifiez sur-le-champ qui vous êtes, ou je vous arrête! — Voyez mon diplôme. Je suis étudiant en droit. — En ce cas, monsieur, je vous assigne en police correctionnelle. — On dresse procès-verbal; le malheureux étudiant, qui n'a plus sa canne à dard pour affronter à minuit le quartier perdu qu'il habite, ne paiera pas les vingt-cinq francs d'amende; et demain un autre commissaire de police ira constater qu'on a trouvé dans les fossés du Champ-de-Mars un jeune homme assassiné.

J. L. ...x.

## OPÉRA-COMIQUE.

### PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE LA VEILLÉE.

C'ÉTAIT le lundi gras..... On s'étonnait en entrant dans la salle de voir tant de préoccupation sur la moitié des visages, et l'on apprenait dès les premières questions que le drame était encore dans la rue (après avoir cette fois-ci passé par l'église). Tel est le malheur qui poursuit, cette année, nos théâtres, même par les plus beaux jours de carnaval ! Pour nous en tenir à l'Opéra-Comique, on eût pu dire lundi, que M. le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois et cent cinquante royalistes de sacristie prenaient leur revanche du *Diable à Séville* où nous avons vu les pauvres moines si maltraités. Le moyen de prêter attention à une pièce nouvelle quand le rappel qui bat hors la salle, vous avertit qu'on pille et démolit les églises ! Cependant peu à peu l'ouverture de la Veillée a captivé les spectateurs : le rideau s'est levé, les imaginations se sont laissé transporter au pays de Galles où une grand'-maman (madame Lemesle, parfaite actrice vraiment, qui rappelle quelquefois le jeu de madame Bras du Vaudeville, dans la *Vieille de Surène*) et une jolie fiancée (madame Pradher, jouant

toujours avec un ton exquis de décence) s'entretiennent d'Édouard, jeune pêcheur qui jadis charmait les loisirs de la chaumière, et qui est allé mourir dans quelque naufrage ou dans quelque combat; car l'ambition l'a pris, il s'est fait marin, et n'a plus donné de ses nouvelles, ni à sa fiancée, ni à sa vieille grand'-mère. On ne peut toujours rester fille, au pays de Galles comme ailleurs: la fiancée regrette encore Edouard, mais consent à en épouser un autre. Cet autre (Féréol) est un peu niais, un peu bête, mais c'est un mari qui n'ira pas risquer de faire sa femme veuve par des voyages au long-cours; et puis, il a un certain talent, celui de raconter des contes de voleurs et de revenans, dans les veillées... Tout-à-coup on frappe à la porte, deux marins demandent l'hospitalité: l'un est un vrai loup de mer, un franc corsaire, un marin de la famille de ceux de Cooper, comme son nom l'annonce, Tom Coffin! A peine s'il débarque il a déjà le *mal de terre* et ne l'oublie qu'en chantant le bonheur de la mer. L'autre est mélancolique, rêveur; c'est cependant le capitaine de Tom Coffin, mais c'est aussi Édouard qui vient savoir s'il est aimé encore. Un moment il en doute en voyant sa fiancée prête à épouser son rival; bientôt il connaît mieux le cœur de celle qui l'aime toujours, et il ne pense plus qu'à reparaître d'une manière dramatique.

Dans un *opéra* un peu plus important, quelque incident serait ici survenu; les auteurs n'ont voulu que terminer leur acte par un *ressort* musical, ils se sont emparés du cor d'Hernani. Au milieu de la veillée, lorsque Féréol commence à peine un conte de revenant,... le son du cor l'interrompt! C'est l'air par lequel Édouard annonçait autrefois son retour, après une pêche heureuse.... Quelle

émotion pour sa vieille grand'-mère! quelle émotion pour sa fiancée, quoique à demi-prévenue! Édouard paraît et l'opéra se termine par une scène de reconnaissance. La pièce a été applaudie et les noms de MM. Paul Duport et Saint-Hilaire ont été proclamés. La musique est de M. Paris: elle a un grand mérite, celui d'être chantante : mais elle a le tort de venir après celle de M. Gomiz, que le public apprécie chaque jour davantage. L'air *Voici la Veillée* ne manque cependant pas d'originalité, quand on pense surtout que le musicien a passé par le Conservatoire. On voit que M. Merle n'est pas avare de nouveautés : tout annonce que les beaux jours de Feydeau vont revenir, pour peu que la politique des rues veuille bien accorder une trêve de quelques mois à ce théâtre comme aux autres.

M. Merle nous promet pour le mois prochain une *Fiancée de marbre*, qui fera du bruit.

A.

---

# CHRONIQUE MUSICALE.



## PREMIER CONCERT DU CONSERVATOIRE.

### ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE : Moïse ; M[lle] Taglioni.

La Société des concerts a débuté, le 30 janvier, d'une manière si brillante, qu'elle aura fort à faire pour satisfaire les amateurs à l'avenir, car elle leur a donné le droit de se montrer exigens. Il est vrai qu'une occasion solennelle justifiait la richesse du programme : il s'agissait d'une recette à faire au profit des blessés de juillet, et la Société devait, en conscience, pour un si noble but, faire feu de toutes pièces.

Les habitués n'ont pas trouvé cependant l'exécution aussi complètement parfaite qu'aux derniers concerts de l'année précédente : ils ont remarqué de l'hésitation dans l'attaque de certaines parties, même parfois un défaut de nuance dans l'expression de quelques autres : somme toute, la symphonie héroïque et surtout l'ouverture d'*Obéron*, ont souvent été dites au Conservatoire avec plus d'ensemble.

et une certaine intelligence plus exquise; mais le moins bien d'un tel orchestre ferait encore le désespoir de bien d'autres.

MM. Baillot, Buteux, Urhau, Dauprat, Norblin, Barizel et Chénié ont fait entendre un fragment admirable d'un septuor de Bethoven. De pareils noms suffisent à l'éloge; mais il est bien difficile de ne pas ajouter que M. Baillot s'est surpassé, s'il est possible.

MM. Kalkbrenner, Vogh et Tulou ont fait merveille aussi. Toutefois le quatuor de ce dernier artiste n'a pas paru, comme composition, d'une élévation suffisante pour soutenir le parallèle qu'on ne pouvait s'empêcher d'en faire avec ce qui avait précédé.

Il y a bien de l'originalité, bien de la vigueur dans le chœur d'*Euriante : Affranchissons notre patrie!* et jamais il n'avait été si parfaitement rendu. Nourrit s'était chargé de la partie récitante du tenor, et sa voix ferme et bien timbrée dominait de la manière la plus heureuse, la masse des autres parties vocales. Aussi, ce morceau a-t-il produit un tel enthousiasme, qu'il a fallu le répéter; et à la vivacité des applaudissemens qui l'ont encore suivi, on pouvait croire qu'il aurait été écouté une troisième fois avec un égal plaisir.

Je ne dirai rien du superbe trio de *Guillaume Tell;* à la salle enfumée des Menus-Plaisirs, et chanté devant le pupitre, par trois beaux messieurs bien vêtus, il a fait le même effet qu'au théâtre. Quant à l'air de Weber, que mademoiselle Dorus n'a pas craint d'aborder, en présence de redoutables souvenirs, il a fait plaisir et la cantatrice aussi : c'est beaucoup plus qu'on ne devait attendre. Et cette observation n'a rien d'hostile en elle-même

pour mademoiselle Dorus, à qui je reconnais un talent réel pour chanter toute musique qui n'exige pas un grand développement de moyens et une expression large et vigoureuse.

Cependant cette jeune cantatrice, il faut le dire, a complètement réussi dans *Moïse*, que l'Opéra vient enfin de nous rendre après un trop long oubli. Mais il ne faut pas perdre de vue que Rossini, en homme habile, avait réduit les proportions du rôle important d'Anaï, à la petite taille de madame Cinti-Damoreau, dont mademoiselle Dorus semble une assez fidèle contre-épreuve. Ce sont à peu près les mêmes qualités d'exécution; la même absence d'énergie et de moyens. Cette représentation de *Moïse* avait attiré du monde à la rue Lepelletier. Il est vrai qu'à l'attrait de cette musique si heureusement inspirée, venait se joindre celui du nom de mademoiselle Taglioni qui, pour la première fois, dansait un pas de deux avec Perrot, et la réunion de ces deux talens, qui ont bien entr'eux quelques traits de ressemblance, devait piquer vivement la curiosité du public. Perrot est loin sans doute de pouvoir être comparé à mademoiselle Taglioni, pour la beauté, pour l'élégance des formes, pour l'expression surtout qu'elle possède à un degré tellement supérieur que cette qualité, la plus essentielle de l'art de la danse, semble lui appartenir en propre, comme une création; mais on distingue en lui la même légèreté, la même grâce sans minauderie, la même vigueur et la même souplesse, sans efforts, enfin une certaine originalité qui s'éloigne également des habitudes serviles de l'école. Aussi, le duo dansant a-t-il été accompagné de bravos presque frénétiques: c'était un avertissement pour l'administration de l'Opéra,

qu'on le reverrait souvent avec plaisir. Mais jusqu'à présent cet avertissement paraît avoir été perdu.

Certes, on ne peut refuser à M. Lubber des vues excellentes, une activité réelle. C'est à lui que l'Académie Royale doit une régénération, à qui peu de chose a manqué pour être complète. Pourquoi donc, depuis quelque temps, les excellentes intentions de ce jeune directeur sont-elles paralysées ? Pourquoi cette terreur, cette insouciance, qui influe d'une manière si fâcheuse sur la prospérité du premier de nos théâtres, de celui que l'intérêt bien entendu de la ville de Paris, prescrit avant tout de soutenir ?—L'état provisoire dans lequel on laisse l'Opéra, décourage l'administration, parce qu'elle sait combien c'est chose difficile de ramener le public, quand on l'a laissé s'éloigner une fois. — Ensuite, il n'y a pas d'entreprise théâtrale qui puisse résister à une inaction aussi absolue, à ce régime de mort, qui défend toute espèce de dépense, c'est-à-dire, non pas seulement la mise en scène d'aucun ouvrage nouveau, l'engagement d'aucun nouveau sujet, mais encore le renouvellement des engagemens les plus indispensables. Croirait-on, par exemple, que celui de mademoiselle Taglioni se trouvant à la veille d'expirer, le directeur se voit dans l'impuissance de retenir cette charmante danseuse qui, seule, depuis plusieurs mois, soutient l'Opéra contre une décadence désormais inévitable ? Que la faute en soit à la commission de liquidation de la liste civile, ou qu'elle doive, par le fait, retomber sur le ministère de l'intérieur, elle est immense, hâtons-nous de le proclamer. Hélas! il n'est plus temps peut-être, et, dans quelques mois, mademoiselle Taglioni, première danseuse *à vie* du grand théâtre de Berlin, fera des entre-

chats pour le roi de Prusse! Encore, si nous pouvions avoir la guerre! nous irions l'enlever. Mais le parti de *la résistance* l'emporte, en dépit du sens commun et de tous les vœux des admirateurs de mademoiselle Taglioni, parmi lesquels je puis me placer au premier rang. Il ne nous reste qu'à profiter du peu de temps qui nous est encore accordé, et puis il faudra bien abandonner la pauvre Académie Royale à son malheureux sort.

E.

---

## ANECDOTES DRAMATIQUES.

Un auteur allemand français, je ne parle pas pourtant d'un romantique, est célèbre par ses naïvetés germaniques. Il a l'étrange manie de se croire auteur, et qui plus est poète. Il fait des vers et de la prose comme on n'en fait pas. Enfin, pour abréger, il venait de terminer une tragédie qui n'est pas peu plaisante. Il voulut la faire représenter bon gré mal gré, et on lui en donna pour son argent. Des élèves du Conservatoire, auxquels il confia les rôles de son étrange pièce, allèrent déjeûner et dîner chez lui pendant deux mois entiers, que durèrent les répétitions, et il ne tint pas à eux qu'elles ne durassent plus long-temps. Le jour de la première représentation arrive : l'auteur triomphant avait distribué plus de billets que la petite salle Chantereine ne contenait de places; mais, par malheur, je ne sais comment il se fit que, les portes du théâtre ouvertes, le public y pénétra de force et sans être invité. La salle était pleine à comble, et Dieu sait de quelle manière les espérances de l'auteur furent trompées. La tragédie fit rire aux larmes, et les sifflets de faire des leurs. Notre Allemand était enchanté; il disait à ses amis pendant le plus fort de la tempête : « Ils s'amusent; cela va bien;

je suis content; seulement je regrette qu'ils soient trop gênés pour applaudir. Si j'eusse prévu qu'il vînt tant de monde, j'aurais fait jouer mon ouvrage dans le Champ-de-Mars. »



Un autre tragédien, de Brive-la-Gaillarde ou d'Orléans, agit autrement dans une semblable occasion; mais l'adresse vaut souvent mieux que l'audace. Celui-ci voulut combattre le parterre à armes égales et répondit aux siffleurs en s'armant d'une énorme clé, d'où il tira des sons dignes d'un auteur qui siffle son confrère : *Quitte à quitte*, dit-il froidement, et il essaya de continuer son rôle; mais il n'était pas de force à tenir tête à l'orage, et s'il ne fit pas des excuses, il alla le soir même chercher une ville, un hameau ou une grange, où les sifflets fussent inconnus; je ne crois pas qu'il ait été heureux dans ses recherches. O funeste invention pour les acteurs, les auteurs, voire les académiciens!

## NOUVELLES DRAMATIQUES.

*Être ou n'être pas*, telle est la question pour le Théâtre-Français. Plusieurs sociétaires eux-mêmes ont reconnu qu'ils ne pouvaient plus vivre, à moins de mourir pour ressusciter. En style politique, il faut que le Théâtre-Français ait sa révolution comme le gouvernement. Il est malheureux que le gouvernement ait cru devoir confier cette régénération nécessaire à une commission, qui dissertera beaucoup sur le mal et ne décidera rien. Il s'agissait tout simplement de liquider le passé du théâtre, de reconnaître tous les droits sur ce passé, et de laisser messieurs les comédiens se reconstruire eux-mêmes en société nouvelle, ou se donner à un directeur si bon leur semble. Un rapport de MM. Michelot et Monrose en apprendrait plus au ministre que tout le travail d'une commission. C'est ensuite au ministère d'être généreux dans l'intérêt de l'art, de mettre à même les comédiens français de ne pas abandonner tout-à-fait notre littérature dramatique ancienne, et d'encourager en même temps nos jeunes dramaturges.

En attendant, on prépare rue de Richelieu une *Charlotte Corday* attribuée à M. Destourbet, auteur de *Napoléon à Schœnbrunn.*

*** M. Dumas a retiré son *Antony*. On parle de lui accorder le privilége d'un théâtre romantique.

*** Le théâtre Montansier espère ouvrir le 1er avril.

Imprimerie de A. BARBIER, rue des Marais S.-G., n° 17.

# POÉSIE.

## A M. TRAMBLY,

AUTEUR DE L'ŒNOLOGIE, EN LUI OFFRANT LE DEUXIÈME VOLUME DES MÉDITATIONS.

Muse aimable ! fille d'Horace !
Qui presses dans tes doigts la coupe des festins,
Sur ton front virginal que l'ivresse a de grâce !
Le pampre de nos bords dans tes cheveux s'enlace
Au laurier brillant des Latins.
Peut-être qu'en t'offrant ces vers mouillés de larmes,
L'ombre de ma douleur pourra ternir tes charmes :
Mais souviens-toi qu'Horace en chantant le plaisir,
De la mort, quelquefois, accueillait la pensée,
Et laissait échapper de sa lyre glacée
Un triste et sublime soupir !
Comme pour flatter l'œil, en couronnant son verre,
Sa main voluptueuse entremêlait parfois
Le sombre feuillage du lierre
Aux roses de Pœstum qui mouraient sous ses doigts.

M. Alphonse de Lamartine.

## LE DONJON DE LA CHATELAINE.



Un vieux seigneur avait un aumônier,
Homme de bien, grand clerc sur toute chose :
Il connaissait les Pères et la glose,
Et sermonait, dit-on, sans ennuyer.
Mais rien pourtant n'allait selon son zèle;
Il s'en plaignit : « Mes soins sont superflus,
» Et vos vassaux sont des gens dissolus.
» Oui, Monseigneur, c'est un peuple rebelle.
» Ont-ils encor de la dévotion
» Aux bienheureux, en leurs saintes reliques ?
» Sans préjuger sur leur damnation,
» Je crois vraiment qu'ils sont tous hérétiques.
» Me croiriez-vous si vous pouviez le voir ? »
Le seigneur fit : « Je serais bien en peine.
» — Les beaux secrets que vous allez savoir
» Au donjon de la châtelaine ! »

Mais, direz-vous, messire auteur, tout beau !...
D'où ce nom-là ? n'en ai réminiscence.
— Bien le présume, et de ma souvenance
Je vais tirer un vieux conte nouveau.
Un chroniqueur dit qu'une noble dame
Par testament fit placer son tombeau
Dans le donjon ; on la nicha là haut,
En ce disant : « Devant Dieu soit son ame ! »
Mais pour son ame, elle gît au manoir,

Et tout vilain à minuit put la voir.
Jésus mon Dieu! c'était une sorcière,
S'écria-t-on, chacun doit s'écarter
Du noir castel où dort la douairière :
Ce lieu maudit, il le faut redouter!
C'est par ainsi qu'il resta, d'âge en âge,
Désert, battu par la pluie et les vents;
Il avait vu naitre de bonnes gens
Qui devenaient les anciens du village;
Il dominait tous les lieux d'alentour,
Et le chasseur, dans sa course incertaine,
Suivait de loin, pour aider son retour,
Le donjon de la châtelaine.

Or, écoutez : ce fut à ce haut lieu
Que l'aumônier fit grimper le pauvre homme :
Suant, soufflant, il monta, Dieu sait comme,
Par maint effort et la grâce de Dieu.
Puis l'aumônier chanta sa kyrielle
Des grands excès reprochés aux vassaux:
« Voyez là-bas : ils pillent vos troupeaux
» Et les vendront pour remplir l'escarcelle.
» Voyez ici tous ces maîtres fripons,
» Afin de mieux se soustraire à la dîme,
» Cacher en terre une part des moissons
» Et nous frustrer d'un droit si légitime.
» Voyez plus loin ces effrontés chasseurs
» Dans votre parc relancer mainte proie,
» Et puis chez eux l'emporter avec joie,
» Sans redouter vos chiens et vos veneurs.
» Voyez plus près,... mais que vois-je moi-même!...
» Ma gouvernante est en péril extrême!
» Mon saint patron!... me voilà convaincu
» Que l'on peut être aumônier et *déçu!...* »

Telle au vieillard il exposa l'affaire.
L'autre ébahi de ce bel entretien,
De bonne foi pestait, mais sans voir rien,
Ou s'il voyait, du moins ne voyait guère.
« Vraiment, dit-il, je me sens en courroux,
» Voyez pour moi, je frapperai pour vous,
» Et demeurez pour rester en haleine
» Au donjon de la châtelaine. »

Laissant en bas maints terribles agens,
Grimpe là-haut l'aumônier en vedette;
Il porte au loin ses regards diligens,
Et juge tout sans quitter sa cachette.
Connaissait-on bergère au fin corset
Qui se perdît le soir dans un bocage,
Notre aumônier, armé d'un chapelet,
Lui montrait bien la façon d'être sage.
Un beau garçon était-il renommé
Pour son adresse à tromper l'innocence,
Dans un couvent aussitôt renfermé
De son bonheur il faisait pénitence.
Plus ne pouvaient filles aller au bois
Pour s'éjouir ou bien cueillir la fraise;
Plus ne pouvaient amans comme autrefois
En devisant les faire pâmer d'aise.
Lorsqu'on osait, oublieux du danger,
Presser un sein sous un corset de laine,
« Ah! disait-on, vous me ferez loger
» Au donjon de la châtelaine. »

L'oppression ne pouvait pas durer,
Et tout à coup une ardente jeunesse
Frémit, s'insurge, et sans qu'il y paraisse
S'assemble un jour pour en délibérer.

Chacun s'assied sous l'épaisse coudrette;
A leur parler le plus hardi s'apprête,
Et quelque temps recueille ses esprits,
Puis d'un ton leste il leur dit : « Mes amis,
» Corbleu! morbleu! souffrirons-nous encore
» Que l'aumônier nous gêne en notre amour?
» Plus on ne peut voir celle qu'on adore;
» On nous épie et la nuit et le jour,
» Tandis que lui ce grand clerc à son aise
» Sous notre nez les caresse et les baise;
» Mais rira bien qui rira le dernier.
» J'aime mieux, moi, que l'on me débaptise
» Que de souffrir pareilles gens d'église,
» Et les affronts que nous fait l'aumônier.
» Délivrons-nous d'une cruelle gêne,
» Rossons, amis, ces perfides agens;
» Portons le feu, sans crainte des sergens,
» Au donjon de la châtelaine. »

Il avait dit : aux cris de maint braillard
Confusément court la troupe profane;
On veut punir ce paillard en soutane,
Non pas demain, mais ce soir au plus tard.
Le sexe mis dans cette confidence
Ose assurer qu'il tiendra le secret,
Et bien le fit, vu que son intérêt
Pour cette fois exigeait la prudence.
Il livre alors quenouilles et fuseaux,
Avec le lin pour faire des flambeaux,
Afin qu'on aille enfumer dans son aire
Cet enjôleur d'un seigneur débonnaire.
On chuchotait, on se disait tout bas :
« Ma chère, oyez la nouvelle certaine;
» Pour vous venger, nous allons jeter bas
» Le donjon de la châtelaine. »

La nuit arrive et la troupe aussitôt
Portant bâtons, et marchant en silence,
A pas de loup vers le donjon s'avance.
Filles aussi secondaient ce complot.
Tout jeune gars en embrassant sa belle
Pour ce dessein sentait croître son zèle.
Les vieilles gens demeuraient au logis,
Et dans le vin trempaient leurs nez rougis.
On met le feu; maint tourbillon s'échappe
A gros flocons du donjon enflammé;
Maint espion dans l'ombre est assommé,
Et tout manant s'en applaudit sous cape.
Notre aumônier, esquivé de ce lieu,
Courait, hurlait, galopait hors d'haleine,
Car à sa robe avait gagné le feu
Du donjon de la châtelaine.

Le bon seigneur longuement l'en plaignit,
Le consola de sa mésaventure;
Mais cependant en soi-même il craignit
De le venger de cette grosse injure.
« J'ai tort, dit-il, de le favoriser;
Contre mes gens faut-il indisposer
Tout bon vassal qui nous graisse la patte?
Puis, aussi bien, l'affaire est délicate:
Si dans les bois ils prennent leurs ébats,
Cela, ma foi, ne me regarde pas,
Et l'aumônier, je n'y prenais pas garde,
A ses raisons alors qu'il y regarde.
Tous mes vassaux seront contens de moi,
Et désormais le berger dans la plaine
Contemplera sans haine et sans effroi
Le donjon de la châtelaine. »

ISIDORE LATOUR.

# BOTANIQUE

## AMUSANTE ET INSTRUCTIVE,

OU

## ÉTUDE DE LA NATURE DANS UN FAUBOURG DE PARIS.

Je crois aux sorciers et aux revenans, parce que tant qu'il existera des fourbes et des imbéciles, les derniers ne manqueront pas d'y croire, à la persuasion des premiers; ainsi, je serai toujours d'accord avec le grand nombre : j'attesterais même, s'il le fallait, d'après l'assurance d'une foule de gens de cour, qu'à l'époque où Cagliostro, ce fameux illuminé, se moquait des cardinaux, ce dont le pape l'a bien puni, il avait le pouvoir de faire ressusciter les personnages célèbres avec qui l'on désirait se mettre en communication, témoins Voltaire, le roi de Prusse, Jean-Jacques Rousseau et autres. Voici les précieux fragmens d'une lettre que ce Cagliostro n'a jamais voulu qu'on imprimât, mais qui prouve bien que Tournefort et Linnée sont deux des grands hommes qu'il a eu la puissance d'évoquer.

Il y fut déterminé par un naturaliste qui voulait les rendre présens à une séance particulière des frères du *cotylédon*, institués en 1789. Nous n'extrairons de la relation qui contient les procédés de Cagliostro que la tenue de cette séance. L'auteur de la relation s'exprime ainsi :

« Dès que le président m'eut aperçu, il me fit placer avec mes deux camarades auprès du bureau. Comme ils avaient un air de l'autre monde, il se douta bien que c'étaient deux savans.

» Le premier des frères à qui le président accorda la parole, ce fut le secrétaire perpétuel. Il adressa des complimens à tous les chefs de la confrérie, et leurs mains y furent sensibles, car le bruit des applaudissemens le força de se boucher les oreilles. »

» Ensuite un profès de l'ordre se leva et dit :

« La nouvelle famille des *campanulées* ne doit pas être confondue avec l'ancienne. D'abord parce que celle-ci ne renfermait que des fleurs en cloche dont la figure était en rapport avec son nom, au lieu que la nôtre réunit des fleurs où ce signe n'est pour rien; ensuite, parce nous rassemblons à notre aise, sous ce titre devenu insignifiant, une foule de fleurs dissemblables. Par exemple, on trouvera dans notre nouvelle famille la vraie *clochette* qui a sa fleur isolée à côté de la *jasione*, qui se compose d'une aggrégation de fleurettes; la *raiponce*, dont la corolle a la forme d'une roue, près de la *lobélie*, dont le tube est divisé en deux lèvres; la *michauxia*, qui renferme huit étamines, avec la *canarine*, qui n'en a que six, et même avec la *roella*, qui n'en comporte que cinq; car on ne se rapproche jamais plus de la nature que lorsqu'on renverse à propos l'ordre des distributions naturelles, attendu que

*tout son système ne consiste que dans une confusion magnifique*. Rien n'échappe à nos recherches. Nous nous sommes aperçus qu'une ancienne campanule avait échangé son nom contre celui de *prismatocarpus*. Mais qu'est-ce qu'une plante qui ne porte pas le nom d'un homme? nous l'avons rebaptisée sous celui de *le gouzia*. Que deviendraient nos affinités si nous négligions les analogies que la nature a dû établir entre un botaniste et un végétal? D'ailleurs, personne ici peut-être ne connaît *M. le Gouz de Gerland*, mais c'est un de nos amis qui a créé un beau jardin à Dijon. Ainsi, notre plante fera connaître son nom, et son nom fera connaître la plante : ces deux effets réciproques étendent la science et favorisent son étude. Aussi cette campanule et M. le Gouz iront ensemble, l'un portant l'autre, à la dernière postérité.»

» J'observai la figure de Tournefort : je le vis sourire. Un autre orateur se lève, et s'exprime ainsi :

« On vous a dit, il y a cinquante ans, que les fleurs avaient des sexes. La chose est vraie; mais, puisque c'est une vérité reconnue, nous devons n'en faire aucun cas. D'ailleurs, *les racines, les tiges, les feuilles des plantes ne fournissent aucun signe propre à classer les végétaux, il en doit donc être de même du calice et de la corolle* des fleurs. Quant aux *stamina*, que nous traduisons par étamines, ce sont, ainsi que les autres parties des plantes, des organes trop apparens : c'est dans les *cotylédons* cachés au fond de la graine et qu'on voit difficilement, ou même point du tout, qu'il faut chercher les signes les plus évidens d'une distribution méthodique. C'est donc sur cette théorie, non moins admirable qu'inintelligible, que nous faisons reposer la science nouvelle de la botanique. D'après la mé-

thode exclusivement admise dans notre école, chacun peut classer les fleurs à son gré ; car, de quelque manière qu'on les ait distribuées, il ne reste plus ensuite qu'à les ranger de nouveau suivant leurs *affinités*. Vous savez, messieurs, que par ce terme impropre dérobé à la chimie, nous voulons dire entre nous qu'il ne reste plus qu'à les classer comme on peut.

» Linnée me dit à l'oreille : « Ces gens-là n'iront pas loin » avec leurs *cotylédons* : c'est une véritable impasse. Ils pou» vaient se dispenser de l'emprunter à mon admirateur Van » Royen, qui n'y attacha aucune importance. »

» L'orateur continua : « Aussi, lorsque les *cotylédons* nous échappent, même malgré le secours du microscope, nous nous livrons à la recherche des *affinités*, et voici où elle nous conduit.

» Nous avions d'abord rapproché la *globulaire* de notre famille des *primulacées ;* mais celle-ci s'en éloigne par ses graines solitaires. Alors nous l'avons rapprochée de notre famille des *lysimaques* et de celle des *dentelaires*, où nous aurions pu la laisser; car peu d'amateurs s'intéressent aujourd'hui à leur étude inextricable ; mais nous aimons mieux lui permettre de flotter entre les *plumbaginées*, les *protées*, les *nyctages*, bien que la *globulaire* ait une corolle et que nous n'en supposions pas à la belle-de-nuit, qui est un *nyctage*, quoiqu'elle en ait une très-apparente et très-belle. Au moyen de toutes ces contradictions, la botanique devient, comme la nature, une science presque infinie et presque éternelle. Aujourd'hui, la *pompadour* sera mise à la tête de la famille des *calycanthes*, demain, elle fera partie de celle des *roses*, et après-demain, vous ne saurez plus où la trouver qu'à l'aide des étiquettes dont nous ac-

compagnons prudemment chaque genre et chaque espèce, afin de nous y reconnaître nous-mêmes. Mais combien il est avantageux pour des élèves studieux d'apprendre ainsi la botanique! Après une année de cours, ils peuvent la reprendre l'année suivante comme s'ils ne l'avaient jamais étudiée, tant les plantes auront subi de transpositions dans cet espace de temps! »

» Le public ne parut point approuver cette conclusion. Je crus m'apercevoir que Tournefort et Linnée levaient simultanément les épaules : ils n'avaient jamais été mieux d'accord; un bruit sourd, qui se répandit dans la salle, détermina l'orateur à ne pas poursuivre; un autre frère lui succéda.

« C'était, dit-il, une grande conception que de ramener la science à ses premiers jours, à son âge d'or, en un mot à la recherche des innombrables affinités qu'on peut trouver dans les plantes les plus diverses : il restait un pas à faire; c'était de leur donner autant de noms différens que la comparaison des *affinités* peut leur faire changer de fois de place : nous l'avons franchi. Vous pouvez vous apercevoir que les espèces du genre *gentiane* ont été successivement métamorphosées en *chlora*, en *swertia*, en *exacum*, en *centaurium*, en *chironia*, en *erythræa*, en *gentianella*, en *asterias*, en *cincinnalis*, *en dasytephana*, en *coilantha*, en *ericoilea*, en *hippion*, en *sabatia*, en *tetrorhiza*...... quelle richesse de dénomination! nous ne pouvons changer la nature d'un végétal; mais, avec quel rare bonheur nous l'avons multiplié par l'imposition de noms tous nouveaux. Le monde entier ne nous offre en vain que quelques espèces de plus; cependant voyez combien le

nature s'est agrandie depuis que nous avons jeté les yeux sur ses productions! Autrefois, dans le genre appelé *corbeille dorée*, on ne trouvait que des *alyssum*, on y rencontre aujourd'hui des *clypeola*, des *fibigia*, des *adyseton*; et remarquez combien cette extension est avantageuse à l'étude de la science. Tandis, par exemple, que le savant Moench transforme en *adyseton* l'une de ces corbeilles dorées, un autre savant, M. Roth, transforme à son tour cet adyseton en *moenchia*; en sorte qu'à l'instant où le savant de Germanie lui donne un nom grec, vite elle s'empare du sien qui est allemand. La nature a-t-elle jamais produit de telles métamorphoses! Qu'on vienne après cela contester le mérite de nos travaux! »

» Tournefort et Linnée se regardèrent alors en riant aux larmes, et se dirent quelques mots que des applaudissemens bruyans ne me permirent pas d'entendre, lorsqu'un dernier orateur d'une voix douce et mielleuse, ramena le silence en disant :

« Non seulement, messieurs, vous avez rendu la science vaste et profonde; mais vous l'avez rendue aimable à la plus belle moitié du genre humain, par l'invention de plusieurs milliers de mots mi-partis grec et français, et qui n'étant ni l'un ni l'autre, ont le mérite de ces expressions ossianiques, dont le vague est si estimé de nos jours. Combien les amateurs que nous formons seront flattés! combien les femmes seront touchées du soin que vous prenez d'unir à la douceur des sensations que les fleurs font naître par la vue et par l'odorat, celle des tendres sons propres à charmer l'oreille! Vous leur direz, en leur parlant de vos nouvelles familles, qu'une rosacée a sa corolle *roselée*; que

son fruit *étairion* est un péricarpe *polycamare*; que sa graine est *périspermée*, son embryon *rectiligne* et sa radicule *adverse*. Quelle foule d'idées agréables vont tout à coup s'emparer de leur esprit ! Combien les algues, si communes près des rivages maritimes, acquièrent pour nous d'importance, lorsque nous apprenons que leurs *semnicules élytrées* sont renfermées dans des *conceptacles*, ou des *sphérules*, ou des *lirelles!* Peut-on mieux figurer le lis, qu'en le peignant sous les traits d'un périanthe *hexasépale* accompagné de six étamines, *oppositives*, *hypogynes*, *episépales?* Quelle est l'ame sensible qui ne sera pas ravie au seul aspect d'une plante d'une *villosité hirsuteuse*, ou d'une corolle dont *gorge est gibbifère?* Le nom de *bourrache* est dur, mais comme la description de son fruit fait disparaître ce défaut; car, il consiste en un péricarpe *tetrasperme dièrésien* ou *cénobiaire*, à deux ou à quatre *érêmes*. Mais votre triomphe, messieurs, est d'avoir si bien relevé une plante des plus communes, qu'on serait tenté de la prendre pour une divinité. En effet, ne semble-t-il pas que ce soit ou de Junon, ou de Vénus, que nos botanistes poètes nous entretiennent, quand ils nous parlent d'une belle *synanthérée*, de son *clinanthe séteux* et de *sa chauve cypsèle*. C'est un tour de force, messieurs; car, oserais-je vous l'avouer? il ne s'agit en cette occasion que du *pissenlit;* mais, c'est par cette pompe de mots que nous ajoutons un charme à l'étude de la nature. Il est vrai que plus nous répandons ces connaissances, moins on les recueille; que plus nous expliquons ainsi la science, moins on la comprend : mais nous n'en démordrons pas. Les *cotylédons* sont nos guides, les *affinités* nos flambeaux. Est-ce notre faute si le soleil n'a pas la puissance d'éclairer nos souterrains. »

A ces mots les applaudissemens furent si bruyans que le président déclara que la séance était levée; et déjà mes deux ombres avaient disparu, non sans faire entendre un gémisement d'indignation.

*Vitaque cum gemitu fugit indignata sub umbras.*

VIRG.

LEFEBURE.

---

*Fénélon*, ou *les Vertus chrétiennes*, poëme en trois chants, précédé d'une notice historique, suivie de toutes les anecdotes, traits de caractère, sentences et réparties touchantes qui ont le plus contribué à établir la réputation de bonté, d'humanité, de tolérance religieuse, du prélat de Cambrai; par M. Paccard. Un vol. in-18, avec portrait. Prix : 1 fr. 50 c. *Troisième édition*. — Cet ouvrage est dédié à la jeunesse française. Il se trouve chez l'auteur, rue Neuve-de-Luxembourg, n. 3, et chez Pierre Blanchard, quai de l'École, à Paris.

# DE L'AMOUR DES REINES.

SUITE DE L'HISTOIRE DU COMTE D'ESSEX *.

Un mélange fréquent de galanterie et de dévotion paraît plus naturel aux peuples du midi qu'à ceux du nord de l'Europe. La même chaleur d'imagination a pu produire chez ceux-là deux effets différens, que le cœur réunit souvent et confond quelquefois ensemble. Dans ces heureux climats plus que partout ailleurs,

On trouve avec le ciel des accommodemens.

Le génie anglais, plus tranchant et toujours décidé, connaît peu cet alliage : et la religion protestante, en diminuant le nombre des œuvres méritoires, semble avoir anéanti les compensations. *Un poco di bene, un poco di male :* Cette maxime, d'un si grand usage chez quelques nations, n'est guère pratiquée en Angleterre. Si le joug incommode, on y trouve plus court de le secouer que de l'adoucir.

Elizabeth ne fut jamais une protestante rigide, sa dévo-

* Voyez la XI[e] livraison du *Mercure*, pag. 506, 31[e] volume.

tion savait fort bien se concilier avec les petites faiblesses de l'humanité. Pendant qu'elle donnait à son amant sa flotte et son armée à commander contre les Espagnols, elle composait une prière très-édifiante qui devait être récitée tous les jours sur chaque vaisseau, et une autre à son usage particulier, aussi pour le succès de cette entreprise. Nous traduirons ici la lettre originale de Robert Cecil, secrétaire d'état, au comte d'Essex, en lui envoyant cette prière.

Ce ministre et son père étaient les deux plus grands et plus dangereux ennemis du comte. Jaloux de sa faveur, ils travaillaient sans cesse à la détruire, et ils y trouvaient, par malheur, une grande facilité, grâce au caractère de ce favori entêté de la guerre, et formant toujours des projets d'expéditions et de voyages; jamais chevalier errant n'eut plus de penchant à courir les aventures. Cette extrême passion pour le service militaire n'était point du goût de la reine; l'amour-propre un peu délicat ne fait pas toujours illusion : et dans les affaires de cœur il éclaire souvent sur des vérités tristes. Élizabeth ne voyait donc, dans les inclinations martiales du comte d'Essex, qu'un très-grand désir de s'éloigner d'elle, de commander et d'acquérir un surcroît de crédit et de réputation, sous le prétexte usé de la défense de l'état, de l'honneur de la nation et de la gloire de la reine.

Instruits de ces dispositions, les ministres n'avaient garde de s'opposer aux entreprises lointaines et hasardeuses du favori. Sûrs de gagner, par leur assiduité, le terrain qu'il allait perdre par son absence, ils ne craignaient point son retour. S'il échouait, c'était sa ruine, s'il revenait vainqueur, idole du peuple et des soldats, enivré de la

vapeur populaire, il ne pouvait manquer d'être haï à la cour, craint de la reine même, et tôt ou tard perdu sans ressource.

C'était avec des intentions si amicales que le secrétaire Cecil adressait au comte d'Essex (*comme en bonne fortune*) la prière de sa maîtresse pour le succès de son expédition. On trouvera dans cette lettre le vrai caractère d'un courtisan flatteur et hypocrite; peut-être aussi ne sera-t-on pas fâché de voir un échantillon du style épistolaire de ce ministre si célèbre. C'est pour en conserver *l'originalité* que nous nous renfermons dans une traduction purement littérale.

« Mon très-bon seigneur,

» Je vous envoie ci-inclus un digne encouragement pour » vous, mais qui nous laisse ici une extrême consolation, » car il n'est rien de si agréable à l'oreille du Tout-Puissant » que la prière; aucune prière plus efficace que celle des » personnes qui en approchent davantage par leur nature » et leur puissance, ni aucun être qui approche autant de » sa place et de son essence qu'une ame céleste dans un » corps auguste; et comme sa divine majesté a un œil plus » particulièrement attaché sur les actions des princes, aussi » a-t-elle sans doute une oreille plus favorable pour écou» ter leurs prières. Partez donc, milord, plein de consola» tion et de confiance dans celles de la reine, ayant vos » voiles enflées de son souffle céleste, au lieu de vent en » poupe, vous nous laissez en elle la prudence pour la sû» reté de l'état et la piété (qui est une grande richesse) par» faitement unies dans son sein royal..... Si j'ose vous en

» faire part, ce n'est pas qu'on me l'ait confié, ce papier » m'est tombé entre les mains par un pur hasard : je pour» rais à peine me justifier d'y avoir jeté les yeux, beaucoup » moins d'en avoir pris copie ; ayez donc égard à ma posi» tion, je ne demande que le silence pour prix de ma har» diesse, et vous me trouverez toujours, de votre gran» deur, le très-humble à vous faire service. »

Ce jargon bigot et emphatique était le ton dominant à la cour d'Élizabeth. Plusieurs autres lettres des seigneurs les plus à la mode sont écrites du même style, et il s'y mêle souvent de la pédanterie. Aux citations de l'Écriture se joignent des phrases latines, souvent même du grec. Les lettres du comte d'Essex ne sont pas exemptes de ce défaut, qui n'en était pas un au goût de ce temps-là ; et jusqu'à une femme (milady Bacon) surchargeait les sciences de ces deux sortes d'éruditions. Enfin, son fils lui-même, le grand Bacon, sut triompher des erreurs de son siècle, mais non pas du faux goût qui régnait alors dans l'éloquence. Le style de ses lettres en général est empoulé, métaphorique, hérissé de *concetti*, en un mot, l'euphuïsme de son temps.

Les espérances des Cecils ne furent point trompées. Le comte, après avoir pris Cadix et fait plusieurs descentes sur les côtes d'Espagne, revint triomphant à la cour, au milieu des acclamations et des vœux du peuple de Londres. La cour pensait différemment. On comptait pour rien des exploits qui n'avaient rien produit. Le public admirait, mais le conseil calculait. Le principal objet de ce grand armement avait été la prise de la flotte des Indes. On reprochait au comte de ne l'avoir point rempli. Les

ministres prirent la reine par son faible, qui était l'avarice. Elle ne vit plus que ce qu'il lui en coûtait, et le comte fut mal reçu.

Ce ne fut pas le seul inconvénient qui résulta contre lui de l'entreprise de Cadix. L'amiral Howard et le chevalier Walter Ralegh s'attribuèrent tout l'honneur du combat naval qui avait précédé et facilité la prise de cette ville, et ce fut l'origine d'une haine immortelle entre eux et le comte d'Essex. Ils se joignirent aux Cecils et au lord Cobham, et ce parti formé contre le favori n'eut plus d'autre objet que sa perte.

Une si fâcheuse expérience ne le rendit pas plus sage. Rétabli peu à peu dans les bonnes grâces de la reine, à peine eut-il repris son ancien ascendant, qu'il proposa une nouvelle expédition.

Les mêmes causes produisirent encore les mêmes effets, et les galions, manqués une seconde fois, augmentèrent la mauvaise humeur de la reine. Elle avait compté d'être dédommagée avec usure des dépenses de l'armement; obligée de les supporter en pure perte, elle fit retomber son chagrin sur l'auteur et le chef de cette entreprise.

C'était la destinée d'Essex de regagner par ses agrémens ce qu'il perdait par ses imprudences *. Parvenu de nouveau au comble de la faveur, ses galanteries même ne pu-

* Il paraît que sa méthode était de bouder et de garder la chambre lorsqu'il était mécontent. Élizabeth s'accoutumait difficilement à ne plus le voir. Voici le détail singulier d'une de ces brouilleries : M. White écrit de la cour à un ami, qu'elle avait fini par des entrevues fort mystérieuses; et que le comte, après avoir gardé le lit une partie de la journée, allait tous les soirs secrètement chez la reine.

rent l'en faire déchoir. Il avait déjà été accusé de plus d'une faiblesse en ce genre; et la reine, en lui marquant son indignation de ses petits écarts, n'avait jamais manqué de faire servir à sa jalousie le voile des mœurs et de la religion : ce ton en imposait. Il devint celui de tout le monde; et nous trouvons à ce sujet * une lettre singulière de milady Bacon au comte d'Essex. On lui imputait d'avoir renoué son ancien commerce avec une dame des plus distinguées de la cour : c'est un vrai sermon sur la chasteté. Le caractère de la pruderie y est empreint fortement dans ces mots sur la personne soupçonnée : « Plaise au Seigneur, s'écrie la savante bigotte, de la corriger promptement par sa grâce, ou de la retrancher de ce monde avant qu'elle soit cause de quelque grand malheur. » A l'appui de ce souhait charitable viennent les textes sacrés contre les adultères et les fornicateurs. Le latin, le grec même ornent et terminent cette épître. Le comte d'Essex y répond avec beaucoup de douceur et d'humilité; mais, se conformant à ce style, il cite tour à tour Plutarque et l'Évangile; et sans nier le passé, qui sans doute était trop public, il se défend ainsi de la nouvelle imputation : « Je proteste devant Dieu que celle-ci est fausse et injuste, et que, depuis mon départ d'Angleterre pour l'Espagne **, je suis libre de toute accusation d'incontinence avec aucune femme qui vive. »

Si ces protestations étaient sincères, les résolutions ne furent pas durables. Miss Bridges, l'une des filles d'honneur de la reine ***, fut trop au gré du favori, et il lui plut

* Mém. d'Élizabeth. Tom. II, p. 218 et suiv.

** Le voyage de Cadix en 1595.

*** *Qui mangeait des tranches de beuf à son déjeuné*, dit l'auteur de la

trop à son tour pour qu'on ne s'en aperçût point dans une cour aussi jalouse. Le comte souffrit moins de cette découverte que l'objet de sa nouvelle passion. La reine la traita fort mal de paroles, et s'emporta même jusqu'à la frapper *. La pauvre Bridges et une de ses compagnes furent chassées de la cour; mais ce ne fut que pour trois jours **, et il ne paraît pas que leur disgrâce ait eu des suites plus fâcheuses.

C'était au milieu de ces petites intrigues que le favori soutenait dans le conseil le poids des affaires et les efforts d'un grand parti conjuré contre lui. Le grand-trésorier, lord Burghley, voulait la paix avec l'Espagne; le comte, toujours avide de guerre, s'y opposait vivement. La dispute s'échauffa, et le vieux ministre, trouvant sous sa main une Bible, lui montra du doigt ce passage du psaume 55, v. 23 : « Les hommes, altérés de sang, ne vivront » point la moitié de leurs jours. » Prédiction trop justifiée par l'événement.

Mais avant d'arriver à la catastrophe d'une vie si brillante, le comte d'Essex avait encore plus d'un incident à éprouver. Il en est peu d'aussi singulier que celui qu'il essuya en 1598, et dont nous allons traduire le détail.

« La contestation au sujet de la paix fut bientôt suivie d'une autre sur le choix d'un lord député d'Irlande. Elle s'anima au point de produire une querelle très-vive entre

Chronique des rois d'Angleterre. Cette circonstance puérile en soi a été remarquée par plusieurs écrivains anglais, pour peindre les mœurs simples et les goûts peu raffinés de ce temps-là.

* Mémoires d'Élizabeth, t. II, p. 380.

** Lettres de Sidney, t. II, p. 38 et 89.

la reine et le comte d'Essex accompagnée de marques de ressentiment peu ordinaires entre un souverain et un sujet. Les témoins étaient l'amiral Howard, le secrétaire d'état Cecil et le chevalier Windebank, secrétaire du cabinet. La reine était portée à confier l'administration de l'Irlande au chevalier Guillaume Knollis, oncle du comte*; mais celui-ci se déclara avec beaucoup d'obstination pour le chevalier Georges Carew, dans le dessein de l'éloigner adroitement de la cour; et s'apercevant que son avis ne faisait aucune impression sur sa majesté, il lui tourna le dos avec un air de mépris. Elle en fut outrée à un tel excès qu'elle donna au comte un coup de poing sur l'oreille et l'envoya *se faire pendre*. Son premier mouvement fut de porter la main à l'épée; et l'amiral s'étant mis entre deux, le comte jura qu'il ne pouvait, ni ne voulait digérer cet affront, et qu'il ne l'aurait pas souffert *même de Henri VIII*. Retiré de la cour, il témoigna hautement la plus ferme résolution de n'y plus retourner. Nous trouvons à cette occasion une lettre curieuse du garde des sceaux *Egerton* avec la réponse du comte. »

Le but du premier était d'engager l'autre à retourner à la cour. Celui-ci persistait, du moins en apparence, dans son ressentiment (et peut-être ne songeait-il qu'à faire payer plus cher son retour). Ici le courtisan ne cède point au magistrat en éloquence et en érudition. Sénèque, Tacite sont souvent cités; et leurs passages très-bien maniés de part et d'autre. Enfin, c'est un assaut de morale et de

* Frère de sa mère Lettice Knollis, alors douairière du fameux Robert Dudley, comte de Leycester, qu'elle avait épousé en secondes noces. Leur père François Knollis était chevalier de la Jarretière.

politique. « Je supporte patiemment, répondait le comte au garde des sceaux, mais je sens vivement tout ce qui m'est arrivé : quoi donc! après avoir essuyé la plus vile des indignités, la religion m'ordonnerait de m'abaisser encore à des soumissions! Dieu l'exigerait-il? Serait-ce une impiété que de m'y refuser? Quoi! les princes seraient-ils donc infaillibles? Ne sauraient-ils jamais avoir tort vis-à-vis de leurs sujets? Est-il sur la terre quelque puissance, ou quelque autorité sans bornes? Pardonnez, pardonnez milord! je ne puis souscrire à de tels principes. Que l'insensé dont parle Salomon reçoive en riant le coup qui le frappe! que ceux qui, auprès des princes, recherchent uniquement le profit, se montrent insensibles aux injures des princes! que ceux qui ne croient point un Être infiniment puissant dans les cieux, admettent un pouvoir infiniment absolu sur la terre! Pour moi, l'on m'a fait tort, je le sens; ma cause est bonne, je le sais; et quoi qu'il puisse m'arriver, toutes les puissances de la terre ne sauraient jamais avoir plus de force et de constance pour m'opprimer, que j'en aurai à tout souffrir de leur injustice. »

La comtesse de Leycester, * mère du favori, était depuis long-temps retirée à la campagne : ayant appris confusément et la querelle et la disgrâce, elle écrivit à son fils une lettre fort tendre. ** On y reconnaîtra peut-être avec plaisir le génie de son sexe. Après avoir marqué à ce cher fils toute son inquiétude et sa curiosité sur cette aventure,

* Voyez la note ci-dessus, p. 406.

** Elle l'appelle *mon doux Robin ;* c'est un diminutif de Robert, qui était son nom de baptême.

elle paraît se rassurer et termine ainsi cette lettre : « Si vous avez affaire à des hommes, je m'en fie à votre courage; si c'est avec des femmes, vous avez passé déjà si » souvent par les piques, et de si bonne grâce, que vous » saurez bien comment vous en tirer. »

Elisabeth, de son côté, témoignait hautement son indignation contre le comte d'Essex. Elle l'accusait même de fautes assez graves dans la conduite des affaires, et menaçait de sa disgrâce tous ceux qui lui resteraient attachés : « Mais tous ces discours, lui écrivait le chevalier Knollis, n'ont, je crois, d'autre objet que de vous réduire à parlementer : et si vous pouvez faire une bonne paix, quant à l'essentiel, je vous conjure de ne point vous arrêter à la forme du traité. »

Nous ne voyons pas trop comment cette paix se fit à la fin. Il paraît seulement que cette brouillerie fut la plus longue, et que la retraite du comte dura plusieurs mois; que, ni les instances de toute sa famille, ni l'événement, si intéressant pour lui, de la mort du grand trésorier, ne purent le résoudre à de certaines soumissions. Enfin, soit que la reine se fût relâchée de ses prétentions, soit qu'il eût rabattu des siennes, une lettre de son rival, le secrétaire Cecil, nous apprend que le favori était rentré en grâce dès le mois d'octobre, et que tout était de nouveau *très-bien arrangé.*

---

# NOTICE

SUR

## LE PRINCE ADAM-GEORGES CZARTORYSKI *.



Le prince Adam-Georges Czartoryski, né le 4 janvier 1770, est le fils aîné du prince Adam-Casimir Czartoryski, palatin de Russie, et de la princesse Élizabeth Fleming, fille du comte Georges de Fleming, grand-trésorier de Lithuanie et palatin de Poméranie. La famille Czartoryski a pour souche Gedymin, souverain de Lithuanie au treizième siècle, dont le petit-fils est ce Jagellon qui régna sur la Pologne avec tant d'éclat et de grandeur.

Dans le dernier partage de la Pologne, Adam-Georges Czartoryski et son frère Constantin furent conduits à Saint-Pétersbourg comme otages. Pendant son séjour à la cour

* Le Précis sur l'histoire de la Pologne, que nous annoncions dans notre dernière livraison, nous fournit encore cette notice, qui est de circonstance, comme le sont du reste toutes les pages de cet ouvrage, qui doit prendre place dans nos bibliothèques à côté de Rhulhière et de Ferrand. (*Note du Rédacteur.*)

de Russie, le prince Czartoryski vécut dans une grande intimité avec le grand-duc Alexandre qui eut pour lui une véritable amitié; et cette circonstance influa puissamment sur sa carrière politique.

Envoyé d'abord en ambassade près le roi de Sardaigne, il fut bientôt rappelé par l'empereur Alexandre qui lui confia le portefeuille des affaires étrangères. Il se défendit long-temps de l'accepter, et il n'y consentit à la fin qu'avec la réserve de le quitter si jamais les intérêts de sa patrie se trouvaient en contradiction avec les devoirs de sa place. Il devint en même temps curateur de l'université de Wilna, et fut chargé spécialement de la driection des écoles publiques dans les gouvernemens polonais.

Les Russes devaient naturellement voir avec quelque peine un Polonais élevé chez eux à de si hautes fonctions, néanmoins la conduite du prince Czartoryski fut si noble et si franche, qu'elle ramena et concilia tous les esprits; et, chose inouie dans les fastes ministériels, il ne se servit de sa faveur ni pour se faire des créatures, ni pour nuire à ses ennemis. Il poussa si loin le désintéressement, que, non-seulement il abandonna au trésor impérial les appointemens attachés à sa place, mais encore il repoussa sévèrement toute espèce de présens.

Le pouvoir croissant de Napoléon détermina la cour de Russie à rompre ses relations avec la France. Une alliance offensive et défensive fut conclue en 1805 entre la Russie, l'Autriche et l'Angleterre, à laquelle accédèrent successivement la Suède et la Prusse. Le rétablissement de la Pologne vint alors occuper la pensée d'Alexandre; mais la bataille d'Austerlitz qui rompit la coalition, et la conduite équivoque du roi de Prusse, ne permirent pas de donner

suites à de si généreuses intentions. Cependant le prince Czartoryski ne cessait de représenter à l'empereur Alexandre, que le moyen le plus sûr pour mettre un terme aux projets ambitieux de Napoléon était de s'attacher la nation polonaise en lui rendant l'indépendance. Ce point de vue politique, sans être repoussé, fut écarté pour le moment, et la Russie se laissa entraîner dans une coalition qui fut encore plus désastreuse que les précédentes, et qui se termina par la paix de Tilsitt et la création du grand-duché de Varsovie.

Dès ce moment l'avenir de la Pologne semblait dépendre de Napoléon, et l'affection des Polonais dut se reporter plus que jamais vers la France.

Le prince Czartoryski quitta Pétesbourg et se retira totalement des affaires, ne conservant que sa place de curateur de l'université de Wilna, dans laquelle il espérait pouvoir faire encore quelque bien. En effet, le nombre des écoles élémentaires et des différentes classes d'enseignement fut successivement augmenté. Le curateur compulsa tous les documens laissés par l'ancienne commission universitaire, et donna une direction uniforme à l'instruction publique qui dès-lors commença à pénétrer dans les classes moyennes, et prépara les élémens de nationalité qui devaient un jour porter leurs fruits.

La carrière que le prince avait suivie, et ses relations intimes avec Alexandre, ne lui permirent aucun rapprochement avec la cour de France, d'autant mieux qu'il avait été à portée de savoir à quoi s'en tenir sur les belles protestations de Napoléon.

Après les événemens de 1812, le sort de la Pologne fut

de nouveau remis à Alexandre. Il n'était que trop démontré que les désastres actuels de la France tenaient à la même cause que les désastres antérieurs de la Russie. Si la Pologne avait été rendue à l'indépendance, ces deux colosses ne se seraient jamais heurtés; leur ambition respective aurait été contenue par l'état naturel des choses, et l'équilibre de l'Europe se serait rétabli et raffermi de lui-même.

Il était donc d'une saine politique de remettre sur le tapis la question du rétablissement de Pologne. C'est dans ce but que le prince Czartoryski fit plusieurs voyages au quartier-général des armées coalisées, et qu'il suivit l'empereur Alexandre à Paris en 1814. Ses soins ne furent pas inutiles. L'Empereur adopta en partie ses idées, et les fit admettre dans le Congrès de Vienne, où, par un traité particulier entre la Russie, l'Autriche et la Prusse, le nom de la Pologne fut rétabli sur la liste des États de l'Europe. Une constitution fut assurée au nouveau royaume de Pologne, formé de ce qui composait auparavant le grand-duché de Varsovie, et en outre diverses institutions nationales et la liberté entière du commerce furent promises aux provinces polonaises restées sous la domination des trois puissances copartageantes.

Les bases de la nouvelle constitution, qui avaient été soumises à l'Empereur et Roi au Congrès de Vienne par le prince Czartoryski, ne furent promulguées qu'en 1816 à Varsovie. Déjà Alexandre avait apporté des restrictions à ses idées généreuses, par suite de l'influence étrangère qui tendait à dévier des principes sur lesquels avait été fondée la sainte-alliance. Cette déviation devenait de jour

en jour plus sensible dans la diplomatie, et la malheureuse Pologne voyait disparaître une à une les libertés qu'on lui avait si solennellement garanties.

Le prince Czartoryski, qui jusque-là avait été employé par l'empereur Alexandre dans le maniement des affaires de Pologne, se crut alors obligé de se retirer des emplois. En 1824, il donna même sa démission de la charge de curateur de l'université de Wilna qu'il avait toujours exercée tant qu'il avait pu répandre l'instruction avec quelque liberté.

Depuis sa retraite, il ne conserva plus aucune espèce de relation avec la cour de Russie, et, pour éviter tout contact, il voyagea avec sa famille dans les contrées méridionales. A l'exemple de son père, il employait sa fortune et son influence à répandre les lumières, à encourager les talens, et à recueillir en tous lieux tout ce qui pouvait être utile et profitable à la Pologne.

Il était à Pulawy, dans ses terres, livré tout entier à des soins d'amélioration et de perfectionnement, lorsqu'a éclaté l'insurrection de Varsovie. Appelé par un concert unanime à la présidence de la commission provisoire, il n'a pas balancé à quitter de nouveau les douceurs de la vie privée, pour se dévouer à la défense de la patrie.

Les nationaux se reposent en toute confiance du salut de la Pologne sur un homme qui joint à une parfaite connaissance des hommes une rare habilité dans les affaires, et à de grandes lumières un amour ardent et pur pour son pays et pour l'humanité. Les étrangers qui ont eu l'avantage de vivre dans la société du prince Czartoryski, ont été rassurés sur les suites de l'insurrection de Varsovie, quand ils l'ont vu sortir de sa retraite pour reprendre

la direction des affaires. La Pologne n'a rien à redouter depuis qu'elle a confié sa diplomatie à Czartoryski et ses armées aux frères d'armes de Poniatoswki. Le temps est venu de réparer un des plus grands crimes qui aient été commis en politique, et quels que soient les efforts de l'absolutisme spoliateur, la Pologne sortira triomphante d'une lutte dans laquelle tous les peuples sympathisent avec elle. »

---

Les Proverbes dramatiques de M. Charles Lemesle, qui n'eurent rien à envier aux succès obtenus dans ce genre par M. Théodore Leclercq, manquaient depuis long-temps. Une seconde édition, augmentée d'une introduction en proverbe et d'une charade dramatique, paraîtra le mois prochain. En attendant la troisième, nous rendrons compte de celle-ci, recommandée par le nom de l'auteur, qui a pris rang parmi nos meilleurs chansonniers.

---

## JEMMAPES ET MONTENOTTE.

«..... L'ÉTRANGER menace nos frontières; pars, mon fils, va, nous nous devons avant tout à la patrie. Montrons aux ennemis de la France que nous sommes citoyens avant d'être fils, frère, époux, et que des cœurs patriotes ne battent pas de crainte devant des baïonnettes féodales. »

Jules embrassa son vieux père qui lui présentait son fusil d'une main tremblante, il revêtit son habit de garde nationale qui n'était pas encore usé par la victoire, et franchit le seuil de la maison paternelle. Au coin de la rue, il se retourna, fit un dernier signe de la main, il jeta un dernier regard sur les lieux qu'il quittait, donna une pensée amère à celle qui l'avait retenu.... peut-être plus que son père; puis, passant tout à coup sa main à son front, comme pour chasser ses souvenirs, il précipita ses pas, et bientôt disparut.

Lorsqu'il eut rejoint ses compagnons, quand les chants patriotiques et l'enthousiasme de ces hommes libres l'eurent rendu à lui-même, il ne se sentit plus dans l'ame qu'un souvenir mêlé de tristesse et de douceur; et il ne pensait pas sans orgueil à tout ce qu'il avait quitté pour aller affronter les balles ennemies.

. . . . . . , . . . . . . . . . .

C'est le 6 novembre 1792, entre Cuesmes et Jemmapes.

Le tambour bat, les détonations du canon se répondent sur toute la ligne, les jeunes soldats avancent au pas de charge, et leurs mains inhabiles encore tremblent d'impatience sur les crosses de leurs fusils.

Oh! que ce sentiment est beau, qui fait taire tous les autres dans le cœur d'un homme, et qui étouffe même la crainte et l'égoïsme!

Toute l'armée s'élance aux cris répétés de Vive la nation!

Dampierre, à la tête des bataillons volontaires de Paris, renversa la gauche de l'ennemi.

Le duc de Chartres, à la tête du bataillon de Jemmapes, enlève à la baïonnette les redoutes hongroises.

Le soir, Jules et ses camarades agitaient leurs chapeaux au bout des baïonnettes, en criant : vive la France! — Et lui, il bégayait dans sa joie le nom de son pere et de son amie.

Quatre ans après, lorsque la France commençait à respirer, et que la liberté, retirée dans les armées, semblait enfin renaître; Bonaparte arrivait à l'armée d'Italie, et général en chef à vingt-six ans, il venait conquérir au nom de la nation, et poser la pierre fondamentale de son trône. Trente mille soldats sans argent, sans vivres, et sans souliers; mais tous braves, et façonnés à la victoire, venaient prendre possession de nouvelles provinces françaises. C'était encore cet enthousiasme puissant qui avait poussé tous les Français à la frontière, et les volontaires de 1792 chantaient encore en combattant pour leur pays.

Bonaparte, en arrivant à l'armée, avait repris l'offensive, et s'avançait sur la route de Montenotte, fermée par les redoutes de Montelogino, défendues par 1500 hommes, sous les ordres du colonel Rampon.

Jules, qui n'avait pas revu son vieux père, mais que la gloire des armées françaises consolait de l'absence, se trouvait dans les redoutes; il jura avec tous ses camarades de mourir plutôt que de les abandonner, il tint parole.

C'était le 10 avril 1796. — L'armée ennemie prit position devant les redoutes. Trois fois elle les attaqua, trois fois elle fut repoussée. — A la dernière attaque, Jules tomba frappé d'une balle dans la poitrine. Ah! s'écria-t-il en tombant, mon père!... Sophie!... Puis se relevant avec effort sur son coude : — Sommes-nous vainqueurs? — Oui. — Vive la France!..... Ce fut son dernier cri.

A. D.



# IMITATION D'UN CHAPITRE DE RABELAIS,

MIS EN ORTHOGRAPHE MODERNE.



## DU DEUIL QUE MENA LE MINISTRE

## DE LA PERDITION DE SON PORTEFEUILLE.

QUAND ledit portefeuille fut dérobé par un autre, qui fut bien ébahi et perplex? Ce fut le pauvre ministre, car voyant d'un côté son coffre-fort tant beau et tant grand, et de l'autre pourpensant à son portefeuille perdu, ne savait ni que dire ni que faire; et le doute qui troublait son entendement était à savoir s'il devait pleurer pour le deuil de son portefeuille, ou rire pour la joie de son coffre-fort. D'un côté et d'autre il avait argumens sophistiques qui le suffoquaient, car il les faisait très-bien *in modo et figura;* mais il ne les pouvait résoudre, et par ce moyen demeurait empêtré comme la souris au piége ou un milan pris au lacet.

Pleurerai-je, disait-il? Oui, car pourquoi? J'ai perdu

mon portefeuille qui était le plus ceci, le plus cela qui fut au monde. Jamais je ne le verrai, jamais je n'en recouvrerai un tel; ce m'est une perte inestimable. O mon Dieu! que t'avais-je fait pour ainsi me punir! Que ne m'envoyas-tu la mort auparavant, car vivre sans lui ne m'est que languir. Ah! portefeuille, mon mignon, mon ami, mon petit (toutefois il était bien grand comme six autres), mon conseiller, ma pantoufle, ma savate, jamais je ne te verrai. Ah! pauvre coffre-fort, tu as perdu ton bon père nourricier. Ah! fausse fortune, tant tu m'es malivole, tant tu m'es outrageuse de me tollir celui auquel immortalité appartenait de droit.

Et ce disant, pleurait comme une vache, mais tout soudain riait comme un veau, quand le coffre-fort lui venait en mémoire. Oh! mon petit-fils, disait-il, mon peton, que tu es joli, et tant je suis tenu à Dieu de ce qu'il m'a donné un si beau coffre, tant joyeux, tant joli. Ho, ho, ho, ho, que je suis aise! beuvons ho, laissons toute mélancolie, apporte du meilleur, rince les verres, boute la nappe, taille ces soupes, *benedicite Domine!* Que j'aime à faire sonner entre mes doigts ces écus d'or, mieux sentant qu'ambroisie, plus harmonieux que luths et violons! Me voilà riche pour toute ma vie; mon coffre-fort a la panse bien arrondie. Je n'ai pas assez d'yeux pour les voir, pas assez de mains pour les palper ces pièces trébuchantes..... Je suis Crésus, Polycrate, Sardanapale, j'ai abondance d'or et argent.

Ce disant, ouyt les applaudissemens populaires et vit passer le quidam qui avait pris son portefeuille tant chéri, dont laissa son bon propos et tout soudain fut ravi ailleurs, disant: Seigneur Dieu, faut-il que je me contriste encore?

Cela me fâche, je ne suis plus jeune, je déviens vieux, le temps est dangereux, je pourrai prendre quelque fièvre, me voilà affollé. Foi de gentilhomme, il vaut mieux pleurer moins et rire davantage. Je n'ai plus le mien portefeuille; eh bien! par Dieu, mes pleurs ne me le rendront. Il est en bonnes mains; il est bien heureux; il a peut-être même oublié son premier maître; autant nous en pend à l'œil. Dieu gard' le demeurant, il me faut penser d'en avoir un autre. Mais voici que vous ferez, dit-il, aux ventrus (où sont-ils?) Allez comme devant autour du portefeuille qui fut mien, et ce pendant je carresserai ici mon coffre-fort.

---

## VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

---

*Œuvres complètes d'Hoffmann*, 4e livraison; contes nocturnes. 13e, 14e, 15e et 16e volumes de la collection. Chez Eugène Renduel, rue des Grands-Augustins, n. 22. — Non, ce n'est point une mode, un engouement; Hoffmann est un auteur à part, idéal, neuf et plein de jouissances pour un lecteur qui rêve avant et après avoir lu. C'est un poète, un romancier, un peintre, un musicien, un artiste, un démon; ses œuvres ressemblent à une palette chargée de toutes les couleurs primitives, mélangées et broyées de manière à rendre les tons les plus faibles ou les plus prononcés. Jamais je n'ai senti ce que j'éprouve en écoutant ce divin conteur, ainsi que je ferais aux sons éoliens de la harpe des fées : la vie intérieure et extérieure cessent pour moi; je m'abandonne aux vagues de l'imagination qui me poussent sur des rivages non encore explorés, à travers des mers inconnues; la raison a beau faire naufrage avec lui, le plaisir se sauve toujours à l'aide de la folie. Ne comprenez-vous pas l'existence toute sensitive de cet homme qui avait une ame au bout de chaque doigt et trouvait dans son génie le feu sacré pour animer la matière et le néant? Tantôt c'est Walter Scott peignant l'histoire en costumes et en mœurs; tantôt Sterne ridiculisant l'humanité et pleurant sur elle; voici le conte philosophique de Voltaire; voilà Rabelais; ou bien cherchez Byron,

les Mille et Une Nuits, Anne Radcliffe, Dante, vous trouverez tout cela et par-dessus Hoffmann. Il est lui, essentiellement lui; il crée avec autant d'originalité qu'il exécute ; peu lui importent introduction, péroraison, précaution oratoire, vaisemblance et le reste; il jette bas le vieux moule de la composition et rebâtit un système fantastique où l'imitateur le plus adroit sera toujours gauche et impuissant. Les *Contes nocturnes*, qui contiennent entre autres *les Maîtres Chanteurs*, *la Maison déserte*, *Ignace Denner*, *le Vœu*, *maître Jean Wacht*, *le Cœur de Pierre*, présentent le même assemblage de beautés incomparables et de défauts extraordinaires qu'on a tant admirés ou critiqués dans les précédentes livraisons, où la plume exercée de M. Loève Weimar a déguisé pourtant les plus bizarres germanismes. Là encore, de l'incohérence dans les plans, les caractères, et même un peu de sommeil du bon Homère; mais là comme partout des situations neuves, des personnages neufs, tout un monde invisible neuf, et Hoffmann qui vous entortille comme un serpent dans ses replis, terrible ou gracieux, moqueur ou diabolique, multiforme ou multicolore.



*Catéchisme du Peuple*, par deux habitans du faubourg Saint-Antoine; in-18. Chez Delaunay, au Palais-Royal. — Voici un petit in-18 qui vaut de gros in-8°, voire même ceux de M. Guizot. Trop long-temps la restauration avait accoutumé le peuple à un catéchisme de servilité, résumé par les saturnales des réjouissances publiques, ou bien un autre catéchisme, approuvé par Mgr. l'archevêque de Pa-

ris, apprenait aux enfans ce que c'est que la Trinité, avant de leur enseigner ce que c'est qu'un citoyen. Deux hommes d'esprit et de sens, qui n'ont pas dédaigné de se naturaliser faubouriens, vont prêcher le peuple d'autre sorte, et leurs leçons ne seront pas oubliées ; c'est délivrer de la civilisation à bon marché : Francklin n'en agissait pas autrement. Le *Catéchisme du Peuple* servira de pendant à *la Science du bonhomme Richard*. Le chapitre V, *Des Droits et des Devoirs des Citoyens*, à quelques omissions près, renferme ce que doit savoir tout citoyen, bien que les honorables provisoires aient refusé de fixer la définition de ce mot :

A quoi les citoyens ont-ils droit?

A la liberté légale, c'est-à-dire, à faire tout ce qui n'est pas défendu par la loi; à l'égalité devant la loi, c'est-à-dire, à ce qu'un chiffonnier, plaidant devant un pair de France, ne perde son procès que quand il aura tort ; à publier ce qu'ils pensent; à refuser le payement de l'impôt qui n'aurait pas été voté par les deux chambres et sanctionné par le roi. Voilà des droits communs à tous. Il y en a d'autres qu'on ne peut exercer qu'au moyen de certaines conditions toujours déterminées par la loi, comme d'être électeur, juré, député.

Quel est le devoir des citoyens?

De ne pas faire ce que la loi défend, de faire tout ce qu'elle ordonne. Une des premières obligations qu'elle impose, c'est l'acquittement des impôts légalement votés ; sans cela point de gouvernement possible. Les peuples qui savent être libres sont esclaves de la loi : c'est pour

la loi que Paris s'est insurgé contre un monarque parjure qui la violait : nous avons maintenant un roi qui la respectera : il l'a promis, et c'est un honnête homme qui n'a qu'une parole.

En quoi consistent les principales modifications faites à l'ancienne Charte?

1°. Un article déclarait que la religion catholique était la religion de l'état : cet article a été rayé. L'état n'adopte point une religion plutôt qu'une autre ; il les admet et les protége toutes. Chacun adore Dieu à sa manière, sans que le gouvernement s'en mêle. Il n'intervient que pour empêcher qu'un culte n'opprime les autres et que les dévots des diverses religions ne se battent entre eux pour essayer de se convertir. La liberté de croire et même de ne pas croire est une de celles dont les hommes font le plus de cas.

2°. Un certain article 14, rédigé et interprété jésuitiquement, a été plusieurs fois le prétexte du rétablissement de la censure : maintenant elle est à jamais abolie ; la vérité pourra toujours arriver à la nation et au roi.

3°. On ne pouvait être député avant quarante ans, et électeur avant trente ans : aujourd'hui, on est électeur à vingt-cinq et député à trente. Il est à remarquer que l'ancienne condition d'âge a souvent peuplé la Chambre de têtes à perruques aimant peu les nouvelles idées, criant *vive le roi quand même!* c'est-à-dire quand même il violerait ses sermens, quand même il nous mitraillerait ; bons serviteurs pour qui un assassin justement chassé de son trône et de son pays n'est qu'un auguste infortuné sur lequel ils versent des larmes très-risibles. Avec le nou-

veau système, nous n'aurons plus de ces radoteurs. Notre jeunesse actuelle est tout à la fois ardente et réfléchie ; elle ne comprend pas un dévouement si bête, une si révoltante servilité pour un homme, pour un individu : elle aime Louis-Philippe, non parce qu'il est prince, mais parce qu'il est l'élu de la nation; parce qu'il est citoyen avant d'être roi; parce qu'il s'est battu pour notre liberté, et qu'il se battrait encore s'il le fallait; parce que l'aimer, c'est aimer la patrie, dont il assure le repos, dont il fera le bonheur.

4°. Les électeurs étaient, sous Charles X, divisés en deux classes, les mille francs et les cent écus : c'est ce qu'on appelait *grands* et *petits colléges*. Or, les mille francs, avant de voter dans les grands colléges, daignaient aller voter dans les petits. Les cent écus ne votaient qu'une fois; les mille francs votaient deux fois. On leur épargne maintenant cette peine : le double vote est supprimé, et il n'y aura plus qu'une seule sorte de colléges, qui ne seront ni grands ni petits, mais tout bonnement colléges électoraux, où ne pénétreront plus la fraude et l'influence jésuitique.

5°. Les présidens des colléges électoraux étaient nommés par le roi : ils le sont par les électeurs.

6°. Il en est de même du président de la Chambre : c'est elle qui le nomme.

Toutes ces modifications sont dans l'intérêt du peuple et non du pouvoir. Des lois séparées doivent encore effacer des abus, étendre ou consolider nos droits : attendons-les avec confiance ; car ce n'est point Charles X qui les a promises : c'est Louis-Philippe I^er^. Il n'a point juré devant un prêtre, mais devant les députés du pays, à la face de

la nation ; l'évêque de Reims n'a point frotté son front de la sainte ampoule ; il ne se piquera point d'être un roi très-chrétien ni un roi chevalier ; il ne se dira point le fils aîné de l'Église : il est le fils de la France, c'est un plus beau titre ; il est honnête homme et roi populaire, roi de la canaille, comme son aïeul Henri IV, dont il n'a point les mauvaises mœurs : car c'est le mari le plus fidèle de son royaume, et avec lui nous ne craignons pas plus le règne des maîtresses que celui des confesseurs : c'est ce qui empêchera peut-être une partie de l'Église de chanter de bon cœur le *Domine salvum fac regem* (*Seigneur, conservez le roi*) ; mais le reste de la France est là pour l'entonner à pleine voix.



Beaux-Arts. — Avoir pris, pendant plusieurs années, des leçons de dessin ; devenir, à force de patience, capable d'exécuter de beaux dessins d'après des modèles dessinés, mais ne pas être en état de dessiner d'après nature même les objets les plus simples, voilà ce qui se voit tous les jours, au grand regret des parens et au grand désappointement des élèves eux-mêmes, qui en sont à se demander si c'est bien réellement avoir appris à dessiner que de ne pas savoir dessiner d'après nature, ne fût-ce qu'un simple croquis des objets qui nous intéressent le plus, à la campagne, par exemple, ou en voyage. La perspective, sur laquelle repose le dessin d'après nature, est-elle donc chose si difficile ! Le professeur J.-B. Le Breton, de l'institution des Sourds-Muets, prétend que non, et il le prouve par sa méthode, qui consiste à exercer des commençans

de tout âge à dessiner, dès le premier jour, en perspective, toutes sortes d'objets d'après nature, au lieu de leur donner à copier des pages d'yeux, de nez, de bouches et d'oreilles, faisant, comme on le voit, commencer par où d'autres veulent qu'on finisse.

Au reste, cette méthode ne se trouve avoir ni le mérite ni l'inconvénient d'être annoncée comme nouvelle. Il y a plus de soixante ans que J.-J. Rousseau en proclamait la nécessité, et il y en a quarante que le professeur Le Breton l'a mise constamment en pratique avec succès à Paris, où il compte un grand nombre d'élèves des deux sexes, dans les familles les plus distinguées françaises et étrangères.

Publiée pour la première fois, cette méthode est complètement exposée dans les deux ouvrages de madame Jarry de Mancy, née Adèle Le Breton, professeur, élève de son père : 1° *la Perspective simplifiée*, pour les personnes qui, n'ayant appris à dessiner que d'après des dessins, voudraient se mettre à dessiner d'après nature. 1 vol. in-4°. Prix : 20 francs. 2° *Le Dessin d'après nature et sans maître*, pour des commençans de tout âge, voulant apprendre, même sans maître, à dessiner, mais en commençant par dessiner, en perspective, toutes sortes d'objets d'après nature, ce qui n'empêchera pas de s'exercer ensuite d'après des dessins. Cinq livraisons en vente, sur huit. Prix de la livraison, 5 francs. Rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, n. 20, chez l'auteur, qui a ouvert ses cours de Dessin et Perspective, pour les jeunes personnes et dames, institutrices et autres.

---

# CHRONIQUE.

Février a donc eu ses trois jours comme décembre! Tirons bien vite le rideau sur ce nouvel épisode de notre révolution; l'Église a eu déjà une première satisfaction; d'après les journaux, M. le Préfet de la Seine a terminé ses fonctions administratives en assistant à la grand'messe de Notre-Dame.



Monseigneur de Talleyrand, ancien évêque d'Autun, est fortement poussé au ministère par le gouvernement anglais. Sous l'aïeul du roi actuel, le gouvernement anglais protégea chaudement le cardinal Dubois. Tel est le rapprochement que nous trouvons dans un journal religieux: Monseigneur de Talleyrand ne doit pas désespérer de l'*avenir*.



J'aime mieux encore la malice du *National* qui dit que pour faire vérifier le fameux document d'Holyrood, cité à la Chambre par notre jeune ministre, il n'y avait qu'à le montrer à M. Royer-Collard qui a reçu tant de lettres de Mittau, d'Hartwell, etc. Au moment où les carlins (nous

préférons ce nom à celui de carlistes) conspirent contre le trône, et les doctrinaires contre les portefeuilles, voilà une épigramme qui vaut un coup de massue sur les hommes du canapé !



Le fameux symbole d'Athanase, contre lequel Byron se récriait si souvent, fait toujours partie de la liturgie anglicane. L'évêque Secker ayant appris que le desservant Paten avait osé déclarer que ce symbole ne faisait pas partie de ses croyances, chargea son archidiacre de le réprimander. Quoi donc, dit l'archidiacre au desservant Paten, vous ne croyez pas tout ce que croit Sa Grâce le métropolitain ? Vraiment non, reprit Paten, Sa Grâce croit pour sept mille livres sterling ; je ne crois que pour cinq cents.



Les jésuites de Dole avaient deux riches couvents, celui de l'Arc en Lorraine, et celui de la Flèche en Anjou, que Henri IV leur avait donné. Ce fut l'occasion du distique suivant :

Arcum *Dola* dedit, dedit illis Alma *sagittam*
Francia; quis chordam, quem meruêre dabit.

« Dole leur donna l'*Arc*, le roi de France la *Flèche*; qui leur donnera la corde qu'ils ont si bien méritée? » La plaisanterie parut d'autant plus piquante aux jésuites, qu'ils purent répondre dans un autre sens, qu'ils avaient toujours eu deux *cordes à leur arc*.

Nous devons des remercîmens au *Cabinet de lecture*, assez riche de son propre fonds pour ne pas nous emprunter souvent, mais qui ne nous emprunte jamais rien sans nous citer et même sans nous louer. Il est d'autres journaux plus fidèles à leur titre. Nous prévenons seulement le *Cabinet* que la jolie nouvelle de madame de Tercy, intitulée *la Fille de la Veuve et le Brigand de Bovines*, a paru dans le *Mercure* avant de passer par le journal où il l'a recueillie. *Cuique suum.*



Samedi, la seconde séance des prédications du fourriérisme s'est trouvée tout à coup interrompue par le sabbat saint-simonien à l'étage au-dessous. Le numéro 47 de la rue de Grenelle est devenu une vraie Babel religieuse.



Le quatrième volume de la *Vie des Artistes anglais*, par Allan Cunyngham, dont nous avons parlé plusieurs fois, a été publié à Londres. Les événemens qui paralysent encore nos libraires ont empêché la traduction des trois premiers de paraître comme nous l'avions annoncée.



Les deux derniers volumes de l'*Histoire d'Angleterre* du docteur Lingard, paraîtront le 1er mars, en anglais, chez Baudry, rue du Coq; en français, chez Fantin, rue des Beaux-Arts.

La rue du Coq s'appellera la rue Valérius au retour de Henri V. On ne vit jamais un conspirateur plus burlesque que ce bandagiste à nom romain. C'est un gros homme à bedaine arrondie, qui mériterait bien une petite scène dans la pièce de M. Cagnard aux Variétés. Il est le locataire de M. Giroux, qui lui offre une indemnité s'il veut résilier son bail, dans l'intérêt général du quartier. Du fond de sa prison, Valérius a répondu que la rue du Coq était sa rue, la boutique n° 11, sa boutique, et qu'il y mourrait bandagiste comme il y avait vécu. Tout cela serait bien comique si ce fier romain n'était père de quatre enfans. Il nous faudrait en France des petites maisons politiques pour les fous du carlisme, pour ceux de la république, et voire même, puisque M. de La Fayette le veut, pour les *enragés modérés*.



Il paraît que les derniers jours de carnaval ont été dans beaucoup de villes de province comme à Paris, une occasion de troubles. Nos correspondans d'Arles nous écrivent que leur ville est en état de siége, par suite de l'assassinat d'un honnête cordonnier, libéral fort modéré, qui revenait d'enterrer Calamentran (Carnaval), selon l'usage du pays, le mercredi des cendres. Nous ne partageons pas cependant l'opinion de ceux qui croyent que la Provence peut devenir une autre Vendée. Il est peu de provinces où un trône entouré d'institutions démocratiques doive avoir plus de partisans que parmi les Provençaux dont, quelle que soit l'opinion, les mœurs sont si républicaines. A Arles, par exemple, nous avons entendu en 1814 la restauration

saluée par les royalistes du cri : *A bas la noblesse !* Quant à l'assassinat du mercredi des cendres, il n'est pas encore prouvé que ce soit un crime politique. Les prochaines élections vont aussi nous révéler la véritable majorité de nos contrées méridionales. Espérons que, malgré la fermentation qui s'y manifeste, le parti vainqueur n'imitera pas la scandaleuse oppression des élections dernières, où nous avons vu le même député qui donne aujourd'hui à la chambre des certificats de civisme aux fonctionnaires du département, se proclamer sur la place publique le candidat de Charles X, et son champion envers et contre tous.



On s'étonne de ne voir figurer M. de Marcellus dans aucune conspiration : M. Valérius lui a volé toute sa gloire, à lui le *tu Marcellus eris.*



Quand les Saint-Simoniens ont vu descendre les croix des églises, ils ont cru que leur Dieu allait enfin avoir son exaltation. Or, comme il n'a pas été question d'eux en cette circonstance, ils en veulent maintenant plus aux libéraux qu'aux catholiques. Lisez leur journal depuis huit jours : Insuffisance du Libéralisme ; Impuissance des Libéraux ; etc., etc. ; tels sont les titres des articles. Les libéraux n'ont pas voulu comprendre que le Catholicisme fût mort. *Indè iræ.* Les Saint-Simoniens ont aussi leur *prenez mon ours.* La Fayette vient de leur répondre.

---

Imprimerie de A. BARBIER, rue des Marais S.-G., n° 17.

# POÉSIE.

## GEORGE *.

L'intérêt fait l'opinion.

La vertu n'est qu'un mot. — Vieille est cette sentence;
Mais elle est toujours vraie. — En effet, plus j'y pense,
Plus je connais le monde, (hélas! pour mon malheur,)
Et plus je vois le vice empreint au fond du cœur:
Le reste est au-dehors. — Examinez les hommes,
Comptez leurs actions. — Voyez ce que nous sommes,
Pauvres humains flétris, gâtés, pétris d'orgueil,
De défaut en défaut nous traînant au cercueil,
Marchands d'orviétan moral ou politique,
Et pour le débiter pleins d'un sang-froid comique;
Accommodant toujours l'honneur à nos besoins,
L'échangeant pour de l'or, digne objet de nos soins;
Trafiquant des vertus comme de marchandise;
Blancs ou noirs, de couleur changeant à notre guise;
Caméléons moraux; êtres froids et fardés,
Ignorans de la chose et sur des mots guindés,
Crimes immaculés; nous voilà tous. — En somme,
Sur la terre il n'est pas peut-être un honnête homme. —
C'est facile à prouver; voyez les actions:
Une seule vaut mieux que vingt réflexions. —

* Cette pièce, que nous insérons par fragmens, malgré la bizarrerie de la versification, est remarquable à plus d'un titre. Nous pensons que l'auteur n'a tracé que des portraits de fantaisie.

(*Note des Rédacteurs.*)

C'était vers le milieu d'octobre; vers onze heures. —
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Dans le Palais-Royal la foule avec fracas
Se ruait, et mêlés, des gens de tous états,
Allaient lisant, parlant, discutant tous ensemble;
Car là chaque matin tout Paris se rassemble.
(C'est l'arche protectrice où Noé mit, dit-on,
Des bêtes d'ici-bas complet échantillon.)
Diplomates, commis, avocats, militaires,
Magistrats, intrigans, échappés des galères,
Tout est réuni là; — c'est le monde en petit. —
Gras ministériels au fidèle appétit,
Pairs aux dix-sept sermens et riches en promesses,
Appointés du budget, soupirans des richesses,
Viennent tous s'exposer dans ce panorama; —
Mais c'est assez parler, amis, laissons cela. —

Un jeune homme passait auprès de la Rotonde :
Son air était morose, il poussait tout le monde,
Ne voyait rien. — Voici d'où venait son chagrin;
La cause était valable. — Il avait le matin
Quitté, mais sans retour, une femme charmante,
(D'extérieur au moins), et quitter une amante
Fait toujours de l'effet pendant une heure ou deux,
Lorsque depuis un mois à peine on est heureux. —
Je n'ai pas pu savoir précisément la cause
D'une brouille si prompte, aussi je me propose
De la lui demander : peut-être qu'il avait
En marchant écrasé la patte de minet; —
Bref, ils s'étaient brouillés, et sa belle maîtresse
En conçut du chagrin (voyez quelle tendresse !)
Peut-être autant que si son chien se fût perdu :
(La femme est bonne au fond, son cœur est méconnu.)
Lui se désespérait; — pourtant, grâce je pense
A l'air vif du matin, sa folle impatience
Se calma par degrés; alors il se souvint
Qu'il n'avait pas mangé : l'appétit lui revint
Sitôt que la fureur tourmenta moins son ame;
Il pensa que, fût-on quitté par une femme,
L'estomac ne suit pas les caprices du cœur,
Et fort de ce penser, chez le restaurateur
Il alla s'établir, plein de philosophie. —
C'est un remède sûr, et sage qui s'y fie !...
Il se dit : Me voilà sans occupation,
Et rien n'est ennuyeux comme l'inaction;

Que faire? ah! ah! voilà le grand point qui m'arrête...
Pas d'amour, car j'en ai cent pieds dessus la tête;
Je veux vivre en garçon. — Voyons donc. — Travailler?...
C'est bien fade!... ah! mon Dieu que je vais m'ennuyer! —
Si je?... non... cependant... j'y suis; la bonne idée!
Je vais solliciter; — la chose est décidée: —
Au fait, pourquoi pas? J'ai... trente amis au pouvoir:
Ils m'accueilleront bien: c'est pour eux un devoir,
Ils me l'ont tant promis! Des compagnons de classes!
(On va vite à présent.) Ils m'ont offert vingt places
Quand je n'en voulais pas. — Certes, dix mille francs
M'iraient bien; ça va même à plus de vingt-trois ans.
Quant au talent, parbleu j'en ai comme tant d'autres,
Je dirai que j'en ai. — J'en connais bien des nôtres
Qu'on a crus sur parole: aussi tout marche... hélas!
Mais qu'importe!... cela ne me regarde pas... » —

Le premier qu'il fut voir était un gai compère,
Toujours frais et dispos, jadis clerc de notaire,
Écrivain de journal, philanthrope brûlant
A vingt francs la colonne, au parler virulent,
Au nom des libertés accaparant les places,
Assez souple, au besoin pratiquant les grimaces,
Mentant bien, se disant un héros de juillet:
Il avait pris le Louvre!... ou la Ville!... de fait,
On l'avait vu, quand la victoire fut complète,
Promener dans Paris une lame discrète: —
Selon lui, il était brave comme un Murat;
Or, on le jugea bon pour faire un magistrat. —
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Le second se disait parfait républicain,
Nouveau Brutus formé pour un nouveau Tarquin,
Rêvant pour se grandir la ruine de la France,
Mettant dans l'anarchie une pleine espérance,
Ne pensant qu'à lui seul, traître prédestiné,
Tartufe politique au pouvoir cramponné; —
A faire un empereur croyant être de taille: —
Bonaparte inconnu grandit sous la mitraille!
Oui, mais Napoléon qui fut chef de l'état,
N'était pas à trente ans un obscur avocat;
Bonaparte à trente ans vainqueur de l'Italie,
Sur des lauriers sanglans fondait sa tyrannie! —

O vertu des Romains! amour de la patrie,
Non, tu n'as pas accès dans une ame flétrie!

L'ambition est forte et tu parles trop bas;
Où l'égoïsme est roi le cœur ne t'entend pas... —
Dans les troubles récens, dans ces jours de contrainte,
Où l'intérêt puissant, plus encor que la crainte,
Changeait la ville en camp et chaque homme en soldat;
Il en fut quelques-uns qui, craintifs du combat,
Pour les protéger, eux, se reposaient sur d'autres;
Et quand leurs intérêts étaient aussi les nôtres,
Otaient le péril seul de la communauté,
Presque tous *gens du monde* et pleins de loyauté! —

Gens du monde fringans si contens de vous-mêmes,
Pavanez-vous, donnez à résoudre en problèmes
Vos paroles d'état avec vos actions,
Vos grands mots de géans et vos dimensions
De nains les plus petits qui soient nains sur la terre;
Vos dévoûmens de loin, et quand vient le tonnerre
Des révolutions, le moment du danger,
Votre fuite soudaine? — il ne faut déroger,
Et d'un fusil grossier salir vos mains si blanches! —
On voit mieux loin du roc les lourdes avalanches!
Et vous vous retirez pour mieux juger les coups. —
De vos tendres moitiés, très-généreux époux,
Il faut à la maison veiller, et pleins de zèle
Tisonner votre feu; quand le chêne étincelle,
Vanter la noble ardeur, vertu d'un citoyen,
Qui vous fait sans péril protéger votre bien. —
Tout est donc vide en vous comme votre langage?
Faux comme le souris peint sur votre visage? —
Tout n'est-il donc en vous, hommes civilisés,
Que replâtrage à neuf de vieux décors usés?... —

On reçut très-bien George, on fut charmant, affable,
Quoique puissant d'un jour on fut pourtant aimable
Autant qu'homme de cour: promesses et sermens,
Rien ne manqua. — (Marchands, gens du pouvoir, amans,
Tous prodiguent les mots, car c'est chose frivole,
Quitte plus tard chacun à manquer de parole.) —
Il partit se croyant assuré du succès. —
(Homme trop confiant ne réussit jamais.)
A peine du salon eut-il franchi l'espace,
Que l'avocat se dit: « Il n'aura pas de place!
Que parle-t-il toujours de la Charte et du Roi? —
Il n'est pas assez chaud. — Eh! oui, certes la loi;
Mais nous la donnerons. — Les lois! la monarchie!...
Cet homme est nul. » — (L'indigne abhorrait l'anarchie!) —

Opinion du peuple, opinion des grands,
Ne peuvent s'allier; tout va selon les rangs. —

Il eut donc un refus de ses amis de classes! —
................ Il était furieux. —
..................................
« Eh bien! morbleu, dit-il, je me ferai carliste. »
Voyez, son désespoir le poussait jusques-là;
Et c'était bien tomber de Carybde en Scylla! —

Pauvre enfant, je le plains; s'aveugler de la sorte! —
Il répéta cent fois: « La vengeance l'emporte,
Et je veux renverser la révolution;
Elle est inique, atroce... hélas! la nation
Souffre de ses excès... c'est une tyrannie
Insupportable!... Encor si des gens de génie
Gouvernaient le pays; mais non, tout marche mal:
C'est une pétaudière... O France! l'animal!
Qui ne veut pas de moi... vil intrigant!... ganache!...
On met tout au pillage... on se bat, on s'arrache
Les places, les honneurs... Certes, on bénira
Comme un héros celui qui nous délivrera...
Tout allait beaucoup mieux... la pauvre cour défunte
Ne faisait pas de mal... Voici que l'on emprunte
Pour payer des soldats: nous serons ruinés,
Battus, partagés, et qui sait? guillotinés
Peut-être!... ô l'avenir!... ô malheureuse France! » —
..................................
Il connaissait monsieur le marquis de Croquette,
Très-fort sur le blason, le wisth et l'étiquette,
Et naguère employé dans la bouche du roi;
Royaliste zélé regrettant son emploi. —
George encor tout bouillant fut le voir le soir même. —
......................................
Ce soir-là le marquis avait réunion. —
Du jeune homme il vanta le zèle et la prudence,
Et chacun le reçut comme sans conséquence. —

Or, lorsque ces messieurs furent tous réunis,
Quand les saluts de cour furent enfin finis,
Une voix s'éleva qui sèche et glapissante
Dans le cercle lança cette phrase agaçante:
« Eh bien! messieurs, voyons, qu'y a-t-il de nouveau? »
Un baron se leva. — C'était un jouvenceau

D'environ cinquante ans, taille mince et petite,
Figure de chafouin, front bas, air hypocrite;
Voix grêle, habit tout noir, cinq décorations,
Au mois de juin encor très-riche en pensions;
Il toussa; — tout à coup se fit un grand silence. —
« Messieurs, dit-il, enfin nous avons la régence. —
Ah! ah! vive le Roi! — Ne m'interrompez pas,
Et surtout, je vous prie, exprimez-vous plus bas
Quand vous manifestez cette joie indiscrète,
Il n'est pas temps de faire éclater la tempête...
Bientôt, nous l'espérons... il faut en attendant
Par nos précautions parer tout accident:
De nos vastes projets la réussite est sûre,
Ne l'exposons donc pas. Déjà Paris murmure,
Dès long-temps la province est à nous; dans six mois
Nous serons délivrés du régime des lois:
Mais il faut conserver nos honneurs et nos places,
Jurer fidélité... ce sont vaines grimaces
Dont Dieu nous saura gré, car qu'importe un serment!
L'intention fait tout. — Bravo! bravo! charmant!
— Vous sentez, plus en nous on a de confiance,
Et plus pour nos projets nous avons d'espérance.
— Oui, oui, très-bien. — Voici, quant à l'extérieur,
Sur quoi nous comptons. — Ah! — Le secours le meilleur
Nous viendra d'Angleterre; et quoiqu'elle balance,
On sait que de tout temps elle a haï la France,
Et nous comptons sur elle: en lui livrant Calais
Elle nous aidera... Montrons-nous bons Français,
Et sacrifions-nous... nous saurons bien reprendre
Ce port... plus tard... D'ailleurs, il ne faut pas s'attendre
A tout avoir pour rien. Ainsi donc, nous aurons
Les millions anglais, nous nous embarquerons
Avec ces bons mylords, pour revenir. L'Espagne
Passera la frontière, et pour cette campagne
Elle aura Perpignan. Au Nord, les Prussiens,
Sans compter les soldats russes, autrichiens;
Ils auront la Belgique, et puis Strasbourg et Lille;
S'il le faut, nous donnons encore une autre ville,
Mais nous sommes vainqueurs, et nous régnons. » — Ici
L'enthousiasme (hélas!) fut au comble. « — Merci,
Dit l'orateur que l'on applaudissait: la France
Verra donc l'avenir coloré d'espérance!
— Ah ça! dit un marquis, plus de concessions
Au parti jacobin; les révolutions
Viennent toutes de là. — Non, certes, dit un comte,
Nos droits du bon vieux temps! Morbleu! c'est une honte

De voir cette roture envahir les honneurs !
Plus rien aux paysans, rien, et tout aux seigneurs !
Non, plus de cette loi révolutionnaire,
De cette Charte infâme à nos destins contraire;
Plus d'égalité vile entre tous les Français,
Plus d'emprisonnement pour dettes, plus de paix
Aux journaux, mais de suite une bonne censure;
Qu'ils ne puissent souiller nos noms de leur ordure !
Et que les roturiers ne puissent pas servir,
Comme officiers s'entend; et qu'il faille fournir,
Au lieu des examens, des titres de noblesse !
Qu'il y ait des couvens, pour que l'on nomme abbesse
Ma fille ainée. — Eh ! mais, j'y suis pris le premier,
Se dit George à part lui, moi qui suis roturier ! » —

Redire mot pour mot les discours fous, les rêves,
Les aberrations de ces dignes élèves
De Pitt et de Cobourg, ce serait à périr :
Avec ces ennuyeux il vaut mieux en finir;
C'est ce que George fit, il se sauva. . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
De George, cette fois, exprimer la fureur,
Nous ne le pouvons pas; — non, c'était de l'horreur. —
« Mon Dieu ! se disait-il, à présent, comment faire ?
A qui donc m'adresser ?... je suis d'une colère !...
O genre humain ! » — Dès lors, il n'avait qu'un moyen
De se venger, écrire ! — Allons, il le faut bien. —
Écrire ! ô Dieu du ciel ! — Il en eut le courage;
Il distilla son fiel, salit plus d'une page,
Et puis enfin trouvant son style assez amer,
Assez emporte-pièce, il se dit d'un ton fier :
Imprimons. — Imprimer ! il ne put jamais faire
Qu'un rédacteur en chef d'un journal somnifère
Daignât pour un instant prêter attention
A son cahier, pourtant beau d'opposition
Et de scandale. — Mais c'était chose minime,
Il eut pour se fâcher cause plus légitime. —

Il vit ce que jamais il n'avait soupçonné,
Des dehors éclatans sur un dessous fané. —
Il vit des gens rusés à phrases bien sonnantes,
Spéculateurs pressés aux passions prudentes,
Exploitant le moment, faisant en mots pompeux
L'éloge des puissans qui travaillent pour eux. —
Il vit de pauvres gens déchus de la puissance,

Qui brisés en un jour dans leur folle espérance,
De leurs rêves sanglans encombraient l'avenir. —
Il vit des gens froissés, n'osant en convenir,
Mais qui croyaient monter plus haut.........
Puis quelques avocats sans talent et sans cause,
Voulant une place où leur nullité repose. —
Puis quelques jeunes gens ne sachant même pas
Ce qu'ils voulaient; — enfin, il vit à chaque pas
L'intérêt, l'intérêt, l'ambition avide
Qui flétrit tout, qui rend notre cœur froid et vide. —

Il se sentit alors un désir entraînant
De se noyer. — « Hélas! se dit-il, maintenant
Que faire en ce taudis? traîner une existence
Dégoûtée et sans but, n'avoir d'autre espérance
Que la mort; en ce cas il vaut mieux en finir.
L'avenir nous effraie, abrégeons l'avenir. » —
Pourtant il réfléchit : — « Je vais quitter la terre,
C'est très-bien; mais enfin, cette paix que j'espère,
L'aurai-je après? la mort découvre un grand secret..
J'attendrai. — . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Certes, quant à mourir, il sera temps encore
Dans six mois; que bientôt le Russe que j'abhorre
Veuille, las de sa glace, usurper nos climats,
Alors il sera l'heure. — Au milieu des soldats,
Aux remparts qu'envahit la bombe meurtrière,
Au milieu des fusils hérissant la frontière,
Je verrai des cœurs chauds d'amour pour le pays :
Et si je tombe, eh bien! mon corps aux ennemis
Fermera le passage, et ma mort sera belle.
Attendons, nous verrons si la France m'appelle! »

ALFRED DESROZIERS.

15 janvier.

# POÉSIE ÉCOSSAISE.



## L'HOTE D'HOLYROOD,

PAR JAMES MACNEAL *.

---

Holyrood, palais depuis si long-temps solitaire, quel hôte vient habiter tes sombres galeries?

— C'est un roi; mais, comme le spectre de Milton, il n'a plus sur la tête qu'une ombre de couronne, hôte digne de ceux qui peuplent mon enceinte, de ces portraits auxquels l'imagination seule peut rendre un moment la vie.



Aussi ai-je à son approche senti frémir sur mes lambris toutes ces images qui ont conservé leurs noms de rois, quoique désormais les limites de leurs cadres soient celles

* Holyrood-House's guest. Extrait du *Scotsman*.

de leur royaume. Elles ont frémi comme si un de leurs descendans, un nouveau Stuart, venait se joindre à elles.



Et moi palais funèbre qui ai ravi ce vieillard aux caveaux de Saint-Denis plutôt qu'aux voûtes dorées de Versailles, je reconnais aussi en lui un digne frère de Jacques, qui préféra comme lui le cilice au manteau royal; roi funeste pour moi, et dont la superstition (*bigotry*) m'a entouré de ruines.



Jacques aussi avait cru à sa toute-puissance, et son mépris des lois compromit même jusqu'à son Dieu seul tout-puissant : par ses ordres ma chapelle, rêve de poète réalisé par un architecte habile, et que Knox lui-même avait respecté dans sa sainte rage contre l'idolâtrie papale, ma chapelle s'ouvrit à un prêtre revêtu du surplis et de la chape romaine!



Mais ce fut le dernier spectacle des pompes payennes de Rome; aux chants proscrits de la messe répondit soudain le cri de la sédition. Le peuple prit d'assaut ce temple profané : il chassa honteusement le prêtre de Baal, mutila les saints catholiques dans leurs niches, et démolissant l'édifice lui-même, fit d'un chef-d'œuvre de l'art une ruine, pour servir de leçon aux rois qui voudraient rendre Dieu complice de leurs parjures.

Une première fois l'exil m'avait donné Charles pour hôte. Les adieux qu'il me fit semblaient éternels, comme s'il emportait de mes débris un trésor d'expérience et de sagesse, comme si Jacques II lui avait apparu ici pour lui révéler les écueils où il avait fait naufrage. Est-ce la fatalité, est-ce l'orgueil qui m'a ramené ce prince que ni les malheurs des autres ni les siens n'ont pu instruire? Était-il écrit que je devais payer au descendant de Louis la dette de Saint-Germain? *

* Nous traduirons dans une prochaine livraison une seconde pièce du même auteur sur le petit-fils de Charles X.

(*Note des Rédacteurs.*)



## LITTÉRATURE ESPAGNOLE.

### QUÉVEDO.

Ce devait être un drôle de corps en son temps que don Francisco de Quévedo : la philosophie, la médecine, la jurisprudence, la théologie, il savait tout; il parlait grec et hébreu, comme les moines de cette époque parlaient latin ; il lisait l'Écriture et les Saints-Pères dans le texte; il faisait des vers ou de la prose à son heure, comme il lui convenait; ou bien de la morale, ou encore de joyeuses histoires. C'est à cela surtout qu'il s'est adonné dans sa jeunesse, avec une licence étrange et merveilleuse, au milieu d'un peuple sévère et réglé; avec une impiété de petit-maître, au milieu de cette société castillanne, compassée et à étiquette, comme un salon de vieille marquise. Pourtant on ne l'envoya pas, que je sache, à la tour de Ségovie; il y a une liberté qui surgit toujours parmi les peuples qui n'en ont plus : celle de la pensée.

La plupart de ses joyeuses histoires, comme il les appelle lui-même, sont adressées à des amis, ou à des hommes influens. Celle que nous citons ici fut envoyée au comte de Lemos, grand seigneur, qui alors tranchait du Mécène,

et protégeait Quévedo ; elle pourra donner une idée de cet auteur, du goût de l'époque, des plaisanteries du temps, et c'est pour cela que nous l'avons choisie ; du reste, nous en avons retranché quelques traits un peu hasardés, je dirais même obscènes, ce qui était pardonnable alors, mais ce qui ne le serait plus maintenant, où les vices étant plus généraux la décence est aussi généralement plus grande ; quant au mauvais goût de certaines phrases, il faut pour l'excuser se reporter à l'époque : Quévedo écrivait en 1608, et il avait deviné le vaudeville tel qu'on le joue aux Variétés actuellement.

AU COMTE DE ZEMOS.

## L'ALGUAZIL,

### HISTOIRE ESPAGNOLE.

..... Advint qu'un jour j'entrais à l'église de S.-Pierre pour y quérir le licencié Calabres : je le trouvai seul avec un homme qui avait les mains liées, mais non la langue, car il parlait beaucoup, et avec des mouvemens de frénésie. — « Qu'est-ce ceci, lui demandai-je ? » — « C'est un homme possédé du démon. »

— « Non pas, s'écria le malin esprit ; ce n'est pas un homme, c'est un alguazil ; d'ailleurs nous autres diables, quand nous sommes dans un alguazil, c'est de force et malgré nous ; vous ne devriez donc pas dire, l'alguazil endiablé, mais le diable alguazilé. Au reste, office d'alguazil et de diable, c'est tout un ; nous autres nous tâchons de

faire damner les alguazils aussi ; nous faisons tous nos efforts pour qu'il y ait des vices dans le monde ; les alguazils se donnent encore plus de peine à cet effet. Nous, c'est pour avoir de la compagnie en enfer ; eux, c'est pour avoir de quoi manger sur la terre. Vous voyez donc bien qu'ils sont encore plus blâmables que nous, car nous du moins ce n'est pas, comme eux, à nos pareils que nous faisons du mal.

« Il y a plus : pourquoi est-ce que nous sommes démons? pour avoir voulu nous élever au-dessus de Dieu. — Pourquoi est-ce qu'ils sont alguazils? parce qu'ils ont voulu descendre plus bas que tous. »

Je fus étonné des reparties de ce diable. Le docteur s'en fâcha, et, renouvelant ses exorcismes, il le voulut rendre muet ; n'ayant pu y réussir, il aspergea d'eau bénite l'alguazil qui se mit à faire des contorsions ; et le diable de s'écrier :

— « Observez bien ceci, seigneur clerc, ce n'est point parce que c'est de l'eau bénite, mais parce que c'est de l'eau qu'il fait la grimace : il n'y a rien qu'il abhorre autant; si de son nom il se nomme alguazil, c'est qu'il y a une *l* de trop au milieu. (Aguazil, qui fuit l'eau.) Voulez-vous mieux savoir en outre qui ils sont, et combien peu ils tiennent des chrétiens? remarquez que parmi le peu de noms maures restés à l'Espagne, se trouve le leur : alguazil est une parole maure ; leur nom ressemble ainsi à leur vie, et leur vie à leurs actions. »

— « Voilà qui est d'une insolence!.... s'écria le licencié furieux. Si nous permettons à ce diable de parler, il va nous dire mille sottises encore, et beaucoup de mal de la justice. La justice, par la crainte qu'elle répand, lui arrache les ames qu'il négocie. »

— « Ce n'est point cela qui me fait agir, reprit le diable, mais avant tout, ayez pitié de moi, tirez-moi de ce corps d'alguazil; je suis un démon de qualité, et je perdrais beaucoup en enfer pour m'être trouvé ici en mauvaise compagnie...... »

...... Le licencié se fâcha tout rouge. Moi, qu'amusaient les subtilités de l'esprit malin, je le priai, puisque personne autre que nous ne l'entendait, de le laisser parler; il y consentit. — Le diable alors :

— « Où il y a des poètes, nous avons des parens en cour. Ce qui est plaisant, c'est la première année de noviciat d'un poète en peine; on lui apporte des lettres pour les ministres, et il croit qu'il n'a plus qu'à aller trouver Rhadamante.

— « Quel genre de peines inflige-t-on aux poètes, demandai-je? »

— « Il y en a de plusieurs sortes, répondit-il, et qui leur sont appropriées; les uns, c'est d'entendre vanter les œuvres de leurs confrères, ou quelquefois même, de les corriger; tel d'entre eux, ayant déjà mille ans d'enfer, n'a pas encore fini de lire son poème à ses envieux; celui-ci qui cherche une rime, il n'y a pas un coin de l'enfer qu'il n'ait parcouru en se mordant les ongles; mais ceux qui sont le plus mal, ce sont les poètes comiques, à cause des infantes qu'ils ont déshonorées, des reines qu'ils ont faites, des mariages inégaux ayant lieu à la fin de leurs pièces, et des coups de bâtons donnés à des hommes honorables, pour finir un intermède; pour ceux-là, ils ne sont pas avec les autres; n'ayant rêvé jamais qu'embrouillemens et qu'intrigues, ils sont placés entre les procureurs et les solliciteurs, gens qui s'occupent spécialement de cela.—L'autre

jour vint un archer, demandant qu'on le plaçât parmi les hommes de guerre ; on lui demanda quel était son office sur la terre, et sur sa réponse que c'était de lancer des traits, il fut envoyé au quartier des écrivains, ce sont ceux qui en décochent le plus. — Un aveugle voulait se loger parmi les poètes, on le conduisit parmi les amoureux : nul de ces gens-là ne voit clair. — Bref, ceux qui viennent par le chemin des sots, nous les plaçons avec les astrologues ; les insensés, avec les alchimistes ; les morts pour maladie, avec les médecins ; et les mauvais ministres, attendu ce qu'ils ont pris, sont logés avec le mauvais larron. — Un aguador qui, disait-il, n'avait jamais vendu que de l'eau pure, fut envoyé avec les marchands de vins ; un de ces hommes qui vendent aux marchés, et qui, disait-il, était damné parce qu'il avait fait passer un chat pour un lièvre, fut envoyé au milieu des aubergistes, attendu qu'ils sont de même.

— « Vous avez parlé des amoureux ; et comme c'est là une chose qui me touche, je désirerais savoir si vous en avez beaucoup. — Nous n'en manquons pas : nous en avons qui le sont de leur argent, d'autres de leurs paroles ; ceux-ci de leurs œuvres, et quelques-uns de leurs femmes, mais ces derniers sont les moins nombreux : ces dames les tourmentent tant, qu'elles leur donnent occasion de se repentir.....

..... » Dans un coin sont ceux qui ont de l'amour pour de vieilles femmes : ils sont enchaînés ; car, sans cela, nous ne penserions pas être sûrs d'hommes qui ont un aussi mauvais goût. Mais, laissant cela, je vous veux dire que nous sommes très-piqués des portraits que vous faites de nous : vous nous peignez avec des griffes, et vous dites

que nous ne sommes pas des aigles : avec des queues, et il n'y a pas de diable auquel on ne l'ait coupée; avec des cornes, et nous ne sommes pas mariés; avec une barbe mal peignée, et il y en a de nous qui en ont une si belle qu'ils pourraient être hermites ou corrégidors.

» Enfin, vous dites communément, quand vous vous habillez : au diable le tailleur! — Il n'y a pas de chose si mauvaise que vous ne nous donniez. Vous donnez au diable un méchant habit, et le diable ne le prend pas, parce qu'il y a des habits que le diable ne prendrait pas. — Vous donnez au diable un étranger, et le diable ne le prend pas, parce qu'il y a tel Italien qui prendrait le diable : la plupart du temps même, vous ne donnez au diable que ce qu'il a, je veux dire que ce que nous avons. »

— « Y a-t-il des rois en enfer, demandai-je? S'il y en a! L'enfer est rempli de grands personnages : que cela pourtant ne vous étonne pas; ils ont bien des chemins pour se damner, et il y a bien des gens qui les y aident : l'un se perd par la cruauté; l'autre par l'avarice, et quelques-uns en se fiant à d'infâmes ministres.

» Ce qu'il y a de bon, c'est que les rois ne viennent jamais seuls, mais toujours avec deux ou trois conseillers, souvent avec toute leur cour, et par fois avec tout leur royaume...

... » Nous avons aussi des marchands et des fournisseurs : un de ceux-ci, étant venu en enfer, et voyant le feu qu'on y faisait, voulut en prendre le chauffage à l'entreprise; un autre voulut y prendre le monopole des tourmens, prétendant qu'il y gagnerait beaucoup...

... — « Et des juges, en avez-vous? — Pourquoi non? C'est la semence qui rapporte le plus de fruit : chaque juge

que nous semons nous rapporte par jour six procureurs, deux greffiers, quatre écrivains, cinq lettrés et six mille négocians. De chaque écrivain, nous recueillons vingt officials : de chaque official trente alguazils; et quand l'année est bonne, elle ne se passe pas sans que nous n'ayons un mauvais ministre.

..... » Pour des femmes, nous en avons tant que nous en sommes fatigués : n'était qu'il y en ait un si grand nombre, l'enfer serait encore une demeure assez passable. » — « Et y en a-t-il plus de laides que de belles? » — « Oui. Quand on peut commettre le péché, on ne l'aime pas; les belles, trouvant à se satisfaire aisément, finissent par s'en lasser et se repentir; les laides, au contraire, ne trouvent pas à pécher, et le desirent. L'autre jour en vint une de soixante-dix ans, qui se plaignait d'avoir mal aux dents, pour qu'on crût qu'elle en avait encore; sa peine fut d'être placée à côté d'un beau jeune homme. »

— « Voilà qui est bien, répondis-je; mais y a-t-il beaucoup de pauvres en enfer? » — « Non. Ce qui fait qu'on se damne, c'est qu'on a quelque chose, et les pauvres n'ont rien. »

— « Bien parlé, dit le licencié » — Et en récompense de toutes ces vérités, il délivra l'alguazil du diable, et le diable de l'alguazil.

*Extrait d'une traduction inédite*, par A. Jubinal.

## SUR LA RELIGION.

Il faut à un État des institutions politiques, à l'homme pour se conduire, des principes de morale; à un pays, il faut des institutions religieuses: douces et tempérées, elles se répandront d'elles-mêmes; elles recueilleront la piété des peuples, les bienfaits de la civilisation, l'amour de la paix, la prospérité des nations; dures et passionnées, elles seront l'objet éternel des attaques justifiées de l'incrédulité, et le mépris des indifférens : leur règne sera dans la force; ou, inutiles et funestes, elles seront repoussées comme ces institutions, qui ne sont en harmonie ni avec le caractère des peuples, ni avec le progrès des temps, ni avec la marche des événemens; exagérées et superstitieuses, ces institutions nourriront l'ignorance des peuples, serviront la tyrannie, favoriseront la turbulence du clergé, et ouvriront ainsi une source féconde de troubles et d'agitations.

Depuis que l'homme, incliné dans le sanctuaire de sa conscience, a rendu hommage à son créateur, la religion, qui a pour but de donner à ce sentiment un objet extérieur et public, a été marquée chez diverses nations et à diverses époques de ces trois caractères différens, et a

ainsi influé d'une manière différente sur la destinée des peuples.

Ses résultats heureux ou funestes ont toujours été appréciés et jugés par la raison publique de ces mêmes peuples, dont elle réglait la mesure de félicité, et son triomphe ou sa décadence a été la conséquence sinon immédiate, du moins inévitable des arrêts de ce tribunal.

Toutes les fois que pur et sublime, comme le sentiment qui avait fait son origine, son empire a été dans la raison de l'homme, et son influence dans la douceur de sa morale, elle a captivé tous les cœurs droits, soumis toutes les sages volontés, et n'a trouvé que des ennemis intéressés et de mauvaise foi : et si, fidèle aux vertus simples et modestes de son berceau, lorsqu'elle aura conquis des rois et des empires, elle ne dépasse pas les bornes légitimes de sa puissance, et ne se jette pas sur le terrain des passions humaines, pour lutter et se briser avec elles, elle sera immense par sa durée.—Devenue la tradition de la plus sublime pensée de l'esprit humain, elle sera immortelle comme lui; elle ne traversera les âges que pour rajeunir et se fortifier de nouveau. Revêtue de la force de la vérité, dépositaire de la sagesse des peuples, elle assistera à toutes les grandes catastrophes sans en être ébranlée, parce qu'elle sera restée étrangère à toute intervention humaine. Mais que ravalée au rôle d'intrigante, et traînée dans les cours des rois, pour y couvrir la cupidité et l'ambition, elle perde la simplicité de ses mœurs et la pureté de ses exemples, le bon sens public l'abandonne, elle a à lutter contre ses propres principes; elle se déchire bientôt elle-même : ses lambeaux se heurtent et se détruisent encore; elle n'est plus que trouble, division, guerres acharnées.— Elle dis-

paraît enfin, après avoir tourmenté le monde, et ne quitte l'arène qu'après l'avoir long-temps ensanglantée.

Telle semble devoir être la destinée du Christianisme, d'une religion qui, oubliant sa maison céleste, regarde la terre comme son partage ; et se mêlant aux affaires d'ici bas, doit subir le sort de toutes les choses humaines qui passent.

Chez les Juifs, la religion et la législation était une, le souverain et le pontife furent souvent le même homme. Aussi quelle stupide ignorance d'un côté! quel despotisme de l'autre! Quels préjugés, et cependant quelle remuante et infatigable indocilité!

Un régénérateur vint, annonçant solennellement à ses nouveaux prosélytes : *mon royaume n'est pas de ce monde :* il a par cette sentence marqué la grande division qui doit séparer la religion et l'État, le pouvoir et l'action religieuse, les choses saintes et les affaires humaines, le prêtre et l'homme du siècle.

Cette démarcation, clairement établie, pouvait seule assurer quelque succès aux nouvelles institutions, et prouvait toute l'habileté du fondateur. Cette religion naissante, il est vrai, en empruntant aux plus grands philosophes la sainteté de leur morale, prétendit remplacer le fonds grossier des superstitions juives par un ensemble de faits non moins extraordinaires, et qui semblaient n'être que le complément des premières; mais, débarrassée de toute protection, détrônée pour ainsi dire, épurée par les maximes des Platon et des Socrate, elle reprenait cette douce influence sur la volonté libre de l'esprit humain, elle retrouvait cette sympathie naturelle avec l'homme de bien; elle jetait de profondes racines. Du fond de la re-

traite, elle pénétra dans les palais, et se para bientôt de la pourpre des Césars.

Surprise elle-même de ses succès, elle crut que rien ne pouvait résister à son éloquence; elle devint fanatique. Elle crut que rois, sujets, richesses, honneurs, empires, devaient être son domaine, tout *pour la plus grande gloire de Dieu*; son zèle ardent et pieux ne fut plus qu'une ambition démesurée. Bientôt, son désintéressement accumula les richesses; son abnégation évangélique raffina sur les inventions du siècle pour rassembler autour d'elle, tout ce que les grandeurs et la mollesse avaient de pompeux et de recherché : elle n'eut plus, pour organe, en prêchant la pauvreté apostolique et la modestie chrétienne, qu'une hypocrisie révoltante, qui présentait un absurde contraste d'exemples et de préceptes. Ce qu'il y a de saint dans sa doctrine et de respectable dans son culte, fut tour à tour prostitué pour agrandir sa puissance et grossir ses trésors.

Après plusieurs siècles d'intrigues et d'une lutte honteusement soutenue, elle se hissa enfin sur un trône. Rome fut le siége de ce monstrueux assemblage du pouvoir spirituel et temporel, de l'Église et du monde, du ministre et du souverain! Rome, qui avait vu les vertus des Caton et des Brutus, et les beaux jours de la république, fut le théâtre de la tyrannie d'un *prêtre*, et des menées ambitieuses d'un clergé despote et libertin!

Tout ce que le fanatisme comptait de plus célèbre sur le continent, fut appelé à être le soutien de cette ridicule royauté : les uns (les notables) se nommèrent cardinaux; les autres, innombrables, formèrent sous le nom de *Jésuites*, une compagnie justement fameuse, dont la devise bien

connue est *hypocrisie-domination*, et la mission d'étendre à tout prix l'empire du nouveau maître, sur les ruines des trônes et des peuples. Et, le dirai-je à la honte de ces siècles, le genre humain avait tremblé sous les foudres de Jupiter Olympien, le monde presque entier trembla sous celles d'un *pape*!

Que de pays en effet envahis par leur ardeur ambitieuse, et bouleversés par leur système! que de guerres et de divisions allumées par leur voix incendiaire! que de sang généreux versé par leurs intrigues sacriléges! N'a-t-on pas vu, la postérité aurait peine à le croire; n'a-t-on pas vu des expéditions chevalières s'organiser, et des armées entières se coaliser pour aller, en ensanglantant des mers éloignées et en dévastant des contrées d'un autre hémisphère, faire reconnaître, par le meurtre et tous les excès de la guerre, une religion qui n'avait dû ses premiers succès qu'à son humilité pacifique et à la persuasion!

Quelle lâche cruauté n'a pas été exercée aussi envers les incrédules qui ne voulaient pas renoncer à leur raison, pour croire, et envers les apostoliques qui proclamaient la liberté de conscience et la réforme des abus crians de l'église triomphante! Les emprisonnemens, les spoliations, le fer et la flamme furent tour à tour employés par les grandes inquisitions d'Espagne et d'Italie. La religion était devenue un guet-apens, ses ministres des bourreaux, et sa persuasion la torture.

Il serait trop long et trop pénible de rapporter les troubles, les factions, les ligues, les guerres et les malheurs de toute espèce dont l'ambition religieuse a affligé le globe. La terre qui nous porte est sillonnée en tous sens par les

revers et les débris des nations victimes des fureurs et des divisions religieuses.

Cependant, peu à peu, cette religion dont les maximes étaient si belles et l'action si déplorable, qui s'annonçait la bienfaitrice du genre humain, et qui n'en était que le fléau, cette religion, dis-je, perdit son crédit et l'amour des peuples : l'homme raisonnable secoua le joug de vaines superstitions, et arracha le voile d'hypocrisie qui couvrait l'ambition de ses ministres : il sépara la cause de la vérité et d'une saine morale, de celle d'une secte d'hommes tyrans et tyrannisés eux-mêmes par toutes les passions.

Aujourd'hui, et depuis long-temps, elle existe encore cette religion ; froide comme la cendre des tombeaux, elle ne produit plus aucun de ces sentimens généreux et nobles qui donneraient la preuve de son existence ; elle est morte dans tous les cœurs : ce n'est plus, il faut l'avouer, qu'une momerie jouée par quelques prêtres intrigans, sous la protection des tyrans, et que le règne de la liberté repousse déjà de nos mœurs et de nos places publiques. Le parti désappointé s'agite, mais il tourne autour du précipice où disparaîtra pour jamais le cèdre romain avec toutes ses ramifications.

Telle est l'histoire du Christianisme ; telle est la part immense qu'il a eue dans les malheurs des peuples ; triomphant et adoré, tant que ses progrès ont consolidé la paix des nations et proclamé la liberté de conscience, méprisé et repoussé lorsqu'il s'est environné d'éclat et de grandeur, impuissant lorsqu'il a voulu être un pouvoir et s'armer du glaive.

Qu'elle était belle à son berceau, cette religion ! ô Jérusalem, qu'as-tu fait de ta beauté ?.... L'ambition et le fa-

natisme l'ont prostituée. Maintenant ce n'est presque plus qu'un cadavre..... Elle s'éteint par la sentence même de celui qui l'a fondée, « Celui qui sème avec le monde, recueillera avec le monde. » Il n'en restera à l'homme sage que quelques croyances ineffaçables, éclairées par la raison, indépendantes de la forme du culte, et seules nécessaires à son bonheur, parce que seules elles peuvent le diriger dans le chemin de la vertu et le ramener à son point de départ, à sa destination, l'auteur et le conservateur de son être.

CATTREUX.

---

# DE LA POÉSIE CHEZ LES FEMMES.

DEUXIÈME ARTICLE.

Dans notre siècle quatre femmes me semblent remplir de leur talent et de leur gloire les annales poétiques de la littérature française. L'une, dont les yeux sont tristes, et dont la bouche a parfois un sourire amer, m'apparaît rêvant sur un tombeau. On dirait qu'elle évoque le génie d'un être qui n'est plus, et de temps en temps sa lyre résonne quelques inspirations qu'elle a reçues. Cette femme qui s'inspire ainsi sur un tombeau, est madame Valmore, et c'est madame Dufrénoy que le tombeau renferme. Dufrénoy, Valmore, cœurs sympathiques qui éprouvèrent les mêmes sentimens, voix émules qui chantèrent les mêmes plaisirs et les mêmes peines, et qui sembleraient n'avoir formé qu'un même son, si la première ne nous avait enivrés d'une plus pure harmonie.

Son livre est plein d'un doux mystère,
Plein d'un bonheur de peu d'instans :
Il rend à mon lit solitaire
Tous les songes de mon printemps.

Les dieux, qu'au bel âge on adore,
Voudraient-ils revoler vers moi?
Veille, ma lampe, veille encore:
Je lis les vers de Dufrénoy.

Ainsi parle Béranger, et personne plus que lui ne voudrait être surpris par les ténèbres au milieu d'une lecture qui pénètre et émeut si vivement. Et là ne sont point de fades lamentations inpirées par le mot plutôt que par le sentiment d'amour : c'est l'histoire d'une ame passionnée qui a besoin de se répandre au dehors, et qui, pour peindre ce qu'elle sent, saisit avec force les pinceaux de la poésie. Chaque livre des élégies de madame Dufrénoy est l'épisode de sa vie, et chaque élégie est l'expression d'un sentiment. On le suit pas à pas dans chacun de ses vers. Tantôt l'on voit la jeune fille ardente se livrer aux illusions de l'amour, puis bientôt pleurer avec amertume l'illusion trompée; tantôt l'amie sensible et fidèle aider de son expérience une amie prête à s'égarer comme elle; tantôt la fille reconnaissante et la mère bonne et tendre reporter tout ce qu'elle avait d'amour dans le cœur sur les deux êtres qui nous sont le plus cher au monde. Partout ce qu'on lit est d'une femme, ce qu'on lit a été senti; on ne soupçonne point l'auteur, l'on relit sans cesse parce que tout cela est vrai, parce qu'il semble qu'on a éprouvé tout cela, et ravissante de grâce et de laisser-aller, madame Dufrénoy réalise la femme-poète que je rêvais naguère.

Madame Valmore, poète par sentiment comme madame Dufrénoy, paraîtrait avoir hérité de sa lyre. En l'entendant vous vous souvenez que de pareils accens ont déjà

frappé votre oreille; mais vous vous souvenez aussi qu'ils arrivaient à votre ame plus puissans d'émotion, plus doux de mélodie. Vous reconnaissez bien les mêmes sentimens; mais ils étaient peints avec plus d'abandon et de franchise. Le cœur de madame Dufrénoy s'échappait en poésie, et elle était poëte, parce qu'elle était amante, fille, mère, épouse, et que chaque passion, en frappant sur son ame, en tirait de sublimes accords. Quant à madame Valmore, loin de moi de penser qu'elle cherche toujours à sentir pour faire de la poésie; mais quelquefois elle approche de ce défaut : quelquefois sa marche est embarrassée, et elle a souvent besoin de rimer des vers, en attendant que la pensée vienne. On dirait un musicien qui prélude par quelques accords insignifians à un motif délicieux. Ecoutez cependant des choses pleines de grâce et de sensibilité; écoutez le commencement d'une élégie sur l'*absence*, dont le titre est vieux, dont les vers sont neufs d'originalité :

L'avez-vous rencontré? guidez-moi, je vous prie;
Il est jeune, il est triste, il est beau comme vous,
Bel enfant : et sa voix, par un charme attendrie,
De la voix qui l'accueille est l'écho le plus doux.
Oh! rappelez-vous bien. Sa démarche pensive
Fait qu'on le suit long-temps et du cœur et des yeux.
Il vous aura souri; de l'enfance naïve,
Naïf encore, il aime à contempler les jeux.

Puis la jeune fille s'adresse à un vieillard dont *il* aura sans doute secouru la misère.

Ailleurs madame Valmore peint le *pressentiment*, et dit, après avoir décrit les jeux de son enfance :

Un jour dans ces jeux pleins de charmes
Je cessai tout à coup de trouver le bonheur.
J'ignorais qu'il fût une erreur,
Et pourtant je versai des larmes.
En revenant, je ralentis les pas,.
Je remarquai du jour le feu prêt à s'éteindre,
Sa chute à l'horison qu'il regrettait d'atteindre;
Mes compagnes dansaient, moi je ne dansais pas.....
Un mois après, j'errai dans ce lieu solitaire;
Hélas! ce n'était plus pour y chercher des fleurs!
La mort m'avait appris le secret de mes pleurs,
Et j'étais seule au tombeau de ma mère!...

Je le vois, d'aussi jolis vers font tomber ma critique. Pourquoi d'autres pages lui donnent-elles raison?

Sur les pas de madame Valmore et de madame Dufrénoy, qui ne séparèrent jamais la modestie de la femme du talent du poète, voyez venir maintenant cette jeune et belle fille au regard audacieux, à la démarche haute. Ne diriez-vous pas une pythonisse ou une divinité de la Grèce, ou plutôt ne vous figurez-vous pas une druidesse s'avançant avec fierté vers le peuple dont sa voix va fixer le destin? Elle aussi semble peser dans ses mains le sort des Français, et dans son orgueilleuse présomption elle va s'écriant par toute la France :

Oui, de la vérité rallumant le flambeau,
J'enflammerai les cœurs de mon noble délire.
On verra l'imposteur trembler devant ma lyre;
L'opprimé, qu'oubliait la justice des lois,
Viendra me réclamer pour défendre ses droits;
Le héros, me cherchant au jour de la victoire,

Si je ne l'ai chanté, doutera de sa gloire;
Les autels retiendront mes cantiques sacrés,
Et fiers après ma mort de mes chants inspirés,
Les Français, me pleurant comme une sœur chérie,
M'appelleront un jour Muse de la Patrie.

Eh quoi! est-ce bien une femme que nous venons d'entendre? est-ce bien une Française du dix-neuvième siècle? Comment mademoiselle Delphine Gay a-t-elle pu se faire assez d'illusion, s'en imposer assez à elle-même pour livrer au public de pareils vers? Oh! qu'elle se hâte de se désabuser : le flambeau de la vérité luit encore; l'imposteur ne tremble pas devant la lyre d'une femme, ce sont les avocats qui plaident pour l'opprimé; le héros ne la connaît pas, et se couvre de gloire; aux églises on ne sait point ses cantiques, et les Français, refusant la fraternité qu'elle leur offre si lestement, ne se trouvent point du tout honorés que *leur sœur chérie* soit si orgueilleuse. Ils la plaignent cependant; car c'est chose triste que de voir un beau talent taché par un tel oubli de soi-même. Chez un homme la fatuité d'auteur inspire de l'aversion, chez une femme, de la pitié. Ce qui surtout est pénible, c'est que cette continuelle et suffisante préoccupation d'elle-même suit mademoiselle Delphine Gay dans le choix de ses sujets poétiques. Madame Dufrénoy, madame Valmore ne se sont jamais imaginé de choisir une matière de vers; elles écrivaient, parce qu'elles avaient besoin de dire ce qu'elles avaient dans le cœur. Mais mademoiselle Delphine Gay interdit à sa muse toute révélation qui pourrait trahir un sentiment de son ame; elle prend soin de raconter les impressions de tout le monde, excepté les siennes. Oh! ce

n'est point là la poésie de Lamartine. Je ne sache presque qu'un seul morceau où elle semble avouer à mi-mot le bonheur d'être belle ; il a pour titre : *le malheur d'être laide.* Du reste, il serait injuste de le nier, les beaux vers coulent de sa plume avec aisance. Le nombre y est toujours soutenu, la période est sonore, et l'art est toujours là pour dorer la pensée. Au milieu de quelques petits poèmes et fragmens de poèmes, il en est un surtout, délicieux de sentiment, qui a ravi tous les esprits : c'est *la Veuve de Naim.* Chaque vers est empreint de cette couleur biblique qui nous enchante dans les saints livres ; il y règne une simplicité trop souvent étrangère à mademoiselle Delphine Gay !... Si j'osais, je lui donnerais le conseil de penser un peu moins à elle, pour que le lecteur pût y penser avec plus de plaisir ; ou, si je ne craignais de lui proposer une rivale pour modèle, je lui mettrais en main les poésies de madame Tastu.

Madame Tastu ! Que ce nom réveille de souvenirs ! Madame Tastu ! c'est-à-dire une épouse bonne et fidèle comme aux premiers temps du monde, et qui, avant de céder à ses inspirations lyriques, s'adresse à elle-même ce que son *Ange gardien* adresse à toute femme :

As-tu réglé dans ton modeste empire
Tous les travaux, les repas, les loisirs ?
Tu peux alors accorder à ta lyre
Quelques instans ravis à tes plaisirs.
Le rossignol élève sa voix pure ;
Mais dans le nid du nocturne chanteur
Est le repos, l'abri, la nourriture...
Femme, crois-moi, je conduis au bonheur.

Madame Tastu ! c'est-à-dire une tendre mère qui, heureuse de son talent, voudrait par moment aplanir la carrière aux pas de son fils, tenter l'avenir pour assurer le sien, et lui offrir l'appui de son nom... mais qui, presque repentante, dépose sa lyre aux pieds de son lit, et écoute encore l'*Ange gardien* lui dire :

Vois ce berceau, ton enfant y repose;
Tes chants hardis vont troubler son sommeil.
T'éloignes-tu ? ton absence l'expose
A te chercher en vain à son réveil.
Si tu frémis pour son naissant voyage,
De sa jeune ame exerce la vigueur :
Voilà ton but, ton espoir, ton ouvrage...
Femme, crois-moi, je conduis au bonheur.

O la touchante idée que celle de cet esprit immortel, gardien sacré de notre destinée, qui dès le berceau réprime l'ardeur des vœux confus d'une ame ambitieuse, et semble mesurer à la femme le temps qu'elle doit consacrer à la poésie ! O touchante profession de foi d'une épouse et d'une mère qui craint qu'en parlant d'elle on dise seulement : « Elle fut poète, » et sent que ses plus beaux titres ne sont point là. Avec de tels sentimens, madame Tastu se serait fait pardonner ses vers, même dans un temps où l'on ne pardonnait point à une femme de penser. Aujourd'hui, qu'elle reçoive les remercîmens et les éloges de tous ceux qui l'ont lue et ne l'ont point quittée sans la relire. Car ses accens jettent l'ame dans une douce rêverie, dont elle a peine à s'arracher ; quelquefois on croit lire une méditation de Lamartine, et Lamartine fait rêver

long-temps. Que dire de plus? Je pourrais louer le vers harmonieux et souvent énergique de madame Tastu; mais quelle louange, après avoir applaudi au sentiment qui préside à toutes ses poésies? Citons plutôt.

Une femme va mourir. Elle est jeune, elle est mère. Sa pensée se reporte avec angoisse vers sa fille :

Et toi, ma fille, à mon amour si chère,
Tu connaîtras de précoces douleurs
Quand vainement tu chercheras ta mère,
Quelle autre main saura sécher tes pleurs?
Ciel! qu'ai-je dit? moi de toi séparée!
Au doux aspect de tes traits ingenus,
Au son naïf de ta voix adorée,
Mes sens glacés cesseraient d'être émus!
Je ne pourrais à l'âge où se déploie
De la raison la première clarté,
Voir à la fois, palpitante de joie,
Naître ta grâce et fleurir ta beauté! etc., etc.

Que j'aime encore à surprendre sa pensée errer fugitive des jours passés aux jours présens, tandis que son regard suit tristement la marche rapide de l'aiguille qui va marquer le dernier jour de l'année.

Je tremble avec elle, quand sur le bord d'un ruisseau elle cherche à lire son destin dans le sort d'une feuille de saule qu'elle a livrée au courant de l'onde capricieuse.

Avec elle je ne veux plus espérer, quand elle dit à l'espérance un éternel adieu.

Sa *Mendiante* m'arrache des larmes. Je vole à son secours.

Je me reconnais, moi jeune homme, quand elle me peint la mort, à mon âge, comme un jeune ange au maintien triste et doux, et au sourire séduisant.

Et quand plus bas elle fait un retour sur elle-même et soupire ce dernier chant si triste :

Quoi! je mourrai! quoi! le temps à sa suite
Amènera l'irrévocable jour,
Le jour muet et sombre où sans retour
S'arrêtera ce cœur qui bat si vite.
Oui! quand les biens que garde l'avenir
Me chercheront, j'aurai quitté la terre!
Comme au vallon, une fleur solitaire
Se fane et meurt, laissant pour souvenir
Quelques parfums et des feuilles légères,
Faibles jouets des brises bocagères, etc., etc.

Oh! quand j'entends ces soupirs de sa lyre mélancolique, je vois venir sa fin d'un œil plein de regrets; mais d'un œil radieux je vois l'immortalité pour ses chants.

Je le sais, quelques noms encore seraient peut-être dignes de se joindre à ceux que je viens de citer; déjà même plusieurs bouches ont prononcé celui de madame Waldor. Mais j'ai dû envisager les femmes qui jusqu'ici, comme poètes, ont occupé et occupent encore un rang certain et sanctionné par le temps dans la littérature du dix-neuvième siècle. Que j'aie bien ou mal rempli ma tâche, je me félicite d'avoir trouvé dans la lecture seule des ouvrages de mesdames Dufrénoy, Valmore, Gay et Tastu, un plaisir vrai, une pure jouissance.

P. Daubrée.

# LA RÉVOLUTION DE L'OPÉRA.

*De minimis non curat prætor!* Ce latin-là ne saurait s'appliquer au ministre de l'intérieur, il s'occupe de tout, des petites choses comme des grandes; c'est lui qui sauva la Chambre des pairs en décembre, c'est lui encore qui vient de sauver l'Opéra. Ne désespérons donc de rien, le tour de l'Académie française viendra sans doute après celui de l'Académie royale de musique; puis enfin le tour de nos grands corps politiques, etc. Déjà une loi d'élection ne nous prépare-t-elle pas une Chambre des députés digne de juillet, et la Chambre haute, dont le jeune ministre fait partie, n'est-elle pas tellement sûre d'être régénérée par son soin filial qu'elle a dû devoir rappeler à l'ordre un de ses membres qui avait osé supposer trois fois *qu'elle pouvait mourir!* N'irritons pas les impatiens qui veulent trois ou quatre révolutions à la fois : contentons-nous d'abord de celle de l'Opéra.

Admirons un moment la tranquillité de feu M. Lubbert, qui ayant survécu six mois au bouleversement de la monarchie carliste, se plaisait à croire à l'éternité, ou à la légitimité, si l'on veut, de son règne ; c'est bien le cas de regretter le mot d'une de nos chroniques : *nos canimus surdis.* Nous avions averti M. Lubbert, nous lui avions nommé son rival, celui qui devait le détrôner et qui avait déjà débarqué avec Pinon, comme Guillaume III à Torbay. Mais

M. Lubbert était le seul roi dramatique qui ne fût pas abonné au *Mercure* : au *Mercure*, le plus ancien allié de l'Opéra : au *Mercure*, qui naquit avec lui, et comme lui mythologique sous le grand monarque, et qui, malgré son origine et son nom, a libéralement adopté toutes les littératures, comme l'Opéra toutes les danses et toutes les musiques. Maintenant que le vainqueur profite de la faute du vaincu et s'entoure de journaux, bons conseillers, sans qu'on puisse lui appliquer la devise fatale de *nos canimus surdis*, quoiqu'il y ait d'excellentes raisons pour cela.

Nous avons une vieille rancune contre M. Véron, qui avait élevé autel contre autel, et qui avait embauché plusieurs de nos collaborateurs dans la *Revue de Paris*; mais notre impartialité nous force à rendre justice à un adversaire aussi redoutable. Nous connaissons son activité, son industrieuse imagination, ses talens d'administrateur, son esprit dégagé de toute prévention et de tout préjugé, son goût exquis d'éclectisme qui lui a permis de grouper autour de lui, en littérature, tous les contrastes, toutes les oppositions, toutes les antipathies même : nous sommes prêts à le louer, directeur de l'Opéra, comme s'il était entré à ce nouveau théâtre par la porte du *Mercure* et non par celle de la *Revue*.

Trois théâtres sont indispensables à Paris, aussi indispensables qu'une Charte : le grand Opéra, l'Opéra-Comique et le Théâtre-Français. Maintenant, que le ministre fasse quelque chose pour le Théâtre-Français, et ne le laisse pas comme un vieillard décrépit, tendant la main au coin d'une borne de la rue Richelieu, *date obolam Belisario.*

K

# CHRONIQUE THÉATRALE.

GRAND-OPÉRA. — Il n'y aura plus d'Académie royale de musique, comme il n'y a point de chargé des beaux-arts; une heureuse révolution s'est faite dans ce ministère dansant et chantant: M. Lubbert, qui, pour avoir rendu des services à notre premier théâtre, s'était ressenti des influences du vicomte Sosthènes, est remplacé par M. Véron, homme d'esprit et de capacité, directeur de l'un de nos premiers recueils littéraires. M. Lubbert avait le tort de traiter l'économie en intrue, et de grossir encore l'énorme budget de son administration grevée de sinécures et de prodigalités patentées; mais s'il donnait des soins coûteux au matériel du théâtre, il ne s'occupait guère du personnel, et mademoiselle Taglioni était pour lui de même force que mademoiselle Noblet; sous son règne aristocratique, les intrigues de cour se mêlaient à celles des coulisses, et on voyait un général jouer le rôle de maître des ballets. M. Véron en arrivant à cette direction importante, non seulement pour nos plaisirs, mais pour le commerce de Paris, apporte avec lui des vues neuves et hardies; ses antécédens, comme chef de plusieurs entreprises en plein succès, sont des garanties honorables pour cette nouvelle exploitation qui demande à la fois de la conception, de la fermeté, de l'audace et une subvention. Il avisera sans doute au moyen d'augmenter les revenus en diminuant les frais. Enfin, M. Véron, qui sait juger par l'oracle infaillible du public, tirera bon parti du goût exquis que nous lui connaissons et ne continuera pas la restauration de l'Opéra;

son programme érigera sans doute en principe que la bonne musique doit être bien chantée, et que la danse n'a pas besoin de titres de noblesse.

Vaudeville. — *Le Noble et l'Artisan*, comédie en deux actes. — M. Souques, auteur du *Chevalier de Canolles*, avait sous le titre d'*Orgueil et Vanité*, développé en cinq actes le contraste rebattu de la noblesse et de la roture aux prises dans une famille, et au milieu des intérêts domestiques les plus chers. C'était un replâtrage du *Glorieux* de Destouches. MM. Théodore Anne et Réné ont transporté des Français au Vaudeville cette comédie réduite en deux actes et rajeunie par quelques couplets. Les scènes dramatiques ont produit de l'effet comme il a douze ans, et Bernard-Léon a échauffé de sa verve les froides longueurs qui avaient échappé aux coupures. Cette reprise a fait plaisir parce qu'elle frappe un ridicule bien vivace. On parle d'annoblir M. Dupin.

— *Le Marié*, un acte. — On pourrait dire moins d'un acte, car la première partie a semblé si inconvenante qu'on n'a pas laissé finir les amours et les infidélités des deux époux. Le parterre a tué un mort.

— *Le Bal d'Ouvriers*, un acte. — Tous les genres sont bons, surtout celui qui amuse et fait rire; car Rabelais dit que le rire est le propre de l'homme. Brunet a balancé Talma. Ce bal donné dans la mansarde d'une blanchisseuse, au profit des Polonais, moyennant deux francs par personne, comme au service de Kosciusko, réunit parmi des ouvriers et souscripteurs de la petite propriété, une grande dame et un élégant déguisés qui s'intriguent mutuellement et finissent par s'épouser. Cette invraisemblance de bonne et franche gaîté a réussi de gros rire; on s'y moque un peu de la Chambre et du juste milieu. *Plaudite cives.*

— *Madame Dubarri*, vaudeville, trois actes. — Le triomphe de *Marie Mignot* semblait devoir être unique dans les fastes du Vaudeville. M. Ancelot lui a donné un pendant

qui, certes, aura la préférence sur la plus classique tragédie de l'auteur; M. Ancelot est un poète tout spirituel. Mais pour rendre à César ce qui est à César, il faut dire que le sujet de cette charmante nouveauté est pris tout entier d'un roman intitulé *le Chancelier et les Censeurs*, mal écrit comme tout ce qui sort de la plume de M. Langon, mais remarquablement conçu et jeté en moule. On peut même avancer que la Dubarri du roman vaut celle des *Mémoires* qui resteront modèles. C'était une action intéressante que cette pauvre ingénue, enlevée pour le Parc-aux-Cerfs, concurrente malgré elle avec la favorite, et reconnue fille du roi, tandis que, par les machinations de la police-Sartines, son amant était enfermé à la Bastille. Donner une analyse de ce bijou dramatique, ce serait le déflorer; mieux vaut renvoyer au roman, aux Mémoires et à la pièce elle-même, qui perpétuera la vogue au théâtre si habilement dirigé par M. Etienne Arago. Voilà, ce me semble, un drame historique en miniature, remplissant toutes les conditions du genre, peinture de mœurs et de personnages. On reconnaît cette comtesse si *bonne fille*, assemblage de vertus naturelles et de vices d'emprunt; ce Louis XV, si faible et si aveuglé par la courtisanerie; ce Richelieu si fier, et ce Maupeou si plat; oui, c'est une parfaite imitation pour laquelle il a fallu tout le talent qu'on ne met pas dans de prétendues créations rimées. M. Ancelot fera la fortune du Vaudeville en même temps que la sienne.

Variétés. — *M. Cagnard*, ou *les Conspirateurs du jour*, vaudeville en un acte, de MM. Brazier et Dumersan. — Il y a des gens qui nous crient à tue-tête, qu'il faut ôter la politique du théâtre, sans réfléchir que cela est impossible, vu que notre société française sue maintenant la politique par tous les pores; et que, d'ailleurs, depuis long-temps on a mis le théâtre dans la politique; voyez plutôt M. Capelle! — Et puis, en conscience, est-ce donc quand on trouve chaque matin une révolution toute faite, qu'on se peut jeter tout entier dans une œuvre d'art, de poésie ou de morale? Non que je sache : il fallait être M. Scribe,

pour oser donner présentement la *Famille Riquebourg*.

Et ces réflexions s'appliquent merveilleusement à la pièce nouvelle : on a reproché aux auteurs la singulière façon dont ils se plaisent aux allusions politiques : il nous semble qu'on a tort; car ils ont compris en cela la marche actuelle de l'esprit public. Aussi faut-il voir comme ils ont jeté le quolibet à pleines mains! — Il y a là une bonne et franche figure de savetier, large dérision de cette haute république qui *allait les pieds dans le sang et la tête dans la gloire :* puis un type de citadin égoïste, aristocrate en bonnet de police, qui juge les bienfaits d'un gouvernement d'après la vente; puis une joyeuse commère qui aime le grand Napoléon! le grand! vous savez; celui qui a fait tuer trois millions d'hommes, pour jouer aux échecs avec des pions vivans!... Là enfin se trouve aussi M. Cagnard; M. Cagnard qui est de tous les partis, bonapartiste à son heure, doctrinaire faute de mieux, et royaliste quand il ne peut faire autrement. Joignez à cela, une jolie femme déguisée en homme, des couplets à l'avenant, des épigrammes pour tout le monde : voilà la pièce; elle a eu un succès complet. Quant à l'intrigue, c'est si peu de chose qu'elle ne mérite pas l'analyse.

Au fond de tout cela pourtant, il y a une grande vérité qu'Odry nous débite à propos de rois, j'allais dire à propos de bottes : c'est qu'à présent on ne peut plus trouver de souverains, parce que depuis qu'on est *éclairé, on s'est aperçu que le jeu n'en valait pas la chandelle.*

NOUVEAUTÉS. — *Les Jumeaux de la Réole*, drame en trois actes et en sept tableaux. — Les Jumeaux de la Réole! qui dit cela, dit toute une longue histoire, pleine de combats, de pensées généreuses, et de bienfaits; toute une vie d'homme, à deux, commencée, poursuivie, achevée en même temps. Et comment achevée, grand Dieu! Avec les balles de quelques soldats, par jugement d'un conseil de guerre.

Pauvres frères! Eux qui n'avaient jamais rêvé que le bonheur de la France; qui en 93 avaient porté publiquement le deuil de Louis XVI; qui plus tard refusèrent à

l'empereur le concours accordé au premier consul; eux si retirés et tranquilles, en leur ville natale, voilà que la restauration s'en vient les frapper du même coup : heureux du moins de périr ensemble!

..... Mais n'est-ce pas pitié, je vous prie, que cette sanglante réaction de 1815! dans le Midi, c'est Brune! à Paris, c'est Ney; ce sont les deux Fauchers à Bordeaux : partout du sang, et une terreur improvisée : il ne manque là qu'un Robespierre!.....

Et dire que dans tout un barreau français, à quinze années seulement de notre époque, il ne se leva pas un avocat pour défendre deux accusés! Qui est-ce qui effacera ceci de l'histoire? Qui est-ce qui ôtera cette tache du drapeau blanc? Je ne sais, mais il y a certes une grande imprudence à nous la venir étaler ainsi qu'on fait, et il me semble que cela peut fomenter la haine.

Au demeurant pourtant, le drame dont il s'agit a été conçu dans un sens modéré : point d'appels aux passions; pas de tirades aux souvenirs ; mais il intéresse sans cela ; c'est une leçon pour tous les partis : puisse en profiter notre pauvre France!

Somme toute; le succès de cette ébauche a été complet : plusieurs parties ont été applaudies vivement, et les auteurs ne peuvent que se louer de mademoiselle Déjazet et de M. Philippe.

N'oublions pas de faire mention de la musique : elle est l'œuvre de M. Gide, jeune compositeur qui promet, et que nous engageons à travailler. Différens morceaux dénotent en cet artiste un talent qui pourra enrichir notre seconde scène lyrique, si pauvre de mélodie pour le présent.

PORTE-SAINT-MARTIN. — *Beaumarchais à Madrid*, drame en trois actes. — Qui dit le nom de Beaumarchais, rappelle à notre génération oublieuse un homme étrangement grand, et des choses grandement étranges : voyez cette boutique d'horloger! elle se changera contre les palais de Versailles et trois millions de fortune; de lourds procès donneront lieu à de spirituels Mémoires : la vanité des

grands seigneurs et leurs sottises nous enfanteront Figaro, et Figaro ce sera Beaumarchais, ce sera le peuple. Le peuple, avec sa colère railleuse, comme les vitres de Martinet ; le peuple, avec son fiel, qui tue aussi bien qu'un coup d'épée; le peuple enfin, tel qu'il était alors, ivrogne, chanteur, et jetant à tout venant des moqueries qui ont déjà une odeur de guillotine.

Mais ce n'est pas tout cela que M. Halevy nous a dépeint; il a pris un fait plusieurs fois exploité, un fait que MM. Marsollier et Merville, avant tous, ont mis en scène, et il en a tiré un drame.

Nous voyons d'abord dans cette pièce, l'arrivée de Beaumarchais à Madrid. Il y vient pour venger sa plus jeune sœur, outragée par Clavijo, et forcer celui-ci à reconnaître ses torts par un écrit qui sera publié, ou à se couper la gorge avec lui. Clavijo prend le premier parti, à condition qu'on lui laissera voir Marie : il la voit, obtient son pardon, et Beaumarchais l'embrasse. Par malheur un traître brouille tout; Clavijo écrit alors qu'il refuse la main de la sœur, et accepte la provocation du frère. C'est au *Buen-Retiro* qu'on doit se battre, vers le soir; mais Carlos, qui le sait, retient Clavijo jusqu'au lendemain, au moyen d'une potion assoupissante : pendant ce temps Beaumarchais attend au *Buen-Retiro*; quand il rentre chez lui sa sœur est morte.

Cependant Clavijo s'éveille; il reproche vivement à Carlos sa trahison : un duel s'ensuit : Carlos est tué, et Clavijo court chez Beaumarchais l'avertir qu'il est dénoncé à la police. — « Tire ton épée, lui répond celui-ci; c'est du sang qu'il me faut. — Quoi! dans cette maison? — Qu'importe? — Mais... un témoin?... — Un témoin!... ah! tu veux un témoin!... En voilà un... » Et il découvre le lit de sa sœur. A cette vue Clavijo se perce de son épée.

Ce drame renferme plusieurs bonnes scènes. Celle où Beaumarchais annonce à Clavijo le motif qui l'amène; celle où il jure de venger Marie, celle enfin qui termine l'ouvrage, produisent le plus grand effet. Mais ce n'est pas là Beaumarchais : c'est qu'aussi cet homme-là, ce n'est pas vous, ce n'est pas moi; c'est un homme à part. Il y a dans lui

le sarcasme de la régence, et l'énergie de 89: nous le montrer est une rude tâche : M. Halevy ne l'a remplie qu'à moitié.

Bocage a bien saisi la physionomie de son rôle, et il a bien joué; pour madame Dorval, elle a été déchirante, mais nous l'engageons à ne plus dire désormais, je le *hais* pour je le hais.

— *Le Lendemain de la Fin du monde*, un acte. — L'ingénieux M. Rey Dusseuil nous promet *le Monde nouveau*, pour faire suite à son livre de *la Fin du monde;* M. Honoré a donné aussi une suite à *Bonardin dans la Lune*. Ce Bonardin, taillé sur le patron des bonardins passés, présens et futur, s'imagine que le monde est fini de la veille, et l'apparition d'un diable de carnaval le confirme dans cette burlesque idée : une mystification de mardi-gras complète cette bouffonnerie, terminée par un ballet de jésuites; on rit, on est désarmé. *Le Lendemain de la Fin du monde* durera plus long-temps que le carême.

Gaité. — *Dominique* ou *la Brouette du Vinaigrier*, un acte. — La pièce de Mercier, ce dramaturge de génie, aujourd'hui presque oublié, a passé sur toutes les scènes, et des nouveautés d'hier ont vieilli plus qu'elle; car le vrai est de tous les temps. Arrangée en vaudeville, cette pièce philosophique a été accueillie comme il y a soixante ans. Avez-vous lu l'admirable drame : *La Mort de Louis XI?* Mercier n'était pas un petit bel-esprit.

— *La Lettre-de-Cachet*, trois actes. Ce drame touchant et pathétique de situations n'est autre que la comédie de Pigault-Lebrun, *Charles et Caroline*, imprimée dans ses œuvres; mais on ira la chercher plus volontiers au théâtre où elle est jouée avec ensemble et sentiment. M. Marty seul a plus de popularité que les 221. *La Lettre-de-Cachet* ne faisait pas couler plus de larmes au théâtre de la Cité où elle fut jouée pour la première fois il y a vingt-cinq ans. M. Pigault-Lebrun sait bien nous faire rire d'un œil et pleurer de l'autre.

—*La Mort de César*.—Ce n'est pas la tragédie de Voltaire, ni même celle de feu Royou ; mais une plaisante parade, dont les détails ne peuvent être analysés. Ce César est un chien, autour duquel se groupent des intrigues de village, la mère Michel et l'adjoint de la mairie. Racine, dans les *Plaideurs*, a mis en scène un chien avec plus de bonheur. Les calembourgs, coq-à-l'âne et drôleries, ont été renvoyés au prochain carnaval ; chaque chose a son temps.

—*L'Oiseau Bleu*, pièce féerie, deux actes.—*Oiseau Bleu couleur du temps reviens à moi promptement*. Les enfans connaissent ce refrain d'un conte bleu de madame d'Aulnoy qui a continué Perrault. La Gaîté est le seul théâtre où la féerie a trouvé son champ d'asyle ; chaque année, une pièce de ce genre, à grand spectacle, attire nombreuse affluence pendant soixante ou cent représentations; car nous aimons, nous autres grands enfans, ce qui est merveilleux, surtout en décors et en transformations. Le doyen des auteurs, M. Guilbert-Pixéricourt, sait bien que c'est placer son argent à gros intérêts; et l'*Oiseau Bleu* aura la vertu magique de remplir la caisse, comme le *Rameau d'Or* ou la *Fille des Eaux*. Cette féerie, qui a du moins le mérite de n'ennuyer pas, ce mérite n'est pas commun à certains chefs-d'œuvre, fait valoir les prodigieuses ressources du machiniste et du décorateur; du reste, c'est la lutte du bon et du mauvais principe, des fées Soucio et Colibri; le prince Charmant est métamorphosé en Oiseau Bleu, et son amante Florine aide à lui rendre sa première forme ; puis, ce sont des prestiges étonnans, des costumes fantastiques, des coups de baguette merveilleux, des palais aériens construits par les génies... La Gaîté peut compter sur un brillant revenu sans châteaux en Espagne. M. Pixérécourt a le talent de faire naître un succès productif au milieu de la débâcle théâtrale.

Ambigu-Comique. — *Les Arrêts en Carnaval*, un acte.— Encore un Pourceaugnac romantique mystifié par des officiers qui, pour égayer leurs arrêts, se déguisent en femmes et bernent un futur ridicule. M. Adolphe n'a pas fait

grande dépense d'originalité; par bonheur, le paradis protége les bêtises, et pour lui les plus grosses sont les meilleures.

—*Joachim Murat*, en quatre actes et neuf tableaux. — La rection de l'Ambigu est exploitée avec une activité digne d'éloges; les nouveautés y sont plus abondantes qu'ailleurs, et plusieurs grands succès ont signalé l'heureuse étoile qui préside aux nouvelles destinées de ce théâtre, régénéré de fond en comble, et marchant dans la voie des améliorations. *Joachim Murat* a hérité des bravos et des recettes de *Robespierre*. C'est un drame plus historique cent fois que des histoires allourdies de pièces justificatives; et, malgré les règles d'Aristote, les époques en tableaux ont un continuel avantage sur l'unité de temps et de lieu. D'abord Murat paraît au séminaire, cachant une fille dans sa chambre et se sauvant par la fenêtre avec elle; ensuite il est maréchal-des-logis de hussards, et se révolte contre l'insolente tyrannie des nobles qui le commandent par contrat de vente. Vingt ans plus tard, beau-frère de Bonaparte et roi de Naples, Murat donne ses soins à sa toilette et fait un double miracle en prenant l'île de Caprée et en rendant un nez à saint Janvier; puis, en 1815, on voit Murat signer un traité d'alliance avec les puissances étrangères contre Napoléon; deux années et un entr'acte amènent de grands changemens, Murat, proscrit et abandonné, échappe au poignard de Trestaillons, retourne en Calabre pour tenter une insurrection; mais, trahi de nouveau et blessé au genou, il est pris, jugé par un conseil de guerre et fusillé.

Ce drame, auquel on reproche seulement un abus de plaisanteries contre certaines pratiques religieuses, n'aurait été déplacé nulle part, et les auteurs ont mis plus de talent qu'il n'en faudrait pour vingt mélodrames ordinaires. C'est le cadre de *Marie Mignot*, où les personnages se retrouvent à chaque tableau dans des situations différentes; de là souvent le défaut de vraisemblance. Ces pièces contemporaines, qui semblent aviver le talent, n'ont encore que je sache occasioné aucune émeute, et le rappel de la garde nationale n'a pas été battu pour *Napoléon* ou

*Joachim Murat*. Ah! messieurs les représentans, quelle rage de lois inutiles!

—*Cotillon III*, comédie en un acte.—C'est le roi de Prusse qui appelait le règne de Louis XV, celui des trois cotillons, mesdames de Chateauroux, de Pompadour et Dubarri. Celle-ci, de grisette devenue quasi reine de France, veut revoir son premier amant Colas, l'invite à déjeûner et le fait passer pour son frère de lait aux yeux du crédule Louis XV. Cette agréable comédie, tirée de la mine inépuisable des *Mémoires inédits sur les cours de France aux* 15e, 16e, 17e *et* 18e *siècles*, a obtenu les bravos du public du dimanche, lequel cependant ne connaît de Louis XV que la place de ce nom. Madame Dubarri en est presque une héroïne populaire.

— *Milord Pibenbrock*, un acte.— C'est encore un Pourceaugnac anglais, qui perd un pari et se trouve dupé par un domestique français; mais ce que le fonds peut avoir d'usé est racheté par l'esprit des détails et le talent des acteurs. Lord Pibenbrock gage qu'on ne lui volera pas sa bourse, et pendant son dîner, le compère de l'autre parieur renverse un plat sur son habit, qu'il emporte avec la bourse sous prétexte de le nettoyer. Cette folie amusante est supérieure aux parades des boulevards et aurait réussi sur une scène plus élevée.

— *La Conspiration de Malet*, tableaux. — Tout le monde a lu le second volume des *Soirées de Neuilly;* les arrangeurs n'ont eu que la peine de mutiler, c'est une profanation, et pourtant les scènes conservent assez de vigueur et de vérité pour plaire et attacher, si on ne connaissait l'original. M. Dufongerais n'a pas été plus épargné à son tour que le bibliophile Jacob.



La Porte-Saint-Martin et l'Ambigu ont déjà donné des représentations au bénéfice des Polonais, qui n'en profite-

ront peut-être pas, victimes de la diplomatie immorale et égoïste de nos hommes d'État. Les bals et les concerts se succèdent pour eux, pendant qu'ils meurent pour nous. M. Casimir Delavigne que l'on retrouve toujours quand il s'agit de patriotisme, a composé leur chant de guerre ou de mort :

**LA VARSOVIENNE.**

Il s'est levé, voici le jour sanglant :
Qu'il soit pour nous le jour de délivrance !
Dans son essor voyez notre aigle blanc
Les yeux fixés sur l'arc-en-ciel de France :
Au soleil de juillet, dont l'éclat fut si beau,
Il a repris son vol, il fend les airs, il crie :
Pour ma noble patrie,
Liberté, ton soleil, ou la nuit du tombeau !
Polonais, à la baïonnette !
C'est le cri par nous adopté ;
Qu'en roulant, le tambour répète :
A la baïonnette !
Vive la liberté!

« Guerre ! A cheval, cosaque des déserts !
» Sabrons, dit-il, la Pologne rebelle.
» Point de Balkans ; ses champs nous sont ouverts ;
» C'est au galop qu'il faut passer sur elle. »
— Halte ! n'avancez pas : ces Balkans sont nos corps ;
La terre où nous marchons ne porte que des braves,
Rejette les esclaves,
Et de ses ennemis ne garde que les morts.
Polonais, etc.

Pour toi, Pologne, ils combattent, tes fils,
Plus fortunés qu'aux temps où la victoire
Mêlait leur cendre aux sables de Memphis,
Où le Kremlin s'écroula sous leur gloire.
Des Alpes au Thabor, de l'Ebre au Pont-Euxin,
Ils sont tombés, vingt ans, sur la rive étrangère ;
Cette fois, ô ma mère !
Ceux qui mourront pour toi, dormiront sur ton sein.
Polonais, etc.

Viens, Kosciusko ; que ton bras frappe au cœur
Cet ennemi qui parle de clémence ;
En avait-il, quand son sabre vainqueur
Noyait Praga dans un massacre immense ?
Tout son sang va payer le sang qu'il prodigua,

Cette terre en a soif; qu'elle en soit arrosée :
Faisons sous sa rosée
Reverdir le laurier des martyrs de Praga.
Polonais, etc.

Allons, guerriers, un généreux effort!
Nous les vaincrons; nos femmes les défient.
O mon pays! montre au géant du Nord
Le saint anneau qu'elles te sacrifient.
Que par notre victoire il soit ensanglanté;
Marche et fais triompher au milieu des batailles
L'anneau de fiançailles
Qui t'unit pour toujours avec la liberté.
Polonais, etc.

A nous, Français! Les balles d'Iéna
Sur ma poitrine ont inscrit mes services;
A Marengo le fer la sillonna;
De Champ-Aubert comptez les cicatrices.
Vaincre ou mourir ensemble autrefois fut si doux!
Nous étions sous Paris... Pour de vieux frères d'armes,
N'aurez-vous que des larmes?
Frères, c'était du sang que nous versions pour vous!
Polonais, etc.

O vous, du moins, dont le sang glorieux
S'est dans l'exil répandu comme l'onde,
Pour nous bénir, mânes victorieux,
Relevez-vous de tous les points du monde!
Qu'il soit vainqueur, ce peuple, ou martyr comme vous,
Sous le bras du géant qu'en mourant il retarde,
Qu'il tombe à l'avant-garde,
Pour couvrir de son corps la liberté de tous.
Polonais, etc.

Sonnez, clairons! Polonais, à ton rang!
Suis sous le feu ton aigle qui s'élance.
La Liberté bat la charge en courant,
Et la victoire est au bout de ta lance.
Victoire à l'étendard que l'exil ombragea
Des lauriers d'Austerlitz, des palmes d'Idumée!
Pologne bien aimée,
Qui vivra sera libre, et qui meurt l'est déjà!
Polonais, etc.

CASIMIR DELAVIGNE.

---

Imprimerie de A. BARBIER, rue des Marais S.-G., n° 17.

# POÉSIE.

## LE VIEUX PATRE.

O mes enfans! ne dansez pas,
J'apporte une triste nouvelle :
Tous vos frères meurent là-bas,
Et notre honte se révèle.
Ils sont trahis et malheureux,
O mes fils! que Dieu nous pardonne!
Pleurons sur nous, prions pour eux;
La fortune les abandonne.

On dit que vers nous, tous les jours,
Ils tendent leurs mains suppliantes,
Et qu'ils appellent au secours
Avec des bannières sanglantes :
Courez à leurs cris douloureux,
Que Dieu vous guide et nous pardonne!
S'il est temps! armez-vous pour eux;
La fortune les abandonne.

Mes filles! écartez ces fleurs,
Leurs enfans veulent vos prières;
Tout baignés de sang et de pleurs,
Ils tombent du sein de leurs mères :
Donnez vos croix, qu'un or pieux
Les sauve, et que Dieu nous pardonne!
Pleurez, priez, donnez pour eux;
La fortune les abandonne.

Mais le fer seul va délivrant :
Portons-en dans leurs tristes plaines,
Puisque ce n'est plus qu'en mourant
Que les chrétiens brisent leurs chaînes.
Si le fer rend victorieux,
Donnons, pour que Dieu nous pardonne,
Tout ce fer, donnons-le pour eux...
La fortune les abandonne.

Débile et sombre, un vieux roi franc
Aux enfançons portait envie,
Et des flots de leur jeune sang
Prolongeait sa hideuse vie :
Sous un tyran non moins affreux,
Ce peuple expire et nous pardonne!
Rois des rois! combattez pour eux;
La fortune les abandonne.

Mes fils! confiez vos troupeaux
Aux femmes qui n'ont que des larmes;
Dieu soufflera dans vos drapeaux,
Son courroux soutiendra vos armes.
Si le voyage est malheureux...

Allez! et que Dieu nous pardonne!
Je vous bénis : mourez pour eux;
La fortune les abandonne.

Ainsi parle aux jeunes bergers
Un vieillard qui rentre au village,
Et le plaisir aux pieds légers
Fuit avec la danse volage.
Mille échos enfin généreux
Ont crié : Que Dieu nous pardonne!
Bénissez-nous! volons vers eux;
La fortune les abandonne.

Madame . . . . .

---

## LA POLOGNE.



I.

Mes amis, écoutez quels longs bourdonnemens
Grondent avec le vent que l'hiver nous envoie...
Sont-ce les loups du nord, acharnés à leur proie,
Qui poussent de plaisir ces rauques hurlemens?

Ce ne sont pas les loups. — Mais près de Varsovie
Voyez cette nuée informe de corbeaux

Qui s'abat... C'est le czar! A sa troupe ravie
Il a dit : « Sabrez tout, n'épargnez pas leur vie,
» Qu'on leur jette la mort puisqu'ils en ont envie;
» Qu'ils soient libres dans leurs tombeaux!

» Exterminez-les tous. — Allons, allons, mes braves;
» Moi, j'ai plus de canons qu'ils n'auront de soldats...
» Mort à tout Polonais!!! Tuez, n'épargnez pas;
» Ils n'étaient que vassaux, j'en ferai des esclaves. »

Et le cosaque pousse un houra de vengeance,
Et caressant le poil de son maigre coursier,
Brandit sa lance dont l'acier
Est terne encor du sang de tes braves, ô France!!!

II.

Toi, les remettre au joug! Tyran, n'y compte pas:
Crois-tu donc niveler un peuple sous ton glaive? —
Pour chasser les tyrans, chaque pavé se lève
Comme autant de soldats...

Ne te pavanes pas de ta belle victoire,
Vainqueur des Turcs, Nicolas empereur;
Elle est belle, mais ta fureur
En va souiller la gloire.

La Pologne a chassé d'un souffle ses tyrans,
Et son courage populaire

Saura braver ta stupide colère,
Malgré tes bataillons de fer, aux triples rangs.

Ta superbe est enfin punie,
Ton manifeste en vain leur parle d'échafauds;
Les paysans n'ont pas de canons, mais des faux. —
Un peuple est toujours fort contre la tyrannie...

III.

Prêtres, moines et juifs, femmes, enfans, vieillards,
Tous, le jour et la nuit, travaillent aux remparts.
On coule des canons, on façonne des piques;
Les palais fastueux sont changés en fabriques.
La poudre s'amoncelle, et cent mille tonneaux
Montent jusqu'aux lambris de ces beaux arsenaux.

Cependant chaque jour, au lever de l'aurore,
Tout pleins d'espoir, ils fixent l'horizon,
Espérant voir flotter le drapeau tricolore. —
Mais pour eux rien ne brille encore
Que les glaces de la saison...

IV.

Ils sont libres, Français, partant ils sont nos frères;
Ils aiment comme nous la belle liberté. —
Partageons leurs combats, déployons nos bannières;
Que nos balles guerrières
Refoulent à Tobolsk le Russe épouvanté.

Mais vous, qui pour combattre avez un bras débile,
Que votre bourse s'ouvre à leur besoin urgent.
Ceux-là donnent leur sang, vous donnez votre argent;
Quel que soit votre don, il est toujours utile :
Et le mince denier qu'un pauvre donnera,
Paira peut-être au démocrate
La cartouche qui brisera
Le front doré de l'autocrate.

Louis Marcotte,
Élève de 3e au collége Henri IV.

---

# LITTÉRATURE ITALIENNE.

## LE CICÉRON DE PASSERONI.



### SECOND EXTRAIT.

L'EXTRAIT de ce singulier ouvrage, inséré dans *le Mercure* du 22 janvier 1831, a dû mettre les lecteurs au fait du caractère de Passeroni. Le reste est sur le même ton de plaisanterie, et assaisonné du sel de la plus burlesque critique. Voici la marche de ce poëme. Chaque chant est une sorte de séance isolée, dans laquelle le poète converse avec ses auditeurs, qu'il suppose en cercle autour de lui, et qu'il congédie jusqu'au lendemain, lorsqu'il se sent las de parler. Quant au sujet, on peut dire qu'il a très-bien rempli le plan qu'il s'est formé à cet égard, et qu'il a parfaitement réussi à le conduire jusqu'au trente-troisième chant, sans être à peine entré en matière. En effet, lorsqu'il

quitte la plume, son héros est un jeune homme de vingt-cinq ans, sortant de faire son droit. Le détail minutieux de ce qu'Elvie, mère de Cicéron, a dit et fait depuis le temps qu'elle allait à l'école jusqu'à son mariage avec Marcus, et la façon dont elle vécut dans son ménage, composent la partie historique de ce poëme, qui est fort circonstancié. Plusieurs digressions interrompent à tout propos cette narration importante. Enfin le lecteur ne se sauve de l'ennui que lui causerait indubitablement la nature du sujet que par les traits intéressans de morale ou de critique qui s'y rencontrent et qui le dédommagent bien. Nous n'analyserons point cet ouvrage, qui n'est guère susceptible d'analyse, et dans lequel lord Byron a puisé quelques traits pour son *Don Juan;* mais le lecteur nous saura gré d'en citer quelques passages.

## CHANT II.

Le poète, après s'être excusé de la longueur de sa préface, conseille à ses auditeurs qui s'en ennuieront de la supprimer, comme il en a supprimé plus d'une parmi ses livres, et il débute ainsi :

« Entre Naples et Rome, environ à moitié chemin, si la carte n'en a pas menti, fut une ville que l'on nommait *Arpino*, par dérivation (selon ce qu'en dit le Calepin) de *Harpe* ou *Harpie.* C'est dans cette illustre cité que, grâces au ciel, naquit de ses parens Cicéron. Par parens, messieurs, il faut entendre ici ceux qui l'engendrèrent, c'est-à-dire un homme et une femme, comme c'est l'usage; d'où l'on peut déduire, par corollaire, que Cicéron

descend (et en cela je ne vous en impose point) de deux personnes de différens sexes, dont l'une fut son père, et l'autre sa mère. Quant à leurs noms, je vais vous l'apprendre ; car je ne m'embarque pas sans provisions, et si quelque critique a peur que je les lui fournisse de mon cru, je lui citerai Plutarque. Il nous assure que la femme s'appelait *Olbia*, et le mari *Marcus*. Olbia fut donc la mère de notre héros, et Marcus probablement était son père. Mais comme ce nom d'*Olbia* est tant soit peu étranger, nous la nommerons du nom plus chrétien et moins rude d'*Elvie*, à l'exemple des modernes, qui, pour la commodité du vers ou de la rime, estropient un nom étranger sans scrupule, et le transplantent d'un climat à l'autre. C'est en quoi surtout excellent nos dramatiques : ils donnent effrontément un nom italien à un personnage grec, tant ils sont versés dans la langue et dans les mœurs du pays. Un critique, un grammairien s'avisent-ils de relever leur erreur, ils le laissent crier. Il est vrai que cette faute, eu égard au grand nombre d'autres qu'ils font, est de peu de conséquence. C'est cependant (car je ne puis m'en taire) pécher contre le décorum et la vraisemblance. Je pourrais, en me mettant à épiloguer de tels écrivains, me faire honneur à leurs dépens ; mais je ne veux pas qu'ils s'imaginent que je cherche à m'établir sur les ruines d'autrui, comme font tant de gens de nos jours ; d'ailleurs ils pourraient me répondre qu'ils n'écrivent que pour divertir un public qui aime mieux croire que de courir pour vérifier les choses, et que les règles prescrites par Horace sont assez surannées pour mériter la réforme. Je trouve cette raison assez bonne, pour en faire mon profit. Voilà ma réplique toute trouvée pour les critiques qui me viendront

rompre la tête, car je suis ennemi juré des discussions; mon unique but est d'égayer ceux qui ne sont pas en train de rire, trop heureux si je parviens à plaire aux ignorans. Oui, messieurs, si je réussis à vous amuser, je suis content, et mon ambition sera satisfaite, dussé-je, pour en venir à ce but, transgresser tous les préceptes de l'art. »

Le poète revient ensuite à son sujet, et, pour se conformer à l'usage, qui veut, selon lui, qu'avant d'en venir au héros on parle un peu de ses ancêtres, il reprend son histoire dès l'enfance de Marcus, père de Cicéron.

« On lit dans une ancienne chronique que Marcus naquit jadis dans la ville de Mars, et qu'il eut encore plus de vertu que la Bétoine, grâce que le ciel ne fait pas à tout le monde. Le grand art de l'agriculture l'occupa pendant ses premières années; mais par la suite il s'adonna à feuilleter les livres, et devint en très-peu de temps une des meilleures plumes de l'antiquité, ce qui fit prendre à son père le parti de l'envoyer à Bologne, pour tâcher d'en faire un docteur. Marcus se mit à l'étude des lois avec tant de dispositions qu'en moins d'un an ou deux tout au plus il fut agrégé au sacré collége des jurisconsultes; mais ce métier l'ennuya bientôt, comme il a ennuyé le Dante, Pétrarque et nombre d'autres, dont les noms seront immortels, et qui abandonnèrent cette profession pour le salut de leurs âmes, aimant mieux rimer dans la misère que de s'enrichir à faire trafic de mensonges en plein barreau; ce qui mettait leurs pères en fureur, et fut cause qu'ils eurent plus d'une fois les oreilles tirées. Marcus, plus prudent qu'eux, n'osa, malgré son dégoût, lever le nez de dessus le Code et le Digeste tant que vécut son redoutable père. Pour l'en débarrasser plus promptement et qu'il puisse se

distinguer dans le monde, je vais faire mourir ici le bon homme par accident.

» Le bon Marcus devenu à la fin son maître par le décès de son père, après avoir versé quelques larmes, lut *Boece de consolatione*, et se mit ensuite à faire des vers. Il ne paraissait pas un recueil qu'il n'y eût quelque chose de sa façon, et en ce genre il ne le cédait pas même à Alexandre-le-Grand. La comparaison, Messieurs, vous étonne : je vois qu'il faut que je vous prouve que ce prince macédonien, quoi qu'en dise la renommée, fut poète. Je vais vous citer à ce sujet deux beaux vers de cet illustre et antique héros rapportés par Pétrarque : « Heu-»reux mortels! (dit en soupirant Alexandre, près de la »tombe du fier Achille) quel bonheur de reposer dans un »aussi glorieux monument et d'avoir eu un tel panégy-»riste! » Pétraque a eu l'attention de guillemetter ces deux vers en les citant, afin d'avertir le lecteur qu'ils ne sont pas de lui. J'avoue que c'est pousser un peu loin la délicatesse de conscience; et si chaque poète en fesait autant, il y aurait, j'ose le dire, peu de vers qui ne fussent précédés d'astériques ou de guillemets. Pour revenir à Alexandre, je dirai que s'il n'avait point été l'ami des muses, il n'aurait pas fait faire à notre père Homère cette riche reliure ornée de pierreries à l'antique, et n'en aurait pas lu tous les soirs un lambeau avant de s'endormir. Il n'aurait pas donné à un mauvais poète deux cents Philippes, pour qu'il s'engagât à ne jamais parler de lui ni en bien ni en mal; ce que plus d'un grand, par parenthèse, devrait faire encore aujourd'hui. Enfin, vous avez, Messieurs, entendu parler des vers alexandrins; or, versés comme vous l'êtes dans la connaissance des choses antiques et étrangères,

vous ne devez pas ignorer que cette sorte de vers a tiré son nom de ce prince, parce qu'il en fut le père et l'inventeur. »

C'est ainsi que le poète s'égaye aux dépens, comme on voit, de ceux qui font consister le mérite et l'érudition à déterrer les minuties de l'antiquité. Revenant ensuite à son sujet, il fait à ses auditeurs le portrait d'Elvie, comme d'une très-bonne fille née et élevée à Bologne, où ses parens l'envoyèrent de bonne heure à l'école. Elle y apprit le latin, et quelques mots de grec; son caractère était doux, poli et affable, tel que l'est celui des dames bolonaises.

« Je sais, ajoute-t-il, que la patrie d'Elvie peut fournir matière à quelque discussion; c'est pourquoi je réserve à en parler ailleurs, et je compte que ce sera dans mon sixième chant. Là je vous démontrerai ce qu'il en est par de solides raisons. En attendant, ce n'est que par supposition que je vous donne la chose; permettez que cela passe ainsi pour le présent, je vous en serai redevable.

» Quoi qu'il en soit, ajoute-t-il, Elvie trouva Marcus de son goût, parce qu'il était docteur, et lui, en vrai romain et sans temporiser, la prit pour femme dès qu'il la vit. Ils vécurent parfaitement unis pendant l'an et jour qui suivirent la cérémonie de leur mariage, au grand étonnement de leur voisinage, et malgré les efforts du diable. Ce prodige, inoui jusqu'alors, valut au bon Marcus la possession d'un très-beau bien qui se nomme aujourd'hui *la Vigne du pape Jules*. Une dame de qualité légua jadis ce domaine au couple qui se trouverait avoir vécu sans querelle un an et un jour entiers. Depuis nombres de siècles, personne n'avait été en droit de réclamer ce bien, le fisc en jouissait.

Peut-être me trompai-je : mais je crois que personne désormais n'aura droit d'y prétendre ; le monde est trop pervers. S'il ne s'agissait que d'une semaine, peut-être y aurait-il des acquéreurs ; mais un an et un jour, c'est ce que je ne croirais pas, quand même je le verrais. Quoi qu'il en soit, Marcus fut mandé à Rome par le sénat et le peuple, pour être investi de ce patrimoine si bien mérité. Tout le monde courut à la rencontre de cet heureux couple. Les gens mariés surtout s'y trouvèrent en foule, et à mesure que chacun s'était convaincu par ses propres mains que l'un et l'autre existaient réellement en chair et en os, il s'en retournait en soupirant. Les uns étaient émerveillés de ce prodige, les autres s'écriaient : « Dieu me pardonne, » jamais rien de semblable ne s'est vu depuis que le monde » existe ! » Marcus resta à Rome quelques jours, et s'y plut assez ; car, pour un étranger muni d'argent, c'est le plus beau séjour du monde. Mais soit que la poésie n'y fût point goûtée alors, soit que sa femme commençât à y devenir jalouse de lui, ou enfin que l'air du pays ne lui convînt pas, il regagna en diligence Arpino. Là, en homme actif qu'il était, il laissa de côté la spéculation, et se mit à cultiver son bien ; mais malgré toute la peine qu'il se donnait, sa chère moitié, qui ne voyait pointiller ni fruit ni feuille, n'était pas des plus contentes, et la mélancolie commençait à s'emparer d'elle. Enfin, Marcus raccommoda pourtant les choses, comme frère Fazio, au bout de neuf ou dix ans. Ce fut vers ce temps-là, qu'Elvie s'aperçut qu'autre chose que du vent lui enflait le sein. Elle fut à l'astrologue qui lui dit : « Qu'elle portait un fils qui avait » déjà composé, à peu de chose près, un discours en très- » bon latin. » Si sa joie fut complète, je vous le demande à

vous, femmes mariées, qui n'avez point d'enfans? Qui fut aise aussi? ce fut le bon homme Marcus, que l'espérance d'une agréable récolte enchantait après tant de travaux. »

Enfin le poète après avoir, en homme attentif, fait préparer à Elvie tout ce qui est nécessaire pour son accouchement prochain, finit ainsi : « J'en entends plus d'un parmi vous qui me conseille d'appeller la sage-femme, et qui voudrait déjà que je fisse venir Cicéron au monde; mais l'intention d'Elvie, Messieurs, est de faire les choses sans se presser. Ainsi à demain la suite de mon histoire. Je suis d'ailleurs fatigué, et pas un de vous ne m'exhorterait à prendre du repos, attendu le plaisir qu'il prend à mon conte, qui vous fait rire comme des fous; mais riez seuls tant qu'il vous plaira, pour moi je décampe. »

(*La suite à un prochain numéro.*)

## COLONISATION.

Au moment où la Chambre des députés délibère sur le projet d'une loi nouvelle plus fortement répressive que les précédentes contre la traite des noirs, où les questions les plus graves sont soulevées sur l'opportunité d'une telle mesure, et où les intérêts des colons sont mis en présence des droits de l'humanité, il est à propos de fixer l'attention du public sur le projet de colonisation de la Mosquitie (Amérique centrale), où madame Maas va réaliser tout ce que la philanthropie a rêvé sur ce genre d'établissement.

Les annales des colonies n'ont guère présenté jusqu'à ce siècle que le spectacle révoltant de la cupidité et de l'avarice aux prises avec les droits de l'humanité; on avait cru impossible de fonder dans les deux Indes des exploitations territoriales sans demander à l'Afrique des esclaves : et cela surtout dans des siècles de dévotion! Ainsi l'on courait dans ces pays nouveaux prêcher le christianisme en violant les principes humains de l'Évangile, en renouvelant l'arbitraire de l'esclavage que ce Code sacré avait aboli!

Mais la philanthropie s'est substituée enfin à un vain prosélytisme Ce n'est plus par la violence que la colonisation s'étendra dans les vigoureuses savanes de l'Amérique. Des hommes, des femmes, des enfans que la misère décimait dans la mère-patrie vont de leur plein gré, et après que toutes les mesures de réussite ont été prises par la compagnie, trouver travail modéré, aisance, bénéfice, perspective de fortune dans l'un des plus beaux sites de l'Amérique centrale.

Et ceci n'est point un essai hasardeux : tout récemment des succès nombreux ont prouvé que la terre cultivée par des mains libres répondait mieux à l'attente des capitalistes et des colons. Les établissemens du Bas-Canada en prospérité toujours plus croissante, ceux de la Trinité, ceux que les États-Unis ne cessent de multiplier du côté des monts Aléghanys ; enfin ceux de Java et autres qu'il serait trop long de citer, sont des attestations plus que suffisantes à l'appui du sytème des *engagés*.

On ne saurait trop comprendre l'opportunité de ce genre de colonisation. En effet, s'il est un siècle où la France éprouve le besoin de se décharger d'un trop-plein de population, et d'une manière avantageuse pour elle et pour les émigrans, c'est certainement le siècle présent. La vaccine et la fermeture des couvents donnent de plus en plus un incalculable développement à la société numérique : que feront tant d'individus ? resteront-ils une surcharge inutile à la métropole ? obstrueront-ils les avenues des ministères ? encombreront-ils les surnumérariats des administrations ? et dans les basses classes présenteront-ils le tableau affligeant d'ouvriers sans travail, sans pain ? Nous n'avons que trop vu dans ces derniers temps la jeu-

nesse se précipiter dans les antichambres d'un pouvoir nouveau, et le malaise travailler toutes les classes qui inculpent le gouvernement de ce qui n'est en réalité que les résultats d'un surcroît de population.

Mais tout le monde ne s'aveugle pas à ce point-là. Nombre de Français accourent aux bureaux du comptoir français de madame Maas (rue du Croissant, n. 20), pour y apporter leurs capitaux, leur industrie, leurs bras; désireux d'être utiles à leur patrie en lui fournissant de nouveaux débouchés de ses produits par-delà l'Atlantique.

---

## ORTHOPÉDIE.



### UNE MAISON DE BOSSUS.

Les établissemens consacrés au redressement des déviations de la taille et des difformités, sont en grand nombre à Paris, où plusieurs ont conservé une sorte de vogue. Mais aucune de ces maisons n'a peut-être obtenu plus de succès dans ses traitemens, aucune assurément ne compte des cures plus nombreuses que celle de M. Duval. Cet établissement, fondé dès 1822, est situé dans cette pittoresque élévation de Chaillot, connue sous le nom de *Trocadéro*, depuis que M. de Clermont-Tonnerre, meilleur courtisan qu'habile ministre, inaugura ce petit monticule, à la nuit tombante d'une des soirées de l'été 1826, par une pluie de fusées lumineuses, ce qui valut au ministre le nom de *Clermont-Pétard*.

Ce beau lieu retrace, par son voisinage, deux souvenirs historiques. D'abord, cette mémorable bataille d'Espagne dans laquelle l'armée française perdit trois hommes

et brûla vingt cartouches ; et cette glorieuse insurrection de Chaillot, en 1830, dont divers concurrens se sont depuis disputé l'honneur en police correctionnelle.

L'exposition de cette maison est charmante. Vous avez devant vous la Seine et le Champ-de-Mars, où vous voyez sans cesse des pelotons de soldats s'exercer à vaincre, et des cavaliers de tous pays se disputer le prix de la course; sur la droite, à dix minutes de chemin, sont le bois de Boulogne, Auteuil et Passy ; et sous vos yeux, se déploie Paris, embelli de ses innombrables monumens. Voisinage de la ville, sans fracas, sans vapeurs, ni boue ni fumée; paix et calme parfait des champs, sans isolement ni monotonie ; ce lieu réunit tous les agrémens et satisfait les goûts les plus contrastans, les plus difficiles. Là, on respire un air pur et salubre, la perspective est variée et récréative, les jardins sont spacieux, les promenades délicieuses.

Tel est le lieu où sont redressées chaque année, sans ennui ni souffrances, plusieurs douzaines de jeunes personnes, ou parisiennes, ou provinciales, anglaises, russes, chinoises, etc. ; car, nous devons le dire, la réputation de cet établissement est telle, qu'il est peu de provinces en Europe où l'on n'ait éprouvé l'efficacité des moyens mis en pratique dans cette institution célèbre.

Les procédés pour le redressement de la taille n'ont rien de pénible dans leur application. Nous avons vu beaucoup de personnes, qui s'en effrayaient par avance, plaisanter ensuite de leur appréhension puérile. Le lit oscillatoire, la partie la plus sérieuse de la cure, n'est pas lui-même fort assujétissant. Il suffit, pour en être convaincu, d'en-

trer une fois dans un dortoir de jeunes bossues, à l'heure où elles sont soumises aux tractions de la machine orthopédique. Alors on est surpris de voir sur les visages des jeunes patientes, l'expression de la plus douce sérénité, ou même de l'enjouement : jamais de souffrances.

Les autres détails du traitement, tant ils ont de variété et de douceur, ressemblent moins à des remèdes qu'à des récréations et des amusemens. Les bains et douches de la matinée sont pris dans des lieux bien clos, doucement chauffés; il n'y a donc là rien de pénible, rien de rebutant. Les promenades dans les jardins se font au moyen de grandes béquilles élégantes, bien rembourrées, légères échasses dont l'action est si douce, que, loin de gêner la marche, elles permettent jusqu'à la danse, danse pittoresque s'il en fût jamais, et plus amusante sans contredit que les ballets de l'Opéra.

Le soir, les gibbosités sont massées, pressées avec modération, au moyen d'une pelote que des leviers à ressort font mouvoir; mais ces pressions, si utiles à la promptitude et à la perfection de la cure, ne causent non plus aucune douleur.

Aux repas, les bras s'appuient encore sur des béquilles, béquilles jointes avec mobilité à des siéges faits exprès. Ces dernières n'ont que la hauteur du buste, et jamais la pression qu'elles exercent ne va jusqu'à la gêne.

Les jeux gymnastiques succèdent aux repas comme aux tractions oscillatoires du lit orthopédique. Exercice à la corde, à la balançoire, exercice aux échelles, au mât parisien, à l'escarpolette turque. Là, tout est amusement. Aussi ne voit-on jamais les jeunes personnes ayant fait

quelque séjour dans l'établissement dont il s'agit, rester pâles, maigres et tristes. A la vérité, ces jeunes filles doivent passer, outre la nuit, une assez grande partie du jour sur leurs lits oscillatoires; mais elles peuvent pendant ce temps travailler et lire, s'occuper de jeux ou d'études. Beaucoup d'entr'elles, encore fort jeunes, consacrent plusieurs heures du jour à des leçons de musique, de langue et de littérature, de géographie ou d'histoire.

Lorsqu'enfin, après quelques mois de traitement, elles viennent à sortir de cette maison, non-seulement leur taille a plus de rectitude et souvent plus d'accroissement, mais leurs forces sont décuplées, leurs traits ont plus de régularité, leurs mouvemens plus de souplesse et plus d'énergie; leur santé est brillante, leur esprit plus orné, leur humeur plus enjouée. Elles ont alors, presque toujours, de l'embonpoint et de vives couleurs; et, quand il leur faut quitter leurs compagnes, des larmes se mêlent à leurs adieux. On en a vu qui allaient jusqu'à regretter d'avoir pu guérir si vite.

Ce que nous avons dit de la figure des bossues, qui devient après le traitement non-seulement plus fraîche, plus pleine et plus vermeille, mais encore plus *régulière*, ce fait intéressant, qu'on ne peut expliquer dans l'état actuel de la physiologie, s'est déjà présenté tant de fois à l'observation, qu'il serait déraisonnable d'en nier la réalité. Il est vrai que nous ne pouvons dire par quelle influence cachée les déviations de la taille sont presque toujours accompagnées de quelque irrégularité, ou plus sensible ou moins marquée, dans les traits de la figure; mais ce fait, pour être inexplicable, n'en n'est pas moins avéré.

Également, à mesure que l'épine dorsale reprend sa rectitude et sa souplesse, la discordance des traits diminue. Nous nous souvenons d'avoir vu deux jeunes filles bossues qui, de plus, étaient louches. Chacun remarquait cette fâcheuse coïncidence sans y joindre aucune idée d'influence ni même de connexité ; et cependant, la difformité vertébrale venant à disparaître après un long traitement, le strabisme disparut de même et selon les mêmes progrès.

# LES SOULIERS A LA POULAINE.

Notre ami le bibliophile Jacob, qui est bien le plus vert vieillard que l'on connaisse, s'est remis à l'œuvre, et il va coup sur coup tirer de son portefeuille *le second volume des Soirées de Walter-Scott*, *un Divorce*, histoire du monde, et *le Roi des Ribauds*, chronique du règne de Louis XII. C'est une attention dont le public lui saura gré, au milieu de la déplorable politique intérieure et extérieure ; ensuite ne faut-il pas oublier le meurtre de la Pologne, les dangers de l'Italie renaissante, et la guerre européenne qui viendra nous écraser après en avoir fini avec l'esprit révolutionnaire de l'Europe. Lisons, messieurs et dames, nous gémirons et nous battrons après. Le bibliophile devait depuis deux ans à l'impatience des lecteurs le second volume qu'il publie enfin chez son éditeur Eugène Renduel, rue des Grands-Augustins, n° 22. L'ouvrage restait incomplet, et peut-être le sera-t-il encore, tant que l'auteur voudra bien y ajouter un nouveau volume dans l'intérêt de nos plaisirs et de sa réputation. Le genre qu'il a créé joint toute la vérité de l'histoire aux ressorts du drame. Nous citons en attendant un morceau inédit du *Charivari* qui, selon le système

du vénérable Jacob, renferme deux styles, celui de la narration et celui du dialogue. Voici en peu de mots le sujet :

Le 28 janvier 1393, la reine Isabeau de Bavière donna une fête magnifique, dans son hôtel de la Reine-Blanche, au faubourg St.-Marceau, en l'honneur d'une dame Catherine qui convolait en quatrièmes noces. Selon un ancien usage, les veuves qui se remariaient étaient saluées d'un charivari, sorte d'aubade ridicule que l'on retrouve encore dans la province. L'amant de la reine Hugues de Guisay inventa une mascarade de six hommes sauvages dont le roi fit partie. Mais le duc d'Orléans ayant approché d'eux une torche, le feu gagna leurs vêtemens enduits de poix-résine; le sire de Guisay et trois autres furent consumés; un seul évita ce malheureux sort, en se jetant dans une cuve pleine d'eau. Le roi ne dut son salut qu'au dévouement de Valentine de Milan, qui l'enveloppa dans son manteau, et parvint à étouffer les flammes. Mais Charles VI avait perdu la raison.

« Charles VI, préoccupé d'une idée fixe, ne cessait, dans ses discours insensés, de faire allusion aux souliers qu'il portait, sans permettre qu'on les lui ôtât. Le médecin Guillaume Harsely n'arrivait pas, et la fête interrompue avait fait place au silence et à la consternation. Valentine, qui prêtait attentivement l'oreille aux divagations entrecoupées du roi, se leva comme par une inspiration soudaine, et, réunissant en cercle ses parens et ses plus fidèles amis au nombre de dix personnes :

« Messires, leur dit-elle tout bas, c'est affaire de guérir notre cher seigneur, et possible chasser le démon dont il est possédé; faites quérir, ci ou ailleurs, ces grands sou-

liers à la poulaine qu'aucuns portaient sous le feu roi, et que l'Église a jugés indécens et hérétiques; Dieu vous absoudra du péché pour icelle fois. Après chaussez lesdits souliers et venez vous seoir en cet état, ce pendant que musique, bal et danses réitéreront de plus belle. Ainsi mondit sire s'éveillera de sa frénésie et sera du tout délivré du mauvais esprit. »

» Il y avait tant de conviction dans la voix, le regard et la contenance de Valentine, que personne n'osa opposer une objection contre ce bizarre remède : elle passait d'ailleurs pour savante dans la cabale et la magie; comme on la soupçonnait d'avoir rendu le roi malade, on lui attribuait aussi la puissance de le guérir; son conseil parut donc un ordre général, et chacun s'empressa d'y obéir, ceux-ci par dévouement, ceux-là par curiosité, la plupart sans savoir pourquoi.

» On trouva dans un ancien garde-meuble de l'hôtel beaucoup de ces souliers ridicules, qui furent à la mode pendant quatre siècles, et que l'on avait ornés plus ridiculement encore peu d'années avant que Charles V les eût défendus sous peine d'amende. Il y en avait de toutes les longueurs, depuis deux pieds jusqu'à trois pieds et demi; de toutes les étoffes et de toutes les formes; la pointe seule variait à l'infini : tantôt c'était un bec de fer aigu ou recourbé, tantôt le bout se divisait en deux et même en trois parties acérées; tantôt le soulier était terminé par des bijoux dorés figurant des animaux, des saints, des fruits et même des objets qu'on est habitué à cacher; enfin la poulaine avait seule exercé l'imagination naïve de ce temps-là. Il n'en coûta guère aux dames et aux hommes

pour reprendre une chaussure nationale qu'on avait quittée à regret en France, et bientôt la chambre de parade fut encombrée de ces souliers qui n'étaient plus destinés à voir le jour.

» Le médecin arriva en robe noire, en bonnet carré et la baguette d'ébène à la main; il salua profondément l'assistance et s'approcha du roi à pas comptés; son visage sévère se rembrunit à la vue de ce malheureux prince qui, les yeux fermés, murmurait des mots inarticulés et frémissait de tout son corps. Guillaume Harsely ayant promené sa main sur la tête, le front et le bras nu de Charles, s'écria en soupirant :

« Le souverain Créateur pardonne à celui-là traître et parricide, qui a perturbé l'entendement de mon seigneur, par émotion, ahan, peur et momerie!

— » C'est le fait de monsieur de Guisay, dit Boisbourdon après un coup d'œil lancé à la reine; icelui a inventé le mal, et aussi est-il mort en punition!

— » A l'aide du roi votre sire! Montjoie et saint Denis! cria Charles VI par ressouvenir des cris du papegaut; ô monseigneur saint Denis! j'ai souillé ma belle robe d'innocence et suis tout pollu! Cette momerie profane et pernicieuse fut l'origine de ma chute en la géhenne, et si j'avais eu la concupiscence plus courte, présentement aurais la griffe moins longue. O les très-odieuses pattes pelues! est-il métier de tenter le pauvre monde qui me reconnaîtra, voyant ces pieds de bouc et de satyre? Je donnerais à saint Denis une double châsse d'or pesant trois cents marcs, afin d'être au purgatoire ou devenir cul-de-

jatte! Vrai Dieu! comment chausser ces ongles pointus et dépouiller ce pelage diabolique! »

» Soudain les ménétriers jouèrent une symphonie délicieuse entremêlée de chants d'oiseaux, et le papegaut, égayé par cette musique, cria de toutes ses forces: « Dieu gard' le roi! »

» Charles VI souleva son front prosterné, ouvrit à demi ses yeux hagards, écouta mélancoliquement; mais ayant aperçu de tous côtés les souliers à la poulaine qui semblaient défier les siens, il bondit sur son siége, et, comme s'éveillant d'un lourd sommeil, rassembla ses idées dans sa mémoire confuse; puis il se dressa spontanément, et, la tristesse au cœur, dit d'une voix forte:

« Par monsieur saint Denis! est-ce fausse songerie et vaine illusion? Mesdames et messires, qui vous a permis de la sorte de réhabiliter et maintenir tels souliers condamnés par les saints conciles de Paris et d'Angers, telles extravagantes poulaines, que feu mon seigneur et père a défendues à peines de dix florins d'amende; cette superfluité étant contre les bonnes mœurs, en dérison de Dieu et de l'Église, par vanité mondaine et folles présomptions..... »

» Il se tut, et par une subite réminiscence regarda ses pieds avec un chagrin repentant, qu'il exprima par des torrens de larmes et de grands coups dans la poitrine. Sa raison était revenue.

« Mes chers frères en Jésus-Christ, dit-il d'un air contrit, lesdites amendes soient payées au profit des pauvres et gain des indulgences. Au jour de demain j'ordonne une belle procession pour expier ce gros scandale, débauche détestable et momerie infecte. Le bon seigneur Dieu

me veuille absoudre sans malédiction! certes, baillerais ma couronne au fin premier Anglais ou Flamand, pour ce que je ne sois banni du royaume des cieux.

— » Mon cher sire, dit Valentine essuyant ses yeux pleins de larmes, aurez un règne trop plus longuet que ne pensez; la volonté d'en haut soit en mal comme en bien! »

» Le lendemain, à l'heure de midi, les ducs de Berry, de Bourgogne et d'Orléans, allèrent en procession, nu-pieds et tête découverte, depuis la porte Montmartre jusqu'à Notre-Dame; toute la cour les accompagna, portant des cilices et des disciplines; le peuple touché de cette dévotion se joignit au cortége, en chantant des psaumes, pour remercier Dieu d'avoir conservé la vie du roi. Ce prince se rendit de l'hôtel Saint-Pol à la cathédrale, monté sur un cheval noir avec une housse semée de larmes d'argent, et assista pieusement à la grand'messe. »

---

## VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

Le Caprice, par M. Chapus. — *Le Caprice!*... frivole comme son titre, comme son format, comme sa jolie couverture rose, c'est un livre qu'il faut lire : il est si court, ce sera peu de temps perdu. Vrai roman de salon ; de boudoir, il aura sa place sous l'oreiller de nos élégantes, il fera le charme de quelqu'une de ces délicieuses matinées d'un lendemain de bal... et en le faisant l'auteur y pensait, j'en suis sûr. Il y a dans son ouvrage un certain parfum d'oisiveté, de voluptueux, d'aristocratie de fortune, qui trahit ses goûts et le mettra en mauvaise odeur auprès des niveleurs du Globe et de nos austères républicains : c'est un livre d'avant juillet bien certainement. rien d'actuel, rien de présent, et, même en romans, à nous autres grands *lisards* de journaux et de pamphlets il nous faut quelque chose qui réponde aux émotions du moment..... et ce n'est qu'un *caprice*. Puisse le livre échapper à cette tache originelle! Par le temps qui court ce sera peut-être difficile : du moins la politique jalouse nous pardonnera ces quelques lignes d'analyse.

Elles sont deux, la maîtresse et la femme de chambre ; l'une jeune veuve, encore froide des souvenirs de son

premier mariage, pressée de réparer cette erreur qu'elle fit par convenance, cherchant désormais le bonheur dans un sentiment qu'elle appelle de tous ses désirs, qu'elle se prépare presque d'avance, et qu'elle éprouvera sans doute bientôt; l'autre, pauvre fille, gâtée par la lecture des romans, qui s'est fait un besoin de passion, d'infortune héroïque et sentimentale, et qui serait bien fâchée de ne pas finir comme telle de ces amantes admirables qu'elle a suivies avec tant d'intérêt pendant quatre volumes : un beau jeune homme se présente avec toutes les grâces d'Antinoüs ou... d'un garde-du-corps, *c'est tout comme.* Pour l'une c'est l'*Ernest de Woldemar* que madame Cottin lui a fait adorer, pour l'autre c'est l'ange de ses rêves, et toutes deux se laissent aller à l'amour; vous verrez qu'à toutes deux mal il prit : l'une s'asphyxie, l'autre avant dix jours est lasse et embarrassée de celui auquel elle a sacrifié honneur et réputation; un *caprice* vient terminer cet éternel amour. *Epimuthione :* l'amour heureux mène au dégoût, le malheur en amour mène au suicide. C'est une leçon aux amans, mais dont ils ne profiteront pas; ils ne voudront point se reconnaître dans Gustave et Amélie, et comme Gustave et Amélie donnaient un démenti aux moralistes qui ont précédé M. Chapus, ils ne voudront pas croire celui-ci : ainsi va le monde ; l'expérience ne profite qu'à ceux qui en sont victimes. Ainsi faisait madame de Tennières, heureuse des illusions qu'elle s'était créées pendant une belle soirée de bal; elle ne pouvait s'arrêter à l'idée d'y renoncer, le beau jeune homme qui dansait le *réel* avec tant de grâces était pour elle la félicité personnifiée. En vain un baron écossais veut lui proposer de renouveler le bonheur moins chanceux qu'elle trouva

avec M. de Tennières; des titres, des honneurs, de hautes alliances, il s'agit bien de cela vraiment; l'amour rend si philosophe!

Livrée à une délicieuse rêverie, elle attend celui dont la veille elle devina l'amour. M. Chapus nous fait ici de la chambre à coucher une description charmante qui fait honneur à son goût : il faut voir avec quel soin il distribue toutes les franges des rideaux, comme il calcule les nuances des couleurs; vous savez au juste qu'elle doit être le reflet de telle tapisserie, quelles odeurs seraient de bon goût dans votre toilette : il y a dans ce petit chapitre beaucoup de ce sensualisme dont je parlais en commençant. Bref, le boudoir fit bien d'être aussi agréable, car madame de Tennières attendit et attendit en vain. Gustave, à tort ou à raison (l'auteur dit que c'est à tort), est mis aux arrêts, et, pour abréger l'ennui de sa prison, il a recours à de joyeux amis avec lesquels il rit, chante, et surtout fait un excellent déjeuner. On reconnaît encore le tact de l'auteur, et il n'est pas moins habile à faire le menu d'un repas qu'à agencer les tapisseries.

Les arrêts sont levés; vous savez pour qui sera la première visite; mais avant de la faire, Gustave s'arrête aux Tuileries : adossé à un arbre il jette quelques mots sur son calpin, et en levant les yeux il voit... vous devinez? On se donne le bras sans s'en douter, on se promène, on cause, et puis, toujours, sans s'en douter, on monte en voiture, on se dirige vers le bois. Je ne dis pas que le baron y fut rencontré, il me tarde de parler de la lutte qui s'établit le lendemain entre les deux rivaux.

C'est une discussion dans les formes, vrais discours de tribune; les questions sont celles-ci : *Quel est le peuple le*

*plus admirable, des Écossais ou des Français? Quel homme a droit à plus d'estime, le diplomate ou le guerrier?* Tout cela n'est guère naturel et annonce de la part de l'auteur peu d'habitude du dialogue. Enfin quel que soit le *conflit* (comme dit l'auteur) Gustave en sort vainqueur, et c'est là que commence vraiment l'intérêt, c'est là que commence le roman.

Madame de Sévigné a dit : « Pour savoir si deux personnes s'aiment bien, faites-les voyager dix jours en litière, peu ou point résisteront à cette épreuve. » Et cependant nos amans veulent la tenter. Les premières postes sont délicieuses, c'est du bonheur, de l'enivrement; mais bientôt ce n'est plus qu'un plaisir plus tranquille, presque conjugal, et quand on est là on est bien près de la froideur; cependant nous n'y arrivons que par gradations habilement ménagées, mais nous ne sommes pas à Marseille que déjà l'on peut prévoir une prochaine rupture. Aussi à table d'hôte, lorsque la conversation est devenue générale, que des récits des quatre parties du monde se succèdent, déjà Amélie conçoit d'autres plaisirs que cette aimable solitude à deux qu'elle avait tant souhaitée; mais elle le conçoit surtout lorsque se fait entendre un jeune voyageur, habile en causeries, en descriptions, qui se fait aimer par ce qu'il dit si bien; Amélie est suspendue à ses lèvres, elle se prend à ses paroles, elle voudrait toujours l'entendre, et lorsqu'il lui offre son bras pour aller au port elle l'accepte avec empressement; dès-lors tout est fini, Gustave est à peine jaloux, tous les deux sont désenchantés : après la première entrevue tout sera dit, et chacun prendra une route différente.

Cette dernière partie est pleine d'intérêt, et on la lira

avec plaisir, même après le proverbe si spirituel dans lequel M. Scribe développe la même idée : il y a surtout un petit chapitre plein de naturel, et des détails charmans, chapitre délicieux comme M. J. Janin l'aurait pensé et même comme il l'aurait écrit C'est une jeune et gentille Marseillaise, qui vous mystifie de la manière la plus piquante et la plus originale le Lovelace parisien. Si tout était ainsi, nous féliciterions M. Chapus sans restriction, et nous n'aurions pas le regret de finir par des critiques. Il est quelquefois gêné dans l'expression, il y a de l'inexpérience dans son style. Je ne sais, mais en lisant certaines pages, je me suis rappelé involontairement ces expressions qui répondent si exactement à la tournure latine et dont nous conseillons à l'auteur de se défaire. La *condition infinie* de la femme de chambre est de ce nombre, et puis ce sont de longues périodes en conversation, qui seront toujours froides et contre nature, des mots techniques qu'il faudrait laisser aux traités scientifiques où ils sont placés. La préface à peine lue je le craignais, et la franchise de l'auteur devrait peut-être prendre un autre nom, lorsqu'il nous confie bénévolement comment il composa son livre. M. Chapus depuis quelques années fait des articles de journaux, il en fait même quelquefois en commun. Or ces articles lui ont merveilleusement servi et sont devenus autant de petits chapitres; chacun d'eux a fourni de ces fragmens de dissertation que M. Chapus met dans la bouche de ses acteurs et dont on devine aisément l'origine. Je suis bien sûr que si je voulais feuilleter les numéros de *la Réunion*, je trouverais dans ses colonnes plus d'une belle réflexion de madame d'Ivoy, car madame d'Ivoy parle comme un journal; elle est très-habile à se servir de la

langue métaphysique des philosophes, c'est l'ecclectisme usuel, l'ecclectisme à la portée des gens du monde. Pourquoi s'être embarrassé de ces langes? si M. Chapus les eût rejetés loin de lui, qu'il eût poursuivi franchement son idée, il eût été toujours bien inspiré, comme il l'est si souvent, il nous aurait donné des épisodes charmans comme celui de la petite Marseillaise, et nous n'aurions pas à lire cet ennuyeux chapitre du *Conflit* et cette anecdote *de l'autre monde.* Son livre est frivole, c'est un *caprice* d'esprit, et l'on y devine les pièces de rapport, et l'on y sent quelquefois le travail et la fatigue. Que l'auteur ait plus de confiance en lui; il n'a pas besoin des inspirations de la veille, des pensées de l'année précédente, pour écrire trois cents petites pages.

*Code fondamental, ou Charte du genre humain, déduite de ses premiers besoins.* — Une charte est la vérité. Par Math. Gatié, médecin. Brochure in-8., Paris, Gosselin, libraire, Palais-Royal, galerie vitrée, n° 8. — Ce n'est point ici l'une de ces vagues utopies qui éclosent instantanées de maints cerveaux échauffés par le soleil des révolutions; c'est le résumé des réflexions de toute une vie, c'est le fruit de longues et consciencieuses recherches sur la nature de l'homme, ses besoins et ses facultés. L'auteur, voué par état à des études spéciales et positives, est arrivé aux causes par les effets, et aux théories générales par l'observation des faits particuliers. Cette brochure, pleine de vues neuves et profondes, nous paraît propre à jeter un

grand jour sur les vastes questions tant agitées par nous et autour de nous.

L'ouvrage est divisé en trois chapitres : dans le premier, l'auteur traite de la génération de nos connaissances par nos premiers besoins; dans le second, il déduit de ces mêmes besoins le code fondamental des sociétés; dans le troisième, il établit la certitude de ce code déduit de nos premiers besoins. Essayons de le suivre dans ces grandes divisions.

Nous voyons d'abord l'homme seul avec son instinct ou la faculté de percevoir les rapports des objets extérieurs avec lui; de la connaissance des rapports des objets entre eux et avec lui, il arrive aux perceptions intellectuelles et morales; il a conquis l'usage de sa raison. Puis la nécessité de régulariser et de préciser l'examen des objets enfante la logique, comme la nécessité d'aider la mémoire par des signes qui suppléent à la présence des objets fait naître les langues parlées et écrites, les grammaires spéciales et générales et les littératures. L'auteur montre ensuite l'origine successive de toutes les sciences.

De la génération de nos connaissances, l'auteur passe à celle du code fondamental de l'espèce humaine, à la création du lien social due à la connaissance des avantages que présente le concours des forces humaines pour lutter contre les agens destructeurs qui nous environnent, et à celle de la nécessité du partage équitable des résultats obtenus en commun.

La société, une fois formée, a bientôt à réprimer les efforts injustes de quelques-uns de ses membres qui voudraient s'approprier le fruit du travail des autres. Il faut donc qu'un certain nombre de citoyens veillent habituelle-

ment au maintien de l'ordre public, et voilà la société divisée en deux classes, la productrice et la régulatrice, à qui la première délègue le soin de l'investigation du plus légitime emploi des facultés de la société dans ses rapports avec elle-même, les autres associations et les objets extérieurs, en se réservant le droit de rompre le pacte en cas de prévarication. Malgré cette clause comminatoire, la classe régulatrice chercha bientôt à se détourner de son action légitime, et abusa contre ses mandans du pouvoir délégué par eux pour les protéger. Toutes les formes de gouvernemens ne furent que des garanties que tenta de se donner la classe productrice, mais toujours en vain, jusqu'à ce qu'elle eût trouvé dans l'expression légale de la conscience publique, par la voie de la presse, et dans le mode d'existence de la classe régulatrice, des garanties qui pourront lui assurer la liberté et le repos; lorsqu'elles paraîtront enfin ce qu'elles sont réellement, la traduction des premiers besoins de l'humanité. Il n'est qu'un seul gouvernement propre à l'humanité, c'est la science du plus légitime emploi des facultés d'un peuple sur lui-même et sur les autres peuples.

L'obligation où se trouve par sa condition la classe productive, de réagir contre les actes hostiles de la classe régulatrice, crée son droit, sa souveraineté, la souveraineté du peuple, de même que la forme de cette réaction, ou le moyen d'en assurer le succès, constitue le code fondamental de l'espèce, la charte du genre humain, dont l'objet est de contraindre au devoir la classe régulatrice, en l'obligeant à tenir ses engagemens et ses sermens.

La souveraineté des peuples est donc le seul code pénal des gouvernans, il est à leurs malversations ce qu'est l'ac-

tion judiciaire aux délits ordinaires : le plus légitime usage des facultés de la classe productrice est d'exiger de la part de la classe régulatrice les connaissances et les vertus nécessaires à la mission dont elle la charge, et de la contraindre, en cas d'abus, à rentrer dans cette mission, par le mode d'exercice de la puissance déléguée, l'ascendant de l'opinion publique, l'action de la presse, et enfin le légitime emploi des forces physiques dans l'insurrection.

Nous examinerons, dans un second article, l'application que l'auteur fait de ces principes au mode de gouvernement qu'il considère comme imposé par la raison et la nature.



Parmi tant de brochures politiques, littéraires et scientifiques qui encombrent le bureau de tout journal, il nous est tombé sous la main un fort petit volume, publié par Barba, cour des Fontaines, avec ce titre : *Esquisses poetiques, par X. Marmier.* Nous l'avons ouvert avec cette prévention que l'on mettait depuis quelque temps à tout ce qui est *vers;* et ce n'est pas sans une agréable surprise que nous avons été entraînés jusqu'à la fin du livre, où respire la grâce la plus pure, la mélancolie la plus douce; il y a quelque chose de *lamartinien* dans les *poésies* de M. Marmier, sans imitation pourtant, car les rêveries de sa jeune muse n'ont rien de mystique, et si elle se balance quelquefois du ciel, elle abaisse bien plus souvent ses regards sur la terre, et en cela il fait preuve de goût, et nous conseillons à M. X. Marmier de rester *positif*, comme il l'est quelquefois, car les choses de la vie habi-

tuelle sont les vraies sources de la poésie populaire, et il viendra un temps où Lamartine ne sera goûté que d'une classe très-minime de lecteurs. Le mysticisme tue la poésie autant que le matérialisme.

En attendant que nous consacrions aux poésies de M. X. Marmier un examen approfondi, où la critique aura la plus petite part, nous citerons en entier la délicieuse élégie intitulée *Ma Vieillesse*. Courage, jeune homme, c'est de l'André Chénier.

Autrefois, mais hélas! c'est depuis bien long-temps,
C'est lorsque j'étais jeune... A présent j'ai vingt ans!
Mais lorsque j'étais jeune, oh! comme ma pensée
Errait à l'abandon, dans l'idéal lancée!
Que j'aimais peu le monde et ses bruyans plaisirs,
Et tout ce qui froissait de modestes désirs
Que j'allais nourrissant tout seul dans la retraite!
Mais la paix souriait à mon ame distraite.
M'échapper du tumulte avec un livre en main,
Et pouvoir au hasard, sans suivre le chemin,
Marcher en solitude à travers les bois sombres,
Et songer, et chercher de fantastiques ombres,
Des chimères de gloire ou des pensers d'amour;
Au souffle de la brise, aux feux mourans du jour,
Plonger dans les secrets de la mélancolie;
C'était là mon bonheur, ou, s'il faut, ma folie.
A présent, c'est fini; car voyez, je suis vieux.
Quoiqu'avant l'âge, hélas! sur mon front soucieux
L'on pourrait remarquer quelque ride funeste:
Les soucis en sont cause, et l'amour, et le reste.
Enfin me voilà vieux, et je n'y puis plus rien;
J'ai déjà d'un vieillard les traits et le maintien,
Un peu voûté de corps, et faible, et d'habitude

Paresseux et chagrin, aimant la solitude.
Mon sort me semble fait, et toute ambition
Dès long-temps ne peut plus m'offrir d'illusion.
Mais ce qui m'est bien doux, c'est le modeste asile
Où m'attend une amie indulgente et facile,
Qui ne s'étonne point de mes nombreux défauts,
Et qui prend sans regret la moitié de mes maux.
Oh! ce qui m'est bien doux, c'est de rester près d'elle,
De la revoir toujours, à mon destin fidèle,
Me rire avec douceur; c'est de pouvoir m'asseoir
Tranquille à ses côtés au coin du feu, le soir;
De lui prendre les mains avec un air de fête,
Et de laisser tomber sur ses genoux ma tête.
De plus en plus aussi je deviens casanier;
Et quand je me retrouve auprès de mon foyer,
J'y reste, sans compter comme le temps s'écoule:
Car là je suis si bien, loin du bruit de la foule!
Libre de m'arranger ainsi que je le veux,
Je rêve..., et devant moi souvent mes premiers vœux
Et mes jours de printemps apparaissent encore,
Comme un beau point de vue éclairé par l'aurore.
Là, ma naïve enfance assise sur les fleurs,
Mon beau ciel, mon vallon aux riantes couleurs,
Et mon ruisseau troublé par mes jeux du dimanche,
Et tout près une étroite et simple maison blanche;
Ma famille au complet, et ma mère entre nous,
Nous prenant tour à tour, et nous caressant tous;
Dans tout ce qu'on disait une croyance entière;
Et le soir, près du Christ, une longue prière,
Le baiser maternel, et l'ame sans remords,
Voilà ce que j'aimais, ce que j'avais alors!...
Et tout cela c'est loin, comme un lointain rivage
Que la nuit enveloppe encore d'un nuage:
A peine en reste-t-il quelques traits indécis.

Et quand nous reprenons ensemble les récits
(Ma jeune amie et moi) de ces beaux jours de roses,
Nous croyons tous les deux parler d'anciennes choses :
Un soupir réunit nos deux cœurs soucieux,
Et nous nous étonnons ensemble d'être vieux
A l'âge où l'avenir est si doux à poursuivre,
Où, dans le bon vieux temps, on commençait à vivre.



Nous avons aussi remarqué une élégie sans nom d'auteur, qui nous a heureusement distraits des impressions pénibles où nous jette le malheur des circonstances; c'est le dernier adieu d'un frère à son frère ; ce sont de ces larmes de souvenir si naïves et si éloquentes; il semble que, dans des poésies de ce genre, le cœur seul puisse parler; cependant nous avons saisi dans l'élégie *Aux Mânes de mon Frère* des images richement colorées, des traits échappés à une imagination vraiment poétique, et qui eût été bien autrement féconde si l'auteur avait eu à faire une pièce de pure imagination.

Le Jura est sa patrie ; il s'arrête avec amour à la peinture des originalités locales de cette contrée alpine, si puissamment pittoresque ; nous espérons que dans un autre poëme l'auteur de l'élégie *aux Mânes de mon Frère* se nommera, sûr qu'il peut être des encouragemens de la critique.

Voici, pour donner une idée de sa manière, quelques vers que ne désavoueraient pas nos bons poètes :

Son aurore était belle; il était à cet âge
Où l'aimante langueur qui pâlit le visage

Donne aux yeux tant de charme et parle à tant de cœurs!
Il était à cet âge où l'on verse des pleurs;
O pleurs délicieux!. . . . . . . . . . . . . . .



*Le petit Portefeuille d'un Anonyme ouvert à ses Amis.* — *Le Mercure* se souvient d'avoir distingué dans le *Chansonnier des Grâces* de 1810, quelques jolies chansons et poésies fugitives signées *Fessin*, qui sont réunies dans ce recueil anonyme. Ce n'est pas de la haute poésie de pensées et d'images ; mais Lafontaine a prouvé le premier, combien de charme le talent attache à un genre plus modeste en apparence. Une fable du Bonhomme vaut un poëme épique de Scudéry. Depuis Bertin, Bernard, Parny et Boufflers, ce genre d'esprit en miniature a trouvé asile dans les couplets de vaudeville. Il y a telle comédie de M. Scribe, qui n'est qu'un madrigal commenté. M. Fessin n'a pas fait imprimer son volume de mélanges pour le public qui devient superbe et dédaigneux pour les petits vers : mais ses amis et tous ceux qu'un hémistiche gracieux trouve encore sympathiques, apprécieront ces souvenirs de société, rimés facilement et sans prétention. On reconnaît partout l'homme aimable, souvent le poète, et quelquefois le moraliste. Parmi nombre de pièces dont on aime surtout l'abandon, nous citerons deux strophes déjà citées ailleurs avec éloge :

Tendres amours, folâtrant sur ma lyre,
Agitez l'air d'un son doux et léger;

Qu'à vos accords tout être qui respire,
Ainsi que vous, se plaise à voltiger.
.................................
Beautés, l'on voit naître et passer vos grâces,
Comme une rose en un jour de printemps;
Pour moi, je change, et jamais sur vos traces
Je n'aperçois les ravages du temps.

M. Fessin a mal à propos fait une arlequinade d'une petite comédie, *le Puits du Diable*, dont la donnée pouvait sortir du cadre d'un théâtre de salon. Souvent aussi la longueur des titres double celle des morceaux, et ces sortes de préambules ne sont rien moins que légers. Il n'est pas jusqu'au titre du recueil lui-même qu'il ne fallût abréger; en revanche le recueil paraîtra trop court.

---

## CHRONIQUE.

La peur est toujours le roi du jour : la souveraineté du peuple s'efface devant celle de la peur, c'est elle qui règne dans nos palais, dans nos sénats, chez le marquis (puisque la révolution a conservé des marquis), chez l'homme en place, chez l'industriel surtout. (Hélas! voyez la Bourse!) La révolution elle-même, si vous pouviez la personnifier, aura bientôt peur de son ombre, cette pauvre révolution qui n'est déjà plus que l'ombre d'elle-même.

D'un commun accord, il a été décidé que l'on ne battrait plus le rappel pour réunir les gardes nationaux, cela agaçait les nerfs de leurs femmes! O toi qui fus la grande nation! ils te connaissaient bien ceux qui, pour te démontrer la nécessité d'une révolution, t'avaient promis que ce serait cette fois une révolution à l'eau rose! De grâce, M. Odillon Barrot, ne prononcez plus le nom de Convention à la chambre électorale. Vous avez encore évoqué là un spectre. Que diable! on ne parle pas de corde chez les pendus, ni de revenans chez les poltrons.



Un théâtre fermé cette semaine, mais trois nouveaux

théâtres en construction! *Abyssus abyssum vocat*, comme dit l'Écriture. Cependant l'intervalle de deux sessions va, nous l'espérons, repeupler les salles encore ouvertes. Quand il y aura relâche au Luxembourg et au palais Bourbon, il faudra bien que l'on oublie un peu M. Bizien du Lézard, pour s'occuper davantage d'Odry.



Sérieusement nos deux Chambres ont compris que le tragique sévère finirait par lasser : elles ont fait parler leurs niais depuis quelque temps. M. Bizien de Lézard a eu un succès à désespérer Potier, Odry, Brunet, et Legrand, tous ensemble, lorsqu'il s'est écrié : — « Supposez des députés fonctionnaires salariés, formant derrière les ministres une majorité en faveur des émanations ministérielles! »

Une voix : « Quelle agréable et décente plaisanterie! » En effet *nasum teneatis amici.*



Un orateur fort amusant à la Chambre haute (et dans un autre genre, hâtons-nous de le dire), c'est M. de Montalembert. Quelle fougue d'interpellation, quelle imperturbable fécondité d'objections anti-ministérielles! Tantôt de la véhémence, tantôt de l'ironie, mais jamais à court; il brave les interruptions, les impatiences, les dénégations, les cris à l'ordre, et désole le ministérialisme dormeur de M. Pas-

quier. Mercredi M. de Montalivet a été obligé de feindre une dédaigneuse inattention, pour ne pas lui répondre : «Il ne m'écoute pas parce qu'il ne veut pas m'entendre,» s'est écrié l'orateur, et il a continué à dépeindre ce gros garçon se drapant d'un lambeau de pourpre impérialiste, pour faire oublier que c'est à Louis XVIII qu'il dut sa pairie. La veille le jeune ministre avait dit que la restauration lui avait toujours *fait mal au cœur*. Encore du libéralisme à la fleur d'orange !



Par un petit reste de mœurs aristocratiques, il est convenu que les bals de l'Hôtel-de-Ville sont assez *mal composés*. L'aristocratie libérale, qui deviendrait une olygarchie si on la laissait faire, a imaginé un bal dont les billets ont été distribués entre six cents personnes comme il faut. Ce bal a eu lieu mercredi, rue Taitbout : le cens d'éligibilité est décidément dans nos mœurs, et M. Royer-Collard est averti que sa démocratie coulant à pleins bords, a trouvé une digue. Pauvre république !



On a saisi *Figaro !* Messieurs les gens du roi ont voulu avoir de l'esprit ce jour-là. Ce qui est bon à prendre est bon à garder, nosseigneurs : dans ce siècle d'irréligion, le royaume des cieux ne suffit plus à nos pauvres.

Le *Morceau d'Ensemble* a réussi lundi à l'Opéra-Comique. Un petit acte est peu de chose pour l'activité de MM. Boursault et Merle, c'est peloter en attendant partie; aussi nous promettent-ils une pièce à grand succès pour la fin de ce mois.



Le Théâtre-Français vient de jouer les *Intrigans!* nous souhaitons beaucoup qu'il ne soit pas à son tour joué par eux. On parle de donner place à madame Allan-Dorval dans la société nouvelle, si elle parvient à se créer. Ce serait une preuve qu'on veut enfin jouer la tragédie rue Richelieu. Mais les larmes que fait couler tous les soirs Marie Beaumarchais, prouvent que les spectateurs de la Porte-Saint-Martin savent aussi apprécier cette admirable actrice.



« *Alors tout sera consommé! alors les hommes retourneront dans les forêts!—Et il n'y aura pas de mal.* » Voilà une phrase qu'un célèbre misanthrope répète volontiers depuis quelque temps. Quel malheur, mon cher ours! que la révolution de juillet continue à vendre les bois de l'état!



Avis.—Fenêtres à louer, place de l'Hôtel-de-Ville, rue

St.-Honoré, et place Vendôme, pour voir passer les émeutes. On peut s'abonner pour trois ou quatre représentations.



La Contemporaine, arrivée d'Alexandrie, va publier six nouveaux volumes de Mémoires où l'on dit que notre dernière expédition scientifique en Égypte est cruellement tournée en ridicule. Le pacha, selon madame de St.-Elme, se serait permis de mystifier nos savans, au point de recevoir d'eux des cadeaux et d'en faire à la Contemporaine. Celle-ci a choisi encore M. Ladvocat pour son éditeur; l'épigraphe de ses *Mémoires-Voyages* sera le verset du psaume : *In exitu Israel de Ægypto, domus Jacob de populo barbaro*, avec cette traduction : *A mon retour d'Égypte, poursuivie par un juif, je me suis réfugiée dans la maison du bibliopole que j'avais traité de barbare!*



Un roman de Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris*, va incessamment paraître chez Ch. Gosselin : le héros est, dit-on, un *sonneur de cloches*. On vante ce roman comme la création la plus originale de l'auteur. Si cela est, nous sommes prêts à nous mêler au carillon d'éloges qui l'attendent.



Nous achevons à l'instant la lecture de la *Dupinade*, par

un anonyme. La révolution de juillet a trouvé son Juvenal; journalistes et députés ventrus sont égorgés en masse dans cette satire. C'est la *Saint-Barthélemy* de nos protestans politiques, nous voulons dire de tous ceux qui *protestent* contre la révolution de juillet.



Notre dernier article sur la révolution de l'Opéra a été bien cruellement défiguré par l'imprimeur : on nous y fait dire *irriter* l'impatience, pour *imiter; avec* Pinon, pour *rue* Pinon, etc. C'est sans doute une mésaventure du même genre, qui a fait faire dernièrement un vers de treize pieds au *journal des Débats*, et un de quatorze au *National*.

---

Imprimerie de A. BARBIER, rue des Marais S.-G., n° 17.

# POÉSIE.

## L'ENFANT NATUREL.

### ELÉGIE.

Ouvre les yeux à la lumière,
O mon fils, quel affreux réveil!
Comme une torche funéraire
Se lève ton premier soleil.
J'aimais à te voir dans tes langes
A l'existence à peine éclos;
Tu dormais du sommeil des anges,
Comme Moïse au bord des flots.
Un soupir d'amour fut ton père,
Douce et pure émanation!
Déjà ton berceau tutélaire
Se balance sur l'onde amère,
Comme le nid de l'Alcyon.
Proscrit, à peine à ton aurore...
Ta mère, hélas! ne viendra pas
Voir ton premier sourire éclore,

Et soutenir tes premiers pas.
D'une infortune bien amère
Son absence a rempli ton cœur,
Dans les caresses d'une mère
Est la source de tout bonheur.
Du devoir qui flétrit le crime
Elle a bravé la dure loi;
L'honneur demande une victime,
Et cette victime c'est toi!
Après avoir du plus doux rêve
Savouré les enchantemens,
Du plaisir épuisé la sève,
Elle a jeté l'écorce aux vents.
Poursuis ta fatale carrière
Dans le silence du tombeau;
Les voiles d'un profond mystère
S'étendirent comme un suaire
Entre le monde et ton berceau.
Dans ton obscur pélerinage
La fortune peut-être un jour
Fera naître sur ton passage
Les plaisirs amers de l'amour:
Songe à ravir ton innocence
A l'attrait mortel du poison;
Dans le berceau de ta naissance
Le ciel a mis une leçon.
Si jamais un regard de femme
Portait le trouble dans ton ame,
Fuis dans tes langes protecteurs;
C'est la tunique d'innocence
Qui fut trempée à ta naissance
Dans le calice de tes pleurs.
De tes jours la fleur printannière
Courbe déjà dans la poussière
De ton front le dôme sacré;

Au vent du malheur qui l'effeuille
Elle abandonne feuille à feuille
Son pavillon décoloré.
Si quelquefois un vent d'orage
A ton cœur arrache un soupir,
Sous les coups du sort qui l'outrage
Incline ton front sans rougir.
Contre la triste destinée
Lutte, mon fils, avec orgueil;
Ta mère seule est condamnée
A traîner sa honte au cercueil.
Puisse-t-elle, triste et pensive,
Venir, hélas! chaque matin
Chercher la trace fugitive
De l'infortuné pélerin.
Peut-être, d'une aile glacée
La mort l'aura-t-elle effacée
Et son dernier jour aura lui.
Sous le sombre tissu du lierre
On voit blanchir l'étroite pierre;
C'est tout ce qui reste de lui.
De ses pas la dernière trace
Vint s'effacer dans cet espace
Que couvre un immortel gazon,
Lugubre et simple mausolée
Auquel son ombre désolée
Ne put, hélas! laisser un nom!
Sur la modeste sépulture
Le matin l'abeille murmure,
Et la brise, au soleil couchant,
Vient, sur sa harpe aérienne,
Gémir, soupirer une antienne
Sur le tombeau du pauvre enfant.

HONORÉ DÉO.

## LE GÉANT ET LES NAINS.

### FABLE *.

Jadis, dans un royaume, un géant s'endormit;
Aussitôt sur son corps une troupe insolente
De nains de couleur éclatante,
Brodés d'or et d'argent, d'autres couleur de nuit,
Montèrent petit à petit;
Et ces bataillons nains, non sans beaucoup de peine,
Parvinrent à leur gré, par mainte et mainte chaîne,
A subjuguer le géant endormi.
Bientôt, plus orgueilleux, tout le peuple fourmi
Le frappe à coups pressés de crosses ou de lances,
Ou, pour le brûler vif, rassemble ses fagots :
Mais le géant, plongé dans un profond repos,
Est encore insensible aux coups de ces marmots.
Aussi, redoublant d'insolence,
Et voulant noblement terminer leurs travaux,
Les nains prennent des fers, des leviers et des haches,
Des machines et des outils,
Afin de couper, disent-ils,
Le plus beau poil de ses moustaches;
Mais enfin le nouvel Atlas

* Cette pièce, dont l'exécution n'est peut-être pas à la hauteur de l'idée, fut composée en 1822.

S'éveille avec un grand fracas !...
C'en est fait de nos petits hommes,
De leurs crosses, leurs dards, leurs fers, leurs coutelas !...
D'un souffle le géant dissipe ces atômes.

Tel peuple qu'on croit asservi,
Ainsi que mon géant, peut n'être qu'endormi.

A. B. Vigarosy.

---

## LE MOINE DE SAINT-BENOIT,

### BALLADE IMITÉE DE WALTER SCOTT.

« Où me conduisez-vous ? » dit le moine tremblant.
Un des brigands répond : « A son heure dernière,
Cette femme avec toi veut dire une prière :
Qu'on se dépêche ; allons, vous n'avez qu'un moment. »

— « J'aperçois, dit le moine, une dame éplorée ;
Mais je ne saurais croire à sa prochaine mort :
Elle a l'éclat du lis que baigne la rosée,
Et presse sur son cœur un jeune enfant qui dort. »

— « Moine de Saint-Benoit, remplis ton ministère ;
Absous tous les péchés qu'elle confessera ;

Ou, quand le fils de Dieu viendra juger la terre,
De ses fautes sur toi le fardeau pèsera.

« De retour au couvent, tu diras une messe
Pour l'ame qui prendra, cette nuit, son essor;
Et que la cloche, au loin, par des sons de tristesse,
Invite les chrétiens à prier pour un mort. »

Le bon moine obéit. — Un brigand le ramène;
Mais d'abord sur ses yeux on remet le bandeau.
— Le lendemain le deuil régna dans le château,
Tous les vassaux pleuraient leur jeune châtelaine.

Depuis, dans le village on répète souvent :
« Lord Darrel est bizarre et d'une humeur austère;
S'il entend retentir la cloche du couvent,
Il pâlit tout à coup et dit une prière.

« Si lord Darrel rencontre un baron orgueilleux,
Son mépris menaçant se peint sur son visage :
Mais un moine vient-il s'offrir à son passage,
Darrel baisse la tête et détourne les yeux. »

AMÉDÉE PICHOT.



## NOTRE-DAME DE PARIS,

### PAR VICTOR HUGO *.

Un roman de Victor Hugo est un événement, aujourd'hui encore où la littérature semble tenir si peu de place dans notre monde tout politique. En attendant que nous puissions consacrer à *Notre-Dame de Paris* un article au moins de quelque étendue, nous nous empressons d'en extraire un fragment pris au hasard, dans l'intérêt de nos lecteurs plutôt que dans celui du livre; car nous ne sommes pas comme Arlequin, qui, pour vendre sa maison, croyait pouvoir en donner l'idée aux acheteurs en leur montrant une brique détachée de la muraille.

« Un beau matin de dimanche de la Quasimodo, une créature vivante avait été déposée, après la messe, dans l'église Notre-Dame, sur le bois de lit scellé dans le parvis, à main gauche, vis-à-vis ce *grand image* de saint Christophe, que la figure sculptée en pierre de messire Antoine

* Deux vol. in-8. Prix : 15 fr. Chez Ch. Gosselin, rue St.-Germain-des-Prés, n. 9.

des Essarts, chevalier, regardait à genoux depuis 1413, lorsqu'on s'est avisé de jeter bas et le saint et le fidèle. C'est sur ce bois de lit qu'il était d'usage d'exposer les enfans trouvés à la charité publique. Les prenait là qui voulait. Devant le bois de lit était un bassin de cuivre pour les aumônes.

L'espèce d'être vivant qui gisait sur cette planche le matin de la Quasimodo, en l'an du Seigneur 1467, paraissait exciter à un haut degré la curiosité du groupe assez considérable qui s'était amassé autour du bois de lit. Le groupe était formé en grande partie de personnes du beau sexe. Ce n'était presque que de vieilles femmes.

Au premier rang et les plus inclinées sur le lit, on en remarquait quatre qu'à leur cagoule grise, sorte de soutane, on devinait attachées à quelque confrérie dévote. Je ne vois point pourquoi l'histoire ne transmettrait pas à la postérité le nom de ces quatre discrètes et vénérables damoiselles. C'étaient Agnès la Herme, Jehanne de la Tarme, Henriette la Gaultière, Gauchère la Violette, toutes quatre veuves, toutes quatre bonnes-femmes de la chapelle Étienne Haudry, sorties de leur maison, avec la permission de leur maîtresse et conformément aux statuts de Pierre d'Ailly, pour venir entendre le sermon.

Du reste, si ces braves haudriettes observaient pour le moment les statuts de Pierre d'Ailly, elles violaient, certes, à cœur joie ceux de Michel de Brache et du cardinal de Pise, qui leur prescrivaient si inhumainement le silence.

— Qu'est-ce que c'est que cela, ma sœur? disait Agnès à Gauchère, en considérant la petite créature exposée qui

glapissait et se tordait sur le lit de bois, effrayée de tant de regards.

— Qu'est-ce que nous allons devenir, disait Jehanne, si c'est comme cela qu'ils font les enfans à présent?

— Je ne me connais pas en enfans, reprenait Agnès, mais ce doit être un péché de regarder celui-ci.

— Ce n'est pas un enfant, Agnès.

— C'est un singe manqué, observait Gauchère.

— C'est un miracle, reprenait Henriette la Gaultière.

— Alors, remarquait Agnès, c'est le troisième depuis le dimanche du *Lætare;* car il n'y a pas huit jours que nous avons eu le miracle du moqueur de pélerins, puni divinement par Notre-Dame d'Aubervilliers, et c'était le second miracle du mois.

—C'est un vrai monstre d'abomination que ce soi-disant enfant trouvé, reprenait Jehanne.

— Il braille à faire sourd un chantre, poursuivait Gauchère. — Tais-toi donc, petit hurleur!

— Dire que c'est monsieur de Reims qui envoie cette énormité à monsieur de Paris! ajoutait la Gaultière en joignant les mains.

— J'imagine, disait Agnès la Herme, que c'est une bête, un animal, le produit d'un juif avec une truie; quelque chose enfin qui n'est pas chrétien, et qu'il faut jeter à l'eau ou au feu.

— J'espère bien, reprenait la Gaultière, qu'il ne sera postulé par personne.

— Ah! mon Dieu, s'écriait Agnès, ces pauvres nourrices qui sont là dans le logis des enfans-trouvés qui fait le bas de la ruelle, en descendant à la rivière, tout à côté de monseigneur l'évêque! si on allait leur apporter ce petit

monstre à allaiter! j'aimerais mieux donner à téter à un vampire.

— Est-elle innocente, cette pauvre la Herme! reprenait Jehanne; vous ne voyez pas, ma sœur, que ce petit monstre a au moins quatre ans, et qu'il aurait moins appétit de votre tétine que d'un tournebroche.

En effet, ce n'était pas un nouveau-né que « ce petit monstre. » (Nous serions fort empêchés nous-mêmes de le qualifier autrement.) C'était une petite masse fort anguleuse et fort remuante, emprisonnée dans un sac de toile imprimé au chiffre de messire Guillaume Chartier, pour lors évêque de Paris, avec une tête qui sortait. Cette tête était chose assez difforme ; on n'y voyait qu'une forêt de cheveux roux, un œil, une bouche et des dents. L'œil pleurait, la bouche criait et les dents ne paraissaient demander qu'à mordre. Le tout se débattait dans le sac, au grand ébahissement de la foule qui grossissait et se renouvelait sans cesse à l'entour.

Dame Aloïse de Gondelaurier, une femme riche et noble qui tenait une jolie fille d'environ six ans à la main, et qui traînait un long voile à la corne d'or de sa coiffe, s'arrêta en passant devant le lit, et considéra un moment la malheureuse créature, pendant que sa charmante petite fille Fleur-de-Lys de Gondelaurier, toute vêtue de soie et de velours, épelait avec son joli doigt l'écriteau permanent accroché au bois de lit : ENFANS TROUVÉS.

— En vérité, dit la dame en se détournant avec dégoût, je croyais qu'on n'exposait ici que des enfans.

Elle tourna le dos, en jetant dans le bassin un florin d'argent qui retentit parmi les liards, et fit ouvrir de grands

yeux aux pauvres bonnes-femmes de la chapelle Étienne-Haudry.

Depuis quelques momens un jeune prêtre écoutait le raisonnement des haudriettes et les sentences du protonotaire. C'était une figure sévère, un front large, un regard profond. Il écarta silencieusement la foule, examina le *petit magicien*, et étendit la main sur lui. Il était temps, car toutes les dévotes se léchaient déjà les barbes du *beau fagot flambant*.

— J'adopte cet enfant, dit le prêtre.

Il le prit dans sa soutane, et l'emporta. L'assistance le suivit d'un œil effaré. Un moment après il avait disparu par la Porte-Rouge qui conduisait alors de l'église au cloître.

Quand la première surprise fut passée, Jehanne de la Tarme se pencha à l'oreille de La Gaultière :

— Je vous avais bien dit, ma sœur, que ce jeune clerc monsieur Claude Frollo est un sorcier.

C'est au moment où Claude Frollo revenait, le jour de la Quasimodo, de dire sa messe des paresseux à leur autel, qui était à côté de la porte du chœur tendant à la nef, à droite, proche l'image de la Vierge, que son attention avait été éveillée par le groupe de vieilles glapissant autour du lit des enfans trouvés.

C'est alors qu'il s'était approché de la malheureuse petite créature si haïe et si menacée. Cette détresse, cette difformité, cet abandon, la pensée de son jeune frère, la chimère qui frappa tout-à-coup son esprit que, s'il mourait, son cher petit Jehan pourrait bien aussi, lui, être jeté misérablement sur la planche des enfans trouvés, tout cela lui

était venu au cœur à la fois : une grande pitié s'était remuée en lui, et il avait emporté l'enfant.

Quand il tira l'enfant du sac, il le trouva bien difforme en effet. Le pauvre petit diable avait une verrue sur l'œil gauche, la tête dans les épaules, la colonne vertébrale arquée, le sternum proéminent, les jambes torses; mais il paraissait vivace, et, quoiqu'il fût impossible de savoir quelle langue il bégayait, son cri annonçait quelque force et quelque santé. La compassion de Claude s'accrut de cette laideur; et il fit vœu dans son cœur d'élever cet enfant pour l'amour de son frère, afin que, quelles que fussent dans l'avenir les fautes du petit Jehan, il eût par devers lui cette charité faite en son intention. C'était une sorte de placement de bonnes œuvres qu'il effectuait sur la tête de son jeune frère; c'était une pacotille de bonnes actions qu'il voulait lui amasser d'avance, pour le cas où le petit drôle un jour se trouverait à court de cette monnaie, la seule qui soit reçue au péage du paradis.

Il baptisa son enfant adoptif, et le nomma *Quasimodo*, soit qu'il voulût marquer par là le jour où il l'avait trouvé, soit qu'il voulût caractériser par ce nom à quel point la pauvre petite créature était incomplète et à peine ébauchée. En effet, Quasimodo, borgne, bossu, cagneux, n'était guère qu'un *à peu près*.

Or, en 1482, Quasimodo avait grandi. Il était devenu, depuis plusieurs années, sonneur de cloches de Notre-Dame, grâce à son père adoptif Claude Frollo, lequel était devenu archidiacre de Josas, grâce à son suzerain messire Louis de Beaumont, lequel était devenu évêque de Paris en 1472, à la mort de Guillaume Chartier, grâce à son

patron Olivier le Daim, barbier du roi Louis XI par la grâce de Dieu.

Quasimodo était donc carillonneur de Notre-Dame.

Avec le temps, il s'était formé je ne sais quel lien intime qui unissait le sonneur à l'église. Séparé à jamais du monde par la double fatalité de sa naissance inconnue et de sa nature difforme, emprisonné dès l'enfance dans ce double cercle infranchissable, le pauvre malheureux s'était accoutumé à ne rien voir dans ce monde au-delà des religieuses murailles qui l'avaient recueilli à leur ombre. Notre-Dame avait été successivement pour lui, selon qu'il grandissait et se développait, l'œuf, le nid, la maison, la patrie, l'univers.

Et il est sûr qu'il y avait une sorte d'harmonie mystérieuse et préexistante entre cette créature et cet édifice. Lorsque, tout petit encore, il se traînait tortueusement et par soubresauts sous les ténèbres de ses voûtes, il semblait, avec sa face humaine et sa membrure bestiale, le reptile naturel de cette dalle humide et sombre sur laquelle l'ombre des chapitaux romains projetait tant de formes bizarres.

Plus tard, la première fois qu'il s'accrocha machinalement à la corde des tours, et qu'il s'y pendit, et qu'il mit la cloche en branle, cela fit à Claude, son père adoptif, l'effet d'un enfant dont la langue se délie et qui commence à parler.

C'est ainsi que peu à peu, se développant toujours dans le sens de la cathédrale, y vivant, y dormant, n'en sortant presque jamais, en subissant à toute heure la pression mystérieuse, il arriva à lui ressembler, à s'y incruster, pour ainsi dire, à en faire partie intégrante. Ses angles saillans s'emboitaient (qu'on nous passe cette figure) aux angles

rentrans de l'édifice, et il en semblait non-seulement l'habitant, mais encore le contenu naturel. On pourrait presque dire qu'il en avait pris la forme, comme le colimaçon prend la forme de sa coquille. C'était sa demeure, son trou, son enveloppe. Il y avait entre la vieille église et lui une sympathie instinctive si profonde, tant d'affinités magnétiques, tant d'affinités matérielles, qu'il y adhérait en quelque sorte comme la tortue à son écaille. La rugueuse cathédrale était sa carapace.

Il est inutile d'avertir le lecteur de ne pas prendre au pied de la lettre les figures que nous sommes obligés d'employer ici pour exprimer cet accouplement singulier, symétrique, immédiat, presque co-substantiel, d'un homme et d'un édifice. Il est inutile de dire également à quel point il s'était faite familière toute la cathédrale, dans une si longue et si intime cohabitation. Cette demeure lui était propre. Elle n'avait pas de profondeur que Quasimodo n'eût pénétrée, pas de hauteur qu'il n'eût escaladée. Il lui arrivait bien des fois de gravir la façade à plusieurs élévations en s'aidant seulement des aspérités de la sculpture. Les tours sur la surface extérieure desquelles on le voyait souvent ramper comme un lézard qui glisse sur un mur à pic, ces deux géantes jumelles, si hautes, si menaçantes, si redoutables, n'avaient pour lui ni vertige, ni terreur, ni secousses d'étourdissement. A les voir si douces sous sa main, si faciles à escalader, on eût dit qu'il les avait apprivoisées. A force de sauter, de grimper, de s'ébattre au milieu des abîmes de la gigantesque cathédrale, il était devenu en quelque façon singe et chamois, comme l'enfant calabrois qui nage avant de marcher, et joue, tout petit, avec la mer.

Du reste, non seulement son corps semblait s'être façonné selon la cathédrale, mais encore son esprit. Dans quel état était cette âme? quel pli avait-elle contracté, quelle forme avait-elle prise sous cette enveloppe nouée, dans cette vie sauvage? c'est ce qu'il serait difficile de déterminer. Quasimodo était né borgne, bossu, boiteux. C'est à grande peine et à grande patience que Claude Frollo était parvenu à lui apprendre à parler. Mais une fatalité était attachée au pauvre enfant trouvé. Sonneur de Notre-Dame à quatorze ans, une nouvelle infirmité était venue le parfaire; les cloches lui avaient brisé le tympan: il était devenu sourd. La seule porte que la nature lui eût laissée toute grande ouverte sur le monde s'était brusquement fermée à jamais.

En se fermant, elle intercepta l'unique rayon de joie et de lumière qui pénétrât encore dans l'âme de Quasimodo. Cette âme tomba dans une nuit profonde. La mélancolie du misérable devint incurable et complète comme sa difformité. Ajoutons que sa surdité le rendit en quelque façon muet. Car, pour ne pas donner à rire aux autres, du moment où il se vit sourd, il se détermina résolument à un silence qu'il ne rompait guères que lorsqu'il était seul. Il lia volontairement cette langue que Claude Frollo avait eu tant de peine à délier. De là il advenait que, quand la nécessité le contraignait de parler, sa langue était engourdie, maladroite et comme une porte dont les gonds sont rouillés.

Si maintenant nous essayions de pénétrer jusqu'à l'âme de Quasimodo à travers cette écorce épaisse et dure; si nous pouvions sonder les profondeurs de cette organisation mal faite; s'il nous était donné de regarder avec un flam-

beau derrière ces organes sans transparence, d'explorer l'intérieur ténébreux de cette créature opaque, d'en élucider les recoins obscurs, les culs-de-sacs absurdes, et de jeter tout-à-coup une vive lumière sur la psyché enchaînée au fond de cet antre, nous trouverions sans doute la malheureuse dans quelque attitude pauvre, rabougrie et rachitique, comme ces prisonniers des plombs de Venise qui vieillissaient ployés en deux dans une boîte de pierre trop basse et trop courte.

Il est certain que l'esprit s'atrophie dans un corps manqué. Quasimodo sentait à peine se mouvoir aveuglément au dedans de lui une âme faite à son image. Les impressions des objets subissaient une réfraction considérable, avant d'arriver à sa pensée. Son cerveau était un milieu particulier : les idées qui le traversaient en sortaient toutes tordues. La réflexion qui provenait de cette réfraction était nécessairement divergente et déviée.

De là mille illusions d'optique, mille aberrations de jugement, mille écarts où divaguait sa pensée, tantôt folle, tantôt idiote.

Le premier effet de cette fatale organisation, c'était de troubler le regard qu'il jetait sur les choses. Il n'en recevait presque aucune perception immédiate. Le monde extérieur lui semblait beaucoup plus loin qu'à nous.

Le second effet de son malhenr, c'était de le rendre méchant.

Il était méchant en effet, parce qu'il était sauvage; il était sauvage, parce qu'il était laid. Il y avait une logique dans sa nature comme dans la nôtre.

Sa force, si extraordinairement développée, était une

cause de plus de méchanceté. *Malus puer Robustus*, dit Hobbes.

D'ailleurs, il faut lui rendre cette justice : la méchanceté n'était peut-être pas innée en lui. Dès ses premiers pas parmi les hommes, il s'était senti, puis il s'était vu conspué, flétri, repoussé. La parole humaine pour lui, c'était toujours une raillerie ou une malédiction. En grandissant, il n'avait trouvé que la haine autour de lui : il l'avait prise. Il avait gagné la méchanceté générale. Il avait ramassé l'arme dont on l'avait blessé.

Après tout, il ne tournait qu'à regret sa face du côté des hommes; sa cathédrale lui suffisait. Elle était peuplée de figures de marbre, rois, saints, évêques, qui du moins ne lui éclataient pas de rire au nez et n'avaient pour lui qu'un regard tranquille et bienveillant. Les autres statues, celles des monstres et des démons, n'avaient pas de haine pour lui Quasimodo. Il leur ressemblait trop pour cela. Elles raillaient bien plutôt les autres hommes. Les saints étaient ses amis, et le bénissaient; les monstres étaient ses amis, et le gardaient. Aussi avait-il de longs épanchemens avec eux. Aussi passait-il quelquefois des heures entières, accroupi devant une de ces statues, à causer solitairement avec elle. Si quelqu'un survenait, il s'enfuyait comme un amant surpris dans sa sérénade. »

*P. S. du Rédacteur.* Nous venons de lire *Notre-Dame de Paris* avec un plaisir continuel et une admiration croissante. C'est un livre prodigieux de science et d'imagination. Le public artiste sera émerveillé; tout ce qui lit autre chose que des journaux rendra hommage au génie de Victor Hugo. Nous allons relire ce chef-d'œuvre.

# LA DUPINADE,

## OU LA RÉVOLUTION DUPÉE,

Poème héroï-comique en trois chants *.

« Si trouvoit-on au sénat de Rome aulcuns advocats et orateurs bien disants et moult experts en oraisons, lesquels bravasches et haults à la main aux rostres, se montraient couards et déconfits à l'encontre des dangers de la chose publique. »

*La Dupinade* est, sous plus d'un rapport, la paraphrase rimée de cette phrase de Plutarque-Amyot, que Napoléon traduisait, lui, en paroles plus brèves dans son antipathie pour *les bavards d'avocats. La Dupinade* est donc une impertinence en trois chants contre les dieux de juillet. Malheureusement, cette impertinence est acérée d'esprit et de verve poétique, comme le dit le poète lui-même de la fameuse *Villéliade*. Hélas! quelle épigramme encore dans ce souvenir, dans cette comparaison indirecte! en sommes-

* Prix : 3 fr. Chez Denain, rue Vivienne, n. 16.

nous réduits à conspirer par le ridicule contre la quasi-révolution, comme nous faisions de si bon cœur contre la restauration elle-même? faut-il que le régime d'aujourd'hui ait déjà ses Juvénals comme le régime d'hier! Certes, le nouveau poëte vaut les autres, et, si nous ne savions que les *Castor et Pollux*, ou, si l'on veut, *les Deux Siamois* de notre Parnasse satirique, sont cruellement séparés, l'un placé enfin à Marseille, l'autre toujours en disponibilité à Paris, nous aurions cru reconnaître dans ces vers mordans Barthélemy et Méry. O Villèle, ô Corbière, ô Peyronnet, quelle joie ce serait pour vous de voir ces deux Arcades, héritiers de Gilbert, chanter à leur tour vos plus cruels ennemis! et vous, gazetiers de Montrouge et suppôts de la loi d'amour cautérisés sur l'omoplate par leurs vers brûlans, comme vous vous empresseriez d'ouvrir pour la première fois vos colonnes à ces poëtes dont le nom seul faisait naguère frémir Genoude et Benaben! car ce n'est pas seulement les héros de la tribune, les 221, mais encore les journalistes doctrinaires, qui font les frais de *la Dupinade*. Après

Louis, Molé, Barante, et Guizot et Decaze,
Et d'Argout et Broglie, héros du canapé,
Larmoyant en chorus sur le trône frappé...
Le repentant Lameth qui, pâle au moindre bruit,
Changea son bonnet rouge en un bonnet de nuit.

Nous voyons défiler aussi

. . . . . Le noir troupeau des prêtres sans rabats,
Ces verbeux rédacteurs du *Journal des Débats*,
Castil-Blaze fécond en boiteux hémistiches,
Corsaire musical et marchand de pastiches,
L'innocent Girardin, le censeur Duviquet, etc., etc., etc.

Ce bon M. Duviquet, qui, par parenthèse, ne fut jamais censeur.

Ah! chantre de *la Dupinade*, que de charbons ardens amassés sur votre tête, que de haines vous aurez éveillées chez la gent critique, bien plus irritable encore que la gent poétique! Tenez bien votre visière baissée, champion inconnu qui venez de désarçonner tant de terribles géans dans votre première joûte. Ce n'est pas que parce que vous aurez semé le vent vous puissiez espérer de recueillir la tempête : on se vengera de cette victoire par le silence; mais si jamais on vous reconnaît dans une autre lice, tenez-vous bien et ne vous attendez pas à être attaqué avec des armes courtoises.

Pour nous, tout en admirant votre beau talent, qui rendra Barthélemy et Méry jaloux, nous ne saurions nous empêcher de vous dire que si chacun de vos vers est comique et spirituel, votre ouvrage, riche de détails, pèche du côté de l'invention. La *machine*, comme disait Bossuet, est peu de chose. Vos visions, vos personnages imaginaires ne sont pas des créations assez neuves. La pantoufle de Charles X n'est pas digne de chausser votre muse. Que de nobles comparaisons, que de poétiques images perdues dans un sujet parfois trop commun!

Voici des vers qui nous promettent, du moins, que vous ne vous en tiendrez pas à cette débauche d'esprit. Après *la Villéliade* nous eûmes *Napoléon en Égypte*.

« Même au pied de ce Louvre où le fût de Corinthe,
Du plomb libérateur conserve encor l'empreinte,
Près du temple gothique où Germain-l'Auxerrois,
Pour insulter aux morts, fleurdelisait sa croix,

De ses enfans martyrs la patrie héritière,
Creusa sous le gazon un humble cimetière :
Dans un lit de chaux vive à la hâte jetés,
Là dorment les héros morts pour nos libertés.
Grands du jour qui déjà dédaignez leur mémoire,
Passez : sur cette fosse, urne lacrymatoire,
Auprès de ses amis, inhumés sans linceuil,
Moins oublieux que vous, le peuple vient tout seul :
Il défriche le sol de ses mains attentives,
Il plante chaque jour au pied des croix votives
Le buis, le myrte noir, compagnons du trépas,
Et la fleur sans parfum qui ne se fane pas.
Ombres saintes! en vain la France vous appelle
A venir habiter la royale chapelle;
Quand luira le jour où nos yeux pourront voir
Vos noms resplendissans au front d'un marbre noir?»

Bien, très-bien, sans doute; voilà qui parle à tous les cœurs : mais ne manque-t-il pas quelque chose à ce tableau? Dites-nous donc, ô poëte de juillet! en visitant ces tombes populaires, n'avez-vous pas aperçu ce pauvre chien fidèle à la mémoire de ces braves, et bien digne, lui aussi, d'un distique, sinon d'un épisode? Dans votre seconde édition, donnez-nous une épigramme de moins, effacez, si vous le voulez, le nom de Salvandy ou celui de Janin, mais, de grâce, quelques lignes au moins pour le chien des tombes du Louvre.

K.

## CROQUEMITAINE.



A bon entendeur. . . . .
Je suis votre serviteur !...

Il ne faut qu'un instant pour mettre debout un préjugé; il faut des siècles pour l'abattre. —

L'histoire des erreurs est partout, et toujours la même : d'abord on les respecte; plus tard, quelques hommes privilégiés du côté de la raison, les attaquent et les fatiguent, et tout un peuple enfin, indigné de leur obéir, les rejette et les foule avec mépris. —

Les vilains, autrefois, jouaient un triste rôle : pauvre plèbe, nous étions matière taillable, corvéable, rouable, à merci et miséricorde, et point de cris, point de plaintes, s'il vous plaît!... Les bons gendarmes du temps, les sbires de la Bastille étaient là, qui savaient fort bien, je vous assure, vous rendre aussi matière empoignable! —

Aujourd'hui pourtant, avec nos institutions républicaines et notre gouvernement à bon marché (18 millions); avec nos assemblées délibérantes et les ingénieuses utopies des disciples de Saint-Simon, avec nos larges économies...,

et un budget gros comme la baleine de monstrueuse mémoire, avec la libre émission de nos pensées, en matières de religion, de philosophie, de littérature ou de politique, et nos journaux traduits devant la cour d'assises, il faut l'avouer, l'importance nationale fait des progrès en France, et ce mot fameux : *l'état, c'est moi!...* d'un grand souverain, grand comme son despotisme, vraiment ne ferait pas fortune! —

Piano, piano, l'influence du peuple atteindra son apogée; dans ce monde, il ne faut douter de rien : qui pourrait prévoir où s'arrêtera la perfectibilité humaine? — Certains orateurs sauront peut-être, un jour, parler français à la tribune, et peut-être aussi, *les grands sauveurs de la patrie* réussiront-ils à *se sauver* eux-mêmes du ridicule qui s'attache à la jactance et à la forfanterie..... — Semez des Gascons, s'écriait Henri IV : ça pousse partout. —

Or, je vous le demande, puisque le siècle s'en va détruisant, dans sa course de géant, les préjugés patentés de première classe, que ne porte-t-il aussi la cognée sur l'arbre des petites sottises? — Par exemple, vous le savez tous, mes amis, Croquemitaine fut l'épouvantail de notre enfance; on nous le représenta comme un ogre!... Eh bien, erreur, mille fois erreur! on a flétri ce qu'on devait honorer. La sottise et l'ignorance président ainsi à notre première éducation!

Ce monstre qu'aux yeux du vulgaire le génie du mal semble inspirer, mériterait des autels, le jour où les Sulli, les Turgot, les Malesherbes recevraient parmi nous ce témoignage éclatant de la reconnaissance publique! — Écoutez plutôt ce qu'en dit la chronique :

« Sous Louis I^er^, dit le débonnaire, au milieu des perles,

»des diamans, des fleurs, des pierreries qui brillaient sur »les robes des seigneurs et des dames de la cour, le peuple, »plongé dans la misère, méprisé, rossé, grugé, n'osait »couvrir de ses plaintes le bruit de ses chaînes. — Un »homme probe, du nom de Baudouin, devint ministre, »ce qui est rare assurément. — Les impôts furent dimi»nués, le peuple respira; et comme il fallait des tributs »annuels, Baudouin rejeta sur les riches les charges dont »ils accablaient les pauvres. Les chevaux, les habits ma»gnifiques, les étoffes orientales et vénitiennes furent »taxées; les grandes dames qui portaient des *mitaines* d'un »prix exorbitant crièrent.... Les *mitaines* furent imposées, »et bientôt après disparurent. — Baudouin fut dès-lors »appelé *Croquemitaine*, et ce nom glorieux lui resta et lui »attira sans doute, plus d'une fois, les bénédictions du »malheur qu'il avait soulagé. »

O Baudouin !..... ta famille s'est-elle donc éteinte avec toi ? — Mes yeux fouillent péniblement dans l'histoire : je n'y vois aucun héritier de ton nom, de ta prudence et de tes vertus. Il m'apparaît mille ministres pour un citoyen, mille législateurs pour un seul avocat du peuple ! —

Ce n'était point un croquemitaine que ce père La Balue, inventeur des cages de fer et des chemins hérissés de piéges à loups, fournisseur breveté de Louis XI, pour les cadavres et les bourreaux ! —

Et Richelieu ?... Il escamota la monarchie à son profit; visir audacieux, il fit tomber à ses pieds tout ce qu'il ne daigna pas immoler; l'aimable liberté du règne de Henri IV fut plâtrée par la bassesse de la servitude. « Les rois, disait-il, peuvent oser tout ce qu'ils peuvent exécuter ! » On va loin avec de pareils principes. —

Et Mazarin ?.... *Cantanno.... pagaranno!...* Et il pillait, il vexait, amassait des trésors, établissait sa famille, rêvait des alliances royales, et son ministère était une époque de troubles et de calamités! —

Voici Letellier!.... lisez sur son front flétri : « *Dragonnades, révocation de l'édit de Nantes, assassinats juridiques.* » « — Sire, les huguenots nous perdront. — Il faut les » frapper, mon père. — Sire, il faut les frapper! » — Et il signa!... Puis, à genoux devant l'image d'un Dieu qu'il outrageait : « *Nunc, Domine, viderunt oculi mei salutare tuum!...* » Arrière! —

Poursuivez : Sous la régence d'Orléans, Law, écossais, chassé de sa patrie, se réfugie en France, armé d'un système financier qu'aucun prince ne veut adopter, et que le roi de Sardaigne, entre autres, repousse en s'écriant : « Je ne suis pas assez riche pour me ruiner!... » — La cour de France accueille le système et son inventeur : en peu d'années, il devient d'aventurier, seigneur, banquier, bel esprit et *ministre;* en peu d'années aussi, mille fortunes particulières sont abîmées... Les éclaboussures reviennent de droit aux piétons! —

Plus tard et à différentes époques, Dubois jette à la débauche insatiable l'or de la nation; la Pompadour, la Dubarri, *ministres en jupons*, anéantissent notre crédit, après avoir dévoré nos trésors; l'abbé Terray spécule sur les deniers des pauvres, et ruine les créanciers de l'état; de Calonne grève le grand livre de la dette.... Et qui a payé tant de fautes, tant de vices, tant de crimes? le peuple, et toujours le peuple...

*Quia, quia delirant reges, plectuntur Achivi!* — L'empire et la restauration sont également stériles : pas un seul cro-

quemitaine !... En revanche, *des croque-héros*, *des croque-budgets*, *des croque-ministères*. Allez plutôt réfléchir près des fossés du Luxembourg : O Ney!.... — Demandez aux cumulards, si bien démasqués à la tribune, et si soigneusement engraissés par tous les pouvoirs !.... — Interrogez les pavés de Paris, rouges encore du sang des citoyens !... — Et puis, hier l'aristocratie du blason ; aujourd'hui l'aristocratie des écus, et *sempre benè !...*

J'en passe, et pour cause : la vérité, rien que la vérité aux morts ! — Quelque peu d'égards pour les vivans.... Et quant à moi, chétif et obscur, au moment de terminer cet article, ma mémoire m'a rappelé soudain un pauvre villageois suisse, incrédule s'il en fut jamais, avec sa misère, sa philosophie et son indépendance dans le cœur, montrant d'une main un écu, et de l'autre, le clocher de son village, et s'écriant : « La liberté est dans ma bourse, et l'égalité au cimetière !... » —

Louis Lurine.

---

# NOUVELLES DRAMATIQUES.



## THÉATRE-FRANÇAIS.

### 1re REPRÉSENTATION DES INTRIGANS ou LA CONGRÉGATION.

---

### LETTRE A CHARLES X.

Monsieur de Montalivet, avant de quitter le ministère de l'intérieur, a fait généreusement cesser toutes les visites domiciliaires qui ont produit cependant maintes pièces importantes. En voici une qui n'est peut-être pas aussi curieuse que la lettre de Cadoudal, mais qui du moins a son mérite comme révélant la partie littéraire de la grande conspiration carliste. C'est une lettre aussi, et adressée à Charles X lui-même par un ex-rédacteur de l'*Universel*, qui, à ce qu'il paraît, continue secrètement, sous les auspices de M. de Saint-Martin, à tenir l'ex-majesté au courant de ce qui se passe chez les héritiers de Racine et de Molière :

Paris, ce 13 mars.

« Sire,

» Je sors de la Comédie-Française avec les émotions d'un fidèle sujet : J'ai pu pendant deux longues heures me livrer à la douce illusion de la continuité de votre règne, grâce aux comédiens ordinaires de votre majesté qui ont bien voulu nous représenter une pièce de l'an de grâce 1827. L'auteur est M. de la Ville, classique aimable, satirique sans fiel, l'auteur du monde le plus propre à décocher un trait innocent à la congrégation et aux jésuites. Je ne sais comment la censure a pu défendre si longtemps une pièce qui certes pourrait passer pour une pieuse et pâle copie de Tartuffe destinée à adoucir les traits de ce personnage scandaleux. Je ne me suis pas reproché le plus petit sourire contre Montrouge pendant ces cinq actes. L'intrigant par excellence de M. de la Ville nous dit bien qu'il appartient à une *société fameuse*, mais au fond il y a des intrigans dans toutes les sociétés du monde, et les libéraux eux-mêmes avouent aujourd'hui que leurs *ventes*, voir même leur société *Aide-toi*, ont produit des intrigans qui le sont bien autrement que M. de Rougeval. Celui-ci promet des portefeuilles; ceux que je veux dire commencent par se les appliquer à eux-mêmes. M. de Rougeval ne veut pas qu'on fasse l'éloge de la liberté de la presse, ceux que je veux dire applaudissent comme des claqueurs de théâtre quand un député, qui fut notre ami comme disait M. le comte de Peyronnet, compare la presse à la peste. M. de Rougeval recrute pour la congrégation; ceux

que je veux dire, pour la coterie bien autrement exclusive des doctrinaires ; M. de Rougeval en un mot est un petit saint comparé à ceux que la révolution de juillet a mis à nud, ou a parés si l'on veut de la livrée quasi-ministérielle.

»Les autres personnages de la pièce, sont : 1° Un député, vrai type des 221, un député mystifié ; 2° un intrigant, homme du monde et de plaisir, parasite chez le député, affilié à la congrégation par intérêt, et sous le masque duquel l'auteur a voulu évidemment placer un libéral du temps de M. de Villèle ; 3° une baronne de mœurs équivoques, excellente personnification de la Charte tant de fois violée de feu votre frère Louis XVIII ; 4° une petite fille qui se retire dans un couvent, par suite d'une brouille enfantine avec son amant, si sotte, si niaise que personne n'en peut vouloir à M. Rougeval de lui conseiller de se retirer du monde ; 5° un jeune amoureux si froid, que l'intrigant libéral a besoin de lui monter la tête pour lui faire écrire une simple déclaration ; 6° un valet qui *annonce* et qui *dénonce*, espèce d'espion domestique, avec quelques scrupules, et dont M. Franchet n'eût pas voulu, quoiqu'il soit là comme une épigramme vivante de sa police ; 7° enfin, un ouvrier sans ouvrage et mourant de faim comme il n'y en avait pas sous votre règne, comme il y en a tant sous le nouveau. Voilà le *tartuffe* modernisé, le tartuffe à l'eau rose que votre royale censure aurait eu le tort de ne pas laisser jouer, à ce qu'on prétend. Une opposition de cette force n'eût pas suffi pour renverser le trône de la branche aînée comme votre trône est quelquefois nommé par le *mouvement*. J'espère donc que, quand *reviendra le bien-aimé*, M. de la Ville ne sera pas en disgrâce pour cette peccadille, d'autant plus que c'est après tout

un homme loyal et un poète fort peu révolutionnaire, un poète de salon, point de ces archiloques dont les iambes tuent un ministre; il ne tuerait pas même un simple commis de bureau. Il a d'ailleurs expié d'avance cette petite méchanceté contre Montrouge, par son *roman*, pièce où les banquiers sont tournés en ridicule avec bien plus d'esprit que les jésuites. Ce qui me prouve que M. de la Ville a même retenu sa verve dans *les Intrigans,* c'est qu'il y a glissé trois scènes fort jolies, du meilleur ton, élégamment écrites, et les seules vraiment applaudies, quoique sans allusion. Non, sire, M. de la Ville n'est pas des nôtres, mais il n'est pas un ennemi redoutable comme un certain Eschyle républicain, qui en plein foyer refaisait l'autre soir toute l'histoire de France, et n'y voyait que trois grands rois, Louis XI, le cardinal de Richelieu et M. de Robespierre.

» Quant aux comédiens ordinaires de Votre Majesté qui ont joué de leur mieux la comédie nouvelle, ah! sire, ne les jugez pas trop sévèrement : j'en ai entendu plus d'un regretter franchement les subventions de Votre Majesté. Les voici tout-à-l'heure réduits, sous la meilleure des républiques possibles, à plaider contre le nouveau gouvernement qui voudrait leur donner, comme à tous les Français, la liberté à bon marché : il n'est pas même question de leur faire grâce du loyer de la salle. Et vous, sire, vous, le 24 juillet, de la même main qui signa, le lendemain, les salutaires ordonnances tant calomniées, vous aviez signé un bon de trois cent mille francs pour payer toutes les dettes de la société! O le meilleur des rois, combien vous êtes méconnu! ô mon bienfaiteur, ô mon maître, qui daignez encore jeter du haut d'Holyrood un regard d'amour sur vos sujets, et en demander des nouvelles aux

vrais organes de la vraie France, les rédacteurs de l'*Universel* avec lesquels

J'ai l'honneur d'être, sire,

de Votre Majesté,

le très-humble et très-soumis sujet,

ATRABILE STYLET.

» *P. S.* Comme je ne suis pas du nombre des rédacteurs de l'*Universel* qui ont conservé leurs places, au grand scandale des libéraux, je supplie Votre Majesté de m'envoyer l'aumône de quelques livres sterling. »

## ODÉON.

### UN CHANGEMENT DE MINISTÈRE,

Comédie en 5 actes, en prose, par MM. Mazères et Empis.

Ce n'est pas une chose facile que d'intéresser aujourd'hui le public parisien avec une pièce de théâtre; c'est que nous ne sommes plus au temps où, pour avoir cent représentations de suite, il suffisait de tailler sur Voltaire cinq grands actes de tragédie tout bardés de sentences et de vers ronflans. Le parterre alors n'était guère exigeant, et, pourvu qu'un acteur à tradition récitât couramment une ou deux longues tirades, en faisant une pose à chaque hémistiche, le parterre n'en demandait pas davantage, il battait des mains, et tout le monde était content; mais à

présent que le drame court les rues, et que nous sommes, pour ainsi dire, encore au cinquième acte de la révolution de juillet, que faire pour étonner des gens qui jouaient naguère la tragédie en grand dans les rues de Paris? — Voyez plutôt : la jeune école elle-même, avec toute sa poésie, en est réduite à faire des *Napoleon*, des *Maréchal Brune*, et mille autres programmes dramatiques où passent et repassent sempiternellement des figures d'empereurs et de généraux galonnés, comme le soleil, la lune et les étoiles dans une lanterne magique. C'est un vacarme à réveiller un mort : coups de canon, trompettes, tambours, et l'éternel sifflet du machiniste; vrai spectacle de paresseux, tout pour les yeux, rien pour l'esprit. — Après cela, donnez-vous donc la peine de combiner un ouvrage simple et de belle ordonnance, avec des caractères vrais et sévèrement dessinés, qui se tiennent l'un l'autre comme les anneaux d'une chaîne, laissez de côté ce luxe de toiles peintes et ces feux de Bengale rouges et verts qui produisent tant d'effet sur les théâtres des boulevards, et vous paraîtrez froid, et le public bâillera, et vous aurez, pour toute consolation, l'avantage de vous dire : J'ai fait là une œuvre littéraire! — Certes, j'estime beaucoup plus *un Changement de Ministère*, malgré son manque absolu de pathétique, que mainte et mainte pièce sentimentale où l'on pleure d'un bout à l'autre. Le drame politique et sans amour est plus difficile à manier; il demande une tête mieux organisée, plus de force dans les combinaisons, une exécution plus soignée; sans doute, il plaît moins aux femmes qu'un développement de passion banale, mais c'est la véritable pierre de touche où l'on reconnaît bien vite un homme faible ou fort. Le premier dramaturge

venu peut rencontrer une situation plus ou moins touchante, qu'il arrange ensuite bien ou mal, selon sa portée; mais certaines conceptions, plus froides en apparence, ne peuvent tomber que dans une tête vraiment dramatique, et l'ouvrage de MM. Mazères et Empis est de ce nombre.

*Un changement de ministère!* Peu de personnes eussent ôsé bâtir cinq actes avec cette donnée, qui paraît d'abord sèche et mesquine comme le bulletin officiel du *Moniteur;* mais soulevez un coin du rideau, derrière lequel s'agitent tant d'intrigues et de machinations sourdes pour un portefeuille, et vous aurez de quoi faire drames et comédies, tristes, gais, à votre choix, avec des contrastes et des personnages bien variés, qui tranchent les uns sur les autres, comme du blanc sur du noir. C'est un lord Hastings qui veut à toute force rester chancelier de l'échiquier, vrai type d'aristocratie anglaise qui pressure le peuple et rit de ses vociférations; mais, s'il ne craint pas John-Bull, il n'a pas d'ennemi plus redoutable que le brillant sir Arthur Valsey, chef de l'opposition, espèce de lord Byron politique, qui mène de front mille choses; homme à bonnes fortunes, toujours éperonné, cravache en main, il se partage entre la Chambre des communes et la taverne de Shakspeare : il pousse en avant le peuple comme un instrument; c'est un ambitieux à vues généreuses qui fait de l'opposition pour arriver au ministère. Autour de ces deux personnages, qui sont presque toujours en scène, viennent se grouper une foule de physionomies whigs et torys, et, parmi tout cela, John-Bull qui s'émeute et gronde. Ce drame tout politique, comme *Pinto*, est plein de situations fortes; les scènes populaires y sont jetées avec beaucoup d'art, ce n'est pas un luxe de comparses

inutile et sans but, John-Bull est là comme un personnage. Le quatrième acte est d'un effet prodigieux, c'est presque un drame à lui seul. Il ne manque à cette pièce, pour être complètement belle, qu'une chose..... d'être en vers.

## GYMNASE DRAMATIQUE.

### LES ECONOMIES ou LE BUDGET D'UN JEUNE MÉNAGE, Vaudeville.

Scribe et Bayard, Bayard et Scribe, c'est une dualité de succès et de talent; ces deux auteurs, après avoir uni souvent leurs plumes, ont fait alliance de famille. Ensemble ils tiennent à ferme le Gymnase-Dramatique, toujours si habilement conduit par M. Delêtre-Poirson à travers les difficultés du temps présent. Néanmoins, les *Économies* ne profiteront guère à ce théâtre, et *le Budget d'un jeune Ménage* ne suffirait pas pour payer celui des artistes. MM. Scribe et Bayard ont composé une pièce froide et gracieuse, commune et spirituelle, sans intérêt et sans ressorts dramatiques. Après une année de mariage, les deux jeunes époux ont dépensé leurs revenus de trois années; ils sont au moment d'entamer le capital. Un emprunt négocié avec leur propriétaire, qui est amoureux de la femme, va peut-être mettre en danger la vertu de celle-ci, lorsqu'un frère comme il en arrive toujours d'Amérique, vient tout exprès pour tirer d'embarras les imprudens feseurs de projets. Il y a de jolis mots, de jolis couplets, même de jolies scènes; mais dans tout cela, pas une étincelle qui anime la statue, pas une larme, pas

un rire pour le spectateur. Les auteurs sont gens à gagner partie d'honneur et revanche avant quinze jours.

LES POLONAIS EN 1831, à propos.

Oui, certes, à-propos; car aujourd'hui, demain, qui sait le sort de la malheureuse Pologne, lâchement abandonnée à ses bourreaux par l'égoïsme diplomatique ! M. de Sébastiani, soldat de Napoléon, semble avoir étudié la politique de Castelreagh : Meure la Pologne, meure l'Italie, meurent les peuples régénérés, et vive les rois absolus ! Puisse la pièce de M. Desnoyers solliciter l'indifférence ministérielle! c'est une épingle enfoncée dans le talon du ministre des affaires étrangères. Ces héroïques Polonais, ils ne pensent qu'à la France, ils rapprochent les intervalles; ils cherchent à l'horizon le drapeau tricolore, sous lequel est mort Poniatowski!... le canon se fait entendre! est-ce celui de Jemmapes et d'Austerlitz?... non, ce sont les Russes!.... En France, pourtant, la sympathie est grande pour nos frères de Pologne : on danse, on chante à leur profit!... Vaincre et mourir! disent les soldats de Clopiski. Acceptons la prophétie de M. Desnoyers, partie d'un théâtre et non d'un ministère : la Pologne vaincra ! On dirait qu'on veut étouffer dans tous les cœurs français l'enthousiasme du patriotisme et de la liberté. Courage! souvenons-nous, qu'après avoir assisté quatre ans en silence au spectacle d'une lutte désespérée, le gouvernement du roi a secouru les Grecs.

# CHRONIQUE MUSICALE.

## PAGANINI.

C'EST au milieu de l'agitation causée par les événemens politiques, que Paganini est arrivé à Paris, et déjà son nom est dans toutes les bouches, son prodigieux talent est le sujet de toutes les conversations. Les colonnes des journaux sont remplies de détails vrais ou faux sur cet homme extraordinaire : ici l'on assure qu'il a empoisonné sa femme, et que c'est à ce crime qu'il doit la vigueur et l'originalité de son génie : après tout, il n'y aurait qu'à dire *amen;* j'ajouterai même que l'exemple deviendrait sans doute contagieux, si tous ceux qui seraient tentés de le suivre devaient obtenir le même résultat ; mais, d'autre part, on traite le fait de calomnie : on prouve même que le virtuose génois, loin d'être un Barbe-Bleue, n'a jamais été marié ; mais, en revanche, on raconte comment, lorsqu'il n'était qu'enfant encore, une circonstance singulière détermina sa vocation : un ange d'une merveilleuse beauté avait apparu

en songe à la mère et lui avait prédit que son fils serait un jour le premier violoniste du monde. Je n'accepterai et ne donnerai aucune de ces anecdotes pour article de foi; ce que je crois, dans la sincérité de mon âme, c'est que Paganini, s'il n'est le diable ou l'antechrist en personne, est pour le moins sorcier.

Au premier concert, devant une assemblée nombreuse, impatiente, une ouverture de Beethoven, un air de Cherubini, n'avaient été qu'à peine écoutés, lorsque, du fond du théâtre, s'est avancé un homme, ou plutôt un être fantastique aux formes presque humaines; sa taille est maigre, élancée; des deux côtés de sa figure pâle, des cheveux noirs et peu fournis tombent jusqu'aux épaules; son nez d'aigle, ses yeux creux et perçans, sa bouche expressivement rentrée, donnent à sa physionomie un cachet indéfinissable de mélancolie et de vivacité; on sourit et l'on écoute.

A l'œuvre, écrivains de feuilleton! pour analyser Paganini, il ne faut qu'une plume et du papier, comme pour le comprendre il ne faut sans doute que des yeux et des oreilles. Dites à vos lecteurs cette exécution pittoresque et si brillante, ces tours de force dont il ne fait qu'un jeu, ces doubles trilles, ces doubles gammes chromatiques, ces arpèges *pizzicato*, tandis que son archet continue de dessiner une expressive mélodie, ces sons harmoniques dialoguant d'une manière si vive avec les sons naturels, ces duos, ces trios exécutés par un seul homme, que sais-je enfin, toutes les ressources du violon multipliées jusqu'à l'infini, jusqu'à l'idéal, si toutefois l'imagination suffit à se faire une idée de pareils prodiges! Mais dites-donc en même temps, si vous le pouvez, si votre cœur a pu le sentir, tout ce qu'il y a

dans son jeu d'esprit et de grâce, de charme et d'expression, d'entraînement et d'énergie. Dites combien sa musique est neuve, originale, romantique; c'est de la fureur, de l'amour, de l'ivresse : il s'est transporté dans je ne sais quel monde de rêveries et de bizarres créations, et là il se laisse aller aux mouvemens désordonnés de son génie, il s'épuise dans l'expression des sentimens fougueux et passionnés qui le dominent, et puis, comme l'excès de la jouissance, le paroxysme d'une sensation physique, produisent des convulsions, des attaques nerveuses, il semble que, parvenu au dernier degré de l'excitation musicale, il ait besoin de se reposer dans l'abus même qu'il fait de son art : alors les traits les plus éblouissans se succèdent, se croisent, se confondent; ce n'est certainement plus du goût de l'école, ce n'est peut-être pas de la mélodie, mais c'est le délire d'un génie, admirable jusque dans ses écarts !

Aussi, contre toute attente, le public, ce public parisien, si froid, si compassé, si *dandy*, a été ravi, transporté; des cris d'enthousiasme, des trépignemens de pied, de la frénésie enfin : c'était à ne le plus reconnaître. En sortant de l'Opéra, au milieu de cette foule brillante d'or, de gaze et de fleurs, j'entendais de douces voix de femmes faire l'éloge de Paganini en termes si chaleureux, que je crois qu'au besoin cet Othello nouveau trouverait plus d'une Dedesmona à poignarder.

Le succès de Paganini, au second concert, ne s'est pas démenti. Ces intéressantes représentations signalent, d'une manière heureuse, les débuts de l'administration de M. Véron, et ne peuvent que bien faire augurer de sa sollicitude pour les plaisirs des habitués de l'Opéra.

*Reprise de* FLORE ET ZÉPHIRE, *ballet anacréontique.*— Cette semaine enfin, a eu lieu la reprise du ballet de *Flore et Zéphire*, auquel la réunion des talens délicieux de Perrot et mademoiselle Taglioni donnait un intérêt piquant. Il est inutile de dire que tous deux ont dansé avec leur perfection ordinaire; mais, de plus, mademoiselle Taglioni a joué son rôle avec un sentiment exquis de naïveté : quant à Perrot, si sa légèreté, sa grâce même, n'ont rien laissé à désirer, il s'en faut de beaucoup qu'il ait mis dans sa pantomime autant d'élégance et d'expression que le rôle de Zéphire en exigeait ; mais il ne faut que du soin et du travail pour acquérir ce qui lui manque.

C'est une bien fraîche et bien gracieuse composition que celle de *Flore et Zéphire!* Il semble que l'auteur se soit inspiré à la source même des idées mythologiques, qu'il ait pénétré dans le bosquet de l'Olympe et surpris le secret des amours des dieux, tant il y a de poésie et de volupté dans ses tableaux, tant sa fable respire un parfum doux et pur d'antiquité. L'administration de l'Opéra a compris que la mise en scène de ce petit chef-d'œuvre devait être soignée. La décoration finale est charmante : les rôles ont été distribués entre les plus jolies femmes de la troupe dansante, mesdames Taglioni, Julia, Alexis, Fourcisi, Albert, Vergon et Augusta, ces deux dernières brillantes, entre toutes, de leurs dix-sept ans et de leur inexpérience visible. Le ballet de *Flore et Zéphire* servira bien utilement à varier le répertoire trop restreint du théâtre Lepelletier, et ne manquera pas d'y attirer la foule. Les premières représentations avaient rempli la salle et la caisse.

## ANNONCES.

On mettra en vente mercredi, chez Eugène Renduel, rue des Grands-Augustins, n. 22, le second volume des *Soirées de Walter Scott à Paris,* recueillies et publiées par le bibliophile P.-L. Jacob. Ce volume, annoncé depuis deux ans et attendu curieusement par tous les lecteurs du premier, contient cinq chroniques de France, avec une *Lettre du bibliophile à l'auteur de Waverley;* 1393, *le Charivari;* 1460, *le Guet;* 1497, *la Redevance;* 1501, *les Écoliers;* 1574, *la Chasse.*

*Sous presse*, pour paraître le 1er mai, chez le même libraire : LE ROI DES RIBAUDS, histoire du temps de Louis XII, suivie d'un fragment des *Mémoires inédits du comte de Chateaubriant,* 2 volumes in-8.

Le bibliophile nous promet aussi depuis long-temps, *la Danse macabre,* histoire merveilleuse du quinzième siècle ; *Semblancay,* histoire du temps de François Ier ; et *un Divorce,* histoire du monde.

Imprimerie de A. BARBIER, rue des Marais S.-G., n° 17.

# POÉSIE.



## IMITATION D'ANACRÉON.

Sous les pampres de la treille,
Le front ceint de myrtes verts,
En caressant ma bouteille
Je me ris de l'univers.
Fougueux amant de la gloire,
Par un beau zèle emporté,
Va conquérir la victoire,
Moi je bois à ta santé.
A boire, esclaves, à boire!
Du guerrier je plains le sort,
Et préfère en ma sagesse
Le doux sommeil de l'ivresse
Au long sommeil de la mort.

Casimir Delavigne, à 20 ans.

## LA DUCHESSE DE BERRI.

### ODE.

Oh a mine, a mine! Who will give to her a mine?
SHAKESPEARE.

I.

Comme un épi doré qu'épargne la faucille,
Elle seule avait su de toute la famille
Trouver grâce devant nos yeux;
De toute cette race haineuse et sanguinaire,
Seule elle avait paru n'être point étrangère
Sur notre terre et sous nos cieux.

A sa mère, à ses sœurs elle s'était ravie;
Elle avait quitté Naple et sa belle patrie
Où la brise en passant jette un parfum si doux,
Et le golfe où jamais ne se mire un nuage,
Et les blancs orangers qui bordent son rivage;
Elle avait tout quitté pour nous.

Pour la dédommager de tant de sacrifices,
L'art, le luxe et la mode épuraient leurs délices;
Elle s'était faite à nos mœurs :

Toujours belle et légère et brillante et flattée,
La vie était pour elle une fête enchantée,
Un long chemin semé de fleurs !

Gênée et mal à l'aise en cette cour perfide,
Où régnait en tyran l'étiquette stupide,
Et que l'hypocrisie infestait de poisons,
Elle aimait mieux nos bals et nos gaîtés rieuses,
Et le bruit de l'orchestre aux fanfares joyeuses,
Que la messe et les oraisons.

Tantôt pendant l'époque où règne la folie,
Le costume léger des filles d'Italie
Remplaçait son manteau ducal;
Et la princesse heureuse au milieu de nos fêtes,
Au bruit des boléros, au son des castagnettes,
Dansait le fandango natal.

Tantôt de notre histoire elle animait les pages;
Voici François second, ses chevaliers, ses pages,
Ses hérauts, ses varlets, son fou qui rit à part;
C'est encor de ces jeux l'aimable souveraine
Qui brille dans la foule avec son front de reine
Et la couronne de Stuart.

Oh! comme on bénissait la jeune femme blonde !
Sa bouche avait des mots qui charmaient tout le monde,
Des mots si doux, si gracieux !
C'était sur son passage un long bruit de louanges,
Et tous en la voyant croyaient voir un des anges
Qui l'admiraient du haut des cieux.

Aussi, quand la tempête éclatante et soudaine
Vint arracher au fils de la Napolitaine

Le sceptre, qu'un parjure avait ensanglanté;
Quand elle s'embarqua pleurante et fugitive,
L'exilée en partant laissa sur notre rive
Toute sa popularité.

II.

Que la faveur publique est souvent mensongère!
Au cœur armorié de la froide étrangère
Il n'était de sincère amour
Que pour l'éclat, le bruit, les danses aux bougies,
Les parures sans prix, les royales orgies,
Et les sigisbés d'un seul jour!

O honte! à nos regrets comme elle a su répondre!
A peine un mois fini, la voilà qui dans Londres,
Rassemblant les débris de sa folle splendeur,
De spectacles, de bals. de voluptés s'enivre,
Et comme aux jours passés recommençant à vivre,
De sa joie insolente affiche l'impudeur!

Qu'on ne parle donc plus d'elle ni de sa race!
Ils ont tous mérité leur commune disgrâce,
C'était la digne bru de notre dernier roi;
Tu peux l'abandonner, France, à ses destinées!
Hier elle a vendu pour quelques cents guinées
Les derniers souvenirs qui lui parlaient de toi!

Et quand le vieux tyran, ce Claude de notre âge,
Commandait l'incendie, ordonnait le ravage
De notre héroïque cité;
Elle était là, toujours gaie et vive et folâtre,
Qui flattait de la main le tigre opiniâtre
Et souriait à son côté!

*****

# LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.



## LE PAGE DU PALADIN *.

No train is his beyond a single page,
Of foreign aspect, and of tender age.

LORD BYRON.

A l'époque où l'enthousiasme religieux fit déployer les bannières du monde chrétien, où de puissans seigneurs, de sages potentats se précipitèrent dans une lutte sacrée,

* Ce fragment est imité du joli poëme intitulé : *The page and lady Anne*, qui fait partie du recueil de poésies publié en 1829, sous le titre de *The pilgrim knight, and miscellaneous poetry*, par miss Emma St***, fille de l'illustre général de ce nom, et qui cultive avec un égal succès les beaux-arts et la poésie. Mademoiselle Emma St*** est une des muses les plus aimables et les plus distinguées de l'Angleterre; ses essais poétiques ont obtenu les suffrages de tous les gens de goût et l'ont placée bien jeune au premier rang des dames poètes : son talent se rapproche beaucoup de celui de mesdames Desbordes Valmore et Delphine Gay. Nous nous proposons de faire connaître successivement quelques-uns de ses charmans ouvrages.

lorsque les seigneurs chrétiens conduisaient leurs vassaux à la sainte cité, quelques soldats égarés dans le désert en poursuivant l'ennemi, trouvèrent un pauvre enfant; son maintien était bizarre, son œil égaré, tout son être paraissait ébranlé, comme si, dans son ame, quelques pensées frénétiques eussent remplacé l'empire de la raison : ses vêtemens étaient en désordre ; il conta à la troupe tout ce qu'il savait de son histoire incertaine. Né parmi des Bohémiens, il avait perdu ses parens et devenait le jouet des sombres vagues de la vie, un rebut du monde, un être dont la patrie se trouve partout où brille la voûte azurée d cieux, dont l'habitation est dans la plaine, au désert sur les mers, dont la terre est la seule couche, dont l'abri est un arbre; qui n'a pas un parent : un être enfin dont le cœur vagabond ne connaît pas un seul lien d'amour.

Un noble paladin le vit, plaignit son sort, offrit de le prendre pour page, et bientôt avant même que l'enfant pût lui exprimer les mouvemens de gratitude qui faisaient battre son cœur, la chaleur de l'amitié avait remplacé la froide compassion; le tendre intérêt d'un protecteur, l'amour d'un frère aîné agitaient son ame, et il comprenait à peine pourquoi son cœur se prêtait à des liens si étroits. C'était un de ces étranges écarts qui déroulent dans l'ame leurs feuilles prophétiques, quand elle est accablée par des sentimens qui ne sont pas partagés, sentimens que le temps épargne dans sa colère, et quand, par une lutte intérieure, elle s'est efforcée en vain de cacher leur pouvoir indomptable, elle possède encore des germes qui couvent sous la cendre jusqu'à ce qu'elle soit ranimée par une douce sympathie, semblable à une belle fleur triste et solitaire sur laquelle aucun rayon du soleil n'est encore venu bril-

ler ; une pensée nouvelle, un feu oublié, une réponse à un charme inconnu, le ressort mystérieux des passions, font sur elle une impression subite : alors elle répand tout à coup les trésors amassés depuis long-temps, et elle oublie une réserve indigne d'elle.

L'expression de la reconnaissance brillait dans les regards du page, et, malgré la timidité de son maintien, son zèle et sa patience laissaient deviner la chaleur des émotions de son cœur. Cependant le jeune page était souvent étendu sur un lit de douleur, et quand le chevalier, touché de tant de courage et de faiblesse, voulait joindre les soins d'un serviteur à ceux d'un ami empressé, le page le repoussait doucement; il évitait même les douces conversations et les questions indiscrètes que la tendresse d'un ami se permet quelquefois : ainsi s'écoulèrent les trois années que le paladin et son joli page passèrent ensemble en Palestine; rien ne put altérer la modestie et la timidité du beau jeune homme.

Le paladin, suivi de son page, aborda enfin dans son île natale, et lorsqu'il mit le pied sur le sol de la Grande-Bretagne, un tableau magnifique se déroula à ses yeux.

Le soleil est couché; à peine ses larges rayons se projettent encore sur le front lointain de la montagne, que sa masse gigantesque et ses contours audacieux parés de pourpre et couronnés d'or font briller d'un éclat fugitif. Au pied de cette chaîne alpine se déploie une plaine immense et fertile; un ruisseau paisible y promène son onde, il coule lentement et semble oublier que sa source est dans la montagne; aucune secousse n'agite plus l'égalité de son cours.

La scène est si calme, l'air est si pur, qu'il semble que

l'enfant des cités ne soit jamais venu troubler une si douce solitude ! On dirait que quelques esprits, exempts de toutes les imperfections de notre nature, ont résolu d'y mener une vie champêtre, et de choisir cette vallée délicieuse, pour y réaliser les vagues pensées dont le jeune poète, dans ses rêves de bonheur, aime à peupler un monde plus brillant que le nôtre, séjour enchanté où le pli envieux d'une feuille de rose ne viendra pas même tourmenter le repos du sybarite.

Dans le défilé lointain un voyageur conduit un cheval de bataille; son port majestueux, son armure brillante, sa croix rouge, son écharpe blanche, gages de sa foi et de son amour pour sa dame, annoncent un chevalier errant: à son côté un jeune et joli page guide un docile palefroi; son casque ombrage à demi ses yeux baissés, ses joues brunies sont frappées par des rayons d'une couleur changeante, tels que l'on en voit briller par un soleil d'automne, aux teintes moëlleuses et purpurines; sa blonde chevelure retombe légèrement en boucles épaisses, aussi gracieuses que les rejetons d'une vigne sauvage : humble et dévoué au paladin, il attend en silence qu'on lui dise où doivent l'appeler de nouveaux services. Alors le chevalier s'exprime en ces termes : « Allons, beau page, allons, je » vais t'attendre ici : cours à la tour que tu vois dans le » lointain, frappe à la poterne qui conduit au boudoir de » ma dame, dis-lui que son fidèle chevalier attend son » bon plaisir, et lui envoye en gage d'amour cette écharpe » blanche, ouvrage de ses belles mains. Neuf longues an- » nées se sont écoulées depuis notre séparation, et toi qui » depuis trois ans as vu nombre de tournois et de batailles, » et m'as toujours tenu compagnie, tu peux dire que mon

»cœur fidèle ne s'est jamais laissé égarer, et que ni la ri-»chesse, ni le rang, ni les embûches de la beauté n'ont »pu me faire oublier lady Anne! Hâte-toi, et dans ton »ambassade sois prudent; prends garde à la haine jalouse »de son frère, à sa vanité hautaine : sois prompt, sois ré-»servé, joue ton rôle comme un page doit le faire; remar-»que si tes récits touchent son cœur, sa rougeur doit te »l'indiquer.

»Pour moi, je vais me promener sous le feuillage où ces »bosquets verds entretiennent la fraîcheur de leurs om-»bres, et accuser les heures paresseuses, qui vont me pa-»raître si longues, jusqu'à ce que tu reviennes, en mes-»sager d'amour, conduire chez lui le pélerin voyageur.»

Le timide jeune homme reste muet, et pour toute réponse ses joues couleur de rose expriment un sourire; et quand le chevalier jette autour de son cou l'écharpe brodée, il lâche la bride de son coursier, il vole, et les détours du sentier tortueux le dérobent bientôt aux yeux de son maître.

C'est alors que les souvenirs du jeune âge, souvenirs que l'heure même du danger ne peut effacer, semblables à ces courts intervalles pendant lesquels la voûte azurée du ciel vient réjouir l'œil du voyageur agité par la tempête, vinrent, à flots précipités, inonder l'ame du chevalier: l'orgueil impérieux et hautain de la gloire fut dompté par l'éclat plus pur de l'amour; l'aigle devint le captif de la colombe! Le chevalier quittait les combats et revenait dans sa patrie assiégé de souvenirs d'amour et de jeunesse. Car l'absence, ce froid néant, cet océan aux vagues glacées, cette mort de toutes les espérances, cet hiver que peu de cœurs osent braver; et l'éloignement, avec son

cortége varié de conjectures contradictoires, s'étaient coalisés en vain pour rompre la chaîne de ses affections; le brillant miroir de la mémoire lui rappelait ces images touchantes, ces souvenirs si doux que le temps, sans les changer, avait éprouvés et purifiés! Maintenant le guerrier foule de nouveau son île natale, et pendant que le modeste page exécute ses ordres, de sombres pensées l'occupent dans sa marche, il songe au passé, et craint de lire dans l'avenir.

Il l'a laissée belle et jeune, et recomptant tous les anneaux de la chaîne mystique dont l'amour a formé son existence, n'a-t-il pas osé s'abandonner à toutes les espérances qui l'agitaient autrefois, et se fier aux gages chéris qu'il possède? Qui sait s'il n'est pas oublié? si son image n'a pas été emportée par le reflux de la mer, comme une fleur flétrie, ou comme un conte fantatisque? A cette pensée il est saisi d'une fièvre ardente, il est prêt à blâmer la fidélité qui l'a ramené à travers l'océan, pour servir de jouet peut-être aux caprices d'une femme! Cependant il avance, et bientôt son cœur se réjouit en apercevant, sur les bords de la forêt, les antiques tours du manoir de sa dame.

Les teintes rougeâtres du soleil couchant se dessinaient encore sur les vitraux du castel; il guida son coursier vers une allée solitaire qui semblait inviter les amans à la méditation; c'était là qu'assoupi par les sons plaintifs de la tourterelle, et rafraîchi par la molle brise du soir, son imagination s'était abandonnée à de douces rêveries; son cœur s'abandonne aisément à de séduisantes illusions. Ainsi nous oublions la rose fanée quand de nouveaux boutons se présentent à nos regards!

Dès ses premières années il connaissait cette allée solitaire ; ses bords mousseux avaient souvent offert un tendre asile aux soupirs qu'il abandonnait à la brise du soir, en attendant le retour des ténèbres, pour courir, sous leur voile tutélaire, se livrer à des chants d'amour et de bonheur. Rien n'était changé, les mêmes arbres élevaient dans les airs leurs couronnes de feuillage doucement agitées par les vents, le ruisseau coulait aussi brillant et aussi limpide : pouvait-il de même tracer dans son cœur l'histoire des jours de sa jeunesse, le flot de ses premières pensées, jadis si fraîches et si pures ? Pouvait-il de nouveau reprendre son cours? Ses sentimens si tumultueux et si profonds étaient-ils encore les mêmes? Le miroir de son ame n'avait-il jamais été obscurci par aucune erreur? La nature ne change jamais, ses beautés sont éternelles, tandis que chez l'homme un printemps éphémère est rapidement remplacé par la longue décadence de l'hiver, jusqu'à ce qu'agité par le crime et la douleur, il compte son âge par tout ce qu'il a perdu de félicité et d'espérance.

Le jour venait de finir, et la nuit, plus attrayante dans son doux repos, que l'heure de midi dans son orgueil et son éclat, se levait lentement sur un monde nouveau-né. C'est un autre climat, une autre scène, un air plus doux, une terre plus verdoyante : comme si des derniers rayons du soleil couchant il sortait une flamme pure et moins variable. Le croissant est suspendu au haut des cieux, peuplés de groupes aux yeux étincelans, qui brillent comme les saints dont les reliques sacrées sont ornées de flambeaux tributaires.

La chouette et le rossignol éveillent seuls les échos de la vallée; le rossignol, ménestrel de la lune, est placé dans un bosquet au milieu du parfum des fleurs et des lampes de la nuit que portent les vers-luisans, et ses chants harmonieux effacent, par leurs doux accords, tous ceux des oiseaux du jour; la chouette au contraire, laide et monotone, se cache sous l'ombre touffue d'un vieux chêne, elle choisit le plus épais de la forêt, et répète son éternel cri de colère; telle qu'un mauvais esprit, elle erre sombre et solitaire, repoussée par tous les autres oiseaux : le rossignol, hôte des bois, trop pur et trop ingénu pour s'exposer au grand jour, chante la naissante espérance, tandis qu'elle entonne le chant de mort du bonheur.

Enveloppé dans les sombres plis de son manteau, le chevalier accuse les heures qui coulent trop lentement au gré de ses désirs ; ses pas graves et mesurés annoncent un soldat qui sait le rôle de sentinelle attentive : mais son page n'est point encore de retour, et pour la première fois la crainte se glisse dans son cœur : à la fin cet état de perplexité, qui met à la torture les sentimens les plus déliés de l'ame, cette vague et dévorante agonie, lui devient plus pénible à supporter que ne le serait peut-être la certitude du malheur ; ne pouvant attendre plus long-temps, il va interroger le sort ; car la patience, cette douce vertu accordée seulement à la femme afin que le ciel seul soit témoin de ses peines, a rarement dompté un plus mâle et plus fier courage. Les passions de l'homme sont comme les vagues écumantes qui se précipitent tumultueuses et sans frein; celles de la femme, comme une mer tranquille, roulent profondément et en silence. L'homme méprise les

bienfaits que la patience procure souvent; la femme plus humble et plus douce s'en abreuve et sait y trouver le bonheur et la vie.

Bientôt le chevalier aperçoit les murs du château, il franchit la poterne qui s'ouvre sans efforts; c'est alors qu'un spectacle inquiétant s'offre à ses regards. Le plus profond silence règne dans la salle d'armes, et toute cette forteresse sombre et abandonnée n'est plus comme au temps où la troupe bruyante des soldats remplissait par leurs festins le vide des heures de la nuit, ou répétait en chœur de joyeux refrains. Les créneaux sont déserts, aucune lumière ne perce au travers des cours et des tourelles, aucun flambeau ne guide le voyageur; le bruit de ses pas ne trouve pas un écho, c'est plutôt la solitude d'un cimetière qu'un séjour digne de la beauté.

Le chevalier en parcourant ces tours solitaires est animé de mille passions ardentes inspirées par l'amour et la vengeance, mais d'un pied ferme il avance légèrement et sans bruit, il monte les degrés qui conduisent au boudoir de sa dame; cédant aux sentimens qui agitent son cœur, et prêt à tout événement, sa main s'appuie sur sa fidèle épée, sans cependant la tirer du fourreau, car il connaît bien les devoirs du brave et les égards qu'il doit aux femmes.

Il frappe deux petits coups, puis il attend, rassemblant toutes les forces de son ame, semblable à l'accusé qui n'ose pas même respirer en présence des juges qui vont le condamner ou l'absoudre. Il a frappé deux petits coups, mais si légèrement, qu'une oreille vulgaire n'eût pas pu les entendre: « Cependant, pensait le chevalier, si l'amour qui » n'oublie jamais ses sermens veillait encore ici pour en- » tretenir cet éternel rayon d'espoir, que le cœur seul sait

» nourrir, et que méconnaît la froide raison, je ne serais » point ainsi retenu sous l'empire de la crainte; ici m'at- » tend la ruine de ma destinée! et toi, mon pauvre page... » Sans plus tarder il ouvre la porte d'une main tremblante, tout est silencieux et sombre; il court à une autre porte qu'il ouvre de même, il est déjà dans la grande galerie, tout à coup il s'arrête.... il a cru voir briller dans le fond de l'appartement une lumière fugitive; il se précipite en avant, et soudain une sombre lueur de torches et de feux de joie arrive de la cour intérieure du château; de robustes vassaux, de belles demoiselles s'y assemblent en toute hâte, comme pour assister à une fête; et bientôt le bruit confus de leurs voix vint frapper les oreilles du chevalier. Que veut dire cet étrange assemblage de guerriers réunis à de jeunes villageoises qui, des torches à la main, montent les escaliers tortueux du manoir? Quel est donc ce train joyeux?

A cette vue, le chevalier étonné peut à peine en croire ses yeux, et n'ose se fier à ses regards éblouis, tandis que de ses lèvres et de son cœur s'échappent ensemble des vœux et des prières, des paroles sacrées contre les conjurations magiques, et des pensées de sorcellerie; la galerie se remplit de villageois et d'hommes d'armes; mais sans crainte il attend fièrement l'approche de la troupe qui s'arrête, se partage, et forme un cercle au milieu duquel s'avance avec légèreté une femme charmante, sous le costume d'amazone; semblable à la perle nouvellement tirée de l'océan et encore entourée de grossiers coquillages, on l'eût prise pour un ange chérubin au milieu des sombres visages des guerriers et des jeunes villageoises qui se pressent autour d'elle pour admirer sa beauté.

Le chevalier est déjà à ses pieds; alors, mais toujours en silence, tous les cœurs battent, tous les yeux parlent; cependant le chevalier lève la tête, et la surprise se mêle à ses regards d'amour; quelque chose d'extraordinaire lui semble se dessiner sur la timide figure qu'il admire, et tout en éprouvant la douce influence de son sourire, d'étranges doutes troublent son esprit : l'amour brille dans ses yeux, il est aux pieds de la dame de ses pensées, et pourtant il songe toujours à son beau page.

Avec une grâce modeste, lady Anne relève le chevalier, puis lui parle ainsi : « Sire chevalier, soyez le bienvenu,
» après tous les dangers que vous avez affrontés en guer-
» rier valeureux et magnanime, si ce manoir n'est point
» préparé pour rendre au triomphe d'un héros les hon-
» neurs qui lui sont dus, c'est que ses foyers glacés sont
» éteints depuis trois hivers, époque à laquelle je perdis
» mon frère; si ce n'est le petit nombre de fidèles et de
» braves qui ont consacré leurs bras à protéger une orphe-
» line, ce manoir n'a été visité par personne, et aucun
» autre bruit que le cri aigu des sentinelles n'a fait réson-
» ner ses échos. Pour moi, liée par un serment solennel,
» j'ai voyagé sur de lointains rivages, dans les climats où
» le soleil calcine le désert, et c'est aujourd'hui même
» que j'arrive d'un long pélerinage en Palestine, c'est au-
» jourd'hui que le ciel met enfin un terme à mes peines
» et que je puis espérer un peu de bonheur : je l'avais
» toujours regardé comme un songe. »

Elle s'arrête et détourne la tête, comme pour cacher sa profonde émotion; éclatante d'innocence et de beauté, l'amour et la vérité répandent sur toute sa personne un charme inexprimable. « Oui, oui, s'écrie le paladin, c'est

» toi-même, et l'amour sous le nom plus calme de l'a-
» mitié avait révélé à mon cœur ce profond sentiment que
» la compassion seule ne saurait inspirer! Oh! toi, plus
» chérie que jamais, plus chérie que le jour où les pleurs
» du départ humectaient tes beaux yeux, quand la vie nous
» apparaissait comme une sombre solitude, et que nous
» redoutions de nous communiquer nos mutuelles inquié-
» tudes : oh! ma digne amie, éprouvée par tous les dan-
» gers et les revers, toi, mon premier, mon seul amour!
» ma belle fiancée..... »

Que d'autres racontent en vers brillans les fêtes du banquet nuptial, pour moi je ne sais pas imiter les chants de ces ménestrels, dont la riche harmonie sait encore flatter nos goûts modernes par les détails des fêtes du vieux temps; je ne dirai pas non plus comment l'ardeur de leur amour survécut même à leur jeunesse : il me suffit d'apprendre au lecteur que quand le chevalier parlait de ses batailles, le nom de lady Anne venait souvent se mêler à ses récits, et lorsque l'incarnat de sa jeunesse s'effaça sous les neiges de l'âge, le souvenir de l'amour et du dévouement de son joli page charmait encore sa vieillesse.

Audouin de Géronval.

---

## LES TROIS COULEURS.

S'IL existe pour l'oreille des affinités frappantes entre les sons et les mouvemens de l'ame; les couleurs, dans leurs rapports intimes avec nous, ne sont pas moins intelligentes aux yeux.

L'obscurité de la nuit, l'éclat du jour et le vent frais du printemps expriment la tristesse, la joie, l'espoir, avec autant de vérité que les gémissemens du hibou, le sifflement du merle et le chant du rossignol.

L'interprétation des couleurs, perfectionnée, serait devenue une langue aussi complète que la musique, car il y a autant de combinaisons possibles entre les sept couleurs du prisme qu'entre les sept notes de la gamme.

Extrêmement simple dans son origine, la musique n'a dû être d'abord que la traduction naïve des impressions les plus générales; depuis, on en a fait une science, seulement accessible aux hauts initiés.

Par un bizarre destin, celle des couleurs en est restée aux élémens, encore tous les peuples ne sont-ils pas d'accord sur leur signification, puisque le blanc est ici le signe du deuil, tandis que là c'est le noir, et plus loin le bleu.

Peut-être cette science n'a-t-elle été négligée que

parce qu'elle est plus ingénieuse que vraie, et qu'elle parle moins au cœur qu'aux yeux.

Peut-être aussi les puérilités dont on l'a entourée à sa naissance sont-elles la cause du discrédit où elle est tombée.

Peut-être enfin son temps n'est-il pas venu, et, mieux comprise un jour, doit-elle obtenir tous les développemens qu'elle mérite à autant de titres que les mathématiques, la littérature et l'art de Raphaël.

C'est à l'une de ces causes que l'on doit l'oubli du livre que Montjoie, héraut d'armes de Charles VI, a fait sur le Blason des couleurs; et probablement l'interprétation des principales n'est-elle restée dans le peuple que grâce aux facéties de Rabelais.

Cependant il serait curieux d'étudier l'origine de la faveur ou du mépris conservés à certaines couleurs, car, n'en doutons pas, il y a une cause intelligente à toute chose : on ferait là-dessus un livre d'un grand intérêt. Bornons-nous pour aujourd'hui à ce qui est, sans en chercher le pourquoi.

Le pourpre vif, par exemple, comme la couleur la plus remarquable et celle qui force le plus le regard, a été presque généralement celle du pouvoir. A ce titre le clergé affectionna toujours le pourpre vif; voyez plutôt nos cardinaux.

L'histoire du jaune est bizarre; cette couleur fut toujours, en Chine, impériale et sacrée; dans notre moyen âge, elle fut odieuse. Quelque baron ou chevalier était-il convaincu de félonie et de trahison, le peuple allait peindre sa maison en jaune; c'est aujourd'hui la couleur favorite des orangistes. Chez nous, maintenant, le jaune n'est plus que ridicule.

Le rouge et le noir unis étaient le signe de la vengeance; l'un voulait dire deuil du cœur, honneur blessé, et l'autre, sang où se lave l'outrage.

L'origine des couleurs nationales est celle aujourd'hui qu'il nous importe le plus de connaître.

Les uns prétendent qu'elles datent du commencement de la révolution, et qu'on les imagina pour exprimer la réunion des trois ordres de l'état. Le bleu aurait signifié le tiers-état en sayons, blouses ou vestes bleues, et, comme base d'un gouvernement, il touchait la hampe du drapeau; puis le blanc, qui représentait la noblesse avec les uniformes blancs de ses militaires et l'hermine de ses magistrats; et enfin le clergé avec les calottes écarlates de ses enfans de chœur et les bas rouges de ses évêques.

D'autres pensent que les trois couleurs existaient de temps immémorial dans les armoiries de la ville de Paris, et qu'elles n'ont été adoptées en 89 que comme celles de la capitale de France.

Cette dernière opinion nous semble la plus probable; et, après une étude approfondie des blasons qui nous sont restés, nous présentons un résultat de nos recherches, qui expliquera assez nettement à tout bon citoyen le vif enthousiasme que nous cause l'aspect des trois couleurs.

Le blanc veut dire *joie*, *plaisir*, *réjouissance;* sous ce rapport, du moins, le blanc n'est plus la couleur de la dynastie holyroodienne. Est-ce bien aussi celle qui nous convient? Oui, si nos sauveurs ne la ternissaient pas sans cesse en s'en faisant des mouchoirs pour essuyer leurs larmes martignaciennes, et des langes pour la restauration nouvellement revenue au monde.

Le bleu signifie *choses célestes.* Que la gloire française

n'ait rien de mortel, on le conçoit; mais les mains sales de nos porte-drapeaux dénaturent encore cette couleur divine, et finiraient, si l'on n'y prenait garde, par lui donner quelque chose de terrestre et de semblable à de la boue.

Le rouge ou *champ de gueule*, traduit *guerre, courage*... Oh! pour cette couleur-là, nous avons prouvé qu'elle nous convient; mais n'avez-vous pas remarqué la teinte *violette* et presque *jaune* qu'elle a prise dans certaine chambre?

Ah! c'est au soleil de juillet que ces trois couleurs brillaient de leur véritable éclat; c'est alors qu'elles étaient belles et franches!... mais les brumes rousses disparaîtront, et, au défaut d'étoffes et de teinturiers, le peuple a encore du sang dans les veines, sa blouse bleue aura bien un dernier lambeau; et, quant au blanc, le Rhin est là pour la grande lessive.

Félix Davin.



## L'INCENDIE.

C'ÉTAIT à l'époque désastreuse où la guerre de trente ans faisait couler des ruisseaux de sang en Allemagne. La Lorraine se voyait envahie de tous côtés par des ennemis, et par des alliés malheureusement non moins redoutables, et Saint-Nicolas était en ce moment le théâtre de leurs sanglans exploits.

« On eût dit qu'il existait un dessein prémédité de détruire à jamais cette malheureuse ville, qui se trouvait en proie à toutes les horreurs auxquelles peut se livrer la soldatesque la plus effrénée : le pillage, l'incendie, le massacre étaient universels; aucun lieu n'était épargné; les Suédois, les Français, les Impériaux et les Croates-Noirs, troupe de bandits de toutes nations qui faisaient la guerre pour leur propre compte, rivalisaient d'avidité et de fureur, et les ennemis mêlés entre eux dans cette affreuse journée ne songeaient qu'à accabler le pauvre Lorrain des plus horribles calamités.

Pendant ce temps Alix s'était enfermée dans une cellule au couvent des Bénédictines, pleine d'effroi, et adressant au ciel de ferventes prières pour son père, qu'elle regrettait amèrement d'avoir quitté, l'incertitude où elle était de son sort la livrant aux plus mortelles angoisses. Mais tout à coup elle fut contrainte de reporter sa frayeur sur elle-même, quand elle entendit frapper avec violence et à coups précipités à la porte de la maison.

— O ciel! s'écria-t-elle, on enfonce la porte!... Oui, reprit-elle après un instant de silence pendant lequel elle demeura immobile et les yeux hagards; oui, j'entends ré-

sonner les coups de hache. O mon Dieu, mon Dieu, secourez-moi! Que faire? que devenir? je suis perdue!

Elle n'avait que trop bien deviné : on travaillait en effet à briser la porte, et il ne fallut qu'un court espace de temps pour la faire sauter en éclats. Aussitôt les cloîtres et les corridors retentirent des cris perçans des religieuses, courant en désordre pour éviter la rencontre d'une bande de soldats, qui, s'étant répandue dans le couvent, les poursuivaient dans toutes les directions. Alix, hors d'elle-même, incapable de prendre une résolution, ouvrit la porte de sa cellule d'un air égaré, et se précipita sans réflexion dans le corridor, les bras étendus, en courant de toutes ses forces; mais presque au même instant elle tomba au milieu d'un groupe de soldats qui accouraient à sa rencontre, et l'un d'eux la saisit vigoureusement par la taille.

— Ah, j'en tiens une! dit-il; camarades, allez chercher fortune plus loin, moi je garde celle-ci à mon service.

— Laissez-moi! laissez-moi! s'écria Alix en se débattant. Misérable! laissez-moi, vous dis-je, ou plongez-moi votre épée dans le cœur! Mon père, mon père, où êtes-vous? Ah! je suis perdue, mes forces vont m'abandonner!

— Oh oh! pas tant de façons, la belle! Que je te laisse? non, de par tous les diables. Tu m'appartiens par droit de conquête, et je suis fâché si tu as fait vœu de virginité, mais tu seras bon gré mal gré madame Bertrand.

— Bien dit, Bertrand, bien dit, s'écria un autre en riant. Mais ce n'est pas une religieuse.

— Corbleu! je crois que tu as raison; c'est dommage. Enfin, n'importe, elle n'est pas trop mal, je m'en contenterai. Mais tu lui as fait peur, on dirait qu'elle se pâme : que diable cherches-tu ici, Venloo? Va prendre les clefs de la cave chez la tourière, cela te conviendra mieux.

— Y a-t-il du gibier de ce côté? dit le sergent Herzmann en arrivant. Mais que vois-je! Prends garde à toi, Bertrand, tu es un homme mort.

— Mort? et pourquoi? qu'est-ce que cela veut dire?

— Que le tonnerre m'écrase si je ne reconnais la belle mijaurée du capitaine; celle du château de Fléville. Sacremen, prends garde à toi, il me suit.

— Alors tant pis pour lui. Chacun pour soi, morbleu; elle est de bonne prise. Demain il viendra la reprendre si cela lui fait plaisir.

En disant ces mots il se disposa à emporter Alix, qui, n'ayant plus la force de se défendre, jetait des cris aigus. Au même instant le capitaine se présenta, le visage animé, son épée teinte de sang à la main; un coup d'œil lui suffit pour reconnaître la jeune fille; il rugit comme un lion, et porta la pointe de son épée à la gorge du mousquetaire.

— Lâche-la, s'écria-t-il, lâche-la, drôle, ou je t'étends sur le carreau!

— Elle est ma propriété, capitaine, répliqua Bertrand insolemment.

— Lâche-la, te dis-je, scélérat! crains d'exciter ma fureur! Par la mort de Dieu, si tu n'obéis, je t'envoie dans le fond des enfers!

— Il le ferait comme il le dit, murmura Bertrand en déposant Alix à terre. Et il s'enfuit aussitôt à toutes jambes pour éviter la colère terrible du capitaine.

Aussitôt celui-ci saisit la jeune personne dans ses bras, jeta en dedans, d'un coup de genou, la porte d'une cellule, et la porta avec empressement sur un lit.

— Revenez à vous, revenez à vous, Mademoiselle! s'écria-t-il dans un trouble inexprimable. C'est moi, c'est Steinberg, vous êtes en sûreté. Oh! que je suis malheureux. Revenez à vous pour l'amour de Dieu!

Alix, que la frayeur avait presque entièrement privée de connaissance, demeura encore un instant immobile, puis tout à coup, se mettant sur son séant, elle promena autour d'elle des yeux hagards. — Où suis-je? dit-elle; oh! moment affreux!.... Au secours, au secours!.. Grand Dieu, où suis-je?

— Dans les bras d'un amant, de l'amant le plus passionné. Tranquillisez-vous, nous sommes seuls, vous n'avez plus rien à craindre. Oh! reprenez vos sens, je vous en conjure!

— Sont-ils partis?... suis-je encore en vie?... Quelles horribles clameurs retentissent sans cesse à mes oreilles effrayées!... Mais... en croirai-je mes yeux?... c'est vous, Monsieur, vous, ici, dans un pareil moment! ajouta la

jeune fille en quittant précipitamment le lit sur lequel elle était assise.

— Oui, c'est moi, oui, Alix, moi qui vous ai cherchée partout, qui...

— Éloignez-vous, Monsieur; éloignez-vous, Steinberg, je vous en supplie! Nous ne devons... nous ne pouvons plus nous revoir.

— Qu'entends-je! que dites-vous!... Sans doute l'effroi que vous venez d'éprouver vous égare encore! vous rétracterez ces terribles paroles!... Mais dussiez-vous m'accabler de toute votre colère, je ne vous abandonnerais pas maintenant sans protection.

— Ah! vous avez raison; oui, restez, secourez-moi; conduisez-moi sur-le-champ vers mon père. O malheureuse que je suis! qui sait si j'ai encore un père! conduisez-moi vers lui, que je le voie, que je le retrouve à l'instant!

— Ce que vous demandez est impossible : dans le tumulte général nos recherches seraient infructueuses, et je vous exposerais à des dangers inutiles. Il ne faut songer maintenant qu'à votre sûreté personnelle : venez, je vais rassembler à la hâte quelques-uns de mes soldats, nous nous ouvrirons un passage, je vous porterai hors de l'enceinte de cette ville; venez, le temps presse, dans un instant il sera peut-être trop tard.

— Fuir, quand je laisse mon père exposé aux plus affreux périls! fuir avec vous! Non, c'est encore plus impossible. Allez, sauvez-vous, laissez-moi, laissez-moi mourir. Oh! c'est un bonheur que je ne dois pas éviter!

— Non, têtedieu! vous ne mourrez pas! non, je vous sauverai malgré vous.

— Ne m'approchez pas, Steinberg, vos mains sont teintes de sang! Malheureux! vous vous êtes donc mêlé aux monstres impitoyables qui sèment parmi nous le meurtre et le désespoir!

— Ne suis-je pas le Capitaine-Noir! répliqua Steinberg avec un sourire sardonique. Tout marquait ici ma place aujourd'hui, vous ne devez pas être étonnée de m'y voir. Mais c'est dans le sang des ennemis de votre pays que mon bras s'est plongé, c'est vers le cœur des hommes armés que mon glaive se dirigeait.

— Et ce couvent! ce couvent où vous avez pénétré!

— Il faut laisser quelques libertés au soldat, et le dédommager de ses dangers.

— Quelle horreur!... Ainsi c'est votre troupe qui a violé cet asile! c'est elle qui porte la désolation et la mort dans le sein de malheureuses femmes! c'est entre les mains de vos propres soldats que je suis tombée!

— Mais je vous ai sauvée, répliqua vivement le capitaine, je vous ai arrachée des bras de ces misérables, vous ne courez plus aucun danger. Vous ne connaissez pas la guerre, Alix, vous ne savez pas tout ce qu'elle autorise.

— N'autorise-t-elle pas le respect des droits de l'humanité? Quels principes abominables! J'apprends maintenant à vous connaître, vous et le métier que vous exercez.

— Vous ne me connaissez pas, vous ne pouvez pas me connaître; non, car vous ne savez point... vous ne savez rien. Mais laissons cela; je me félicite d'être venu dans ces lieux, puisque je vous y ai rencontrée; on eût dit que j'en avais le pressentiment. Venez, venez, le temps presse, sortons sur-le-champ.

— Eh bien... dit Alix en hésitant, eh bien... où me conduirez-vous?

— Je vous l'ai dit, hors de cette ville. J'ai une forteresse où vous serez à l'abri de tout péril, et où vous commanderez en souveraine tant que vous y resterez.

— Je n'irai pas, répondit la jeune personne pleine de trouble; non, je n'irai pas. Dans votre château, grand Dieu! seule avec vous! que dirait-on? que penserait-on de moi?

— Eh qu'importe! j'ai à mon côté de quoi vous faire respecter. Venez, Alix, l'incendie fait de rapides progrès, dans peu d'instans il peut nous envelopper, venez tandis qu'il en est encore temps.

— Je ne saurais m'y résoudre. Allons trouver mon père, déposez-moi entre ses mains, et si cela vous est impossible, partez, abandonnez-moi à mon malheureux sort : je fuirai dans les champs, je me réfugierai dans quelque village; mais n'espérez pas me faire adopter votre projet, je n'y consentirai jamais : si vous saviez...

— Le vôtre est impraticable, interrompit le capitaine.

Comment dans cette scène d'incendie et de carnage retrouver celui que vous cherchez? En arrivant ici j'ai tremblé pour vous, j'ai volé à la maison du baron de Rincy... elle était déjà la proie des flammes.

— O ciel! s'écria Alix, ciel! que m'apprenez-vous! Mon pauvre père! Esnest! ils ne sont plus, ils ne sont plus, ils ont péri sous les coups de ces bourreaux! Ah! il ne me reste plus qu'à mourir! Et des sanglots vinrent étouffer sa voix.

— Ce n'est pas le moment de répandre des pleurs, dit le capitaine en lui prenant la main. Tout le monde n'a pas péri; il n'est pas impossible que vous retrouviez ceux que vous regrettez. Calmez-vous, Alix, calmez-vous, vous les retrouverez, vous dis-je; mais plus tard, demain, car il ne faut pas l'espérer en ce moment.

— Ils vivent? vous croyez qu'ils vivent? dit la jeune fille en saisissant avidement cette pensée. O mon Dieu! ne trompez pas mon espoir! soutenez-moi! donnez-moi des forces! mon cœur est prêt à se briser.

— Oui, vous les reverrez, ranimez-vous, essuyez vos larmes et partons. Dans tous les cas vous ne demeureriez pas isolée sur la terre; il vous resterait un amant, un époux qui vous adore, et qui saurait vous protéger.

— Un époux! dit Alix en fixant sur lui ses yeux humides. De qui voulez-vous parler? Ah! ma tête n'y est plus! ma raison s'égare!

— De moi; de moi qui vous aime plus que la vie; de moi qui consacrerai tous mes instans à votre bonheur; de moi qui ne respire plus que dans l'espoir de vous posséder.

— Hélas! cessez ce discours! Puisque le ciel nous réunit dans ce malheureux jour, sans doute pour la dernière fois, je dois vous dire, Steinberg, et pour cela je réunis un instant toutes mes forces, je dois vous dire que jamais, non, jamais nous ne serons époux.

— Et pourquoi? s'écria le capitaine, dont les regards s'enflammèrent. Ne m'avez-vous pas dit hier que vous m'aimiez?

— Je ne l'ai pas dit; du moins... je n'ai pas voulu le dire. Pourriez-vous vous prévaloir d'un mot que le trou-

ble, la frayeur auraient pu me faire prononcer? Ne cherchez pas à connaître mes sentimens, cela vous serait inutile; sachez seulement que nous ne pouvons être l'un à l'autre, que je suis déjà bien malheureuse; et que j'implore de votre pitié de ne pas me le rendre encore davantage en continuant vos poursuites.

A ces mots un déluge de pleurs vint inonder son visage, mais elle les essuya promptement, et ses traits prirent l'expression d'un morne désespoir.

— Qu'ai-je besoin de parler de l'avenir! dit-elle. Ce jour est peut-être le dernier de mes jours, ou ceux que le ciel me donnera seront destinés à se passer dans les larmes. A quoi bon sortir d'ici, puisque, dès le premier pas que je ferais dans la rue, mon pied pourrait se poser sur le corps sanglant de mon père! Oh! quelle affreuse image! Épargnez-moi, juste ciel! je ne saurais survivre à un si terrible malheur!

— Nous ne serons jamais l'un à l'autre! s'écria Steinberg d'une voix de tonnerre. Quelles paroles venez-vous de prononcer! Savez-vous que c'est mon arrêt de mort? Tenez, ajouta-t-il en ramassant son sabre ensanglanté qu'il avait jeté en entrant sur le plancher, prenez, percez-moi le cœur, mais ne répétez plus ces horribles mots. Nous ne serons jamais l'un à l'autre, dites-vous! Eh quelle force au monde pourra nous en empêcher? Je ne saurais vivre sans vous, vous serez à moi.

— Oh! ne m'accablez pas! répliqua la jeune personne en joignant les mains d'un air suppliant. Pour l'amour du ciel, ne m'accablez pas!

— Vous ne m'aimez donc point? Dites, est-ce là l'obstacle qui nous sépare? Vous m'aviez cependant assuré le contraire. Eh bien, que faut-il faire pour mériter votre amour? parlez, à quelles épreuves faut-il me soumettre? j'obéirai sans murmure. Est-ce mon genre de vie qui vous déplaît? je licencierai ma troupe, je renoncerai à ces idées de vengeance qui m'ont soutenu jusqu'à présent; je jetterai loin de moi, s'il le faut, jusqu'à cette épée qui a plus d'une fois épouvanté mes ennemis, je me laisserai conduire par vous comme un agneau. Mais non, je connais votre caractère, vous aimez la gloire. Eh bien j'en acquerrai, je me précipiterai au milieu des bataillons ennemis, mon

bras secondera le duc Charles, parera les coups qui lui seront portés, le rétablira sur le trône de ses ancêtres : rien ne m'arrêtera, j'y parviendrai ou je périrai en soldat. Alix! Alix! me voilà à tes genoux! prononce mon arrêt!... Mais ne me dis pas de renoncer à toi, je ne pourrais t'entendre.

— Hélas! il le faut! murmura timidement la pauvre jeune personne.

— Il le faut! répéta le capitaine en se relevant; il le faut! Mordieu, c'est me pousser au désespoir! Non, tu m'appartiendras, te dis-je, tu m'appartiendras; je le veux, cela sera! Que la mort plutôt vienne nous frapper ensemble!... Oui, Alix, choisis; ou tu révoqueras cette sentence affreuse, ou ce fer va percer ton cœur et le mien. Mais qu'est-il besoin d'une arme! reprit-il avec un sourire effrayant : entends-tu ces cris autour de nous? sens-tu cette chaleur brûlante? La flamme dévore déjà la maison où nous nous trouvons.

— Grand Dieu! s'écria Alix, fuyons, fuyons!

— Non! répliqua Steinberg qui la retint fortement par le bras en grinçant les dents, non, pas encore! Il faut que tu me dises que tu m'aimes, que tu consentes à devenir mon épouse; il faut que tu m'en fasses le serment le plus solennel. Hâte-toi, car la mort la plus horrible s'approche; hâte-toi, Alix, tu n'as plus qu'un instant.

— Ah! reprit la jeune personne en appuyant une main sur son front, je dirai tout ce que vous voudrez! Que demandez-vous? parlez, je ne vous ai pas compris. Répétez ce qu'il faut que je dise, et sauvons-nous promptement!

— Que tu réponds à mon amour, que nous serons unis. Vous gardez le silence! ne m'entendez-vous pas?

— Quoi? qu'y a-t-il? que me voulez-vous? Eh bien oui, je..... je consens..... Oh! mon Dieu, je suis perdue! la flamme, la flamme! secourez-moi!

Le capitaine courut précipitamment hors de la cellule.

— Il n'est plus temps, dit-il en rentrant; elle dévore l'escalier, elle pénètre dans le corridor. Mais la fenêtre... Deux étages! O malheureux! je l'ai fait périr!

— C'en est donc fait! s'écria Alix en se couvrant le visage de ses mains. Si jeune encore, et mourir! mourir dans des souffrances inouies! Eh bien, tout est dit. Je vous

pardonne ma mort, Steinberg; là haut nous nous rejoindrons, nous serons unis comme vous l'avez voulu. O mon père, adieu!

Cependant, malgré les progrès de l'incendie, le pillage continuait avec un acharnement sans exemple; on voyait les soldats pénétrer par les portes et les fenêtres dans les maisons embrasées, pour disputer aux flammes un reste de butin qu'elles menaçaient de dévorer; autour du couvent c'était un tumulte, une confusion, des clameurs épouvantables. Le capitaine, en proie aux plus mortelles angoisses, marchait à pas précipités dans la cellule, respirant à peine, et jetant à chaque instant sur Alix des regards empreints du plus sombre désespoir. Tout à coup il aperçut l'extrémité d'une échelle qu'on appliquait contre la croisée : d'un saut il fut près de la jeune fille, la saisit dans ses bras, se précipita vers ce secours inespéré. Un soldat, guidé par l'avidité, était prêt d'entrer dans la chambre; Steinberg le poussa rudement, on entendit retentir le bruit de sa chute sur le pavé; en même temps il sauta sur la fenêtre, et descendit rapidement les échelons chargé de son précieux fardeau. »

Les annales des anciennes provinces de France sont fertiles en événemens dramatiques; il est à souhaiter que des auteurs bien trempés de couleur locale, exploitent cette mine si variée et si peu connue. M. de Lalance s'est emparé de l'histoire de la Lorraine, où il est né. Son premier roman, intitulé *Lorraine et Bourgogne*, avait eu du succès. Le nouveau roman des *Croates*, qui nous fournit l'extrait précédent, atteste un grand progrès dans le style et la manière de l'auteur. Les Croates étaient des espèces de lansquenets à la solde du duc lorrain, fameux par leur intrépidité et leurs déprédations. Leur chef, le capitaine-noir, devient amoureux de la fille de son mortel ennemi, et finit par la sacrifier à sa vengeance, à sa jalousie. Il y a dans ce livre des scènes développées avec beaucoup de talent, et des caractères bien tracés. Enfin *les Croates*, qui viennent de paraître chez Audin, quai des Augustins, seront lus à Paris autant qu'à Nancy. M. de Lalance, encouragé par deux succès, continuera sans doute à recueillir les traditions de la Lorraine.

## LES REDEVANCES *.

L'ANCIENNE coutume de la vicomté et prévôté de Paris, ainsi que celles des provinces et villes de France, étaient hérissées d'une foule de redevances forcées, vexatoires, bizarres ou ridicules, toutes nées de la féodalité, du bon plaisir ou même du hasard. Elles s'enracinèrent tellement dans les esprits, que souvent, malgré les exemptions des rois, elles continuaient à se perpétuer.

Sous la première race, les rois recevaient les hommages des grands de l'état (*Proceres*), soit assis dans une chaise dorée, soit au Champ-de-Mars, dans un char traîné par des bœufs; là chacun lui apportait des présens volontaires. Mais sous la troisième race, *annua dona* devinrent *debita dona*, et les rois, à divers titres, exigèrent des redevances en nature et en argent. A leurs entrées, à leurs sacres et

* Ce curieux fragment, qui résume en quelques pages la matière de plusieurs volumes, est tiré du second volume inédit des *Soirées de Walter Scott*, recueillies et publiées par le bibliophile Jacob. Ce volume, que deux autres suivront de près, a paru dans les premiers jours de la semaine, chez Eugène Renduel, rue des Grands-Augustins, n. 22. Il contient cinq chroniques: *le Charivari*, 1393; *le Guet*, 1460; *la Redevance*, 1497; *les Écoliers*, 1501; et *la Chasse*, 1574.

couronnemens, les villes s'imposaient extraordinairement et les échevins allaient à leur rencontre avec les dragées, les confitures, les flambeaux et de magnifiques dons en espèce monnoyées ou en pièces d'orfévrerie. Il n'est pas jusqu'au passage de Charles-Quint à Paris, en 1540, qui ne coûta à la ville une statue d'Hercule en or, haute de sept pieds, pour le remercier d'avoir ruiné le royaume en guerres désastreuses!

Sans compter ces taxes exorbitantes, les rois avaient mille moyens de pressurer le pauvre peuple, qui souffrait et payait; tantôt c'étaient les corvées pour loger des gens de guerre ou fournir des transports, tantôt la taille qui grevait d'impôts le blé, le pain et les personnes; enfin tout vassal devait suivre le pennon de son seigneur et quitter pour des querelles particulières de château à château ses affaires, son champ et sa famille. Les rois les plus honnêtes, non contens de la taille ordinaire, avaient recours à la taille *aux quatre cas*, lorsqu'ils étaient prisonniers de guerre, lorsqu'ils mariaient leurs filles, lorsqu'ils faisaient leurs fils chevaliers et lorsqu'ils partaient en croisades. Le plus chétif village subissait quelques-unes de ces accablantes servitudes transmises par tradiction : Bagneux donnait du vin, Lourcines des faucons, Saint-Lazare des charrettes de paille, et la Ville-l'Évêque des chiens de chasse. Quand l'évêque de Paris mourait, tout ce qui se trouvait d'or et de fer dans ses maisons revenait de droit à la couronne.

Les rois eux-mêmes à leur tour n'étaient pas exempts de certaines redevances. Les reines et princesses ne pouvaient faire valoir le privilége de leur rang ni de leur sexe, s'il fallait rendre hommage d'un fief à l'abbé de Saint-De-

nis ou bien à l'évêque. Les rois, comme les ducs et pairs, étaient tenus de payer le droit des roses au parlement, qui, pendant le printemps de chaque année, échangeait le chaperon fourré contre un chapel de fleurs.

Ces redevances se multipliaient à l'infini. Chaque abbaye, chaque hôpital, chaque rue de Paris avait ses prérogatives spéciales, rigoureusement tenues, si vaines qu'elles fussent d'ailleurs. Outre les hommes et les femmes de corps qui appartenaient en servage à tel chapitre ou à tel seigneur, moyennant telles conditions, on retrouve bon nombre de taxes odieuses pour celui qui les exigeait et honteuses pour qui les acquittait; d'autres instituées dans des vues de charité ou de police dérivaient en abus par l'avarice des intéressés. Ainsi la paille du lit et de la chambre du roi passait dans les salles de l'Hôtel-Dieu, sitôt que le roi sortait de Paris; l'Hôtel-Dieu confisquait encore à son profit les pourceaux que l'on rencontrait dans les rues, et le bourreau en avait la tête avec cinq sols. Cet exécuteur de la haute justice avait droit en diverses circonstances à des indemnités en pain, en vin et en argent.

Les seigneurs ecclésiastiques se montraient encore plus âpres à la curée, nonobstant la pauvreté érigée en précepte par l'Évangile. Dans plusieurs prieurés et moutiers, les moines, les clercs, les chantres et les enfans de chœur, songèrent d'abord à leur ventre, et des repas copieux, des quantités de viandes, de pain, de vin et de petits pâtés, exerçaient la générosité des abbés et des évêques. Les messes et les obits, appelés quelquefois *salés*, à cause des minots de sel que l'on payait aux prêtres, étaient d'un rapport invariable. Pendant plus de deux cents ans, la ville de Paris faisait à Notre-Dame l'offrande annuelle d'une bou-

gie aussi longue que le tour des murailles, pour brûler nuit et jour devant l'image de la Vierge. Plus anciennement, le prieur de Saint-Martin-des-Champs et le doyen de Saint-Germain-l'Auxerrois, en qualité de curés primitifs, partageaient avec les curés des autres paroisses, le plat de la noce, le pain et le vin des messes des morts et l'argent des pardons.

Les épices des juges ont survécu long-temps à ces dettes héréditaires que les pauvres supportaient au profit des riches. Les exactions innombrables qui écrasaient les écoliers de l'université étaient encore tolérées au dix-septième siècle. Pierre Ramus adressa un mémoire à Charles IX, pour demander la suppression de ces charges, comprenant les banquets des maîtres ès-arts, les soupers du président, la paille du chancelier, le miton fourré du bedeau, les bonnets, les gants, le sucre et les dragées. N'était pas qui voulait docteur en la faculté de médecine, ni docteur en Sorbonne. Les droits du voyer étaient aussi variés qu'il y avait de rues et de ruelles à Paris. Aux Étrennes, aux Rois et aux principales fêtes de l'année, les vendeurs de paille lui dévaient deux charges, les chandeliers deux livres de chandelles, les fromagers plusieurs fromages, les pâtissiers des gâteaux à la fève, les herbiers des bottes d'herbes, les rosiers des chapeaux de roses, les merciers des aiguilles, les chaussetiers une paire de chausses, et même les duellistes un impôt pécuniaire.

En un mot tout était matière à redevances obligatoires, et l'usage seul avait force de loi. Les revenus de cette dîme perpétuelle furent toujours moins considérables dans les provinces qu'au voisinage des résidences royales; et même dans un grand nombre de villages, ils se bornaient à une

petite part des productions du sol, et à des servitudes d'autant plus misérables qu'elles ne servaient qu'à mettre en relief l'orgueil des seigneurs et l'avilissement des vassaux. Ces exigences ignobles ou singulières sont peut-être parvenues jusqu'à nous dans les *gages touchés*, qui, dans plusieurs jeux d'enfans, entraînent des conditions assez conformes aux redevances seigneuriales du moyen âge.

---

Nous sommes bien en retard pour parler d'un petit ouvrage philosophique intitulé : *les Veillées d'une Française*, par madame Dadole, née Grou-Troussel, et publié chez MM. Pichon et Didier, libraires-éditeurs des livres de Guizot et Cousin. Ce volume, formé des notes d'un journal intime, offre des pages excellentes, comme en sait écrire une femme qui sent et pense. Nous ajournons encore le compte rendu de ces *Veillées*, où se révèle une ame ardente et sympathique.

---

# JULIA.

Comme il m'aime! se disait Julia.

Et la porte entr'ouverte de son appartement laissait apercevoir un beau jeune homme, qui, le pied sur le seuil et prêt à s'éloigner, la saluait encore du geste et du regard.

— Adieu, dit-il, Julia.

— Adieu, Georges.

Et Georges, comme s'il eût été rappelé par le son de cette voix pleine de douceur, revint sur ses pas, s'approcha d'elle, et lui donnant un baiser au front : — A ce soir, dit-il.

Puis avec un air triste, et un serrement de cœur, il s'éloigna.

— Comme il m'aime! ce pauvre Georges, reprit Julia, et moi je l'aime aussi; tout le bonheur qui m'appartient me vient de lui; toute mon existence lui sera dévouée.

Et lors, elle se mit à repasser ces longs propos d'amour qu'elle venait d'écouter, le visage rouge et les yeux baissés, ces doux sermens qui résonnaient encore à son oreille, comme une musique harmonieuse, tout cet entretien de jeune homme si plein de passion, d'espoir et d'avenir. Oui, elle aimerait Georges, car il avait dans l'ame cette

noblesse qui ravit la jeune fille; il était bon, et toujours empressé pour elle, toujours le même, sans caprice, sans humeur, et avec un caractère grand et hardi, toujours pour Julia soumis et tendre comme un enfant.

Mais le soir n'était pas encore près de revenir; le temps qui s'écoulerait jusqu'à son retour paraîtrait long peut-être, et pour se distraire, tout en pensant à lui, Julia courut à son secrétaire, prit un portefeuille et se mit à relire ses lettres, toutes ses lettres écrites dans l'ivresse d'un cœur ardent, dans l'entraînement d'une première passion, toutes ses lettres, restes saillans d'un sentiment orageux, et dictées par la conduite qu'elle avait tenue envers lui, tantôt tristes et désespérées, tantôt ravissantes d'enthousiasme et de bonheur, selon qu'elle avait été pour lui ou froide ou expansive. Le cœur de la jeune fille s'épanouit à la vue d'une affection si vraie et si profonde, et un sourire de joie délicieuse vint éclairer son doux visage... Mais tout à coup sa main, qui feuilletait les papiers du portefeuille, devint immobile, son visage se couvrit d'une teinte sombre, et son œil s'arrêta fixe et morne, avec une désolante expression. C'était une lettre d'une autre écriture qui avait produit ce renversement d'idées, et ce fut avec une sorte de tremblement fiévreux qu'elle l'ouvrit, et qu'elle lut :

« Adieu, ma chère amie, je suis fâché de vous quitter, » mais il le faut. Je pense que vous serez heureuse, et je » le désire de tout mon cœur. ALPHONSE. »

C'était d'Alphonse, de celui qui lui avait inspiré le premier amour, et qui lui avait fait connaître la première douleur; de celui qui l'avait plongée dans les délices d'un franc et naïf attachement, et qui l'avait trahie.

Mille pensées tumultueuses vinrent l'assiéger à la lecture de cette lettre, car c'était celle-là même qu'Alphonse lui avait écrite, la veille de son départ. Après l'avoir arrachée à l'amour de sa mère, à son existence paisible, à son pays, après l'avoir entraînée sur une terre étrangère, en laissant sur son nom une tache d'ignominie, après l'avoir dépouillée de tout ce qu'elle possédait, et l'avoir laissée pauvre et nue, loin de tout secours, de toute assistance d'ami, il l'avait lâchement et honteusement abandonnée. Il l'avait quittée en l'embrassant, et le lendemain, elle ne l'avait plus revu. Elle se rappelait toutes les terreurs auxquelles ce départ l'avait livrée, toutes les angoisses dans lesquelles elle était restée si long-temps plongée, et cependant... — Oh! qui pourrait expliquer ces caprices du cœur? Cependant, à ce nom d'Alphonse, si fatal et si douloureux, était encore attachée une image d'amour. Oui, elle laissait errer son imagination, et elle se retrouvait dans ce riant pays où elle avait vécu si long-temps heureuse, dans ce lieu où elle avait grandi avec Alphonse, où elle avait écouté les aveux de son amour, où elle lui avait répondu par un sourire, par un serrement de main. — Oh! malheur à moi, malheur à moi! s'écria-t-elle tout à coup, si la pensée d'un être aussi méchant rentrait jamais dans mon ame. Non, je serai toute à Georges, et nul souvenir étranger ne troublera l'affection qu'il attend de moi.

Alors Julia arracha violemment du portefeuille cette lettre qui l'avait si fort agitée, et elle se leva pour la jeter au feu. Mais au même instant, un coup frappé à la porte annonça une visite, et avant qu'elle eût eu le temps de faire un mouvement de plus... un homme entra.

C'était Alphonse.

La vue d'un serpent sur lequel elle eût posé le pied l'eût moins frappée d'horreur que la vue de celui dont elle venait de se rappeler avec une telle anxiété les torts et la tendresse. Elle demeura droite et immobile, tenant encore sa lettre à la main, et ne pouvant proférer une parole.

Pour lui, il s'avança avec grâce et sans embarras, et la salua d'une manière polie et amicale. C'était un homme d'une taille bien prise et élancée, d'une figure exactement régulière et belle, si l'on peut appeler belle une tête aux lignes droites et correctes, comme l'œuvre d'un sculpteur, et froide comme le marbre. Il n'y avait pas la moindre expression dans ces grands yeux si bien fendus, pas le moindre langage dans ce sourire errant sur des lèvres vermeilles.

Il jeta un coup-d'œil perçant sur la lettre que Julia tenait à la main, puis reconnaissant son écriture, il lui dit avec un ton de fatuité dégoûtant :

— Je vois que, pendant mon absence, vous vous occupiez de moi.

— Oui, dit Julia, en jetant la lettre au feu, je voulais détruire le dernier souvenir qui me restât de vous.

Alphonse la regarda rapidement, et cette fois, il y avait dans son regard toute la pensée d'une ame basse et méchante qui songe à se venger, et à qui tous moyens sont bons pour réussir.

Puis il composa son visage, et il reprit :

— Quand l'on repousse la vérité, il faut bien croire que la vérité ne viendra pas dissiper les mensonges par lesquels on a été abusé.

— Que dites-vous? demanda Julia.

— Je dis que plusieurs fois, pendant cette absence cruelle que j'ai été obligé de faire, je vous ai écrit pour avoir de vos nouvelles, et justifier mon départ par des motifs que j'avais d'abord été forcé de vous céler.

— Oh! est-ce vrai? s'écria Julia, avec un mouvement irrésistible de joie.

Mais la pensée lui vint qu'il mentait, et elle cacha son visage dans ses mains pour dérober la rougeur qui le couvrait.

Alphonse avec cette froide expérience d'un homme qui analyse la pensée, comme un médecin avec son scalpel anatomise le corps, Alphonse jugea que le cœur de Julia tenait encore à lui par quelque lien, et prenant un son de voix plus deux et légèrement affectueux :

— Oui, Julia, dit-il, oui, les circonstances me forçaient de vous quitter, nous étions pauvres, et il fallait que j'allasse chercher les moyens de soutenir notre existence. On m'offrit une commission dans le commerce, mais il fallait que cette commission fût remplie secrètement, et sans que la moindre idée en pût venir aux personnes étrangères à l'entreprise. Je savais que cette commission me procurerait beaucoup d'argent, et en exécutant à la lettre mes instructions, en ne vous disant pas un mot du motif de mon subit départ, je me faisais déjà un tableau délicieux de la surprise que je vous causerais, en revenant près de vous, chargé d'or et pour long-temps à l'abri du besoin. Je partis, et comme je vous l'ai dit, je vous écrivis souvent pour vous rassurer ; mais ou mes lettres ne vous sont point parvenues, ou vous n'avez pas daigné y répondre ; et Dieu sait combien de douleurs horribles m'a données cet obstiné silence. Puis ensuite, j'appris par un de mes amis qui

vous connaissait, que vous aviez écouté les propositions d'un jeune homme, et alors, il ne me resta qu'à rassembler toutes mes forces pour supporter ce coup fatal, et pour vous oublier, si jamais je le pouvais. Mais non, je ne l'ai pas pu. J'ai passé vingt fois devant votre porte, toujours avec le désir et la crainte d'entrer, et aujourd'hui je n'ai pu aller plus avant. Je suis venu, ô Julia.... Un mot, un seul mot; je vous adore toujours, et vous, m'aimez-vous encore?

Julia avait graduellement levé la tête pendant ce discours, et maintenant qu'Alphonse avait cessé de parler, elle attachait sur lui ses grands yeux noirs brillans comme l'éclair, et ardens comme les yeux de l'aigle, et elle semblait vouloir lire au fond de l'ame de celui qui parlait, pour voir s'il ne la trompait pas encore. Mais l'homme dont elle voulait connaître la pensée était trop adroit pour se trahir, son regard n'exprimait que l'amour et son air suppliant le besoin qu'il avait de recevoir une réponse. Elle laissa de nouveau retomber sa tête sur son sein, car elle ne savait qu'imaginer.

Mais Alphonse s'était jeté à ses genoux, et ne pouvant saisir sa main, il baisait le pan de sa robe, en murmurant d'une voix attendrie :

— Oh! Julia, m'aimes-tu?

— Non, non, Alphonse, retirez-vous. Je n'ai reçu aucune de vos lettres, et je ne sais si vous me mentez, ou si vous parlez vrai, mais quoi qu'il en soit, il n'y a plus rien de commun entre nous, j'en aime un autre.

— Julia, m'aimes-tu? reprit Alphonse.

— Non, quand vous êtes parti, emportant avec vous mes dernières ressources, et me laissant dans la misère,

je serais morte si Georges n'était pas venu à mon secours. C'est lui qui a eu pitié de mes douleurs, qui m'a tendu la main, qui m'a donné des consolations. C'est à lui que je dois tout, c'est pour lui que je vivrai.

— Oh! Julia, je t'ai dit pourquoi je t'ai quittée, et tu m'en fais reproche; mais si j'avais vraiment des torts envers toi, toi dont l'ame est si bonne, ne pourrais-tu donc me pardonner? Oh! ne te souviens-tu donc plus de notre beau pays, de nos rendez-vous sous les saules du ruisseau, ou sous les mystérieuses profondeurs de nos sapins; de notre joie, quand nous étions ensemble, et de nos tristesses quand nous nous quittions? Ne te souvient-il plus que ni toi ni moi n'avions encore aimé, quand nous échangeâmes ces premières paroles d'amour si douces et si puissantes? Oh! Julia, nous nous étions juré de ne jamais nous reprendre cette tendresse que nous nous étions donnée; j'ai tenu mon serment, et vous?...

— Éloignez-vous, éloignez-vous, s'écria Julia en se levant précipitamment, s'il est vrai que vous m'aimiez encore, éloignez-vous, ne me revoyez jamais.

Mais ni ses cris, ni ses efforts, ni ses terreurs ne pouvaient ébranler celui qui était devant elle. Il s'élance avec la rapidité du faucon qui fond sur sa proie, il prit Julia dans ses bras, et ses lèvres lui donnèrent un baiser... et ce baiser, qui n'avait fait qu'effleurer la joue de la jeune fille, lui porta comme une commotion électrique; elle retomba sur son fauteuil; sa tête se pencha languissante sur son épaule, et une agitation nerveuse la fit trembler.

— M'aime-tu? répéta Alphonse.

La jeune fille se tordit les bras dans l'angoisse du désespoir; une sueur froide découla de son front, puis prenant

tout à coup la tête d'Alphonse entre ses mains, et la pressant contre son sein :

— Eh bien! oui, s'écria-t-elle, je t'aime. Malédiction! si tu te joues de moi; je t'aime avec fureur, plus que jamais je n'ai aimé personne, plus que jamais je ne t'ai aimé toi-même.

Et ses bras s'ouvrirent, et elle les enlaça autour de lui avec une sorte de rage, et elle le pressa contre son cœur....

Un instant après, Julia montra son visage baigné de larmes, et Alphonse releva la tête avec un air hautain d'amour-propre satisfait.

— Et toi, maintenant, m'aimes-tu? dit-elle avec sa voix entrecoupée de soupirs, et sa bouche couverte de pleurs.

— Oui, dit Alphonse.

Mais un rire infernal, un rire d'une horrible cruauté démentit aussitôt ce mot qu'il venait de prononcer. Et presque au même instant, il se leva et se disposa à sortir.

— Où vas-tu donc?

— Il faut que je sorte.

— Maintenant? Oh! que dis-tu?

— Oui, il le faut.

— Oh! Alphonse, viens près de moi, viens.

— Non, vous dis-je, il faut que je vous quitte...

— Aussi froid, aussi froid que jamais, murmura Julia. Mon Alphonse, mon ami, dit-elle, je suis toute à toi. Quand reviendras-tu?... Bientôt... Parle.

Un air ironique répondit d'abord à cette demande.

Puis, Alphonse ajouta :

— J'ai encore une commission à remplir.

— Tu ne m'aimes pas, dit Julia avec les déchiremens de la mort.

— Bah ! quelle idée !

— Eh bien, si tu m'aimes, je te suivrai.

— Cela ne se peut.

— Oh ! je te suivrai. Ne t'en va pas sans moi : si tu es pauvre, j'embrasserai ta pauvreté ; si tu es malheureux, je me jetterai dans ton malheur ; si tu quittes ton pays, je te suivrai sur la terre étrangère, je partagerai ton exil.

Des larmes inondaient le visage de la jeune fille ; ses mains serraient convulsivement le bras de son amant, et ses cheveux en désordre se déroulaient sur lui.

Mais lui était insensible. Il ne l'aimait plus, son amour-propre était satisfait, et c'est tout.

Il jeta sur elle un regard froid et sans pitié, il s'arracha de ses mains par un effort brusque et violent. Il descendit rapidement l'escalier.

Julia tomba inanimée sur le parquet.

Quand Georges revint le soir, il la trouva en proie au délire ; quand il revint le lendemain, elle le repoussa ; quand il revint ensuite, elle avait disparu.

Alphonse avait quitté la ville, la veille ; mais *elle*, on ne sut pas ce qu'elle était devenue.

X. Marmier.



# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS LE XXXII. VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie de A. BARBIER, rue des Marais S.-G., n° 17.

